

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ  
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



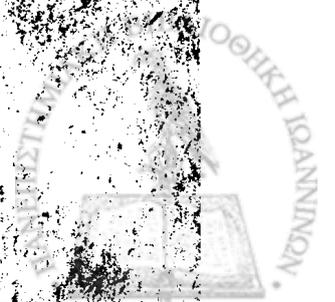
026000284774



247  

---

MIC



# BIBLE DE L'HUMANITÉ

---

UNE ANNÉE

DU

COLLÈGE DE FRANCE



IMPRIMERIE E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.



ΠΡΟΣΦΕΡΕΤΑΙ

Τό βιβλίο αυτό ἀρ. βιβλίου Ι. Σιμάτου 1/1067  
εἰς τήν βιβλιοθήκην Πανεπιστημίου Ἰωαννίνων

Εἰς μνήμην τῶν Γονέων μου

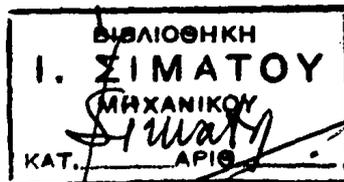
καί ὡς δεῖγμα εὐγνωμοσύνης πρὸς τὰ ἐπιφανῆ  
τέκνα τῆς Ἡπείρου

Γ. Ἀβέρωφ καί Μ. Τσοῖτσα

μέ τας δωρεᾶς τῶν ὁποίων ἀνηγέρθησαν τὰ Ἑλ-  
ληνικά Ἐκπαιδευτήρια Ἀλεξανδρείας Αἰγύπτου,  
εἰς τὰ ὁποῖα ἐφοίτησεν ὁ ὑπογράφων.

Ἀλεξάνδρεια 1984

(ΙΩΑΝΝΗΣ ΣΙΜΑΤΟΣ)



117765

Αριθ. ελθού.

ŒUVRES COMPLÈTES DE J. MICHELET

# BIBLE DE L'HUMANITÉ

UNE ANNÉE

DU

## COLLÈGE DE FRANCE

ÉDITION DÉFINITIVE, REVUE ET CORRIGÉE

BIBΛΙΟΘΗΚΗ  
Ι. ΣΙΜΑΤΟΥ  
ΜΗΧΑΝΙΚΟΥ  
ΚΑΤ. 1 ΑΡΙΘ. 1067

PARIS

ERNEST FLAMMARION, EDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.



# BIBLE DE L'HUMANITÉ



## PRÉFACE

---

L'humanité dépose incessamment son âme en une Bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset.

Ces versets sont fort clairs, mais de forme diverse, d'une écriture très libre, — ici en grands poèmes, — ici en récits historiques, — là en pyramides, en statues. Un Dieu parfois, une Cité, en dit beaucoup plus que les livres, et, sans phrase, exprime l'âme même. Hercule est un verset, Athènes est un verset, autant et plus que *Illiade*, et le haut génie de la Grèce est tout dans Pallas Athénè.

Il se trouve souvent que c'est le plus profond qu'on oublie d'écrire, la vie dont on vivait, agissait, respirait. Qui s'avise de dire : « Mon cœur a battu aujourd'hui ? » Ils agirent ces héros. A nous de les écrire, de retrouver leur âme, leur magnanime cœur, dont tous les temps se nourriront.

Age heureux que le nôtre ! Par le fil électrique, il



accorde l'âme de la Terre, unie dans son présent. Par le fil historique et la concordance des temps, il lui donne le sens d'un passé fraternel et la joie de savoir qu'elle a vécu d'un même esprit!

Cela est très récent et de ce siècle même. Jusqu'ici les moyens manquaient. Ces moyens ajournés (sciences, langues, voyages, découvertes en tout genre) nous sont arrivés à la fois. Tout à coup l'impossible est devenu facile. Nous avons pu percer l'abîme de l'espace et du temps, les cieux derrière les cieux, les étoiles derrière les étoiles. D'autre part, d'âge en âge, en reculant toujours, l'énorme antiquité de l'Égypte en ses dynasties, de l'Inde en ses dieux et ses langues successives et superposées.

Et dans cet agrandissement où l'on pouvait s'attendre à trouver plus de discordance, au contraire l'harmonie s'est révélée de plus en plus. Les astres dont le spectre solaire vient de nous faire connaître la composition métallique, semblent peu différer du nôtre. Les âges historiques auxquels la linguistique nous a permis de remonter, diffèrent très peu des temps modernes dans les grandes choses morales. Pour le foyer surtout et les affections du cœur, pour les idées élémentaires de travail, de droit, de justice, la haute Antiquité, c'est nous. L'Inde primitive des *Védas*, l'Iran de l'*Avesta*, qu'on peut nommer l'aurore du monde, dans les types si forts, si simples et si touchants qu'ils ont laissés de la famille, du travail créateur, sont bien plus près de nous que la stérilité, l'ascétisme du Moyen-âge.

Rien de négatif en ce livre. Il n'est qu'un fil vivant,



la trame universelle qu'ont ourdie nos aïeux de leur pensée et de leur cœur. Nous la continuons, sans nous en rendre compte, et notre âme y sera demain.

Ce n'est pas, comme on pourrait croire, une histoire des religions. Cette histoire ne peut plus s'isoler et se faire à part. Nous sortons tout à fait des classifications. Le fil général de la vie que nous suivons se tisse de vingt fils réunis, qu'on n'isole qu'en les arrachant. Au fil religieux s'emmêlent incessamment ceux d'amour, de famille, de droit, d'art, d'industrie. L'activité morale comprend la religion et n'y est pas comprise. La religion est *cause*, mais beaucoup plus *effet*. Elle est souvent un cadre où la vraie vie se joue; souvent un véhicule, un instrument des énergies natives.

Quand la foi fait le cœur, c'est que déjà lui-même le cœur a fait la foi.

Mon livre naît en plein soleil, chez nos parents, les fils de la lumière, les Aryas, *Indiens, Perses et Grecs*, dont les Romains, Celtes, Germains, ont été des branches inférieures<sup>1</sup>.

Leur haut génie, c'est d'avoir tout d'abord créé

1. Ce livre est infiniment simple. Un premier essai en ce genre ne devait donner que le plus clair, écarter : 1° les essais de la vie sauvage; 2° le monde excentrique (Chinois, etc.); 3° le monde qui a laissé peu et dont l'âge est encore discuté (Celts, etc.); 4° il a dû écarter surtout, même des sociétés lumineuses, la haute abstraction qui ne fut jamais populaire. On parle trop des philosophes. Leurs livres, même en Grèce, étaient peu lus. Très justement Aristote se moque de ce sot d'Alexandre qui se plaint de ce que la *Métaphysique* est *publiée*! Elle resta comme inédite, et fut très longtemps oubliée.



les types des choses essentielles et vitales pour l'humanité.

L'Inde primitive des *Védas* nous donne *la famille* dans la pureté naturelle et l'incomparable noblesse que nul âge n'a pu dépasser.

La Perse est la leçon du *travail héroïque*, dans la grandeur, la force, la vertu créatrice, que notre temps lui-même, si puissant, pourrait envier.

La Grèce, outre ses arts, eut le plus grand de tous, *l'art de faire l'homme*. Merveilleuse puissance, énormément féconde, qui domine et méprise ce qui s'est fait depuis.

Si de bonne heure l'homme n'eût eu ses trois *causes de vie* (respiration, circulation et assimilation), l'homme à coup sûr n'eût pas vécu.

Si, dès l'Antiquité, il n'eût pas possédé ses grands organes sociaux (foyer, travail, éducation), il n'aurait pas duré. La société eût péri, et l'individu même.

Donc, les types naturels en ont existé de bonne heure et dans une beauté merveilleuse et incomparable.

Pureté, force, lumière, innocence.

Toute enfance. Mais rien de plus grand.

Vierges, enfants, venez, et prenez hardiment les Bibles de lumière. Tout y est salubre et très pur.

Le plus pur, l'*Avesta*, un rayon du soleil.

Homère, Eschyle, avec les grands mythes héroïques, sont pleins de jeune vie, verte sève de mars, brillant azur d'avril.

L'aube est dans les *Védas*. Dans le *Râmâyana* (ôtez



cing ou six pages de pauvretés modernes), un soir délicieux où toutes les enfances, les maternités de Nature, esprits, fleurs, arbres, bêtes, jouent ensemble et charment le cœur.

A la trinité de lumière, tout naturellement par Memphis, par Carthage, par Tyr et la Judée, contrasta, s'opposa le sombre génie du midi. L'Égypte dans ses monuments, la Judée dans ses écritures, ont déposé leurs Bibles, ténébreuses et d'effet profond.

Les fils de la lumière avaient immensément ouvert et fécondé la vie. Mais ceux-ci entrèrent dans la mort. La mort, l'amour, mêlés ensemble, profondément fermentent aux cultes de Syrie, qui se sont répandus partout.

Ce groupe de nations est sans nul doute le côté secondaire, la petite moitié du genre humain. Grande est leur part pourtant par le commerce et l'écriture, Par Carthage et la Phénicie, par la conquête arabe, et cette autre conquête, singulière, que la Bible juive a faite de tant de nations.

Ce précieux monument, où si longtemps le genre humain chercha sa vie religieuse, est admirable pour l'histoire, mais beaucoup moins pour l'édification. On y a conservé avec grande raison la trace si diverse de tant d'âges et de situations, des changeantes pensées qui l'inspirèrent. Il a l'air dogmatique, mais ne peut l'être, étant tellement incohérent. Le principe religieux et moral y flotte infiniment des Élohim à Jéhovah. Le fatalisme de la Chute. l'Élection arbitraire, etc., qu'on trouve partout, y sont en violent désaccord



avec les beaux chapitres de Jérémie, d'Ézéchiel, qui promulguent le Droit, comme nous l'entendons aujourd'hui. Dans le détail moral, même dissonance. Certes, le grand cœur d'Isaïe est infiniment loin des habiletés équivoques et de la petite prudence des livres dits de Salomon. Sur la polygamie, sur l'esclavage, etc., forte est la Bible, et pour, et contre.

La variété de ce livre, son élasticité, ont beaucoup servi cependant, quand le père de famille (sévère Israélite, honnête et ferme Protestant) en lisait des fragments choisis, et les interprétait aux siens, les pénétrant d'un souffle qui n'est pas toujours dans le texte. Ce texte, qui oserait le remettre aux mains d'un enfant? Quelle femme osera dire qu'elle l'a lu sans baisser les yeux? Souvent il offre tout à coup l'impureté naïve de la Syrie, souvent la sensualité exquise, calculée, savourée, d'esprits sombres et subtils qui ont traversé toute chose.

Le jour où nos Bibles parentes ont éclaté dans la lumière, on a mieux remarqué combien la Bible juive appartient à une autre race. Elle est grande à coup sûr et sera toujours telle, — mais ténébreuse et pleine de scabreuse équivoque, — belle et peu sûre, comme la nuit.

Jérusalem ne peut rester, comme aux anciennes cartes, juste au point du milieu, — immense entre l'Europe imperceptible et la petite Asie, effaçant tout le genre humain.

L'humanité ne peut s'asseoir à tout jamais dans ce paysage de cendre, à admirer les arbres « qui ont pu y être autrefois ». Elle ne peut rester semblable au



chameau altéré que, sur un soir de marche, on amène au torrent à sec. « Bois, chameau, ce fut un torrent... Si tu veux une mer, tout près est la mer Morte, la pâture de ses bords, le sel et le caillou. »

Revenant des ombrages immenses de l'Inde et du *Râmâyana*, revenant de l'Arbre de vie, où l'*Avesta*, le *Shah-Nameh*, me donnaient quatre fleuves, les eaux du Paradis, — ici, j'avoue, j'ai soif. J'apprécie le désert, j'apprécie Nazareth, les petits lacs de Galilée. Mais franchement, j'ai soif... Je les boirais d'un coup.

Laissez plutôt, laissez que l'humanité libre en sa grandeur aille partout. Qu'elle boive où burent ses premiers pères. Avec ses énormes travaux, sa tâche étendue en tous sens, ses besoins de Titan, il lui faut beaucoup d'air, beaucoup d'eau et beaucoup de ciel, — non, le ciel tout entier! — l'espace et la lumière, l'infini d'horizons, — la Terre pour Terre promise, et le monde pour Jérusalem.

15 octobre 1864.



# PREMIÈRE PARTIE

## LES PEUPLES DE LA LUMIÈRE

---

### L'INDE

#### I

#### LE RAMAYANA

L'année 1863 me restera chère et bénie. C'est la première où j'ai pu lire le grand poème sacré de l'Inde, le divin *Rāmāyana*.

« Lorsque ce poème fut chanté, Brahma même en fut ravi. Les dieux, les génies, tous les êtres, des oiseaux jusqu'aux serpents, les hommes et les saints richis, s'écriaient : « Oh ! le doux poème, qu'on « voudrait toujours entendre ! Oh ! le chant déli-  
« cieux !... Comme il a suivi la nature ! On la voit,  
« cette longue histoire. Elle est vivante sous nos  
« yeux... »

« Heureux qui lit tout ce livre ! heureux qui seulement l'a lu jusqu'à la moitié !... Il donne la sagesse



au brahme, la vaillance au chatrya, et la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est ennobli. Qui lit le *Rámayana*, est quitte de ses péchés. »

Et ce dernier mot n'est pas vain. Notre péché permanent, la lie, le levain amer qu'apporte et laisse le temps, ce grand fleuve de poésie l'emporte et nous purifie. Quiconque a séché son cœur, qu'il l'abreuve au *Rámayana*. Quiconque a perdu et pleure, qu'il y puise les doux calmants, les compassions de la nature. Quiconque a trop fait, trop voulu, qu'il boive à cette coupe profonde un long trait de vie, de jeunesse.

On ne peut toujours travailler. Chaque année il faut respirer, reprendre haleine, se refaire aux grandes sources vives, qui gardent l'éternelle fraîcheur. Où la trouver, si ce n'est au berceau de notre race, aux sommets sacrés d'où descendent ici l'Indus et le Gange, là les torrents de la Perse, les fleuves du Paradis? Tout est étroit dans l'Occident. La Grèce est petite : j'étouffe. La Judée est sèche : je halette. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. J'ai là mon immense poème, vaste comme la mer des Indes, béni, doré du soleil, livre d'harmonie divine où rien ne fait dissonance. Une aimable paix y règne, et même au milieu des combats une douceur infinie, une fraternité sans borne qui s'étend à tout ce qui vit, un océan (sans fond ni rive) d'amour, de pitié, de clémence. J'ai trouvé ce que je cherchais : la bible de la bonté.



Reçois-moi donc, grand poème!... Que j'y plonge!...  
C'est la mer de lait.

C'est bien tard, tout récemment, qu'on a pu le lire en entier. Jusque-là, on le jugeait sur tel morceau isolé, tel épisode interpolé et précisément contraire à l'esprit général du livre. Maintenant qu'il a apparu dans sa vérité, sa grandeur, il est facile de voir que, quel que soit le dernier rédacteur, c'est l'œuvre commune de l'Inde, continuée dans tous ses âges. Pendant deux mille ans peut-être on chanta le *Rāmāyana* dans les divers chants et récits qui préparaient l'épopée. Puis, depuis près de deux mille ans, on l'a joué en drames populaires qui se représentent aux grandes fêtes.

Ce n'est pas seulement un poème, c'est une espèce de bible qui contient, avec les traditions sacrées, la nature, la société, les arts, le paysage indien, les végétaux, les animaux, les transformations de l'année dans la féerie singulière de ses saisons différentes. On ne peut juger un tel livre comme on ferait de l'*Iliade*. Il n'a nullement subi les épurations, les corrections que les poèmes homériques reçurent du plus critique des peuples; il n'a pas eu ses Aristarques. Il est tel que les temps l'ont fait. On le voit aux répétitions : certains motifs y reviennent, deux, trois fois, ou davantage. On le voit aux additions, manifestement successives. Ici des choses antiques et d'antiquité primitive qui touchent au berceau de l'Inde; d'autres, relativement modernes, de délicatesse suave et de fine mélodie qui semblerait italienne.



Tout cela n'est pas raccordé avec l'adresse de l'industrie occidentale. On n'en a pas pris le soin. On s'est fié à l'unité que cette diversité immense reçoit d'une vague harmonie où les nuances, les couleurs, les tons même opposés s'arrangent. C'est comme la forêt, la montagne dont parle le poème lui-même. Sous les arbres gigantesques, une vie surabondante crée des arbres secondaires, et je ne sais combien d'étages d'arbustes, d'humbles plantes, que ces bons géants tolèrent et sur lesquels d'en haut ils versent des pluies de fleurs. Et ces grands amphithéâtres végétaux sont très peuplés. Vers le haut planent ou voltigent les oiseaux aux cent couleurs, les singes à la balançoire des branches intermédiaires. La gazelle, au fin visage, par moments, se montre au pied. L'ensemble est-il un chaos? Nullement. Les diversités concordantes se parent d'un charme mutuel. Le soir, quand le soleil éteint dans le Gange son accablante lumière, quand les bruits de la vie s'apaisent, la lisière de la forêt laisse entrevoir tout ce monde, si divers et si uni, dans la paix du plus doux reflet, où tout s'aime et chante ensemble. Une mélodie commune en sort... C'est le *Rāmāyana*.

Telle est l'impression première. Rien de si grand, rien de si doux. Un rayon délicieux de la Bonté *pénétrante*<sup>1</sup> dore, illumine le poème. Tous les acteurs en sont aimables, tendres, et (dans les parties modernes) d'une féminine sainteté. Ce n'est qu'amour, amitié, bienveillance réciproque, prières aux dieux, respect aux brahmes, aux saints, aux anachorètes. Sur ce

1. C'est le sens du mot *Vichnou*.



dernier point surtout le poème est intarissable. Il y revient à chaque instant. Tout entier, à la surface, il est coloré d'une teinte admirablement brahmanique. Nos indianistes se sont si bien pris d'abord à cela qu'ils ont cru que l'auteur ou les auteurs étaient des brahmes, comme furent certainement ceux de l'autre grand poème de l'Inde, le *Mahābhārata*. Par une étrange inadvertance, aucun d'eux n'a vu qu'au fond les deux poèmes faisaient entre eux une parfaite antithèse, et un contraste complet.

Regardez cette montagne énorme, chargée de forêts. Vous n'y voyez rien, n'est-ce pas ? Regardez ce point bleu des mers où l'eau semble si profonde. « J'ai beau faire, mais je n'y vois rien. »

Eh bien ! moi, je vous déclare qu'à ce point de l'océan, à cent mille brasses peut-être, une perle étrange existe, telle qu'à travers la masse d'eau j'en vois la douce lueur. Et sous cet entassement monstrueux de la montagne un œil étrange scintille, certaine chose mystérieuse, que, sans la douceur singulière qui l'accompagne, on croirait un diamant où se joue l'éclair.

Ceci, c'est l'âme de l'Inde, âme secrète et cachée, et dans cette âme, un talisman que l'Inde même ne veut pas trop voir. Si vous osiez l'interroger, vous n'obtiendriez de réponse qu'un sourire silencieux.

Il faut que je parle à sa place. Mais je dois préparer d'abord mon lecteur occidental, si éloigné de tout cela. Je ne pourrais me faire comprendre si je n'expli-



quais d'abord comment l'Inde, retrouvée à la fin du siècle dernier, connue dans son culte antique et dans ses arts oubliés, a laissé surprendre enfin le trésor des livres secrets qu'il était défendu de lire, qui donnaient, simples et nues, ses primitives pensées et par là illuminaient profondément, de part en part, tous ses développements ultérieurs.



## COMME ON RETROUVA L'INDE ANTIQUE

C'est la gloire du dernier siècle d'avoir retrouvé la moralité de l'Asie, la sainteté de l'Orient, si longtemps niée, obscurcie. Pendant deux mille ans, l'Europe blasphéma sa vieille mère, et la moitié du genre humain maudit et conspua l'autre.

Pour ramener à la lumière ce monde enterré si longtemps sous l'erreur et la calomnie, il fallait, non pas demander avis à ses ennemis, mais le consulter lui-même, s'y replacer, étudier ses livres et ses lois.

A ce moment remarquable, la critique, pour la première fois, se hasardait à douter que toute la sagesse de l'homme appartint à la seule Europe. Elle en réclamait une part pour la féconde et vénérable Asie. Ce doute, c'était de la foi dans la grande parenté humaine, dans l'unité de l'âme et de la raison, identique sous le déguisement divers des mœurs et des temps.

On discutait. Un jeune homme entreprit de vérifier.



Anquetil Duperron, c'est son nom, n'avait que vingt ans ; il étudiait à la Bibliothèque les langues orientales. Il était pauvre et n'avait aucun moyen de faire le long et coûteux voyage où de riches Anglais avaient échoué. Il se promit à lui-même qu'il irait, qu'il réussirait, qu'il rapporterait et mettrait en lumière les livres primitifs de la Perse et de l'Inde. Il le jura. Et il le fit.

Un ministre, auquel on le recommande, goûte son projet, promet, ajourne. Anquetil ne se fie qu'à lui-même. On faisait des recrues pour la Compagnie des Indes ; il s'engage comme soldat. Le 7 novembre 1754, le jeune homme partit de Paris, derrière un mauvais tambour et un vieux sergent invalide, avec une demi-douzaine de recrues. Il faut lire au premier volume de son livre l'étrange Iliade de tout ce qu'il endura, affronta et surmonta. L'Inde d'alors, partagée entre trente nations asiatiques, européennes, n'était nullement l'Inde facile que trouva plus tard Jacquemont sous l'administration anglaise. A chaque pas était un obstacle. Il était encore à quatre cents lieues de la ville où il espérait trouver les livres et les interprètes, quand tous les moyens d'avancer cessèrent. On lui dit que tout le pays était de grandes forêts de tigres et d'éléphants sauvages. Il continue. Parfois ses guides s'effrayent et le laissent là. Il continue. Et il en est récompensé. Les tigres s'éloignent, les éléphants le respectent et le regardent passer. Il passe, il franchit les forêts, il arrive, ce vainqueur des monstres.

Mais si les tigres s'abstinrent, les maladies du climat ne s'abstinrent pas de l'attaquer. Encore moins



les femmes, conjurées contre un héros de vingt ans qui avait son âme héroïque sur une figure charmante. Les créoles européennes, les bayadères, les sultanes, toute cette luxurieuse Asie s'efforce de détourner son élan vers la lumière. Elles font signe de leurs terrasses, l'invitent. Il ferme les yeux.

Sa bayadère, sa sultane, c'est le vieux livre indéchiffrable. Pour l'entendre, il lui faut gagner, séduire les Parses qui veulent le tromper. Dix ans durant, il les poursuit, il les serre, il leur extorque ce qu'ils savent. Ils savent très mal. Et c'est lui qui les éclaire. Il finit par les enseigner. Le *Zend-Avesta* persan est traduit avec un extrait des *Védas* indiens.

On sait avec quelle gloire ce mouvement fut continué. Les savants approfondirent ce que le héros avait entrevu. Tout l'Orient est révélé. Tandis que Volney, Sacy, ouvrent la Syrie, l'Arabie, Champollion s'attaque au sphinx, à la mystérieuse Égypte, l'explique par ses inscriptions, montre un empire civilisé soixante siècles avant Jésus-Christ. Eugène Burnouf établit la parenté des deux ancêtres de l'Asie, des deux branches des Aryâs, l'Indo-Perse de la Bactriane. Les Parses, au fond de l'Hindostan, disciples du Collège de France, contre l'Anglican disputeur, citèrent le mage d'Occident.

Alors, du fond de la terre, on vit remonter au jour un colosse cinq fois plus haut que les Pyramides, monument aussi vivant qu'elles sont mortes et muettes, — la gigantesque fleur de l'Inde, le divin *Râmâyana*<sup>1</sup>.

1. Il n'appartient nullement à un ignorant comme moi de faire la part à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, de dire ce qu'il revient de gloire aux



Suivirent le *Mahábhárata*, l'encyclopédie poétique des brahmes, les traductions épurées des livres de Zoroastre, la superbe histoire héroïque de la Perse, le *Shah-Nameh*.

On savait que derrière la Perse, derrière l'Inde brahmanique, un monument existait de très lointaine antiquité, du premier âge pastoral qui précède les temps agricoles. Ce livre, le *Rig-Véda*, un recueil d'hymnes et de prières, permet de suivre ces pasteurs dans leurs élans religieux, dans le premier essor de la pensée humaine vers le ciel et la lumière. Rosen, en 1833, en publia un spécimen. Désormais on peut le lire en sanscrit, en allemand, en anglais et en français. Cette année, 1863, un fort et profond critique (et c'est encore un Burnouf) en a expliqué le vrai sens, montré l'immense portée.

Un grand résultat moral nous est venu de tout ceci. On a vu le parfait accord de l'Asie avec l'Europe, celui des temps reculés avec notre âge moderne. On a vu que l'homme en tout temps pensa, sentit, aima de même. — Donc, une seule humanité, un seul cœur, et non pas deux. La grande harmonie, à travers l'espace et le temps, est rétablie pour toujours. Silence à la sottise ironie des sceptiques, des docteurs du doute, qui disaient que la vérité varie selon la latitude. La voie grêle de la sophistique expire dans l'immense concert de la fraternité humaine.

fondateurs de l'indianisme, aux écoles de Paris, de Calcutta, de Londres, aux William Jones, aux Colebrooke, aux Wilson, aux Müller, aux Lassen, aux Schlegel, aux Chézy, aux trois Burnouf, etc., etc. D'autres l'ont dit, le diront mieux que moi.



### III

#### L'ART INDIEN

Quelque effort que les Anglais fassent, par respect de la Bible juive, pour rajeunir la Bible indienne, il a été impossible de méconnaître que l'Inde primitive, en son berceau originaire, fut la matrice du monde, la principale et dominante source des races, des idées et des langues, pour la Grèce et Rome, l'Europe moderne, — que le mouvement sémitique, l'influence judéo-arabe, quoique si considérable, est cependant secondaire.

Mais ceux qui étaient forcés de mettre si haut l'Inde antique, affirmaient qu'elle était morte, qu'elle était enfouie pour toujours (comme l'Égypte en ses pyramides) dans les grottes d'Éléphantine, les *Védas*, le *Râmâyana*. On faisait abstraction d'un peuple (d'une Europe plutôt) de cent quatre-vingts millions d'âmes, rebut usé, disait-on, d'un monde fini. Le pesant orgueil de ses maîtres qui n'y ont jamais vu qu'un grand champ d'exploitation, les concordantes injures



des protestants, des catholiques, l'indifférence enfin et la légèreté de l'Europe, tout concourait à faire croire que l'âme indienne était éteinte. La race même n'était-elle pas tarie, épuisée? L'Hindou, un homme si faible, avec sa fine main de femme, qu'est-il devant l'homme rouge qui arrive de l'Europe nourri, sur-nourri, doublant sa force de race par cette demi-ivresse où sont toujours ces engloutisseurs de viande et de sang?

Les Anglais ne font guère difficulté de dire eux-mêmes qu'ils ont tué l'Inde. Le sage et humain H. Russell le crut, l'écrivit. Ils ont frappé ses produits<sup>1</sup> de droits ou de prohibitions, découragé l'art indien autant qu'il était en eux. S'il subsiste, il le doit à l'estime singulière qu'en font les Orientaux sur les marchés plus humains de Java, de Bassora.

Ce fut un grand étonnement pour les maîtres mêmes de l'Inde, lorsqu'en 1851 débarquèrent, éclatèrent au jour ces merveilles inattendues, lorsqu'un Anglais consciencieux, M. Royle, exhiba et expliqua toute cette féerie de l'Orient. Le jury, n'ayant à juger que « le progrès de quinze années, » n'avait nul prix à donner à un art éternel, étranger à toute mode, plus ancien et plus nouveau que les nôtres (vieilles en naissant). En face des tissus anglais, l'antique mouseline indienne reparut, éclipsa tout. La Compagnie, pour en avoir un spécimen d'Exposition, avait proposé un prix (bien modique) de soixante-deux francs.

1. La production du coton, que la nécessité force aujourd'hui (1863) d'encourager dans l'Inde, ne profitera pas plus aux natifs que celle de l'opium, que celle de l'indigo, dont la culture exigée et forcée fait le désespoir du Bengale. Quelques administrateurs anglais ont noté loyalement ce dernier abus.



Il fut gagné par le tisserand Hûbioula, ouvrier de Golconde. Sa pièce passait par un petit anneau, et elle était si légère qu'il en aurait fallu trois cents pieds pour peser deux livres. Vrai nuage comme celui dont Bernardin de Saint-Pierre a habillé sa Virginie, comme ceux dans lesquels Aureng Zeb inhuma sa fille chérie au monument de marbre blanc qu'on admire à Aurungabad.

Malgré le méritant effort de M. Royle, et ceux même des Français qui se plainquirent d'être mieux traités que les Orientaux, l'Angleterre ne donna à ses pauvres sujets indiens de récompense qu'une parole : « Pour le charme de l'invention, la beauté, la distinction, la variété, le mélange, l'heureuse harmonie des couleurs, rien de comparable. Quelle leçon pour les fabricants de l'Europe ! »

L'art oriental est tout à la fois le plus brillant, le moins coûteux. Le bon marché de la main-d'œuvre est excessif, j'allais dire déplorable. L'ouvrier y vit de rien ; pour chaque jour, une poignée de riz lui suffit. Plus, la grande douceur du climat, l'air et la lumière admirable, nourriture éthérée qui se prend par les yeux. Une sobriété singulière, un milieu harmonique y rendent délicats tous les êtres. Les sens se développent, s'affinent. On le voit pour l'animal même, spécialement pour l'éléphant. Avec sa masse qui vous paraît informe, et sa rude enveloppe, il est amateur sensuel, connaisseur en parfums, choisit

1. *Report of the Juries*, II, 1858. Cela a été redit à merveille par nos jurés français, MM. Delaborde, Charles Dupin, et très spécialement par M. Adalbert de Beaumont, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1861, XXXV, 924



parfaitement entre les herbes odorantes, préfère l'oranger. S'il en voit un, il sent et mange les fleurs, puis les feuilles, le bois. Chez l'homme, la vue et le toucher acquièrent une finesse exquise. La nature le fait coloriste, et avec un privilège singulier : il est tellement son enfant, il vit tellement en elle qu'elle lui laisse tout faire avec charme ; il associe des tons violents, et l'effet en est très doux ; des nuances pâles, et l'effet n'est point fade, aimable au contraire et touchant.

Le ciel fait tout pour eux. Chaque jour, un quart d'heure avant le soleil, un quart d'heure après son coucher, ils ont sa grâce souveraine, la très parfaite vision de la lumière. Elle est divine alors, avec des transfigurations singulières et d'intimes révélations, des gloires et des tendresses où s'abîme l'âme, perdue à l'océan sans bornes de la mystérieuse Amitié<sup>1</sup>.

C'est dans cette infinie douceur que l'humble créature, faible, si peu nourrie et d'aspect misérable, voit d'avance et conçoit la merveille du châte indien. De même que le profond poète Valmiki, au creux de sa main, vit ramassé tout son poème, le *Râmâyana*, — ce poète du tissage, prévoit, commence pieusement le grand labeur qui parfois dure un siècle. Lui-même n'achèvera pas, mais son fils, son petit-fils continueront de la même âme, âme héréditaire, identique, aussi bien que la main, si fine, qui en suit toutes les pensées.

Cette main est unique dans les bijoux<sup>2</sup>, étranges et

1. Dans leur *Rig-Véda*, l'*Ami*, Mitra, désigne précisément, non le soleil, mais cette lueur qui le précède ou qui le suit.

2. « Le bijou n'a pas là, dit M. Delaborde, la soufflure sans motif, ni l'in-



délicieux, dans l'ornementation fantastique des meubles ou des armes. Les derniers princes indiens, à cette Exposition, avaient noblement envoyé leurs propres armes, choses si personnelles, chéries, qu'ont portées les aïeux, et dont on ne se sépare guère. Sont-ce des choses ? presque des personnes. Car l'âme antique y est, celle de l'artiste qui les fit, celle des princes (jadis si grands) qui les portèrent. Un de ces rajahs envoya bien plus encore, un lit signé de lui (et son propre travail ?), un lit d'ivoire, sculpté et ciselé de délicatesse infinie, meuble charmant d'un aspect virginal, plein d'amour, ce semble, et de songes.

Et ces choses de luxe, œuvres de rares artistes, révèlent moins encore le génie d'une race que la pratique générale des arts que l'on dit inférieurs et de simples métiers. Il se marque particulièrement dans la manière simple dont ils exécutent sans frais, sans bruit, des choses qui nous semblent fort difficiles. Un homme seul, dans la forêt, avec un peu d'argile pour creuset, pour soufflet deux feuilles comme ils en ont, fortes, élastiques, vous fait, avec le minéral, du fer en quelques heures. Puis, si l'*asclepias gigantea* abonde, de ce fer il fait de l'acier, qui, porté par les caravanes à l'ouest et jusqu'à l'Euphrate, s'appellera l'acier de Damas.

On a noté de même la singulière divination chimique qui leur a fait trouver, extraire, et leurs cou-

signifiante légèreté du filigrane génois ou parisien. — Leur sculpture si légère, aérienne, dentelle de marbre (au monument d'Abbas, etc.), loin de chercher les effets par des reliefs exagérés, des contrastes d'ombres et de lumière tranchée ne concentre jamais l'attention sur un point. Elle répand la vue sur l'œuvre entière, comme si un filet était étendu sur l'ensemble. »



leurs si vives, et la gamme correspondante des *mordants* qui les fixent et les rendent éternelles. On a noté l'instinct qui fait résoudre à la fileuse indienne des problèmes très compliqués<sup>1</sup> de mécanique, lui permet d'obtenir un fil d'incroyable finesse sans machine qu'une mince aiguille et sa délicate main.

Quelqu'un dit : « Au lieu d'envoyer, de commander à Cachemire d'affreux dessins de châles baroques qui gêneront le goût indien, envoyons nos dessinateurs. Qu'ils contemplent cette éclatante nature, qu'ils s'imbibent de la lumière de l'Inde, » etc. Mais il faudrait aussi en prendre l'âme, la profonde harmonie. Entre la grande douceur de cette âme patiente et la douceur de la nature, l'harmonie se fait si bien, que *lui* et *elle* ont peine à se distinguer l'un de l'autre. Ce n'est pas, comme on croit, un simple effet de quiétude. C'est aussi, c'est surtout la faculté particulière à cette race de voir la vie au fond des êtres, l'âme à travers les corps. L'herbe n'est pas une herbe, ni l'arbre un arbre, c'est partout la divine circulation de l'esprit.

L'animal n'est point animal; il est une âme, qui fut ou sera homme. Cette foi seule peut nous expliquer les prodiges qu'ils obtinrent dans un art, le premier jadis, et le plus nécessaire aux anciens âges, la domestication, l'*humanisation* des serviteurs utiles, sans lesquels on n'eût pas vécu. Sans le chien, l'éléphant, l'homme à coup sûr n'eût pas tenu contre le lion, le tigre. Les livres de la Perse et de l'Inde

1. Charles Dupin, *Expos. de 1851*, I, 462.



rappellent d'une manière reconnaissante que le chien fut d'abord le sauveur de l'humanité. On fit traité et amitié avec le chien d'alors, énorme et colossal, qui pouvait étrangler le lion. La récompense est au *Mahábhárata*, où le héros refuse le ciel, le paradis, s'il n'entre avec son chien.

Dans la basse Inde et les climats brûlants où le chien avait moins de force, où d'ailleurs il se trouble et fuit devant le tigre, l'homme osa réclamer la protection de l'éléphant. Alliance bien plus difficile. L'éléphant devient doux, mais jeune il est brutal, colérique et capricieux; dans ses jeux, dans ses gourmandises, sans le vouloir, il est terrible. Un tel ami alors n'effrayait guère moins que l'ennemi. On avait peu d'espoir de brider, contenir par la force ce mont vivant. Quand on songe que pour le cheval, si petit en comparaison, il faut un mors d'acier, des éperons d'acier, des rênes, de fortes brides, comment put-on imaginer que l'on conduirait le colosse ?

Rien n'est plus beau, plus grand pour l'Inde; la victoire fut toute de l'âme. On crut, on dit à l'éléphant qu'il avait été homme, un brahme, un sage, et il en fut touché; il se conduisit comme tel. C'est ce qu'on voit encore. Il a deux serviteurs qui sont chargés de l'avertir de ses devoirs, de le rappeler (s'il s'écartait) dans la voie de la convenance, de la gravité brahmanique. Sur son cou, le cornac qui le dirige et lui gratte l'oreille, le gouverne surtout par la parole et l'enseignement. Et, l'autre, serviteur à pied, marchant tout près, d'une voix soutenue, avec mêmes égards, lui inculque aussi sa leçon.

On parle, de nos jours, fort légèrement de tout



cela<sup>1</sup>. On ravale fort l'éléphant, et sans doute il a bien perdu depuis ces temps. Il a connu la servitude, connu la puissance de l'homme. Alors il était sans nul doute bien autrement fier, indomptable. L'endoc-triner ainsi, l'assouplir, le monter ! ce fut un vrai prodige d'audace, et aussi de douceur, d'affection et de foi sincère. Ce qu'on lui dit, on le croyait. On ne songeait nullement à le tromper dans ce traité. On avait le respect de l'âme des vivants parlant à l'âme des morts. Ceux-ci, les pitris (ou les mânes), n'étaient-ils pas sous cette forme imposante et muette ?

Ceux qui le voyaient le matin, à l'heure où le tigre quitte sa nocturne embuscade, sortir des grandes forêts, et majestueux, vénérable, venir boire l'eau du Gange empourprée de l'aurore, crurent non sans vraisemblance que lui aussi il la saluait, s'imprégnait de Vichnou, le *Pénétrant*, le bon soleil, se replongeait à la grande Ame et s'en incarnait un rayon.

1. Et cependant que dire de l'éléphant dont parle Fouché d'Obsonville ? Ce voyageur judicieux, très froid et fort éloigné de tendances romanesques, vit dans l'Inde un éléphant qui, ayant été blessé à la guerre, allait tous les jours faire panser sa blessure à l'hôpital. Or, devinez quel était ce pansement ? Une brûlure... Dans ce dangereux climat où tout se corrompt, on est souvent obligé de cautériser les plaies. Il endurait ce traitement, il l'allait chercher tous les jours, il ne prenait pas en haine le chirurgien qui lui imposait une si cuisante douleur. Il gémissait, rien de plus. Il comprenait évidemment qu'on ne voulait que son bien, que son bourreau était son ami, que cette cruauté nécessaire avait pour but sa guérison.



## IV

### PRIMITIVE FAMILLE INDIENNE. — LE PREMIER CULTE

Nous vivons de lumière, et notre légitime ancêtre c'est le peuple de la lumière, celui des Aryás, qui, d'un côté vers l'Inde, de l'autre vers la Perse, la Grèce et Rome, dans les idées, les langues, les arts, les dieux, a marqué sa trace éclatante comme d'une longue échappée d'étoiles. Heureux génie, fécond, que rien n'a fait pâlir. Il guide encore le monde aux clartés de sa voie lactée.

Le point de départ est très simple. Fort peu de merveilleux. Nul miracle qu'une précocité singulière de douceur et de bon sens. Il le fallait ainsi pour commencer toute l'histoire. Quand on a supposé que l'homme débutait par l'absurde, par la folle imagination, on ne sentait donc pas qu'en ces temps de pressantes réalités il eût péri certainement. Il a duré par la sagesse.

Que lisons-nous dans la genèse vénérable des Aryás,



dans les hymnes de leur *Rig-Véda*, incontestablement le premier monument du monde<sup>1</sup> ?

Deux personnes unies, l'homme, la femme, d'un élan commun, remercient la lumière, chantent ensemble un hymne à Agni (*ignis*, le feu).

Merci pour la lumière du jour naissant, pour l'aurore désirée, qui finit les inquiétudes, met fin aux terreurs de la nuit.

Merci pour le foyer, pour Agni, le bon compagnon, qui leur égaye l'hiver, fait sourire la maison; Agni le nourricier, Agni le doux témoin de la vie intérieure.

Juste reconnaissance. Si l'on n'eût eu le feu, dans ces temps, qu'eût été la vie? Combien misérable, dénuée, incertaine! Sans le feu, rien; avec lui, tout. Le feu, la nuit, fait fuir les bêtes, les rôdeurs des ténèbres. L'hyène et le chacal n'aiment pas les lueurs du foyer; le lion même s'éloigne en grondant. Mais les feux du matin, la flamboyante aurore mettent décidément en déroute ces sinistres myopes; ils ont en horreur le soleil.

Dans nos villes bien éclairées, dans nos maisons fermées et garanties, nous n'avons plus le sens de cette situation. Qui n'a eu pourtant en voyage quelque nuit à passer en lieu suspect, dans quelque villa soli-

1. Transmis longtemps de bouche en bouche, ces hymnes ont pu rajeunir de langue et de forme; mais pour le sens, ce qu'ils nous montrent de la vie pastorale est très antique et primitif, antérieur à tout monument. — L'Égypte semble n'avoir aucun monument littéraire, mais seulement des rituels, des inscriptions. — La *Genèse* des Juifs, compilée de traditions en partie antiques, est marquée pourtant de signes modernes. Elle connaît les anges (Persans). Elle connaît, mentionne la monnaie, la prostitution, plus d'une idée visiblement rapportée de la Captivité.



taire de pays mal famé? Le plus brave, s'il parle franchement, dira qu'il ne fut pas fâché de voir le jour. C'était bien autre chose alors; l'homme n'avait guère d'arme que la massue, ou tout au plus la grosse et courte épée qu'on voit aux monuments assyriens. C'est de tout près, et nez à nez, qu'il fallait poignarder le lion. Il abondait alors, et même aux pays de froid hiver, comme la Grèce; à plus forte raison en Bactriane et Sogdiane, où vivaient nos Aryâs. Rare aujourd'hui en ces contrées, le chat monstrueux (lion ou tigre) a baissé de taille, comme le chien, son ennemi.

Sous la garde d'un chien terrible, dans la maison bien ou mal close, la famille — homme et animaux — écoutait plus d'une fois la nuit les redoutables miaulements. La vache, émue, ne tenait pas en place; l'âne si fin d'Orient dressait son oreille mobile et aspirait les bruits. C'est lui qu'on regardait, qu'on consultait surtout. C'est lui qui, le premier (nous dit le *Rig-Véda*), sentant le lion parti, flairait le matin, disait l'aube. On se hasardait à sortir; en tête, le gigantesque chien, aimé et caressé, l'homme ensuite avec les bestiaux, la femme et les petits enfants. Tous heureux, gens et bêtes, et les plantes aussi, rajeunies. L'oiseau ayant tiré sa tête de dessous l'aile, préludait sur la branche, semblait charmé de vivre. On s'unissait à lui pour bénir la lumière; on chantait attendri : « Merci! Encore un jour! »

Et nous autres, leurs fils lointains, à travers des milliers d'années, nous ne sommes guère moins touchés en lisant aujourd'hui ces vénérables *enfances* du genre humain, ces touchantes pensées où ils avouent



simplement, naïvement, leurs terreurs trop fondées, leur joie si naturelle, leurs sentiments de gratitude. « L'inquiétude m'a saisi, dit l'homme, comme le loup saute à la gorge du cerf altéré qui vient boire. Arrive donc, lumière, et rends la forme aux choses. Éclaircis la pâleur sinistre que je vois là-bas. » Il ajoute ce mot pénétrant : « Les aurores seules nous rendent le regard lucide en nous-mêmes. » (*Auroræ fecerunt mentes conscias*)<sup>1</sup>.

La religion du foyer ne serait jamais née dans le Midi; elle naquit au Nord. On n'en peut guère douter quand on voit l'homme, dans ses vœux pour une longue vie, désirer « cent hivers ». On sent bien le climat sévère des hauts plateaux d'Asie dans les tendresses, les caresses qu'on fait au Feu, au bon ami, Agni. On parle aussi d'une manière sentie de la fine brebis de Candahar aux laines chaudes et délicates. Dans les hymnes du mariage, où la femme choisit son époux, on lui fait dire, avec une grâce de voluptueuse innocence : « Je suis faible, et je vais à toi. Sois bon pour ma faiblesse. Je serai toujours *Roma Sá*, la douce brebis des Gandaras, » la soyeuse<sup>2</sup> brebis qui vient chez toi te réchauffer.

Dans ce monde des pasteurs, la femme n'a nullement la vie serve qu'elle mène dans celui de chasse et de guerre. Elle est si nécessaire aux petits arts

1. C'est la traduction de Rosen. Je me sers plus souvent de Wilson, qui est complet. Parfois j'en rapproche Langlois. Un seul livre, je crois, a bien marqué le caractère du *Rig-Véda*, le livre récent de M. Émile Burnouf. Je voudrais cependant qu'il datât davantage, je veux dire isolât ce qui est d'Agni, ce qui est d'Indra, etc.

2. Émile Burnouf, 136, 240.



d'alors, qu'elle est absolument égale à l'homme, et même est appelée de son vrai nom, la *dam*, ou maîtresse de maison. Ce mot *dam*<sup>1</sup> bien plus ancien que le sanscrit brahmanique, l'est même plus que le sanscrit védique, qui l'a pris d'une langue aujourd'hui perdue.

Mais voici le plus fort. Dans le très beau rituel du mariage, la finale spécifie le haut privilège de la femme (propre à la seule femme du Nord qui garde tard ses énergies) : « Puisse-t-elle avoir dix enfants... et son mari le onzième ! » Mot admirable, et d'immense portée, qu'un vif élan de joie tire du cœur prophétique. C'est le but en effet (nous l'avons dit ailleurs), que la femme, d'abord enfant de son mari, plus tard sa sœur, soit à la fin sa mère.

Lorsque, longtemps après, on tombera dans la basse Inde, la femme, mariée à huit ans, à dix ans, ne sera qu'un petit enfant que le mari doit former. Alors, par un triste changement, l'aide du sacrifice sera un jeune anachorète, un novice, un disciple. Mais ici, dans la vie primitive de la haute Asie, où la femme est une personne, où elle n'est mariée que déjà grande et raisonnable<sup>2</sup>, c'est elle, la *dam* de maison, qui aide au culte et qui, autant au moins que l'homme, a part dans le pontificat. Elle sait Agni « en ses trois formes, en ses trois langues, en ses trois aliments. » Elle connaît le bois mâle et femelle qui sera son père et sa mère. Elle fait le beurre et le Sôma<sup>3</sup>, la liqueur-esprit, qui lui

1. Ém. Burnouf, 191.

2. Aujourd'hui à quinze ou seize ans. Voy. Elphinston, Perrin, etc.

3. Sôma, disent-ils, est la *chair* même du sacrifice. De là le nom des botanistes *sarco-stemma viminalis*, la *plante-chair* (ou *aphylla*, *asclepias*)



plaisent. Sôma est l'ami de la joie, de la génération, dit l'Inde d'aujourd'hui encore, autant que le noir café, riche d'idées, est pauvre d'amour. Par le Sôma, par le gâteau sacré, par tout ce qui soutient, égaye ou sanctifie la vie, la femme fait déjà pressentir ce que sera dans l'avenir la reine mage, Circé l'enchanteresse, la puissante Médée (moins le crime).

Dans les hymnes d'évocation que l'on adresse au Feu, on lui rappelle de mille façons son profond rapport à la femme. « Tout est prêt, cher Agni, nous avons paré ton autel comme l'épouse orne son bien-aimé... — Cher Agni, tu reposes encore, comme l'enfant à naître au sein de la femme enceinte. »

Ils avaient très bien deviné qu'il y a des plantes mâles et femelles. Mais, ne sachant les distinguer, par une idée gracieuse de féminine poésie, on supposait que l'épouse végétale était la plante qui s'appuyait, en enlaçait une autre, vivait volontiers dans son ombre. Voilà le père, la mère du Feu. Dans sa mère, on creusait une petite fossette et l'on y faisait tourner l'autre bois <sup>1</sup>. Procédé patient. Des peuples

acida. V. Roxburgh, *Flora indica*). Sous ce nom de Sôma, et celui de *Hôma*, que lui donne la Perse, la *plante-chair* est l'hostie de l'Asie, comme le froment est l'hostie de l'Europe. — Pour compléter la ressemblance, il a aussi sa *Passion*. (Voy. Stevenson, *Sâma-Vêda*, et Langlois, *Académie des inscr.*, XIX, 329.) Il est tombé de l'espace éthéré avec la semence du Ciel. Il a grandi sur la colline, tranquille et solitaire. Mais il se dévoue au martyre. Il se laisse broyer, fermenter (avec l'orge et le beurre). Alors il épouse la flamme, épouse Aditi, la terre du foyer, matrice du monde. Victime nourissante, il repaît les hommes et les dieux, s'évapore et remonte au ciel. Tous sont renouvelés. Les astres brillent mieux. Indra combat mieux les orages. L'onde coule, et la terre est féconde.

1. Ad. Kuhn, *Origine du feu*, 1859; Baudry, *Revue germanique*, 15 et



plus sauvages n'obtiennent le feu que du hasard, de la foudre qui tombe et de l'incendie des forêts. Les races impétueuses des brûlantes contrées l'exigent violemment du caillou, font sauter du silex la vive et fuyante étincelle, bientôt perdue, et qui le plus souvent ne laisse qu'étonnement et obscurité <sup>1</sup>.

Revenons. En tournant, l'homme obtenait une petite fumée, puis un imperceptible feu, qui se serait évanoui. Mais la femme venait au secours. Elle accueillait le nouveau-né, le suscitait d'un petit aliment de feuilles. Elle retenait son souffle. Les hymnes, ici, témoignent d'une chose bien antique, de l'extrême peur qu'on a dans les premiers temps de laisser éteindre le Feu, de ne pouvoir sauver ce sauveur de

30 avril, 15 mai 1861. Exemple remarquable du secours fécond que nous donne la philologie pour remonter dans les âges anté-historiques. Rien de plus lumineux, de plus ingénieux que le travail où M. Baudry a étendu, approfondi, parfois rectifié les recherches de M. Kuhn. C'est la base d'un livre important sur cette question capitale des premières origines. Vico, par une singulière divination, avait entrevu que le feu fut d'abord l'objet de la religion, le feu de l'éclair, la foudre. Le feu solaire fut adoré après. Cult fort naturel et nullement absurde. La science d'aujourd'hui est obligée de le reconnaître. M. Renan, dans sa remarquable lettre à notre grand chimiste, M. Berthelot, lui dit : « Vous m'avez prouvé d'une façon qui a fait taire mes objections que la vie de notre planète a sa source dans le soleil, — que toute force est une transformation du soleil, — que la plante qui alimente nos foyers est du soleil emmagasiné, — que la locomotive marche par l'effet du soleil qui dort dans les couches souterraines du charbon de terre, — que le cheval tire sa force des végétaux produits par le soleil, — que le reste du travail sur notre planète se réduit à l'élévation de l'eau, qui est directement l'œuvre du soleil. Avant que la religion arrivât à placer Dieu dans l'absolu, un seul culte fut raisonnable et scientifique, celui du soleil. » *Revue des Deux Mondes*, t. XLVII, p. 766, 15 octobre 1863.

1. Image trop frappante des méthodes opposées des deux grandes races du monde. L'Indo-Européen, patient, méthodique, a donné sur le globe sa féconde traînée de lumière. Le Sémite a lancé des éclairs scintillants qui ont troublé les âmes, et trop souvent doublé la nuit.



la vie. La femme seule y parvient. C'est pour elle comme un enfant, un tout petit enfant qu'elle aime. Sa bonne nourrice le soutient, le nourrit de son lait concentré, le beurre. Et lui, reconnaissant, se dresse<sup>1</sup>...

Dès qu'il est fort et peut manger, on le régale d'orge et de gâteau sacré. A cette hostie solide, on joint l'hostie liquide; l'homme prend de la femme le vin d'Asie, le sôma qu'elle a fait, le verse dans Agni. Celui-ci se cabre, pétille, il grandit bleuâtre à la voûte. Tout est transfiguré... La maison sourit et frémit... Mystère divin. Les coins les plus obscurs ont aussi leur part de la fête, et même après longtemps rougissent de reflets fantastiques.

Mais tout d'abord, à l'instant du jet même et de la vive ascension, une voix aussi est montée, une même voix de deux cœurs unis, des paroles émues et tendres. Élan naïf et court, suivi d'un grand silence... Ce qui est dit est dit. Restera la voix sainte, que rien n'abolira. Nous la lisons toujours, fraîche encore après six mille ans.

Et au moment où, sans se concerter, d'un même cœur ensemble ils ont dit ce mot qui ne périra plus, ils se regardent à la lueur divine et se voient tous les deux *divins* (lui Deva, elle Devi)<sup>2</sup>. Dans cette simplicité extrême qu'on dirait enfantine, apparaît le vrai

1. C'est ce que l'hymne nous dit, d'un mouvement charmant, de délicatesse infinie : « La jeune mère, pour son infirme enfant, est discrète, ne le montre pas. Elle le cache un moment au père. Mais voyez... Le voilà qui grandit et s'agite... — Qu'il semble intelligent déjà ! qu'il est vif de mouvement... Veillons, car de lui-même il aspire au repos. » *Rig-Véda*, Wilson, III, § 233. — *Ibid.*, 35. — *Ibid.*, p. 2.

2. Ém. Burnouf, 191-2.



sacrement de l'amour harmonique, la haute idée du mariage.

« Le mortel a fait l'immortel... Nous engendrâmes Agni... Les dix frères (les dix doigts), entremêlés dans la prière, ont inauguré sa naissance, l'ont proclamé notre enfant mâle. »

C'est le caractère grandiose de cette race, la première du monde, qu'en adorant toujours elle sait bien qu'elle a fait les dieux. Dans l'hymne le plus enthousiaste, le phénomène admiré qui s'y voit sous des traits divins, est en même temps si bien décrit, suivi, analysé, qu'on retrouve aisément sa naissance, sa vie progressive. Bien plus, tous ses passages restent marqués dans une langue transparente où les noms de Dieux ne sont réellement que des noms appellatifs<sup>1</sup> (le Fort, le Brillant, le Pénétrant, etc.).

Donc, nulle superstition. Si le Dieu s'oubliait, devenait un tyran, voulait enténébrer l'imagination de terreurs serviles, l'esprit, armé d'une telle langue, lui retrouvant ses origines, dirait : « Qui t'a créé ? c'est moi. »

Noble culte, de haute et fière conception, qui, en donnant tout, garde tout. Les dieux bénis, aimés, ne s'émancipent pas tout à fait de leur créateur, l'homme. Ils restent dans le cercle de la vie générale. Si l'homme a besoin d'eux, ils ont besoin de lui; ils l'écoutent, descendent à sa voix. Son hymne du matin

1. Max Müller, 557. Tout cela est fluide encore dans les Védas. Dans la Grèce homérique, ces adjectifs deviennent substantifs, sont des personnes. Tout est déjà pétrifié. Cette judicieuse réflexion que fait M. Müller eût dû le conduire à mieux voir l'énorme antiquité d'un peuple qui visiblement en est encore à son premier enfantement religieux.



loue le soleil, mais de plus l'évoque et l'attire. C'est une puissante incantation et il y obéit. Quand on allume Agni au bord des fleuves, au confluent sacré, lorsque la main des femmes a fait autour de lui un tapis d'herbe pour que les dieux viennent s'asseoir, ils n'ont garde de ne pas venir. Ils obéissent à l'hymne; ils viennent amicalement prendre part aux libations du beurre sacré, du pétillant sôma. Ils ont donné les pluies fécondes qui ont reverdi la prairie; on leur donne en retour ce qu'on a de meilleur. Le ciel nourrit la terre, la terre nourrit le ciel.

Est-ce à dire que, par cette dépendance mutuelle, les dieux soient abaissés? Ils sont aimés bien plus. Dans cette religion souriante, d'amitié sans terreur, ils se mêlent familièrement aux actes de la vie humaine, les élèvent et les divinisent. La tendre épouse, en préparant pour l'homme le pain sacré qui le refait le soir, est de moitié avec Agni. Les soins qu'elle a d'Agni, il sait les reconnaître. « Il est l'amant des filles et l'époux de la femme. » Il sanctifie, il illumine l'heureux moment de la fécondité.

Qu'il brûle en l'homme ou qu'il brille au foyer; qu'au ciel, d'un trait de feu, il féconde la grande épouse, Agni, sous des formes diverses, de plus en plus se retrouve le même. On le sent à la chaleur vive du sôma qui relève les esprits. On le sent à la flamme inventive d'où part l'hymne ailé. On le sent dans l'amour, tout autant que dans le soleil.

On ne va pas manquer de dire : « Tout cela n'est encore qu'un pur naturalisme, et sans portée morale. » Vieux *distinguo* de la vieille critique. De



toute religion fleurit le fruit divin : *l'éveil de la conscience.*

Agni, dans de très anciens hymnes, est pris visible-ment pour *le pur* dont on doit imiter la pureté, en écartant de soi la souillure physique et morale. Si celle-ci n'est pas bien définie encore, l'âme s'inquiète, interroge Agni : « Agni, que me reproches-tu ? et quelle est mon offense ? Pourquoi en parles-tu à l'Eau, à la Lumière (Vârouna, Mitra) ? » etc. Et cette âme troublée énumère toutes les forces de la nature, devant lesquelles l'accuse le pur, l'irréprochable Agni.

Ces tendances vers l'épuration amenèrent la réforme qu'on personnifie sous le nom de Zoroastre. Les tribus agricoles, de caractère austère, s'attachèrent au dogme héroïque du travail dans la pureté, à l'invisible Agni, ordonnateur du monde. Les tribus pastorales, plus imaginatives, étendirent, agrandirent l'Agni visible à la mesure du ciel, du soleil, des nuées, de tout ce qui se voit<sup>1</sup>. Fêté et célébré toujours sous son nom primitif, il devint en même temps Indra, dieu des orages qui arrosent, refont la prairie.

1. A mesure qu'on observe que la chaleur est dans tel élément, dans telle forme de vie, les noms divins se multiplient, mais non réellement les dieux. Il n'y a pas à s'y tromper. Les hymnes le disent expressément, et marquent en termes clairs la simplicité monothéiste que couvre cette variété apparente : « Agni, tu es né Vârouna (l'eau, l'air), et tu deviens Mitra (la douce lueur avant ou après le soleil). Tu es Indra, fils de la force. Tu es Aryaman dans ton rapport aux filles... quand tu fais le mari et la femme d'un même esprit » (*Rig-Véda*, Wilson, III, 237.) Ainsi une grande liberté restait encore. Ceux qui faisaient ces noms n'y voyaient nullement des personnes. La religion marchait légère ; elle aidait, et n'entravait pas, ne courbait pas l'esprit sous de basses terreurs. Elle avait quelque chose de la sérénité, du noble sourire qu'elle eut plus tard en Grèce



Cet élan d'imagination coïncida, ce semble, avec le changement de séjour, de climat, avec l'émigration des tribus pastorales qui descendaient vers l'Est et le Midi. Lorsqu'on passe Caboul, on est saisi d'étonnement en voyant tout à coup dans son immensité, sa nouveauté, le paysage indien. Là se fit, je n'en fais pas doute, cette transfiguration d'Agni, l'explosion du puissant Indra. C'est moins le soleil en lui-même que le Dieu vainqueur des nuées. Ce pays de grandes rivières, mais inégales, torrentueuses, a de cruelles sécheresses, suivies de grands orages. Nature de combats, de contrastes, de guerre atmosphérique. Pour la faire, on donna généreusement à Indra un char, un arc et des coursiers. Ce char, qu'on entend, roule et gronde. Indra, vainqueur, fécondateur, tantôt presse la terre haletante, lui fait l'amour à coup de foudre. Tantôt, voyant sur la montagne le noir dragon de la nue envieuse qui garde et refuse l'eau, il perce le monstre de flèches, le force déchiré de verser la pluie de ses flancs.

Innocente ornementation, très transparente, fort peu chargée de mythes ou de symboles. L'art unique était la parole, le chant, fidèlement conservé, l'hymne saint et sacré des aïeux. De la Bactriane à l'Indus, puis vers le Gange, en dix siècles peut-être, ce peuple s'avance en chantant. A chaque pas, un chant. Et l'ensemble est le *Rig-Véda*.

La borne fut l'entrée de l'Hindoustan. Le peuple voyageur se trouva en présence de trois infinis, dont un seul suffisait pour le troubler profondément.

L'infini de la mer, au sud, un je ne sais quel



fleuve dont on ne voit pas les rivages, le miroir enflammé où chaque soir se plonge flamboyant le soleil indien.

Au nord, un cercle de géants, toutes les têtes de l'Himalaya, exhaussé de trente montagnes, portant tous les climats et tous les végétaux, couronné de ses neiges sur un noir sourcil d'arbres sombres. Les jungles immenses des tigres et des serpents s'étendent au pied. Le Gange dans sa pompe va roulant vers l'aurore, avec ses forêts colossales, tout un monde vivant qui s'abreuve à ses eaux.

Enfin, ce fut le plus terrible, l'attraction brûlante de la fournaise hindoustannique, les caresses et l'invitation d'une trop charmante nature, d'une race douce et de peu de défense, énormément nombreuse, la race jaune<sup>1</sup>, cent ou deux cents millions d'esclaves qui admiraient, aimaient la race blanche, l'aimaient si bien qu'elle y pouvait périr.

La résistance des Aryâs, une si haute victoire de l'esprit, est un des plus grands faits moraux qui se soient passés sur la terre. Ils trouvèrent leur salut dans la barrière des castes.

Elles se formèrent d'elles-mêmes sur une base fort raisonnable en ce climat, base physiologique et d'histoire naturelle.

1° *L'horreur du régime sanglant*, l'idée que la viande alourdit et souille, rend immonde et mal odorant. Le mangeur de chair et de sang leur paraît sentir le cadavre. Ajoutez que la viande est bien moins néces-

1. La race jaune, qui devient aisément très noire. Voy. l'excellent Mémoire de M. Vivien de Saint-Martin, *Études géogr.*, 1860.



saire dans un pays où les fruits de la terre, mûris, cuits en perfection par ce puissant soleil, contiennent des sucs admirables, très substantiellement nourrissants.

2° *La terreur légitime de l'amour inférieur*, la redoutable absorption de la femme jaune (jolie, douce et soumise<sup>1</sup>, on le voit bien en Chine), celle de la femme noire, la plus tendre, la plus caressante, la plus amoureuse des blancs.

Ceux-ci, s'ils n'avaient résisté, auraient péri certainement. Par le bas régime sanglant, ils seraient devenus de lourds frelons ventrus, somnolents, demi-ivres, comme est l'Européen dans ce pays. Par le mélange des esclaves et des femmes inférieures, ils perdaient les dons de leur race, surtout la puissance inventive, la brillante étincelle qui scintille dans les *Védas*. La jaune, avec ses yeux obliques et sa grâce de chat, son esprit médiocre et fin, eût aplati l'Indien au niveau du Mongol, eût ravalé la race des profondes pensées aux talents inférieurs de l'ouvrier chinois, éteint le génie des hauts arts qui ont changé toute la terre.

Bien plus, avec un tel climat, avec un tel mélange, le petit nombre d'Aryâs eût très probablement fondu sans laisser trace, comme une goutte de cire au brasier. L'Inde semble un rêve où tout fuit, coule et disparaît, se transforme et revient, mais autre. Jeu terrible de la nature, qui rit de la vie, de la mort ! Non moins terrible fut l'effort par lequel le génie

1. Infiniment soumise à la polygamie. On le voit à merveille dans Yu-Kiao-Li, les *Deux Cousines*, traduit par Stanislas Julien, ch. xvi, t. II, 195 (1863).



humain se dressa à l'encontre. Par une immense poésie, une législation violente et qui put sembler tyrannique, on créa une nature d'invention et de volonté, pour intimider l'autre, la conjurer, la désarmer.

Les sobres, les penseurs, fiers gardiens du génie indien, se constituèrent un peuple à part par l'abstinence absolue de la viande et des spiritueux. C'est le titre élevé et mérité du brahmanat. La caste même des guerriers, qui use quelque peu de la viande, ne peut toucher aux liqueurs fermentées qu'en subissant de cruelles purifications. Enfin, par un très bel effort, la législation brahmanique essaya de maintenir dans l'amour et le mariage le haut idéal des *Védas*, la pureté monogamique, l'austère mariage de la blanche, fière et peu complaisante à la vie de sérail.

Elle est libre d'abord. Le mariage n'est pas une vente (comme chez tant d'autres peuples). Cette vente d'une âme est un crime, un objet d'horreur pour la loi de Manou.

La vraie formule du mariage, que nulle société ne dépassera dans l'avenir, est trouvée et posée :

« L'homme n'est homme qu'autant qu'il est triple, c'est-à-dire *homme-femme-enfant*<sup>1</sup>.

« Selon les *Védas*, la loi et les sacrées ordonnances, selon l'usage populaire, *l'épouse, c'est la moitié du corps du mari*, prenant une part égale aux actes purs et impurs. » A ce point que toute bonne œuvre de l'un des deux profite à l'autre. L'homme saint a ce

1. *Manou*, trad. par Loiseleur, ix, 45, p. 322.



bonheur de sauver celle qu'il aime par sa sainteté<sup>1</sup>.

L'égalité des deux sexes (difficile en pratique pour cette race et sous ce climat) est du moins marquée au ciel et manifestée dans le temple. Elle éclate sur l'autel. Partout à côté des dieux siègent et règnent les femmes des dieux.

La mère! ce mot sacré, la mère! est si fort sur le cœur de l'Inde, qu'il semble lui faire perdre de vue toute hiérarchie religieuse. L'homme, qui pourtant seul fait les prières, ce pontife domestique, se trouve au-dessous de la femme :

« La mère vaut plus que mille pères; le champ plus que la semence<sup>2</sup>. »

La loi ne demande pas mieux que de suivre l'idéal, de constituer la femme associée de son mari. Elle voudrait lui donner la royauté domestique :

« La femme, c'est la maison. Une demeure où manque la femme ne peut s'appeler une maison. » Et ceci n'est pas un vain mot : la loi lui en remet réellement l'administration, la recette et la dépense. Concession énorme, décisive. Si la femme était tant soit peu énergique, elle serait par cela seul et l'égale de son mari, et la maîtresse de maison, autant que sous les *Védas*.

Mais la nature permet-elle que l'Inde, ce grand prophète, puisse accomplir elle-même ce qu'elle enseigne au genre humain? Non, la tyrannie du climat ne per-

1. *Digeste*, III, 458. *Manou*, IX, 22, p. 319. La femme, même de caste inférieure, est sauvée par les vertus de son mari.

2. *Manou*, IX, 52, p. 324, a dit que la terre (la femme) vaut plus que la semence (l'homme). Le *Digeste* hindou, III, 504, abonde dans ce sens, et dit : « Une mère vaut plus que mille pères. »



mettra nullement que la réalité réponde à la perfection rêvée. La femme est nubile à huit ans. « L'homme de trente ans épousera *une femme de douze*; l'homme de vingt-quatre ans *une femme de huit*. » (*Manou*). Ce seul texte va changer tout. Quelque égalité que la loi veuille mettre entre les époux, cette petite femme ne sera que la fille de son mari <sup>1</sup>.

Je ne fais point l'histoire de l'Inde, et je ne raconterai pas comment la loi brahmanique, qui fut d'abord son salut, devint peu à peu son fléau.

Cela n'est pas particulier à cette loi, à cette contrée. C'est l'histoire commune des religions. Nous la retrouvons la même pour la Perse et pour l'Égypte.

Née d'abord d'une cause vitale, et presque toujours d'un vrai besoin du cœur, la religion prend plus tard consistance en se formulant dans une loi et un sacerdoce. Mais cette loi va se chargeant de prescriptions

1. Je parlerai plus loin de la polygamie, de la polyandrie, du *Mahābhārata*, etc. Qu'il suffise de dire ici que la polygamie résulte de certaines causes sociales, non du climat. Il semble que, dans l'Inde, ce soit déjà trop d'une femme. Les noces sont assez froides. Dans les cérémonies du mariage, et le soir même, l'époux simule l'intention de partir comme pèlerin, de continuer ou reprendre la vie d'ascétisme et de pénitence. Ses amis le ramènent près de l'épousée : il est forcé d'être heureux. — Visiblement le mari de cette jeune femme n'est déjà plus un jeune homme sous cet étrange climat. Il arrive tard au mariage, retardé (surtout le brahme) par une longue série d'exams, d'épreuves et de pénitences, surtout de rêves religieux. Il est infiniment loin de cette enfant qu'on lui donne, et qui, ne le comprenant pas, le regarde d'un insatiable regard. (*Digeste*, II, 1, 35.) Elle est pour le doux personnage une élève autant qu'une femme, et la loi l'autorise à la châtier, au besoin, « comme un petit écolier ». (*Manou*, VIII, 199, p. 296.) — Ce qui n'empêche pas qu'ailleurs, par une contradiction charmante, la loi, cette fois sans doute



tracassières, vexatoires. Ce sacerdoce devient tyrannique et stérile. C'est comme ces verdoyants îlots des mers du Sud, qui, peu à peu encombrés de coraux et de coquilles, disparaissent sous cette végétation de pierre, et n'offrent plus qu'une masse calcaire où rien ne viendra jamais.

Dans l'Inde, nul ouvrage historique. Mais deux légendes fort graves nous expliquent très clairement la lutte des brahmes et des guerriers. Les premiers vainquirent d'abord, et, si on veut les en croire, ils durent leur victoire à un vaillant brahme, Parasou Râma (Râma à la hache, une incarnation de Vichnou), qui aurait fait un immense massacre des guerriers. Ceux-ci, en se soumettant à l'autorité spirituelle des brahmes, n'en restèrent pas moins puissants, rois ou rajahs du pays. Leurs bardes ou poètes de cour (comme ils en ont encore aujourd'hui chez les Siks, etc.) opposèrent aux brahmes une légende rivale, supposant que mille ans, deux mille ans après le Râma brahmanique, Vichnou s'était incarné dans un

pensant à la femme adulte, ne dise : « Ne frappez pas la femme, eût-elle fait cent fautes, pas même avec une fleur. » (*Digeste*, II, 209.)— Voilà l'embarras de la loi : d'une part, elle sympathise à la jeune enfant; d'autre part, elle en a peur. La petite fille silencieuse qui n'exige rien, ne lui apparaît pas moins redoutable; elle sent en elle une puissance infinie d'absorption, qui menace, innocemment conjurée qu'elle est (sans le savoir) avec celle du climat. La loi est visiblement inquiète de la conservation d'un homme si fragile, elle l'autorise à s'isoler dans le mariage. Elle lui conseille de n'aimer que deux fois par mois, s'il vise à la perfection. Elle le dispenserait, à coup sûr, d'avoir une seconde femme. Mais la première, en peu d'années, n'est plus une femme. La mortalité des enfants est terrible. Donc, il faut qu'une seconde femme arrive. Mais n'ayez pas peur. Dès que la perpétuité de la famille est assurée, la loi indulgente donne congé au mari, et lui permet de quitter tout et d'aller mener la vie d'anachorète entre les racines protectrices de quelque figuier indien.



guerrier, un fils de roi, du même nom de Râma. Le nouveau Râma, de caste guerrière, mais d'esprit pacifique et doux, est l'idéal complet de l'Inde, le héros du *Râmâyana*<sup>1</sup>.

1. On ne louera jamais assez la belle traduction italienne de M. Gorresio, qui, sous les yeux de Burnouf, a édité aussi le texte. Mais comment ne parle-t-on pas de l'excellente traduction française de M. Fauche? Il est, de toute cette école, celui qui a fait à la science les plus grands sacrifices. Pauvre, au fond de sa solitude, ne trouvant pas d'éditeurs, il a *imprimé de ses mains*, il a *publié à ses frais* les neuf volumes de ce grand poème. Il commence en ce moment une traduction du *Mahâbhârata*, labeur encore plus immense. Qu'importe? il vit hors du temps, plus actif, mais non moins indien que les brahmes et les richis.



## LES PROFONDES LIBERTÉS DE L'INDE

Ce qui fait du *Râmâyana* une merveille, malgré l'encombrement fâcheux des surcharges infinies, c'est son âme intérieure, équilibrée de deux âmes, sa douce contradiction, le charme du libre esprit entrevu dans le clair-obscur. C'est la liberté timide adorablement voilée dans la Grâce. Elle se montre, elle se cache. Elle demande pardon d'exister.

Sous le règne brahmanique de la puissante loi de Manou, quand la caste dominante a saisi la vie entière dans un détail infini, quand elle fait sentir à la terre ce que pèsent trente mille dieux, — la nature existe pourtant. Elle proteste à voix basse. Dans l'amour, dans la pitié, dans la tendresse illimitée pour les faibles et pour les humbles, elle se laisse voir encore, — entrevoir, — non pas de face, ni par des coups de lumière, mais par d'ineffables lueurs. C'est une lampe délicieuse qu'on soupçonne sous l'albâtre. C'est l'attrait divin, pudique, de la perle au fond des mers.



Il n'en fut pas toujours ainsi. La vive opposition des castes avait autrement éclaté à leur naissance dans l'antiquité reculée. Témoin le chant singulier (la première satire du monde?) où l'on parodie hardiment l'enseignement des brahmes<sup>1</sup>. Témoin la tradition d'après laquelle l'ancien Indra, le vainqueur et le moqueur, le dieu joyeux de la nature qui fait la pluie et le beau temps, surprend, raille outrageusement la chasteté aventurée des saintes anachorètes. Témoin surtout la légende du rajah Viçvâmitra. Fière histoire qui, d'âge en âge, a poursuivi, menacé l'autorité brahmanique. Ce roi, illustre par les hymnes qu'on lit de lui dans les *Védas*, illustre par ses cent fils, par l'adoption généreuse qu'il fit des tribus inférieures, eut la fantaisie d'être brahme. Refusé, il se plongea pendant un millier d'années dans de telles macérations, y acquit de tels mérites, une si formidable puissance, qu'il eût supprimé le monde, terre et ciel, hommes et dieux, d'un simple froncement de sourcil. Les dieux épouvantés descendent à son ermitage, l'entourent, le prient, obtiennent de lui que le monde existe encore.

Notez que ce saint terrible ne meurt pas. Il vit toujours dangereux. Il était au temps des *Védas*. Quelques milliers d'années après, il revient dans le *Râmâyana*. Il est le fond le plus profond, intime, de l'âme indienne. Elle fit, elle peut défaire; elle créa, et elle peut créer aussi le néant, rappeler au monde des dieux qu'il fut sa production, et le faire évanouir au froncement de son sourcil.

1. C'est le chant des grenouilles qui prêchent et enseignent. Max. Müller, p. 494.



Elle le peut, et ne le veut pas. Libre au fond par ce grand secret, elle a d'autant plus pour ses dieux de tendres ménagements. Elle aurait horreur d'y toucher. Elle les aime, surtout parce que, à travers leur nuageuse et sublime existence, elle s'entrevoit elle-même.

C'est le privilège énorme, et la royauté unique de cette race indo-grecque, de voir où les autres races ne voient rien, de pénétrer des mondes d'idées et de dogmes, des épaisseurs incroyables de dieux entassés l'un sur l'autre. Et tout cela sans effort, sans critique, sans malignité, — par le seul fait d'une optique merveilleuse, par la seule force d'un regard, non pas ironique, mais terriblement lucide, comme à travers cent cristaux qu'on aurait superposés.

Cette transparence est la grâce singulière du *Rāmāyana*. Dès le début, il se prosterne et il reste agenouillé dans le respect du brahmanisme, mais voit parfaitement à travers. Il entasse dans ses premiers chants tout ce qu'on peut imaginer de vénération, de tendresse (et très évidemment sincères) pour la haute caste sacrée. Mais en même temps il nous expose une révélation nouvelle : le guerrier-dieu, dieu incarné dans la caste non brahmanique, l'idéal de la sainteté désormais dans un chatrya<sup>1</sup>.

Et ce qui n'est pas moins fort, c'est ce qu'il dit, et que j'ai déjà cité (au commencement de ce volume) :

1. C'est quelque chose d'analogue à la révolution que saint Louis fit dans les idées chrétiennes, lorsqu'on vit un laïque, un guerrier, un roi, le premier roi de l'Europe, devenir l'idéal de la sainteté, lorsque le contemporain s'écriait : « O saint homme lai dont les prêtres devraient imiter les œuvres! »



que le *Râmâyana* s'adresse, non pas au brahmane seul, non pas même au guerrier seul, mais *au marchand*, Vésya. Caste infiniment nombreuse, qui, d'après l'étymologie, signifiait d'abord *le peuple*. Il n'ose parler des Soudrâs. Mais ce qu'il ajoute est plus fort que s'il en avait parlé. Il les omet, descend plus bas. « Si un *esclave* entend chanter ce poème, il est anobli. » Or, l'esclave est bien au-dessous du Soudrâ, homme de la quatrième caste; il est hors de toute caste, hors du monde indien. Si ce pauvre homme, le dernier des êtres, peut être *anobli*, participer à la bénédiction du *Râmâyana*, personne n'est excepté de la miséricorde divine. Tous sont sauvés. C'est le salut étendu sans exception. Après l'ancien Râma des brahmes, *de la hache*, de la Loi sévère, arrive le Râma des guerriers, clément et miséricordieux, l'universel sauveur, le Râma de la Grâce.

Le fond du poème est très simple. Le vieux roi Daçaratha a obtenu du ciel ce fils admirable, accompli, adoré. Il est fatigué. Il va le sacrer, lui céder la couronne. Mais une femme favorite, une belle-mère surprend au vieillard la promesse de lui accorder tout don qu'elle demandera. Elle demande l'exil de Râma et le couronnement de son propre fils. Celui-ci refuse. Râma veut faire honneur à la parole de son père; il insiste, il s'inflige l'exil. Un jeune frère l'accompagne et sa jeune épouse Sitâ. Ils partent pour les solitudes. Occasion admirable pour le poète. L'amour, l'amitié au désert! Un sublime et délicieux ermitage dans ce paradis indien!

« Depuis que j'ai vu les merveilles de cette magnifique montagne, le saint mont Tchitrakoûta, je n'ai



souci de mon exil, de ma couronne perdue, de cette vie solitaire. Que je coule ici mes années avec toi, ma chère Sitâ, avec mon jeune frère Lachsmana, je n'en ai aucun chagrin.

« Vois-tu ces crêtes sublimes qui montent au ciel étincelantes? Les unes en masses d'argent, telles ou de pourpre ou d'opale, d'autres d'un vert d'émeraude. On dirait de celle-là un diamant plein de soleil.

« Les grandes forêts sont peuplées d'un monde de mille oiseaux, de singes et de léopards. Cèdres, santals, ébéniers, jujubiers et bananiers font des ombrages embaumés de fleurs, opulents de fruits. Partout des sources, des ruisseaux, des cascades gazouillantes. La montagne tout entière semble un gigantesque éléphant dans l'ivresse de l'amour...

« Fille au candide sourire, vois-tu là-bas, mon enfant, cette suave Mandakini, la rivière aux limpides ondes, avec ses grues et ses cygnes, sous son voile de lotus rouges, de nymphéas bleus, ombragés de ses enfants, arbres à fleurs, arbres à fruits, parsemés d'admirables îles... Que j'aime à voir dans le bras solitaire de la rivière ce petit troupeau de gazelles qui viennent à la file s'y désaltérer!... Vois au pied de la montagne ces arbres qui, sous le vent, plient modestement, en laissant tomber une averse de fleurs; les unes parfument le sol, et les autres çà et là vont naviguer sur les eaux... Vois l'oie rouge monter au ciel heureuse, et d'un chant fortuné offrir son salut au matin.

« C'est l'heure où les pieux richis se plongent dans l'onde sacrée... Viens donc aussi avec moi... c'est la plus sainte des rivières... Dis-moi, le fleuve



et la montagne ne valent-ils pas, ma chère, l'empire, les riches cités, tout ce que nous avons perdu?... Toi et mon bien-aimé frère, vous êtes ma félicité. »

Ce que Râma dit ici de ce grand paysage indien, c'est l'image même du poème. Dans sa richesse incomparable, il est égal à l'Inde même qu'il enveloppe tout entière et brode magnifiquement. Le procédé semble celui de l'art charmant de la contrée, l'art souverain du cachemire, la persévérante industrie du tissu continué, où les âges successifs ont mis leur labeur, leur amour.

D'abord, c'est un châle exquis, sacré, écharpe de Vichnou, où la merveilleuse naissance de Râma, sa cité, son hymen, sa belle Sitâ ourdissent le fond du poème.

Autour de ce fond, se tisse comme un tapis délicieux, toute nature, montagnes, forêts, rivières, tous les paysages, toutes les saisons de l'Inde, tous les bons amis de l'homme, animaux et végétaux.

Ce tapis, tout grand qu'il est, s'agrandit, comprend les arts, les métiers, les palais, les villes, kiosques, bazars, sérails. C'est alors comme une tente, un merveilleux pavillon où le monde entier tient à l'aise. Pendue aux forêts immenses, aux pics de l'Himalaya, elle ombrage l'Inde entière, de l'Indus jusqu'au Bengale, de Bénarès à Ceylan, mais sans lui cacher le ciel. Elle est son ciel elle-même.

Arrêtons-nous. N'oublions pas que ce livre n'est point une histoire littéraire, qu'il poursuit uniquement les grands résultats moraux.



En Râma se réunit le double idéal des deux castes. D'une part il atteint l'apogée de la vertu brahmanique, mais d'autre part il y ajoute le haut dévouement du guerrier qui hasarde, pour les autres, et lui-même, et quelquefois ce qu'il aime plus que lui. Pour la défense des faibles, des ermites solitaires, que troublent les mauvais esprits, il compromet plus que sa vie, son amour, sa charmante femme, fidèle et dévouée, sa Sitâ. L'homme complet, ce *guerrier-brahme*, est donc encore plus près de Dieu que ne serait le simple brahme qui prie, ne se sacrifie pas.

Râma suit exactement l'idéal du chatrya, haut idéal chevaleresque : *Vaincre et pardonner, — Attendre que l'ennemi blessé se relève, — Donner, jamais recevoir.* On croirait lire le *Shah-Nameh*, ou nos poèmes Celto-Germaniques. Ce guerrier si pacifique est exactement contraire au caractère irritable que le poète donne à ses brahmes, même aux plus saints, qui, pour des causes légères, pour des torts involontaires, lancent le terrible anathème dont on reste lié, enchanté, parfois transformé en monstre. Sur le dernier point (*ne rien recevoir*), il insiste avec douceur, comme toujours, mais une douceur malicieuse, faisant par Râma la satire indirecte des brahmes, qui toujours recevaient, souvent exigeaient. On prévoit d'ici le brahme mendiant, gourmand, bouffon de cour, qui sera plus tard dans le drame indien. (Voy. *Sakountalâ*.)

Le *Râmâyana* est fait évidemment pour être chanté à la table des rajahs, dans leur cour où les brahmes avaient une position secondaire. De là des récits de combats innombrables, monstrueux d'exagération, qui en sont le plus grand défaut. Mais en revanche



on y trouve une généreuse grandeur, des explosions de franche et libre nature, — héroïques imprudences où ne tomberait jamais un livre sacerdotal.

Dans un transport maternel, la mère de Râma, indignée de son exil, dit au roi : « Rappelez-vous, roi puissant, ce tant célèbre distique : « Brahma un jour a prononcé : « J'ai jeté dans ma balance d'un côté la vérité, de l'autre mille sacrifices, mais la vérité l'emporta. »

Sitâ de même entraînée par sa douleur, son désir de suivre Râma, Sitâ lance cette parole qui renverse par la base l'édifice brahmanique : « Un père, une mère, ou un fils, et dans ce monde et dans l'autre, mange seul le fruit de ses œuvres : un père n'est pas récompensé ni châtié pour son fils; un fils ne l'est pas pour son père. Chacun d'eux par ses actions, s'engendre le bien et le mal, » etc.

Quelle est cette petite femme, cette enfant d'esprit si hardi? essayons de le deviner.

Un des ancêtres de Râma, le grand roi Viçvâmitra, auteur de maint hymne sublime, avec sa piété terrible, ne semble pas avoir fait grand cas de la barrière des castes. Des cent fils qu'il eut, cinquante étaient nés des Dasyas, des captives, des femmes jaunes qu'il n'avait pas dédaignées. C'est-à-dire que ce haut type du roi-prêtre à cette époque embrassa d'un cœur immense toute caste et toute condition.

Le *Râmâyana* ne dit pas avec une netteté suffisante d'où vient l'épouse de Râma, cette délicieuse Sitâ. Tantôt elle est fille de roi. Tantôt elle est née du sillon (c'est ce que dit le mot *Sitâ*). Râma n'aurait-il pas fait, comme son fameux aïeul en prenant une



filles de la terre même, des anciennes tribus du pays; une métis qu'un roi eût eue d'une captive? de cette douce race chinoise, si recherchée dans les sérails et dont la grâce, l'œil oblique, fin, demi-clos, trouble les saints, les démons même, avec qui elle a peut-être un peu de parenté?

Au delà des castes humaines reste une caste prodigieuse, bien humble, mais si nombreuse! le pauvre monde animal, à sauver, à relever... C'est le triomphe de l'Inde, de Râma et du *Râmâyana*.



## VI

### RÉDEMPTION DE LA NATURE

On ne se sauve pas seul!

L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous.

L'animal a aussi son droit devant Dieu.

« L'animal, sombre mystère!... monde immense de rêves et de douleurs muettes!... Mais des signes trop visibles expriment ces douleurs, au défaut de langage. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui méconnaît, avilit, qui torture son frère inférieur. »

Ce mot que j'avais écrit en 1846, m'est revenu bien souvent. Cette année (1863), en octobre, près d'une mer solitaire, dans les dernières heures de nuit, quand le vent, le flot se taisaient, j'entendais l'humble voix de nos animaux domestiques. Du plus bas de la maison et des profondeurs obscures, ces voix de captivité m'arrivaient faibles, plaintives, et me pénétraient de mélancolie. Impression non de vague



sensibilité, mais sérieuse et positive. Plus on avance, plus on prend le sens vrai des réalités, plus on entend des choses simples, mais bien graves, que l'entraînement de la vie faisait négliger.

La vie, la mort, le meurtre quotidien qu'implique la nourriture animale, ces durs et amers problèmes se posaient devant mon esprit. Misérable contradiction! La faible nature du Nord, dans ses végétaux impuissants, ne refait pas notre énergie, et nous ne pouvons fournir au travail (ce premier devoir) que par la nourriture sanglante! la mort! l'oubli de la pitié!... Espérons un autre globe où les basses, les cruelles fatalités de celui-ci pourront nous être épargnées.

La pitié a eu dans l'Inde les effets de la sagesse. Elle a fait de la conservation, du salut de tous les êtres un devoir religieux; et elle en a été payée. Elle y a gagné l'éternelle jeunesse. A travers tous les désastres, la vie animale respectée, chérie, multipliée, surabondante, lui donne les renouvellements d'une intarissable fécondité.

On ne peut éviter la mort ni pour soi ni pour les autres. Mais la pitié veut du moins que, si ces créatures voient leur vie abrégée, nulle ne meure sans avoir vécu, sans avoir aimé, transmis par l'amour sa petite âme, accompli ce doux devoir qu'impose la tendresse de Dieu, « d'avoir eu le moment divin ».

De là le charmant début, vraiment pieux, du *Râmâyana*, ce bel élan de Valmiki sur la mort du pauvre héron : « O chasseur, puisse ton âme n'être jamais glorifiée dans toutes les vies à venir, puisque tu frappas cet oiseau au moment sacré de l'amour! »



Il dit, pleure... Ses gémissements, au flux, reflux de son cœur, mesurés, deviennent rythmiques, et voilà la poésie! Le merveilleux poème commence. Ce fleuve immense d'harmonie, de lumière et de joie divine, le plus grand qui coula jamais, il part de cette petite source, un soupir et une larme.

Vraie bénédiction du génie. Tandis que, dans notre Occident, les plus secs et les plus stériles font les fiers devant la nature, le génie indien, le plus riche et le plus fécond de tous, n'a connu ni petit ni grand, a généreusement embrassé l'universelle fraternité, jusqu'à la communauté d'âme!

Vous allez dire : « Superstition!... Cette bonté excessive pour l'animal vient du dogme de la transmigration des âmes. » Le contraire est bien plus vrai. C'est parce que cette race, délicate et pénétrante, sentit, aima l'âme, même en ses formes inférieures, dans les faibles et les simples, c'est pour cela qu'elle fit son dogme de la transmigration. La foi n'a pas fait le cœur, mais le cœur a fait la foi<sup>1</sup>.

Quels que soient la foi, le cœur, l'Inde ne peut échapper tout à fait à cette contradiction du monde.

Le frugivore, le brahmane, reste faible, donc a

1. Une critique nouvelle commença, plus forte et plus sérieuse. Les religions, si profondément étudiées aujourd'hui, ont été subordonnées au *genius* qui les fit, à leur créatrice, l'âme, au développement moral dont elles sont le simple fruit. — Il faut d'abord poser la race avec ses aptitudes propres, les milieux où elle vit, ses mœurs naturelles; alors on peut l'étudier dans sa fabrication des dieux, qui, à leur tour, influent sur elle. C'est le *circulus* naturel. Ces dieux sont *effets* et *causes*. Mais il est fort essentiel de bien établir que d'abord ils ont été *effets*, les fils de l'âme humaine. Autrement, si on les laisse dominer, tomber du ciel, ils oppriment, engloutissent, obscurcissent l'histoire. — Voilà la méthode moderne, très lumineuse et très sûre. Elle a donné récemment et ses règles et ses exemples.



besoin du guerrier pour le protéger. Et le guerrier n'a la force qu'en participant au moins quelque peu à la nourriture sanglante, aux passions qu'entraîne ce régime après lui.

De là la *chute* et le *mal*. De là la crise qui fait le nœud du *Râmâyana*. Il est sorti de la pitié, ce poème, et il a son débat, son drame, dans un oubli de la pitié. Le plus compatissant des êtres, la femme, est tentée, écartée de sa bonté naturelle par je ne sais quel mauvais songe, une *envie*, un petit désir.

Ici ce n'est pas gourmandise. L'Ève indienne laisse pendre aux arbres tous les fruits du paradis. Son paradis est l'amour, et elle ne convoite autre chose. Du reste, elle n'est que douceur, innocence timide<sup>1</sup>. Et pourtant, par un changement fort inattendu, c'est elle qui prend le vertige, qui devient un moment cruelle. Elle voit passer une brillante, une délicieuse gazelle, dont le poil a l'éclat de l'or : « Oh ! je la veux, je la veux ! »

Qu'a-t-elle donc ? Et quel caprice ? Ce n'est pas le goût du sang. Serait-ce le doux éclat, doux, sauvage, de la fourrure où son visage charmant paraîtrait plus fin encore ? Non, dans un pareil climat cette parure accablerait. Elle pense à autre chose, et le dit, mais à moitié : « Je voudrais m'asseoir dessus... Ce n'est pas bien, je le sens... Mais enfin j'en ai envie, une de

1. Elle-même, voyant Râma commencer dans la forêt la guerre contre les Esprits qui troublent les solitaires, elle lui avait donné humblement des avis de paix. « Râma, disait-elle, on m'a dit que jadis un saint ermite reçut en présent une épée. Se promenant avec elle, voilà que l'épée le changea et lui donna le goût du sang. Il ne cessait plus de tuer. » Râma, au nom du devoir, écarte cet excès de prudence. Il n'est point ivre de l'épée, n'a pas le vertige du sang.



ces envies sans mesure qui à tout prix se satisfont... » Elle convoite la gazelle pour en faire dans l'ancre sauvage son lit, sa couche d'amour.

Elle est cependant trop pure, trop naïve pour ne pas sentir, ne pas avouer le reproche que lui fait son cœur. Elle l'avoue, puis le surmonte, veut se tromper elle-même. Elle dit : « Qu'elle se laisse prendre ! ce sera notre amusement. » Elle le dit et ne le croit point. On peut deviner aisément que le timide animal fuira, et sous le trait fatal livrera avec sa vie l'objet du sensuel désir.

Le pis, c'est que ce désir est partagé. Râma se trouble, et pour cette fois unique dans un si immense poème, il laisse échapper une parole fâcheuse. A son frère qui veut l'arrêter, il dit : « Mais les rois tuent bien de leurs flèches les hôtes des bois, soit qu'ils en aiment la chair, soit aussi par amusement. Tout est au roi dans la forêt. »

Il cache sous cette dureté sa faiblesse pour sa bien-aimée. Il part, la laissant au frère qui ne doit pas la quitter.

La fantastique gazelle échappe, longtemps le promène. Mais Sitâ a cru entendre Râma qui appelle au loin... Grand Dieu ! il est en péril... Elle force le jeune frère de désobéir, d'aller au secours. — Autre péché, d'amour encore. Hélas ! il n'est que trop puni. Elle est seule, peu sûre d'elle-même, faible de sa double faute, de sa fatale illusion. La biche, c'était le démon ; la voix, c'était le démon, le redoutable Ravana, le roi des mauvais esprits. Il arrive sous la figure d'un brahme, d'un bon anachorète. Il la flatte, il veut la



séduire. Il finit par l'enlever dans son île inaccessible et gardée par l'Océan.

Le désespoir de Râma est sans bornes, et tout de nature. Sa belle lumière de sagesse est voilée ; il ne voit plus. Il a toutes les douleurs de l'homme, aggravée des doutes amers qui nous viennent en ces moments. « Hélas ! dit-il, que me sert d'avoir suivi le devoir ? » Râma n'a aucune connaissance de son origine divine, ne dit point : « Mon père ! mon père ! m'avez-vous abandonné ? » La passion du jeune dieu perdrait de son mérite s'il avait la moindre idée qu'il est dieu et fils de dieu. Le poète a soin de lui cacher ce trop consolant mystère. Il le laisse homme, ignorant de sa destinée, incertain de ce qu'est devenue sa Sitâ, ne sachant que faire, dans la ténébreuse horreur d'un naufrage où nulle lueur n'apparaît à l'horizon.

La saison des pluies, vrai déluge dans l'Inde, a commencé, et les sauvages chaînes des Gattes où s'est réfugié Râma, sont englouties de nuées. La terre pleure et le ciel aussi. Les torrents descendent et grondent. Les vents se lamentent. Tous les éléments accordent leur deuil à celui de Râma. Dans leur lugubre concert, il se sent encore plus seul.

Où sont les parents, la Cour, les sujets de ce fils de roi ? Son frère est allé chercher une assistance lointaine. Mais plus l'homme est éloigné, plus s'empresse la nature sympathique et compatissante. Tous les animaux, nos amis, qui jadis moins dédaignés, approchaient sans défiance, accourent autour de Râma, viennent s'offrir et se dévouer. Une sainte insurrection de tous les êtres se fait en faveur de l'être bon.



Grande et sublime alliance. Elle est un des points de foi que l'homme trouva dans son cœur aux premiers âges de la vie<sup>1</sup>.

Râma ne refuse pas à ses bons auxiliaires la gloire de combattre pour lui. Armé des puissances divines, sans doute il pourrait vaincre seul. Mais c'est un bonheur pour eux de lui témoigner leur zèle et de faire sous lui la guerre sainte. Une si glorieuse croisade, le nom de soldats de Râma, les honore et les relève. Nul brahme, nul saint richis, au fond des forêts solitaires, par prière ou macération, par l'absorption profonde qui les égale aux dieux même, ne pourrait se faire les mérites que vont acquérir ces simples, dans leur élan pour Râma, pour la cause de la bonté, de la pitié, de la justice. Donc, l'auteur du *Râmâyana* ouvre à tous l'armée. Il enrôle tous les êtres, les plus rudes et les plus sauvages, ours énormes ou singes géants. Ils ont tous la parole, une belle lucidité d'esprit. Tous, transfigurés par le cœur, par l'amour et par la foi, ils se précipitent au midi. La foi soulève les montagnes, elle dompte ou brave les mers. Quand tout ce monde sauvage, à la pointe de l'Hindoustan, voit la menace des flots qui le séparent de Ceylan, indigné, il arrache, jette, entasse les rochers, les forêts. Un pont énorme se fait. Elle passe, la grande

1. L'Inde y croit, et la Perse y croit. Le *Shah-Nameh*, qui sous forme modérée donne tant de traditions antiques, nous présente exactement même tableau que le *Râmâyana*. Dans la terrible bataille que son héros va livrer aussi aux mauvais esprits, tous les animaux se mettent avec lui, et sans combattre, sans rien ôter à l'éclat de sa victoire, par leurs cris épouvantables, sifflements, rugissements, ils paralysent l'ennemi. Il se sent vaincu d'avance par cette solennelle unanimité de la nature, sa haute malédiction, son anathème, son jugement.



armée, dans sa pompe barbare. D'en bas, stupéfait, vaincu, regarde l'Océan Indien.

Tout cela, c'est de l'histoire, dans la forme dramatique. On le comprend aujourd'hui, Ceylan fut autrefois rattachée au continent.

Et cette bataille aussi des bons animaux pour l'homme, elle est aussi historique. C'est ce qui se fit en effet, ce qui se fait toujours. Dans cette contrée surtout, sans eux, il n'eût pas vécu.

Nommons d'abord par honneur en tête sa bonne nourrice, aimée, honorée, la vache sacrée, qui fournit l'heureux aliment, favorable intermédiaire entre l'herbe insuffisante et la viande qui fait horreur, — la vache dont le lait, le beurre, fut longtemps l'hostie sacrée. Elle seule, dans le grand voyage de la Bactriane à l'Inde, soutint le peuple primitif. Par elle, contre tant de ruines et de désolations, par cette nourrice féconde qui lui refait la terre sans cesse, il a vécu et vit toujours.

Mais bien d'autres animaux, moins aimés et moins familiers, l'ont sauvé, le sauvent encore parmi les vingt guerres différentes qui se font tout à la fois dans les forêts de l'Hindoustan. Ces gigantesques forêts sont peuplées à tout étage de leur énorme hauteur, mais peuplées de combattants. Au pied souvent les débris, accumulés, fermentant, y font deux fléaux terribles, les plus meurtriers de tous, ou les émanations putrides, ou les insectes acharnés. Là nulle vie n'eût été possible, sans deux bienfaiteurs de l'Inde qu'on renie trop aujourd'hui. Le serpent, chasseur d'insectes, qui les atteint, les poursuit partout où l'oiseau n'atteint pas. Le vautour purificateur, le grand lutteur



contre la mort, qui lui défend de se montrer, qui sans cesse la transforme, et de la mort fait la vie. Il est l'infatigable agent de la circulation divine.

Aux parties un peu moins basses, au plain-pied des forêts, dans les arbres inférieurs et les lianes qui parent la base de ces cathédrales en fleurs, partout la mort. Le lion, le tigre attendent là. Ce fut le salut de l'homme que, d'en haut, des étages supérieurs de ces voûtes végétales, il lui vint un auxiliaire. Frugivore inoffensif, mais d'incalculable force, l'orang, qui, en se jouant, tord le fer entre ses doigts, fit contre eux par nécessité justement la guerre de l'homme. Il s'arme d'une branche cassée, il s'en fait une massue, il s'associe et se ligue. A trois ou quatre, ils attaquent et tuent (bien plus que le tigre) l'éléphant, qui veut leur défendre les fruits ou les cannes à sucre. L'orang est vraiment l'hercule qui put combattre les monstres. Terrible d'agilité, alternant de l'air à la terre, se balançant dans les arbres, et volant d'un saut hardi, il avait grand avantage sur toutes les bêtes d'en bas. Il les surveillait, planait. Le tigre, d'un bond immense, peut happer l'homme et le chien. Mais sur sa tête est un danger. Le singe énorme, qui le voit, le veille, et, comme la foudre, peut tomber et l'écraser.

Cet être, si redoutable, non provoqué, n'a rien d'hostile. Aux premiers chants du *Rāmāyana*, on le voit qui passe en bandes (comme les singes font aujourd'hui), conduit par son chef ou roi. Et, comme Sitā en a peur, Rāma fait un signe au chef, et l'écarte de la main. Tous passent docilement à côté.

Il ne faut pas juger l'orang par ce que l'on voit aujourd'hui. Nul être n'a plus que le singe été effaré,



aigri, perversi, par la dureté de l'homme. Sa nervosité convulsive aujourd'hui nous fait horreur. Il a l'air d'un demi-fou, d'un épileptique. Mais dans ces temps reculés où l'homme vivait avec lui en si grande familiarité, cet être imitateur, plus calme, dut se modeler sur l'Indien, devenir un singe grave, un serviteur docile. La femme surtout, la femme qui a sur lui tant de puissance si elle le prenait tout petit, en fit le plus doux des esclaves.

Une chose charme dans le *Râmâyana*, c'est que même ce qui est fictif, l'est dans le sens de la nature. L'armée des singes qui combat pour Râma sous un chef si saint, n'est pas moins fidèle à son caractère<sup>1</sup>. Ce sont bien de vrais quadrumanes, gourmands, légers, capricieux surtout et mobiles, libertins, s'il faut le dire, peu délicats sur l'article des interdictions brahmaniques et des degrés de parenté. Ils ont un esprit agité, trouble, mais reviennent aisément. Ils ont des abattements excessifs et peu motivés, mais tout à coup se relèvent. De là un charmant comique, aimable et sans malignité.

Le favori du poète, le singe héros, Hanouman, s'il a de grosses épaules, n'en est que plus admirable : dans son dévouement pour Râma, il enlève des monts sur son dos. Né de l'air, conçu du Vent, un peu vain, il a tenté, voulu l'impossible ; la forte mâchoire d'en bas qui le rend un peu difforme, rappelle qu'encore enfant il eut l'élan insensé de monter dans le soleil. Il tomba, et depuis lors, lui, et d'après lui, sa gent,

1. On n'y voit pas, comme dans les maladroitesses légendes du Moyen-âge, de faux animaux convertis, des corbeaux dévots, des lions pénitents qui demandent la bénédiction.



ont été marqués de ce signe. Ainsi, un léger sourire, mais bon, aimant, sympathique, se mêle partout au grand, au saint, au divin, dans ce poème béni.

Il ne faut pas se figurer que dans ce pays de lumière, le roi des démons, Râvana, ait le moindre trait de la vilaine création du Moyen-âge, le Diable, grotesque, ignoble, avec sa queue et ses cornes. Râvana est bien plus démon par sa noble et royale beauté, par son génie, sa science, sa grandeur. Il lit les *Védas*. Sa ville, la colossale et délicieuse Lanka, telle qu'on la décrit, dépasse de bien loin les Babylones et les Ninives. Il a un merveilleux sérail, tout ouvert, point du tout gardé. Toute volupté y abonde. Le dangereux, en ce démon, c'est son attraction immense, tant d'amantes et tant d'amis. Il est violemment adoré. Il rayonne de l'éclat des arts et des splendeurs de la nature. Et par-dessus tout cela, il a l'art épouvantable de faire par la magie une anti-nature qui trompe, des êtres éphémères, charmants, terribles à volonté.

Et, contre tant d'art, Râma n'amène avec lui que des simples, des êtres grossiers, sauvages. Rien que la force du cœur, rien que la bonté, le droit. Et c'est ce qui le fera vaincre ; c'est ce qui protège, au sein même du palais de Râvana, son infortunée Sîtâ. Par sa gravité courageuse et sa résistance héroïque, elle se relève au niveau de l'Indienne primitive, de la noble épouse védique que, depuis mille ou deux mille ans, nous avons déjà perdue.

A travers ces côtés tragiques, le héros singe, Hanouman, est amusant et touchant. Son grand cœur, ses douces vertus, mêlées de petits ridicules, font à la fois rire et pleurer. C'est lui en réalité qui est l'Ulysse



et l'Achille de cette guerre. Il ose seul pénétrer dans la terrible Lanka, dans le redouté sérail et jusqu'auprès de Sîtâ. Son tendre respect la console. Plus que personne il la délivre.

Après la victoire, Râma le célèbre, le couronne. Et là une grande chose arrive qui changera la nature. Par-devant les deux armées, par-devant les hommes et les dieux, Râma, Hanouman, se sont embrassés!

Qu'on ne parle plus de castes. Le poète se gardera bien de toucher à ce sujet. Mais réellement la barrière est tombée, n'est plus désormais. La caste *Bêtes* est supprimée! Comment subsisterait-il encore quelque chose des castes *humaines*? Le dernier des hommes peut dire : Hanouman m'a affranchi.

Ainsi crève le ciel étroit de la religion brahmanique<sup>1</sup>. Toute scolastique sociale a fini. Le monde entier s'embrasse dans une immense fête.

Mais, en ce grand jour de la Grâce, peut-il exister des méchants, des damnés?

Non, le méchant fut un être négatif, un non-sens, un malentendu. Il a expié, il est pardonné. Le monstre n'était qu'un masque sous lequel une pauvre âme était captive d'un fatal enchantement. Frappée, la voilà délivrée, elle s'élançe, elle est heureuse, et, foudroyée, remercie.

1. Si le *Râmâyana* a beaucoup de parties modernes et postérieures à la révolution Bouddhiste, il lui est certainement antérieur en général et surtout par le fond du poème. Je ne fais aucun doute qu'il n'ait puissamment contribué à cette abolition des castes qui a émancipé quatre cent millions d'hommes et fondé la plus grande Église de la terre.



# LA PERSE

## I

### LA TERRE, L'ARBRE DE VIE

La Perse n'a point de caste. Tous sont égaux chez elle au point de vue religieux<sup>1</sup>. Tous également sont et s'appellent *les purs*. Chacun, pontife en sa maison, officie et prie pour les siens.

La Perse n'a point de temples, point de cérémonies, de culte que la prière et la parole. Point de mythologie. Nulle poésie imaginative. Tout vrai, positif, grave et fort. L'énergie dans la sainteté.

1. Il s'agit de la Perse primitive. Les textes, quoique confus, laissent pourtant distinguer trois âges : le *patriarcal*, celui où le *prêtre apparaît*, enfin l'âge où le *magisme* médo-chaldéen se greffe sur la Perse. — Les mages ne furent pas proprement une caste, mais une tribu. Le magisme ne s'organisa guère qu'après la conquête de Babylone. — Les Grecs n'ont connu la Perse que dans cet âge tardif et fort mêlé. Je suis uniquement l'*Avesta*, en ce qu'il y a de plus antique. Je me tiens au plus près de Burnouf, de son *Yaçna*, et de ses *Études*, où il rectifie souvent Anquetil.

Ses fécondes conversations m'ont soutenu aussi. Je ne crois pas avoir nulle part dévié de cet esprit. — Les travaux récents de l'Allemagne, de MM. Hang, Spiegel, etc., ont été admirablement résumés par M. Michel Nicolas, *Revue germanique*, t. VII et VIII.



Notez une vigueur précoce de sagesse et de bon sens. Le Feu n'est plus un dieu, mais un symbole, l'esprit bienveillant du foyer.

L'animal est, non pas glorifié, mais aimé, bien traité et magnanimement, selon son rang dans la maison, sa place dans l'échelle des âmes.

La loi, simple, humaine entre toutes, que la Perse a laissée — que rien n'a surpassée, loi vivante toujours, et qui reste toujours la voie de l'avenir — c'est *l'agriculture héroïque, le courageux effort du Bien contre le Mal, la vie de pure lumière dans le Travail et la Justice.*

De là une morale d'homme et de travailleur, — non d'oisif, de brahme ou de moine, — une morale, non d'abstention et de rêverie, mais active, d'énergie féconde. Elle est toute en ceci : Sois pur pour être fort. Sois fort pour être créateur.

Dès minuit, le Feu pâissant s'inquiète, réveille le chef de famille, dit : « Lève-toi, mets tes habits, lave tes mains, apporte le bois pur qui me fera briller. Autrement les mauvais esprits pourraient se glisser et m'éteindre. »

Il se lève, prend ses vêtements et il ranime le Feu, lui donne sa nourriture. La maison resplendit. Si les rôdeurs, les esprits des ténèbres errent déguisés en chacal, en couleuvre, ils feront bien de s'éloigner. Le brillant esprit du foyer veille, et près de lui son hôte, qui déjà anticipe l'aube, médite les travaux du matin. Le *pur, l'irréprochable* Feu le garde, lui, sa maison, son âme, ne permettant que de sages, fortes et courageuses pensées.



Quelles? Disons-les d'un mot :

Rends à tous ce qui est leur droit. Donne au Feu, à la Terre l'aliment légitime. Fais justice à la plante, au taureau, au cheval. Ne sois pas ingrat pour le chien, et prends garde que la vache ne mugisse contre toi.

La Terre a droit à la semence. Négligée, elle maudit, fécondée remercie. « A l'homme qui l'aura remuée de gauche à droite et de droite à gauche, elle dira : « Que tes champs portent tout ce qui est bon à manger; que tes villages, nombreux, soient abondants en tous biens. » A l'homme qui ne la remue pas de gauche à droite et de droite à gauche, elle dit : « Que les mets purs soient loin de toi, et que le démon te tourmente! Puisse ton champ, pour nourriture, ne te donner que des frayeurs! »

« Honneur, hommage à la Terre! la Terre, la sainte femelle qui porte l'homme! Elle exige les bonnes œuvres. — Hommage aux sources Ardonisour, qui font que les femelles pures conçoivent pour enfanter! »

Des bonnes œuvres la première est de désaltérer la Terre, de lui venir en aide, d'y ramener sans cesse la vie et la fraîcheur. C'est la créer en quelque sorte. La Perse n'est pas, comme l'Égypte, un *don du Nil*<sup>1</sup>. Ses torrents passent, et la laissent altérée. La terre se meurt, se fend. Il faut chercher les eaux. Il faut les deviner. Il faut les évoquer du fond obscur de la montagne, les amener à la lumière. C'est le rêve de

1. Les pluies ne sont ni fortes ni fréquentes. Peu ou point de rivières navigables. Déserts salés. Peu d'arbres ou plutôt des buissons. Malcolm, *Hist. of the Persia*, t. I, p. 45.



l'homme, et le paradis de ses songes. La voir jaillir du roc, sourdre du sable aride, la voir, fraîche et légère, courir, gazouiller, murmurer...

Il se relève encore, il dit : « Je prie, invoque toutes les eaux. Sources qui, du fond de la Terre, montez et bouillonnez ! Beaux canaux nourrissants ! Moelleuse eau limpide, douce eau courante, qui multipliez l'arbre, et qui purifiez le désir... Soyez bonne, et coulez pour nous ! »

L'aube est venue. L'homme se lève, et du fer (la courte épée ou bien le fort poignard qu'on voit aux monuments), devant le soleil ami, il ouvre et fouille la Terre, lui fait la salutaire blessure. Dans la profondeur du sillon il verse la bonne semence.

Tous *les purs* sont avec l'homme. L'aigle, l'épervier le saluent à leur premier cri du jour. Le chien le suit et l'escorte. Le cheval joyeux hennit. Le fort taureau, de bon cœur, tire la charrue et souffle. La Terre fume, sa vivante haleine répond de sa fécondité. Tous d'accord. Tous savent que l'homme est juste et travaille pour eux.

Il est la conscience commune. Il sent qu'il fait l'œuvre haute qui, en nourrissant le corps et le faisant communier des forces de la nature, doit aussi soutenir l'âme. Il dit avec un positif qui pourtant n'est pas sans grandeur, il dit avec un bon sens rude et fort qui va au but : « Si l'on mange, on écouterà mieux la parole sacrée. Si l'on ne mange, on sera sans force pour les œuvres pures. Si l'on a faim, point de robustes enfants, point de vaillants laboureurs. Tel



qu'il existe, ce monde n'existe que par la nourriture. »

Puis, s'exaltant par l'effort, le travail persévérant, par son courage plus grand devant le soleil qui monte, il se dit : « Laboure et sème! *Qui sème avec pureté accomplit toute la Loi...* Celui qui donne à la Terre du grain fort est aussi grand que s'il avait fait dix mille sacrifices. »

Et la Terre lui répond : « Oui! » — En quelle langue? En la sienne propre. Elle répond en grains dorés tous les ans. Ayez patience, donnez-lui quelques années : elle répond de plus en plus par un être nouveau, puissant, robuste et qui grandit toujours. Il est déjà de taille d'homme, et, à la saison qui suit, le voilà plus haut que l'homme. Riche, abondant, reconnaissant, il lui tend ses branches et ses feuilles, lui offre à midi la chose désirée, le bienfait de l'ombre, une protection tutélaire contre le ciel embrasé, l'abri et la vie sans doute. Mais le soleil descend un peu. L'homme, avant de reprendre le travail, se tourne vers son bienfaiteur, et dit : « Salut, arbre de vie! »

« Il est venu de la Terre... Mais moi, d'où suis-je venu? De mon père. Mais le premier père?... » A cette question profonde, qui occupe sa rêverie sur le sillon muet du soir, il répond par les deux forces qu'il connaît : force de jeunesse, dans l'arbre toujours renouvelé; — force d'action, de travail, dans son compagnon, le taureau. Si l'homme fort ne vient du taureau, peut-être il est né de l'arbre. Celui-ci, qui vit si longtemps, n'est-il pas la vie d'autrefois, et la vie de l'avenir? bref, la vie, l'immortelle vie?... L'arbre, c'est l'immortalité.



Son nom sacré, c'est Hôma. — Non le Sôma léger de l'Inde, la plante tombée du ciel, qui, pétillant dans le Feu, remonte joyeuse au ciel et s'en va nourrir les dieux. Celui-ci, le robuste Hôma, solidement fondé dans la Terre, est l'immortel arbre de vie, le fort. Pour être fort aussi, l'homme doit manger ses pommes d'or. Ou bien, les broyant, il en tire le jus puissant, la liqueur « qui met l'âme en bon chemin ». Et ne vous figurez pas que ce soit pure allégorie. On dit et redit dans la Loi que Hôma est mangé, veut l'être, que lui-même incline ses branches pour qu'on mange ses fruits d'or<sup>1</sup>.

Ce sont les héros de la Perse qui les premiers de leurs glorieuses mains broient et font fermenter Hôma. Dès lors, écumeux, frémissant, il se fait entendre, il parle, il ferait parler les pierres. Il est la Parole même.

Miracle suprême chez un peuple de gravité silencieuse, dont la langue cyclopéenne, informe et avare de mots, est, si l'on ose le dire, un idiome de muets<sup>2</sup>. Le laboureur qui, tout le jour, sur son sillon derrière ses bœufs et le soir fatigué, repose, a besoin de peu de paroles. Autant l'Hindou, à la langue fluide, a affiné son sanscrit, autant la Perse a conservé, par le respect, par le silence, son vieux zend. Si ce muet parle, c'est Hôma qui parle en lui.

*Parole et lumière* sont deux mots identiques dans la primitive langue sacrée<sup>3</sup>. Et ce n'est pas sans raison.

1. Eug. Burnouf, *Études*, p. 231 (in-8°, 1850).

2. Cette langue, le zend, singulièrement fruste, semble parler en silex, s'écrire en poignards, en fers de flèches, en coins, en clous. De là le nom de ses caractères antiques, les caractères *cunéiformes*.

3. Burnouf, *Yaçna*, 214.



La lumière est pour ainsi dire le verbe de la nature. Et la parole à son tour est la lumière de l'esprit. L'univers écoute et répond. Un éternel dialogue se fait de la nature à l'âme. Si l'âme ne traduisait, n'illuminait ce que dit l'autre, cette nature incomprise, obscure, serait comme n'étant pas.

La lumière-parole (Hôma) est le soutien de l'existence. Incessamment elle l'évoque. Elle nomme, un à un, tous les êtres, pour leur assurer la vie. Tout nom est une incantation pour éveiller, susciter celui qui pourrait s'endormir, retomber dans le néant.

Une telle foi met l'homme bien haut. Que ce chef de famille, levé en pleine nuit, quand la femme et l'enfant dorment, prononce, par-devant le Feu, les mots qui vivifient le monde, — en vérité cela est grand. Quelle sera la gravité, la sainteté de celui qui se sent si nécessaire à l'existence universelle ! Dans le silence de minuit, seul, il se sent en accord avec toutes les tribus des purs, qui à cette heure disent aussi la même parole de vie.

Point de caste, point de mages, point de royauté encore. Le père, dans chaque maison, est roi-mage. Il est bien plus, le conservateur des êtres, le sauveur de toute vie. La puissance extraordinaire que l'Inde donne à un richis, au grand roi Vicvâmitra, ici la voilà dans tous, dans le moindre laboureur. Celui qui, le matin, par la main et le soc, engendre dans la terre, la nuit par la Parole, crée encore, engendre le monde dont la vie incertaine est suspendue à sa prière.



## II

### LE COMBAT DU BIEN ET DU MAL. — LE PARDON DÉFINITIF

L'agriculteur est homme inquiet, esprit sans repos, âme en peine. Le pasteur a le temps de chanter, aux nuages, les fantasques victoires d'Indra. Il a le temps de suivre, au ciel de Chaldée, les longs voyages des étoiles. Mais la nuit, mais le jour, le Perse, agriculteur, doit veiller, travailler, combattre.

Combat contre la terre. Elle est dure, obstinée, ne se rend pas d'un coup; elle vend au travail ce qu'on croit qu'elle donne.

Combat contre les eaux. Les douces eaux, tant désirées, elles descendent souvent furieuses, pour ravager, emporter tout. Parfois elles tarissent tout à coup, bues par le soleil. Ces filles de la nuit évoquées de la terre, il faut, dans ce climat, leur conserver la nuit, les garder abritées par des canaux secrets, une circulation souterraine de travail infini qui fait du laboureur un mineur et un constructeur.

Et tout cela fait, rien n'est fait. Il surgit l'enfant



délicat, le blé faible, d'un vert si tendre. Il échappe du sein protecteur, se trahit, et se voit environné d'ennemis. Cent plantes robustes et mauvaises sont là pour l'étouffer, si la main paternelle ne vient leur faire la guerre. Cent bêtes dévorantes arrivent, des monstres qu'on ne peut repousser. Quels ? non des lions, des tigres, — de paisibles troupeaux.

C'est le pasteur surtout qui, pour le laboureur, est le *maudit*. C'est contre lui que le champ est gardé. Le sombre travailleur, du poignard, trace autour la limite protectrice. Il la creuse, et c'est un fossé. Il la plante, et c'est une haie. Il la borne, y enfonce le pieu, la pierre ; que dis-je ? sa parole et sa malédiction. Malheur à qui la passera !

Guerre éternelle qu'on retrouve partout. C'est elle qui fit le divorce de l'Hindou védique et du Perse, de l'Aryâ pasteur, de l'Aryâ cultivateur. Le pasteur trouve odieuse, injuste l'appropriation. Il rit des bornes, des fossés. Ses bêtes, malicieusement, se font un jeu de les franchir. La chèvre blesse la haie. La vache y passe à l'étourdie. La douce brebis, en cherchant sa petite vie innocemment, rase le blé qui pointait, ce blé sacré, cette chère espérance où l'agriculteur a son âme. Il faut qu'il le garde, son blé. De plus en plus réveur et sombre, dans ces bêtes malfaisantes qui mangent moins qu'elles ne détruisent, il croit voir, il maudit les agents des mauvais esprits, l'armée de la méchanceté, « du caprice hors de sens », les jeux pervers de la magie<sup>1</sup>.

1. Le mobile Indra des pasteurs, qui là-haut se joue des orages, le dieu guerrier, dont le sourire est l'éclair, qui, pour rafraîchir la prairie, lance les eaux qui couchent les blés mûrs, semble à l'agriculteur un cruel magicien.



L'Hindou partit vers l'Est. Mais du Nord un bien autre voisin se révéla, l'affreux pasteur tartare, l'informe chaos des Mongols, démons centaures dont les petits chevaux, d'un instinct diabolique, font partout du champ la prairie. C'est l'empire maudit de Touran, éternel ennemi d'Iran ou de la Perse. Ces noirs sorciers (voyez le *Shah-Naméh*) vont, viennent, comme la chauve-souris ou l'insecte nocturne qui gâte et détruit, disparaît. Fixe et lourd, au contraire, des fanges de l'Euphrate, vient et revient se coucher sur Iran l'immonde dragon Assyrien, le monstrueux reptile qu'adorait Babylone (Voy. *Daniel*), et qui, disent les Perses, ne vivait que de chair humaine.

De longs siècles, des milliers d'années qui se passèrent dans ces luttes cruelles, donnèrent au peuple travailleur, d'esprit très positif, une étrange poésie.

Il s'éleva à sa conception souveraine, le combat constant de deux mondes. D'une part, le saint royaume d'Iran, le monde du bien, le jardin de l'arbre de vie, le Paradis (mot qui veut dire jardin) — et le vague monde barbare, du Mal et du caprice injuste. — Tout apparut peuplé d'Esprits contraires. Entre les steppes rudes où sifflent les démons du nord, et les déserts de sable que brûlent les démons du midi, la

Il en fait le démon Andra, pour lequel il ne tarde pas à créer un enfer. Les Dévas, ou dieux de l'Hindou, deviennent tous ainsi des démons. Les Perses s'appellent eux-mêmes Vi-Dévas (ennemis des Dèves). Aux illusions de ces Dèves, qui sont des esprits moqueurs, on répond par ces dérisions (qui semblent un chant populaire) : « Les Dévas, quand le champ produit, sifflent (*et font semblant de rire*). Quand poussent les plantes, ils toussent ; quand le champ s'élève, ils pleurent ; quand la forêt des épis se presse, ils prennent la fuite... Aux maisons pleines d'épis, les Dévas sont rudement flagellés (*sous le fléau qui bat le blé?...* »).



Perse se jugea avec raison la terre bénie de travail, d'ordre et de justice.

Et cela n'est pas un vain mot, un jeu de fantaisie. C'est un ferme propos, une résolution *d'être juste*. On a parfois de ces moments. Un écrivain célèbre (Montesquieu) dit qu'une fois un vif élan de conscience lui vint, qu'il eut une envie forte et décidée *d'être honnête homme*. C'est précisément ce moment qu'est la Perse dans l'humanité : *une résolution d'être juste*.

Juste d'abord contre soi-même, contre le vice propre au laboureur, l'économie sordide, juste dans la maison pour l'humble serviteur qui ne se défend pas, l'animal, par exemple. « *Les trois purs* » se plaignent de l'homme injuste qui n'en a pas soin. La plante le maudit : « Sois sans enfant, toi qui ne me donnes pas la bonne chose qui me plaît (l'eau). » Le cheval dit : « N'attends pas que je t'aime et sois ton ami, quand tu me monteras, toi qui ne me donnes pas la nourriture et la force pour paraître avec honneur dans l'assemblée de la tribu ! » La vache dit : « Maudit sois-tu, toi qui ne me rends pas heureuse, qui ne veux que m'engraisser pour ta femme et ton enfant <sup>1</sup>. »

Mais ces trois serviteurs sont de la maison même. Qu'il est plus difficile d'être juste hors de la maison ! de l'être autour de soi avec des voisins disputeurs, pour les limites, etc. Notez que la vie de la Perse

1. Anquetil, *Avesta*, t. I, partie II, avec corrections d'Eug. Burnouf, *Études*, p. 106 (in-8°, 1850).



tenait aux limites invisibles des eaux qui couraient sous la terre. Que d'intérêts il faut respecter là ! D'une eau si rare tous sont avares, jaloux. La vive tentation est partout, et les détournements faciles. Que la distribution des eaux soit régulière, c'est preuve de grande loyauté. On est saisi d'admiration lorsque, dans Hérodote, on lit que, de son temps, un immense système existait de quarante mille canaux qui couraient partout sous la terre. Ouvrage merveilleux, vénérable, de travail, de vie méritante, de moralité, de justice.

Que la Justice est bonne, riche de sa nature ! Comme une source surabondante, elle déborde en humanité. De la Loi s'engendre la Grâce. Dans cette Perse qui semble exclusive, où la parenté, la pureté du sang, l'orgueil de famille, de tribu, semblent très forts, l'inconnu n'est point un *hostis*, comme Rome qualifie l'étranger. La fille errante, inconnue, qu'on amène, est protégée et garantie. « Tu chercheras son origine, son père. Et, si on ne le trouve, on ira au chef de canton. Vous nourrissez, vous tenez pour sacrée la femelle du chien qui garde la maison. Et vous ne nourririez pas cette fille qui vous est livrée<sup>1</sup> ? »

Oui, ce fut sans nul doute le jardin de justice où fleurissait l'arbre de vie. On s'associe de cœur à la défense de ce monde sacré, au grand combat du Bien, qui défendait ce paradis.

L'armée du Bien, faite à l'image de la Perse, divisée

1. Anquetil, *Avesta*, II, 394.



en tribus, marche sous sept Esprits, sept chefs, les brillants Amschapands, dont les noms mêmes sont ceux de sept vertus : la Science ou le maître savant (Ormuzd)<sup>1</sup>, la Bonté, la Pureté, la Vaillance, la Douceur libérale, les Génies de la Vie, producteurs, vivificateurs.

Les Izeds, génies inférieurs, les Féroliers (on pourrait dire les âmes ailées, les anges) des justes, même ceux des bons animaux purs, forment l'immense armée du Bien. En face, le monde des serpents, des loups, des chacals, des scorpions.

Regardons la bataille dans le tableau grandiose et fidèle qu'en fait Edgar Quinet<sup>2</sup> d'après les textes mêmes :

Tous les êtres y concourent. Au bout de l'univers, le chien sacré qui veille sur le troupeau des mondes, terrifie le chacal maudit, de formidables aboiements. L'épervier à la vue perçante, la sentinelle du matin, a poussé son cri, bat de l'aile. Il aiguise son bec pour le combat de la colère. Le cheval se dresse, frappe du pied l'Impur.

Les étoiles, au ciel même, sont en deux bandes ennemies. Mais l'oiseau, aux pieds d'or, couve de son aile le saint royaume d'Iran. En vain, au désert de Cobi soufflent, sifflent les monstres, couleuvres à deux

1. Selon Eugène Burnouf, Ormuzd, Ahoura Mazda, ne signifie pas le *roi sage*, comme le croyait Anquetil, ni le *Vivant sage*, comme le croit M. Bopp, mais le *Maître savant*. On ne peut, dit-il, passer grammaticalement du sanscrit *asoura*, vivant, au zend *ahoura*. (*Yaçna*, 77, 81). Remarque capitale qui change entièrement l'idée qu'on se faisait de ce premier des sept Esprits.

2. Quinet, *Génie des religions*. Ce livre étincelant formule en traits de feu l'intimité profonde de la religion et de la nature.



pieds, griffons, centaures, qui lancent le dévorant simoun.

La lutte est même au fond des êtres. Chacun a son esprit, son ange. Une âme lumineuse étincelle dans le diamant. La fleur a son gardien. Tout, jusqu'au poignard, a le sien ; sa lame vit... Et tout cela combat, se poursuit, s'atteint, s'exorcise, se blesse d'anathèmes et de magiques incantations. Les Dèves au corps d'airain, les Darwands aux replis de serpent, combattent au plus haut les blancs Férouters, les Amschapands aux ailes d'or. Le choc de leurs armures résonne et retentit.

Spectacle merveilleux, mais nullement confus. De plus en plus il s'éclaire et s'ordonne. L'armée du Bien se serre et s'unifie.

Le premier des sept Amschapands, de moment en moment, prévaut, éclate et resplendit. Toute lumière se concentre en lui. La nuit, vaincue et toujours décroissante, circonscrite plus étroitement, fuit avec Ahrimane. Heureuse religion de l'espoir ! Non d'espoir inactif, de paresseuse attente, non de somnolent ascétisme ; mais la foi héroïque, de vaillante espérance qui crée ce qu'elle attend et veut, qui, par le travail, la vertu, diminue chaque jour Ahrimane, grandit Ormuzd, conquiert et mérite *l'unité de Dieu* ?

Faire la victoire de Dieu, le faire vainqueur, le faire unique !... Oh ! belle chose ! la plus haute à coup sûr que jamais rêva l'âme humaine, et la plus efficace pour grandir dans la sainteté. Dire à chaque sillon : « Je m'unis au grand Laboureur ! j'étends le champ du Bien. Je resserre celui de la Mort, du Mal, de la stérilité. » Dire à l'arbre qu'on plante : « Sois dans



cent ans la gloire d'Ormuzd et l'abri des hommes inconnus ! » Dire aux sources de la montagne qu'on évoque ou dirige : « Allez ! Puissiez-vous de mon champ porter la vie en bas, aux tribus éloignées qui, n'en sachant l'auteur, diront : « C'est l'eau du Paradis. » — Voilà qui est grand et divin, une haute société avec Dieu, une belle ligue, une noble conquête... *L'autre* va reculant, vaincu, déconcerté. Ahrimane tout à l'heure n'est plus qu'un noir nuage, une vaine fumée, un brouillard misérable, moins, un point gris dans l'horizon.

Digne prix du travail ! Dans le paresseux Moyen-âge, Satan grandit toujours. Nain d'abord, si petit qu'au temps de l'Évangile il se cachait dans les pourceaux, il grandit en l'an 1000, et grandit tellement qu'en 1300, 1400, il a enténébré le monde, le tient noir sous son ombre. Ni le feu, ni l'épée n'en peut venir à bout. Pour les amis de Zoroastre, c'est exactement le contraire. A travers tant de maux, travailleurs résignés, le Guèbre, le Parsis, ont cru de plus en plus qu'Ahrimane pâlisant, sous peu, va défaillir, et fondre absorbé dans Ormuzd.

Du premier jour, celui-ci révéla qu'il était le vrai roi du monde, le futur vainqueur, le seul Dieu. Par quoi ? Par sa bonté immense. Il commença la guerre par vouloir sauver l'ennemi, il pria Ahrimane d'être bon et d'aimer le bien, et d'avoir pitié de lui-même. Depuis, sa Grâce infatigable le somme à chaque instant de changer, de se convertir, de faire son salut, d'être heureux.

Un homme, certainement indulgent pour l'Église



du Moyen-âge, Jean Reynaud, avoue ici loyalement que, de la Perse à elle, il y eut un étrange progrès, terrible, en sens inverse. L'idée de l'Enfer éternel ! d'un Dieu dont la vengeance jamais ne s'assouvit ! d'un Dieu qui, pour bourreau, a l'imprudence de choisir justement celui qui abusera le plus de ce métier, l'Immonde et le Pervers qui se réglera des tortures, y trouvera un exécration jeu !... Conception étonnante, propre directement à ensauvager l'homme, à l'affoler, et qu'on peut appeler une éducation pour le crime.

Quand on songe combien l'homme est un être imitateur, on doit bien regarder au type divin qu'on lui propose et qu'il suivra certainement. Un Dieu bon et clément fait des hommes doux et magnanimes. S'ils combattent, ils savent que c'est pour le bien de l'ennemi même. Ce *méchant* qui, plus tard ne sera plus méchant, est moins haï dès aujourd'hui : il sera *le bon* de demain. Que la guerre continue, c'est chose secondaire ; le grand, l'essentiel, c'est la suppression de la haine et l'adoucissement des cœurs.

Nombre de grands esprits d'aujourd'hui l'ont senti, et se sont, sans détour, ralliés à cette foi, qui est évidemment la vraie, qui vit immuable et vivra. « Je prétends, dit Quinet, qu'il n'est point aujourd'hui d'idée plus vivante en ce monde. »

Tout cœur d'homme ici se ralliera. Tous, le matin, le soir, sans hésiter, répéteront les plus antiques hymnes de l'*Yaçna* (30, 31, 47) sur la conversion d'Ahrimane et de l'unité définitive :



« Ormuzd, fais-moi la grâce, la joie de voir celui qui fait le mal en venir à comprendre la pureté du cœur. Donne-moi de voir le grand chef des Darwands n'aimer plus que la sainteté, et dire à jamais la Parole parmi les démons convertis! »



### III

#### L'AME AILÉE

« Je fais prière, honneur, hommage à la Loi pure! — Hommage au mont d'Ormuzd (d'où descendent les eaux sur la terre)! — Hommage aux bons génies et aux âmes des miens! — *Hommage à ma propre âme!* »

Qui songe à honorer son âme, à la parer, à l'embellir, en soi, pour soi, dans le for intérieur? Qui songe à la faire telle qu'elle soit l'image de la Loi, identique à la Loi, à ce point qu'elle n'obéisse qu'à ce qu'elle voulut elle-même? — Cette idée, grande, austère, constitue le fonds de la Perse.

Nul orgueil. C'est le rapport naturel de la Liberté et de la Justice.

La Perse y va par vingt chemins divers. Elle en déduit toute une morale. Citons quelques mots au hasard :

Zoroastre, dans sa sublime familiarité avec Ormuzd, lui demande : « Quand fleurit l'empire des Démons



quand ils prospèrent, grandissent? — C'est quand tu fais le mal. »

Le mal n'est pas seulement le crime, mais tout ce qui atteint la virginale beauté de l'âme : indécence ou licence (même aux plaisirs permis), parole violente et colérique, etc. — Chose profonde! entre les péchés graves qu'on n'avoue qu'avec honte, on note *le péché du chagrin*. S'attrister au delà de certaine mesure, laisser tomber son âme de sa fermeté d'homme et de sa dignité, c'est faire tort à l'état de beauté souveraine où cette âme à la fin doit planer, vierge aux ailes d'or (*Fravaschi*)<sup>1</sup>.

Plus cette idée de l'âme est haute, plus on est étonné, scandalisé, presque indigné, que cette vierge héroïque qu'on porte en soi, faiblisse, s'affaisse, s'abandonne, dans la maladie, dans la mort. Dès que la personnalité apparaît aussi fortement, arrive l'orage sombre des questions qui troublent le cœur. La mort? qu'est-ce? et que signifie ce départ qu'on fait malgré soi? Est-ce un voyage? est-ce une faute, un péché, une punition?...

Et quelle? Que souffre-t-on? La pauvre âme là-bas trouvera-t-elle ce qu'elle avait ici, de quoi se nourrir, se vêtir? Le froid surtout, le froid inquiète. Sur les hauts plateaux de la Perse, il gèle (et très fort) au mois d'août<sup>2</sup>. Profonde est l'inquiétude, profonde la pitié, l'affliction. Dans les Fêtes des morts qui viennent à la fin de l'année, pendant dix nuits on les

1. Mot féminin que nous traduisons grossièrement par le masculin *Férouer*.

2. Le 17 août, dit Malcolm, j'avais un pouce de glace dans ma tente.



entend qui se parlent entre eux, qui demandent l'habit, l'aliment, surtout le souvenir.

L'Inde védique fut moins embarrassée. Ce mort qui, des loisirs de la vie pastorale, a passé aux loisirs de la vie éternelle, qu'a-t-il voulu? Faire un voyage libre, sans embarras, immense, dans le ciel, sur la terre; il a voulu connaître les montagnes « et la variété des plantes »; il a voulu connaître la profondeur des grandes ondes, mesurer les nuages et faire un tour dans le soleil. C'est le soleil même (Sûrya), père de la vie, qui engendra aussi *la mesure de la vie*, Yâma, ou la mort. — A vrai dire, point de mort — Yâma, c'est : *la loi des êtres*. Rien de sombre en ceci. Le voyageur, de temps à autre, peut, du grand empire d'Yâma, évoqué par les siens, venir voir sa maison.

Dans la Perse, c'est tout le contraire. La mort est un mal positif. Ce n'est nullement un voyage. C'est une défaite, une déroute, la cruelle victoire d'Ahri-mané. Le mort est un vaincu que le traître a frappé, qu'il voudrait adjuger à la nuit, aux ténèbres, hors du règne de la lumière.

Ce perfide, qui hait la vie et le travail, inventa la paresse, le sommeil, l'hiver et la mort.

Mais on ne lui cédera pas. On ne se tient pas pour battu. L'âme humaine, au contraire, sous la morsure de la douleur, va grandir, créer et s'étendre dans un second royaume de lumière outre-tombe, doubler l'empire d'Ormuzd... Voilà ta victoire, ô Maudit!

Quel mot le plus souvent dit le mourant, près d'expirer? « De la lumière! Encore plus de lumière! »



Ce vœu est rempli, obéi. Qu'il serait dur, cruel, dénaturé, pour réponse à ce mot, de lui donner le cachot du sépulcre et l'horreur de la nuit! C'est tout ce qu'il craignait. La mort, pour la plupart, est moins dure en elle-même que l'exclusion de la lumière.

Il ne faut pas que les vivants disent ici hypocritement : « Mais c'est par honneur qu'on l'enfouit, qu'on le cache dans les ténèbres... » Oh! non, non, ceux qui vraiment aiment n'ont pas l'impatience d'un si cruel arrachement. L'amour ne peut croire à la mort. Longtemps, longtemps après, il a toujours des doutes. Il dit toujours : « Si c'était faux ? »

La Perse ne cache point l'être aimé et ne le bannit point du jour. Ce ne sont point les vivants qui le quittent, c'est lui qui les quittera. Que la forme s'altère et change, la famille, intrépidement, accepte la nécessité dure, tout ce qui viendra de cruel, tout, pourvu qu'on le voie encore.

On le place, ce mort, par-devant le soleil, sur la pierre élevée où les bêtes ne monteront pas. Sans doute aussi son chien<sup>1</sup>, son inséparable gardien, qui vivant le suivit toujours, reste encore près de lui et veille. Donc, il peut, ce vaillant d'Ormuzd, cet homme de lumière qui toujours vécut d'elle, rester devant elle à son poste, la face découverte, assuré, confiant.

Deux jours, trois jours, les siens en larmes sont autour et observent, épient. Tout va conformément au rituel de la nature. Le soleil adopte le mort. De ses

1. Seul animal sacré, le seul qui, à sa mort, ait les funérailles de l'homme.



puissants rayons doublés dans le miroir du marbre, il l'aspire, il l'attire, le fait monter à lui. A peine en laisse-t-il une vaine enveloppe, une ombre si légère, que ses enfants, sa veuve, les cœurs les plus blessés, sont sûrs, bien sûrs qu'il n'est plus là...

Où donc est-il? La haut. Le soleil but le corps. L'oiseau du ciel a cueilli l'âme.

L'oiseau fut son ami. Toujours au labourage, il allait derrière lui en purgeant le sillon. Il suivait son troupeau, l'avertissait du temps, lui prédisait l'orage. C'est l'augure, le prophète, le conseiller de l'homme. Dans le travail long, monotone, il l'occupe de sa mobilité. Autour du travailleur fixé sur son labour, il est comme un esprit léger, un autre moi plus libre qui va, vient, vole et cause. Rien d'étonnant s'il revenait le jour de deuil auprès du mort. Qu'à ce moment un rayon lumineux dorât l'oiseau qui reprenait son vol, le transfigurât dans le ciel, on s'écriait : « L'âme a passé! »

Savez-vous bien ce que c'est que la mort? Aux survivants, c'est une éducation, une initiation forte et définitive. On reçoit là la souveraine épreuve, la solennelle empreinte que gardera la vie. A ce moment, le cœur est là navré, sans force, sans nerf ni consistance, comme un métal passif, amolli par le feu, qu'on va graver d'un signe. Un pesant balancier tombe et frappe... la mort. Ce misérable cœur est marqué pour toujours.

Grande et terrible différence si c'est la mort vaillante qui s'est empreinte en lui, lui a donné sa noble



image — ou la mort des terreurs, la mort des peurs serviles, peur de la nuit et peur du Diable, peur d'être enfoui vivant. Oh! que voilà un homme pâle et débilite au retour de telles funérailles! bien préparé à mourir lâchement, à vivre d'une vie d'esclave!... Heureux sujet pour tout dominateur! Les vampires, qui savent humer l'âme au moment du passage où elle est désarmée, sont au premier degré docteurs en lâcheté, préparateurs habiles pour livrer aux tyrans des générations évidées à qui l'on a volé le cœur.

L'âme voyageuse de l'Indien partait légère et sans terreur, n'en laissait pas aux siens. Et, plus d'un, curieux, eût voulu partir avec elle. L'âme courageuse du Perse, qui ne reculait pas, qui bravait encore Ahri-mané, qui, paisible devant le soleil, se confiait à la lumière (ayant toujours vécu pour elle), elle ne laissait pas, en s'en allant, aux siens ce pitoyable legs de peur et de servilité.

Que lui arrivait-il après? on le savait. Pendant trois jours, gardée des bons esprits, sauvée de l'assaut des mauvais, l'âme incertaine vole autour du corps. Après la troisième nuit, elle fait son pèlerinage. Encouragée par le soleil brillant, menée par les génies au sommet du mont Albordj, elle voit devant elle le grand passage, le pont aigu de Tchinevad. Mais le chien redoutable qui garde les troupeaux du ciel ne s'oppose pas à son passage. Une figure charmante, souriante, se tient au pont, une belle fille de lumière, « forte comme un corps de quinze ans, haute, excellente, ailée, pure, comme ce qu'il y a de plus pur au monde ».



« Qui es-tu? ô beauté!... Jamais je n'ai vu rien de tel. — Mais, ami, je suis ta vie même, ta pure pensée, ton pur parler, ton activité pure et sainte. J'étais belle. Tu me fis très belle. Voilà de quoi tant je rayonne, glorifiée devant Ormuzd. » Il admire ému, il chancelle... mais elle lui jette les bras au cou, elle l'enlève tendrement et le pose au trône d'or.

Elle et lui, désormais, c'est un. Il s'est réuni à lui-même, il a retrouvé son vrai *moi*, son âme, non passagère, de misère et d'illusion, — une belle âme immuable et vraie, — libre surtout, ailée et qui nage au rayon, qui plane d'un vol d'aigle ou perce les trois mondes d'un vol foudroyant d'épervier.

Pour être juste envers la Perse, il faut noter l'austérité sublime où se maintint chez elle cette grande conception, de l'âme ailée, de l'ange. Cet ange n'a rien des molleses, du fantasque arbitraire qu'y ont mêlés plus tard les âges bâtards. L'ange n'est pas ici le blond fils de la Grâce, un Gabriel, un discret confident avec qui l'on s'entend, qu'on espère attendrir et dont la spéciale indulgence peut vous dispenser d'être juste. La vierge ailée qui est l'ange de la Perse n'est que la Justice même, elle est la *Loi*, la *loi que tu te fis*, l'exacte expression de tes œuvres.

Grande poésie! mais de raison profonde! Et plus elle est sévère et sage, plus aussi elle est vraisemblable<sup>1</sup>. Elle fut pour la vie d'ici-bas la plus noble émancipation. D'avance on se trouva fièrement relevé,

1. Le livre fort, ému, poignant, sur ce sujet, c'est *l'Immortalité*, de Dumesnil, sorti d'une situation, plein de mort, plein de vie. Elle y coule à pleins bords. C'est beaucoup plus qu'un livre; c'est chose personnelle, écrite *pro remedio animæ*.



soulevé. On se sentit pousser les ailes. Et tout le monde d'en bas parut comme un commencement. Des mondes à l'infini s'ouvrirent, et des percées profondes dans l'infini du ciel. Par moments, sans nul doute, on les voit, mais si vives que la paupière en baisse... L'obscurité se fait à force de lumière. Et l'on reste muet, réjoui? attristé?



## IV

### L'AIGLE ET LE SERPENT

Si quelque chose, en tout pays, fixe le laboureur sur son sillon, arrête la charrue, c'est de voir s'agiter au ciel le sublime et bizarre hiéroglyphe que dessine la lutte de l'oiseau, du serpent. Combat sauvage, souvent de deux blessés. Ce n'est pas sans subir la dent et le poison que l'oiseau, aigle, grue, cigogne, a pris le dangereux reptile. L'homme combat de cœur avec eux. La lutte est incertaine; parfois l'oiseau semble lâcher, défaillir aux vives secousses des convulsions de l'ennemi. Les zigzags aigus, violents, que l'éclair trace aux nues, le noir serpent tordu les décrit dans l'azur. Mais l'oiseau ne lâche pas prise. Ils montent. A peine on les distingue. L'aigle emporte sa proie aux profondeurs du ciel, et disparaît dans la lumière.

L'oiseau très proprement lui appartient, appartient à la Perse. Il salue le retour du jour. Il le cherche et le veut, autant que le serpent le fuit. La Perse



admire, envie l'oiseau, aspire à sa libre et haute vie. Dès la vie d'ici-bas et sur le terrain de l'Asie, elle se reconnut dans l'aigle, — et dans ses ennemis de Touran, d'Assyrie, elle vit et maudit le dragon.

Quoique souvent le mythe soit un fruit spontané de l'âme, très indépendant de l'histoire, on est tenté de croire que chez le Perse positif, moins imaginaire que le Grec et l'Hindou, le mythe couvre un fond historique. Il dit que de l'ouest (probablement de l'Assyrie) il lui vint un fléau, l'invasion du monstre Zohak, qui avait aux épaules des serpents affamés de chair humaine. Cette Perse si fière, cet aigle, devint l'esclave du serpent. Elle eut, comme la Judée, ses *servitudes*, et plus cruelles. L'Assyrie, selon Daniel, cachait au fond des temples, adorait le dragon vivant.

Sur l'Euphrate ou le Gange, au Nil, et plus encore dans la Guinée bouillante d'humide chaleur, aux pays que l'insecte par moments rend inhabitables, l'ami est le serpent. L'insecte est si terrible que devant lui le chameau, l'éléphant, fuient d'un bout de l'Afrique à l'autre. Le chasseur d'insectes est béni. Il amène la paix et la fertilité. Il est fin, avisé et sage. Mais pour entendre ce qu'il dit, il faut la fine oreille de la femme. Les nègres de Guinée qui n'ont pas plus changé que l'Afrique elle-même, font (depuis dix mille ans peut-être ou davantage) le mariage annuel de la femme et du serpent. La fille qu'on lui donne en devient folle et prophétise. De là tout un monde de fables, en Grèce, en Judée et partout, sur les séductions du serpent, ses amours odieuses, qui parfois éclairent l'avenir, en ouvrent



les mystères, et parfois donnent un fils divin<sup>1</sup>.

Le point de vue est tout à fait contraire dans les pays secs, élevés, comme sont les hautes plaines de la Perse où l'insecte est plus rare. Là le serpent est l'ennemi. Même craintif et humble, blotti l'hiver dans un coin de l'étable, sans défense, il fait peur, horreur. Ses ondulations, ses replis, ses étranges changements de peau, sa froide écaille, tout répugne, inquiète. Entre les animaux, on le croirait *le traître*. Aujourd'hui engourdi, demain sifflant et furieux, il effraye au delà de son pouvoir réel. En tout ce qui fait peur on retrouve sa forme. Dans la nue, le serpent de feu, qui, dardé d'en haut, brise et tue. Au torrent, l'écumeux dragon, imprévu, lancé par l'orage, qui fond de la montagne, et roule tout à coup les blés, les vergers, les troupeaux.

On peut juger l'horreur qu'eut la Perse de subir le fangeux empire du Dieu rampant, son mortel dégoût pour les fables obscènes du monde noir, des peuples souillés d'Assyrie, sur la puissance impure, la fascination du serpent. Le désespoir fut comblé par les tributs d'enfants qu'engloutissait le monstre au gouffre insatiable de l'infamie babylonique. Dans ce peuple agricole et simple, l'homme fort était un forgeron. Son grossier tablier de cuir fut le glorieux étendard de la délivrance. De son puissant marteau de fer, le dragon, brisé sur l'enclume, eut beau se tordre et se retordre, la queue

1. Voy. les textes réunis par Schwartz, *Ursprung der Mythologie*.



aiguë, la tête hideuse, les anneaux dispersés<sup>1</sup>, ne se sont plus rejoints jamais.

L'Assyrie se desserre; elle a deux têtes : Ninive et Babylone. Et la Perse, au contraire, se serre. Ses tribus sont un peuple, c'est le peuple du feu, un incendie en marche, qui veut épurer tout, tout conquérir à la lumière. On sent bien ce nouvel esprit dans une prière à Hôma, véritable coup de fanfare qui sonne la conquête religieuse, la propagande puritaine, épurative et brise-idoles où ce peuple est bientôt lancé.

« Hôma d'or, donne-moi l'énergie, la victoire. Donne-moi *d'aller fort et joyeux, de marcher sur les mondes, triomphant de la haine et frappant le cruel...* De vaincre la haine de tous, haine des hommes, haine des Dèves, des démons sourds, des meurtriers bipèdes, des loups à quatre pattes, de l'armée aux grandes bandes qui courent et volent<sup>2</sup>... »

On sent que le monde est changé. Cette Perse est trop forte. Elle va déborder. Les purs, les pacifiques, pour la défense ont pris l'épée. Ils ont pris l'unité de guerre. Le premier Amschapand est devenu le roi du ciel, Ormuzd, contre le roi des ténèbres, Ahrimane. On a fait un roi de la terre, qui

1. La Perse a, trois mille ans, quatre mille ans, chanté son forgeron. Elle a fait honneur au travail, et n'en a point rougi. Dans le grand poème de ses traditions nationales, Gustasp, son héros, qui s'en va voir l'empire de Rome, se trouve sans ressources. Dans cette Babylone d'ouest, qu'eût fait Roland ? Qu'eût fait Achille ? Ajax ? Gustasp n'est pas embarrassé. Il s'offre, se propose à un forgeron. Mais trop grande est sa force. Du premier coup il fend l'enclume en deux.

2. Eugène Burnouf, *Journal asiatique*, août 1845, t. IV, 148; *Études*, 241.



relie les tribus, semble le grand Férouer de la Perse, son âme brillante. Cette âme ailée vole à la guerre. Elle s'en va *marcher sur les mondes*, purifier l'Asie de son épée de feu.

Babylone l'impie, son dragon-dieu, ne l'arrêtera pas. Elle ira vers l'Égypte, plongera aux peuples noirs d'Afrique, ennemis-nés de la lumière. Elle menace le pâle Occident. Pour arrêter sa sauvage colère et ce génie de flamme, il ne faudra pas moins que Salamine.

« L'histoire s'est mise en marche, » dit Quinet. On le sent sur les bas-reliefs de Persépolis où les Perses vainqueurs apparaissent en longues files d'hommes. On entend le bruit de leurs pas. Mais cette revue est muette. Ils passent, et n'ont rien dit. Ce peuple de lumière nous reste obscur en son histoire.

Son monument de l'*Avesta*, un simple recueil de prières, un rituel, est comme un amas de débris, restes d'un grand naufrage.

Supposez qu'un livre de nos offices, messe et vêpres, intervertis, survive à l'extinction du christianisme avec les mélanges confus (juif, grec, romain, chrétien) de religions, de sociétés diverses qu'offrent de telles compilations, — cela ne ressemblerait pas mal à l'*Avesta*. Le magisme médique et chaldéen y trouble à chaque instant le véritable esprit de l'Iran primitif.

C'est pourtant là la source principale. Le reste est accessoire. Les Juifs, disciples de la Perse, les



Grecs ses ennemis, n'offrent que des renseignements subsidiaires. Les derniers ne voient la Perse qu'en un confus mélange chaldéen, lui imputant souvent ou la gloire ou la honte, la science, la corruption de Babylone son ennemie.

Cette Babylone l'avait-elle engloutie? s'était-elle noyée, perdue dans l'immensité de sa conquête? Conquise à son tour, humiliée par le fort génie grec et par Alexandre-le-Grand, ne s'était-elle pas abjurée, abandonnée elle-même? on aurait pu le croire, quand, sous les Sassanides, elle se retrouva immuable en sa foi, plus zoroastrique que jamais. Et la chute des Sassanides, et les conquêtes successives n'y firent rien, n'y purent rien. Elle resta, sous tout empire, l'âme sainte et l'identité de l'Asie, se survivant et dans ses fils directs, les pauvres et honnêtes Guébres ou Parsis, mais surtout, mais bien plus dans son ascendant indirect sur les musulmans, ses vainqueurs, sur les innombrables tribus, les sultans et les dynasties de toute race qui passaient. Durant peu, les Barbares eurent cependant assez de temps pour rendre hommage à cette âme supérieure, honorer sa tradition, s'en pénétrer et se l'incorporer. Les Turcomans venus du Nord, les Arabes venus du Midi laissent leurs contes et leurs légendes sur le seuil de la Perse, comme le pèlerin respectueux dépose sa chaussure au seuil de la mosquée. Ils entrent, prennent la grande âme antique, ses chants et ses poèmes. Ils ne chantent que le *Shah-Nameh*.



## LE SHAH-NAMEH. — LA FEMME FORTE

Cette sainte âme de la Perse, sous tous ces déluges barbares, s'était gardée, conservée dans la terre, comme une eau vive qui coule fraîche et pure au fond obscur des canaux oubliés. Vers l'an 1000 (après J.-C.), un génie vint qui eut le sens, le culte des vieilles sources sacrées. Et toutes furent rouvertes pour lui, riches autant que jamais, murmurantes, éloquentes de choses antiques qu'on aurait crues perdues.

Je n'ai pas pris par caprice ou hasard cette comparaison des eaux. C'est que très réellement ces eaux qui ont fait la contrée, firent aussi le poète. Elles furent la première inspiration de Firdousi.

Les eaux qui se cachent et se montrent, se perdent et se retrouvent, qui, quelque temps nocturnes, obscures, reviennent à la lumière dire en gazouillant : « Me voici ! » ce ne sont pas des personnes sans doute, mais elles ont l'air d'être des âmes, — des âmes qui furent ou qui seront, qui attendent l'orga-



nisation et la préparent. Un pays tout occupé d'elles, de leur évocation, de leur direction, de leurs départs, de leurs retours, fut mis par cela seul en voie de rêver l'âme, ses naissances et ses renaissances, d'espérer l'immortalité.

Firdousi naquit musulman. Son père avait un champ près d'une rivière et d'un canal à sec. L'enfant allait toujours rêver seul près du vieux canal. Cette ruine de l'ancienne Perse parlait assez dans son silence. Elle avait fait jadis la vie de la contrée. L'eau maintenant livrée à ses caprices, tantôt tarie, et tantôt débordante, en était souvent le fléau. L'ancien *Paradis* de l'Asie, le Jardin de l'Arbre de vie, d'où coulaient les fleuves du ciel, santé, fraîcheur, fécondité, cette Perse qu'était-elle devenue ? Le contraste était violent. Dans un seul canton très petit, douze mille conduites d'eau<sup>1</sup>, délaissées, dégradées, restaient pour glorifier l'Antiquité et pour accuser le présent. La torpeur et l'orgueil faisaient mépriser aux vainqueurs les arts sacrés des temps Zoroastriques. Tout devenait déserts, sables salés, marais morbides. Telle terre, tel homme. L'état de la famille était celui de la campagne. Dans la vie misérable du sérail musulman, elle était languissante, désolée et stérile.

Le *genius loci* parla, l'âme de la contrée s'éveilla chez l'enfant. Dans un vrai sentiment de Guèbre, un élan tout Zoroastrique, il dit à son canal : « Quand je serai grand, je te ferai dans la rivière un barrage, une digue, et dès lors tu n'auras plus soif. »

De plus en plus uni à cette terre, il écoutait, ramas-

1. Malcolm, p. 6.



sait, rédigeait toutes ses vieilles traditions, sans s'arrêter à l'anathème qu'a lancé Mahomet contre le culte du Feu. Dès seize ans, il se mit à les chanter, à les scander, à les consacrer par le rythme. Mais, par un respect singulier, que n'ont guère les poètes, il se tenait fidèle aux vieux récits, qui lui venaient du fond des siècles. Son traducteur, M. Mohl, dans sa belle Introduction au *Shah-Nameh*, observe qu'il ne flotte nullement au hasard de la fantaisie. « Ses fautes même, dit-il, prouvent qu'il suit une voie tracée dont il ne veut point s'écarter. » Et cela profite au poème. Ses figures ne sont point des ombres transparentes. Elles ont un caractère singulier de réalité. Qui a lu son Gustasp, son Roustem par exemple, les a vus face à face, et peut faire leur portrait.

Qui eût cru que cette œuvre immense et si puissante pût arriver plus tard, en des temps de malheurs, quand les flots de la barbarie passaient mobiles et violents? Comment, sur ce fonds trouble, roulerait-il le fleuve renouvelé des anciens jours? Peut-il être autrement que bourbeux, surchargé d'éléments variables, ou grossiers, ou subtils (autre signe de barbarie)? N'importe! qu'il est noble ce fleuve! qu'il part de haut et de quelle forte pente! Dans quelle grandeur il court, de quelle sublime volonté!

Un mystère est dessous qu'on ne nous a pas expliqué. Comment ce musulman, cet homme de la race conquérante, trouva-t-il au foyer des Perses une si étonnante confiance qu'ils lui livrèrent leur cœur, la tradition de la patrie? Il y fallut l'immense attraction d'un charmant cœur de poète, d'un homme-enfant, à qui on ne pouvait rien refuser. Possédé de l'ancienne



Perse, soixante années durant, il en glorifia l'âme, et cette âme émue vint à lui.

Il se trouvait par grand bonheur que, partout, sous les conquérants, les chefs de famille indigènes gardaient, avec la vie patriarcale, le cher dépôt du vieux passé. Un nom même spécial, comme un sacerdoce historique, leur était affecté. On les nommait *Cultivateurs historiens*. A ce foyer, le soir, portes fermées, la Perse revenait, les vieilles ombres, les naïfs et sublimes dialogues d'Ormuzd et de Zoroastre, les exploits de Djemschid, de Gustasp et d'Iskendar, le tablier du forgeron qui jadis sauva le pays.

C'étaient les mères surtout, on doit le croire, qui perpétuaient, enseignaient la tradition. La femme, c'est la tradition elle-même. Plus lettrée en Perse qu'ailleurs, elle influait beaucoup dans ce pays. Elle était reine et maîtresse au foyer, et pour son fils un Dieu vivant. Le fils, devant la mère, ne pouvait pas s'asseoir. Les reines mères (comme Amestris, Parysatis) semblent avoir régné sous leurs fils. Dans l'*Avesta*, comme on a vu, l'ange de la Loi est une femme. L'âme du juste est exprimée par le féminin *Fravaschi*. L'idéal de la pureté est non seulement la fille enfant, la vierge, mais la chaste et fidèle épouse <sup>1</sup>.

1. C'est un type anti-juif, anti-musulman. La femme chez les Juifs a fait la chute, et elle ne s'en relève pas. La femme arabe (voy. Burkhardt, etc.), aventureuse, romanesque, circule de divorce en divorce. Chaque mari en est quitte en lui faisant don d'un chameau. — La fille et la femme perses sont, au contraire, l'objet d'un respect religieux. « Je prie, j'honore l'âme sainte des filles que l'on peut épouser : de la fille de prudence, de la fille de désir (qui désire dans la pureté), de la sainte qui fait le bien, de la fille de lumière. » — La fiancée (celle du moins qui déjà n'est plus enfant) devra être consultée, consentir au mariage. Si, mariée, elle reste stérile, elle peut autoriser, introduire une seconde femme. — L'épouse doit être docile, chaque



Firdousi n'a nul souvenir de la femme musulmane, vendue et achetée, captive. Il n'a peint que la femme perse. Les héroïnes, dans son livre fidèle à la vraie tradition, sont d'une fierté, d'une grandeur antique. Si elles pèchent, ce n'est pas par faiblesse. Elles sont rudement fortes et vaillantes, d'initiative hardie, de fidélité héroïque. L'une d'elles, au lieu d'être enlevée, enlève son amant endormi. Elles combattent avec leurs maris, affrontent tous les hasards. Parmi elles on voit déjà la Brünhild des *Nibelungen*, l'idéal de la forte vierge qui dompte l'homme, qui, la nuit des noces, lie, enchaîne son mari. Mais tout cela haut et pur. Point de mauvaise équivoque. Point d'imbroglio burlesque, obscène, comme celui que les Minnesinger ont mis dans cette fameuse nuit.

Ce qui est beaucoup plus beau qu'un si rude idéal de force, c'est l'héroïsme conjugal dont Firdousi s'est

matin s'offrir au mari, lui dire par neuf fois : « Que veux-tu ? » (Anquetil, *Avesta*, II, 561.) Il ne doit point la négliger, mais tous les neuf jours au moins il lui rendra ses devoirs. — La Perse n'a sur le mariage ni hésitation ni contradiction. Elle sent bien que, s'il est saint, tout ce qu'il impose est saint. La chaste et fidèle épouse qui suit, aime son devoir d'amour, pour cela n'en garde pas moins la suprême virginité d'âme. — « Le magicien, arrivant avec soixante-dix mille hommes, dit qu'il détruirait la ville si personne ne pouvait répondre à ses questions. Un Perse se présenta : « Dis-moi ce que la femme aime. — Ce qui lui plaît : c'est l'amour, le devoir du mariage. — Tu mens ; ce qu'elle aime le plus, c'est d'être maîtresse de maison et d'avoir de beaux habits. — Je ne mens pas. Si vous doutez, demandez à votre femme. » — Le mécréant, qui avait épousé une dame de Perse, supposa qu'elle n'oserait dire la vérité. Il la fait venir, l'interroge. Elle reste silencieuse ; mais enfin, forcée de parler, craignant de faire détruire la ville et d'aller elle-même en enfer, elle demande un voile, se voila, parla ainsi : « Il est vrai que la femme aime les habits et l'autorité de maîtresse de maison. Mais, dans l'union d'amour qu'elle a avec son mari, tout ce bien n'est plus que mal. » Le magicien, indigné de sa liberté courageuse, la tue. Son âme va au ciel, criant : « Je suis pure ! très pure ! »



complu à multiplier les modèles. La fille de l'empereur de Roum, persécutée par son père pour avoir épousé le héros Gustasp, est admirable pour lui. Elle partage ses souffrances, sa glorieuse pauvreté. La fille d'Afrasiah, le grand ennemi de la Perse, le roi de Touran, laquelle s'est donné pour mari un jeune héros persan, le défend, le nourrit, le sauve. Quand le cruel Afrasiah, pour prolonger ses douleurs, le scelle vivant sous une pierre, elle va quêtant pour lui. Noble image de dévouement que nulle histoire, nulle poésie n'a surpassé. A la longue, il est délivré. Sa glorieuse épouse le suit en Perse. Elle triomphe, est adorée, portée sur le cœur du peuple.

Un hasard politique fut favorable à Firdousi. Un chef intelligent, Mahmoud-le-Gaznevide, devenu maître de la Perse, crut que pour s'affranchir du calife de Bagdad il fallait faire appel au patriotisme local. Il fit un coup d'État étrange. Mahométan, il proscrivit l'idiome de Mahomet, défendit de parler arabe, adopta la belle langue persane, mêlée de tant de mots anciens. Il fonda son nouvel empire sur cette idée de renaissance, voulut que sa langue persane reçût, renouvelât les souvenirs des héros. Mais pour lui donner le rythme et le charme populaire, il fallait un chantre inspiré. Il trouva à point Firdousi.

Son enthousiasme pour lui ne connut point de bornes. Il le nomma *le poète du paradis* (c'est le sens du mot Firdousi). Il voulait l'étouffer dans l'or. Firdousi refusa, ne voulant être payé qu'à la fin,



pour construire sa digue, se retirer à son canal, et, vieux, voir sa terre natale rajeunie de fraîches eaux.

Mahmoud le logea chez lui-même, lui fit dans ses jardins un kiosque réservé où personne n'entrait qu' Ayaz, favori du sultan. Dans ce pavillon, on avait peint sur les murs les batailles et les héros que célèbre le poète. Firdousi, dans sa solitude, avait, outre les rossignols, un jeune ami, lettré, un petit musicien dont la grâce et le luth éveillaient son génie.

Dans le cours de ce long ouvrage qui devait remplir une vie, les choses changèrent étrangement. Mahmoud, n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Occident, envahit l'Inde, dépouilla les pagodes, leurs trésors sacrés. Son fanatisme intéressé ouvrit, brisa des dieux pleins de diamants. Dans cette réaction musulmane, ses envieux eurent beau jeu contre lui. Mille bruits calomnieux coururent. Un jour, il était schismatique, un jour guèbre, et enfin athée. Maître du Palais, ils allaient jusqu'à l'oublier, l'affamer; ils négligeaient de le nourrir.

Firdousi avait soixante ans, et il avait perdu son soutien naturel, un fils âgé de trente-sept. Le travail et la vie pesaient. Il était loin encore d'avoir terminé son poème. Dans ce moment de défaillance, il arrivait à la partie ardue et délicate, à l'époque où le héros Gustasp reçoit de Zoroastre, adopte le vieux culte et l'impose à toute la terre. Qu'allait faire le poète? Avouerait-il son respect pour ce culte? Serait-il pour Gustasp et pour la Perse antique, au moment où son maître, le redouté Mahmoud, redevenait zélé musulman? Cruel combat moral! Il sentit sa captivité. Ce palais, ce kiosque, ces beaux jardins,



qu'était-ce, sinon la cage en fer du pauvre chien mis près du lion ?

« L'ombre était noire comme jais. La nuit marchait, sans étoiles, dans un air qui semblait de rouille. Je sentais de tous côtés Ahrimane. A chaque soupir qu'il poussait, je le voyais comme un nègre affreux, qui souffle sur le noir charbon. Noir était le jardin, le ruisseau, le ciel immobile. Pas un oiseau, pas une bête. Nulle parole en bien ni en mal. Ni haut, ni bas, rien de distinct. Mon cœur, peu à peu, se serrait.

« Je me levai, descendis au jardin, et mon ami vint me trouver. Je lui demandai une lampe. Il l'apporta, et des bougies, des oranges, des grenades, du vin, une coupe resplendissante. Il but, joua du luth. Un ange me fascinait, m'apaisait, de la nuit me faisait le jour. — Il me dit : « Bois ! je lirai une histoire. — Oui, lui dis-je, mon svelte cyprès ! mon doux visage de lune ! Conte-moi le bien et le mal que fait le ciel plein de contradictions... — Écoute donc ! Cette histoire, tu la mettras en vers, d'après le vieux livre pehlvi. »

La liqueur haïe du prophète et bénie de la Perse, le vin, lui raffermir le cœur. Ce chant est le meilleur du *Shah-Nameh*, je crois. Il a beau assurer qu'il l'a pris au vieux Dakiki, son prédécesseur, poète guèbre. Il a beau soutenir que ce chant ne vaut rien. On ne l'en croira pas. Lui-même, l'ayant fini, laisse échapper ce mot de joie grave et profonde : « Voilà le monde et ses révolutions. L'Empire n'est à personne : il flotte ; qui le tient, en est las... Ne sème pas le mal, autant que tu peux l'éviter. Mais prie le Seigneur, Dieu unique, de te laisser sur terre assez pour ache-



ver ce livre en ta belle langue. Puis, que le corps mortel retourne à la poussière! et que l'âme éloquente aille au saint Paradis! »

Les zelés Musulmans rejetèrent Firdousi. Les Parsis hautement le prirent pour un des leurs. Mahmoud, indisposé, dévot par avarice, se laissa donner l'indigne conseil de payer en argent ce qu'il avait promis de donner en or. Firdousi, alors au bain, vit arriver le favori Ayaz avec soixante mille pièces d'argent. Sans se plaindre, il en donna un tiers au messager, le second tiers au baigneur et le reste à un esclave qui lui apporta à boire. Mahmoud était si furieux qu'il eût voulu le faire écraser par les éléphants. Firdousi l'apaisa quelque peu, mais prit son parti. Pauvre après tant d'années de travail inutile, avec le bâton de voyage, une mauvaise robe de derviche, il partit seul. Pas un ne lui fit la conduite, ne vint lui dire adieu. Il laissait à Ayaz un papier scellé qu'il devait ouvrir dans vingt jours, c'est-à-dire lorsque Firdousi serait déjà hors du royaume. On l'ouvre; on trouve avec terreur une satire hardie où il dit à Mahmoud : « Fils d'esclave, as-tu oublié que moi aussi j'ai une épée qui perce, qui sait blesser, verser le sang? Ces vers que je te laisse, ce sera ton partage dans tous les siècles à venir. Là je couvrirai, sauverai cent hommes qui vaudront mieux que toi. »

C'était pourtant une terrible chose d'avoir un pareil ennemi qui le suivait, le réclamait, exigeait qu'on le livrât. L'infortuné vécut errant, déguisé, sous cette terreur. Il avait quatre-vingt-trois ans quand Mahmoud, approchant lui-même de la mort et du Jugement, voulut expier, réparer. Il lui envoya l'or



promis. Cet or entra par une porte de la ville où Firdousi venait de mourir, précisément au moment où le convoi sortait par l'autre. Il fut offert à sa fille, qui noblement refusa. Sa sœur l'accepta, mais seulement pour remplir son vœu d'enfance, exécuter sa volonté, bâtir avec cet or la digue qu'il avait promise au vieux canal et qui devait rendre au canton la vie et la fécondité.

Ceci est-ce une digression ? Un lecteur étourdi serait bien tenté de le dire. Eh bien, tout au contraire, c'est le fond du sujet, c'est l'âme. Cette âme de la Perse, évoquée primitivement par le mystère des eaux qui créa le pays, revient obstinément, trois mille ans après Zoroastre, et, contre toute attente, elle avive l'esprit musulman, l'inonde de sa bonté féconde et de sa riche inspiration.

Le torrent des légendes, des sagas héroïques, avait toujours coulé par les voix populaires, mais couvert, obscurci du Magisme. Les rites, les purifications étaient au premier plan; l'histoire des héros au second. Il fallut la conquête et l'effacement du Magisme, pour que les musulmans eux-mêmes, dans leur aridité, allassent chercher sous les ruines les cent mille canaux disparus de la vie héroïque, pour qu'un génie les reunît dans son immense fleuve qui les porte à l'éternité.



# LA GRÈCE

## I

### RAPPORT INTIME DE L'INDE, DE LA PERSE ET DE LA GRÈCE

Les trois foyers de la lumière, l'Inde, la Perse, la Grèce brillent à part, sans reflet mutuel, sans se mêler, sans presque se connaître. Il le fallait ainsi pour que chacun d'eux librement fournisse toute sa carrière, donnât tout ce qui fut en lui

Le beau mystère de leur intime rapport, ouvert par les *Védas* dans le mystère du dogme, est simple. Le voici formulé pour la première fois en ce qu'il a d'essentiel.

Le Vêda des *Védas*, le secret indien est ceci : « L'homme est l'aîné des dieux. L'hymne a tout commencé. La parole a créé le monde. »

« Et la parole le soutient », dit le Perse. « L'homme veille, et son verbe incessamment évoque, perpétue la flamme de vie. »

« Feu ravi du ciel même, et malgré Jupiter », ajouta l'audacieuse Grèce. « Ce flambeau de la vie,



que nous nous passons en courant, un génie l'alluma et le remit à l'homme pour en faire jaillir l'art, se faire créateur, héros, dieu. Durs travaux!... Il n'importe. Captif en Prométhée, il remonte au ciel en Hercule. »

Voilà l'identité réelle des trois frères, leur âme commune, voilée dans les premiers, et, dans le dernier, éclatante.

Mais quelle que fût l'unité intérieure, il était essentiel aux libertés du genre humain qu'elle ne fût aperçue que tard, que l'Asie déjà vieille (cinq cents ans avant Jésus-Christ) n'étouffât pas la Grèce, que la Perse, altérée par le mélange chaldéen, ne lui imposât pas ce chaos. Elle lui arrivait dans le cortège impur de Babylone, du Moloch phénicien, de la fangeuse Anaitis, dont Artaxerce, près de l'autel du Feu, dressa partout l'indigne autel.

Le grand événement de ce globe incomparablement, c'est la victoire de Salamine, la victoire éternelle de l'Europe sur l'Asie. Fait de portée immense, devant lequel tout disparaît. Nous lisons, relisons, sans nous lasser jamais Platée, Marathon, Salamine, toujours avec ravissement, avec le même élan de joie. Non sans cause. C'est notre naissance.

« Nous nous levons alors », comme dit le Cid. C'est l'ère d'où part l'esprit européen, — disons l'esprit humain, dans sa liberté souveraine, dans sa force d'invention et de critique, — esprit sauveur du monde : sa victoire sur l'Asie assura la lumière dont fut éclairée l'Asie même.



La Grèce si petite a fait plus que tous les empires. Avec ses œuvres immortelles, elle a donné l'art qui les fit, l'art surtout de création, d'éducation, qui fait les hommes. Elle est (c'est son grand nom) *le peuple éducateur*.

Telle y fut la force de vie, que deux mille ans après, après le long âge de plomb, il suffit d'une ombre légère, d'un lointain reflet de la Grèce pour faire la Renaissance. Que restait-il ? un rien. Ce rien mit tout dans l'ombre, subordonna, éclipsa tout.

Il fallait peu. Quelques fragments épars, des feuillets vermoulus, quelque tronc de statue, sont tirés de la terre... L'humanité frémit... Des deux mains elle embrasse le marbre mutilé !... Elle s'est retrouvée elle-même.

C'est bien plus qu'aucune œuvre : c'est le cœur qui revient, la force, la puissance, c'est l'audace et la liberté, la libre énergie inventive.

*Transformation, éducation, c'est le vrai génie grec.* Il est le magicien, le grand maître en métamorphoses. Le monde autour fait cercle, et rit. « C'est un jeu, disent-ils, une vaine féerie, c'est un amusement des yeux. » Puis, peu à peu l'on voit que ce cycle amusant de formes variées, par où passent les hommes et les dieux, c'est une éducation profonde.

Rien de caché. Tout en lumière. Point d'arrière-scène, de crypte ténébreuse. Tout se fait en plein air, par-devant le soleil, dans le grand jour de la palestine. Ce beau génie n'est point avare, jaloux. Les portes



sont ouvertes à deux battants. Approchez et voyez. L'humanité saura comment se fait l'humanité.

Comment, dans les mille ans de poésie que résume Homère, se fit l'engendrement, l'éducation des dieux? C'est le grand travail ionique. On suit sa trame transparente.

Comment, dans les longs siècles de la gymnastique dorienne, les jeux, les fêtes, ont fait des dieux vivants, les types de force et de beauté, la race d'Hercule et d'Apollon? On le voit, on le sait, on y assiste encore.

Comment, à l'encontre du temps, de la mort envieuse, lutte l'immense effort de la création statuaire, l'art amoureux d'éterniser le beau! On peut l'étudier, malgré la grandeur de nos pertes.

Comment enfin, de la double analyse du drame, de la philosophie, s'éclairèrent les luttes de l'homme moral, jusqu'au moment sublime où, dégagé du dogme, sortit la fleur du monde et son vrai fruit, *le Juste*, d'où Rome prend son point de départ?... C'est la plus lumineuse histoire que le génie humain ait laissée de lui-même.



## II

### TERRA-MATER. — DÈ-MÈTER OU CÉRÈS

Homère est si brillant qu'il empêche de voir le long passé qui déjà est derrière. Il l'enténèbre à force de lumière, comme un éblouissant portique de marbre de Paros, qui, miroitant sous le soleil, ne permet pas de voir l'immense temple, l'antique sanctuaire, dont il masque l'entrée.

Si l'on parlait d'Homère, comme de la Grèce primitive, elle resterait un miracle inexplicable. Elle aurait jailli tout armée, comme Pallas, la lance à la main. Elle eût été, à sa naissance, déjà grande et adulte, toute aux combats, à l'esprit d'aventure. Ce n'est jamais ainsi que commencent les choses. Eschyle, le profond Eschyle, fort justement appelle les dieux d'Homère « les jeunes dieux ». L'un de ces jeunes, le dieux aux flèches d'or qui sème la mort dans le camp grec, le dieu dorien, Apollon, fait tout le nœud de l'*Iliade*.

La naissance veut un doux berceau. Rien ne vient



de la guerre. La paix et la culture, la famille agricole, voilà qui est fécond. Tout naît de la Terre, de la femme. Ainsi naquit la Grèce à la mamelle de Cérès, divinité antique, qui paraît peu dans les poètes, beaucoup dans la tradition, et fut la vie du peuple même.

Elle n'est originellement rien autre que la Terre, *Terra-mater*, Dè-mèter, la bonne mère nourrice, si naturellement adorée de l'humanité reconnaissante. Avant qu'on ne bâtit des temples, dans les grottes qui en tenaient lieu, les Pélasges, premiers habitants de la Grèce, honoraient Dè-mèter. Ce culte se maintint, tout rude et primitif, dans l'antique Arcadie, qui se croyait plus antique que la Lune même (pro-Sélènè), et qui, fermée par ses montagnes, ses forêts, restait le sanctuaire sauvage des anciennes religions. Les siècles eurent beau passer, les Homère et les Phidias, quand tout rayonnait d'art, et jusqu'à la fin de la Grèce, la fidèle Arcadie gardait ses premiers dieux. On allait voir toujours, nous dit Pausanias, un simulacre informe où l'audace du génie barbare avait entrepris pour la première fois d'exprimer la personnalité si complexe de la Terre. Elle était noire, comme le sol fécond, et portait toute bête sauvage. Comme soutien de l'eau et de l'air, elle avait dans une main la colombe, dans l'autre le dauphin. Le tout couronné de la tête du plus noble animal qu'elle produise, le cheval.

Image discordante et grossière qui ne donnait que l'extérieur. Le génie grec ne s'en contenta pas. Il voulut exprimer l'intérieur de la Terre, son mystère, sa maternité, et il lui donna une fille. Cette fille,



qui est elle-même, vue par un aspect différent, c'est la Terre en ses profondeurs sombres, fécondes, remplie de sources, de volcans. Muet abîme où descend toute vie, fatal royaume où tout doit aboutir. C'est la vraie Cérès noire, la souveraine, l'impérieuse, la Despoina (*Dame* ou *Notre-Dame*), Perséphonè ou Proserpine.

Elle a l'air d'être de l'âge de sa mère. Dans l'Arcadie encore, une enceinte sacrée où plus tard on bâtit des temples, offrait un simulacre de Despoina, et près d'elle un Titan, un de ces génies de la Terre qui en représentaient les forces inconnues. Était-ce le père de Despoina? Très vraisemblablement. Plus tard, quand Jupiter naquit et qu'on fit Despoina sa fille, on subordonna ce Titan, qui ne fut plus que nourricier de la déesse.

Cérès et Proserpine, la terre d'en haut, la terre d'en bas, étaient fort redoutées. Sans l'une, on ne vit pas. Et l'autre tôt ou tard nous reçoit au royaume sombre. La guerre, l'invasion, qui ne respectaient rien, s'arrêtaient devant leurs autels. On les constitua les gardiennes de la paix. Elles eurent partout des sanctuaires dans la pélasgique Dodone, dans la mystérieuse Samothrace, où elles s'adjoignaient aux génies du feu, dans la volcanique Sicile, et spécialement au grand passage qui ouvrait ou fermait la Grèce, au défilé des Thermopyles. D'Éleusis, elles couvraient l'Attique. L'Arcadie nomma Proserpine Soteira, *vierge du Salut*.

Culte touchant, de très simple donnée. C'est chose merveilleuse de voir tout ce que la Grèce y trouva. Nul poème, nulle statue, nul monument, ne lui fait tant



d'honneur que sa persévérance ingénieuse à fouiller, à creuser ce saint mystère de l'âme de la Terre, la pénétrant de mythe en mythe, par une création progressive de divinités ou génies, par une série de fables (très sages et profondément vraies). Le charmant génie ionique s'y maria avec la gravité des races plus anciennes, des Pélasges, parents de la vieille Italie. Une religion en résulta, toute de paix et d'humanité, liée à Estia, Vesta, pur génie du foyer, liée à la sage Thémis, qui semble n'être que Cérès. Cérès à Thèbes et à Athènes a rapproché les hommes et fait les lois. Point de culture sans l'ordre. La justice est née du sillon.

Le peu que nous savons de cette primitive Grèce indique des mœurs fort douces, plus rapprochées peut-être de l'origine indienne, du génie humain des *Védas* que de l'âge guerrier que nous peint l'*Iliade*. Les plus anciennes traditions qui en restent sont relatives à la profonde horreur qu'inspiraient l'effusion du sang, surtout les sacrifices humains. Ils étaient détestés comme choses propres aux *Barbares*, frappés de châtiments terribles. Pour avoir immolé des hommes, Lycaon est changé en loup, Tantale est puni aux enfers d'un supplice cruel, la soif atroce que rien n'apaisera.

Ce qui est tout à fait indien, ce qui même semble brahmanique, c'est le scrupule qu'on se faisait de tuer les animaux. Des rites de haute antiquité restèrent pour témoigner toujours du combat qui troublait ces âmes naïves, ayant horreur du sang, et pourtant condamnées par le climat, par le travail, aux nourritures sanglantes. Pour immoler une victime, on tâchait de



la croire coupable. Un gâteau sacré sur l'autel était mangé par le taureau; ce sacrilège eût amené sur le pays la vengeance céleste; il fallait punir le taureau. Mais tuer cet ancien serviteur, ce compagnon du labourage, personne n'en aurait eu le cœur. On appelait un étranger. Il frappait et il s'enfuyait. Une enquête solennelle était faite sur le sang versé. Tous ceux qui avaient pris la moindre part au sacrifice étaient cités, jugés. L'homme qui avait présenté le fer au sacrificateur, celui qui l'avait aiguisé, les femmes qui, pour l'aiguiser, avaient apporté de l'eau, tous étaient mis en cause. Ils s'accusaient, se rejetaient l'un sur l'autre; en dernier lieu, tout retombait sur le couteau, qui seul, ne se défendant pas, était condamné, jeté à la mer. On faisait au taureau la réparation qu'on pouvait. Relevé, empaillé, remis à la charrue, il semblait vivre encore, reprendre avec honneur le travail de l'agriculture.

Ces populations pacifiques étaient malheureusement inquiétées par la mer et les îles d'où les pirates d'Asie, de Phénicie, faisaient à chaque instant des descentes pour voler des enfants, des femmes. Cruels enlèvements! Portées en un moment et vendues en Asie, ces pauvres créatures ne se retrouvaient plus jamais. Des temps les plus anciens jusqu'aux Barbaresques modernes, mêmes malheurs, mêmes douleurs, mêmes cris. Les poètes, les historiens ne parlent que d'enlèvements. C'est Io, c'est Europe, c'est Hésione, Hélène. Chose encore plus cruelle, l'affreux tribut d'enfants payé au Minotaure. Homère a peint la muette douleur du père qui a perdu sa fille, qui, morne, suit la plage où l'onde amère bondit,



outrageuse, et rit de son deuil. Que dire du désespoir des mères quand la barque fatale emporte leur trésor, quand la fille éplorée, qui tend en vain les bras, fuit et disparaît sur les flots ?

Ces tragédies certainement, surtout l'inquiétude et l'attente de si grands malheurs, contribuèrent plus qu'aucune chose à affiner cette race, à lui donner de si bonne heure la sensibilité puissante d'où sortit sa grande création religieuse, la légende de Cérès et de Proserpine, la pathétique histoire de la *Passion maternelle*.

Il n'y fallut pas de fiction. Tout fut nature et vérité. Et c'est ce qui fit la chose si durable, si forte, éternelle. L'humanité en garde encore l'empreinte, et elle la gardera toujours.

Chaque année, en voyant la plante séparée de sa fleur, celle-ci s'envoler, à jamais perdue pour sa mère. le cœur était percé d'une analogie douloureuse. Cette fleur, cette graine, qui s'en va, que lui advient-il ? où va-t-elle, la pauvre petite ? Le vent souffle, durement l'arrache. L'oiseau passe, la pique et l'emporte. Le plus souvent, elle a l'air de mourir ; engloutie, elle tombe dans le sol noir, obscur, où elle est ignorée et comme dans l'oubli du sépulcre. Souvent aussi, l'homme, pour son usage, la torture de toute manière, la noie, la broie, la pile, lui inflige cent supplices. Toute nation a chanté cela. Toute humanité, de l'Inde à l'Irlande, en contes ou en ballades, a dit les aventures, les misères de cette jeune créature. Récits le plus souvent badins. Seule la Grèce, qu'on croit si légère, n'a pas ri, — au contraire, pleuré.

Le drame était trouvé d'avance. Ce qui fut vraiment



du génie, c'est la création de Cérès, l'idée d'une adorable mère dont l'infinie bonté rend plus sensible encore la cruelle aventure. Puis, la conception d'un divin cœur de femme, grandi par la douleur. Elle devient l'universelle nourrice, nous prend tous pour enfants; l'humanité entière sera sa Proserpine.

Conception infiniment pure, et la plus pure qui fut jamais. Les sens n'y sont pour rien. La très touchante Isis qui pleure son Osiris, ne fait aucun mystère de ses ardeurs d'Afrique, de son cuisant désir; elle pleure, cherche, appelle un époux. Pour Cérès, l'objet adoré, pleuré, est une fille. Donc, jamais sa légende ne subira les équivoques des cultes plus récents où la mère pleure un fils, où rajeunie par l'art et plus jeune que lui, elle est souvent moins mère qu'épouse.

Cérès est la pensée sérieuse des peuples agricoles. Le travail rend fort grave. Peu de raffinements amoureux ou mystiques chez ceux qui portent le poids de la vie. Rien de subtil, de faux. La vérité en ce qu'elle a de plus touchant, l'accord profond des choses que les âges sophistes ont plus tard séparées, l'accord parfait du cœur, de l'amour et de la nature, la beauté fleurissant de l'infinie bonté: voilà ce que les hommes simples conçurent, et même exprimèrent au premier élan de l'art grec. Bien avant les marbres d'Égine, sinistré image des combats, la pacifique Cérès ornait de sa tête adorée les médailles admirables de Sicile<sup>1</sup>.

1. Voir celles du Cabinet des médailles, et aussi le *Trésor de numismatique et de glyptique*, les Médailles publiées par M. de Luynes. La collection Campana avait une fort belle Cérès qu'on croit du temps de Phidias. Hélas, elle est déportée en Russie! en Russie, cette fille de la Grèce et de la Sicile, cette mère de l'art et de l'humanité!



Noble équilibre de beauté, simple, agreste, royale. Sa riche chevelure mêle son or à l'or des épis.

Entre la joie, les larmes, dans les alternatives de bien, de mal, de soleil ou d'orage, elle a une chose immuable, la bonté. Elle aime, à l'égal de la plante, les troupeaux innocents, les douces brebis, et surtout les enfants (*malo-trophos*, *kouro-trophos*). Elle est pour tous mère et nourrice. Sa belle mamelle, en tout temps (fût-elle en pleurs), veut allaiter. Elle est l'amour, elle est le miel, elle est le lait de la nature.

Dur contraste de la destinée, Cérès, ce génie de la paix, est née en plein combat entre des puissances contraires. Elle fleurit aux lieux où le drame des éléments est plus terrible, aux îles volcaniques, en Sicile. Si chaste, si pure qu'elle soit, elle est en butte à deux attractions fatales. Déesse de la fécondité, elle ne peut réaliser son œuvre qu'en subissant la céleste rosée, et d'autre part les influences obscures des chaleurs souterraines, des haleines puissantes qui sont le souffle de la terre. Zeus lui en veut, Pluton aussi. Elle est femme. La profondeur sombre lui fait peur. Elle qui n'est qu'amour et que vie, comment se déciderait-elle à épouser le roi de la mort? Elle hésite, mais en attendant elle ne peut empêcher le Ciel de pleuvoir dans son sein. Tout ce qu'elle en sait, l'innocente, c'est qu'il lui vient une petite Cérès qui fleurit d'elle, comme la plante en fleur a une fille qui est elle-même.

On sait l'histoire<sup>1</sup>. La jeune fille, au printemps, non

1. Cette histoire est la légende qu'on jouait partout en drames sacrés. Elle est du caractère le plus antique, indépendante de l'*Hymne à Cérès*, attribué



loin de la mer, avec les nymphes ses compagnes, cueillait des fleurs dans la prairie. Le premier narcisse fleurissait. Elle a désir, *envie* de la fleur des légendes, qui, comme on sait, fut un enfant. Elle s'y prend des deux mains, veut l'enlever. Mais la terre s'ouvre. Le noir Pluton surgit avec son char et ses coursiers de feu. Elle est enlevée, la petite, malgré ses pleurs, ses cris; elle est si enfant encore qu'elle voudrait retenir ses fleurs. En vain. Elles inondent la terre, qui partout verdoie et fleurit.

Elle voit tout fuir, dans ce vol, la terre, la mer, le ciel. On pense à la Sîtâ (la fille du sillon), enlevée dans le poème indien, par l'esprit mauvais, Ravana. Mais que la Grèce ici est supérieure et plus touchante! Sîtâ n'a pas de mère pour la pleurer.

Pauvre Cérès! tous les dieux sont contre elle. Ils se se sont entendus pour lui navrer le cœur. Jupiter l'a permis. Nul n'oserait lui dire ce que sa fille est devenue. Elle prie, elle s'adresse à toute la nature. Mais nul augure; l'oiseau même est muet.

Alors, désespérée, elle arrache ses bandelettes, et ses longs cheveux volent. Elle prend les habits de deuil, le manteau bleu. Elle ne touche à nulle nourriture. Elle ne baigne plus son beau corps. Éperdue, quasi-morte, portant les torches funéraires, neuf jours entiers, neuf nuits, elle court par toute la terre. Enfin, elle est anéantie, gisante. Hécate et le Soleil finissent par en avoir pitié. Ils lui révèlent tout. Malheur irréparable. Elle ne retournera plus dans cet injuste ciel. Elle erre misérable ici-bas.

à Homère; indépendante des mystères d'Éleusis, où la pauvre Cérès, envahie par le culte récent de Bacchus, subit dans sa légende de si tristes altérations.



Courbée par la douleur, elle se traîne comme une vieille. A midi, sous un olivier, non loin d'un puits, elle s'assoit. Les femmes et filles qui viennent y puiser lui parlent avec compassion. Quatre belles jeunes vierges, filles du roi, l'accueillent, la mènent à leur mère. « Qui êtes-vous? — Je suis *la chercheuse*. Des pirates m'avaient enlevée. J'ai fui... Donnez-moi un enfant à nourrir et à élever... » A ce moment, elle rayonne d'une telle splendeur de bonté que la reine est troublée, éblouie, attendrie. Elle lui met son enfant dans les bras, enfant chéri et le dernier, un enfant du vieil âge qui est venu vingt ans après ses sœurs.

Cependant, la déesse a le cœur si serré encore qu'elle ne peut parler ni manger. Nulle prière, nulle tendresse ne l'y déciderait. Il y faut un hasard. Une fille rustique, hardie, jeune et joyeuse, Iambée<sup>1</sup>, par un badinage, à travers ce grand deuil, met un moment d'oubli, lui surprend un sourire. Elle accepte la nourriture, — ni vin ni viande, — seulement la farine parfumée de menthe (la future hostie des mystères). Douce communion de la bonne déesse avec l'humanité. Pour ambrosie, nectar, elle prend le pain et l'eau. Bien plus, elle accepte l'enfant, qui dès lors a deux mères, est fils de la terre et du ciel.

On devine aisément qu'il fleurit, à sa riche mamelle, favorisé de son souffle divin. Imprégné d'elle, il change de nature. Elle l'aime et voudrait le faire

1. De la *Iambe*, le mètre boiteux des satires et des comédies, qui fit rire une telle douleur. Origine analogue (non contraire) à celle du vers indien, qui naît de la douleur de Valmiki, d'une larme, du rythme des soupirs.



Dieu. Mais le feu seul divinise et l'épreuve du feu. Plus tard, c'est du bûcher qu'Hercule doit s'élancer au ciel. Cérès, qui fait par la chaleur germer les délicates plantes, sait bien par quels degrés son enfant sans douleur, sans péril, peut subir l'épreuve. Chaque nuit elle le met au foyer. Par malheur, la mère curieuse vient l'observer, s'effraye et crie... Hélas! tout est fini! L'homme ne sera pas immortel. Il souffrira les maux, les misères de l'humanité.

Ainsi Cérès, qui a perdu sa fille, perd son enfant d'adoption. Plus désespérée que jamais, elle reprend sa course échevelée. Elle semble affamée de douleurs. Le ciel lui est pesant et la terre odieuse. Elle sèche, cette terre, ne produit plus; quand sa déesse souffre, peut-elle être autre chose qu'un lugubre désert? Cérès a rejeté sa divinité inutile; elle erre dans les routes poudreuses, elle s'assoit mendicante aux bornes du chemin. Toutes nos nécessités l'assiègent; elle succombe de fatigue et de faim. Par pitié, une vieille lui donne un peu de bouillie qu'elle avale. Pour comble, elle est moquée. Un indigne enfant rit, la montre au doigt, imite et bouffonne son avidité. Cruelle ingratitude! que l'homme rie de la bonne nourrice, qui, seule, soutient la vie de l'homme! Mais la malice impie se punit elle-même. L'enfant sèche de méchanceté; il devient un reptile, le maigre, le fuyant lézard, sec habitant des vieilles pierres. Bonne leçon qui rendra charitable. Enfant, ne ris jamais du pauvre. Qui sait si ce n'est pas un dieu?

La terre souffre à ce point qu'elle émeut et effraye le ciel. Plus de moissons, plus de bestiaux. Les dieux, sans sacrifices, sont affamés aussi. On envoie à la



mendiante les Iris, les Mercure, et tous les messagers des cieux. « Non, rendez-moi ma fille. » — Il faut bien que Pluton cède, un moment du moins. L'adorée échappe aux enfers, elle arrive sur un char de feu, elle embrasse sa mère. Celle-ci serait morte de joie... Qu'elle est changée pourtant, cette fille! plus belle que jamais, mais si sombre!... Beauté blessée! beauté fragile! mort et fleurs! hiver et printemps! voilà la double Proserpine, charmante et redoutable, qui presque impose à sa mère même... « Ah! ma fille, es-tu bien à moi? n'es-tu pas de l'enfer encore? n'as-tu rien goûté de là-bas? » Pluton ne l'a laissée partir qu'en lui faisant prendre un pépin du fruit mystérieux de la fécondité, la grenade aux grains innombrables. En d'autres termes, elle rapporte la fécondation ténébreuse du noir empire, et doit y retourner. Éternellement partagée, chaque année à l'automne perdue de nouveau pour sa mère, elle retombe au fond de sa nuit, et Cérès au printemps n'a la joie de la retrouver qu'avec la triste attente de la voir disparaître encore.

Voilà la vie et ses alternatives. Cérès en porte tout le poids. Qui la consolera? Le travail, le bien qu'elle fait à l'homme. Si elle n'en peut faire un dieu, comme elle l'avait voulu, elle en fait un grand travailleur, Triptolème, *broyeur* de la glèbe par la charrue, et *broyeur* du grain par la meule; le juste Triptolème, l'enfant du labourage, pacifique, économe, plein de respect pour le travail d'autrui, sage ami de l'ordre et des lois.

Belle histoire! et si vraie! mêlée de joie et de tristesse, de sagesse surtout, d'admirable bon sens! Elle



se traduisait populairement en deux fêtes, fort simples, toutes de nature et sans mystère alors, sans raffinement.

Au printemps, les *Anthestéries*, fête des fleurs. La belle Proserpine qui revient en couvre la terre; elle ramène les enchantements de la vie. Elle ne ramène pas tout le monde; elle laisse là-bas nos morts aimés. La joie n'est pas sans pleurs, ne les voyant pas revenir. On tresse des couronnes pour tous, aussi pour les tombeaux. Souriante, mais attendrie, la femme couronne de fleurs son vieux père, son petit enfant. Il faut bien naître, puisqu'on meurt. Le deuil même commande l'amour. Cette fête des fleurs était celle de la fleur humaine, le grand jour de la femme et des sérieuses joies de l'hymen. La très chaste Cérès le voulait, l'ordonnait ainsi.

A l'automne, les *Thesmophories*, fête des femmes, fête des lois. C'est aux femmes que la déesse avait remis ses lois d'ordre et d'humanité. Non sans raison. Qui est, plus que les mères, intéressé dans la société où elles mettent un tel enjeu, l'enfant! Qui, plus qu'elles, est frappé par le désordre ou par la guerre?

L'automne a double caractère. Pour l'homme, rafraîchi, reposé, qui n'a plus guère à faire que les semailles et déguster le vin nouveau, elle est gaie, parfois trop joyeuse. Mais les femmes se souvenaient que c'est pour Cérès le triste moment où elle voit sa fille descendre dans la terre. Elles opposaient cela aux empressements de leurs maris, et les fuyaient pour quelques jours. Souriantes elles-mêmes de leurs sévérités, et des gémissements qu'arrachait ce sevrage, elles allaient soit à la mer, au sombre promontoire où l'on



adorait les déesses, soit au temple célèbre d'Éleusis quand il fût bâti. Elles y portaient en pompe les lois de Cérès, lois de paix, qu'au retour elles pouvaient sans peine faire jurer à l'amour avide, pour le futur bonheur de l'enfant désiré.

Quelles sont donc les lois si puissantes qui ont fait la société? Fort simples, si nous en jugeons par celles qu'on a conservées. *L'amour de la famille, l'horreur du sang*, voilà ce qu'elles recommandent, et rien de plus. Mais cela fut immense. Dans l'esprit de Cérès, la famille s'étend, devient la patrie, la tribu, qui unie, sera la bourgade, — la bourgade unie, la cité. Point de sang; ne tuer personne, et pas même les animaux. Nulle offrande aux dieux que des fruits. Si l'animal est épargné, combien plus l'homme! Point de guerre, la paix éternelle. Du moins, dans la guerre même, s'il la faut, un esprit de paix. Je vois d'ici *l'autel de la Pitié*, élevé dans Athènes. Je vois *la Paix* divinisée, aux grandes fêtes qui unirent les cités et en firent un seul peuple à Olympie, à Delphes.

Le respect de la vie humaine considérée comme précieuse aux dieux, sainte et sacrée, divine, contribua certainement plus qu'aucune chose à la faire juger immortelle. Si la fleur ne meurt que pour renaître, pourquoi ne renaîtrait pas l'âme, cette fleur du monde? Le blé, dans ses naissances et ses renaissances éternelles, beaucoup mieux qu'aucun dogme, enseigna la résurrection. Tant de siècles après, saint Paul (en ses *Épîtres*) n'a nul autre argument que la vieille leçon de Cérès.



En cela et en tout, elle fut la grande institutrice. Son culte, populaire, enrichi et dramatisé d'une imposante mise en scène, aboutit (fort tard) aux Mystères, qui, quoique attaqués des chrétiens, furent pourtant imités par eux.

Immenses ont été ses bienfaits. Elle donna une base de chaleureux amour au léger esprit ionique qui n'était que transformations. Elle créa pour Athènes la Société, ébaucha la Cité, cette Cité entre toutes *humaine*.

Ce n'est pas la mobile fantaisie, l'imagination qui aurait enfanté la vie. Pour faire un monde, il faut tout autre chose, beaucoup d'amour, beaucoup de vérité. La maternité de Cérès, son pur amour, qui déborde en bonté, fut le saint berceau de la Grèce. Bien avant l'Olympe d'Homère, elle eut de longs siècles muets qui couvaient son avenir. Puissant, fécond foyer! De la légende d'une mère elle conçut la flamme qui la fit mère aussi. Pour s'expliquer les âges où elle illumina la terre, il faut la voir d'abord enfant adopté de Cérès, la voir quand elle prit le flambeau de sa main, ou quand, sous sa nourrice, elle cueillait les fleurs d'Éleusis ou d'Enna.



### III

#### LÉGÈRETÉ DES DIEUX IONIQUES. — LA FORCE DE LA FAMILLE HUMAINE

La science marche, et la lumière avance. La foi nouvelle se confirme en trouvant sous la terre ses solides racines dans la profonde Antiquité. Le duel mémorable que j'ai vu, jeune encore, entre la liberté et la théocratie, la vraie, la fausse érudition sur les origines grecques, le voilà terminé. Question capitale, vivante, d'intérêt éternel. Le plus brillant, le plus fécond des peuples fut-il son Prométhée lui-même, ou fut-il enseigné, façonné par le sacerdoce? fut-il l'œuvre du sanctuaire ou du libre génie humain<sup>1</sup>?

Trente années de travaux ont décidé la question et

1. M. Guigniaut, un vrai savant, qui a usé sa vie dans l'œuvre immense de traduire, compléter, rectifier la *Symbolique* de Creuzer, a été chez nous, en ce siècle, le véritable fondateur de l'étude des religions. Ce maître aimé fut notre guide à tous. Les Renan, les Maury, tous les critiques éminents de cet âge, ont procédé de lui. Il a ouvert la voie à ceux mêmes qui, comme moi, penchent vers l'*Anti-symbolique*, vers Strauss, vers Lobeck, et croient avec celui-ci que, si Cérès est très ancienne, les mystères d'Éleusis et les mythes orgiastiques sont de fabrication récente. Voy. Lobeck, *Aglaophanus*, 1829 (Kœnigsberg).



tranché le nœud pour toujours. Les résultats sont si clairs et si forts que l'ennemi n'ose plus souffler. Par en bas, dans tous les détails, de point en point, il est battu. D'en haut, un grand coup de soleil, la jeune linguistique, l'accable plus encore, manifestant au jour que dans ces hautes origines il n'y eut nul artifice de sagesse sacerdotale, nul symbolisme compliqué, mais la libre action du bon sens et de la nature.

Le culte vénérable de l'âme de la Terre, de Cérès et de Proserpine, touchant, non sans terreur, qui montrait dans vingt lieux divers l'abîme refermé, la porte de Pluton, partout ailleurs qu'en Grèce aurait créé un puissant sacerdoce. Par deux fois, il y échoua. Aux temps les plus anciens, il fut subordonné par le joyeux essor des métamorphoses ioniques, la fantaisie des chantres ambulants qui variaient les fables et les dieux. Plus tard, quand les Mystères, aidés de tous les arts, d'une ingénieuse mise en scène, pouvaient avoir très forte prise, la Cité existait, incrédule et rieuse. On put chasser Eschyle, on put tuer Socrate, on ne put rien fonder, et l'on tomba dans le mépris.

Voici les derniers résultats de la critique moderne :

1° *La Grèce n'a rien reçu, ou presque rien, du sacerdoce étranger.* Ce qu'elle crut elle-même égyptien, phénicien, est profondément grec. Dans ses âges de force et de génie, elle n'aima qu'elle-même, dédaigna ces vieilleries. Cela lui garda la jeunesse, la parfaite harmonie qui faisait sa fécondité. Quand, à la fin, les dieux ténébreux de l'Asie se glissèrent en son sein, elle avait fait son œuvre, elle entra dans la mort.



2° *La Grèce, à nulle époque, n'a eu un sacerdoce réel et régulier*<sup>1</sup>. La vaine supposition qu'elle l'eût *avant les temps connus* n'a ni preuve, ni vraisemblance. Elle n'a pas été dirigée. Voilà pourquoi elle a marché droit, dans un merveilleux équilibre.

Un des effets très grands de la pression sacerdotale, est d'absorber tout dans telle forme, d'engloutir toute vie dans un seul organe, un seul sens. Ce sens, cette partie profite infiniment. Vous avez, par exemple, une main monstrueuse, le bras est sec, le corps étique. C'est ce qui a paru si terriblement dans l'Égypte, et plus encore dans l'Europe du Moyen-âge, qui eut tel sens exquis et tel organe gigantesque, l'ensemble faible, pauvre, stérile. Dans la Grèce, laissée à son libre génie, toutes les facultés de l'homme, — âme et corps, — instinct et travail, — poésie, critique et jugement, — tout a grandi, fleuri d'ensemble.

3° *La Grèce, mère des fables*, comme on se plaît tant à le dire, eut deux dons à la fois, d'en faire, et d'y peu croire. Imaginative au dehors, intérieurement réfléchie, elle fut très peu dupe de sa propre imagination. Nul peuple moins exagérateur. Elle peut incessamment inventer, conter des merveilles. Elles lui portent peu au cerveau. Le miracle a peu de prise sur elle. Un ciel fait et refait sans cesse par les poètes, les chantres ambulants (ses seuls théologiens), ne lui inspire pas tellement confiance qu'elle croise les bras

1. Le livre, souvent superficiel, de Benjamin Constant, est fort ici et mérite grande attention. Ses principales assertions sont confirmées dans le savant ouvrage où M. Alfred Maury a résumé tous les travaux récents de l'Allemagne, en y mettant un ordre excellent et nouveau qui y jette une grande lumière : *Histoire des religions grecques*, 3 vol. (1857).



et attende ce qui lui viendra de là-haut. Elle part de l'idée que l'homme est frère des dieux, né, comme eux, des Titans. Travail, art et combat, gymnastique éternelle d'âme et de corps, c'est la vraie vie de l'homme, qui, malgré les dieux mêmes, *contre leur jalousie*, le fait héros et quasi-dieu.

Maintenant, comment cet Olympe, fait de hasard, ce semble, improvisé par les aveugles, les chantres de carrefours, de temples ou de banquets, les Phémios et les Démocodous, comment pourra-t-il prendre un peu d'ensemble et d'unité? Pour un auditoire très divers, autre sera la muse. Ses fables, chantées autour des temples dans la solennité sacrée, au contraire, chez les rois, seront guerrières, qui sait? badines (comme certains chants de l'*Odyssee*). Un pêle-mêle immense va résulter de tout cela.

Erreur. Tout peu à peu s'arrange. Notez que ces chantres, au fond, sont une âme, un même peuple, dont la vie, les mœurs, les milieux, ont peu de différence. Notez que leur art est le même, leur procédé le même. Ils parlent à la même personne, dont la voix répond, la Nature.

On le voit aujourd'hui, par les vraies étymologies, ces créations mythologiques, en Grèce (comme dans l'Inde védique), sont d'abord simplement des forces élémentaires (Terre, Eau, Air, Feu). Seulement, dans le monde grec qui personnifie et précise, l'évocation du poète fait surgir partout des esprits, vifs et mobiles, à son image. Elle appelle à l'activité nombre d'êtres qu'on eût cru des choses. Les chênes sont forcés de s'ouvrir, d'émanciper les nymphes, qu'ils ont si longtemps contenues. Et la pierre elle-même, dressée



sur le chemin, vous propose l'énigme du Sphinx.

Voix innombrables, mais non pas discordantes. Le grand concert se divise en parties, en groupes, en gammes harmonieuses.

On a vu celle de la Terre. De Cérès, la chaste déesse vénérée, redoutée, on sut tirer pourtant tout un monde aimable de dieux. Amie de la chaleur, parente du Feu (ou Estia), elle aspirait en bas. Pour lui épargner le voyage souterrain, on lui crée sa fille, autre Cérès. Pour lui sauver les durs travaux du labourage, un génie inférieur naquit, comme une rustique Cérès mâle, *le broyeur* Triptolème. Pour garder son royaume, le champ, la moisson, les limites, il fallait des lois et des peines. Mais la bonne Cérès punirait-elle? On en charge Thémis, la froide Cérès de la loi, dont le glaive est Thésée, législateur d'Athènes, le vaillant Hercule ionique.

Non moins riche, la *gamme du Feu*, — des Cabires difformes aux Cyclopes, à l'ouvrier Vulcain, à Prométhée l'artiste, va se développant, — tandis que de la nuit (Latone), la splendeur de Phébus éclate, et que du front chargé, sombre, de Jupiter, l'éther jaillit, l'éclair sublime de Minerve, de la Sagesse.

Mais tous ces dieux diffèrent étonnamment, si j'ose dire, de solidité. Il y aurait un livre à faire sur leurs tempéraments : la physiologie de l'Olympe. Plusieurs, avouons-le, restent à l'état de brouillards, ou même quelque chose de moins, n'étant guère que des adjectifs, comme ces synonymes d'Agni, dont l'Inde a fait des noms de dieu. Plusieurs, un peu plus fermes, sont, comme dit très bien M. Max Müller, déjà *figés*, de quelque consistance, mais restent cependant trans-



parents, diaphanes; on voit tout à travers. Leur père, le génie ionique, ne leur permet d'agir un peu comme *personnes* qu'à condition de rester *éléments*, et, comme tels, d'être toujours dociles à ses métamorphoses. Avec cela, il peut toujours disposer d'eux, les varier, les enrichir de nouvelles aventures, les marier, en tirer des héros.

Cette manipulation mythologique est très facile à suivre dans la *gamme des dieux de l'Air*, qui naturellement devaient flotter beaucoup et prêter aux transformations.

L'air supérieur, le Ciel, le père Zeus, Zu-piter, a nécessairement la plus haute place, le trône de la nature. Il peut, il produit tout. Successeur des vieux dieux, des Titans, il engendre la famille des dieux helléniques. Il règne, il a la foudre, et terrifie le monde. Il la roule à grand bruit, s'acquittant des fonctions qu'Indra remplit dans les *Védas*. Pour les vents, il délègue ses pouvoirs à Éole, un petit Jupiter, qui les tient dans des outres captifs aux cavernes profondes.

Si Jupiter est ici-bas le grand fécondateur, c'est que là-haut aussi il a une céleste fécondité. En Asie, il serait un dieu mâle et femelle. En Grèce on le dédouble, on lui donne une femme qui n'est que l'Air encore, l'air femelle, Hère ou Junon. Air trouble, agité, colérique. Cela ne suffit pas. Dans sa hauteur sublime, au-dessus des nuées, dans l'éther pur, on voit tout autre chose. Jupiter devient triplé. On lui fait une fille, Pallas, qui part de lui, de lui seul, non de sa Junon. Plus tard viendront les Doriens, qui l'obligeront de partager son règne sur l'orage avec le



jeune dieu Apollon, qui a des flèches (comme l'Indra védique) pour percer le dragon des nues. Ainsi de Zeus ou du Père Ciel, se fait toute une série de dieux, non fortuite, ni désordonnée, mais bien liée, progressive, harmonique, une belle gamme de poésie. Zeus, doublé, triplé, quadruplé, n'en garde pas moins son rang supérieur et sa noble représentation<sup>1</sup>. Il est le père de tous les jeunes olympiens, et, comme vers la fin, tous se reconnaîtront en lui, verront qu'ils n'étaient que lui seul, sa supériorité prépare aux philosophes leur future unité de Dieu.

La Grèce, dans un instinct singulier de progrès moral, ne laisse point ses dieux chômer et s'endormir. Elle les travaille incessamment, de légende en légende, les humanise, fait leur éducation. On peut la suivre pas à pas, d'âge en âge. Les *dieux-nature* ont beau se personnifier; ils pâlissent. Les *dieux humains* surgissent, les *dieux moraux* grandissent. Les dieux justiciers, héroïques redresseurs de torts, dont le triomphe ferme l'histoire divine, jetant leur costume à la fin, montrent le vrai héros, *le sage*. D'Hercule reste le stoïcien, que l'École très bien dit le *second Hercule*. C'est la vivante pierre, le ferme roc du Droit, où Rome tout à l'heure assoiera la Jurisprudence.

1. Les Grecs en parlent toujours magnifiquement, avec une grandeur emphatique qui n'est point du tout le respect. C'est un dieu d'apparat et de décoration. On le paye de cérémonies. Pour le sérieux, le réel, il n'est nullement sur la ligne de bien des dieux qui semblent inférieurs. On le trompe aisément. Ce roi des Olympiens, comiquement altrapé par sa femme qui l'endort sur l'Ida (*Iliade*), dupé par Prométhée (*Hésiode*) qui pour sa part de la victime lui fait prendre la peau et les os, rappelle un peu le Charlemagne des *Quatre fils Aymon* qui s'endort sur son trône et qu'on hafoue dans son sommeil.



C'est là le but suprême et lointain vers lequel on marche à l'aveugle, mais très certainement : *il faut faire le héros.*

Dire que les dieux descendent, s'incarnent, comme ils font dans l'Inde, cela servirait peu, sinon à endormir l'activité humaine. L'important serait d'établir une bonne échelle régulière par où l'on pût et descendre et monter, par où l'homme de force et de labeur, ayant développé ce qu'un dieu mit en lui, s'envolât, devint dieu. Ni la langue, ni l'esprit grec ne permit aux poètes d'exprimer les divines naissances sinon par des amours divins. Des dieux, le plus fluide, l'aérien Jupiter, eut le rôle du grand amoureux. Les chantres populaires ne les ménagèrent pas. Tout en lui donnant la figure imposante et les noirs sourcils, la barbe redoutable du père des dieux, ils le lancèrent dans mille aventures de jeunesse. Et tout cela badin, de léger bavardage. Pas un seul trait passionné.

Au reste, rien de plus transparent dans cette langue. Il n'y a guère moyen de s'y tromper. Le sens physique reste toujours marqué. La traduction seule est obscure; elle exagère la personnalité de ces êtres élémentaires: « *Zeus a plu dans la force (c'est littéralement le nom d'Alcmène), et elle a conçu le Fort (Alcide).* » *Zeus a plu par l'orage dans la Terre (Sémélé) qui, foudroyée, conçut Bacchus, ou le vin chaleureux. Quoi de plus clair pour ces primitives tribus, de vie tout agricole*<sup>1</sup>?

1. Dans un petit livre admirable de force et de bon sens, M. Louis Ménard dit très bien de cet âge agricole, encore tout près de la nature, qui venait de faire ces symboles et qui voyait parfaitement à travers : « On ne s'offensait



Ces fables des amours et des générations divines apparurent vraiment scandaleuses, quand Évhémère et ses pareils les expliquèrent par l'histoire prétendue des rois du temps passé, quand Ovide et autres conteurs les égayèrent des jeux d'une facilité libertine, quand enfin les esprits affaiblis de la décadence, un Plutarque par exemple, oublièrent, méconnurent entièrement le sens primitif. En vain, les Stoïciens, par une juste interprétation que la linguistique aujourd'hui confirme tout à fait, y montraient les mélanges des éléments physiques. Les chrétiens se gardèrent d'y vouloir rien comprendre; ils saisirent ce précieux texte d'attaques et de déclamations.

Dans les temps byzantins où tout sens élevé s'émousse, personne n'est plus assez fin pour sentir le caractère double de ces fables antiques, le clair-obscur où elles flottaient entre le dogme et le conte. Lourdemment, impérieusement, ils interrogent la Grèce: « Croyais-tu? ne croyais-tu pas? » Il semble voir un magister, grondant un enfant de génie qui a, comme on l'a à cet âge, le don d'imaginer et de croire à moitié tout ce qu'il imagine. Le vieux sot ne sait pas que l'on commence ainsi. Il ignore qu'entre croire et ne croire pas, il y a des degrés infinis, d'innombrables intermédiaires.

Chez ce peuple inventif, à la langue fluide et légère, tant que les dieux eurent leur vraie vie, leur facile végétation mythologique, ils changeaient trop pour peser sur l'esprit. Aux lieux où la tradition plaçait

pas plus des mille hymens de Zeus et d'Aphrodite qu'on ne songe aujourd'hui à trouver que l'oxygène est débauché parce qu'il s'unit à tous les corps. »  
L. Ménard, *De la Morale avant les Philosophes* (1860), p. 104.



leurs aventures divines, autour d'un oracle ou d'un temple, on croyait sans doute un peu plus. Les chanteurs populaires éloquemment contaient la merveille du temple au voyageur ravi. Il l'apprenait en vers pour la mieux retenir, mais non sans ajouter de poétiques variantes. Ainsi la chose allait flottant, changeant toujours, chaque nouveau chanteur se sentant même droit dans la muse et l'inspiration.

Nous avons dit ailleurs combien l'âme intérieure de l'Inde garda de liberté contre ses dogmes, malgré les apparences d'un joug sacerdotal si fort. Mais combien plus cette liberté existe pour la Grèce, qui n'a nul joug pareil, qui se fait, se refait incessamment elle-même ! Pour défendre le sens moral des excentricités légères de la fable religieuse, elle n'a nul besoin de critique sévère, ni de dure ironie. Il lui suffit d'avoir ce qui garde le mieux des tyrans divins : le sourire.

La Grèce n'eut pas la sévère attitude, la gravité solennelle qui frappent chez certains peuples. Mais le génie du mouvement, la puissance inventive qui fut infatigable en elle, certaine vivacité légère, la soulevaient toujours au-dessus des choses vulgaires et basses. Un air très pur, point du tout énervant, le sublime éther d'un ciel bleu, librement y circule et tient la vie très haute. Ce n'est pas proprement le scrupule, la peur du péché, l'attention à fuir ceci, cela, qui dominant chez elle. C'est sa propre nature : une sève âprement virginale d'action, d'art ou de combat, la flamme innée de la Pallas qui la maintient à l'état héroïque.



Cela est exprimé à merveille dans ses belles traditions. Quand Agamemnon part pour une si longue absence de la guerre, du siège de Troie, que laisse-t-il auprès de Clytemnestre ? Qui voyons-nous siéger près d'elle aux repas, aux heures du repos ? Un prêtre ? Non, un chantre, dont les nobles récits lui soutiendront le cœur. Gardien respectueux, ce ministre des chastes muses, combattra chez la femme la rêverie, les molles langueurs. Il lui dira la forte et sublime histoire du passé, Antigone immolant l'amour, la vie, à la piété fraternelle, Alceste mourant pour son époux, Orphée jusqu'aux enfers suivant son Eurydice. Tant qu'il chante, l'épouse est toute au souvenir d'Agamemnon absent. Si bien que le perfide Égysthe n'en vient à la corrompre qu'en enlevant l'homme de la lyre. Il le jeta dans une île déserte, et la reine, dès lors abandonnée des muses, le fut aussi de la vertu.

Ce qui étonne, c'est que certaines choses rappellent, dans un climat méridional, la froide pureté du nord. La plus jeune des filles de Nestor baigne Télémaque. Laerte, père d'Ulysse, a fait élever sa fille avec son jeune esclave Eumée. La fille de Chiron, le sage centaure, qui ne cède en rien à son père, fait l'éducation d'un jeune dieu, et lui enseigne tous les mystères de la nature. On se croit en Scandinavie ; on croit lire le *Niasalga* où la noble vierge a un guerrier pour précepteur.

La Grèce présente exactement l'envers du Moyen-âge. Dans celui-ci, toute littérature (ou presque toute) glorifie l'adultère : poèmes, fabliaux, noëls, tout célèbre le cocuage. Des deux grands poèmes grecs, l'un punit l'adultère par la ruine de Troie. L'autre est le



retour héroïque de l'époux, le triomphe de la fidélité. En vain les prétendants obsèdent Pénélope. En vain les Calypso, les Circé, se donnent à Ulysse, et veulent, avec l'amour, lui faire boire l'immortalité. Il préfère son Ithaque, préfère Pénélope et mourir.

Chose horrible qui fait frissonner un Père de l'Église, « Saturne mangeait ses enfants!... Quel exemple pour la famille! » Rassurez-vous, bonhomme. Il avale des pierres à la place.

Dans la réalité, très forte est la famille grecque. Et elle n'est pas moins pure. L'histoire d'Œdipe et autres montrent assez combien les Grecs eurent horreur de certaines unions qu'ils croyaient propres aux *Barbares*.

Avant l'invasion du Dorisme, ces guerres cruelles qui contractèrent la Grèce et altérèrent l'antique humanité, la famille est tout à fait cette famille naturelle et sainte qu'on voit dans les *Védas*, qu'on voit dans l'*Avesta*. Elle a son harmonie normale et légitime. Quand plus tard la philosophie, la douce sagesse socratique de Xénophon<sup>1</sup> cherche logiquement quel est le vrai rôle de la femme, elle n'a rien à faire qu'à revenir tout simplement à ce que nous peint l'*Odyssee*.

La maîtresse de maison a dans Homère la moitié

1. Je me prive, à mon grand regret, de citer ces chapitres admirables de l'*Économie*, de Xénophon. On voit parfaitement que, si la guerre, la vie publique, le péril continu, éloignèrent les Grecs de la femme et scindèrent la famille, l'idéal du mariage fut tout à fait le même. Le cœur reste le cœur. Il varie bien moins qu'on ne dit. Rien de plus charmant que de voir dans Xénophon la sage royauté domestique de la jeune maîtresse de maison, qui, non seulement gouverne ses serviteurs et ses servantes, mais sait s'en faire aimer, les soigne, quand ils sont malades (ch. VII). L'époux n'hésite pas à lui dire : « Le charme le plus doux, ce sera lorsque, devenue plus parfaite



du gouvernement, tous les soins intérieurs, ceux même de l'hospitalité. Elle siège vis-à-vis du mari, et comme son égale au foyer. C'est à elle d'abord que doit s'adresser le suppliant. L'aimable Nausicaa qui accueille au rivage le naufragé Ulysse, lui recommande bien de parler d'abord à sa mère. Cette mère la sage Arété, semble pour tous une douce providence, et pour son mari même, Alcinoüs qui, déjà un peu vieux, se donne du bon temps, et (dit sa fille) « boit comme un immortel ». Arété le supplée ; par sa prudence et son esprit de paix, elle arrange, prévient les procès, elle est comme l'arbitre du peuple.

La femme est fort comptée par l'époux, par le fils. Laërte, dit Homère, eût fort aimé sa belle et sage esclave, Euryclée; il n'y toucha point « par crainte du courroux de sa femme ». Cette femme, mère d'Ulysse, en est tendrement aimée. Rien de plus naïvement pathétique que la rencontre du héros avec l'âme de sa mère. Il lui demande tout en pleurs ce qui lui a causé la mort. Serait-le destin? Seraient-ce les flèches de Diane, qui par les maladies nous enlève à la vie. « Non, mon fils, ce n'est pas Diane, non ce n'est pas le sort... mais c'est ton souvenir, c'est ta bonté, mon fils, qui m'a tuée. » C'est le regret d'un fils qui fut si bon pour moi.

que moi, tu m'auras fait ton serviteur. Le temps n'y fera rien. La beauté croît par la vertu. » Pour nous tromper sur tout cela, et nous faire croire que la femme (même aux temps homériques) était dépendante de son fils même, on ne manque pas de citer les paroles de Télémaque à Pénélope. Mais, à ce moment singulier, il a en lui un dieu qui le fait parler avec une autorité inusitée. Il a besoin d'imposer aux prétendants par ces paroles graves, etc. Benjamin Constant a finement expliqué cela et très judicieusement.



## IV

### L'INVENTION DE LA CITÉ

La première œuvre fut l'Olympe, la seconde fut la Cité.

Celle-ci, œuvre surprenante du génie grec, neuve alors, inouïe, sans exemple et sans précédents. Tout l'effort de l'humanité jusque-là n'a fait que des villes, des rapprochements de tribus, des agrégations de villages réunis pour leur sûreté. Des nations entières se sont accumulées dans les villes énormes d'Asie. Ces prodiges de Babylone, de Ninive, de Thèbes aux cent portes, avec leur éclat, leur richesse, n'en sont pas moins des monstres. A la Grèce seule appartient la création de la Cité, suprême harmonie d'art qui n'en est que plus naturelle, beauté pure, régulière, que rien n'a dépassée, qui subsiste à côté des formules du raisonnement et des figures géométriques, que la Grèce a tracées aussi.

La cité des Olympiens préparait-elle celle de la terre? Oui, l'Olympe déjà tend à la république. Les



dieux sont passablement libres; ils délibèrent, ils plaident; ils ont leur agora. Pluton, Neptune, en leurs royaumes, subordonnés, pourtant ont une indépendance. Toutefois l'élément monarchique persiste en Jupiter, l'Agamemnon des dieux. La Cité d'ici-bas sera tout autre chose. Elle rappellera peu l'irrégulier gouvernement du ciel. La république de là-haut est une œuvre enfantine devant la république humaine. De ce pauvre idéal, il faut du chemin pour qu'on arrive enfin au miracle réel, Athènes, au tout-puissant cosmos, organisme vivant, le plus fécond qui fut jamais.

L'œuvre ne fut pas tout humaine, ni spontanément calculée. De terribles nécessités agirent, aidèrent, forcèrent. Le péril doubla le génie. A travers les crises violentes qui, ailleurs, l'auraient étouffé, il se fit, se forgea, fut son propre *Vulcain*, son industriel *Prométhée*, bref, *Pallas Athènè*, Athènes.

Longue histoire que je ne fais pas. Il me suffit de l'indiquer.

Je l'ai dit : du sourire était né tout le monde grec, en son bel équilibre de fantaisie et de critique, — d'une part le gracieux génie qui lui faisait ses dieux, d'autre part l'ironie légère (toute instinctive et se connaissant peu), qui pourtant tenait l'âme étonnamment sereine, libre des dieux, libre du sort.

Ce sourire apparaît sur les marbres d'Égine. On se tue en riant. « Hasard? pourrait-on dire, impuissance d'un art maladroit? » La même expression est cependant marquée dans vingt endroits de *Illiade*. Le sang y coule à flots, mais les héros s'arrêtent volontiers pour causer. Il y a de grandes colères, de haine



aucune. Achille explique obligeamment à Lycaon, qui lui demande la vie, pourquoi il le tuera. Il l'a déjà fait prisonnier, et il a échappé; il le retrouve toujours; Patrocle est mort. « Et moi-même, dit-il, est-ce que je ne dois pas mourir jeune?... Donc, *meurs, ami*<sup>1</sup>!... »

Voilà un trait tout primitif. Parmi beaucoup de choses surajoutées, modernes, l'*Iliade* garde en général ce caractère d'âpre jeunesse. Ce n'est pas l'aube de la Grèce, mais c'est encore la matinée. L'air est vif. Une forte sève se sent partout. Verte est la terre, le ciel bleu. Un vent de printemps agite les cheveux des héros. On lutte, on meurt, on tue. On ne hait pas. On ne pleure guère. Il y a la sérénité haute d'un âge fier encore qui plane sur la mort et la vie.

Mais savent-ils ce que c'est que la mort? On pourrait en douter. Elle apparaît brillante, et quasi-triomphe. Monter sur un bûcher dans toute sa beauté, la pourpre et l'armure d'or, s'évanouir en gloires, ne quitter le soleil que pour la lumière douce des Champs-Élysées, où l'on joue avec les héros, ce n'est pas grand malheur. La mort donnée, reçue, n'altère pas beaucoup l'âme. Tandis que les Hébreux promettent aux enfants de Dieu de mourir vieux, la Grèce dit : « Les fils des dieux meurent jeunes. » Elle qui est la jeunesse même, elle ne veut de vie qu'à ce prix. Elle n'a pitié que de Tithon, vieux mari de l'Aurore, vieux sans remède, qui ne peut pas mourir.

Entre Grecs, on se querellait, on se battait toujours. Mais les guerres étaient peu de chose. Avec

1. Ἀλλὰ φίλος, θάνε καὶ σύ... *Iliade*, XXI.



beaucoup de sens, ils respectaient les temps de labour, de semailles. Ils semblaient, dans leurs luttes, leurs surprises et leurs embuscades, viser à la gloire de l'adresse; et, plus qu'aucune chose, faire risée de l'ennemi. Le beau était de l'enlever et de le rançonner. Mais ils ne gardaient pas d'esclaves. Ils n'auraient su qu'en faire. Leur grande simplicité de vie, leur culture si peu compliquée (souvent bornée aux oliviers, avec un peu de pâturage), n'en avaient guère besoin. L'esclave d'intérieur, employé aux soins personnels, leur eût paru intolérable. C'eût été pour eux un supplice d'avoir toujours là l'ennemi, une figure sombre et muette, une malédiction permanente. Ils se faisaient servir par leurs enfants.

Les Locriens, les Phocéens, jusqu'à la fin n'eurent pas d'esclaves. Si le Grec des rivages achetait par hasard un enfant aux pirates, il devenait de la famille. Eumée, dans l'*Odyssée*, vendu au roi Laërte, est élevé par lui avec sa fille. Il est comme un frère pour Ulysse. Il l'attend vingt années, le pleure, ne peut se consoler de son absence.

Chose assez singulière, mais qui est établie par le plus sûr des témoignages, celui de la langue même, et par un mot proverbial, la guerre créait des amitiés. Le prisonnier, mené chez son vainqueur, admis à son foyer, mangeant et buvant avec lui, entre sa femme et ses enfants, était de la maison. Il devenait ce qu'on appelait son *doryxène*, *δορύξενος*, l'hôte qu'il s'était fait par la lance. Lui ayant payé sa rançon et renvoyé chez lui, il demeurait son hôte, chez qui l'autre, allant aux marchés, aux fêtes du pays, logeait, mangeait sans défiance.



« L'esclave est un homme laid », dit Aristote. Et la plus laide des choses est l'esclavage. Cette monstruosité fut longtemps inconnue dans le pays de la beauté, la Grèce. Elle était en parfait contraste avec le principe même d'une telle société, avec ses mœurs et ses croyances. Comment, en effet, l'esclavage, « qui est une forme de la mort », disent très bien les jurisconsultes, se fût-il accordé avec une religion de la vie, qui voit dans toute force une vie divine? Cette joyeuse religion hellénique, qui, dans les choses, même inertes, sent une âme et un dieu, a justement pour base la liberté de tous les êtres<sup>1</sup>. L'esclavage, qui fait du plus vivant de tous *un mort*, est l'envers d'un tel dogme, son contraire et son démenti. La Grèce, par sa mythologie, émancipait les éléments, elle affranchissait jusqu'aux pierres. Était-ce pour changer l'homme en pierre? Elle humanisait l'animal. Jupiter, dans Homère, a pitié des chevaux d'Achille et les console. Solon fait une loi de l'ancienne prohibition religieuse qui défend de tuer le bœuf de labour. Athènes élève un monument au chien fidèle qui meurt avec son maître. L'esclave athénien était très près du libre, ne lui cédait point le pavé, dit Xénophon. Les Comiques en témoignent; souvent il se moquait de lui.

<sup>1</sup> La Grèce serait restée peut-être dans une certaine mollesse naturelle si les invasions doriennes n'y

1. « L'esclavage est la négation du polythéisme qui a pour principe l'autonomie de tous les êtres. » Observation neuve, juste et profonde de L. Ménard, *Polythéisme grec*, p. 205.



avaient apporté une violente contradiction. Sparte n'imposa pas seulement aux vaincus la misère, comme les Thessaliens aux *Pénestes*. Elle ne les tira pas au sort pour les approprier à chaque individu, comme les *Clérotés* de la Crète. Elle les garda en masse, en corps de peuple, mais constamment avilis et très bas<sup>1</sup>. Chose horriblement dangereuse qui maintint les vainqueurs eux-mêmes dans un état étrange d'effort et de tension, de guerre en pleine paix, dans la nécessité de veiller sous les armes, attentifs à tout et terribles, de n'avoir presque rien de l'homme.

La Laconie était une grande manufacture, un peuple de serfs industriels qui vendait du drap, des chaussures, des meubles à toute la Grèce. Elle était une grande ferme de serfs agricoles qu'on appelait par mépris (du nom d'une misérable petite ville détruite) Hélotés ou Hilotes. On ne levait que des tributs légers, de sorte qu'ouvriers, laboureurs, ils étaient fort à l'aise, gros et gras, sous l'outrage, sous les risées des maigres, qui, par une éducation spéciale, restaient une race à part. L'Hilote faisait ce qu'il voulait. Il semblait quasi-libre, — libre sous le fer suspendu, — libre moins l'âme. Le plus dur pour ces malheureux, c'est qu'on les méprisait tellement qu'on ne craignait même pas de les armer. Chaque Spartiate, à Platée, menait avec lui cinq Hilotes. Les

1. Pline dit : « Les Lacédémoniens inventèrent l'esclavage. » Il veut dire : une servitude jusque-là inouïe entre Grecs. Ce mot d'ailleurs est pris de l'ancien historien grec Théopompe, dont Athénée cite les paroles, ajoutant : « Les dieux punirent ceux de Chio qui, les premiers, imitèrent cet exemple, achetant des hommes pour se faire servir, quand les autres se servaient eux-mêmes. »



enfants même en faisaient un jouet. Tous les ans, lâchés des écoles pour quelques jours, ils chassaient aux Hilotes, les épiaient, outrageaient ou tuaient ceux qu'ils rencontraient isolés.

Sparte, en cela, en tout, fut une guerre à la nature. Son vrai Lycurgue est le péril. Ses fameuses institutions, si peu comprises des Grecs, ne montrent (sauf un peu d'élégance) que les mœurs des héros sauvages de l'Amérique du Nord, les mœurs de tant d'autres Barbares. De loin, cet héroïsme atroce de Sparte faisait illusion. Elle semblait un monstre sublime.

Ce qui choque le plus, c'est qu'avec une vie si tendue et de rude apparence, elle n'en eut pas moins un pesant machiavélisme, comme un art de terreur et de torpeur fatale pour amortir les cités grecques. Cet art, fort simple au fond, consistait à soutenir dans chacune le parti aristocratique. Les *meilleurs* (aristoi), les *honnêtes gens*, forts de ce nom d'amis de Sparte, peu à peu étouffaient le libre esprit local. Dans chaque ville, plus ou moins sourdement, ce débat existait. Poussé à bout, le peuple se faisait un tyran, contre lequel les riches invoquaient et le droit et l'appui de Lacédémone, qui, magnaniment, intervenait, *rétablissait la liberté*. Voilà comment elle gagnait de proche en proche. Sans avoir plus que deux cinquièmes environ du Péloponèse, elle le gouvernait, l'entraînait, et peu à peu tout le monde hellénique.

Aujourd'hui que la Grèce a fourni son destin, on peut juger bien mieux de tout cela qu'elle ne put le faire elle-même. Le titre de Lacédémone, ce qu'on



admirait d'elle, c'est qu'elle sut se préserver des arts. Elle mit tout son art à n'en avoir pas. Elle disait savoir combattre, non parler. A peine elle daignait laisser tomber de rares oracles. Partout elle donnait l'ascendant aux hommes inertes, oisifs, au parti muet, paresseux, des anciennes familles et des riches. Elle écrasait la foule active, le véritable peuple grec, bruyant, mobile, inquiet, si vous voulez, insupportable, mais prodigieusement inventif et fécond.

Résumons. Le duel était entre la guerre et l'art.

Deux choses pouvaient faire croire que l'art, le génie grec, seraient fatalement étouffés.

D'une part, le découragement, la fatigue de l'esprit public, quand on roulait de crise en crise, entre les factions, sans pouvoir avancer.

D'autre part, la terreur de ces nouvelles formes de guerre, de ces servitudes inouïes, le sort de Messène et d'Hélos, l'absorption de tant d'autres villes.

Cela porta un coup aux dieux. La *Moir*a, le partage, le dur destin qui partage les hommes, comme après le sac d'une ville on partage les captifs, fut la grande divinité. Sous d'autres noms, la Parque et Némésis qui s'indignent du bonheur de l'homme. Elles semblèrent avoir tendu un ciel d'airain, — le dur filet de fer où le plus juste, le plus sage, le plus habile, est pris. Chaque moment peut précipiter l'homme. Le citoyen libre et heureux peut demain, avec tous les siens, femmes, enfants, lié sous la lance, figurer aux marchés de Sicile ou d'Asie. Une terrible croyance se répandit, c'est que les dieux, loin d'être une provi-



dence pour l'homme, sont *ses jaloux*, ses ennemis, qu'ils l'épient pour le surprendre et l'accabler<sup>1</sup>.

De là une chose inattendue, peu naturelle en Grèce, bien étrange, la mélancolie. Elle est rare, exceptionnelle. Cependant vous l'entrevoiez dans Théognis, dans Hésiode. Ils espèrent peu, craignent beaucoup. Leur sagesse est timide. Dans le ménage même et l'économie domestique, Hésiode s'en tient aux conseils de la petite prudence.

Déjà il y avait eu bien du sérieux dans l'*Odyssée*. Des siècles la séparent du jeune sourire de l'*Iliade*. Mais, à travers les épreuves d'Ulysse, ses dangers, ses naufrages, l'injuste haine de Neptune, on voit toujours planer la noble et secourable Minerve pour soutenir le naufragé. Minerve a disparu dans Hésiode. Il dit expressément que les dieux sont jaloux de l'homme, attentifs à le rabaisser, à le punir de son moindre avantage, à reprendre sur lui ce que, par le travail, par l'art, il a pu conquérir.

Dans ce poète, honnête, d'esprit moyen, qui vise à rester en tout médiocre, on est surpris, presque effrayé de trouver consignée la légende terrible du grand procès contre les dieux, la légende de Prométhée.

Le Prométhée sauveur fut la Cité. Plus l'homme était abandonné de Jupiter, plus il fut pour lui-même une vigoureuse providence. Son Caucase, non de servitude, mais de libre énergie, fut l'acropole d'Athènes, où se rallia peu à peu tout le monde de la

1. Voir tous les textes réunis dans Nægelsbach, et l'importante thèse de M. Tournier : *Némésis et la jalousie des dieux*, 1863.



mer, et la race ionique, et les vieilles tribus d'Achaïe.

Athènes, plus menacée que toutes, qui, devant son port même (dans une île), avait l'ennemi, fit voir ce qu'était la sagesse, — souriante, mais forte et terrible, au besoin, accordant tout génie, la paix, la guerre, — la liberté, la loi, — tissant, comme Pallas, tous les arts de la paix, tandis que l'éclair héroïque jaillit de son puissant regard.

La Cité menant la Cité, étant sa loi à elle-même. Tous faisant toute chose, chacun à son tour magistrat, juge, soldat, pontife, matelot (car eux-mêmes montaient leurs galères). — « Donc, point de force spéciale? » Ne le croyez pas. Ces soldats sont Eschyle, Socrate, Xénophon, Thucydide, je ne sais combien de génies.

« Mais, dit Rousseau, il en coûtait. L'esclavage des uns faisait la liberté des autres. » De la Grèce, Rousseau n'a guère lu que Plutarque, le Walter Scott de l'Antiquité. Il n'a aucune idée de la vigueur d'Athènes, de sa brûlante intensité de vie. Il imagine que les maîtres ne faisaient rien, vivaient à la façon de nos créoles. Mais c'est justement le contraire. A Athènes, le citoyen se réservait ce qui veut de la force, les pesantes armures, les exercices violents, et, chose surprenante qu'on sait par Thucydide, le très rude métier de rameur! Il ne se décidait que rarement, et par nécessité extrême, à confier à des esclaves les vaisseaux de la république et l'honneur périlleux de ramer contre l'ennemi.

Ce fut le salut de la Grèce, Athènes, par ses vaisseaux, frappant partout à l'improviste, fatigua les lourds Doriens. Pallas, du haut de l'acropole, surveilla



les fureurs de Mars, et, comme dans l'*Iliade*, elle sut bien les paralyser. Elle eut tout près de Sparte des alliés, Arcadiens, Achéens, les petites villes d'Argolide, qui formèrent, sous Athènes, dans une île voisine, une ligue, une amphyctionie. On y dressa l'autel de Neptune pour les Grecs des îles, dont peu à peu Athènes fut chef pour le salut commun.

Cela sauva Sparte elle-même. Qu'eût-elle fait, inondée de l'Asie, sans Thémistocle et Salamine?



## V

### L'ÉDUCATION. — L'ENFANT. — HERMÈS

Le génie humain de la Grèce et sa facilité charmante, la magnanimité d'Athènes, éclatent spécialement en deux choses, la faveur avec laquelle elle accueille les dieux doriens, sa bienveillance admirative pour Lacédémone, son ennemie.

En l'honneur de ces dieux, rudes d'abord et demi-barbares (le roux Phoëbus à l'arc mortel, le lourd héros de la massue), Athènes inventa des fables ingénieuses. C'est Minerve elle-même qui recueillit Hercule à sa naissance, le sauva de Junon. Plus tard, elle garda et défendit les Héraclides réfugiés au foyer d'Athènes. Thésée, l'ami d'Hercule, est le protégé d'Apollon. Le dieu du jour éclaira pour Thésée les ténébreux détours du labyrinthe de Crète et sauva les enfants qu'eût dévorés le Minotaure. Ces enfants, chaque année, vont lui rendre grâce à Délos.

En retour, les Doriens, un peu humanisés, acceptèrent, accueillirent les anciennes religions, les dieux



chérés d'Athènes. Sparte, malgré son orgueil sauvage, reçut la Cérés de l'Attique. Hercule se fit initiateur à Éleusis par la déesse, et porta ses Mystères à Sparte, mais non pas son esprit de paix.

L'aveugle prévention de Tacite pour la Germanie, l'anglomanie française du dernier siècle, semblent se retrouver dans l'engouement étrange des grands utopistes d'Athènes pour la rude Lacédémone. Quand ils en parlent, ils sont de vrais enfants. L'extérieur austère les séduit. Ces Spartiates muets à grande barbe, sous leurs mauvais manteaux, nourris grossièrement, avec leur brouet noir, se réservant la pauvreté et laissant la richesse aux serfs, leur semblent des philosophes volontaires. On les pose en exemple. Platon, dans ce long jeu d'esprit qu'il appelle la *République*, les copie et les exagère jusqu'à l'absurdité. Xénophon leur prend ce qu'il peut pour l'éducation romanesque qu'il prête à son Cyrus. Le grand Aristophane loue Sparte, et se moque d'Athènes. Aristote, si sérieux lui-même par moments, les imite et n'est plus sage.

Il est vrai que, quand il s'agit de poser la haute formule, définitive et vraie, de la Cité, celle d'Aristote est précisément *anti-spartiate*. Il dit que la Cité, dans son unité même, n'en doit pas moins être *multiple*, non composée d'hommes semblables (comme était Sparte), mais « *d'individus spécifiquement différents* » (comme fut Athènes)<sup>1</sup>. Différences qui permettent le jeu des forces variées, l'échange des services et bienfaits mutuels, l'heureuse action réciproque de tous

1. Aristote, *Politique*, t. II, p. 90, éd. de M. B.-Saint-Hilaire.



sur tous. La Cité est ainsi, pour elle et pour l'individu, la plus puissante éducation.

Au centre du mouvement, on ne voit pas le mouvement, on n'en sent guère que la fatigue. Ces raisonneurs, pour tisser finement le fil subtil de leurs longues déductions, auraient voulu le calme et le silence que la vie agitée d'Athènes ne donnait guère. Ils enviaient, comme un séjour de paix, l'apparente harmonie de Sparte, cette vie contractée et terrible, fixée dans un mortel effort, où leur génie aurait été paralysé, stérilisé.

Dans la fausse Cité, strictement une et monotone, où tous ressembleraient à tous, le citoyen, anéanti comme homme, ne vivrait que par la Cité. Le héros, qui est l'expansion, riche, libre, de la nature humaine, si par impossible il venait à se produire, y paraîtrait un monstre.

A Sparte, tout fut citoyen. Et pas un héros, au sens propre.

Divin génie d'Athènes ! Ses plus grands citoyens ont été des héros.

Et cette belle singularité se voit même ailleurs qu'à Athènes. A un moindre degré, on la retrouve aux autres villes. Elle est la gloire du monde grec, et c'est elle qui en fit la joie.

Forte par l'agora, les lois, l'activité civile, l'âme se sentait grande et haute, dans une harmonie supérieure même à la Cité : *la vie grecque*. Par Homère, les jeux et les fêtes, par l'initiative des dieux éducateurs (Hermès, Apollon et Hercule), elle nageait plus haut que la patrie locale, dans l'éther de la liberté.

De là vient que la Grèce (sauf de rares moments



troubles) eut ce bel attribut de l'énergie humaine, que l'Orient n'a pas et encore moins le pleureur Moyen-âge, — le grand signe des forts : *la joie*.

Elle avait au talon des ailes; légère, sûre d'elle-même, à travers les combats, les travaux inouïs, elle est gaie manifestement, et sourit d'immortalité.

Rien ne dure. La Cité, cette œuvre d'art sublime, la Cité passera. Et les dieux passeront. Faisons l'homme éternel.

L'homme est le fonds de tout. Avant la Cité, il était. Après elle, il sera. Un jour viendra où de Lacédémone on ne trouvera plus que des ronces, d'Athènes quelques marbres brisés. L'âme grecque restera, la lumière d'Apollon et la solidité d'Hercule.

Cette âme sent et sait qu'elle est divine; elle a été bénie à sa naissance, bercée des nymphes et douée des déesses. L'enfant, en entr'ouvrant les lèvres, avec le lait, y a trouvé le miel qu'une abeille divine y déposa. Il est né pur. Pur le sein maternel<sup>1</sup>. On dit et l'on répète que la Grèce méprisa la femme. Je ne vois pas cela. Elle est associée au sacerdoce. Elle est sibylle à Delphes, prêtresse aux Grands Mystères, et pontife en Iphigénie.

1. La femme grecque, qui peut participer au sacerdoce, n'est point la douteuse Ève, si crédule au serpent, si fatale à ses fils, qui leur transmet le péché dans le sang, et qui les damne tous (sauf le nombre *minime, imperceptible* des élus). La fable de Pandore n'a pas du tout la même portée. Pandore ne corrompt pas la génération elle-même. L'enfant n'est pas impur avant de naître, et d'avance un peu damné. L'éducation ne sera pas, comme celle du Moyen-âge, le *Castoiment*, une discipline de punitions, de fouets, de pleurs, un enfer préalable.



Cela seul change toute chose. La mère est pure, la nature bonne. Donc, l'éducation est possible, une éducation naturelle qui, pour l'enfant, est la liberté même. On lui donne l'essor, on ouvre la carrière, on l'enhardit, le lance : « Cours... Va dans la lumière. Les dieux t'appellent et te sourient. »

L'Orient n'a d'éducation que ses disciplines sacrées. L'Occident, pour éducation, a l'écrasement de la mémoire. Il porte les mondes antérieurs, pesants, qui ne s'accordent pas.

La Grèce eut une éducation.

Éducation vivante, active, libre et non de routine. Éducation à elle, originale, sortant de son génie, s'appropriant à lui. Éducation surtout (ce que j'estime infiniment) légère, heureuse, qui, étant la vie même, allait sans se sentir et sans savoir son poids. L'être sain n'en sait rien. Il marche la tête haute, il va dans sa sérénité.

L'obstacle insurmontable à l'éducation orientale, sacerdotale, c'est le miracle. Le miracle et l'éducation sont deux mortels ennemis. S'il peut venir du ciel un miracle vivant, un dieu tout fait, inutile est l'art de le faire. Art même téméraire et impie; qu'est-ce que l'éducation sinon une audacieuse tentative pour créer par moyens humains ce que la prière seule doit obtenir d'en haut? L'idée que Dieu peut un matin descendre et dénouer tous les nœuds d'ici-bas, stupéfie l'âme indienne. Ce qu'elle garde d'activité va se perdant en fictions, et, de plus en plus puériles, s'usant aux noëls radoteurs du *bambino* Chrichna. L'enfant-Dieu éteint l'enfant-homme.

Tout au contraire la Grèce, peu crédule au miracle,



ne se fie pas aux dieux. Dans l'imagination, elle conserve le bon sens. Si elle permet à Jupiter de descendre et de faire Hercule, c'est à condition que le héros se fera beaucoup plus lui-même. Loin que ce père lui serve, il est au contraire son obstacle, dur, injuste pour lui; il le soumet au tyran Eurysthée.

Dès les âges antiques, la Grèce s'occupe de l'enfant. Mais, dans son mâle idéal, elle craint les faiblesses de la mère. Pour maître et précepteur, elle donne un héros au héros. Achille a pour maîtres Chiron et Phénix. Apollon et Hercule sont les élèves de Linus. Ces dieux eux-mêmes sont, avec Hermès, les maîtres de la Grèce et ses éducateurs. Ils répondent aux trois âges, forment l'enfant, l'éphèbe et l'homme. Heureux cadre, harmonique et doux, qui laisse tout essor aux natures si diverses. La jeune âme, suivant la voie tracée, d'un pas libre pourtant, d'Hermès en Apollon, d'Apollon en Hercule, par Minerve atteindra les hauts sommets de la sagesse.

La Grèce avait déjà Hermès, dieu des races antiques, pour précepteur, éducateur. C'est par un tour d'adresse et de génie que, transformant les nouveaux dieux, elle les concilia avec Hermès, et leur donna la jeunesse. Hermès garda l'enfant<sup>1</sup>.

Hermès perdit en gravité. Il ne fut plus terrible, comme il avait été en Arcadie. Il fut l'aimable dieu

1. Sur l'éducation grecque, outre les hautes autorités de Platon, Xénophon, Aristote (*Politique*), des textes fort nombreux se trouvent réunis dans Cramer, *Histoire de l'Éducation*, et spécialement dans le *Manuel* de F. Hermann, t. III, 2<sup>e</sup> partie, p. 161. (Heid., 1852.)



de la place publique, des communications, de l'enseignement. Il se rajeunit fort. Il se fait presque enfant. Il a seize ou dix-huit ans, le pied léger, ailé. Svelte coureur, il a non la molle élégance, mais les jolies mains de Bathyle. Chapeau ailé, et caducée ailé. A chaque âme qui meurt, d'un coup d'aile il vole aux enfers, pour la faire accueillir moins sévèrement de Pluton. Mais il n'en est pas moins présent sur toutes les routes pour diriger le voyageur, présent surtout aux portes du gymnase.

Le petit y arrive, quittant sa mère et sa nourrice, intimidé (pauvre petit). C'est le plus grand pas dans la vie. Oui, la *Chute* pour l'homme, c'est de quitter la femme, et pour la première fois d'aborder l'étranger. Le jeune dieu, charmant, sait bien le rassurer. Il est le mouvement, la course, la parole, au plus haut point, la grâce. Avec lui, l'enfant, tout séduit, oublie parfaitement le foyer monotone, la faible mère et la molle nourrice. Il ne connaît que le gymnase. Il en rêve, et d'Hermès; c'est sa mère et son Dieu.

Ce dieu justement lui demande ce que désire son âge, ce qu'il aime et ferait. Quoi? Simplement deux choses : gymnastique et musique, *le rythme et le mouvement*.

La liberté, le jeu, la course et le soleil, voilà sa vie. Il brunit, il fleurit. Il obtient tout d'abord la svelte plénitude, non maigre, mais légère, sur laquelle les dieux mêmes arrêtent volontiers le regard. L'Olympe, comme la terre, s'y complaisait. Et c'était œuvre sainte d'exposer la beauté au ciel. Athènes, pour rendre grâces de sa victoire de Marathon, voulut que



le plus beau des Grecs, que Sophocle, âgé de quinze ans, menât un chœur d'enfants, dansât devant les dieux.

Le beau de cet âge est la course. Vrai moment de la beauté mâle. Celle des femmes ici est molle et gauche, et j'allais dire pesante. La fille hésite et se prépare, lorsque déjà vainqueur l'autre est au bout et rit.

Heureux enfant! Hermès veut plus encore pour lui. Il appelle Castor à son aide. Pour prix à ce vainqueur on va donner... Mais devinez ici. Un trépied d'or? à lui? et que voulez-vous qu'il en fasse? Ce qu'il va recevoir... il en rougit d'avance, il frémit, il se trouble... Non, même au jour d'Hymen, quand la vierge viendra voilée, jamais tant ne battra son cœur. Un être merveilleux, que Neptune d'un coup de trident tira de la mer écumante, tempête animée, mais docile, terrible et douce, ardente, et lançant le feu des naseaux, des quatre pieds l'éclair... voilà ce qu'on va lui donner.

Il n'en croit pas ses yeux... Et, quand il est dessus, étonnant mariage! ils vont de la même âme. Ce cheval héroïque irait contre l'acier, et pourtant, au fond, c'est un sage. Dans son plus vif élan, il a la mesure et l'arrêt. Il peut suivre la pompe avec les jeunes vierges à la fête des Panathénées. Ne craignez rien pour la fille et l'enfant. Lui-même il sait qu'il porte un enfant, son ami, un peu flottant encore. Dans cette tête ardente du plus fougueux des êtres, un rayon est pourtant de la sobre, de la sage Athènes<sup>1</sup>.

1. Voir Xénophon, et un livre exquis et charmant de M. Victor Cherbulicz, *A propos d'un cheval* (Genève, 1860). Il explique admirablement comment



Cependant il faut bien s'asseoir. Voilà midi. En prenant son repas d'eau claire et de quelques olives, le cavalier déjeune aussi de l'*Iliade*. Chacun en sait un peu, un chant peut-être de mille vers<sup>1</sup>. Chacun son chant, son héros favori. Au bouillant, c'est Ajax; Hector au doux, au tendre l'amitié d'Achille et Patrocle. Entre ses types si variés, on choisit, on compare, on plaide (c'est le vrai esprit grec) pour celui-ci ou celui-là. Des harangues déjà commencent, Hermès sourit. Voilà des orateurs. Le gymnase est une agora.

Ainsi de très bonne heure se forme et s'assouplit la langue dans ces jeunes bouches. Vrais fils d'Ulysse, ils naissent subtils et curieux, de fine oreille et

le cheval participait à la douce éducation athénienne (p. 127). Dans le dur Moyen-âge, nulle équitation (p. 128). Le cheval est traité alors comme l'homme, non pas dressé, mais éreinté.

1. C'est la mesure commune des faibles mémoires. On le voit encore aujourd'hui en Serbie. Ces poèmes furent écrits dès que l'on put écrire, c'est-à-dire quand les relations habituelles avec l'Égypte fournirent le papyrus (entre 600 et 500 avant J.-C.). Il n'y eut jamais poésie plus *éducative* pour l'éducation d'énergie qui est celle de la Grèce. Elle est toute à la gloire de l'homme. L'Olympe y est si peu de chose que, lorsque Achille s'éloigne du combat, Jupiter ne fait contrepoids au héros qu'en lâchant tous les dieux ensemble. La très haute Antiquité grecque n'y est jamais. Tellement qu'Eschyle, qui a cette âme antique, semble l'aîné d'Homère. Beaucoup de choses sont anciennes pourtant et de grande valeur. Plusieurs modernes, de finesse admirable. Exemple : la froideur d'Hélène, la belle indifférente, quand elle croit que Paris, son amant depuis dix années, va être tué, et la légèreté qui la rend curieuse, qui lui fait presque désirer de retourner au lit de Ménélas. — Il y a aussi des additions de tout autre caractère, fort gauches et déplorables, très visiblement fourrées là pour faire rire la cour des tyrans, amuser les Pisistratides. Au XXI<sup>e</sup> chant de l'*Iliade*, les dieux se gourment bassement, et sont bafoués, ravalés autant déjà que dans Aristophane, mais non avec sa verve, son génie et son sens profond. — Ces taches n'empêchent pas que la jeune et forte *Iliade*, que l'*Odyssee* surtout, le poème de la patience, l'admirable épopée des Iles, ne soient l'aliment le plus sain pour nourrir, aviver, renouveler le cœur, — intarissable source de jeunesse éternelle.



délicate, soigneux du bien dire, calculés. Dans leurs rivalités, leurs colères même, ils visent à bien parler, comme si déjà ils songeaient que la parole est reine des cités, l'instrument des combats, plus graves, qu'il leur faudra livrer demain.

Vrai verbe humain, cette langue, devant laquelle toute langue est barbare, est naturellement si bien faite que celui qui s'en sert et qui la suit directement, par cela seul arrive bien. Sans parler de sa grâce et mélodique et littéraire, de sa variété en toutes les cordes de la lyre, notons la chose essentielle : elle a la vertu déductive, composition et décomposition, la puissance d'exposer et faciliter toute forme de raisonnement.

Cette langue était une logique, un guide, comme un maître sans maître. Dès le gymnase, affinée et facile, elle prêtait à la discussion. Mais, d'autre part, sa grande lucidité simplifiait, éclairait les débats.

Un idiome très parfait rend l'esprit serein, harmonique, le pacifie, dissipe nombre de préjugés d'ignorance qui font les haines, perpétuent les disputes. De là la grande douceur, la charmante docilité qu'on admire en ces jeunes gens de Platon et de Xénophon. Cette belle langue était leur Hermès, l'aimable conciliateur, qui rapproche et qui fait la paix<sup>1</sup>.

1. Voy. Steinhall et Baudry, *Science du langage* (1864). Je reviens tout à l'heure, et souvent sur ce grand sujet.



## VI

### APOLLON. — LUMIÈRE. — HARMONIE

Le plus beau jour du Grec, à l'âge où la mémoire s'empreint si fortement des grandes choses, c'était celui où il pouvait se joindre aux théories sacrées qu'on envoyait à Delphes, se mêler à la foule. Cette foule même était le plus grand spectacle du monde. Douze peuples à la fois, de toutes les parties de la Grèce, des villes même ennemies, marchaient pacifiés, couronnés du laurier d'Apollon, et chantant des hymnes, montaient vers la montagne sainte du dieu de l'harmonie, de la lumière et de la paix.

Delphes, on le sait, est le centre du monde, le point milieu. Jupiter, pour s'en assurer, des pôles un jour lança deux aigles qui justement se rencontrèrent aux cimes du Parnasse. Tout ce pays, d'après rochers, de précipices, de grottes obscures, habitées des génies inconnus de la terre, est, — entre les contrées humaines de Thessalie, de Béotie, — un monde à part, un sanctuaire sauvage que se sont réservé les



dieux. A l'entrée, dans le défilé des Thermopyles, est le Temple redouté de l'antique Cérès et de sa sombre fille, qui gardent la porte de la Grèce. Sur les vallées étroites, souvent noires et profondes, des rochers qui s'avancent de la grande chaîne en promontoires, montrent dans la lumière leurs nids d'aigles qui sont des villes, des temples étincelants, couronnés de statues.

Ces combats du jour et de l'aube rappellent au passant qu'il est dans les lieux mémorables où le beau dieu du jour, à l'arc d'argent, vainquit le dragon des ténèbres, Python, dont l'inférieure haleine répandait la nuit et la mort. Apollon siège encore au lieu de sa victoire sur les rochers qui en furent les témoins, lieu fatidique, austère, dont l'aspect seul élève, illumine, purifie l'esprit.

Un lieu moins grand que grandiose. Tout est modéré dans la Grèce, à la mesure humaine. Le Parnasse, imposant sans être gigantesque, domine de son double sommet la belle plaine qui s'en va à la mer. D'en haut, il verse Castalie, pure et froide fontaine, d'eau virgine et transparente, digne de servir un tel temple, chaste comme les Muses et leur dieu. Phœbus est un dieu solitaire. S'il aima Daphné (le laurier), ce fut en vain. Dès lors il n'eut que deux amours, la Mélodie et la Lumière.

A mi-côte, au-dessus de la ville de Delphes, pose dans sa majesté le temple. Autour une enceinte peuplée de monuments que tous les peuples grecs, étrangers, dans leur piété reconnaissante, ont bâtis là sans ordre. Cent petits temples y sont, trésors où les Cités ont mis leur or sous la garde du dieu. En groupes



irréguliers, tout un peuple de marbre, d'or, d'argent, de cuivre, d'airain (de vingt airains divers et de toute teinte<sup>1</sup>), des milliers de morts glorieux, assis, debout, rayonnent. Véritables sujets du dieu de la lumière. Le jour, c'est un volcan d'éblouissants reflets que l'œil ne soutient pas. La nuit, spectres sublimes, ils rêvent.

L'immortalité est sensible ici, et palpable la gloire. Il faudrait qu'un jeune cœur fût déshérité à jamais du sens du beau pour ne pas être ému. Le premier sentiment est la bonté des dieux. Ils sont là, ces dieux grecs, de plain-pied avec les héros historiques ou mythiques, sans orgueil, en bonne amitié. Tous ont entre eux un air touchant de parenté. Ulysse jase avec Thémistocle, et Miltiade avec Hercule. L'aveugle Homère royalement s'assoit devant ses dieux debout. Pindare, avec la lyre sacrée, la robe triomphale, pontificalement, chante encore. Autour de lui, ceux qu'il a célébrés, les vainqueurs d'Olympie, de Delphes. La Grèce leur est reconnaissante de la beauté qu'ils montrèrent ici-bas; elle les remercie d'avoir, par le constant travail de la culture vivante, par la forme admirable, réalisé Hermès, Apollon ou Hercule, et qui sait? Pallas? Jupiter? La statuaire perpétuait cela, le transmettait en images immortelles pour garder à jamais le trop rapide éclair où l'on vit un moment les dieux.

Lorsque les yeux s'accoutumaient un peu à cette splendeur, regardaient une à une ces têtes divines,

1. Quatremère, *Jupiter Olympien*, p. 60, etc. — Sur ce peuple de statues, et Delphes en général, je suis les descriptions de Pausanias.



fièrement dessinées sur l'azur profond d'un ciel pur, quelle devait être l'impression de la *via sacra*, de la montée de Delphes ! Et que de grandes paroles le cœur devait ouïr de ces bouches muettes ! quelles leçons douces et fortes, et quels encouragements ! Des vainqueurs d'Olympie à leur chantre Pindare, du grand soldat de Marathon, Eschyle, aux Aristide, aux Épaminondas, des vaillants de Platée à la prudence des sept Sages ! forte et sublime chaîne où grandissait le cœur. Il entendait très bien : « Approche et ne crains rien. Vois ce que nous étions, d'où nous partîmes et où nous sommes... Fais comme nous. Sois grand d'actes et de volonté. Sois beau, embellis-toi de formes héroïques et d'œuvres généreuses qui remplissent le monde de joie... Travaille, ose, entreprends ! Par la lutte ou la lyre, chantre, athlète ou guerrier, commence ! Des jeux aux combats, monte, enfant ! »

La Grèce, en sa religion la plus fervente et la plus vraie, garde tant de raison, un tel éloignement de l'absurde, de l'incompréhensible, qu'au lieu de donner la terreur de l'inconnu, elle marque la voie par où se fit le dieu, le progrès qui l'a mis si haut, par quelle série d'efforts, de travaux, de bienfaits, il gagna sa divinité. Une ascension graduée, non molle, mais austère, reste ouverte pour tous. Elle peut être ardue, difficile. Mais il n'y a point de précipice, point de saut, point de roc à pic, qui défend de gravir un ou deux échelons.

Le novice, entrant dans le temple, devant la noble image, dans la présence même du dieu, n'oubliait



nullement les récits populaires que l'on faisait de son enfance. Phœbus était né colérique, un dieu sévère, vengeur. Dans la sauvage Thessalie où il parut, son arc, souvent cruel, lançait des fléaux mérités. Dur pasteur chez Admète, humble ouvrier à Troie, dont il bâtit les murs, il n'était pas encore le dieu des Muses. Demi-barbare et dorien qu'il est d'abord, le génie ionique et l'élégance grecque l'adoptent, l'embellissent, vont toujours le divinisant. Athènes le célèbre à Délos. Chaque année, le vaisseau qui ramena aux mères les enfants délivrés, les porte à leur sauveur Phœbus, et ils l'amuse de leurs danses. Ils lui dansent le labyrinthe et le fil conducteur, le mêlent et le démêlent. Ils dansent l'enfance d'Apollon, la délivrance de Latone, sa bien-aimée Délos, qui le berce au milieu des flots.

Ainsi le dieu des arts est lui-même œuvre d'art. Il est fait peu à peu, de légende en légende. Il n'en est que plus cher à l'homme et plus sacré. Il prend de plus en plus un cœur humain et grand, cette large et douce justice, qui, voyant tout, comprend, excuse, innocente et pardonne. A lui accourent les suppliants, les criminels involontaires, victimes de la fatalité, les vrais coupables même. Oreste y vient, perdu, désespéré, tout couvert du sang de sa mère (que son père lui a fait verser). Il est de près suivi, serré des Euménides; son oreille effarée sent siffler leurs fouets de vipères. L'aimable dieu lui-même, descendu de l'autel, conduit l'infortuné à la ville qui seule possède l'autel de la Pitié, la généreuse Athènes. Il le mène à Minerve. La puissante déesse (miracle inespéré) calme les Euménides, fait asseoir pour la



première fois ces vierges épouvantables qui, jusque-là errantes, parcouraient, effrayaient la terre.

Le culte d'Apollon ne naît point du hasard ni du vague instinct populaire. Dans ses formes les plus antiques, il a le caractère d'une institution d'ordre, d'humanité, de paix. A Délos, on ne lui offrait que des fruits. Les Athéniens, pendant ses fêtes, ne faisaient nulle exécution. Les jeux de Delphes, en leur principe, ne ressemblaient en rien aux autres. Ils respiraient le doux esprit des Muses. La fête était inaugurée par un enfant. Bel enfant, sage et pur, gardé par son père et sa mère, digne de figurer le dieu. On le menait en pompe, au son des lyres et des cithares, dans les bois de laurier qui croissaient près de là, et le jeune Apollon, de sa main virginale, coupait pour l'ornement du temple les rameaux de l'arbre sacré.

Les combats n'étaient qu'un concours de lyre, de chant. On chantait surtout la victoire du dieu de la lumière sur le noir dragon de la nuit. Les femmes, dans la liberté sainte des mœurs primitives de la Grèce, se mêlaient au concours. On voyait au trésor du temple l'offrande gracieuse d'une jeune muse, qui, contre les Pindare et tant de grands poètes, plut au dieu et gagna le prix.

Les seuls exercices gymniques étaient dans l'origine ceux des adolescents, dont l'âge et l'élégance représentaient le dieu de Delphes. Jeux véritables, et non combats, étrangers à la violence emportée des combats d'athlètes qui s'y mêlèrent plus tard. C'est



tard aussi, et malgré lui, qu'Apollon accepta dans ses fêtes la course bruyante des chars, leur tumulte, les accidents souvent sanglants, tragiques, dont ils étaient l'occasion.

Tout cela fut importé d'ailleurs, aussi bien que l'ivresse, l'orgie, d'un autre culte; aussi bien que la flûte à sept tuyaux, l'instrument de Phrygie, dont le souffle barbare imposait silence à la lyre. Celle-ci, faible et pure, avait cette supériorité qu'elle n'absorbait pas la voix humaine. Au contraire, elle la soutenait, l'embellissait et lui marquait le rythme. Elle était l'amie, l'alliée de cette noble langue où la Grèce voyait le signe supérieur de l'homme : le langage *articulé, distinct* (meropès anthrôpoi, *Homère*). Le *Barbare*, c'est le *bégayeur*. Les Barbares et leurs dieux ne parlaient pas, hurlaient ou soufflaient dans ces instruments qui brouillaient la pensée et barbarisaient l'âme. C'était au son de cette flûte, compliquée, dissonante, d'effet lugubre, orageux et fiévreux, qu'on menait les hommes au carnage. Les laideurs de l'orgie sanglante qu'on appelle la guerre faisaient horreur au dieu de l'harmonie.

Elle entrait dans le cœur dès qu'on mettait le pied au sol sacré de Delphes. L'harmonie y était dans le silence même. Sur la plaine et les monts, aux bois sacrés, on la sentait partout. Au temple, aux pieds du dieu, devant sa lyre muette, on entendait en soi un céleste concert. La nuit, et les portes fermées, au dehors des murs, s'exhalaient de faibles et suaves accords, comme si à ces heures solitaires la lyre frémissait vaguement et vibrait des pensées du ciel.



La grande lyre devant Apollon, c'était la Grèce elle-même, par lui réconciliée. Tous les peuples helléniques arrivaient à ses pieds, sacrifiaient ensemble, mêlaient et la parole et l'âme. Les dialectes spéciaux, le léger Ionique, le grave et fort Dorien, l'Attique, adoucis l'un par l'autre, se rapprochaient, communiaient ensemble dans la langue de la lumière (j'appelle ainsi la langue grecque). La lumière, qui écarte les funestes malentendus, est un puissant moyen de paix. Elle rassure, rassérène l'âme. On ne hait guère, on ne tue point l'homme avec qui l'on peut s'entendre, en qui, par les idées, les sentiments communs à tous, on a trouvé son propre cœur.

Si quelque chose put rapprocher les hommes et les cités, les confondre, amis, ennemis, ce fut de voir, devant cet autel pacifique, leurs enfants qui chantaient ensemble, parés du laurier fraternel. Pleins de joie, d'intérêt, ils contemplaient ce jeune monde sans haine encore, sans connaissance même des anciennes divisions. Eux-mêmes ne s'en souvenaient guère. Ils étaient tout à ce spectacle charmant de la Grèce future, qui s'essayait déjà, luttait de force et d'élégance, de grâce et de beauté. Cela dominait tout, mettait loin tout autre pensée, n'en laissait que d'admiration, d'art et de bienveillance. Tel, plus que son fils même, louait le fils de l'ennemi.

Les effets en furent admirables. Chaque ville envoyait, avec ses jeunes combattants, de nombreuses députations d'hommes mûrs et graves, qui devaient les soutenir et juger ensemble les jeux. Ces députés (Amphictyons) réunis se trouvaient former un corps considérable qui semblait la Grèce elle-même. Sou-



vent, dans les querelles ou d'hommes ou de cités, on les prit pour arbitres. Le faible, l'opprimé, s'adressaient volontiers à eux, et les priaient d'intervenir. Sans y songer, ils devinrent peu à peu les juges souverains de la Grèce. Ils étaient forts du dieu, siégeant à son autel, parlant comme en son nom. Ils étaient forts aussi de l'autorité redoutée des deux déesses, Cérès et Proserpine, qu'ils honoraient aux Thermopyles. Qui méprise Proserpine en meurt. Cette heureuse superstition, très puissante au début, contint et désarma les Cités violentes qui auraient dépeuplé la Grèce. Le serment des Amphictyons semble dicté par l'horreur qu'inspiraient les exterminations récentes, la mort des villes (d'Hélos et de Messène). Ils juraient « de ne jamais détruire une ville grecque, — et de ne pas lui détourner ses eaux courantes ». Dans la Grèce, sèche et si coupée, où l'eau, perdue si vite, est pourtant la vie même, elle était mise, comme en Perse, sous la garde sacrée des dieux.

Premier type et premier exemple, — faible encore, mais fécond, — de fédération fraternelle, de la grande lyre sociale, qui, laissant à chaque corde sa liberté, son charme, les unit d'amitié, éteint les dissonances, et, si elles surviennent, par un doux ascendant, les fait rentrer dans l'harmonie.

Apollon ne s'en tint pas là. Sur le théâtre même des guerres les plus cruelles, aux champs fumants encore des cités du Péloponèse, il tenta de fonder la paix, — tout au moins, la paix passagère que donnaient les fêtes et les jeux. Dans un songe où il apparut, il conseilla aux Éléens d'élever un autel au dieu de leurs ennemis, à Hercule, le patron de Sparte. On



obéit. Par un sacrifice admirable des haines et des rancunes, de quatre ans en quatre ans, l'autel des Éléens unit la Grèce à Olympie, comme elle l'était à Delphes. Vainqueurs, vaincus, Grecs des monts, Grecs des îles, Sparte et Athènes, y vinrent, honorèrent leurs dieux mutuels. Pour quelques jours au moins, la guerre cessait. Cela semblait si doux, qu'on fit un dieu de *la Trêve* même. Divinité aimable qui changeait les esprits, et souvent amenait sa fille, la charmante, l'adorée, *la Paix*.

Ces fêtes générales et les particulières, presque aussi générales, comme les Panathénées d'Athènes qui attiraient une affluence immense, couvraient les routes de peuple, voyageurs curieux, pèlerins, athlètes, chantres errants. On y rencontrait les dieux mêmes, qui parfois voyageaient<sup>1</sup>, qu'une ville amie appelait pour honorer une autre ville, ou pour se protéger contre quelque fléau, d'épidémie, de guerre civile. Grand mouvement, mélange, hospitalité mutuelle, échanges de fêtes et de rites, de chants et de fraternité.

Sur les hommes et les dieux, sur ces foules et ces fêtes, sur tout ce mouvement où rien ne discordait, trois lumières se croisaient et faisaient l'unité. Aux splendeurs enflammées, poudreuses, d'Olympie, répondait l'éther fin, azuré, de la vierge Attique. Et sur le tout flottait, dans un charme divin, le chaud rayon d'or d'Apollon.

1. Voyages et hospitalités qui rapprochaient les dieux, les mêlaient, peu à peu préparaient la grande *Unité divine*, où la Grèce arrivait d'elle-même, et sans besoin d'aucun secours de l'Orient. Sur les théoxémies, voy. A. Maury, II, 28.



## VII

### HERCULE

Dans cette belle lumière de Delphes, une ombre m'est restée. Je voudrais l'écarter. Elle me suit. Est-il sûr que le dieu du jour ait pour jamais vaincu, dans le serpent Python, les vieilles puissances de la nuit?

Aux sombres défilés des étroites vallées de Phocide, le long des précipices, devant ces grottes aux singuliers échos, les figures fantastiques des Pans m'apparaissent toujours. Plus loin, au pays des Centaures, ces formes monstrueuses osent encore, le matin, le soir, se montrer aux basses prairies. A Delphes même, au temple, sans respect pour la lyre du dieu, des bruits arrivent, étranges, le tambourin barbare, la flûte de Phrygie, les lourds pleurs de l'ivresse et d'indignes sanglots.

Un témoin des plus graves nous le dit : quand la Grèce fut rassurée par sa grande victoire sur l'Asie, une autre guerre, contenue jusque-là, éclata avec



violence, celle de la flûte et de la lyre<sup>1</sup>. La première à grand bruit se déchaîna partout, et avec elle le cornu d'Orient, dieu bouc, dieu taureau, et dieu femme. Ce nouveau venu, ce Bacchus, déjà s'était glissé aux Mystères de Cérès, comme son fils, l'innocent Iacchus. Il grandit par la force d'une fable pleureuse (l'Enfant mort et ressuscité). Par là, il fut bientôt le maître des Mystères et de la pauvre Cérès même. Une fumée malsaine semblait errer, flotter. Tout ce que la nature a de secrets orages, tout ce qu'un cœur malade a de fièvre et de rêve, ce que la lumière d'Apollon, la lance de Pallas avaient intimidé, se lâcha et ne rougit plus. La femme, que les guerres tenaient au foyer seule et veuve, la femme échappe, et suit Bacchus. Les longs vêtements tombent. Elle court, les cheveux au vent, le sein nu. Délire étrange! Quoi! pour pleurer Bacchus, faut-il ce fer aigu sous la vigne trompeuse? Faut-il la nuit et le désert? ces courses aux forêts, ces cris et ces soupirs, pendant qu'une musique lugubre couvre d'un faux deuil leurs transports!

Le même témoin nous le raconte : la furie de la flûte (c'est-à-dire de Bacchus), après les guerres médiques, s'attaqua à Lacédémone<sup>2</sup>. Ses fortes filles, délaissées, se vengent de l'amour; elles promènent l'orgie sur l'âpre Taygète. Mais Athènes n'est pas au-dessous en folie. Partout la flûte et le délire. Partout de furieuses thyades. Celles d'Athènes allaient en bandes à Delphes même, sous les yeux d'Apollon, des

1. Aristote, *Politique*, t. I, p. 159, éd. B.-Saint-Hilaire.

2. *Ibid.*



chastes Muses, enlever les Delphiennes, les faire délirer avec elles, courir la nuit, ne les rendaient qu'au jour.

L'air d'alentour n'est plus le même. La sauvage vertu d'Hippolyte, où les vainqueurs des jeux cherchaient l'énergie souveraine, elle chancelle, elle mollit. Ils sont trop fiers, ces mâles, pour rechercher la femme. Ils ont pour les bacchantes un accablant mépris. Et cependant (miracle affligeant de Bacchus), ce bruit trouble, énerve, alanguit. C'est comme un orage imminent qui fait respirer mal. L'esprit erre aux forêts. « Où vont-elles? et que veulent-elles? Je ne les suivrais pas, mais je voudrais savoir... Est-il vrai que le faon, déchiré de leurs ongles, est mordu de leurs dents, que le sang chaud, à longs traits, les enivre, gonfle leur sein d'amour pour ce dieu-femme, qui fait haïr les mâles, qui leur fit mettre à mort Orphée? »

Que t'importe, jeune homme? Viens avec moi plutôt. Asseyons-nous au pied de ces héros d'airain que le soleil levant de Delphes embrase. Tous les monts se couronnent de lumière vive et pure. Dentelés finement, comme d'un net acier sur l'azur, leurs pics percent le ciel. Celui-ci, calme et fort, qui regarde d'en haut tous ses voisins de Thessalie, il triomphe en sa gloire. C'est OËta, le bûcher d'Hercule.

Puisse la légende héroïque lutter contre Bacchus! Puisse le bon, le grand Hercule raffermir, soutenir ce jeune homme chancelant, le tenir ferme et haut dans le saint parti de la lyre. Hercule, qu'on croit grossier, ne connaît que la lyre. S'il a été parfois un rival d'Apollon, il est encore plus son ami. Il est le héros



d'Occident que persécute l'oriental Bacchus, le féminin, le furieux<sup>1</sup>.

Ce qui avait manqué au noble dieu du jour pour soutenir cette grande guerre, voudrais-tu le savoir? C'est la peine, la douleur, la mort, c'est le bûcher, mon fils! Apollon qui n'est que lumière, n'a pu descendre au royaume sombre. Il n'a pas eu la lutte, il n'a pas eu l'effort contre la mort, contre l'amour. Il n'a pas eu le malheur et les crimes involontaires, et les expiations d'Hercule, cette flamme enfin qui, traversée, le met pur et vainqueur au ciel.

Mais ce qui a manqué le plus à Apollon, c'est le travail. Il avait essayé, il se fit maçon même, mais sa trop fine main aurait perdu la lyre, n'en aurait plus senti les cordes délicates. A d'autres il a laissé les labeurs, la sueur, la course aux pieds ailés d'Hermès, la lutte au bras d'Hercule, les œuvres méprisés de la grande lutte contre la terre. Il lui laisse le meilleur peut-être, le dur travail, mon fils, le grand viatique de la vie qui la maintient sereine et forte. L'art éthéré, la muse, sont-ils assez? J'en doute. Suffisent-ils pour nous soutenir contre l'assaut de la nature? Non, crois-moi, il faut la fatigue, le travail de toutes les heures. Moi, je le remercie. Il m'a servi, mené, mieux qu'un meilleur peut-être. Je mourrai riche d'œuvres, sinon de résultats, au moins de grandes volontés. Je les dépose aux pieds d'Hercule.

1. C'est tard, bien tard, et par Diodore seulement, que nous apprenons cette haine de Bacchus, qui, au fond, en veut à Hercule beaucoup plus que Junon. Révélation vraie et profonde, que le simple bon sens aurait pu nous faire deviner. Mais ce fut un secret dangereux que personne n'eût osé révéler, tant que Bacchus fut maître et qu'il eut à ses ordres un monde d'initiés. Un seul mot échappé mit en danger Eschyle.



Il y a cent héros dans la Grèce. Mais il n'en est qu'un seul dont les exploits soient des *travaux*.

Chose étrange et qui stupéfie! La Grèce a un bon sens si fort, une raison si merveilleusement raisonnable que, — contre ses préjugés même, le mépris des labeurs qu'elle nomme serviles, — son grand héros divinisé, c'est justement *le Travailleur*.

Et songez qu'il ne s'agit pas de travaux élégants, nobles tout héroïques. Il s'agit des grossiers, des vils et des immondes. Mais la magnanime bonté de ce héros ne connaît rien de bas en ce qui sert le genre humain. Il combat corps à corps les marais, hydres empestées. Il force les fleuves de l'aider, ici les divisant, là les lançant d'ensemble dans ces étables d'Augias qu'ils noient, balayent et purifient. Qu'y aurait fait l'arc d'Apollon? Pour détruire à jamais Python, il fallait bien plus que des flèches. Il fallait la persévérance et l'humble héroïsme d'Hercule.

Le grand libérateur des Perses, on l'a vu, est le forgeron. Gustasp aussi, l'un de leurs grands héros, choisissant un métier, prend la forge et l'enclume (*Shah-Nameh*). Mais le fer ennoblit, le marteau est une arme aussi bien qu'un outil. La Perse n'eût osé mettre son héros aussi bas. Le génie grec est si hardi, si libre (et libre de lui-même), qu'il n'a pas craint d'abaisser son Hercule, qui, en effet, n'en devient que plus grand. Il remplit l'idéal persan mieux que la Perse même n'a pu le faire. Bienfaiteur de la terre, il la purge et il l'embellit. Il en bannit les morbides torpeurs. Il l'oblige au travail, y crée des champs féconds. Il perce les monts de Thessalie, et les eaux dormantes s'écoulent; voilà un paradis, la vallée



de Tempé. Partout des eaux pures et rapides, des voies larges et sûres. Il est l'ouvrier de la terre, son artisan qui la façonne pour l'usage du genre humain.

Cette conception d'Hercule étonne en tous les sens. Elle dépasse énormément l'*Iliade* et l'*Odyssee*. Hercule a la fougue d'Achille, mais bien plus de bonté. S'il a méfait, il se repent, répare. Sa simplicité héroïque l'éloigne fort d'Ulysse. Ce parfait Grec des îles, si rusé, est bien loin du vaste cœur d'Hercule. Par terre, par mer, Ulysse cherche sa petite patrie, l'autre la grande; il veut le salut de la terre, l'ordre et la justice ici-bas.

Hercule est la grande victime, l'accusation vivante contre l'ordre du monde et l'arbitraire des dieux. Sa mère, la vertueuse Alcmène, fidèle, l'a voulu légitime, et il se trouve *bâtard*. Conçu l'aîné, il naît *cadet*, par l'injustice de Jupiter. Enfin il est *esclave*.

Esclave de son aîné, le faible, le lâche Eurysthée. Esclave domestique et vendu. Esclave de sa force et de l'ivresse du sang. Esclave de l'amour, car il n'a rien autre ici-bas.

Sa force épouvantable est sa fatalité. Il n'est pas en rapport avec la faiblesse du monde. Souvent il croit toucher, il tue. Ce bienfaiteur des hommes, généreux défenseur des opprimés, des faibles, vit accablé de crimes involontaires, de repentirs, d'expiations.

On le représentait petit, trapu, très noir. Il tient de la bonté du nègre, autant que de sa force. Antar, l'hercule arabe, est noir. Dans le *Râmâyana*, l'hercule



indien, si bon, si fort qui porte les montagnes, Hanouman, n'est pas même un homme.

Ainsi, partout l'instinct populaire a pris pour héros le dernier, le plus humble, la victime du sort. C'est la consolation des foules opprimées d'opposer la grandeur du misérable et de l'esclave à la sévérité des dieux, un Hercule à un Jupiter.

Légende des tribus inférieures, touchante, mais sublime et bouffonne. Ils font Hercule à leur image. Il a des appétits terribles, mange un bœuf. Mais il est bon, il laisse rire de lui. Il aime à rire lui-même. Quand il a pris vivant l'affreux sanglier d'Érymanthe que lui demanda Eurysthée, il le lie, il l'apporte hérissé, la hure noire montrant les dents blanches. Le roi, épouvanté d'un tel don, s'enfuit de son trône, à toutes jambes, se met dans un tonneau d'airain. On croit lire la scène allemande de l'ours que Siegfried s'amuse à lâcher, dans les *Nibelungen*.

Hercule étant la force même, les plus forts, les Doriens se l'adjugèrent, le firent l'aïeul des rois de Sparte. Mais il est justement le contraire de l'esprit spartiate. Il est l'homme de l'humanité hors de l'égoïsme exclusif d'une cité si concentrée en soi.

Il vint chez les Athéniens, qui, gracieusement, assurèrent qu'à sa naissance Minerve l'avait recueilli dans ses bras. On l'établit à Marathon. On le fit ami de Thésée. Et toutefois sa légende est loin d'être athénienne. Il humilie Athènes en sauvant Thésée des enfers.

Il est le héros propre au pays des athlètes, à la bonne et vaillante Béotie (méprisée bien à tort d'Athènes),



pays rural, de poètes et de héros, d'Hésiodé, de Pindare, d'Épaminondas. Il est de Thèbes, à moins qu'il n'y vienne de la forte Argos. Il a grandi autour d'Élée et d'Olympie, dans leur riche plaine. Jeune, il a combattu aux profondes forêts d'Arcadie. Il est l'enfant d'adoption de ceux dont on parle trop peu, des tribus inférieures qu'éclipsait la Cité, d'une Grèce moins brillante, mais forte, généreuse, qui eut moins d'art, et plus de cœur peut-être. Monde obscur et sans voix. Il survit dans Hercule.

Trois ou quatre alluvions de races antiques, superposées en quelque sorte, sont en ce jeune dieu, qui est venu assez tard dans la mythologie. Les Pélasges n'ont pas tous péri, ni les glorieux Achéens qui prirent Troie. Les masses assujetties qui cultivaient la Thessalie, qui y firent les travaux nommés du nom d'Hercule, subsistaient à coup sûr. Tous purent contribuer à la grande légende.

Dans ses statues, Hercule a le trait des athlètes, la frappante disproportion du *pectus* énormément large et de la tête fort petite. Même inégalité dans sa nature morale. Il a de la bête et du dieu. Quand le barbare arrêt de Jupiter lui a signifié que lui, le fort des forts, il sera esclave du lâche, il tombe en un affreux délire, devient fou de douleur, ne reconnaît plus ses enfants, y croit voir des monstres et les tue. Et il est le plus doux des hommes, le plus docile aux dieux. Dès qu'il revient à lui, sans foyer, sans famille, il commence, le grand solitaire, les durs et longs travaux qui vont sauver le genre humain.



Le premier, c'est la paix. Il la mettra partout en Grèce par la force de son bras. Les aînés du vieux monde, les monstres, hydres et lions sont étouffés. Les nouveaux tyrans, les brigands, sentent le poids de sa massue. Les forêts mal famées, les défilés sinistres deviennent sûrs. Les fleuves indomptés sont vaincus, resserrés, forcés de marcher droit. Leur rive est une route. La Grèce librement circule, communique avec elle-même, s'assemble à Olympie, où Hercule a fondé devant l'autel de Jupiter les combats de la paix, des combats non sanglants. Là, lui-même il enseigne les exercices qui feront des Hercules, qui créeront le calme héroïsme, qui fonderont l'homme indestructible et le feront de fer pour servir la Justice. Mais nulle concurrence violente, nulle animosité. L'olivier est la seule couronne qu'il donne aux vainqueurs de ses jeux.

La Grèce est trop petite. Il part. La paix qu'il y a faite, il veut l'étendre au monde, partout fonder le nouveau droit. L'ancien fut, sur tous les rivages, d'immoler l'étranger. En Tauride, une vierge l'égorgeait aux autels. En Thrace, un roi barbare jetait des hommes aux chevaux furieux, les saoulait de chair humaine. Au nord, la cruelle Amazone faisait risée du sang des mâles. Même férocité en Afrique, où Busiris donnait aux naufragés l'hospitalité de la mort. Au bout du monde, en Ibérie, Géryon dévorait des hommes. Voilà les adversaires d'Hercule. Il les cherche au delà des mers, les trouve et les atteint, les traite comme ils avaient traité leurs hôtes. La loi de l'hospitalité se fonde, du Caucase jusqu'aux Pyrénées.



Hercule rompt les mystères qui firent la force des Barbares. Il brave la sombre mer du nord, sanctuaire des tempêtes, où nul n'osait entrer, mer féroce, *inhospitalière*. Il sourit et l'appelle Euxin (*hospitalière*). La reine de cet affreux rivage, l'Amazone, est domptée comme sa mer elle-même. Il lui enlève sa ceinture et par là son féroce orgueil. Partout devant lui la nature perd sa virginité sauvage. A Gadès, il rompt la vieille barrière ; d'un coup d'épaule, il écarte deux mondes, fend le détroit. Par lui, la petite Méditerranée devient femme du grand Océan, et, tournant le dos à la Grèce, regarde la lointaine Atlantide. Son flot salé d'azur, émancipé, bondit dans cette immensité que n'a pas vue le ciel d'Homère. L'Olympe est dépassé. Que deviendront les dieux ?

Le téméraire ne s'est pas arrêté. L'infini ténébreux de la forêt celtique ne l'intimide pas. Il la perce en ses profondeurs. Il perce les glaciers des Alpes, la désolation éternelle. Il rit des noirs sapins, il rit de l'avalanche. De ce lieu de terreur, il fait sans façon une route, la grande route du genre humain. Tous désormais, et les plus faibles, pauvres, femmes, vieillards courbés sur leur bâton, sans peur, suivent le chemin d'Hercule.

Il avait fait beaucoup. Il laissait derrière lui des monuments durables. Il crut pouvoir s'asseoir et se reposa sous l'Etna, au pied du grand autel qui fume éternellement. Il respira, il contempla paisible ces champs sacrés, bénis, toujours parés des fleurs que cueillit Proserpine, et il rendit grâce aux déesses. Son cœur vibra de joie. Dans sa simplicité héroïque (et point orgueilleuse), il pro-



nonça ce mot : « Il me semble que je deviens Dieu <sup>1</sup>. »

Les dieux l'attendaient là. Némésis l'entendit. Cette déesse sauvage, et son génie funèbre Atè, volent incessamment par toute la terre et recueillent les mots imprudents de la prospérité, ces cris de fierté ou d'audace qui, par malheur, nous montent aux lèvres et donnent aux jaloux de là-haut un prétexte pour nous punir. Némésis ou Moira veut dire *distribution, partage*. Elles ont fait les lots aux mortels, mais avec des réserves avares<sup>2</sup>. Elles donnent peu et gardent beaucoup. Elles lâchent certaine faveur, en limitant, refusant le surplus, le *trop, l'excès*. Ce trop, c'est la gloire, le génie, la grandeur de l'homme, ce par quoi il se fera dieu, donc, ce que les dieux frappent. Dédale, Icare, Bellérophon, furent punis d'avoir pris des ailes. Dans Homère, les vaisseaux trop hardis, trop heureux sont changés en rocs par Neptune. Le bon et pieux Esculape n'a-t-il pas été foudroyé pour avoir guéri, sauvé l'homme?

Bien plus criminel est Hercule! La mère des hommes et des dieux, charmante et vénérable, *Terra-mater*, il l'a forcée. Il a beau dire que c'est amour, qu'en lui perçant ses monts et purgeant ses marais, arrachant la noire chevelure de ses forêts humides, il a émancipé Cérès. Elle en reste troublée. Si jadis (à en croire la fable) elle pleura les assauts de Neptune, combien profondément doit-elle être indignée contre Hercule, qui n'est qu'un mortel?

1. Ces choses sublimes, quoi qu'on ne les trouve que dans Diodore et autres auteurs relativement modernes, sont certainement des traditions antiques.

2. Rien de plus instructif sur ce sujet que la thèse de M. Tournier, *Némésis et la jalousie des dieux*, 1863.



L'est-il? ne l'est-il pas? ce téméraire, avec ses travaux surhumains? C'est ce qu'il faut savoir. Entre les vieilles déités outragées de la terre et la jalousie du jeune Olympe se fait un pacte étrange. Le dernier né, Bacchus, faux frère d'Hercule, entreprend de le perdre. Mais que dit Jupiter? Il laisse agir, — pour éprouver son fils? ou bien par malveillance pour l'humanité trop hardie? Il cède au favori Bacchus, il cède aux dieux. *Hercule mourra*. Il sera convaincu d'être homme.

Bacchus l'efféminé, qui passe sa vie en longue robe dans le demi-sommeil d'une molle femme, se garde d'affronter Hercule. Il s'en va trouver les Centaures. Cette race bizarre, de fougue et de force indomptée, venait d'une étrange mère, la Nue, divinité mobile, parfois fumée légère ou brouillard fugitif, parfois grosse d'éclairs, pleine de foudres, d'une élasticité plus terrible que la foudre même, d'épouvantable expansion, à lancer des montagnes au ciel. Les fils de la Nue, les Centaures, effrénés coursiers par en bas, colériques, de rut furieux, sont hommes de folie, de caprice, inflammables comme leur mère. De plus, par sa magie, ils tiennent des fantômes grossiers du Moyen-âge, monstrueuses apparitions, de terreur fantastique, mauvais songes, affreux cauchemars, qui font délirer, rendent fou.

Peuple d'autant plus dangereux, qu'il était fort divers, d'esprit contradictoire. Chiron était un sage. Un autre, Pholoé, un bon Centaure, était l'hôte d'Hercule et son ami. C'est lui, simple et crédule, que Bacchus abusa. Il lui apporta un breuvage terrible (*l'eau de feu du sauvage?*), lui dit de n'ouvrir le ton-



neau qu'au jour où il aurait chez lui Hercule. A peine ce vase est-il percé, que sa vapeur s'épand. Tous les Centaures délirent. Orgueil? haine? ou envie? folie vaine et légère? Quelle que soit leur pensée, ils s'emportent, ils assaillent le héros pacifique. Les rocs volent, les forêts arrachées dans les airs, des chênes de mille ans tout brandis. Grêle horrible. Le ferme héros, son calme cœur d'airain, n'en est pas étonné. Il répond avec avantage, leur relance leurs chênes et leurs rocs, mais d'un bras bien plus sûr. La terre est jonchée de ces monstres. Le soir, c'était fini. On n'a plus revu de Centaures.

N'ayant pu le surprendre, l'assassiner, on le condamne. Il subira tout, on le sait. Jupiter le décrète, Eurysthée le prononce. Il mourra par obéissance. Le tyran lui dénonce son fantasque désir, qu'Hercule aille aux enfers, lui ramène le chien aux trois têtes. Amère dérision pour un être mortel qui ne peut obéir qu'en entrant dans la mort, dans la fatalité de ne pouvoir plus rien et de n'obéir même pas.

Que la mort est amère! mais surtout pour les forts, pour ceux qui sentent en eux toutes les énergies de la vie! Aux faibles et aux malades, la mort est délivrance. Hercule, le vivant des vivants! c'est un énorme effort pour lui d'en venir à mourir. On voit que, dans son cœur, il dirait : Arrière cette coupe! Mais il ne le dit pas. Il va trouver Cérès, la bonne et l'oublieuse, il s'initie à ses Mystères, il la prie humblement de le fortifier.

Il va s'asseoir encore aux lieux de sa jeunesse, de ses premiers exploits, dans cette Thessalie où il créa Tempé. Le roi Admète, en deuil, le reçoit et l'accueille.



Il apprend que la reine, Alceste, pour sauver son mari malade, conserver à son fils un père plus utile qu'elle, a embrassé la mort, vaillamment descendu au royaume sombre. Hercule est attendri. Ce grand palais désert, l'époux au désespoir, l'enfant noyé de pleurs, tout un peuple autour d'un tombeau, cela a percé sa grande âme. Il ne sait plus s'il est mortel. Il ira aux enfers, affrontera Pluton, vaincra la mort, ramènera à l'époux l'épouse adorée. Admirable folie de la pitié!... Mais les plus forts sont les plus tendres!

Dans toute cette légende, on n'a guère parlé de Minerve. Mais, par bonheur, elle le suit. Ce n'est pas en vain qu'à sa naissance elle l'a reçu du sein de sa mère. Minerve, au moment solennel, décisif, reparait. Me voilà rassuré. Derrière ce fou sublime, je vois la Sagesse éternelle.

Il va, il descend, il pénètre. C'est l'enfer qui a peur d'Hercule. Cerbère vient lui lécher les pieds. Pluton est interdit. Proserpine intercède... Eh bien! qu'il aille, qu'il triomphe!... Et il ne sort pas seul. Une femme voilée le suit. Elle rentre ainsi à son foyer. Admète ne peut pas deviner. Il la méconnaît, la refuse. Mais le voile s'est levé!... Assez! ne touchons pas à cette scène unique, que personne n'a lue sans pleurer.

Qu'est l'enfer désormais? Peu de chose. On en rit. Les Furies ont peur, Caron a obéi; un vivant a passé la barque, et repassé. Cerbère a lâchement, la queue entre les jambes, tête basse, suivi le vainqueur, puis au jour s'est évanoui. Le frère de Jupiter, le roi du Tartare même, outragé, et impunément, semble aujourd'hui reculé dans les profondeurs vides, le dou-



teux brouillard de là-bas. Grand coup, terrible aux dieux, qui certainement se vengeront. Cette dernière victoire doit porter malheur à Hercule.

Étrange destinée ! Sa seule impiété, c'est de valoir mieux que l'Olympe. Telle est sa douceur d'âme, sa magnanimité, qu'il combat pour venger l'outrage qu'a reçu la femme d'Eurysthée, le dur persécuteur, le cruel tyran de sa vie.

Vertu nouvelle et excessive, inouïe chez les dieux d'Homère. Ils sont ici humiliés.

« *Que le bien soit rendu pour le mal.* » C'est chose ordonnée au vieil Orient monastique, et trop aisée peut-être au faible. Mais que ce soit le fort des forts, Hercule, qui montre cet excès de bonté, cela est neuf, original. C'est le ciel même du génie grec. Le ciel du cœur détruit le ciel de fantaisie et d'imagination.

Enfer, Olympe, tous les deux ont croulé. Reste une chose : la grandeur de l'homme.

Eh bien ! si tu es homme, c'est par là qu'on t'attaquera. Ton courage est invulnérable, mais non pas ton amour, non pas ton amitié.

D'abord il perd son frère, qu'il aime. Il perd le compagnon de ses travaux, le courageux ami qui le suivait partout, qui lui portait ses armes. Désormais il ira, il combattra seul sur la terre.

Les forts sont très faibles au chagrin. Ils s'en laissent effarer. Hercule a déliré jadis, et, depuis sa descente aux enfers, depuis qu'il a vu la Mort même, sa tête est ébranlée. Son cœur, plein de trouble et de



deuil, invoque le médecin dangereux qui se moque de nos maux, l'Amour. Il se remet à lui, le suit, comme un taureau plein de vertige va au-devant des coups mortels. Il aime Déjanire, la dangereuse et la jalouse. Il aime Iole, et il ne trouve en cet amour qu'outrage. Le frère d'Iole repousse le bâtard, le serf d'Eurysthée; il irrite Hercule, qui le tue. Malheur affreux. Il est inconsolable. Il sèche, il languit, et, malade, il va consulter Apollon.

Voici son oracle sévère : « Paye-leur le prix du sang. — Mais je n'ai rien au monde... — Tu as ton corps. Vends-le. Vends-toi comme esclave en Asie. »

Hercule obéit à la lettre. Dans cette molle Asie, dans la Lydie efféminée où l'homme est femme, il n'a pas même un maître; il a une maîtresse, une femme, la reine Omphale. Était-ce assez? Non pas. La fable ajoute que, par une double servitude, l'esclave le fut jusqu'à l'âme, misérablement amoureux de la cruelle, qui s'amusa de lui. Elle donna ce désolant spectacle, Hercule déguisé, Hercule femme, horriblement burlesque... On en tremblait... Mais elle, rieuse impitoyable, elle exigea pour comble que l'esclave parût travailler librement, qu'il filât et montrât à tous qu'il était serf de la fatalité moins que d'un lâche amour et de son faible cœur.

Le monde en rit, et l'Olympe en chantait. Il ne fut délivré qu'afin de souffrir plus encore. Il retourna en Grèce, rejoignit Déjanire. Après de tels malheurs, le cœur humilié se cache volontiers dans l'amour et la solitude. Il l'emmène au désert. Mais voilà sur la route une étrange aventure. Un fleuve leur barrait le



chemin. Pour passer Déjanire, se présente un jeune centaure, seul échappé de tous les siens. Voulut-il les venger? ou, selon les instincts aveugles de sa race, devint-il fou de Déjanire? On ne le sait. Mais, arrivé avec elle au rivage, Hercule étant encore sur le bord opposé, il s'assouvit sur elle. Hercule avait ses flèches terribles, empoisonnées du sang de l'hydre de Lerne, et cependant d'abord il hésitait, craignant de blesser Déjanire. Il tire enfin, perce le monstre, qui, dans la double crise et du plaisir et de la mort, versant la vie, l'amour, la rage, mêlés de l'inferral venin, s'arrache sa tunique souillée, et dit à Déjanire : « Prends-la... C'est l'âme de Nessus... L'amour y est et l'éternel désir. »

Ce fut la mort d'Hercule. Il la mit peu après, cette tunique meurtrière, l'ayant reçue de sa trop simple épouse, qui crut être aimée davantage. L'horrible poison le brûlait. Désespéré, il refusa à la mort de l'attendre. Il la prévint. Il s'affranchit, et jeta là ce corps funeste qui avait tant agi, souffert, traversé les misères humiliantes de notre nature. D'arbres amoncelés sur l'Œta, il fit un bûcher colossal, et voulut qu'un ami, son dernier ami, l'allumât.

Dans les tourbillons de la flamme, il fut enveloppé, monta... Il a monté au ciel, dit-on. Mais quel ciel? quel Olympe? Sa trop forte légende a tué les Olympiens.

Ce qu'on ajoute, et ce qui est certain, c'est qu'Hercule épousa la Jeunesse éternelle. En effet, il vit, reste jeune. Deux ou trois mille ans n'y font rien. D'autres mythologies ont pu venir. D'autres sauveurs ont pu varier le grand thème éternel de la Passion.



Les incarnés de l'Inde ont eu pour Passion de traverser la vie humaine et d'en éprouver les misères. Ceux d'Égypte, de Syrie, de Phrygie, les Osiris et les Adonai, les Bacchus, les Attis, ces dieux mutilés, mis en pièces, ont souffert, ont pâti. Mais leur *Passion passive*, loin de nous donner force, a fait nos découragements, et leur fatale légende crée l'inertie stérile. C'est dans la *Passion active*, herculéenne, qu'est la haute harmonie de l'homme, l'équilibre, la force qui le rend fécond ici-bas.

La Perse eut cette intuition, mais vague, élémentaire encore. L'Hercule grec est précis, fortement dessiné, d'une personnalité si sûre qu'on ferait son portrait bien mieux que ceux des héros historiques. Sa compacte solidité le met à part de tous les dieux, et c'est lui par contraste qui fait sentir leur transparence. Pour le fiévreux Bacchus qui lui disputait le terrain, il se perdra lui-même dans les troubles vapeurs de la nuit, de l'orgie, les fumées d'Orient.

L'ombre d'Hercule, la dépouille d'Hercule, son souvenir, ses leçons d'Olympie, voilà ce qui a fait les grandes réalités réelles, Platée, Marathon, Salamine.

Mais ce qui le fait survivre à la Grèce elle-même, ce qui le fait l'époux de l'éternelle Jeunesse, le jeune et le vivant, et le héros de l'avenir, c'est son humble et sublime rôle de travailleur, d'ouvrier héroïque.

Il n'a rien redouté, il n'a rien dédaigné. Car, en fondant le droit de la paix entre l'homme et l'homme, il a pacifié et civilisé la nature, percé les



monts, émancipé les fleuves, dompté, purgé, créé la terre.

Il est l'artisan courageux, le bras fort, le grand cœur patient, qui la préparait pour l'artiste, second créateur, Prométhée.



## VIII

### LE PROMÉTHÉE

Entre les poètes un seul, Eschyle, eut le bonheur d'être à la fois le chantre et le héros, d'avoir les actes et les œuvres, la grandeur de l'homme au complet. Seul, il gagna cinquante fois la couronne de la tragédie. Seul, il eut, comme Homère, des rhapsodes qui le chantaient sur les chemins. Seul, il ne mourut pas, subsista toujours au théâtre (qui ne jouait que les vivants). Il resta en statue de bronze sur la place d'Athènes, comme censeur, pontife et prophète, pour surveiller le peuple et l'avertir toujours. Le grand moqueur des dieux, Aristophane, ne respecte qu'Eschyle. Il l'a vu aux enfers siéger sur un trône d'airain.

Dans la noble épitaphe qu'il s'est faite à lui-même, il rappelle seulement qu'il combattit à Marathon. Il oublie ses cent tragédies. Il n'y eut jamais plus vaillante race. A Marathon, il est blessé, et il est le frère des soldats les plus glorieux de Salamine. L'un,



Amyntas, est le hardi pilote qui le premier heurta la flotte de Xercès, et y gagna le prix de la valeur. L'autre, l'obstiné Cynégire, se fit tailler en pièces, ayant retenu son vaisseau par les mains, coupées une à une, puis retenu encore avec les dents. Les fils, neveux, parents d'Eschyle, en auraient fait autant, s'ils avaient eu de ces grands jours; ils s'en dédommagèrent par un torrent de tragédies, bonnes ou mauvaises, composant avec la fureur guerrière du grand vieillard. Un des fils eut la singulière aventure de gagner le prix sur Sophocle, sur son chef-d'œuvre, l'*Œdipe roi*.

Les magistrats d'Athènes gardaient soigneusement un exemplaire correct et complet des œuvres d'Eschyle, de peur qu'un téméraire acteur changeât rien aux paroles sacrées. Et cependant, malgré ces soins, sept drames en tout nous restent, dont une seule trilogie complète, l'*Orestie*. Des trois parties du *Prométhée* une subsiste. Débris énorme et colossal. Comme le voyageur qui trouve dans le sable d'Égypte le pied d'un sphynx ou son doigt de granit, et qui d'après cela calcule de quelle hauteur était le monstre, nous aussi nous cherchons sur cette ruine à deviner ce que fut le géant Eschyle.

Aristophane dit admirablement que les vers d'Eschyle sont forts « comme les ais serrés d'un vaisseau », comme l'indestructible charpente de ces navires vainqueurs qui brisèrent la flotte d'Asie. Il le met au-dessus de Sophocle, loin, bien loin du faible Euripide. Mais sa vraie place n'est pas là. Elle serait bien plutôt entre Isaïe et Michel-Ange.

Dans son œuvre si sombre il y a bien autre chose



que l'art. Il y a le vrai génie de la douleur. Rien qui adoucisse ou console, comme dans Sophocle. Ces tragiques accents des héros du passé semblent pour le présent des avertissements redoutables, de lugubres pressentiments. Il rappelle surtout Michel-Ange. Le prophète italien, au milieu des splendeurs et des conquêtes de Jules II, n'a peint que l'épouvante dans les plafonds de la Sixtine. Et le prophète Eschyle apparaît plein de deuil dans les prospérités d'Athènes.

Tous deux ont vu d'avance des épreuves terribles, de cruels coups du sort, et au bout le *jugement*, la haute victoire de la justice. C'est la grandeur d'Eschyle que ne pouvait encore sentir Aristophane. Contre le fantasque arbitraire de la mythologie d'alors (et des mythologies futures), il invoque, il contient, il enfante le *juste*. Son Prométhée nous donne, avec la mort de Jupiter, la mort et l'impuissance de tout mythe à venir qui n'est point fondé dans le droit. Son Caucase est le roc où tout à l'heure le stoïcien, contre la tyrannie du ciel et de la terre, asseoir la jurisprudence.

Avenir inconnu, voilé. L'âpreté du prophète, son deuil, remplit d'étonnement. Eschyle, à quarante ans, commence la série menaçante de ses tragédies, au moment souriant où la cité libératrice poursuit, couronne sa victoire, apparaît reine de la Grèce. Elle est brillante, elle est féconde. En tous les sens, elle rayonne. Elle est jeune et elle a vingt ans en ses deux génies admirables, deux adolescents qui éclatent, le beau Sophocle, le puissant Phidias. Celui-ci, d'abord



peintre, pour coup d'essai de son ciseau, sculpte l'âme d'Athènes, sa Minerve Poliade, fière, souveraine et colossale, qui, de son casque étincelant, domine l'Acropole et les temples, commande au loin la mer, les îles.

Moment d'espoir immense. Entre Thémistocle, Aristide, entre le généreux Cimon, l'habile et profond Périclès, la lutte semble faire l'équilibre, et, par leur combat même, l'harmonie de la liberté.

Eschyle ne voit rien de cela. Son âme semble être encore au siècle précédent, aux désastres, aux dangers. Il a, comme Hérodote, la préoccupation de cette Némésis qui plane sur nos têtes, qui épie nos prospérités. La prodigieuse Babylone est bien tombée. La massive et solide Égypte, si fortement assise, n'en a pas moins sa chute. Le bon Crésus, le rusé Polycrate, et cette délicieuse Ionie, tout cela a péri! Athènes reste la digue qui arrête le torrent barbare. Mais dans Athènes même que de rapides changements! Eschyle enfant vit les Pisistratides, la revanche de la liberté, le vaillant coup d'Harmodius. Homme fait, il a eu ce bonheur, sa belle blessure de Marathon. La Grèce s'est trouvée un moment portée jusqu'au ciel par le grand flot de Salamine. Il faut bien redescendre. Voici un nouvel âge. Celui d'héroïsme est fini. Celui de l'harmonie commence, le règne de l'art et du beau, un immense rayonnement du génie inventif et de la raison féconde, un monde de grâce et de lumière pour étonner tous les temps à venir. En un seul siècle l'œuvre de deux mille ans!... Est-ce là comme on vit? Comment ne pas prévoir des jours d'épuisement? Quel beau jeu aura Némésis pour revenir, ramener



les Barbares, non d'Asie, mais de Macédoine, au sombre jour de Chéronée!

Il est certain que l'arc d'acier s'est détendu, et que la lyre, enrichie de cordes nouvelles, ne prend son harmonie qu'en quittant le ton âpre et fort qu'elle eut dans le temps des héros. Sophocle nous apprend qu'Hercule, civilisé, a quitté la massue, qu'il étudie, enseigne le chœur des astres et leurs concerts. La seconde Minerve, déjà moins colossale, n'étend plus sur les mers son menaçant regard. Phidias cette fois la fait méditative, de profond et perçant génie, de très près ressemblant aux effigies de Thémistocle, « celui, dit Thucydide, qui seul *vit et prévient* ».

Que regarde-t-elle? On ne sait. Mais c'est certainement chose immense, infinie et sublime. Plus qu'Athènes elle-même. C'est plutôt le long cours des siècles qu'Athènes éclairera. Elle regarde l'art éternel.

Qui s'étonnera que la Grèce se soit admirée, adorée, dans sa merveilleuse beauté? qu'elle ait voulu l'éterniser? Notons qu'avant toute sculpture, la sculpture vivante existait, qu'une puissante création gymnique et harmonique avait fait du réel le parfait idéal rêvé. L'art copia d'abord et commença par le portrait<sup>1</sup>. On ne s'amusa pas à sculpter des dieux au hasard. On fit les effigies de ceux que l'on voyait. La beauté paraissait divine en elle-même, et plus divine encore comme révélation du dedans. Aux courses d'Olympie, Phidias vit courir et vaincre un merveilleux enfant, et

1. En 558 avant J.-C., la coutume s'introduit de dresser des statues aux vainqueurs d'Olympie. Observation importante de M. de Ronchaud dans son beau livre de *Phidias*, p. 59. C'est de là véritablement que l'art prit son essor.



il devint sculpteur. Un autre, de suave beauté, qui, à quinze ans, dut après Marathon mener le chœur qui rendait grâce aux dieux, fut deviné, senti, acclamé par Athènes... Et son âme jaillit... C'est Sophocle.

Tout cela grand et pur, très noble, et cependant si vivant, si fécond ! Les dieux humanisés, ou, disons mieux, divinisés par l'âme que mirent en eux les Phidias, sortirent des temples, siégèrent sous les portiques et dans les places même. Les cités eurent deux peuples à côté et vivant ensemble, les hommes et les olympiens. L'étrange idée de Winckelmann que tout fut immobile, beau de corps, nul d'expression, a reçu chaque jour d'éclatants démentis<sup>1</sup>. Une vie palpitante est partout dans ces marbres.

Même avant Euripide, et déjà dans Sophocle, loin que cet art soit froid, on sent que son écueil pourrait être l'attendrissement. J'admire Sophocle, mais non pas sans révolte, quand il m'arrête longuement, tristement sur les maux physiques, la plaie de Philoctète, quand il m'énerve Hercule, montre faible le fort des forts. Laissez-moi donc entière la salutaire légende, j'en ai besoin bientôt. Songez que tout à l'heure, à la gloire écrasante d'Alexandre-le-Grand, Zénon n'opposera que *la philosophie d'Hercule*.

Son *OEdipe à Colone* m'attendrit trop aussi. Le sujet

1. Comparez le génie éclatant de la Renaissance. Jean Goujon, où il est sublime, en tel fleuve, en telle nymphe (*Musée Cluny*), a fait des corps fluides, d'une ondulation fantastique où fuit la vie et qui nous plonge dans le plus profond rêve... Mort et vie, qu'êtes-vous ? Je le sais d'autant moins que je reste abîmé à regarder ceci. Tout au contraire le grec donne un sentiment si présent, si fort, si ardent de la vie ! Les femmes évanouies qui du fronton du temple regardent si l'enfant livré au Minotaure revient et ne le voient pas, sont au plus haut degré saisissantes et tragiques.



est « le besoin de la mort », la guérison des fautes et la guérison de la vie, la douce expiation qui attend la victime de la fatalité dans le long sommeil désiré sous l'abri généreux d'Athènes, la profonde sécurité au bois des Euménides. Les deux filles adorables, enlevées, ramenées, portent au comble l'émotion... Voyez! tout ce grand peuple pleure.

Je comprends à merveille que le héros Eschyle, qui vit commencer un tel âge d'émotion, ces attendrissantes merveilles, et d'autres de finesse, de sublime analyse, s' alarma, s'effraya. Que pense-t-il lorsque vint à Athènes le prodigieux raisonneur Zénon d'Élée, qui le premier formula, enseigna tous les secrets de la logique? Par une dextérité terrible, Zénon (accablant les sophistes jusque-là si fiers d'Ionie), prouva en pleine Athènes, au centre d'un tel mouvement, que le mouvement n'existe pas. Périclès l'écouta, et tous. On raffola de cette escrime.

Le centre des penseurs fut bientôt chez une jeune femme, une de ces Ioniennes que la ruine de Milet envoyait à Athènes. Ces Milésiennes, toutes charmantes, touchantes de leur cruel naufrage, plusieurs vendues, esclaves, n'en devinrent que plus reines. Thargélie la voluptueuse, Aspasia fine et pénétrante, eurent une cour, et quels courtisans! L'ondoyant génie ionique, dans sa grâce fuyante, qui jadis fit l'Olympe et ses métamorphoses, c'était Aspasia elle-même. Phidias, et sa jeune école, s'inspiraient là de la noble ironie qui joua, traduisit les dieux. Périclès, l'orateur réfléchi, calculé, près d'elle apprenait la mimique et l'imposante comédie qui fascinait le peuple. Les sophistes étudiaient son insidieuse parole,



l'art de mêler, démêler, remêler, de fins filets de femme où le plus fin se trouvait pris. Protagoras y prit le doute universel, et Socrate plus tard l'art de douter du doute.

Étrange affinement. Et si rapide ! Que de siècles en vingt ou vingt-cinq ans ! Hier, c'était la grossièreté de Marathon. Aujourd'hui tout est élégant, délicat et subtil. Où est le robuste génie qui fit vaincre la Grèce ? Je vois loger chez Périclès son maître, homme obscur, redoutable pour volatiliser les dieux. C'est l'Ionien Anaxagore, qu'on surnomme l'*Esprit*, parce que selon lui il n'est point d'autre dieu. Idée sublime et pure qui, centralisant le divin, mais noyant dans l'éther les énergies de la patrie, faisant évanouir et Pallas et Hercule, conduit tout droit Athènes au calme monarchique.

L'unité dans le ciel, l'unité sur la terre, c'était le rêve qui couvait sourdement. Beaucoup auraient voulu *un bon tyran*, — remplacer Jupiter, non par l'*Esprit* d'Anaxagore, mais par leur favori Bacchus, Dionysos, dieu tout oriental, qui portait la tiare (*Sophocle*), la molle robe des femmes d'Asie. Il avait pris le thyrses et le lierre du dieu des vendanges, l'ancien Bacchus rural. Il entraînait les femmes, les esclaves, tourbe orgiastique. Les esclaves d'Athènes, au fond très libres, hardis (comme nos Frontin et nos Lisette), admis aux spectacles, aux Mystères, avaient en lui leur dieu, leur tyran, leur *Sauveur*. Par ses affiliés, il tenait Éleusis. Il avait forcé Delphes, se creusant sous le temple un tombeau, une crypte où il ressuscitait. Il forçait Apollon de jouer dans sa comédie. Tout cela n'était rien encore. Il devait enterrer, éclipser tous les



petits dieux de la Grèce et la mener aux grandes choses, à la conquête de l'Asie et de l'Inde. Quand cela? et dans qui ce grand dieu apparaîtrait-il? A tout tyran, on s'écriait : « C'est lui ! » Par une fatalité étrange, le glorieux tyran de Syracuse, Gélon, au jour même de la victoire de Salamine, en gagna une sur Carthage, lui imposa la loi de ne plus faire de sacrifices humains. Il se sentit si fort, qu'au retour il quitta l'épée, se promena sans gardes. On le refit tyran. Et ce fut pour toujours. Les tyrans furent des dieux, chefs de la liberté, liberté d'abrutissement. Ils prirent le propre nom du céleste tyran, *Dionysos* (Denys), ou s'appelèrent encore *Démétrios* (fils, mari de Cérès), ou du nom qui plaisait au vague espoir : *Sauveur* (Sôter). Ces sauveurs furent terribles, écrasèrent les idiots qui avaient espéré la liberté par le tyran.

Ténébreux avenir, qu'au temps d'Eschyle on voyait mal encore. Cependant, récemment, les orgies du sauveur Bacchus venaient de commencer à Sparte (*Aristote*). Le Spartiate Pausanias, le vainqueur de Platée, avait cru se faire le Gélon, le Bacchus sauveur de la Grèce.

Dans la lumière d'Athènes, on en riait. Ces obscures machinations paraissaient impossibles. Cependant les vieillards, regardant Périclès, rêvaient, et dans ses traits croyaient retrouver Pisistrate.

Mais revenons à l'art. Sous l'empire de Bacchus, dans la fermentation encore contenue des esprits, le théâtre devint le besoin souverain d'Athènes. Il rayonna, quitta ce qu'il avait encore de ses formes



élémentaires. Tout changea peu à peu, la scène, et le drame, et l'acteur.

Jusque-là dressée en charpente et temporairement pour le moment des fêtes, la scène était improvisée et faite pour l'improvisation. Le poète ne remettait à personne le soin, l'effort, le danger de l'*action*. Lui-même il jouait son héros. La tragédie était un acte de courage, un dévouement où l'homme se mettait tout entier. Il se lançait en brave sur ce plancher tremblant, sous lequel grondaient des échos redoutables. De sa personne entière, du geste, de la voix, il bravait les caprices, il bravait les risées. La face au moins était-elle masquée, abritée de l'outrage ? Pas toujours : car Sophocle, pour son extrême beauté, joua dans une de ses pièces la belle Nausicaa.

Mais cela coûtait à Sophocle. Le peuple, qui raffolait de lui, épargna à son favori ce pénible devoir. On lui en donna d'autres, plus conformes à son caractère, un sacerdoce par exemple. On le croyait si bien « chéri des dieux » qu'on lui attribua un miracle. Un jour, pendant une tempête, un hymne de Sophocle était chanté. A l'instant le calme se fit. Neptune et la mer écoutaient.

Il se sentait aimé. Dès vingt ans, il se présenta au concours de la tragédie. Il produisit une gracieuse pastorale, *Triptolème*, à la gloire d'Éleusis sans doute et des nouveaux Mystères. Il y disait, d'après Pindare : « C'est le bonheur : les voir, et puis mourir ! » Un tel mot enlevait, ravissait, à coup sûr, tout un monde d'initiés. L'admiration, la fureur pour le jeune poète allaient si loin qu'on lui sacrifia une des grandes tragédies d'Eschyle. En vain luttait son vieux parti,



héroïque et patriotique. On ne pouvait s'entendre. On remit le jugement aux généraux, au glorieux Cimon qui, revenant d'une nouvelle victoire, en rapportait les cendres de Thésée, don si agréable à Athènes. Cimon, le fils de Miltiade, ne pouvait être hostile au vieux soldat de Marathon. Mais ce vaillant Cimon ne le fut pas devant le peuple; il vit où était sa faveur et il se détourna d'Eschyle.

Celui-ci, désormais, avait tout contre lui, l'âge et ses longs succès, disons-le, le progrès de l'art, qui va, suit son chemin, à part du génie même. L'art exigeait une tragédie moins lyrique et plus dramatique, d'un nœud plus compliqué, qui saisit le cœur, le retint inquiet, suspendu. C'était le terrain de Sophocle. Eschyle ne le déclina pas. Il l'y suivit dans l'*Orestie*.

C'est ce que le théâtre grec, disons mieux, le théâtre a produit de plus grand. Shakespeare, avec tant de ressorts et d'effets variés, de magiques et profondes complications, n'a point dépassé cet art-là, de simplicité formidable, qui se passe d'être ingénieux, qui, sans subtilité, sans replis, sans ambages, vous prend d'autant plus fort, vous serre et vous étreint.

Les trois pièces de l'*Orestie* vont dans un crescendo terrible. On jouait du matin au soir pendant les fêtes. On put tout jouer en un jour, *la mort d'Agamemnon* le matin, celle de *Clytemnestre* à midi, le soir les *Euménides*. De drame en drame, de terreur en terreur, l'auditoire ne respira plus. Les plus fermes frémirent. Les femmes s'évanouissaient, et plusieurs, dit-on, avortèrent. Le soir, tout était terrassé. Et seul debout restait Oreste-Eschyle.



*Agamemnon* déjà saisit. Quand la perfide épouse tendrement le reçoit, l'enveloppe de son voile, le froid prend à l'épine. La *Clytemnestre* (Choéphores) donne d'un bout à l'autre une horripilation sauvage, le frissonnement du parricide, le remords même avant. Oreste sait son sort. Les dieux veulent le meurtre, et le puniront d'obéir. C'est ce que les *Euménides*, d'une audace incroyable, font ressortir, posant les dieux dans leur contradiction. Elles les poursuivent autant qu'Oreste, les accablent ensemble de leurs mutuels démentis.

Eschyle osa beaucoup. C'était la pensée populaire, mais on pouvait s'irriter, s'indigner de la voir à ce point éclaircie. On n'a pas senti tout cela, parce qu'on n'a jamais expliqué quelle était la situation morale, la pente où descendait rapidement l'Olympe hellénique.

Dès la ruine de l'Ionie, Jupiter, Apollon, furent cruellement discrédités. Leurs oracles tombèrent. Crésus, qui les payait fort cher, qui crut vaincre les Perses et fut leur prisonnier, fit le sanglant outrage au dieu de Delphes de lui offrir ses chaînes. On le surnomma *Loxias*, l'ambigu, l'équivoque. Consulté avant Salamine, il tergiverse, on rit. Et le seul dieu c'est Thémistocle. Eschyle évidemment rappelait l'oracle incertain qui avait perdu la Lydie et la pauvre Ionie, l'infortunée Milet, tant pleurée par Athènes. Il ose faire dire aux *Euménides* : « Voyez ce trône de Delphes !.... Comme il dégoutte de sang ! »

Outrager Apollon, outrager Jupiter (comme il le fit aussi), n'était pas le plus dangereux. Le mortel danger de la pièce, c'est le mot que les *Euménides* disent et



répètent avec mépris je ne sais combien de fois : « *Les jeunes dieux.* » Si ce mot atteignait Phœbus, bien plus directement il tombait sur Bacchus, dernier-né de l'Olympe (Hérodote). Les terribles déesses accablaient cet intrus du fond de leur antiquité.

Eschyle, qui était d'Éleusis, qui (un fragment le dit) filialement aimait la Cérès d'Éleusis, savait mieux que personne le changement profond des Mystères où Iacchus, introduit comme enfant, grandit, devint Zagreus mort et ressuscité, enfin le triomphant Bacchus, qui dompta la pauvre Cérès, bon gré, mal gré fut son époux.

Cette révolution semble s'être accomplie de 600 à 500. Mais les choses se précipitent. Au Bacchus d'Éleusis, qui seul garda quelque décence, va se mêler l'ignoble engeance des petits Bacchus de l'Asie (Sabaz, Attis, Adon, etc., etc.). Tout cela avant 400. Le grand Bacchus, qui déchira Orphée, le Sauveur, disait-on, des femmes et des esclaves, dieu de la liberté (de délire et d'ivresse), ce Bacchus, avec de telles masses, était un tyran dans la Grèce. Il en inspirait les terreurs<sup>1</sup>.

Même à Athènes, la ville incrédule et rieuse, cette masse très compacte d'initiés, de femmes et d'esclaves, se faisait redouter, et surtout au théâtre, où le nombre les rendait hardis. Les esclaves assistaient (*Gorgias*). Ils n'auraient pas parlé, mais ils pouvaient mugir, rugir, et c'était un tonnerre. Les femmes assistaient.

1. Hérodote, qui lut comme on sait, son Histoire aux jeux d'Olympie en 452 (quatre ans après la mort d'Eschyle), est tellement sous cette impression, qu'à chaque fois qu'il trouve Osiris, le Bacchus égyptien, il déclare qu'il se tait et n'ose parler.



Leur sensibilité pour ce tendre Bacchus les rendait parfois furieuses, et très près de l'assassinat. Eschyle faillit en faire l'expérience. Sur un mot qu'il dit des Mystères dans je ne sais quelle pièce, il aurait péri sous leurs ongles s'il n'avait embrassé l'autel qui était sur la scène même.

On peut juger de l'extrême péril où il était en prononçant ce mot terrible et clair : « *Les jeunes dieux.* » Mais, en bravant les fanatiques, s'était-il assuré du parti opposé, des esprits forts, incrédules ou sophistes, de ceux qui, comme Anaxagore et son élève Périclès, ne voulaient de Dieu que *l'Esprit*? Point du tout. Ce parti des libertés religieuses était attaqué par Eschyle dans sa voie tortueuse vers la tyrannie politique. Il faisait dire aux Euménides : « Révérez la justice ; rendez honneur aux lois. *Gardez de vous donner des maîtres.* » La pièce entière, on peut le dire, avait la portée d'une attaque contre les intrigants qu'employait Périclès. L'un, aposté par lui, poussait le peuple à supprimer l'Aréopage. Eschyle s'interposa par ce drame hardi, où il montrait Minerve fondant, pour le procès d'Oreste, l'irréprochable tribunal qui longtemps avait fait d'Athènes le centre et le temple du Droit.

L'Aréopage ne fut pas supprimé. On recula. Mais d'autant plus la perte d'Eschyle était sûre. On ne le lâcha plus. Sous vingt prétextes, il est dès lors persécuté, calomnié. On se dit à l'oreille que, si, aux dénouements, il évite de tuer sous les yeux du public, c'est qu'il tue derrière le théâtre ; que, dans la fureur du succès, pour l'obtenir du ciel ou des enfers, il égorge des victimes humaines.

Ces préludes ingénieux préparaient le grand coup



qu'on lui porta, l'accusation d'impiété. On a peu de détails. Se défendit-il? On l'ignore. Il semble que, pour apologie, il montra seulement sa blessure, rappela Marathon, son frère et Salamine. L'accusation rougit, se tut.

Ne pouvant le frapper, on frappa le théâtre. C'était lui-même encore. Un matin, il s'écroule. Vieux théâtre de bois, qui tant de fois a frémi sous ses pas, grondé du tonnerre de sa voix. Il s'écroule... Vengeance manifeste des dieux. Il a lassé leur patience. Ils imposent silence à ses fureurs impies, à cet Ajax, à cet Oreste, à ce géant blasphémateur. Il a brisé lui-même et tué sous lui son théâtre. On en refait un, admirable, de marbre, entouré de statues. Mais il n'ira pas à Eschyle. Il n'est plus, comme l'autre, vibrant et palpitant, imprégné de cette âme antique. Les effigies des dieux, merveilles d'art, partagent désormais l'intérêt, les regards. A leur tête, la rêveuse image, somnolente et voluptueuse, du dieu nouveau Bacchus, Vénus mâle, l'amoureux d'Athènes.

Tout cela dit au vieux héros le mot que dans sa pièce les Furies disaient à Oreste : « C'est fait de toi... Tu ne parleras plus. »

Je crois que c'est alors que, sur cette scène même qu'il quittait pour toujours, le vieux Titan se dressa son Caucase, se fit lier, clouer et foudroyer par Jupiter, pour de là lui lancer le grand mot de révolte, la prophétie de l'avenir.

Colone, un petit bourg peu éloigné d'Athènes, lieu

1. C'est l'opinion, fort raisonnable, d'Ottfried Müller.



entre tous tragique, est connu par Œdipe, sa mort, le mystère de sa tombe. Il avait à sa portée le bois des Euménides, et l'autel d'un proscrit, le titan Prométhée. Tandis que la *via sacra* d'Éleusis, jour et nuit, était peuplée, bruyante, Colone était désert. Ses vieilles divinités mal famées n'attiraient pas le peuple. Son bois sinistre faisait peur. Le passant s'écartait et détournait les yeux.

Prométhée, comme on sait, est l'ennemi personnel de Jupiter, le maudit qu'il cloua au Caucase. Malgré les dieux, il nous donna le feu, les arts. On n'osait l'oublier; on lui rendait un demi-culte. On payait à ce bienfaiteur l'honneur économique d'une petite course annuelle. Peu de gens la faisaient. Aristophane s'en plaint. Tandis qu'on s'étouffait aux Mystères équivoques, « personne ne savait porter le flambeau de Prométhée ». Ce flambeau, allumé sur un autel d'Athènes, devait être porté à celui de Colone. Les feux rapides, scintillants ou fumeux, dont le vent se jouait, triste image de nos destinées, passaient de main en main. Mais ils n'arrivaient guère. Le sombre autel restait obscur.

Étrange oubli! coupable ingratitude! Prométhée a été l'émancipateur primitif, et toute énergie libre a procédé de lui. Par lui (non par Vulcain qui n'est pas né encore) a jailli la Sagesse, la fille aînée de Jupiter. Le dieu des foudres, entre ses noirs nuages, en était opprimé, la sentait qui couvait sous son front. L'industriel titan d'un coup (d'un coup sublime, et le plus beau qui fût frappé jamais) lui perça son orage. Un lumineux éther, serein, pur, virginal, resplendit, la vierge éternelle qui fut l'âme inspirée d'Athènes,



mais vit toujours, vivra, survivra à jamais à tous les Jupiters.

Légende la plus haute, à coup sûr, de l'Antiquité. Noble génération du génie et de la douleur.

C'est la leçon immuable de l'homme, l'émancipation par l'effort, la seule juste, efficace. Elle apprend à chacun de nous à tirer de soi sa Pallas, son énergie, son art, son vrai Sauveur. Elle est directement contraire aux Sauveurs ténébreux, aux faux libérateurs. Et seule elle est la liberté.

Cet éther de Pallas semble être le feu même dont Prométhée alluma l'âme humaine. Le titan le tira de l'Olympe pour le mettre en nous.

Jusque-là, lourde argile, l'homme traînait, troupeau raillé des dieux. Prométhée (c'est son crime) met en lui l'étincelle. « Et voilà qu'il commence à regarder les astres, à noter les saisons, à diviser le temps. Il assemble les lettres et fixe la mémoire. Il trouve la haute science, les nombres. Il fouille la terre et la parcourt, fait des chars, des vaisseaux. Il comprend, il prévoit, il perce l'avenir. » Prométhée ouvre à l'homme la voie de l'affranchissement. Il est *l'anti-tyran*, au moment où l'Olympe, en son jeune Jupiter-Bacchus, est de plus en plus *le tyran*, type imité trop bien des tyrans de la terre.

Je serais bien trompé si ce titan Eschyle ne fût venu souvent demander, comme OEdipe, un siège aux Euménides de Colone, s'il ne se fût assis à cet autel désert du grand bienfaiteur oublié. A cet autel, et non ailleurs, le poète a pu trouver deux choses que le titan lui seul pouvait lui révéler. Eschyle sut le nom de sa mère, sut que Prométhée n'est pas fils



d'une certaine Clymène, comme on le disait sottement, mais *filis de la Justice*, de l'antique Thémis qui a vu naître tous les dieux. La seconde chose, toute divine, que ni Hésiode, ni personne n'avait soupçonnée, c'était le vrai motif pour lequel Prométhée se perdit. Dans Hésiode, le bienfait du titan est un tour de malice : il veut faire pièce à Jupiter. Dans Eschyle, il a eu compassion des misères de l'homme. *Il eut pitié*. Cela le divinise, le fait dieu par-dessus les dieux.

Pitié ! Justice ! Deux tout-puissants leviers qui donnaient à la vieille fable une incroyable force. Trente mille spectateurs furent saisis, furent liés, plus que Prométhée au Caucase, quand il lança ce cri : « O Justice ! ô ma mère !... Tu vois ce qu'on me fait souffrir ! »

Quel cœur ne fut percé, quand d'une voix profonde il dit ce mot amer : « J'eus pitié !... C'est pourquoi personne n'a eu pitié de moi ! »

Si, comme on le croit, le *Prométhée* parut vers 460, Eschyle avait alors soixante-cinq ans. Je crois pourtant que, malgré l'âge, cette fois encore il parut sur la scène. Dans ces pièces si dangereuses nul autre que l'auteur n'aurait osé jouer. Aristophane ne trouva que lui-même pour jouer celle où il stigmatisait Cléon. Eschyle, après les *Euménides* où il bravait tout à la fois et le parti de Périclès et le parti des *jeunes dieux*, ne devait pas trouver aisément l'acteur intrépide qui jouerait le titan, l'impie, le solennel ennemi des Tyrans, de la *Tyrannie*. Car c'est ce mot en toutes



lettres qui ouvre et explique le drame (Τυραννίδας).

On dit après cela que le *Prométhée* est obscur. Il n'était que trop clair. D'un côté, lié et cloué, il y avait le Fils de la Loi. D'autre part tout-puissant au ciel, le Tyran, l'ennemi de la Loi, le Maître, l'arbitraire, la faveur ou la Grâce. Cela se nomme Jupiter. Mais Jupiter alors se mêle avec Bacchus. Il lui prête la foudre, et l'aigle tout à l'heure (dans les statues de Polyclète).

Là surtout était le danger. Eschyle seul pouvait jouer, joua, livra ses bras aux chaînes, ses mains aux clous, et sa tête au marteau. Spectacle extraordinaire, qui avait tout l'effet d'une exécution personnelle.

Pas un mot dans la première scène, pendant que les cruels esclaves de Jupiter, la Force, la Violence, obligent Vulcain de le river. Elles lui laissent seulement l'ordre net et cynique : « Respecte le *tyran*. » Il n'ouvre pas la bouche encore.

Mais resté seul, alors, son cœur éclate, et, du masque d'airain, échappe un terrible soupir...

Dans les *Sept Chefs*, dans les *Perses*, Eschyle semble parfois exagéré et emphatique. Mais point du tout dans *Prométhée*. C'est nature, c'est douleur, de vraies explosions de douleur, un sentiment tout à la fois et général et personnel. Il n'y a pas à distinguer. C'est le Titan, et c'est Eschyle. C'est l'homme, comme il fut et sera. L'humanité se plaint, — s'abaisse? non. Du fond de la douleur, elle est forte, se dresse. On sent que l'héroïsme en l'homme est la nature.

Aux nymphes Océanides qui viennent pleurer avec lui, il explique son sort, mais dans une grandeur, une fierté qui les fait frémir. Et il parle de même à



son faible ami l'Océan, qui voudrait lui donner des conseils de lâcheté. Il marque pour toujours les grands traits du Tyran : « *Celui qui règne par SES lois, des lois A LUI* » (Ἰέλοισ), — volontés singulières, individuelles, personnelles, — sauvages et non civiles, — volontés inégales, l'amour à l'un, la mort à l'autre. Et il ajoute ce mot fort : « *Il a le droit chez lui* », et il en est propriétaire.

Mais le profond trait du caprice où se marque mieux le Tyran, c'est l'outrage, la cruelle débauche, la barbarie dans l'amour même. Ce que lui-même Eschyle enfant a vu sous les Pisistratides et ce qui fit leur chute, il le marque dans Jupiter. L'infortunée Io, trompée par lui, livrée aux fureurs de Junon, piquée du taon atroce, par les mers, par les précipices, va éperdue, d'un monde à l'autre. Le hasard de sa course l'approche un moment du Caucase. Les deux misérables se voient, Io et Prométhée, l'éternel mouvement, et la captivité, l'immobilité éternelle.

La pauvre Io voudrait savoir son sort. Elle demande l'énigme du monde. « *Qui règle le Destin ?* » — « *La Parque, les Furies.* »

Mot cruel, qui pourtant n'est qu'un cri de douleur sur le désordre de ce monde. Ces formes fatalistes<sup>1</sup> reviennent fort souvent dans Eschyle, comme des plaintes amères, des rugissements. C'est une arme plutôt qu'un dogme. Il se sert du Destin,

1. Quinet, Louis Ménard ont dit très bien qu'on avait infiniment exagéré le fatalisme grec. Il est absurde de penser que le peuple qui fit, entre tous, l'usage le plus fort de la liberté, n'y croyait point. Le fatalisme musulman, le fatalisme de la grâce chrétienne ont stérilisé le Moyen-âge. Si la Grèce fut si féconde, c'est qu'elle crut à la liberté.



comme d'un joug d'airain pour faire plier les Dieux, pour briser le caprice de l'Olympe homérique. Mais regardez le fond, la vraie pensée et l'âme. La liberté vivante est partout dans ses drames. Elle y circule et les anime d'un souffle extraordinaire. Dans les *Sept Chefs*, dans les *Perses*, elle respire, et c'est la patrie, le libre génie de la Grèce. Aux *Euménides*, c'est le droit, le débat juridique de la Loi et de la Nature. *Prométhée enchaîné*, au plus haut degré, c'est le libre, — la liberté d'autant plus forte qu'elle est *filée de la Justice*. Elle n'est point fureur titanique, une vaine escalade du ciel, mais la *liberté juste* contre le ciel injuste de l'Arbitraire (ou de la Grâce).

Prométhée est le vrai prophète du Stoïcien et du Jurisconsulte. Il est anti-païen, il est anti-chrétien. Il s'appuie sur la Loi, n'invoque que ses œuvres. Il n'atteste que la Justice, nul privilège de race, de prédestination, rien de l'aïnesse antique des titans sur les dieux. Le salut qu'il attend, lui viendra tôt ou tard du héros de Justice, Hercule, qui le délivrera, tuera le vautour qui le ronge. Jupiter pliera sous le Droit, subira le retour, le triomphe de Prométhée.

Mais tout doit s'expier. Il ne sera pas quitte. Un successeur terrible lui viendra, redoutable géant, armé d'un feu vengeur pour éteindre celui de l'Olympe et son petit tonnerre. Jupiter, à son tour lié, deviendra *le patient*.

Au moment où l'on croit qu'il va nous dire le nom de ce futur vainqueur de Jupiter, Mercure vient, l'interroge. Mais il n'en tire rien que mépris... La foudre gronde... En vain. Prométhée, de pied



ferme, attend, défie... Le tonnerre tombe... Nous restons ignorants de ce mystère profond.

La terre d'Athènes, après le *Prométhée*, ne pouvait plus porter Eschyle. Il s'exila. On respira.

Le prophète est l'horreur et le scandale du monde. Isaïe fut scié en deux. L'infortunée Cassandre (en qui semble se peindre Eschyle), victime et du peuple et des dieux, sous son laurier fatal, à travers les outrages, va chercher le couteau mortel. Le peuple est implacable pour ceux qui le forcent de voir. Il leur en veut d'avoir parlé, et voudrait les forcer de parler davantage. S'ils ne s'expliquent, ils sont des imposteurs. « Meurs! ou explique-toi! Tu romps la paix publique! tu es l'ennemi de la Cité! »

C'est la torture intime de l'esprit prophétique. De ces pics effrayants où l'a porté son vol, il voit l'immensité, l'*incognita terra*. Mais comment la décrire? Cette vision trouble qu'on ne peut ni éclaircir ni écarter, accable le voyant. Eschyle, réfugié en Sicile, survécut peu. La mort lui vint du ciel. « Un aigle, tenant une tortue, cherchant un roc pour la briser, prit pour roc la tête d'Eschyle, son grand front chauve. » Il ne se trompait pas.

Après lui nul prophète. En ses cent tragédies (où il est si antique et de beaucoup l'aîné d'Homère), il avait fait la Bible grecque, pour ainsi dire, son Ancien-Testament. Tout le monde hellénique, même en ses colonies lointaines, tant qu'il dura, le jouait dans les fêtes par un devoir religieux.

A lui seul fut donné de voir, par-dessus le grand



siècle des arts et des sophistes, de voir la voie d'airain, de Périclès aux trente Tyrans. Dès les *Euménides*, il en parle (Prends garde! ne te fais pas des maîtres). Dans le *Prométhée*, s'élevant, embrassant le ciel et la terre, il marque la voie tyrannique « des jeunes dieux », l'orgie des dieux-tyrans, qui, par apothéose ou par incarnation, nous vont donner les tyrans-dieux.

Athènes en fut blessée et détourna les yeux. Elle se rejeta vers Sophocle. Les beaux et doux génies de l'harmonie qui ravissaient ce siècle, se gardaient d'imiter l'importun, le cruel Eschyle. Sophocle et Phidias, loin d'accuser l'infirmité des dieux, leur triste discordance, leur rendent, dans le marbre ou le drame, sinon la vie puissante, du moins la dignité élyséenne des grandes ombres. Sophocle, avec douceur, respect, les ménage et les justifie. Par une heureuse adresse, le désordre du monde est éludé, voilé. Le redoutable sphynx qu'Eschyle osa montrer, rassurez-vous, on ne le verra plus. Sophocle, et le fils de Sophocle, Platon qui viendra tout à l'heure, en détournent la vue. Est-il encore ce monstre? Qui le verrait? Un bois sacré de lauriers tout autour a poussé si touffu, tant d'arbres, de feuilles et de fleurs!

L'escrime des sophistes, leurs amusants duels rivalisent avec le théâtre. Aux portiques, aux gymnases, on fait cercle autour d'eux. Ce peuple, rieur et curieux, plus qu'aucun jeu d'athlète, estime l'ironie socratique. Il est fier, délicat, subtil. Qui oserait l'occuper des nouveautés grossières qui viennent de Thrace ou de Phrygie, de ces petits Mystères de femmes qu'elles font entre elles le soir, de la pleu-



reuse orgie, où, pour le plaisir de pleurer, on lamente la mort d'un Zagreus qui ne fut jamais, ou la mort d'Adonis couché sur un lit de laitue, ou la blessure d'Attis qui n'est homme ni femme. A peine en daigne-t-on parler. D'autant plus aisément gagne en dessous, s'infiltré l'obscur débordement de toutes les folies de l'Asie.

On se demande comment l'Asie qui agit si peu sur la Grèce par son plus pur génie, la Perse, agit par le plus bas, le vertige insensé de Phrygie, par les charlatans de Cybèle, par le sombre et impur génie de la Syrie. Avait-elle tellement baissé, faibli? Avait-elle par sa décadence mérité cette honte? On l'a dit, mais à tort. La Grèce n'eut point de décadence. Elle mourut jeune, comme Achille. Sa force et sa fécondité étaient les mêmes. Platon, Sophocle avaient passé. Mais le génie de la science lui ouvrait une voie, non moins grande et plus ferme. Hippocrate, Aristote, ces observateurs admirables, commençaient une Grèce d'un génie adulte et viril, mieux armée de méthode, de lumière supérieure, de procédés plus sûrs, qui allaient enjamber deux mille ans, et marcher vers l'ère de Newton et de Galilée.

Les guerres intérieures de la Grèce ne l'auraient pas détruite. Elle aurait trouvé en elle-même de puissants renouvellements. La lutte des factions ne l'aurait pas détruite. Ce fut une partie de sa vie, l'aiguillon de la concurrence qui stimulait l'effort, portait au plus haut l'énergie.

L'esclavage, quoi qu'on ait dit, ne la détruisit pas. Le Grec n'en fut point amolli, se réserva pour



lui les œuvres de la force. Jamais peuple ne fut plus généreux pour les esclaves. Ils allaient aux théâtres, et furent même admis aux Mystères. Leur sort était fort doux. Car Diogène esclave ne voulut pas être affranchi. Un proverbe d'Athènes dit combien la condition était mobile : « L'esclave d'aujourd'hui, c'est demain l'habitant, bientôt le citoyen. »

Les mœurs altérées, corrompues, furent-elles la ruine de la Grèce? Point du tout. La Vénus impure de Phénicie qui fleurissait en Chypre, à Cythère, à Corinthe, tint en réalité peu de place dans la vie grecque. Le plus simple bon sens, la plus élémentaire physiologie démontrent que celui qui sans cesse dépense énormément de force dans tous les genres d'activité, en garde bien peu pour ses vices. Si l'on m'assurait qu'un artiste produit vingt heures par jour, je serais bien sûr de ses mœurs.

Les Grecs étaient parleurs, rieurs, souvent cyniques. Bien loin de rien cacher, ils ont mis en saillie des misères et des hontes qui presque jamais n'existaient. Les mœurs grecques dont on parle tant, dont ils ont eu le tort de plaisanter eux-mêmes, sont dans un seul quartier de telle ville chrétienne qu'on peut nommer, plus qu'elles ne furent jamais dans tout le monde grec.

Le peu qui fut réel chez eux vint assez tard. Au premier ravissement de l'art, quand Phidias trouva, prouva « que la forme humaine est divine », le sublime de la découverte mit l'âme à une grande hauteur. Notez que l'extrême beauté, de parfaite harmonie, étonne et stupéfie plus qu'elle ne donne de l'amour. La vie gymnique est chaste et sobre.



Elle n'est nullement propre à faire de fausses femmes (comme on les aimait en Asie), au contraire le nerf dur et le muscle de pierre, d'imposants et de puissants mâles.

La femme fut honorée en Grèce. Elle eut toujours, garda sa part au sacerdoce, n'en fut nullement exclue (comme en Judée et chez tant d'autres peuples). Citoyenne orgueilleuse, exigeante, bien plus que l'homme, dans tous les honneurs solennels, elle régnait dans la maison, influait souvent dans l'État (les Comiques le montrent très bien, et l'affaire de Lesbos dans Thucydide). Elle avait ses Mystères à elle, ses liaisons très fortes et comme une république féminine. Ces plaisanteries d'Aristophane ne sont que trop sérieuses. Là fut la plaie publique. Elle ne put jamais suivre l'homme, et resta sombrement à part.

La Grèce, dans sa course olympique, au char brûlant, sur la roue qui prend feu, trainera-t-elle cette molle compagne? Une vie si tendue! hors de tout équilibre, tant d'œuvres et de combats!... La femme est éblouie, effrayée et n'y voit plus l'homme. Et qu'est-ce? un feu du ciel!... Elle craint le sort de Sémélé.

Ajoutez dans cette lumière trop vive l'étrange hilarité qui vient de tout excès de force. C'est ardeur, c'est jeunesse, l'orgueil triomphant de la vie. La femme en est blessée, humiliée. Elle baisse les yeux. Elle se réfugie dans la nuit. Il n'eût pas fallu l'y laisser. Plus qu'aucune autre, elle aurait pu s'associer. Certes, cette sœur d'Alceste et d'Antigone, d'un tel cœur, admirable aux dévouements de la Nature,



méritait qu'on ouvrit son noble esprit à la vie haute de la Loi. Elle eût rendu beaucoup. Et, la Grèce elle-même, avec tout son génie, n'a pas pu deviner ce que la culture, tendre, assidue, de l'épouse, l'approfondissement de l'amour, lui aurait ajouté de délicatesse héroïque.

La femme fut rejetée vers les dieux pleureurs d'Orient, le Bacchus-Attis-Adonis. Aux fêtes du printemps, des enfants étourdis, dans une orgie moqueuse, chantaient la belle délaissée dont Bacchus remplit seul le veuvage et le vide.

Peut-on dire qu'elle n'a fait aucun pas vers la vie plus haute? Oh non. La mémoire immortelle subsiste de celle qu'on a calomniée, mais qui fut un héros, autant qu'un sublime poète. Alcée nous la rappelle dans ce beau vers touchant :

Noirs cheveux! doux sourire! Innocente Sapho!

*Innocente*<sup>1</sup>! Ce poète, fier et fort, pénétrant, dit là une belle vérité : *Le génie est une innocence*. Mystère profond des grands artistes. Quoi qu'il advienne, ils gardent un fonds de pureté. Celle-ci naquit pure et très douce. Platon la met dans les Sept Sages.

1. 'Ιοπλόκαμ' ἀγνὴ μελιχόμαιδε Σαπφώ. Éd. Wolf, 127.

Elle naquit à Lesbos en 612, conspira à seize ans, se retira en Sicile. C'était une dame riche et mariée. Elle eut un fils. Sa patrie expia son exil en mettant son image sur la monnaie comme celle du génie de la Cité. La Sicile lui éleva une statue. On l'appela la dixième Muse. Sa mémoire était adorée. Un siècle ou deux après, une chanteuse de Lesbos (d'amour, d'enthousiasme probablement) prit le nom de Sapho. C'est celle qui fit le saut de Leucade. (Voy. Visconti, etc.) Vers 1822, les médailles ont fait distinguer les deux Saphos.



Nous la voyons étonnée, affligée d'apprendre que son frère ait acheté d'Égypte une trop célèbre courtisane. La tyrannie l'indigne : elle hasarde sa vie pour renverser le tyran de Lesbos. Elle perd sa patrie, mais trouve son génie dans l'exil.

Elle changea toute la musique. Elle inventa le chant des pleurs (mixolydien). La lyre, sous le doigt, restait sèche : elle inventa l'archet qui la fait pleinement soupirer et gémir. Enfin (c'est le grand coup), les cadences uniformes qu'on avait jusque-là, semblaient mortes à sa passion. Elle trouva le rythme qui darde la pensée et qu'on nomma saphique. Dans un récitatif de trois vers l'arc se tend... Un vers court le détend... Et la flèche est au cœur.

Rien de plus rare que de trouver un rythme. Homère, Shakespeare n'eurent point cela. De ce génie ardent, bon, tendre, étonnamment fécond, qui avait inondé la Grèce de flamme et de lumière, à peine il reste quelques paroles d'or, des mots simples, attendrissants de passion. Qui dirait qu'avec tout cela elle n'ait point trouvé l'amour, l'infortunée? qu'elle ait aimé en vain? que le monde ait fui devant elle? qu'elle n'ait eu de consolation que la tendresse de ses élèves émues qui essuyaient ses pleurs, et dont on a noirci la compatissante amitié?

Les pleurs, le désespoir de Sapho sont l'accusation de la Grèce. Le génie grec, il faut le dire, a passé à côté de deux mondes. Il a vécu dans le milieu des choses, négligeant les deux bouts, les pôles, les grandes perspectives qui s'ouvrent d'un côté ou de l'autre. Il n'a approfondi ni l'Amour, ni la Mort.



Deux écoles, et deux grandes voies par où l'âme s'étudie, se pénètre, en elle, et dans le Tout, et dans cette Ame aimante qui, par ces deux formes harmoniques, la Mort, l'Amour, en fait la beauté éternelle.

La Grèce, à l'entrée de ces voies, se détourna, passa, sourit. Son Amour n'est qu'un enfant, un oiseau à petites ailes. La Mort, si elle n'est héroïque, n'en tire pas plus d'attention. Elle est parée, légère et couronnée comme au banquet. La belle Proserpine descend là-bas, mais sans lâcher ses fleurs.

C'est un regret pour nous. La Grèce, mâle et pure, très lucide, avait seule le droit, le pouvoir de nous mener, comme un autre Thésée, au double labyrinthe où l'on se perd si aisément. Les dieux efféminés d'Asie, mutilés, énervés, nous y menèrent très mal, par les sentiers de l'équivoque.

Un hôte tout nouveau, très fâcheux, entra dans ce monde, *la Mort pleureuse*, énervante et décourageante, — exactement contraire à la Mort harmonique, qui salue, qui adopte l'ordre divin, s'en illumine (comme aux *Pensées* de Marc-Aurèle). La pleureuse nous vint, ce spectre féminin, qui, dans les forts travaux et les résolutions viriles, l'héroïque élan, près de nous, soupire et nous dit : « A quoi bon? »

Écoutez-la, la prêcheuse équivoque, vague et molle, nageant au flot des rêveries, mêlant à la douleur je ne sais quoi qu'on aime, les douces et saintes larmes, de deuil? de plaisir? On ne sait.

Vierge d'Athènes! ma fière Pallas, si pure! Quel



fut ton dédain prophétique quand on osa t'offrir le fiévreux instrument, la flûte orageuse et lugubre des cultes de l'Asie?... Tu la jetas dans la fontaine.

Hercule n'en fit pas moins. Un jour qu'il entendait la fête larmoyante de l'énervé, du dieu-femme Adonis, son cœur se souleva. Il maudit la honte à venir.

Mais la condamnation suprême de ces dieux à deux faces, c'est le père du feu, Prométhée. Il nous a enseigné un autre engendrement que toute l'Asie ne savait pas : Comment (par le fer et l'acier, l'effort) l'art fait jaillir cette fille immortelle, la Raison, la Sagesse, — l'éther de la pensée lucide, la seule inventive et féconde, — exactement contraire à la torpeur rêveuse du miraculeux Orient.

Mais l'Orient s'avance, invincible, fatal aux dieux de la lumière, par le charme du rêve, par la magie du clair-obscur.

Plus de sérénité. L'âme humaine, cette Ève curieuse, fouillant dans l'inconnu, va jouir et gémir. Elle trouvera là sans doute d'étranges approfondissements. La force et le calme? Jamais. Elle aura la joie, — violente, souvent insensée, âcre et sombre. Elle aura les pleurs (que de pleurs!), le contraste de ces deux choses, leur lutte et l'impuissance, et la mélancolie qui suit.



## SECONDE PARTIE

### PEUPLES DU CRÉPUSCULE, DE LA NUIT ET DU CLAIR-OBSCUR

---

#### I

#### L'ÉGYPTE. — LA MORT

Le plus grand monument de la mort sur ce globe est certainement l'Égypte. Nul peuple n'a fait ici-bas un si persévérant effort pour garder la mémoire de ceux qui ne sont plus, pour leur continuer une vie immortelle d'honneurs, de souvenir, de culte. La contrée tout entière, dans la longueur de la vallée du Nil, est un grand livre mortuaire, indéfiniment déroulé comme on faisait des manuscrits anciens. Pas une pierre qui ne soit écrite, historiée de figures, de symboles, de caractères énigmatiques. Des tombes à droite, à gauche. Des temples qui semblent des tombeaux. Rien de plus imposant pour nous que cette longue rue funéraire.

Tout autre est l'impression pour l'Africain. Le Nil est la joie de l'Afrique, sa fête et son sourire. Ce grand



l'année, dans l'accord solennel du ciel et de la terre, ne frappe davantage. Le Nil pontificalement à jour fixe descend et roule, s'épand, rafraîchit et féconde. Il se retire à peine que l'homme, tout aussi régulier, sans perdre de temps, mesure, rétablit tout, laboure et sème, accomplit le cercle agricole, — tandis que, d'en haut le soleil, tout-puissant bienfaiteur, non moins exactement, vivifie, anime et bénit.

Vie de travail immense. Mais plus immense encore fut le travail conservateur, l'effort contre la mort, la persévérance admirable à garder malgré elle tout ce qu'on pouvait de la vie. La famille se montre là par ce qu'elle a de plus touchant. Exemple unique. Un peuple entier, pendant plusieurs milliers d'années, n'a eu absolument en vue que d'assurer aux siens la seconde vie du sépulcre. On ne peut, sans émotion, songer par quelles privations les plus pauvres achetaient cela. Chaque tombe est pour deux, pour l'époux et l'épouse. C'était leur but commun. Lui, par travail mortel, elle par mortelle économie, ils gagnaient, ils cachaient le petit trésor nécessaire, de quoi être embaumés ensemble, ensemble dormir sous la pierre, pour ensemble ressusciter.

Le contraste est très beau. L'Égypte est admirable et par la mort et par la vie. Toutes deux elles contribuent d'autant dans cette grandeur. C'est une contrée de nature harmonique, et, tout naïvement, un système. Tout autour rien de comparable. La grande Carthage, par exemple, son empire monstre, dispersé en fragments, n'a rien de pareil. Pas davantage la Syrie. Elle a deux faces, comme l'Égypte, mais nullement harmonisées.



fleuve de vie qui, des monts inconnus, apporte chaque année un tribut si fidèle, est l'idole, le fétiche du monde noir. Dès qu'il le voit de loin, il rit, il chante, adore. Pour ce monde de soif, l'idée fixe c'est l'eau. Du grand désert des sables de Libye, ou des affreuses chaînes granitiques qui sont vers la mer Rouge et le désert de Sinai, quel est le vœu, la prière, le soupir? Une goutte d'eau. Je ne sais quel suintement sous un palmier, on l'appelle emphatiquement une oasis, on y court et on le bénit. Quel dut être l'amour pour la grande oasis, l'Égypte? Tu demandais de l'eau. En voici une mer, une immense nappe d'eau où la terre disparaît, abreuvée, noyée, détremmée. Vers le Nord ce n'est que limon. Or, c'est justement ce limon, ce Delta trempé d'eau qui est le paradis d'Afrique. Tous voudraient vivre là. Tous voulaient en jouir au moins après la mort. On y portait les corps en barque. On y entassait les tombeaux. Cette basse Égypte, luxuriante de productions, est le triomphe de la vie, comme une orgie de la nature.

Voilà donc deux aspects, bien opposés, de la contrée. Notre Europe l'admire pour l'aspect mortuaire. L'Afrique et le midi pour son fleuve, pour ses jouissances d'eau, d'alimentation. On la rêverait volontiers comme un immense sphinx femelle de la longueur du Nil, une nourrice colossale en deuil qui montre sa belle face, noble et lugubre, au monde blanc, tandis que devant sa mamelle, sa riche croupe, le noir est à genoux.

C'est le premier regard, et au second l'impression n'est pas moins grande. Nulle part le drame de



l'année, dans l'accord solennel du ciel et de la terre, ne frappe davantage. Le Nil pontificalement à jour fixe descend et roule, s'épand, rafraîchit et féconde. Il se retire à peine que l'homme, tout aussi régulier, sans perdre de temps, mesure, rétablit tout, laboure et sème, accomplit le cercle agricole, — tandis que, d'en haut le soleil, tout-puissant bienfaiteur, non moins exactement, vivifie, anime et bénit.

Vie de travail immense. Mais plus immense encore fut le travail conservateur, l'effort contre la mort, la persévérance admirable à garder malgré elle tout ce qu'on pouvait de la vie. La famille se montre là par ce qu'elle a de plus touchant. Exemple unique. Un peuple entier, pendant plusieurs milliers d'années, n'a eu absolument en vue que d'assurer aux siens la seconde vie du sépulcre. On ne peut, sans émotion, songer par quelles privations les plus pauvres achetaient cela. Chaque tombe est pour deux, pour l'époux et l'épouse. C'était leur but commun. Lui, par travail mortel, elle par mortelle économie, ils gagnaient, ils cachaient le petit trésor nécessaire, de quoi être embaumés ensemble, ensemble dormir sous la pierre, pour ensemble ressusciter.

Le contraste est très beau. L'Égypte est admirable et par la mort et par la vie. Toutes deux elles contribuent d'autant dans cette grandeur. C'est une contrée de nature harmonique, et, tout naïvement, un système. Tout autour rien de comparable. La grande Carthage, par exemple, son empire monstre, dispersé en fragments, n'a rien de pareil. Pas davantage la Syrie. Elle a deux faces, comme l'Égypte, mais nullement harmonisées.



Tout au contraire l'Égypte, en ses institutions et dans ses caractères divers d'art aussi bien que de nature, fut une, parfaitement fondue et par la douceur naturelle de son profond esprit de paix, et par le temps aussi, par l'énorme durée. Elle participait à la majesté du tombeau. Tous venaient honorer en elle la grande maîtresse de la mort. Tous, la Grèce elle-même, se mettaient à l'école, interrogeaient les prêtres égyptiens. Leurs énigmes et leur symbolisme, leurs purifications, leurs grandes fêtes, leurs jugements continuels des morts, les constantes lamentations des *pleureuses* (et *pleureurs*, car les hommes *pleuraient* aussi aux funérailles), tout cela imposait, touchait. Malgré soi-même on imitait, non pas le tout, mais tel ou tel détail, et souvent maladroitement. La Phénicie, opposée de nature, la Judée de haine profonde, en prirent pourtant des pièces, et les chrétiens après les Juifs. En maudissant l'Égypte, ils la suivirent. Ils la suivent encore. Dans les idées, les rites, les fêtes et le calendrier, les dogmes funéraires, le grand dogme de la mort de Dieu, ils vont, avec tant d'autres peuples, derrière sa barque sépulcrale et dans son sillage éternel.

Champollion a dit très bien : « L'Égypte est toute d'Afrique, et non d'Asie.

C'est ce que les monuments officiels, dans leur gravité monotone, ne disent pas ; c'est ce que le Panthéon sacerdotal dans ses doctrines ténébreuses ne dit pas non plus clairement. Mais la religion populaire le fait toucher au doigt. Elle est toute africaine, sans



mystère, en pleine lumière, toute d'amour, d'amoureuse bonté, — de bonté sensuelle. — Qu'y faire? C'est Nature, c'est la mère à tous, vénérable, autant que touchante. Quoi qu'elle fasse, amour et respect!

Ce pauvre peuple — dans sa vie de labeur, entre ce climat monotone, une culture toujours la même, une pesante énigme de dogme, d'écriture incomprise — eût succombé cent fois sans le bon génie de l'Afrique, la divine femelle, tendre mère et fidèle épouse, son Isis. En elle il vécut.

Si la bonté existe sur la terre, c'est dans ces races. Leurs types, éloignés du lourd profil du nègre, et non moins différents du sec Arabe ou Juif, ont une extrême douceur. La famille est très tendre, et pour l'étranger même l'accueil bon, sympathique. L'Égypte connut peu les sacrifices humains. Chaque année, il est vrai, on jetait une fille au Nil, mais une fille d'osier. Point de sérail et point d'eunuques. Point d'amour excentrique, ni de mutilations d'enfants (comme en Éthiopie, en Syrie et partout). La monogamie générale, et libre, volontaire (on pouvait avoir plusieurs femmes). L'épouse avait grand ascendant et le gardait. Sur le haut Nil, elle a ce privilège singulier de ne pas vieillir. Elle conserve les belles formes qu'on admire dans les monuments, ce sein très plein, mais droit, ferme, élastique<sup>1</sup>. Il pointe (comme aux

1. Caillaud, II, 224. Le même auteur parle de la pitié charmante d'une de ces Éthiopiennes qui, voyant nos voyageurs si épuisés, leur demanda depuis quand ils avaient quitté le Nil. « Depuis quatre mois. » — Quatre mois! dit-elle, fixant sur nous ses beaux yeux noirs pleins de douceur, et étendant les bras vers nous : « O mes amis! ô mes malheureux frères! » Elle donna tout ce qu'elle avait, des dattes, de l'eau. *Ibid.*, p. 242.



peintures sacrées) d'une virginité éternelle, dresse immuablement la coupe de l'immortalité.

Les rois d'Asie, qui avaient souvent (voyez le Xercès d'Hérodote) un sens profond de la nature, préféraient l'Égyptienne à toutes les femmes, la demandaient aux Pharaons. Ils l'aimaient mieux que la servile Asiatique, ou ce fier demi-mâle qu'on appelle femme en Europe. Ils la croyaient ardente, capable, et cependant docile, surtout la plus riche en bonté, celle enfin qui rendrait le plus par l'amour et l'obéissance.

En Égypte, la femme régnait. Elle pouvait monter sur le trône, et elle était reine dans chaque maison. Elle faisait toutes les affaires. L'homme reconnaissait son génie, ne sortait pas du travail, labourait ou tissait (Hérodote). Diodore va jusqu'à dire que le mari jurait d'obéir à la femme. Sans son gouvernement habile, ils n'auraient jamais pu arriver à ce but difficile aux pauvres, l'embaumement commun, l'union du repos éternel.

L'Égypte délirait de son Isis, et ne voyait rien qu'elle. Non seulement elle l'adorait comme femme, jouissance, bonheur et bonté. Mais tout ce qu'elle avait de bon, c'était Isis. L'eau désirée, la rivière, la bonne femelle liquide (Nil était féminin) ne se distinguait pas d'Isis. La terre féconde aussi qu'apporte l'eau, l'Égypte même. La bonne vache nourricière était aimée de la déesse, au point qu'elle en prenait les cornes pour parure. Corne ou croissant lunaire? Isis était la blanche lune, qui vient si bien le soir après tant de soleil, qui rend au laboureur le repos et la femme aimée; la lune, douce compagne qui règle les devoirs, qui mesure le travail à l'homme, à la femme l'amour,



en marque les retours, l'époque et la crise sacrée.

Cette reine du cœur, le bon génie d'Afrique, sans mystère, trônait comme femme, naïvement parée de ses belles mamelles, de tous les attributs de la fécondation. Elle porte le lotus à son sceptre, le pistil de la fleur d'amour. Elle porte royalement sur la tête, en guise de diadème, l'avidie oiseau, le vautour, qui ne dit jamais : Assez. Le vautour, signe de la Mort, sévère entremetteuse qui impose l'amour, le renouvellement maternel.

L'insigne de la vache mère qui, dans cette coiffure étrange, se dresse par-dessus le vautour, dit assez ce que veut l'amour : *refaire incessamment la vie*. La fécondité bienfaisante, l'infinie bonté maternelle, voilà ce qui fait l'innocence de ces âpres ardeurs d'Afrique. Tout à l'heure l'amour et le deuil, et l'éternité du regret, vont trop les sanctifier.

Dans la mère universelle (Isis-Athor, ou la Nuit), furent conçus, avant tous les temps, une fille, un fils, Isis-Osiris, qui, étant deux, n'étaient qu'un. Car déjà ils s'aimaient tant dans le sein maternel, qu'Isis en devint féconde. Même avant d'être, elle était mère. Elle eut un fils qu'on nomme Horus, qui n'est autre que son père, un autre Osiris de bonté, de beauté, de lumière. Donc, ils naquirent trois, mère, père, fils, de même âge, de même cœur.

Quelle joie ! les voilà sur l'autel, la femme, l'homme et l'enfant. Notez que ce sont des personnes, des êtres vivants, ceux-ci. Non la trinité fantastique où l'Inde fait l'hymen discordant de trois anciennes religions. Non la trinité scolastique où Byzance a subtilement raisonné sa métaphysique. Ici, c'est la



vie, rien de plus. Du jet brûlant de la nature sort la triple unité humaine.

Nul mythe n'eut une telle force de positif, de vérité. La mère n'est pas une vierge (comme celle de Bouddha, de Gengis, tant d'autres); c'est bien une femme, une vraie femme, pleine d'amour, le sein plein de lait. Osiris est un vrai mari dont on ne peut se moquer, mari réel et actif, de génération assidue, si amoureux de son Isis que cet amour surabondant féconde toute la nature. Et le fils est un vrai fils, tellement semblable à son père, qu'il témoigne solennellement de l'union des parents. Il est la vivante gloire de l'amour et du mariage.

Et comme tout est fort et vrai, hors du faux, de l'équivoque, le résultat est fort aussi, positif. L'Osiris humain religieusement se conforme à celui d'en haut, travaillant son Isis, l'Égypte, fécondant la femme et la terre, engendrant incessamment du travail les fruits et les arts.

Ces dieux n'ont pas l'impersonnel, l'obscurité, la terreur, de certaines religions d'Asie. Ils sont vénérables et touchants, n'effrayent pas. Le Siva indien, s'il n'avait soin de fermer l'œil, pourrait brûler tout par mégarde de son dévorant regard.

Ici, c'est la nature humaine elle-même qui est sur l'autel, dans son doux aspect de famille, bénissant la création d'un œil maternel. Le grand dieu, c'est une mère. Combien me voilà rassuré! J'avais peur que le monde noir, trop dominé de la bête, saisi dans son enfantement des terrifiantes images du lion et du crocodile, ne fit jamais que des monstres. Mais le voilà attendri, humanisé. L'amoureuse Afrique, de



son profond désir, a suscité l'objet le plus touchant des religions de la terre... Quelle? la réalité vivante, une bonne et féconde femme.

La joie éclate, immense et populaire, toute naïve. Une joie d'Afrique altérée. C'est l'eau, un déluge d'eau, une mer prodigieuse d'eau douce qui vient de je ne sais où, mais qui comble cette terre, la noie de bonheur, s'infiltrant, s'insinuant en ses moindres veines, en sorte que pas un grain de sable n'ait à se plaindre d'être à sec. Les petits canaux desséchés sourient à mesure que l'eau gazouillante les visite et les rafraîchit. La plante rit de tout son cœur quand cette onde salutaire mouille le chevelu de sa racine, assiège le pied, monte à la feuille, incline la tige qui mollit, gémit doucement. Spectacle charmant, chaîne immense d'amour et de volupté pure. Tout cela c'est la grande Isis, inondée de son bien-aimé.

Mais rien ne dure. Comment le méconnaître? Tout meurt. Le père de la vie, le Nil, tarit, se dessèche. Le soleil, à tel moment, est las. Le voilà défait, pâli; il a perdu ses rayons. Le vivant soleil de bonté qui sema au sein d'Isis son fruit, toute chose salutaire, il a pu tout créer de lui, sauf le temps, sauf la durée. Un matin, il disparaît. Il a été immolé par son cruel frère Typhon, qui l'a divisé par le fer, l'a démembré, l'a dispersé. L'honneur de l'homme, son orgueil et sa force, sa virilité, ont été durement tranchés. Où sont ces pauvres débris? Partout, sur la terre, dans les flots. La mer outrageuse en porte jusqu'en Phénicie.

Ici, nous sortons des fables. C'est la vive réalité,



un souvenir très poignant des mutilations qui se faisaient (et se font), pour préparer aux marchés de fausses femmes, jeunes eunuques qu'on vendait aux sérails d'Orient. Le centre de cette vente fut longtemps la Phénicie.

Isis s'arrache les cheveux, va cherchant son Osiris. Cette douleur africaine, la plus naïve du monde, abandonnée, sans orgueil, confie à toute la nature le cruel tourment de la veuve, son regret, son cuisant désir, la désolante impuissance où elle est de vivre sans lui. Elle trouve enfin de ses membres que les flots ont emportés. Elle va, pour les ravoïr, jusqu'en Syrie, à Byblos, obtient qu'on lui restitue ce qui reste des débris. Un seul manque. Profond désespoir ! « Hélas ! celui-ci, c'est la vie ! Puissance sacrée d'amour, si vous manquez, qu'est-ce du monde ?... Où vous retrouver maintenant ? » Elle implore le Nil et l'Égypte. L'Égypte n'a garde de rendre ce qui sera pour elle le gage d'une fécondité éternelle.

Mais une si grande douleur méritait bien un miracle. Dans ce violent combat de la tendresse et de la mort, Osiris, tout démembré qu'il est et si cruellement mutilé, d'une volonté puissante, ressuscite, revient à elle. Et, si grand est l'amour du mort, que, par la force du cœur, il retrouve un dernier désir. Il n'est revenu du tombeau que pour la rendre mère encore. Oh ! combien avidement elle reçoit cet embrasement... Hélas ! ce n'est plus qu'un adieu. Et le sein ardent d'Isis ne réchauffera pas ce germe glacé. N'importe. Le fruit qui en naît, triste et pâle, n'en dit pas moins la suprême victoire de l'amour, qui, fécond avant la vie, l'est après la vie encore.



Les commentaires qu'on a faits sur cette légende si simple lui prêtent un sens profond de symbolisme astronomique. Et certainement, de bonne heure, on sentit la coïncidence de la destinée de l'homme avec le cours de l'année, la défaillance du soleil, etc., etc. Mais tout cela est secondaire, observé plus tard, ajouté. L'origine première est humaine, c'est la très réelle blessure de la pauvre veuve d'Égypte, et ses inconsolables plaies.

D'autre part, que la couleur africaine et matérielle ne vous fasse pas illusion. Il y a ici bien autre chose que le regret des joies physiques et le désir inassouvi. La nature, à cette souffrance, sans doute avait de quoi répondre. Mais Isis ne veut pas un mâle, elle veut celui qu'elle aime, *le sien, et non pas un autre*, le même, et toujours le même. Sentiment tout exclusif, et *tout individuel*. On le voit aux soins infinis que l'on prend de la dépouille, pour qu'un seul atome n'y manque, pour que la mort n'y change rien, et puisse un jour restituer, dans son intégralité, cet unique objet d'amour.

Dans cette légende si tendre, toute bonne et toute naïve, il y a une saveur étonnante d'immortalité qui ne fut dépassée jamais. Ayez espoir, cœurs affligés, tristes veuves, petits orphelins. Vous pleurez, mais Isis pleure, et elle ne désespère pas. Osiris, mort, n'en vit pas moins. Il est ici, se renouvelle dans son innocent Apis. Il est là-bas pasteur des âmes, débonnaire gardien du monde des ombres, et votre mort est près de lui. Ne craignez rien, il est bien là. Il va revenir un jour pour redemander son corps. Enveloppons-la avec soin, cette précieuse dépouille. Embaumons-la



de parfums, de prières, de brûlantes larmes. Conser-  
vons-la bien près de nous. O beau jour, où le Père  
des âmes, sorti du royaume sombre, vous rendra  
l'âme chérie, la rejoindra à son corps, et dira : « Je  
vous l'ai gardé. »

Jusqu'ici tout est nature. Une belle tradition popu-  
laire y ajoutait un excès incroyable de bonté. On  
disait qu'Isis, en cette course lugubre où elle allait  
recherchant les membres de son époux, trouva par  
terre je ne sais quoi de noir, de sanglant, d'informe,  
un petit monstre nouveau-né. A la couleur, elle  
connut que c'était un rejeton du noir Typhon, son  
ennemi, son bourreau, le féroce meurtrier. L'enfant  
était Anubis, cette figure d'enterreur à tête de chien  
ou de chacal qu'on voit sur les monuments. Mais  
l'adorable déesse, devant la faible créature, qui pleu-  
rait ou qui jappait, ne sentit que la pitié. Contre l'amour  
et la douleur, plus forte fut la bonté. Elle la releva  
de terre, et la prit entre ses bras. Elle pouvait la faire  
nourrir et l'élever par une autre. Mais Isis est la ten-  
dresse, la miséricorde même. Elle ne put rien faire  
à demi, elle serra l'odieux nourrisson contre son sein,  
contre ce cœur si profondément déchiré, lui sourit  
tout en pleurant, et magnaniment finit par le mettre  
à sa mamelle. Spectacle vraiment divin! Vienne ici  
toute la terre!... La veuve de l'assassiné nourrit le  
fils de l'assassin! Abreuvé du lait de bonté, arrosé des  
larmes d'amour, le monstre devient un dieu.

C'est ce que la pensée de l'homme a jamais trouvé  
de plus tendre. Je ne vois dans les mythes indiens ou



chrétiens rien de comparable. Celui de l'Égypte innocente la race que le Moyen-âge eût cru damnée, diabolique; il établit que le crime n'est pas transmissible, que l'enfant du criminel (tout noir encore de son père) n'en est pas moins digne de la compassion céleste, que la divine Bonté le laissera se relever, monter, monter jusqu'à Dieu.

Le résultat est beau. Ce noir enfant, ce fils du crime, qui appartient à la mort par sa naissance, et par sa nourrice à la vie, devient le génie du passage, le bon génie interprète des deux mondes. Il comprend tout, sait tout mystère, crée tout art. C'est lui qui fixe la mémoire, où seront gardées, consacrées nos générations passagères. Il formule, calcule l'année. Il invente l'écriture qui, à tel an, à tel mois, consignera le souvenir. Son art donne à notre dépouille la fixité qui nous permet d'attendre, dans nos bandelettes, le jour de la résurrection. Mais la suprême fonction d'Anubis, son plus haut bienfait, c'est, au moment où la pauvre âme sort d'ici, de la recueillir, de la rassurer, la conduire. Elle entre, triste oiseau égaré, dans un étrange pays, si nouveau!... Dort-elle? veille-t-elle?... Cela est très bien exprimé dans le magnifique exemplaire du *Livre des morts* (sur une des cheminées du Louvre). L'âme, intéressant jeune homme, ne sait trop ce qu'elle doit faire. Mais elle est en bonnes mains. Le cher Anubis lui touche le cœur et le lui raffermi. « Que crains-tu? Je réponds de toi... N'aie pas peur du Jugement... Si moi, le noir fils de Typhon, j'ai passé, toi, innocent, candide dans



ta robe blanche, tu n'as que faire de t'alarmer. Viens, le bon Osiris t'attend. »

Pendant que j'écrivais ces choses, je parcourais les planches de la grande *Description*, celles de Champollion, de Rosellini et de Lepsius. Le cœur plein de ces mythes sublimes, je recherchais curieusement, pour les mettre en regard, des images de réalité. Une planche m'arrêta, me donna à penser<sup>1</sup>. C'est celle où le métayer, à la tête de ses bestiaux, vient rendre compte à un scribe, qui note le nombre, marque si le troupeau a crû ou diminué. Le bonhomme, jeune encore, ce semble, imberbe comme tout Égyptien, croise les bras sur la poitrine dans l'attitude d'un respect religieux. Ce scribe, nullement imposant, est l'homme du roi ou des prêtres. On sait, par la belle histoire de Joseph, que toute la terre d'Égypte était au roi, sauf un tiers qui, selon Diodore (I, 40), était aux prêtres. La propriété en Égypte ne fut jamais guère que fermage. Des Pharaons aux Ptolémées, aux Sultans, aux Beys, le souverain faisait cultiver par qui il voulait. Libre à lui de faire payer à chaque génération, d'obliger le fils à racheter le fermage qu'avait eu son père. On sait les résultats d'un tel système. C'est ce qui a fait la constante misère du pays le plus riche du monde. La famille, à la mort du père, ne savait quel était son sort. Au moment où les embaumeurs entraient, le scalpel à la main, le fils, la mère, fuyaient en pleurs, livraient le corps et la

1. Rosellini, in-folio, t. II, pl. 30.



maison. Le lendemain, autre exécution. Le scribe (du roi, du prêtre) entrait à son tour, la plume à la main, relevait le nombre des bêtes, estimait si la famille avait augmenté le troupeau et méritait d'être continuée. C'est, je crois, une scène de ce genre que représente la planche en question. Aux pieds du scribe est prosternée une figure, si bas, si bas, qu'elle semble terrifiée, prier et supplier. Est-ce la femme? la mère du fermier?

La pauvre famille, à la fois, subissait deux jugements. Les vivants pourraient-ils garder le fermage? Le mort serait-il jugé digne d'entrer dans la sépulture sacrée? Le prêtre en jugeait seul.

Énorme privilège qui, chez des gens si tendres aux affections de famille, le mettait en possession d'une terre illimitée.

Des corvées accablantes les enlevaient sans cesse. Tout se faisait à force d'hommes. Ramessès en employa cent vingt mille à la fois pour dresser un des obélisques de Thèbes (Letronne, *Acad.*, XVII, 34). Pour attaquer, piquer le basalte, le granit, le porphyre, avec l'outil grossier d'alors, combien d'hommes et combien de siècles fallait-il? Tel pris jeune, à peine marié, consumait là sa vie, ne rentrait que courbé par l'âge. Oh! que de vies humaines, de chagrins et de larmes dans l'entassement des pyramides, ces vraies montagnes de douleur, dans les énormes nécropoles des basses terres du côté libyque! Et que de désespoirs dans les percements souterrains des chaînes du côté arabe, dans ces rocs durs qu'un travail éternel changeait en ruches funéraires. Des milliers de vivants, pour creuser ces demeures des



morts, ont vécu à la lampe, morts eux-mêmes pour ainsi dire, n'ayant de jour, de ciel qu'aux voûtes enfumées du sépulcre.

« Les caractères sacrés étaient connus des prêtres seuls » (*Diod.*), et ignorés du peuple, de ces masses nombreuses qui usaient leurs années à les graver dans le granit. On sait toute la complication des trois écritures égyptiennes : ici, c'est symbolisme ; là, c'est tachygraphie ; ailleurs, alphabet ordinaire. Telle figure que je vois, est-ce un homme ? une idée ? Est-ce un mot, une lettre ? Énigmes fatigantes que ne débrouillait pas aisément, à coup sûr, la tête de ce piqueur de pierres. L'eût-il pu lire, cette terrible écriture, en eût-il percé le mystère, sous son obscurité, qu'eût-il trouvé ? Le sens obscur lui-même de la religion sacerdotale, les doctrines abscondes de l'*émancipation* par laquelle les dieux issus les uns des autres, rentrant aisément l'un dans l'autre, se mêlent et se confondent, tout à fait comme aux noirs conduits qu'on a percés dans ces montagnes s'enchevêtre et s'embrouille le labyrinthe funéraire.

Ni les signes, ni la pensée, ne furent intelligibles au peuple. Voilà peut-être le plus dur : c'est que l'Égypte ait, dix mille ans durant (dix mille ans, dit Platon, *Leg.*, II, 3), languie à ce travail énorme, sans avoir eu seulement la consolation de comprendre !

La bonne religion populaire, si touchante et si claire, toute en Isis, hélas ! où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Isis se voit encore près des rois, dans ces monuments, comme conseillère ou protectrice. Mais, en réalité, l'esprit actif et maître en tout cela, c'est le dieu savant Thoth (forme élevée, raffinée, d'Anubis).



Par lui, cette religion de bonté, sortie d'un cœur de femme, change et devient système, un système laborieux, chargé de dogmes, de pratiques, une scolastique de prêtres.

Pour la femme et pour l'homme si souvent séparés, la mort est tout l'espoir. Lui, pauvre travailleur dans la fournaise atroce où le soleil fend la pierre à midi, il prie le soleil même de lui donner, d'un coup libérateur, à jamais le repos avec Elle et près d'Elle. De son côté, la femme, cultivant seule avec son fils, ne pense à autre chose ; par ses jeûnes elle amasse le petit pécule de la mort.

Si l'on manquait ce but ! si cet infortuné était jugé indigne du sépulcre ! et elle condamnée au veuvage éternel !... Dures pensées qui troublaient l'esprit, leur gâtaient la mort même !

L'âme, l'âme la meilleure, ne pouvait arriver à une seconde naissance qu'à travers une série laborieuse de transformations<sup>1</sup>. Qu'était-ce donc de l'âme maudite, qui s'en allait, seule et sans dieu, tenter ce terrible voyage ! Elle allait, horrible et immonde, changée en truie, bête exécrée, des Égyptiens comme des Juifs. Pour lui barrer la route, des monstres fantastiques se présentaient qu'il lui fallait combattre. Et, pour comble, elle était sous la verge cruelle de gardiens malfaisants, démons-singes, démons-léopards<sup>2</sup> ?

Voilà déjà les porcs dont parle l'Évangile, où Jésus

1. Dans une inscription, le chef des nautoniers, Ahmès, pour dire : « *Je suis né,* » dit : « *J'ai accompli mes transformations.* » — De Rougé, *Acad. des inscr. M. des Savants étr.*, 1853, t. III, p. 55.

2. Je ne puis distinguer lequel des deux dans les planches de Champollion (in-folio, t. III, p. 272).



envoie les démons. Voilà déjà le Moyen-âge, le début et les éléments de ces traditions de terreurs qui ont si cruellement rétréci, faussé les esprits. L'agonie était effroyable. De même qu'aux noirs siècles chrétiens (dixième, onzième, etc.), le mourant croit être emporté par les démons, appelle à lui les saints et se fait couvrir de reliques, l'Égyptien a tellement peur qu'un seul tuteur, Thoth, Anubis, ne peut le rassurer. Il craint pour chaque membre, et pour chacun réclame l'assistance d'un dieu spécial. Il se fait tenir, non à quatre, mais à quinze ou à vingt. Un dieu répond du nez, et le tient ferme. Un autre garantit les dents, tel les yeux, tel le cou. La terreur est si excessive, qu'ayant le bras tenu, il fait tenir encore le coude ; ayant la jambe défendue, il veut un autre dieu pour sauver le genou<sup>1</sup>.

Les âmes ne *revenaient* pas le jour, pour laisser agir les vivants. Mais la nuit elles se promenaient sur terre, et même les mauvaises âmes. De là mille peurs, mille visions. Nulle sécurité au foyer. L'innocence des animaux, leur air paisible, suffit parfois pour rassurer. De là probablement (bien plus que d'autre chose) leur attache excessive à ces bons compagnons. De là le touchant radotage, le culte des animaux sacrés, les doux amis de l'homme qui le gardaient dans la vie, dans la mort.

1. Déjà Champollion avait donné un de ces rituels des morts au quatrième volume du *Voyage* de Caillaud. Lepsius en a publié un intégralement en 1842 (in-4°), et M. de Rougé nous en donne un autre (1864, in-fol.). J'y vois les choses les plus curieuses. L'âme aura à combattre les animaux fantastiques. Il lui est défendu de travailler dans Ker-neter. Défendu de quitter l'enfer (l'Amenti) pendant le jour. Quand elle ressuscitera, on lui rendra son cœur, etc.



Où finit l'animal? où commence la plante? Qui le dira? Les sensitives (Ampère le remarque) sous ce climat puissant approchent de l'animalité. Elles ont leurs peurs, leurs répugnances, comme des femmes délicates, fixées dans la fatalité, sans langage, sans moyen de fuir et d'échapper. Les palmiers visiblement aiment. De tout temps, en Égypte, on servit leurs amours. L'amant séparé de l'amante, par la main secourable de l'homme, en était rapproché.

L'arbre gémit et pleure, et d'une voix tout à fait humaine. Vers 1840, nos Français d'Algérie, qui en coupaient plusieurs, furent surpris, presque épouvantés. Un illustre savant était présent, et fut troublé, ému, comme les autres. Quelle devait être l'impression de ces soupirs de l'arbre, de ces plaintes navrantes sur l'esprit du pauvre fellah! Comment eût-il douté qu'une âme malheureuse, comme la sienne, ne fût sous l'écorce? L'arbre est rare en Égypte, d'autant plus aimé et chéri. Celui qui avait le bonheur d'en avoir un à sa porte ou voisin, vivait de même vie avec lui. Il lui racontait tout, lui confiait ses craintes et ses douleurs, les duretés du scribe ou surveillant, le travail excessif et sans consolation, hélas! parfois d'autres blessures, cruelles, et de la main aimée! Bref, *il lui remettait son cœur*, en dépôt, le cachait dans l'arbre. La Mimosa qui frémit et sent tout, parfois le recevait, ce cœur. Parfois le Persea laurus, arbre d'Isis, arbre admirable (sa feuille est une langue, son fruit figure un cœur). — (*Plut.*)

Mais quelle partie de l'arbre assez discrète pour recevoir ce dépôt délicat? Le tronc? Peut-être, car coupé il gémit. Ou peut-être la branche qui, entre



elle et le tronc, peut serrer et cacher, englober maternellement? Ou bien, tout simplement la fleur? Aux boîtes des momies, la fleur peinte s'entr'ouvre, laisse passer une petite tête, une jolie âme de femme. Si tel acacia ferme sa fleur le soir, c'est pour garder le cœur de l'homme.

Grand et profond secret. Cet arbre égyptien n'est pas, comme celui de la Perse, le fier Arbre de vie. C'est un arbre inquiet. On peut pour un bateau, on peut pour un palais, méchamment le couper demain. Et alors que devient le cœur? Aussi, à une seule, l'épouse unique, aimée, on en confiait le mystère, lui mettant sa vie dans les mains. Qu'on juge, après la mort de l'homme, ce que restait cet arbre pour la femme! Combien sacré, et combien confident, consulté, écouté, aux heures sûres où l'on n'est pas vu. Il succédait. C'était désormais un mari, un amant, un autel, un dieu mort et vivant, souvent trempé de larmes.

De telles choses n'arrivent que dans l'amour fidèle, dans la monogamie, le mariage saint, grave et tendre, comme il fut en Égypte. L'arbre ne manquait pas d'être touché et de répondre. Souvent, la femme vit, à travers ses pleurs, qu'il pleurait. Des pleurs à sa manière, sans doute, larmes végétales (du pin et de tant d'autres arbres). Était-ce compassion d'ami? Était-ce l'âme même du mort, prisonnière sous l'écorce, serrée, souffrante, qui, pour se révéler, dans ce pauvre langage, lui pleurait ce mot : « J'aime encore. »

Cette touchante croyance qui devait faire le tour du monde, a son type premier, le plus pur, en Égypte.



La barque sépulcrale d'Isis, cherchant son Osiris, aborde en Syrie, à Byblos. Je ne sais quoi au fond du cœur lui dit qu'il s'est arrêté là, qu'il est dans le palais du roi. Pour s'y faire recevoir, elle s'humilie, cette reine, elle se donne comme esclave. Elle observe, voit tout. Le somptueux palais, soutenu de colonnes, en a une (miracle!) qui pleure. La colonne est un arbre, un pin<sup>1</sup>. Isis n'en doute point : c'est lui. Elle devine la métamorphose. Il a flotté jusqu'à la côte, jusqu'aux pinadas de Syrie, et dans le sable enfoui il s'est fait pin lui-même. Placé dans le palais, toujours il se souvient, il pleure. Isis le tire de là, l'embrasse et l'inonde de larmes, lui rend les honneurs funéraires<sup>2</sup>.

1. A Ténériffe, les pins qui soutiennent les maisons depuis 1400 pleurent encore.

2. Cette légende de l'arbre vivant, si douloureuse, et parfois consolante, semble commencer dans la haute Egypte par l'acacia mimosa du désert, continuer par le persea laurus, par le pin en Syrie, le grenadier, l'amandier en Phrygie, etc. — L'unique monument littéraire qu'on ait jusqu'ici de l'Égypte, très ancien d'écriture, et certainement bien plus d'invention, part de l'acacia. C'est une petite histoire individuelle qui sert de cadre à cette idée générale et populaire.

Un garçon très honnête et très laborieux, Satou, travaille chez son frère aîné et fait prospérer ses bestiaux. La femme de ce frère, qui est belle, préfère Satou, parce qu'il est fort, et veut un jour, à l'heure brûlante du repos, le garder avec elle. Méprisée, elle l'accuse. Il périrait si son bœuf et sa vache qui l'aiment ne le mettaient on garde. Il jure son innocence, et l'assure à jamais par une mutilation cruelle. — Fort désolé et seul, retiré au désert, *il met son cœur dans un acacia*. Les dieux en ont pitié, et lui font une femme bien plus belle, admirable, qu'il aime jusqu'à lui confier en quel arbre il a mis son cœur. La belle, adorée, mais ardente, qui veut un amour efficace, s'ennuie et se laisse enlever. Le Nil la porte à Pharaon. Le remords aussi avec elle. Elle croit en finir par un moyen cruel, de couper l'arbre de Satou. En vain. Le pauvre cœur devient un superbe taureau qui gémit et mugit pour elle. On le tue. De son sang, deux gouttes ont tombé dans la terre. Et il en nait deux arbres, non l'acacia misérable qu'on a coupé, mais deux arbres sublimes, deux gigantesques perséas. Les perséas jasaient d'amour et soupi-



raient. La reine, épouvantée, les fait scier. Mais un éclat échappe, jaillit si bien vers elle, que la voilà enceinte. Malgré elle, Satou l'a conquise. Lui-même est ramené à la figure humaine, gloriifié, et il devient *Phra*, Pharaon, Soleil (même chose). Maître alors de son inhumaine, il n'en tire nulle vengeance que de lui raconter tout ce qu'elle lui fit souffrir. — Voy. la traduction et la notice très intéressante que M. de Rougé a données de ce manuscrit du quinzième siècle avant notre ère. (*Athenæum français*, 1852, t. I, p. 281.)



## II

### SYRIE. — PHRYGIE. — ÉNERVATION

Dans la monotonie funéraire de l'Égypte, on sent que son âme sevrée, rétrécie (cent siècles durant), fut étouffée dans l'arbre de douleur. Le contraste est étrange lorsque l'on sort de là pour tomber dans le monde trouble qu'elle a tout autour d'elle. Une mer, une tempête de sable, comme au désert libyque, au désert de Suez, semble voler devant les yeux. Chez les Noirs du haut Nil, aux campements arabes, au monde divisé de Syrie, même en ces grands empires de la dissolue Babylone, de la barbare Carthage, l'esprit semble égaré ; vous vous sentez dans le chaos.

Les mythes, lumineux en Grèce, en Égypte harmoniques, qui gardent un grand air de sagesse même en pleine imagination, ici semblent tourbillonner comme au vent du désert. On n'a pas assez dit combien ce sud-ouest, entre Afrique et Asie, où tout est fragmen-



taire, scindé, inorganique, dans ses cultes bizarres, a l'air d'un véritable songe<sup>1</sup>.

Dans la vivante écume de l'eau visqueuse et poissonneuse qui fermente, bouillonne, dans la mer pullulante, la Syrie a senti son dieu. Comme l'Euphrate<sup>2</sup>, elle eut pour idéal le poisson et le Poisson-Femme.

Certes, si l'infini de l'amour inférieur, de la fécondation, se montre quelque part, c'est dans le poisson

1. Dans les consciencieuses peintures égyptiennes, saisissantes de vérité, on peut voir ce qu'étaient, dix-sept siècles avant Jésus-Christ, le Syrien, l'Assyrien, l'Arabe ou Juif, le Nègre, l'Européen (le Grec, ce semble). Vrais chefs-d'œuvre. Le Grec qu'on croirait d'aujourd'hui est le marin des îles, au profil dur et fin, à l'œil perçant. Les nègres sont vivants. Dans leur gesticulation excessive et dégingandée, on a marqué très bien qu'ils ne sont pas stupides, mais trop vivants, de sang trop riche, l'esprit au vent, emportés, demi-fous. C'est exactement le contraire de la sécheresse bédouine, du maigre Arabe qui n'est pas sans noblesse, de l'âpre aridité du Juif. Ceux-ci, cailloux du Sinai, taillés en fin rasoir, vivront, dureront, j'en suis sûr. Mais les figures bâtarde de Babel et de Phénicie ne semblent pas viables. Ce sont des éphémères qui dureraient, comme espèces, ainsi que les insectes par le renouvellement incessant des générations. — L'homme de l'Euphrate est un poisson. — L'homme de Tyr, un batracien. — Chez celui de Babel, le front fuyant et la tête en arrière, sont du monde aquatique. Ils rappellent son dieu (le Poisson-Mage). L'homme n'est nullement désagréable pourtant, ni sans grâce dans le mouvement. Il semble coulant et facile. Il a l'air de vous dire : « Soyez le bienvenu. » On comprend à merveille que les peuples et les dieux soient venus fondre à Babylone, se perdre à ce pêle-mêle. — Les autres, que je crois Phéniciens, ne sont pas comme ce Babylonien, serrés de jolies robes. Ils sont, comme marins, prêts à agir et les bras nus, court-vêtus de petites jupes (de sparterie?) qui n'entravent pas l'action. Leur regard est celui de gens qui toujours voient au loin sur la grande plaine de la mer. La figure, bello et grave, étrange pourtant, étonne fort : ils n'ont pas de cou. Étranges avortons, ils ont eu, par l'effet des vices précoces, un arrêt de développement. Ils ont sur le visage un froid cruel qui doit les mener loin dans leur affreux commerce, leurs razzias de chair humaine.

2. Voy. les monuments dans Rawlinson (1862), t. I, 167; dans Botta, Austen Layard, etc.



à coup sûr. Il comblerait la mer. Il la noie à la lettre, en certains temps la blanchit, l'illumine d'une autre mer de lait, grasse, épaisse et phosphorescente.

Voilà la Vénus de Syrie, c'est Dercéto, c'est Astarté ou Astaroth, mâle et femelle, le songe de la génération. L'Hébreu, aux confins du désert, avec sa maigre vie, rêve un peuple nombreux comme le sable tourbillonnant. Le Phénicien, aux grasses villes des ports mal odorants, rêve l'infini de la marée, un peuple d'amphibies qui grouille et qui regorge de Sidon à Carthage et jusqu'à l'Océan.

Dans l'intérieur des terres, pour l'amoureuse Syrienne, la gent roucouillante, lascive, des colombes innombrables, peuple sale et charmant, fut la poésie. Leurs caresses acharnées, leurs amours (fort irrégulières, quoi qu'on ait dit), furent le spectacle et la leçon. Et leurs nids consacrés, multipliant toujours, purent blanchir à leur aise le sombre cyprès d'Astarté.

Les Phéniciens, pour avoir bon voyage, emmenaient Astarté sur leurs vaisseaux (c'est Vénus Euplæa). Ils travaillaient pour elle. Leur grand commerce était d'enlever des colombes (femmes, filles ou jolis enfants) pour les sérails d'Asie. Leur piété était, dans tous les comptoirs qu'ils fondaient, de faire pour Astarté un autel, un couvent d'immondes tourterelles qui rançonnaient les étrangers. Chypre, Cythère furent souillées de ce culte, au point que les filles du lieu subissaient toutes avant le mariage la flétrissure sacrée.

Elles étaient heureuses d'être quittes à ce prix. Car



cette Astaroth-Astarté, la Vénus des pirates, ne se distinguait pas toujours de l'autre dieu des Phéniciens, qu'ils appelaient le Roi (Moloch), et qui aimait tant les enfants qu'il en volait partout. Ce Roi, dieu de sang, dieu du feu, de la guerre, de la mort, avait un plaisir exécrable à presser sur son sein (de fer rougi à blanc) des chairs vivantes. Si l'enfant ne brûlait, il était mutilé. Le fer en faisait une femme.

Ces Moloch, ces cruels marchands, maîtres et sultans partout, avec leurs navires comblés de la pauvre denrée humaine, avec les caravanes qui l'amenaient en longs troupeaux, n'avaient que faire des Syriennes. Celles-ci étaient des veuves. La nuit, sur la haute terrasse de la maison ou la muraille sèche qui soutient quelques pieds de vigne, elles pleuraient, rêvaient, contaient leurs douleurs à la lune, l'équivoque Astarté. Du midi et de la mer Morte, soufflait la sulfureuse haleine des villes qui dorment englouties.

Elles rêvaient. Et jamais il n'y eut de si puissantes rêveuses. La Parthéno-Génèse, la force du désir qui sans mâle est féconde, éclata dans la Syrienne en deux enfants qu'elle fit seule :

L'un est le Messie-femme, qui a délivré Babylone, serve jusque-là de Ninive, la grande Sémiramis, née poisson, devenue colombe, qui épouse toute la terre, finit par épouser son fils.

L'autre est un dieu de deuil, le Seigneur (Adonai ou Adonis). Il est né de l'inceste, et son culte mêlé de pleurs, d'amour, tient de l'inceste encore.

La grande légende syrienne, l'inceste en ses trois



formes, Sémiramis, Loth et Myrrha, aboutit à cette création féminine d'immense importance, *Adonis, mort, ressuscité*. Culte sensuel et pleureur, très fatal, par lequel le monde descendit misérablement sur la pente de l'énervation<sup>1</sup>.

De tout temps, les enterrements étaient l'occasion des plus tristes folies (*Lévit. et Deutéronome*). Les *pleureurs et pleureuses*, jouant le désespoir, s'aveuglant de vin et de cris, déliraient très réellement, finissaient par agir comme s'ils eussent été morts eux-mêmes, taillant leur chair, la souillant outrageusement. Loth, qui a vu le monde s'abîmer dans les flammes, qui a perdu sa ville, perdu sa femme,

1. Pour le faire bien comprendre, il faut remonter, dire un mot de la très haute antiquité. — Dans la morale haineuses des petites tribus, dont chacune se croit l'élue et le peuple de Dieu, l'étranger est l'impur, l'abominable. Épouser l'étrangère, laisser sa parente pour elle, c'est un crime et comme un inceste. Le seul mariage pur, à leur sens, est avec le proche parent. — Aussi les filles de Loth, ayant vu périr leur tribu, disent : « Il n'y a plus d'hommes. » Elles auraient horreur d'épouser l'étranger. Mais, d'autre part, le dernier déshonneur, dans l'idée syrienne, serait de mourir vierge, sans enfant, comme un fruit stérile. Elles s'adressent au seul homme qui reste encore, leur père, le trompent et ont de lui deux fils : Moab, Ammon. Nul blâme là-dessus dans la Genèse. Au contraire, de Moab les Juifs font venir Ruth, la charmante Moabite, d'où descendent leurs rois David et Salomon. — L'histoire de Loth ne diffère point de celle de Sémiramis et des reines réelles, Amitis, Parysatis, etc. Elles veulent maintenir l'unité de leur race contre le pêle-mêle de la vie de sérail. Pour cela elles épousent ou désirent épouser leurs fils, selon l'usage des Mages chaldéens. Ce mariage étrange, dans un pays où la femme vieillit si vite, était en réalité une sorte de célibat. Peut-être était-il symbolique, la mère ayant le titre d'épouse (pour repousser toute épouse étrangère), et se faisant remplacer par son esclave (comme fait Sarah dans la Genèse). Il concentrait dans la famille la tradition mystérieuse des arts des Mages, des connaissances astronomiques, des formules et recettes industrielles ou médicales, dont ils étaient extrêmement jaloux. Deux historiens très anciens, Conon (cité par Photius) et Xantus de Lydie (Clém., *Strom.*, III, 185), parlent de ces mariages, ainsi qu'Euripide, Catulle, Strabon, Philon, Sextus Empiricus, Agathias, Origène, S. Jérôme, etc.



croit que tout est fini et toute loi. Il est mort, rien ne lui importe. On peut le tromper tant qu'on veut.

Le Loth de Byblos est le deuil. Gingras ou Cyniras, la harpe funéraire, dans ce mauvais rêve, est un roi, trop aimé de sa fille. Cette fille est Myrrha (la myrrhe qu'on brûle aux funérailles). Harpe et myrrhe, ces êtres lugubres, ont tant d'affinité qu'ils se mêlent pendant douze nuits. Enfin Gingras s'indigne. Elle non. D'inconsolable amour, elle pleure et pleurera sous la forme de l'arbre à myrrhe.

« Arbre puni, maudit? » Nullement. La Syrienne en fait l'être exquis, parfumé, qui charmera la mort. Une de ces belles larmes odorantes est Adonis, un enfant, si joli!... que pour elle dès lors il n'est plus d'autre dieu. Elle l'appelle mon Seigneur (Adonai), mon Baal (propriétaire, époux). Elle-même elle rêve qu'elle est sa Baaltis, son Astarté qui doit le posséder, Astarté aux deux sexes, Adonis femme d'Adonis. Et pour folie dernière, son nom d'amour est Salambô, la folle flûte, lugubre et furieuse, dont on joue aux enterrements.

Mais en le faisant son Baal, elle a cruellement irrité Baal-Moloch, *le Roi*, le roi du Feu, roi de la guerre et de la Mort (Mars-Mors). Ce démon prend la forme de la bête démoniaque. *Il entre en un pourceau*, ou, disons mieux, un sanglier sauvage qui blesse, au sexe même, le bel enfant, le tue, ou tue en lui l'amour.

Qui douterait de tout cela quand son sang coule encore? A Byblos, au moment (décrit par le *Cantique des Cantiques*) où la saison des pluies a cessé, où le



sang fiévreux court dans l'agitation d'un printemps de Syrie, par une rencontre singulière, le torrent de Byblos se trouble aussi, rougit. « C'est le sang, le sang d'Adonis ! »

Les pleurs sont un secours. Ces pleureuses en étaient insatiables. Tout en retentissait. On pleurait à Byblos devant la mer, au souffle chaud d'Afrique, dans les ivresses du printemps. Dans la Syrie, à la fin de septembre, lorsque la vigne avait pleuré l'année (c'était le dernier mois), sept jours durant jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre, sur la cuve fumante, on délirait, on s'aveuglait de larmes. En certains lieux, on ne pouvait attendre l'automne, et pendant la moisson, sous le trait acéré du Soleil Adonis, ses amantes insensées, dans sa victoire suprême, le fêtaient à force de pleurs.

C'était une furie d'enterrement. Elles se figuraient qu'elles avaient perdu (tout se brouillait en elles) et leur amant et leur enfant. On faisait tellement quellement une poupée, figurant un jeune garçon très féminin<sup>1</sup>. Sur ce pauvre poupon, on accomplissait, avec des cris navrants, les rites des funérailles. Le corps était lavé. On l'ouvrait, l'embaumait. Exposé sur un catafalque, on le contemplait longuement, surtout en la cruelle blessure ouverte à son flanc délicat. Toutes assises par terre en cercle, échevelées, avec des litanies, des silences et de gros soupirs. De temps en temps une disait : « Hélas ! mon doux Seigneur ! où est ta seigneurie maintenant ? » On suffoquait. Au bout de

1. Je suis pas à pas les textes anciens, qu'on trouve réunis dans les *Phéniciens*, de Movers, I, ch. VII, 190-253.



sept grands jours, il fallait bien finir, il fallait bien se séparer, mettre en terre cet infortuné. Eh quoi! ne plus le voir! Sa Baaltis, son Astarté, l'éperdue Salambô, le cherchait vainement. Était-il mort?... On avait soin d'arranger un petit miracle. Dans des pots préparés, on mettait de ces plantes que la chaleur fait éclore subitement, bien exposées au haut de la maison, sur la terrasse où l'on couche en Syrie. C'étaient les *jardins d'Adonis*. Au jour septième exactement, on allait voir... Il avait éclaté. La plante avait fleuri. De terrasse en terrasse, des cris d'amour volaient : « Bonheur! il est ressuscité! »

Partout, l'Astarté délirante ressaisissait son jeune amant, vivant, entier, non mutilé. On rassurait le monde. Il n'avait rien perdu. On arborait le signe de la fécondité, comme il se faisait en Égypte. Mais grande, très grande différence. Pour Isis, l'africaine épouse, c'était l'exaltation du bonheur mutuel, et l'adoration de l'époux. Pour la Baaltis syrienne, c'était l'ivresse aveugle, la tendresse indistincte qui, dans l'hôte étranger, le passant, l'homme enfin accueillait l'ami inconnu. Adonis le voulait. Celle qui se gardait et qui fermait sa porte, devait en pénitence faire tomber ses cheveux, pour longtemps rase et laide rester sans oser se montrer.

Baaltis-Astarté semblait faire l'envers de Moloch. Ce terrible jaloux, pour garder ses comptoirs par l'effroi, immolait des hommes. Elle, au contraire, ouvrait toutes grandes les portes au passant, disait : « Pauvre étranger! » — Moloch, le grand vendeur, le grand mutilateur, partout, pour les sérails, faisait des Adonis. Astarté, au contraire, adora l'enfant mutilé.



Opposition frappante, ce semble? Point du tout. L'amour impur, c'est de la mort encore. Moloch, dans son horreur, était moins dangereux que l'abîme profond d'Astarté. La pitié amoureuse, la mollesse et les pleurs, la contagieuse douceur des *Adonies* amenèrent dans le monde le grand fait, terrible et mortel : *l'évanouissement de la force mâle*.

Voyez ce progrès de faiblesse. En Égypte, Osiris meurt, il est vrai; pas tout à fait pourtant : tout mort qu'il est, il engendre Harpocrate. En Syrie, le mâle n'est plus qu'un faible adolescent qui ne fait que mourir. Point de paternité. Point d'enfant d'Adonis. Il est l'enfant lui-même. Mais sous un autre nom, il tombe bien plus bas en Phrygie.

La Syrienne, sous forme languissante, au fond véhémement et terrible, n'est pas femme à se résigner. Elle est pleine d'audace et d'initiative, en mal, en bien. Les Jahel et les Déborah, Judith, Esther, sauvent le peuple. Athalie, Jézabel, sont rois. Il en advint de même à la fameuse colombe d'Ascalon, la Sémiramis, qui s'envola de Syrie à l'Euphrate. La déesse-poisson, Dercéto, gonflée du dieu Désir, avait enfanté un matin l'étrange créature. D'esclave reine, lascive et guerrière, elle se débarrasse d'un mari qui l'adore, se fait épouser par Ninus, le grand roi d'Orient, lui prend la vie, le trône. Elle détrône aussi Ninive, et fait à son image Babylone aux cent portes, aux gigantesques murs, gouffre monstrueux de plaisir qui ouvre à tous l'asile de son impure fraternité.

Babel était déjà la tour, l'observatoire célèbre des



Mages chaldéens (*Diod.*). Elle était le marché où chaque année, du haut Euphrate, les vins d'Arménie descendaient (et descendent, *Rennell*), apportant les fêtes et la joie. Elle était tout ouverte. L'Asie craignait les murs, l'obscurité des villes (*Hérod.*). Le libre chef de caravane croyait, s'il s'engageait dans une ville fermée, qu'il y serait perdu, volé, vendu, tué peut-être. Lorsque la ruine de Ninive chassa son peuple à Babylone, ce peuple industriel attira à tout prix les marchands et les rassura. On suivit à la lettre l'avis que Balaam (prophète de l'âne ou Belphégor) donnait dans la Genèse, *de séduire par la femme*. Les fières dames de Babylone s'assirent aux portes, invitèrent l'étranger. Quoi de plus rassurant? Quel que fût ce passant, d'Orient, d'Occident, de toute race, marchand, chef de tribu, sauvage Ismaélite, ou fugitif peut-être, un misérable esclave, la grande dame, en pompe et sur son trône d'or, recevait de lui la petite monnaie qu'il lui jetait sur les genoux. La Vénus de Babel imposait ce devoir d'humilité, d'égalité. Il semblait l'acheter (tout mariage était un achat), et l'épouser pour ainsi dire. A lui de commander! — Pure cérémonie symbolique? — Mais quel orgueil pour lui d'épouser Babylone, la grande reine d'Orient, « la fille des géants », qu'il a tant rêvée au désert! Il se sentait aimé, adopté et Babylonien, acquis lui-même, acheté pour toujours. C'était le piège de cette ville. L'étranger, dès le seuil, perdait ses souvenirs. Avec cette petite monnaie, donnée à la belle dame souriante, il se trouvait avoir jeté dans sa main le passé, la patrie, la famille, les dieux paternels.

Cela allait au point que lui-même, en retour, il



bâtissait, augmentait Babylone, travaillait ardemment aux murs de cette nouvelle patrie. Ils montèrent par enchantement à deux cents pieds de haut. Les Mages, par un coup de génie, avaient prévu cela, tracé d'avance astronomiquement (au nombre des jours de l'année), une ville de trois cent soixante-cinq stades de tour. Le soleil cuit les briques. L'asphalte regorgeait. Tout fut bâti d'un coup, avec une vraie furie d'amour, *par les amis*<sup>1</sup>, amants, de la reine Sémiramis (autrement dit de Babylone). Les murs (vraie chaîne de montagnes où quatre chars passaient de front), en un moment, dominèrent la contrée. Les rois voisins étaient furieux et menaçaient. Ils s'arrêtèrent en voyant Babylone déjà inattaquable. Ce fut pour deux ou trois cents ans l'asile universel, l'arche des arts d'Asie, qui les enveloppa, les garda des déluges qui menaçaient à l'horizon.

Grand spectacle! de voir tant de peuples devenus les enfants de cette mère étrange qui, sous sa vaste robe, accueillait, abritait tout homme, noir ou blanc, libre, esclave. Les esclaves mêmes avaient leurs fêtes où leurs maîtres les servaient. Les captifs y étaient si bien qu'ils y faisaient fortune (on le voit par les Juifs). Dans ce grand pêle-mêle, on se croyait volontiers frères. Les femmes se mariaient l'une l'autre, les laides avec l'argent des belles. Les malades, avec

1. Des récits combinés d'Hérodote, Clésias, Diodore, etc., il résulte que cette ville énorme *qui payait le tiers des revenus de l'Asie*, fut tracée d'avance, et *faite en une fois*, que ses murs prodigieux furent l'œuvre spontanée des foules qui s'y réfugiaient sous la protection de la tour des Mages. Cela rappelle en grand certaines œuvres du Moyen-âge, comme la cathédrale de Strasbourg bâtie par les pèlerins qui y travaillaient jour et nuit.



confiance, se mettaient sur les places et consultaient la foule amie.

Babylone, achetant des soldats mercenaires du Nord, fut conquérante. Ses Mages, ou Nabi (Nabichodonosor), effrayèrent un moment le monde, enlevant, amenant sur l'Euphrate des peuples entiers, comme Israël, Juda. Grandeur qui n'était pas la force. Des masses hétérogènes ne pouvaient qu'augmenter la discorde de Babel, la confusion d'esprit, de langues, qui est restée proverbiale. Babel et Babylone semblent des noms imitatifs (comme *barbare* en grec) pour dire le bégayeur, le barbouilleur, qui mêle plusieurs langues. Ces mélanges malsains pour l'esprit y faisaient le vertige. Témoin le grand Nabi qui *tomba à la bête* (Daniel). Les femmes, plus sobres et plus froides, que nul excès n'épuise, de plus en plus se trouvèrent les seuls mâles. Babylone elle-même était femme. Les reines-mages, surtout Nitocris, qui régnèrent avec gloire, firent en vain des travaux immenses de défense pour arrêter, retarder l'ennemi.

Le Perse n'en tint compte, entra et se crut maître. Mais c'est lui qui fut pris. La vieille ville voluptueuse l'embrassa, l'enlça, lui fit un lit si doux qu'il y mollit, fondit. Le génie mage, obscur, profond, impur et de naissance, et d'art, et de calcul, et qui avait mangé le haut fruit de l'arbre du Mal, pervertit à fond ses vainqueurs. Les mères reines prirent l'amour et l'audace de Sémiramis; les rois, l'orgueil (la chute aussi) des Nabuchodonosor. Les Mages firent deux idoles, l'idole *Roi*, gardée tout autour par cette comédie de terreur qu'on voit aux monuments (l'aigle-taureau à face d'homme, etc.). L'autre, l'idole



*Mère*, la grande mère, Mihr-Milytta (Vénus-Amour), en qui ils engloutirent tous les dieux d'Orient, et qu'ils mirent hardiment entre Ormuzd, Ahrimane, comme un *Médiateur* qui domina la Perse même.

Vrai vainqueur de l'Asie, Volupté-Milytta trôna au sommet de Babel, en son luxurieux colosse, lascivement bercé sur des lions amoureux. Entre ces bêtes était le Roi des rois, qu'elle tenait énervé et doux par un sérail babylonien où chaque année cinq cents jeunes créatures, un troupeau « d'enfants gras » (Daniel), étaient incessamment versées.

Milytta, au bas de Babel, et sous les basses voûtes où jadis on nourrit les reptiles sacrés, avait ses jeunes *abbati*, galants, rosés, fardés, faux garçons, fausses filles, de voix fausses et mignardes, qu'on prêtait pour argent, et qui, victimes honteuses, dans leur immolation, *voyaient* le ciel ouvert et disaient la bonne aventure.

Immonde religion qui s'étend. Milytta gagne à l'Occident. En Lydie, en Phrygie, aux grands marchés d'esclaves, aux fabriques d'eunuques, elle est Anaïtis-Attis; elle est la grande *Ma* aux riches seins, que la Grèce appela Cybèle. En ce pays brouillé (vrai chaos) de Phrygie, où l'on mêle tout sans comprendre, par une légende monstrueuse, Attis devient le petit mâle, l'Adonis de cette grosse Cybèle. On copie la *Passion* d'Adonis, la semaine sainte de Byblos. Toujours le Bambino mutilé, perdu, retrouvé, lamenté par les femmes. La mise en scène plus pathétique encore, barbare, grotesque et très choquante. On promenait non pas un petit simulacre de bois, mais une viande sanglante qu'on donnait pour la tête



d'Adonis ou sa relique obscène. L'horreur était au comble. Alors l'arbre d'Attis (un pin, comme à Byblos) apparaissait, arbre enchanté, gémissant et plein de soupirs. La foule échevelée priait et l'évoquait. Enfin, de l'arbre ouvert jaillissait un enfant; Attis ressuscitait ravissant, adoré, dans sa grâce équivoque, garçon, fille à la fois, rêve incertain d'amour.

Ce drame du vertige et du rêve fut du plus grand rapport. Les prêtres de l'Asie Mineure, comme nos princes ecclésiastiques d'Italie, triplement commerçants, exploitaient à la fois la piété, l'amour et la bonne aventure. Ils tiraient des Attis un fructueux courtage. Ils s'enrichirent, devinrent rois, papes. (*Creuzer-Guigniaut*, livre III, ch. 2, p. 80 et *passim*).

Ils poussaient leurs succès, envoyaient partout des Attis ambulants, mendiants, quêteurs avec un âne, devins, rusés marchands de prières et d'expiations, vrais capucins antiques. — Demi-eunuques (et par là rassurants), ils vendaient à la fois le plaisir et la pénitence. Comme nos Flagellants, ces drôles, impudemment exhibés sous le fouet, attendrissaient les cœurs sensibles. Ils saignaient, et les femmes déliraient, s'évanouissaient.

Voilà les conquérants du monde. Dans leur Attis-Sabas s'engloutira l'Antiquité.



## BACCHUS-SABAS. — SON INCARNATION. — LE TYRAN

L'effroi d'Athènes au jour où la mer disparut sous la flotte du Perse que conduisaient les Phéniciens, l'effroi de Syracuse lorsque les vaisseaux de Carthage lui apportaient son noir Moloch, je l'éprouve en voyant la Grèce envahie, pénétrée par les sombres dieux d'Orient. Qu'advient-il du genre humain si le pays de la lumière est enténébré de leur culte ?

Tous sont de la Syrie<sup>1</sup>. Par la Syrie tout passe, ce qui est même d'Égypte ou de Chaldée. Les baroques dieux de la Phrygie, un Attis, un Sabas, sont les contrefaçons des syriens Adonis, Sabaoth. Les comptoirs phéniciens sont le grand véhicule de ce torrent bourbeux.

Rien de plus singulier que les métamorphoses par

1. L'antagonisme de la Phénicie et de la Grèce n'est pas moins clair que celui de Carthage et de Rome. — Sur *Adonis-Attis, Sabaoth-Sabas, Milytta* (Mithra)-Vénus, *Baal-Péor*, l'âne bachique, voy. les textes hébraïques et grecs, surtout dans Movers, t. I, 550, 365, 383, 668, 695. Sur *Mithra-Vénus*, voy. les recherches de Lajard, et surtout son Mémoire (de riche érudition) sur le Culte du cyprés. — *Acad. des inscr.*, t. XX.



où ces dieux sauvages s'insinuent, s'infiltrant en Grèce.

L'Adonai farouche du désert, pleureur à Byblos, devient le charmant Adonis.

Sabaoth (*seigneur des sept cieux*, de l'armée des étoiles), vieux père des Mages et dieu du Sabéisme, devient Sabas-Attis, jeune martyr dont le deuil sabbatique et les nocturnes fêtes vont durer pendant deux mille ans.

Tout à côté, non moins vivace, plus sournois, durera (et dans l'Antiquité, et dans le Moyen-âge) l'autre démon, le rusé Bel-Phégor de Syrie, aux longues oreilles, l'âne du vin, de la lascivité, indomptablement priapique. « *Orientis partibus — Adventavit asinus — Pulcher et fortissimus.* »

Mais ces figures bizarres auraient effarouché la Grèce, si la plupart n'avaient passé par une grande transformation, n'eussent plongé, bouilli, écumé, fermenté, non pas au chaudron de Médée, mais dans la fumante cuve d'un dieu rural qui semblait innocent, dieu qu'on trouve partout, celui de la vendange, celui de la joyeuse ronde<sup>1</sup> et des farces grossières qu'on fait à ce moment. Et c'est de là que sort Dionysos, *Bacchus Sabasius*, le grand capharnaüm des dieux, le faux Médiateur, le faux Libérateur, dieu des Tyrans, dieu de la Mort.

1. Bacchus vient de partout, reçoit tout et absorbe tout. Comme dieu du vin, de l'agitation bruyante, des rondes et des *tourneurs*, il est Thrace (Voy. Lobeck). La Thrace et la Phrygie sont la terre classique du vertige; les *derwiches tourneurs* continuent la ronde de Bacchus-Sabas-Attis; la plupart mercenaires, ivrognes qui *tournent* pour boire, boivent pour *tourner*. — Sur le Bacchus Thrace, Grec, etc., Éd. Gerhard (*Griech. Mythol.*, I, 467-512) est admirablement complet.



Nous avons, dans l'Inde védique, noté la liqueur fermentée, le Sôma, hostie de l'Asie. Il fut destitué par le vin. Avançant vers l'ouest, il rencontra la vigne, qui lui fut préférée et parut plus divine. Chaque année, ce dieu en tonneaux partait de l'Arménie, chargé sur des barques de cuir cerclées de planches, où l'on mettait un âne. Il descendit l'Euphrate. La Chaldée, qui n'avait que son mauvais vin de palmier, buvait dévotement ce nectar d'Arménie. Les planches étaient vendues. L'âne prenait le cuir, le remontait au haut pays<sup>1</sup>. Cet aimable animal, l'orgueil de l'Orient, qui chaque année sans fatigue, en triomphe, comme un roi mage, entrait à Babylone avec la joyeuse vendange, était fêté et honoré. On lui donnait le titre de Seigneur, Bel, Baal. On l'appelait avec respect Bel-Péor (Seigneur Ane).

Respect bien plus grand en Syrie où sa gaieté lascive et ses dons amoureux, sa supériorité sur l'homme, émerveillaient la Syrienne, dit le prophète. Prophète il fut lui-même, parla sous Balaam. On appelle encore l'Ane la montagne où il a parlé. Au fond, il est démon, le Bel-Phégor, démon impur et doux, qui sert tous et à tout, se fait monter, brider.

C'est sur la montagne de l'Ane que les anges eux-mêmes, atteints de Belphégor, eurent désir des filles des hommes (*S.-Hil.*). Au désert même, on fit (*Ézéchiel*) déjà la fête de l'Ane. Il évita l'Égypte, où sans pitié on lui rompait le cou. Il marcha vers le nord, vers

1. Tel on voit ce commerce du vin dans Hérodote, tel on le voit chez les modernes. Rennell, etc. Sur l'âne de Babylone, de Balaam, des Talmudistes, de Bacchus, etc., voir (outre Movers) les textes recueillis par Daumer, Ghilany, Creuzer, Rolfe, etc.



l'ouest, magistralement, prêchant la culture de la vigne, le vin, ce petit frère d'Amour.

L'âne eût tout envahi, eût été Priape et Bacchus. Sa forte personnalité, toute comique, ne le permit pas. Il n'eût pas été le Proté voluptueux des pleurs et de la joie. Il n'eût pas fait l'enfant pour attendrir les femmes. Il ne se fût pas fait un beau garçon martyrisé. Il n'aurait pas créé le spectacle des *Pathèmata* (*la Passion*).

Ce spectacle semble né en Crète par la tradition de l'enfant livré au Minotaure (Bacchus). L'enfant joua Bacchus, la victime remplaça le dieu. Ce petit Bacchus, ou Zagreus, déchiré, immolé sur le tombereau des vendanges, par ses cris et ses pleurs, le faux sang qui coulait, faisait rire d'abord, puis pleurer. Les *Pathèmata* de Zagreus, cette Passion tragi-comique, jouée à Athènes et partout, commencent le théâtre grec, comme celui du Moyen-âge s'ouvre par les Mystères, les confrères de la Passion.

Les femmes dans leurs petits Mystères de printemps et d'automne (Anthestéries, Thesmophories), fêtes où la mère Cérès deux fois par an disait *le droit d'amour*, les femmes, dis-je, trouvaient très doux d'en avoir dans leurs bras le fruit, d'apporter un petit enfant, qu'on nommait Iacchus. — Bacchus, sous cette forme enfantine, entra à Éleusis, avec ses tragi-comédies, sa Passion d'un dieu démembré, ses équivoques incestueuses de symbolisme obscur. Surcharges déplo-



rables. Le grain mourait, ressuscitait, et Proserpine aussi. Bacchus mourait, ressuscitait. C'était un drame dans un drame, qui compliquait, sans le fortifier, ce beau et grand thème moral<sup>1</sup>.

On l'a dit, non sans fondement, c'était la messe païenne. Les initiés participaient à la cène de Cérés, au pain, au breuvage mêlé qu'elle but dans ses courses lugubres, dans sa Passion maternelle. Communion sous les deux espèces, à laquelle Bacchus toutefois ne mêlait pas celle du vin. Mais dans ses fêtes propres, il prenait un nom inférieur, Ampelos (Vigne), et s'y offrait en sacrifice funèbre. Bacchus-Vigne se dévouait, s'immolait à Bacchus-Pluton, et prétendait mourir pour nous. (*Creuzer*, III, 1027.)

Il est ici *Médiateur* visiblement, adoucit le passage, mène doucement les âmes d'un monde à l'autre, se charge de plaider et de payer pour l'homme. Il peut agir pour l'homme, ayant été d'abord non dieu, mais simplement *héros*, homme *héroïque*. A cette époque singulière, l'humanité semble se croire indigne de parler à Dieu. Il lui faut des intermédiaires, des guides, des interprètes. Mithra là-bas, ici Bacchus désormais parleront pour nous. Dieu et l'homme ont deux langues. Les voilà séparés ! Le glorieux privilège de commu-

1. Le livre capital, le plus complet, le plus critique, est et restera celui de Lobeck, *Aglaophamus*. Tous les textes y sont, jugés, élucidés avec une vigueur singulière. Cette thaumaturgie des Mystères, confuse, obscure, fumeuse, n'était pas saine pour l'esprit : Bacchus avait gâté le mythe antique et charmant de Cérés. Voilà pourquoi Socrate, Épaminondas ne voulurent pas être initiés. Du reste, à Éleusis, il ne pouvait y avoir aucune indécence. Une haute dame, l'hérophantide, surveillait. Sur l'autel assistait toujours un jeune enfant. Diodore, Galien, disent qu'on n'en rapportait que des idées pures et pieuses.



anication directe, l'homme en est destitué. Chute immense. Le ciel est plus haut ? Je ne sais. Mais je suis plus bas.

Les sages avaient d'abord violemment lutté contre Bacchus. Nous avons vu la guerre d'Apollon contre lui, la lutte mémorable de la flûte et de la lyre. La lyre tue Marsyas, la flûte Orphée. Les pythagoriciens, d'abord anti-bachiques et visant à la pureté, se soumettent pourtant au vainqueur. Ils l'adoptent dans leurs hymnes *orphiques*, où ils veulent concilier tout, accouplant pêle-mêle avec Bacchus l'Amour (ou Désir) phénicien, le Zeus grec, les nouveaux Mystères.

Ainsi les sages et les non sages, les purs et les impurs, tout se déclare pour lui. Platon (contre Socrate et l'esprit socratique) veut un *Médiateur d'amour*<sup>1</sup>. Grand rôle qu'Éros, l'enfant ailé, ne prendra pas en Grèce, mais qui revient tout entier à Bacchus, dès lors irrésistible, tout-puissant, qui emporte tout.

L'art n'y aida pas peu, suivit la pente, et la fit plus rapide.

D'abord, dans les statues, Bacchus est assez mâle.

1. « L'homme, aîné des dieux, naît de l'Amour et du Chaos. » Doctrine phénicienne qu'on s'étonne de voir dans les *Oiseaux* d'Aristophane. Mais elle était restée probablement, avec le règne de la Vénus orientale, dans les îles, les ports grecs, vieux comptoirs phéniciens. Les philosophes, à la légère, trop aisément prenaient ces dogmes asiatiques qu'ils comprenaient fort mal. Pythagore copiait l'Égypte, Phérécyde la Phénicie. Ils croyaient suivre des idées, et ne voyaient pas qu'ils suivaient l'affaissement du monde, devenu général par la chute des empires d'Asie. La Perse a molli, a subi le Mithr, la Milyta de Babylone, médiateur d'amour. Ce dogme entrerait-il en Grèce ? Ne pouvait-on espérer que la logique, l'école de l'analyse, du bon sens socratique, l'exclurait ? Peu de jours avant sa mort, dans son admirable *Eutyphron*, Socrate avait formulé le plus profond de l'idée grecque, la *Loi, reine même des Dieux*, fermant la porte aux dieux tyrans de la faveur et de l'Amour. — Or celui-ci justement, le vrai tyran oriental, indifférent à la justice (disons mieux,



Gendre, fils, époux de Cérès, selon ses noms divers, au dernier acte des Mystères, quand il était auprès de la vénérable déesse sur un lit triomphal, il était noble encore. Égal au Jupiter du ciel dans les statues de Polyclète (ayant l'aigle et la foudre), et Jupiter d'enbas avec la sainte coupe des morts, Sauveur au ciel, sur la terre, aux enfers, ouvrant partout l'espoir, il apparaissait dieu des dieux.

Mais au fond il est femme, et tel paraît de plus en plus. Il se fait Adonis, Attis, Attis-Sabas, l'efféminé jeune homme que Nature par méprise a décoré du sexe mâle. Somnolent et l'œil demi-clos, il semble une belle paresseuse. Tout le contraire d'Éros, l'enfant vif et sauvage qui n'était qu'étincelles<sup>1</sup>, cette endormie a le charme malsain d'un marais sous les fleurs. L'art

ennemi de la Loi), il rentra par une fausse porte. Quelle? l'école même de Socrate, divisée, discordante. Platon, le grand artiste, aux hypogées d'Égypte, aux volcans fumeux de Sicile, prenait volontiers de douteuses, d'incohérentes lueurs. Cette poésie du Médiateur d'amour le troubla, le gagna aussi. Dans l'étonnant dialogue du *Banquet* (choquant, sublime, austèrement licencieux), il prête à son maître, à Socrate, la doctrine qui devait profondément miner l'enseignement socratique. — « Qu'est-ce que l'amour? Un dieu? Non, puisqu'il désire, ne se suffit pas à lui-même. Un homme? Non. Il est immortel. C'est un être qui tient le milieu entre le mortel et l'immortel. Il est le Médiateur qui fait le lien du tout... L'Amour est un démon, Socrate, un grand démon! Dieu ne se manifestant pas immédiatement à l'homme, ces esprits sont ses interprètes... » Μεταξύ θνητοῦ καὶ ἀθανάτου... Δαίμων μέγας. Καὶ γὰρ πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἔστι θεοῦ τε καὶ θνητοῦ. — Τίνα δύναμιν ἔχον; — Ἑρμηνεύον καὶ διαπορθμεύον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἀνθρώποις τὰ παραθεῶν... (Plat., X, 229, éd. Bipont., 1787). — Tout cela dit en passant avec une grâce ricuse. Puis vient un conte charmant. Puis une scène hasardeuse que nous trouverions honteuse, mais que le cynisme léger des Grecs goûtait assurément et qui devait faire courir de main en main ce petit livre. Incalculables en ont été les conséquences pour la ruine de la Grèce et l'affaiblissement de l'esprit humain.

1. Le modèle ordinaire d'Éros était visiblement l'âpre enfant grec, scintillant, de perçant regard, bref un *Esprit*. Cela relevait tout. La haute admiration qui le divinisait y sentait le héros et voulait qu'il fût tel. — Le



va l'efféminant, n'osant lui donner la mamelle, mais le faisant rival indécent de la Callipyge. Tout cela par degrés jusqu'au jeune Bacchus, gras, quelque peu bouffi, sombrement impudique, de la colonne des jardins de Néron. Il fixe un regard triste, altier, sur le soleil, qui rougit de le voir.

Des fables vaines ornèrent ce favori. Sans respect pour Homère qui note la lâcheté de Bacchus, on en fit un Hercule combattant les Titans. On le fit conquérant de l'Inde, on lui donna des tigres pour le traîner, au lieu de l'âne, sa monture. On le chantait courant toute la terre, l'amphore en main, renversant les plus forts par la force invincible ou du vin, ou de la beauté.

Je ne sais comment Aristophane, le comique intrépide, osa dans les *Grenouilles* montrer le vrai Bacchus, la femme grasse, immonde et poltronne, qui pour un rien se meurt de peur. S'il voulait l'avilir, il réussit bien mal. C'était la maîtresse adorée, le mignon populaire. Ce peuple, où déjà dominaient l'affranchi et l'esclave, la fausse Athènes qui remplaçait la vraie, se reconnut en lui et le trouva charmant, l'honora justement comme esclave gourmand et poltron, ennemi

modèle de Bacchus, tout au contraire, est la beauté suave, féminine, molle et délicate (de l'esclave du Nord, ce semble; rien de tel au Midi). Parfois il lève au ciel un regard de tristesse, et parfois il ferme les yeux. On en fait, si l'on veut, le Génie du Sommeil (*au Louvre*), ou de la douce Mort, libératrice, aimable, espérée de l'esclave (*Bibl. impér.*, gravures des statues antiques). Conceptions funestes d'un art très corrompé qui attendrit le cœur de pitié amoureuse pour ce dangereux fils du rêve et du caprice, en qui est le cœur du Tyran.



surtout du travail, Ivresse et Paresse incarnées. C'était bien là le Roi, le Tyran qu'ils rêvaient.

C'est la force terrible de Bacchus. *Il est le dieu des tyrans, des esclaves.* Il est le bon tyran d'ivresse et de hasard, de bonheur et *Bonne Aventure* (Bonus Eventus).

C'est le Libérateur, celui qui dénoue et délie (Éleuthéreus, Lysios, Lyæos); il délie l'homme des soucis de l'année, des travaux de l'été pour entrer en vendange. A l'automne, au printemps, il fait la fête de l'esclave. Il le nourrit d'espoir, de la chimère du règne de Bacchus, et de la vie *sans loi*, où la seule loi sera de boire et de dormir.

Un dieu qui délie tout, est naturellement délié, sans ceinture : ses bacchantes aussi, en signe d'abandon. Plus de *tien*, ni de *mien*, plus de limites. Surtout plus de travail. Bacchus l'abolit. A la place, il institue un éternel banquet, où il fera les parts. Son diadème semble porter son nom : *le Partageur* (Isodetès).

S'il délie tout le monde, ne déliera-t-il pas la femme? Il lui donne d'abord la liberté des larmes, des larmes sensuelles, « la douceur de pleurer ». Avec son cortège rieur de satyres, de Silènes, il est pleureur par excellence. La femme grecque, tristement sédentaire, s'épanche avec Bacchus, verse en pleurs ses amours<sup>1</sup>. Elle a toujours à elle, qui ne la quitte pas, l'indispensable et confidente nourrice, tendre et

1. Les femmes surabondaient (Aristoph., *Acharn.*). Et, d'autre part, les hommes ayant péri entièrement (à Milet et ailleurs), elles étaient réduites au désespoir. (Id. *Lysistr.*, v, 231.) A Athènes, l'inexcusable indifférence des



folle, orageuse, de Thrace ou de Phrygie, ou la rusée Milésienne, la suave amie d'Ionie. La douceur est, le soir, d'aller pleurer ensemble chez Bacchus-Adonis, aux vêpres de Syrie, où trois nuits tout entières soupire et gémit la colombe. On en riait. On ne rit point du tout quand certain soir, au moment solennel où la fatale expédition de Sicile fut décidée, un chant de deuil remplit la ville. C'étaient les dames qui pleuraient... la Patrie? non... mais la mort d'Adonis (*Aristophane, Lys.*).

Au vain deuil se mêle la peur. Les démons, les esprits mauvais, vont et viennent, s'agitent. C'est une épidémie. La vierge en est malade. On lui conseille « au plus tôt de se marier ». Mais la femme n'est pas plus tranquille. Plusieurs sont tellement poursuivies des démons, qu'elles désespèrent et s'étranglent. Les frayeurs, les saisissements répandent la *maladie sacrée*, le fléau de l'épilepsie<sup>1</sup>.

Le remède à la peur, certainement, c'est le mouvement, c'est la danse, le thyrses, l'orgie bruyante. La femme qui le soir à peine, gardée de sa nourrice, allait à ses petits mystères, se trouve maintenant si hardie qu'elle s'en va en bandes à Éleusis, bien plus, au promontoire désert, et que dis-je? à Delphes, au Parnasse. Thyade elle pleura, et délira Ménade. Mais (tremblez), elle est Mimallone, la guerrière de Bacchus, elle a le thyrses et le poignard.

hommes les faisait vivre entre elles, liées intimement en formant comme une république féminine (*Id., ibid.*). Aristophane, en tout ceci, est un grand historien.

1. Hippocrate, éd. Littré, IV, 361; VIII, 407, etc.



Ce doux Bacchus est un dieu de la Mort. Les bacchantes en prennent le nom (*Ditis famulæ*). Ce doux Bacchus aime le sang, et se souvient d'avoir été Moloch. S'il n'exige plus de victimes humaines, sa soif n'a pas changé, si bien que ses amantes, dans la rude Arcadie, se fouettent et se déchirent pour lui offrir du sang de femme (*Paus.*, VIII, 25). Ces impures et cruelles religions s'étendaient dans les fausses Grèces, cyniques en Sicile, en Italie (on le voit par les vases), en Phrygie troubles et folles; en Thessalie, Épire, en Thrace et Macédoine, compliquées de magie barbare.

On avait le pressentiment que de grands maux allaient venir, un terrible bouleversement. Les femmes avaient le cœur serré. D'avance le deuil de Chéronée pesait sur elles. D'avance, l'épouvantable fin de Thèbes, où Alexandre vendit trente mille Grecs en un jour. Elles sentaient, craignaient le danger, et cependant le préparaient. De la lugubre orgie allaient venir ces maux que l'on pleurait sans les connaître, dissolution, ruine, esclavage, et la victoire barbare, la vivante orgie, le Tyran.



## IV

### INCARNATION DE SABAS. — L'ORGIE MILITAIRE

La gloire du grand Gélon, le *bon Tyran* qui repoussa Carthage, avait en Sicile et partout perverti les idées. Dans les Sept Sages on comptait deux Tyrans. Chef du parti contraire à l'aristocratie, le Tyran se donnait pour ami et bienfaiteur du peuple, son bon père nourricier qui le ferait boire et manger, serait son Bacchus, sa Cérès. Pour le flatter, d'après ces dieux, on l'appelait souvent Dionysos (Denis), Démétrios (de Dèmèter, Cérès).

Mais nulle dynastie de tyrans n'avait duré. Ils surgissaient, tombaient. Pour en faire un solide, il fallait hors de Grèce une base, un point fixe. Chercher cet appui chez les Perses, c'était trop odieux. Le rusé roi de Macédoine, Philippe, comprit parfaitement que la vraie base serait demi-grecque et demi-barbare, que s'il pouvait, autour de sa petite Macédoine, grouper la rude Épire et la Thrace sauvage, surtout la Thessalie, le pays des Centaures, toute



cette fausse Grèce très guerrière lui serait une épée terrible contre la vraie, épuisée, divisée. Il fit deux choses très habiles. Il délivra la Thessalie de ses tyrans, se fit ami et chef de l'admirable cavalerie thessalienne. Il honora l'Épire en y prenant une reine, et par là s'assura les vaillantes tribus albanaises, leurs fermes fantassins. C'est le secret de sa victoire. C'est aussi celui de sa mort. Il périt pour avoir épousé la femme épirote.

On connaît ce pays (l'Albanie d'aujourd'hui) de discordants contrastes, si petit, et pourtant comptant quatorze peuples. Un éternel orage y frappe incessamment les monts Cérauniens de la foudre. Vieux volcans, tremblements de terre, fiévreuses alluvions de torrents, voilà l'Épire. D'énormes chiens féroces, mais l'homme bien plus féroce encore. En tout temps force assassinats. Les femmes même armées, farouches et violentes, dominées et des vieux esprits de la contrée (aux forêts de Dodone), et des démons nouveaux de Thrace et de Phrygie. Elles naissaient bacchantes et sorcières, savantes aux herbes dangereuses du rêve ou du poison. Leur joie était, à l'instar des Médées thessaliennes, de se rouler de belles, d'ondoyantes couleuvres au bras, au sein. Elles disaient avoir jadis, par leurs seuls hurlements, par leurs serpents, mis des armées en fuite (*Polayen.*, IV, 1). Vaines fables. Ces bêtes innocentes étaient plutôt sur elles une parure de prostitution. Hercule, dit-on, avec dégoût, horreur, vit dans ces terres barbares commencer l'orgie syriaque, phrygienne, d'Adonis et d'Attis-Sabas. Ces reines du thyrses et du poignard, d'orgueil viril, s'y roulaient au niveau



des fausses femmes ou demi-hommes, les Attis impudiques, soi-disant mutilés, marchands d'amour stérile, de songes, et devins du ruisseau. Si de la sainte orgie un fruit naissait, miracle ! l'enfant était le fils d'un dieu.

Manieurs de serpents, charlatans inspirés, danseurs et *tourneurs* de Sabas, bacchantes et bacchants de Bacchus, tout se tenait. La fille qu'épousa Philippe était de celles qui jouaient des serpents. Elle était protégée par les plus grands oracles (tous alors soumis à Bacchus). Philippe le sut peut-être et crut s'en faire un instrument. Il fut pris à ses propres ruses.

Elle s'appelait Myrtaïe. Mais par une ambition impudente elle se faisait appeler Olympias. Après la noce, elle dit hardiment à Philippe que la veille elle avait conçu, qu'elle avait eu le rêve de Sémélé, un déluge de feu. La foudre avait rempli son sein, et de là toute la terre. Il goûta peu la confiance. Il eut l'idée que cette foudre dont elle était enceinte lui porterait malheur.

Il fut curieux de savoir pourquoi elle était seule la nuit, regarda par un trou, et près d'elle vit coucher un grand serpent qui le dégoûta fort. Il comprit que sa reine était une affiliée des rites malpropres de Sabas<sup>1</sup>. La vaste confrérie, mêlée à celles de Cybèle et Bacchus, embrassait les bas-fonds de la prostitution, les coureuses et les charlatans, vendeurs d'amour, de prières, de remèdes, d'avortement et de poison.

S'il chassait cette femme, il révoltait l'Épire. Il

1. Voir surtout Movers et Lobeck. J'y reviens tout à l'heure.



mettait contre lui un monde de bacchants et bacchantes. Il dut le croire quand l'oracle de Delphes, consulté par lui, répondit qu'il devait faire offrande au dieu qui lui avait fait tant d'honneur, que pour l'impiété d'avoir regardé par ce trou il perdrait l'œil. Mot qui courut en Grèce et qui fit faire la chose. Un adroit archer s'en chargea.

Bâtard ou non, l'enfant (Alexandre) grandit. Sa mère n'avait rien négligé pour faire croire à la fable de sa naissance. Partout, elle avait des serpents, en logeait dans des vases, des corbeilles, d'où ils sortaient, se lançaient en sifflant, non sans effroi des visiteurs. L'enfant, élevé au milieu de ces comédies, se crut fils de Bacchus-Sabas. Pour imiter la grâce de Bacchus, l'abandon du beau paresseux, tel qu'on le voit dans les statues, il inclinait le cou à gauche. Cependant, comme Sabas était trop synonyme de menteur et de charlatan, on dit que c'était Zeus-Sabas, et plus tard Alexandre se donna les cornes d'Ammon.

Rien n'était moins grec qu'Alexandre, rien de plus opposé au héros grec (Ulysse ou Thémistocle). Il avait le vrai sang du Nord, était *très blanc*, avait un autre trait qu'on ne trouve jamais au Midi, *les yeux humides (hygrotèta)*, avec des lueurs (de fureur sanguine, ou d'ivresse). Bref, un parfait barbare, plein d'élan, mais buveur, colère, capable de grands crimes et de grands repentirs. On sait qu'il eut cette indigne aventure (inouïe pour un Grec) de tuer dans l'ivresse un ami de sa main. Le visage très probablement disait trop haut la barbarie native, car il semble avoir craint qu'on ne le fit ressemblant, et défendit, sous peine de mort, de s'écarter du type



officiel de son artiste, le grand fondeur Lysippe.

Jusqu'à treize ans, Philippe l'oublia, le laissa entièrement à sa mère, si négligé qu'il n'apprit même pas les exercices les plus ordinaires en Grèce (il ne sut point nager). Philippe avait un héritier, son bâtard Aridée, bien né et bien doué. Olympias y pourvut secrètement par certain breuvage, qui lui brouilla le sens. Philippe eut alors à songer à qui il laisserait l'œuvre précieuse de sa vie, un État, une force créée par tant d'art et de ruse. Cet homme vraiment supérieur était très froid, n'avait nulle répugnance pour l'enfant, quel qu'il fût, qui semblait intrépide et que beaucoup appelaient fils des dieux. Il l'adopta. De treize ans à dix-sept, il le mit dans les mains d'un client de sa famille, un très grand esprit, Aristote, mais si Grec et si réfléchi qu'il était justement le plus improprie à avoir prise sur cette jeune nature barbare. Aristote d'ailleurs l'eut tard, formé par son indigne mère et par sa légende menteuse, déjà dieu, entouré des bas flatteurs d'Olympias. Le maître qu'Alexandre aima filialement ne fut point Aristote, mais son sot nourricier, certain Léonidas qui ne parlait que de l'Asie, de l'Inde, des victoires de Bacchus que le petit garçon allait renouveler. Ajoutez un concert d'oracles qui annonçaient jusqu'aux moindres détails de sa conquête future.

Philippe était arrivé au plus haut. Vainqueur à Chéronée, il avait eu la gloire de la modération, refusant tout triomphe et renvoyant les prisonniers. Sa grande œuvre était faite; non seulement il était fort, mais il était aimé. Nombre d'hommes sincères croyaient que la Grèce sans lui ne pourrait accomplir



sa mission dernière, l'hellénisation de l'Orient. Ce n'était rien que de le vaincre. Il fallait y faire pénétrer les mœurs, les lumières helléniques, coloniser, civiliser, rendre désirable ce grand changement. Nul ne pouvait le faire mieux que Philippe. Élevé chez Épaminondas, il avait, sinon ses vertus, du moins sa patience et sa ferme douceur. Il avait ce qui fit défaut au fougueux Alexandre, *la notion du temps*, des tempéraments nécessaires, sans lesquels la conquête n'était qu'un fléau pour le monde et ne fondait que le chaos.

Philippe avait quarante-six ans. Autour de lui se groupait au moment solennel de son expédition un monde d'hommes éminents dans les sciences, précisément comme cette Commission d'Égypte que de nos jours forma le Directoire pour le général Bonaparte. Le centre en était Aristote, qui refusa de partir sous Alexandre, mais qui aurait suivi Philippe, et sans doute avec Théophraste, l'illustre naturaliste. L'école d'Aristote y était, son neveu Callisthène, ses élèves Anaxarque, Pyrrhon, nombre d'historiens, le grand marin Néarque, etc. On devinait parfaitement, d'après le retour triomphant de Xénophon et les succès d'Agésilas, que la guerre ne serait pas sérieuse contre un empire dissous d'avance, qu'on pourrait fort à l'aise suivre l'armée, étudier, connaître parfaitement le pays, fixer surtout les points où l'on créerait des colonies. La plus importante était prête. Une masse de Grecs, soldats, marins, marchands, occupaient le rivage de l'Égypte.

Philippe n'avait qu'une épine, sa barbare Épirote qui tâchait d'empêcher son départ en armant contre



lui l'Épire, et ce fils de Sabas, ce dangereux jeune homme, très convaincu de sa divinité et capable de tout pour renverser les résistances. La mère, le fils avaient pour eux les temples. Philippe ayant voulu encourager les siens en emportant un oracle de Delphes, n'en eut que celui-ci, à deux sens, qui causa sa mort : « Le sacrifice est prêt, le taureau couronné. »

Il passa outre, prit femme, eut un enfant. Cela précipita les choses. Olympias le fit tuer, et sous son propre nom consacra le poignard à Delphes. On put juger alors ce qu'on avait perdu, ce que serait le nouveau règne. La mère prit sa rivale avec l'enfant et les fit cuire dans un vase d'airain. Le fils, en un seul jour, vendit trente mille Grecs à l'encan, justement les Thébains qui avaient élevé Philippe, fait la grandeur de sa maison.

Tout s'aplanit devant le fils des dieux. La lassitude extrême, l'atonie et le désespoir ont pour effet de produire en ce monde la maladie qu'on peut nommer : l'épidémie messianique. Tout ce que renfermait la Grèce d'éléments troubles et superstitieux, était pour le jeune dieu inauguré par le massacre. On lui voyait la foudre en main, une force réellement énorme et inouïe. Tous les moyens de la sagesse s'étaient accumulés pour la grande entreprise, inflexible et fatale, attendue, espérée, qui devait s'accomplir par les sages ou les fous. L'heure en avait sonné, et la nécessité en était telle que nulle faute d'Alexandre ne l'aurait fait manquer. Il put impunément en faire d'étranges où tout autre eût péri. Il put livrer bataille aux lieux les plus défavorables. Il put pren-



dre des routes absurdes à travers des déserts sans eau, hasarder son armée, et la mettre aux dernières épreuves. — Comment cela? on s'est gardé de vouloir le comprendre. Mais quand on a un peu l'expérience, le sens des forces vives, on devine fort bien que derrière le miracle il y eut autre chose qu'une bonne armée disciplinée. Il y avait vraiment un dieu et *un esprit*, l'aile de feu et le souffle de feu, ce que j'appellerais *l'âme de la Grèce*, qui toujours allait droit, semblait menée, menait, suppléait, réparait, et qui fit réellement l'infailibilité de la victoire. Les narrateurs ont mis cela dans l'ombre, tant qu'ils ont pu. Mais Alexandre avec dépit le sentait bien, quand il disait ironiquement cette chose vraie : « Ne dirait-on pas que les Grecs, au milieu des Macédoniens, sont des esprits parmi les bêtes? »

C'était la singularité de la Grèce que depuis cent ans, dans l'attente des grandes choses qu'on prévoyait, il s'était trouvé beaucoup d'hommes d'équilibre, bons à tout, guerriers et lettrés, philosophes, soldats d'aventure. Tels, comme Xénophon, avaient déjà mordu l'Asie et fait fortune. Tels, comme le sophiste Clitarque, intrépide et cruel, se faisaient tyrans d'une ville. Tel l'excellent tyran, accompli, qui donna sa sœur à Aristote. Mais ces tyrannies de cités n'étaient pas pour les satisfaire. Ils avaient de bien autres rêves, Babylone ou Persépolis. Ils savaient que (un moderne l'a dit) : « On ne travaille en grand qu'en Orient. » Dans ces hommes d'élite, de génie supérieur, était une Grèce ambitieuse qui attendait qu'enfin se rompît la barrière, qui suivit Alexandre et le servit trop bien. Ce que Condé et Bonaparte



(pour la campagne d'Italie) eurent, l'insigne bonheur de prendre partout et grouper une élite d'officiers hors ligne, cela se fit de soi-même autour du jeune roi, et c'est par là surtout qu'il fut Alexandre-le-Grand.

Les Perses aussi avaient à leur solde des Grecs, mais mutins, mécontents, peu nombreux, dont on a enflé, tant qu'on a pu, le nombre. Rien ne fut négligé pour tromper le monde et l'avenir. Force historiens patentés furent emmenés. Les généraux eux-mêmes écrivirent, mentirent, tant qu'ils purent. Et encore Alexandre ne s'y fiait pas. Il eut le temps tout le long du chemin (ce qui prouve que la guerre n'était nullement ce qu'on a dit) d'écrire à tout propos à ses amis ou lieutenants de Grèce (*Plut.*, ch. 51, 93) les nouvelles qu'ils faisaient courir. Ainsi qu'on a vu Frédéric au dernier siècle écrire sans cesse en France, et se faire Français de son mieux, Alexandre semblait inquiet de n'être pas tout à fait Grec, et courtisait l'ombre d'Athènes.

Partout il emportait Homère et le mettait sous son chevet. Ce qui montre pourtant combien peu il en profitait, c'est qu'au rebours des vrais Grecs qui tous suivaient Ulysse, il prit pour idéal le brutal héros du pays des Centaures, la fougue et la furie d'Achille. Pour imiter Achille et la destruction de Troie, il fit l'horrible sac de Thèbes. Il fit à Ilion, au moment pressé de la guerre, des jeux, de longues fêtes. Quand il eut pris Gaza et le chef de la ville qui avait longtemps résisté, il imita Achille en le traînant derrière son char par une corde et les pieds percés.



Un matin, cet Achille est tout asiatique, tourne le dos à Homère, à la Grèce. Babylone, la grande maîtresse en prostitutions monarchiques, fait sur Alexandre en un jour ce qu'elle fit sur les Perses en cent ans. Spectacle honteux et imprévu. Les vaincus se trouvent vainqueurs. L'Asie, à ce moment si usée, si souillée, à cet état cadavéreux de la pourriture chaldéenne, la vieille Asie a pour amant son maître. Ce sépulcre fardé, l'égout d'amour où le monde a passé, voilà la passion d'Alexandre-le-Grand. Les modernes sont fous de voir là une sagesse, une politique admirables. Si l'on prenait un peu des mœurs, des idées de l'Asie, ce n'était pas par là à coup sûr qu'on devait le prendre. Il eût fallu le dominer par le haut esprit grec. Il eût fallu (point essentiel) y procéder avec une prudence fort lente, d'intelligents ménagements.

Prendre l'Asie par l'enfant Bagoas, les fausses filles, la Bonne Aventure et la perversité des Mages, se jeter tête basse dans la fange et la fosse immonde, c'était manifester le barbare d'origine, qui dans la barbarie impure se retrouvait chez lui. C'était rappeler sa naissance, le fils de la bacchante, du charlatan Sabas. Son palais était plein de devins et de charlatans.

Il ne se fiait plus qu'aux vaincus, les armait, impudemment, aveuglément et sans précaution. Il élevait, formait trente mille Perses pour combattre ou chasser les Grecs. Il voulait que ceux-ci, changés en un moment, devenus Perses eux-mêmes, reniant le bon sens, l'adorassent à l'orientale

Ce n'était pas, comme on a dit, chose puérile, de



vanité pure. C'était chose perverse et calculée. L'*adoration* était la pierre de touche pour l'abdication du bon sens et de la dignité humaine. Les Mages, ses maîtres, sentirent que là serait la limite de l'obéissance grecque, qu'arrêté à ce pas il haïrait la Grèce et serait Perse entièrement.

Quand plus tard les Césars firent ces choses, le monde était si bas, tellement amoindri, que tout était facile. Mais au temps d'Alexandre, devant la Grèce encore vivante, dans cette haute lumière de génie, de raison ! précipiter l'homme à la bête, c'était un crime fou, par delà les Caracalla.

Chose curieuse, des Grecs apostats en furent cause en partie. Quand, dans la colère et l'ivresse, il eut assassiné Clitus, le sophiste Anaxarque qui le voyait pleurer, lui dit, en s'en moquant : Qu'en lui rien n'était crime, puisqu'il était la Loi, que Jupiter avait Thémis pour le servir, assise auprès de lui. Ce mot entra profondément. Dès lors il se fit adorer.

Les Grecs obéissaient, riaient. Un seul ne rit pas, résista. Il déconcerta Alexandre, et l'arrêta, aux dépens de sa vie. Son nom ne mourra point. C'était le neveu d'Aristote, le philosophe Callisthène.

Le plus sûr, le plus grave historien d'Alexandre, son capitaine et ami Ptolémée, roi d'Égypte plus tard, dit positivement que Callisthène, pour avoir refusé d'adorer Alexandre, fut par son ordre *mis en croix*<sup>1</sup>.

1. Plutarque, qui le dit, a sous les yeux Ptolémée, cette haute autorité, la première de toutes. — Des historiens d'Alexandre le pire est Arrien (c'est le seul que suit Montesquieu). Arrien vient après des siècles pour fausser cette histoire, pour y mettre sottement du bon sens. Il faut la laisser *ce qu'elle est réellement*, absurde, romanesque et folle.



Énorme événement. Plutarque, qui avait Ptolémée et tous les historiens contemporains que nous avons perdus, dit qu'Alexandre désormais recula, que Callisthène se perdit, mais sauva la Grèce de ce dernier degré de honte.

Moi, je n'en fais pas doute. Cet acte solennel fut de portée immense. Ce que la profonde pensée d'Aristote venait de fonder dans la sphère intellectuelle, créant en théorie *la philosophie de l'énergie*, — son neveu le porta sur le terrain des faits, et, du haut de sa croix (plus que Zénon, plus que Cléanthe), il commença le Stoïcisme.

Œuvre riche et féconde, qui n'est pas seulement la lutte, *la défense* héroïque de l'âme et de la conscience, de la Raison écrasée sous les dieux, mais qui bientôt devient l'heureuse fondation de ce que l'ancien monde a laissé de meilleur, *la loi et la jurisprudence*, qu'en grande part nous suivons encore.

La sagesse est posée. Je ne conteraï pas la folie. Le nouveau Bacchus pousse aux Indes. Avec quel résultat réel? Est-ce vraiment le génie de la Grèce qui a vaincu et pénétré l'Asie? Le chaos sanglant qu'on va voir, l'éphémère empire grec, est-ce là une fondation? L'Asie n'en a que le mépris, l'horreur, un retour violent à ses dogmes antiques, la fanatique réaction qui bientôt fait l'empire des Parthes.

L'armée plus sage que son chef s'arrête enfin, et le voilà forcé, lui ce dieu tout-puissant, d'obéir et de retourner. Ce retour est extraordinaire de folie et de désespoir. Son esprit l'a quitté et c'est à peine un homme. Il bâtit une ville à la gloire de son chien, une au tombeau de son cheval. Il joue Bacchus,



prend le thyrses, enguirlande de lierre toute l'armée, fait des bacchantes de tous ces vieux soldats bronzés, tannés. Il affiche, il enseigne du haut de ce trône du monde ce que les rois d'Asie cachaient dans leur sérail. C'est déjà Héliogabale, toutes les infamies d'Attis, d'Adonis aux deux sexes, « l'amoureux de Vénus et l'aimée d'Apollon ». Il pleure Éphestion avec la furie d'une femme, il tue les médecins, brûle le temple d'Esculape, force l'oracle d'Ammon de faire du mort un demi-dieu. Plus étonnante encore fut la fête d'amour de l'enfant Bagoas, étalée par-devant l'armée, scène unique qui manque dans l'histoire des Césars. Exemple si fatal dans un Alexandre-le-Grand, qui, du poids de sa gloire et d'une autorité immense, allait peser sur l'avenir, qui fit les Césars même, fit les mœurs militaires des armées, la morale des soldats et des rois.

A ce spectacle étrange, monstrueux, l'armée d'Alexandre applaudit, de risée; — mais aussi d'une joie sauvage de se sentir lâchée dans les libertés de l'outrage, le cruel carnaval qui dura si longtemps. Tous sont émancipés pour toutes les ordures de la guerre. Une fausse Grèce, effrénée, de tout peuple, mettra le monde à sac. Chacun, pour l'infamie, sera Bacchus, Sabas, chacun Alexandre-le-Grand.

Vaste est son héritage. Il consiste en trois choses :

1° Il a tué l'espoir, la dignité humaine. Chacun, jouet du sort, rencontrant devant soi des forces énormes, imprévues, fortuites, désespère de soi-même, devient faible et crédule. Partout des pleurs, partout des mains levées au ciel. Un immense commerce d'esclaves; les marchands suivent les soldats.



Ces masses infortunées de Syrie, de Phrygie, du haut Orient même, abrutissent l'Europe de leurs folies messianiques.

2° Alexandre tua la raison. Le fait prodigieux de son expédition rendit tout croyable, acceptable. On ne se souvint plus qu'avec dix mille hommes Xénophon, avec six mille Agésilas 'avaient mis à néant tous les efforts des Perses. On ne se souvint plus que le miracle d'Alexandre avait été arrangé, préparé par un concert de choses raisonnées depuis deux cents ans. On fut stupéfié. A toute chose absurde, insensée, chimérique, dont on aurait ri jusque-là, on baissa tristement la tête en disant : « Pourquoi pas?... C'est moins qu'Alexandre-le-Grand. » Des gens d'esprit, comme Pyrrhon, devinrent absolument sceptiques. Il avait suivi, vu la chose, et il ne pouvait y croire; elle semblait un rêve, et tout dès lors aussi lui parut incertain. La plupart au contraire tombèrent à la foi idiote des fables monstrueuses. Évhémère platement disait que tout dieu fut un roi. Plus platement ils crurent que tout roi était dieu.

« Et pourquoi un serpent divin n'aurait-il pas, pour sa Léda, pris la mère d'Alexandre?... Mystère! profond mystère!... Taisez-vous, raison imbécile!... Sans doute les Socrate ne l'avaient pas prévu. Qu'importe? Alexandre s'en passe. Suffit que ses miracles aient prouvé sa divinité. »

Dès lors nombre de rois sont dieux et fils de dieux. Le thème est fait. On pourra copier. La mère d'Auguste vous déclare qu'elle eut les faveurs du serpent, que le gluant reptile a mis dans son sein les Césars.



3° La sottise imitation est la loi de ce monde. Osiris est copié par Sésostriis en ses conquêtes, celui-ci par Sémiramis avec très peu de variantes, et Bacchus en sa guerre des Indes, en sa conquête de la terre, copie ces vieilleries d'Orient, ainsi que Bacchus-Alexandre sera à son tour imité par les Césars, les Charlemagne, Louis XIV, etc.

Mais le vrai fondateur en toute sottise monarchique est plus que tout autre Alexandre, non seulement à cause de l'autorité infinie de sa gloire, mais parce que de lui date pour notre Europe la *mécanique royale*, conservée, imitée servilement. L'idée du roi moderne, la Cour et l'étiquette nous viennent exactement de lui.

L'ancien roi d'Orient, le roi patriarcal, sacerdotal, a l'onction, le sceptre de prêtre plutôt que l'épée. Le tyran grec est un chef populaire qui a l'épée, la force. Deux genres d'autorité qui, pour la première fois, s'unissent en Alexandre. Dès lors la double tyrannie en un seul pèse sur la terre, et pèsera. Car le roi moderne, aux temps chrétiens, tout en portant l'épée, a la chape, le caractère prêtre. (Voir mon *Histoire*.)

C'est par là que les Mages prirent si aisément Alexandre. Son entrée triomphale à Babylone est curieuse comme idolâtrie politique, divinisation de la royauté.

Par un chemin jonché de fleurs, entre deux longues files d'autels d'argent où fumaient les parfums, l'énorme Babylone, tout entière, richesse et plaisirs, sciences et arts, musique, astronomes, femmes et lions, léopards privés, jolis enfants fardés, mignons



de Milytta, tout cela vint se prosterner. Il en est ébloui, enivré à ce point que ses maîtres et corrupteurs en font tout ce qu'ils veulent. Ils lui font accepter les purifications des Mages (si impurs!). Ils lui font accepter leurs puérités solennelles, lui constituent un sérail de trois cent soixante-cinq femmes, au nombre des jours de l'année<sup>1</sup>. Ils l'affublent du *cidarim*, le diadème (de Mithra, de Bacchus), oint de la myrrhe, qui des rois fait les dieux. Maison d'or, trône d'or, sceptre d'or, le bric-à-brac royal, ils lui imposent tout cela, avec les comédies de l'aigle, l'aigle-lion, le griffon, tout ce que les Césars ont mis plus tard sur leurs enseignes, et la féodalité dans ses beaux mystères héraldiques. Plus, une étiquette assommante de sept dégustateurs, de sept grands attachés à sa personne, sept planètes du soleil royal. Un soleil chevelu; il doit porter les cheveux longs. On aperçoit d'ici les fausses chevelures romaines et la perruque de notre roi-soleil.

1. Voy. Diodore, Plutarque, et les textes divers que réunit Hyde, *De regno Persarum*.



V

LE JUIF. — L'ESCLAVE

Un voyageur, sur le soir, dans un paysage aride, est arrêté par un torrent largement extravasé. Un vieux pont s'élève au milieu, mais rompu des deux côtés. Deux arches, deux ou trois piles subsistent inaccessibles. De quel âge cette construction ? On aurait peine à le savoir. On n'en peut même apprécier la véritable hauteur. L'inabordable ruine, hérissée d'arbustes sauvages, a un grand air solennel. Et, si la nuit se faisait, il grandirait, ce fantôme, et nous ferait presque peur.

C'est précisément l'effet qu'a produit si longtemps la Bible des Juifs, l'effet d'une ruine isolée qu'on ne verrait qu'à distance. On en raisonnait au hasard, n'ayant ni l'optique sérieuse pour la bien examiner, ni les moyens d'étudier les approches d'un tel monument, je veux dire les peuples voisins ou parents mêlés aux Juifs, les grands empires où ils furent transportés, où ils vécurent. Tout cela manquant, la



Judée, restée seule, trompait le regard. Avec la fantasmagorie du mirage religieux, les nuages irisés ou sombres du mysticisme allégorique, elle a rempli tout l'horizon, que dis-je? elle a caché le monde.

Notre siècle n'est pas resté contemplateur immobile du monument mystérieux. Il ne l'a ni adoré, ni démoli, mais complété, rebâtissant des deux côtés les piles et les arches détruites. La grande ruine du milieu n'a plus son isolement. Par cela seul tout est changé. Plus de fantasmagorie. On approche, on voit, on touche, on mesure. D'un bord à l'autre, embrassant tout le paysage, on voit, dégagés du brouillard, les colosses de l'Égypte, de la Perse, les deux maîtres et docteurs de la Judée. On voit près d'elle, et tout autour, ses parents, les Syriens, Phéniciens et Carthageois. C'est là le grand coup de lumière. On avait cru que ces peuples étaient tout à fait disparus. Alexandre ayant ruiné Tyr, Scipion Carthage, la Judée restait héritière de tout un monde détruit.

Il n'y eut jamais, il est vrai, une si terrible ruine. Les débris, fragments, épaves, brisés, rebrisés, sont de plus dispersés de tous côtés. Une patience miraculeuse pouvait seule les retrouver. Cette recherche, si difficile, s'est accomplie cependant. Des Bochart et des Selden, jusqu'aux Munter, aux Movers, on a obstinément cherché, ramassé, recueilli. Sur Carthage, qui fut détruite avec tant de soin, on a retrouvé des milliers de textes instructifs. Plus nombreux infiniment sont les textes qu'on a réunis sur les dieux, les mœurs, le commerce, le génie de la Phénicie. Ces Phéniciens sont tout à fait identiques aux Chananéens, population indigène de la Judée, qui y subsista tou-



jours au milieu des Juifs et qui en différait très peu de mœurs et d'habitudes.

Comment la Judée eût-elle pu s'isoler entièrement? Elle n'est en réalité qu'une bande étroite de collines que le Jourdain serre à l'est; à l'ouest, la côte, les ports philistins et phéniciens. Au plus large, elle a quinze lieues<sup>1</sup>. La côte offre les grosses villes philistines, Gaza, Azoth, Ascalon; puis les puissants ports phéniciens, Sidon, Tyr, etc. Population exubérante, tournée tout à fait vers la mer, qui s'empara plusieurs fois du triste pays des montagnes, mais plus souvent le dédaigna.

A l'orient du Jourdain, la Judée hors d'elle-même avait encore quelques tribus, qui, dans les basses vallées, trouvaient un peu de pâturage; mais les hauteurs sont affreuses, noires d'un lugubre basalte.

Strabon dit avec raison que la Judée en général est un très mauvais pays. Il est toutefois varié: il pouvait cultiver des vignes qu'on soutenait, en terrasses, un peu de blé aux oasis que forment naturellement le Jourdain et quelques ruisseaux. Toutefois, les voyageurs de bonne foi, à toute époque, disent qu'en y entrant on sent comme une grande sécheresse et un ennui infini. Sauf la petite Galilée et le pays de Naplouse, tout est morne et monotone, terne, gris de cendre.

Le bon sens indique assez que pour préférer ce pays à la riche Syrie de Damas, à la grasse contrée des géants, à la charmante Ascalon (*la fiancée de la Syrie*), à Tyr, Sidon, reines des mers, — il fallait des raisons bien fortes.

1. Hier. Op. Ad. Dard, 85. — Munk, *Palestine*, p. 40.



La Judée, dans les deux points centraux de ses deux royaumes d'Israël et de Juda, semblait offrir deux asiles, deux refuges naturels. Au nord, la close vallée de Samarie est défendue de toutes parts. Au midi, Jérusalem, sur un point très haut qui domine, n'est abordée que par des gorges faciles à défendre, la vallée de Jérémie et la vallée des Térébinthes.

Le Juif admet, appelle, invite autant qu'il peut l'étranger. Il lui promet bonne justice (*Deut.*, I, 16 et 24), lui promet sa part de terre égale à celle du Juif (*Éz.*, XLVII, 22). Il lui promet de l'admettre à ses fêtes, à ses festins (*Deut.*, XVI, 11, 14), et bien plus, à ses prières (*III, Reg.*, VIII, 41). L'étranger sera en Judée comme il serait dans son pays; *le Juif l'aime comme lui-même.* (*Lévit.*, XIX, 34.)

Cela est fort. Et quel est cet étranger? On le voit, c'est un fugitif qui arrive sans habits, ni subsistance : « *Dieu l'aime et lui donnera de quoi manger et se vêtir.* » (*Deut.*, X, 18.)

Un peu plus loin, le jour se fait mieux encore. L'étranger peut être un esclave. « *L'esclave qui se réfugie parmi vous ne sera point rendu à son maître. Il demeurera où il voudra et trouvera le repos, la sûreté dans vos villes, sans qu'on puisse l'inquiéter.* » (*Deut.*, XXIII, 15, 16.)

Dès lors, nous voilà rassurés. Avec ce seul mot, le pays le plus triste, le plus stérile, ne sera jamais désert.

Cette politique qui veut à tout prix des habitants, est d'autant plus remarquable qu'on la trouve ici chez un peuple économe, avide même (on le voit aux livres des *Rois*, dans *Jérémie*, etc.). Les Juifs sont



entièrement étrangers aux sentiments chevaleresques<sup>1</sup> de l'Arabe, encore plus à la grandeur généreuse, souvent imprudente, des races indo-celtiques, qui éclate dans leur poésie, du *Rámayana* au *Shah-Nameh*, des *Niebelungen* aux chants français de *Roland* et de *Merlin*.

Le Juif est dès l'origine homme de paix, homme d'affaires. Son idéal n'est ni le guerrier, ni l'ouvrier, ni l'agriculteur. Nomade jadis, comme berger, plus tard il revient à sa vie nomade, comme colporteur, comme banquier ou brocanteur.

La Bible pose fortement, simplement, cet idéal. C'est Jacob qui a le type et le nom consacré du peuple (Israël). Jacob est homme pacifique « *qui demeure à la maison* », tandis que son frère Ésaü (l'Iduméen) laboure ou chasse. Ce frère, tout velu, a la peau d'une bête, Jacob n'a point de poil. Jacob, berger comme Abel, est béni. Ésaü, laboureur comme Caïn, est condamné, déshérité.

L'art, l'industrie, sont condamnés (aussi bien que l'agriculture), dans la figure de Tubalcain. Les constructeurs sont flétris, raillés, et ils n'aboutissent qu'à la vaine œuvre de Babel. Le vrai Juif, le patriarche, est le *berger spéculateur*, qui sait augmenter ses troupeaux par un soin intelligent d'acquisition et de calcul. Il plaît à la femme (sa mère Rebecca), et il semble étonnamment femme, plus que prudent dans ses soumissions, ses adorations au frère Ésaü, auquel si subtilement il a ravi le droit d'aînesse.

1. Si David ne tue pas Saül, au moment où il le tient, ce n'est pas par chevalerie, mais parce qu'il est l'oïnt du Seigneur.



Le fils chéri de Jacob, c'est l'esclave qui devient vizir. C'est le financier Joseph, devin d'abord, qui s'élève par l'interprétation des songes. Histoire impossible en Égypte, où l'hycsos (le berger), considéré comme impur, aurait trouvé tout fermé, mais fort naturelle en Chaldée, où les Tobie, les Mardochée, les Daniel, sont devins, vizirs, argentiers.

La grande et vraie gloire des Juifs qu'ils ont due à leurs misères, c'est que, seuls entre les peuples, ils ont donné une voix, une voix pénétrante, éternelle, au soupir de l'esclave.

Ailleurs, c'est un mot, un cri à peine émis, comprimé<sup>1</sup>. Ici, pendant plusieurs siècles, continuent les chants de douleur, admirables et profonds. Tels que la plupart des hommes, dans leurs deuils, dans leurs chagrins personnels les plus sincères, se contentent de les emprunter. C'est que le Juif eut le malheur au complet sous toutes ses formes les plus dures. Berger errant, puis enlevé en Égypte, et ouvrier malgré lui, il est cruellement fixé au travail des Pyramides. Je le vois en Palestine agriculteur malgré lui. Les lois dites mosaïques font de terribles efforts pour le pousser à la culture. On organise des fêtes agricoles et rurales. Il n'en reste pas moins agité, inquiet, nomade d'esprit.

Pour le misérable esclave, essentiellement lucifuge,

1. Virgile à peine a osé laissé échapper le soupir de l'âme italique, de l'infortuné Tityre, devenu serf du soldat. Nos Polonais contemporains ont un moment élevé la voix d'un désespoir sublime : Krasinski, Miçkiewicz, sont les égaux d'Isaïe.



la nuit, c'est la liberté. Les psaumes et les chants des prophètes, la plupart, sont des chants de nuit.

Il a travaillé sa vigne. La nuit est venue, se ferme. Sous le ciel étincelant, étendu sur sa terrasse, il dort un moment, s'éveille. Les lions qu'il a dans le cœur, bondissent... C'est un rugissement (*Rugiebam*). Mais bientôt les larmes viennent. (*Ah! ah! ah! Domine Deus.*)

Dieu n'entend pas. Celui qui souffre, crie, l'appelle d'autant plus : « Levez-vous!... Dormez-vous, Seigneur?... Attendez-vous que je meure?... Les morts ne vous loueront pas. »

Ce qui est original, et infiniment touchant dans ces longues alternatives, c'est que les aridités, les langueurs, la lenteur de Dieu qui ne daigne l'écouter, il n'en accuse que lui-même. Il se frappe la poitrine. « Assis sous le genévrier, il dit : Reprenez-moi, Seigneur!... Je ne suis pas meilleur que mes pères. »

Combien ceci est différent, non seulement de l'Arabe indomptable de l'Hedjaz (Antar), mais de celui de l'Idumée, le noble disputeur Job, dans sa querelle avec Dieu. On sent dans ce violent poème que Job, accablé à la fin, s'il se tait et fait silence, ne se tient pas pour battu. Dieu lui parle avec fracas de Léviathan, du tonnerre, etc. Ces arguments de la force ne sont pas des arguments. Job garde en lui sa pensée : « Tu es fort, mais je suis juste. »

Tout autre est la pensée du Juif. Il n'a pas l'expansion du désert et du libre Arabe, de sa vaste respiration, de cette vie haute et fière dont Job se rend le témoignage. La plus grande misère de l'esclave, c'est de se sentir les vices qu'entraîne avec lui l'esclavage,



d'y corrompre sa volonté. Aussi, dans ses lamentations, nulle douceur et nulle innocence. Ce ne sont chants de rossignol. On y entend des cris sinistres d'oiseau de nuit, ou le *planctus* d'un cœur qui dans la pénitence se sent plus impur encore

Mais l'orgueil a pris le dessus : « Dieu me tiendra lieu de justice ! Dieu ne m'impute pas mes fautes. Qu'il soit béni jusqu'à l'aurore, et de l'aurore jusqu'au soir. » (*Benedicam usque in noctem.*)

Et cependant les ténèbres s'éclaircissent. A l'horizon se dessine un noir caroubier sur un ciel d'un gris lumineux. Le jour enfin va venir. « Si les pleurs coulent le soir, la joie viendra le matin... »

Il est venu. La mer Morte étincelle !... Et même avant que le soleil ait passé la cime chauve des mornes collines, sa rouge image ensanglante tout à coup les lugubres eaux... Ainsi bientôt va venir le Libérateur, le Vengeur, Jao ou Jéhovah !

Cette conception d'un dieu vengeur, exterminateur, est le besoin profond de l'esclave. Il la couve, c'est son cher trésor. Le vague Jao de Chaldée (*Movers*), qui n'était qu'un souffle de vie, le sombre Jao phénicien, voix de mort et voix de deuil, ici c'est l'âme du désert. Tournez-vous vers le Midi. Tout finit, la vie expire. Ni animaux, ni végétaux, nulle forme visible. En revanche, une puissance invisible se fait sentir, souffle embrasé (qui rappelle le Typhon égyptien). On ne voit rien, et pourtant on ne peut se tenir en face. Il a pu dire à Moïse : « Si tu me vois, que ce soit par le dos... Ou tu es mort ! »

Ce dieu terrible, sauvage, on s'en éloigne sans cesse, et toujours on y revient. « Chose étonnante ?



Miracle? » Nullement. Avec toutes ses lois gênantes, c'est pourtant la liberté juive, la liberté de haïr, maudire les dieux des peuples forts. Pour comprendre cette passion pour un dieu si répulsif, ces retours fidèles, obstinés, il faut songer que le Juif, sur lequel passe et repasse tout le torrent de l'Asie, est le jouet de tous ces dieux, leur victime. Madian, avec son dieu noir, vient, dévorante sauterelle, camper chez lui et manger tout. A chaque instant, les géants (il nomme ainsi les Philistins) le font serf de leur Astarté, de son outrageuse orgie, où Samson, David eux-mêmes ont figuré comme acteurs. Bien plus, en pleine Judée, porte à porte, les vieilles tribus chananéennes subsistent pour l'éternelle tentation du Juif qu'incessamment on mêle aux danses luxurieuses de la Génisse ou du Veau.

Culte d'énervation profonde où l'esclave, entraîné le soir, se retrouvait le matin brisé, plus esclave encore. Avec honte, avec fureur, il revenait au dieu mâle, à son Jéhovah farouche, qui seul lui faisait un mur, un mur invisible de feu contre la douce pression de ces divinités de mort qui l'entouraient de toutes parts.

Tout cela restait obscur jusqu'à ce que, au dernier siècle, un critique pénétrant (Astruc) jeta sur la Bible une lueur de génie. Il vit la dualité, le combat de l'âme juive. Dans ce livre de la Bible qu'on croyait simple, il vit deux Bibles. Et cela est resté dès lors adopté de tous les critiques. Deux religions s'y produisent côte à côte, deux cultes divers. La religion agricole d'Élohim ou des Élohim que suivait la majorité, et qui aisément se mêlait au culte chananéen de la Génisse ou du Veau. Une minorité plus sévère,



en haine de l'idole oppressive, faisait effort pour se donner à Jéhovah l'invisible, dont l'arche était cependant décorée de figures grossières de terreur, deux taureaux ailés. Ce dieu qui, dans les malheurs extrêmes ou dans les paniques, se confondait trop aisément avec le taureau de fer (Moloch), n'en resta pas moins l'âme de pureté orgueilleuse qui soutint, sauva le peuple, lui donna son unité<sup>1</sup>.

Les prophètes de Judée sont de véritables martyrs, torturés par les contrastes d'une situation violente. Ils sont les chefs populaires, représentent le vrai esprit juif contre les rois, trop syriens. Ils luttent aussi contre le peuple, contre les tendances barbares des deux cultes qui le divisent, Élohim et Jéhovah. La grande affaire des prophètes, entre ces dieux opposés, est d'épurer le premier, de lui défendre l'orgie, la folie des nuits baaliques, d'humaniser le second, d'en écarter le brasier de Moloch. Les prophètes sont là admirables, vrais bienfaiteurs du genre humain, vénérables gardiens du peuple contre ces cultes qu'ils repoussent dans une lutte désespérée, souvent aux dépens de leur vie.

« *Filii areæ meæ! filii trituræ meæ* : Fils de

1. Sans s'entendre, les nations marchent vers l'Unité de Dieu. — De l'an 1000 à l'an 500, elle se fait partout et de même manière, négative et destructive, par l'éclipse et la mort des dieux. L'Olympe grec, en sa haute sphère, pâli, desséché, s'éthérise, devient le *Nous* d'Anaxagore, ou par en bas se fond, se mêle en la cuve impure de Bacchus. En Perse, le grand combat cesse; Ahrimane, énervé, tend à s'absorber dans Ormuzd. Tous les Baals de Babylone, dans le giron d'Anahid ou Mylitta s'ensevelissent. Ceux de Syrie, comme anathèmes, semblent brûlés en Jéhovah. A Babel l'impure unité. En Judée l'unité de haine.



mon aire et de ma meule, vous que j'ai battus en grange, c'est vous qui êtes mes fils! »

Ce mot sublime d'Isaïe qui résume les prophètes a eu d'étranges conséquences. Les coups pesants, redoublés, la grêle de douleur et d'outrages, n'ont pu lasser ni briser l'élasticité surprenante du Patient éternel. Aplati, il se relève. Disparu, il se retrouve. Contre le présent cruel, très réel et très certain, il tient pour bien plus certains la chimère et l'impossible.

Il espère contre l'espérance, et plus la tempête augmente, plus il croit que c'est là qu'enfin va se montrer le bras de Dieu. Il gémirait d'être sauvé par sa propre prévoyance. Il veut le hasard de la Grâce, le salut par un coup de dés. Tendances aléatoires qui corrompent profondément le jugement de l'esclave, *lui font haïr la Raison, désespérer de l'action.*

C'est l'esprit Messianique qui trouble, travaille ce peuple, dès ses plus hautes origines. Le livre des *Juges* surtout le montre admirablement. Chacune des sept Captivités finit par un coup merveilleux, un hasard contre la sagesse. Le principe tout à la fois très orgueilleux et très humble de cette curieuse histoire, c'est que le peuple de Dieu, miracle perpétuel, doit avoir une destinée constamment extraordinaire, hors de la prévoyance humaine.

Dieu choisit de préférence, au sein du peuple choisi, pour manifester sa gloire, *le faible plus que le fort, le petit plus que le grand, le cadet contre l'ainé.* Au fier Juda il préfère Joseph; au vaillant Ismaël, au fort Ésaü Jacob, fin et doux comme une



femme. Par lui le petit David tue le géant Goliath. Il aime, pour la même raison, il s'est choisi, approprié, un petit peuple, seul élu. Le genre humain est rejeté.

Il faut suivre la conséquence ultérieure de ce principe. Dieu aime et choisit volontiers *le plus petit en mérite*, qui vaut peu, ne veut, ne fait rien. Il dit, répète sans cesse que le peuple élu est *indigne*. Il choisit l'*oisif* Abel *contre le travailleur* Caïn. Abel ne faisant nul effort, n'apportant aucun mérite qui exige récompense, qui force la main à Dieu, lui plaît et en est béni.

Et voici qui est plus fort. Celui qui non seulement n'a point mérité, mais *qui a démerité* et outragé la loi de Dieu, qui ne peut être élu, béni, que par un étonnant miracle de clémence et de bonté, sera justement celui qui glorifiera le plus la libre puissance de Dieu. Plus que le juste, il est élu. Jacob, qui fraude son frère, trompe son père, est *élu*. Lévi, maudit de Jacob pour trahison et pour meurtre, est *le père de la tribu sainte*. Juda, qui vendit Joseph et qui achète sans honte les amours impures du chemin (Voy. l'histoire de Thamar), Juda est *le chef du peuple*, et il lui donne son nom.

Est-ce une préférence expresse pour le mal et le péché? Nullement. C'est un système, une application rigoureuse du principe d'après lequel celui à qui Dieu ne doit rien, s'il est élu, *manifeste* d'autant plus glorieusement *la miséricorde gratuite*, la toute-puissance de Dieu.

On dira : « Est-ce que ce peuple n'est pas celui d'une Loi qui veut la Justice? » Oui, mais cette Loi



elle-même, exclusivement donnée à un peuple *favori*, à un peuple que Moïse lui-même déclare *indigne*, cette Loi est bâtie sur un fond étranger à la Justice, un fond de préférence *injuste*.

La Loi même, chargée, surchargée de prescriptions minutieuses, d'un immense formalisme étranger à la conscience, ne fait qu'endormir celle-ci. D'autant plus en suivant ces rites et toute cette vaine police, on se sent dispensé du droit. Le fond du Juif est ceci : « Je suis l'heureux à qui Dieu lui-même tiendra lieu de justice. » Pourquoi ? « Je suis *le peuple élu*, le fils de la faveur divine. »

Mais enfin pourquoi *élu* ? Par quel mérite Abraham et Jacob ont-ils obtenu que Dieu fit avec eux une éternelle alliance ? — Sans mérite. *Ils plurent à Dieu.*

Ainsi cette antiquité juive donne déjà dans sa nudité la théorie de la Grâce. Et l'histoire juive à côté en montre le fruit naturel, les chutes et rechutes éternelles, pleurées en vain, et, sous les pleurs, la secrète sécurité de cette doctrine d'orgueil qui se ramène à ceci : « Tout me sera pardonné... Je suis le fils de la maison. »

Que Moïse fasse sa grosse voix, qu'Isaïe tonne et foudroie ! Toutes ces apparences mâles n'empêcheront pas cette doctrine d'être celle de la passion, de la fantaisie *féminine*, du caprice de la femme, qui ne veut donner de l'amour d'autre raison que l'amour, qui se croit reine en choisissant l'*indigne*, qui dit : « Comme tu es néant, tu glorifieras d'autant plus ma faveur, ma bonté, ma grâce. »

C'est la désolation du juste, le découragement



de l'effort, — la porte fermée pour toujours à *la grande volonté*.

La justice de Dieu, disent-ils, dépasse toutes nos justices, toutes les petites idées que le cœur de l'homme a du juste. Donc il peut punir l'innocent. Quand il punit le coupable, il est contraint de le faire, il ne peut faire autrement. Mais quand il frappe l'innocent, le fils innocent du coupable, qu'il est grand! et qu'il est Dieu!

C'est à la Captivité seulement, quand un événement si terrible ébranla toute existence, toute idée, tout le vieux fond, que deux captifs, deux prophètes, Jérémie, Ézéchiël, par un grand et noble effort, arrachant de leur cœur sanglant ces détestables racines, proclamèrent enfin le Droit.

L'infortuné Jérémie, qui très raisonnablement avait conseillé les Juifs et qu'ils appelaient un traître, affranchi à Babylone, n'usa de sa liberté que pour revenir pleurer sur les pierres de Jérusalem. Là il eut cette belle lueur, anti-juive, anti-mosaïque, au delà de l'ancienne Loi. « Le Seigneur dit : J'ai détruit, mais un jour j'édifierai. On ne dira plus alors : *Nos pères mangèrent le raisin vert, et nos dents en sont agacées*. Chacun n'aura mal aux dents que pour ce qu'il aura mangé lui-même, et il ne mourra qu'à cause de son propre péché.

« Je ferai nouvelle alliance. J'écrirai la Loi (non plus sur la pierre, mais) dans le cœur et les entrailles. L'homme n'aura plus besoin de se poser en docteur, de dire au prochain : *Connais Dieu*. Car



tous alors me connaîtront, les plus petits me connaîtront aussi bien que les plus grands. »

Ézéchiel sur le point de la responsabilité personnelle, *du salut de chacun par ses propres œuvres*, est encore plus admirable. Il prévient toute équivoque, reprend par trois fois la chose, s'arrête avec une force, une lenteur, une gravité (digne des juristes romains). On voit qu'il sent l'importance de la pierre sacrée qu'il fonde, scelle à chaux et à ciment. Le prophète Juif, le sage Grec ici s'accordent et s'em brassent. Ce chapitre d'Ézéchiel qui pose Dieu comme juste juge, comme Justice, est précisément dans l'esprit de l'*Eutyphron* de Socrate : « Le divin n'est divin qu'en tant qu'il est juste. »

Les Juifs, emmenés en Chaldée, ou émigrés en Égypte, eurent un grand malheur dans l'exil : *Ils firent fortune*. D'un petit peuple, tari, épuisé, ruiné, ils devinrent, dans ces grands empires, ce qu'ils sont restés, des tribus riches et nombreuses, faisant partout le commerce et le commerce d'argent, entrant par la petite porte, mais entrant pourtant chez les rois, qui apprécièrent leur mérite, leurs formes humbles et leur souplesse. Ils devinrent le *medium* général des affaires humaines.

Sans quitter le formalisme mosaïque, la foi des prophètes, le Juif en eut une autre encore, la foi au gain, à l'argent. Dans les grands bouleversements, il se dit que la richesse était seule une sûreté. « Elle est pour le riche une ville, une fortification, comme une muraille dont il est environné » (*Prov.*, XVIII,



11). — Quelle richesse? La plus facile à garder ou à sauver, mobile et légère, c'est l'or. — Quelle? Encore mieux, *l'invisible*, l'or placé dans des mains sûres. Si les Phéniciens, comme on dit, ont inventé l'écriture, les Juifs presque aussitôt ont inventé *le billet*.

C'est un fait tout naturel de la vie d'esclave, inquiète, vie de lièvre entre deux sillons. De bonne heure, le Juif trouve aussi la politique de l'esclave, infailible dans les cours, *donner, donner secrètement* : « Un présent secret calme tout (*Prov.*, XXI, 14). La servilité monarchique de bonne heure est leur caractère, le culte illimité des rois. « Crains Dieu, et crains le Roi, mon fils » (xxiv, 22). Sa colère est signe de mort, son doux regard donne la vie, sa clémence est la pluie d'automne qui peut faire tout refleurir (xvi, 14, 15). Mais ne va pas t'élever en honneur devant le Roi; ne sois pas un Grand de la terre » (xxv, 6). — Une foule de maximes semblables enseignent une extrême prudence, une obéissance parfaite, même une admiration réelle de la puissance monarchique. Le Juif sera aimé des rois. Il n'est pas de meilleur esclave, plus docile, plus intelligent. Souvent il croit que le Roi est de Dieu, mais *comme fléau* (*Prov.*, xxviii, 2). Et ce fléau, il l'honore, ne marchandant pas la bassesse, parce que, gardant sa Loi en lui, il croit ne pas pouvoir s'avilir au dedans. Distinction en pratique délicate et difficile : d'être par derrière un saint; par-devant, le souple instrument de toutes les tyrannies du monde.

La belle encyclopédie juive que l'on appelle la



Bible est partout fortement marquée de ce très grand esprit d'affaires, d'habileté, d'expérience, qui devint celui des Juifs quand ils connurent, brassèrent les grands empires par la banque et l'intrigue, — pieuse intrigue, humble, prudente, déclinant les grands rôles. Ces livres faits ou refaits, arrangés, d'après des fragments anciens, ou bien de souvenir, furent lus, adoptés, arrêtés par *la Grande Synagogue* qu'Esdras tint longtemps assemblée. On y a conservé nombre de traits antiques. On a gardé aussi, avec la ténacité juive, bien des choses que le sacerdoce eût pu par pudeur écarter.

Ce qui frappe le plus, c'est un vrai génie du récit, vivant, mais grave et sobre, de souffle contenu. Joseph, Jacob, l'homme de ruse, délecte, inspire le narrateur. Mais son favori est David, Juif-Arabe, fin, vaillant, impur, issu de Ruth la Moabite (partant de l'inceste de Loth), « le chef des gens ruinés qui s'enfuient au désert ». Ce rusé politique, plus prêtre que les prêtres, charme, édifie le peuple en dansant devant l'arche, en chantant et faisant le fou.

Tout cela est merveilleusement fin, fort, même d'un libre esprit. Ce qui y fait tort, c'est le plaisir avec lequel le narrateur goûte, savoure avec bonheur, passe et repasse sous la langue telle sensualité, telle rancune envieillie. Il jouit de conter des vengeances impossibles. On ne peut croire un mot des massacres épouvantables que les Juifs auraient faits dans le pays de Chanaan, de cette extermination prétendue des tribus qui subsistent après. Leurs nombreuses servitudes les mettaient fort loin,



à coup sûr, de la vie guerrière des Arabes et de ces gloires de bouchers. Ces récits sont pure vanterie, une revanche en paroles de tant de maux réels. Vous retrouverez de telles choses dans les chroniques monacales du temps de Charles-le-Chauve (dans le *Moine de Saint-Gall*). Ce bon moine, en sa cellule, ne dit que mort et ruine. Le sang chez lui va comme l'eau. L'un de ses héros de couvent est si fort qu'il perce et porte jusqu'à sept guerriers à la fois, tous embrochés à sa lance. Cela fait penser aux histoires extraordinaires de Josué.

Du reste, ce qui attriste, ce qui peut sécher l'âme, ce sont bien moins les massacres improbables, les sensualités mauvaises, que l'aridité générale. Sauf telle partie de la *Genèse*, des *Juges*, et les premiers livres des *Rois*, l'esprit est dur et sec. Souvent la flamme y est, mais la flamme du buisson qui flambe un moment, brille et brûle, effraye, n'échauffe ni n'éclaire.

Et dans la forme et dans le fond, la sécheresse est radicale<sup>1</sup>. Tout le progrès des Juifs aboutit à la stérilité profonde.

D'un côté, le parti zélé de la Loi, plus estimable

1. Rien ne m'a plus coûté que ce chapitre. J'aime les Juifs. Je n'ai perdu aucune occasion de rappeler leurs martyres, leurs vertus de famille, les admirables talents qu'ils ont déployés de nos jours. Comment ne pas être touché de la destinée de ce peuple, auteur du monde chrétien, et tellement persécuté, crucifié par son fils. Dès qu'on veut être sévère, on le regrette, on se dit : « Ses vices sont ceux que nous lui flmes, et ses vertus sont à lui. » — Respect au peuple patient sur qui, tant de siècles durant, le monde a toujours frappé ; qui de nos jours a tant souffert en Russie. — Respect au peuple fidèle dont le culte antique nous garde le type d'où l'on partit, où l'on retourne, *le pontificat domestique*, celui où va l'avenir. — Respect à la vive énergie qui, du fond oriental, a suscité de nos jours tant de talents imprévus,



qu'on n'a dit, les Pharisiens, qui (d'après la donnée de Jérémie, d'Ézéchiël) semblaient d'une pente naturelle aller aux doctrines fécondes de l'Équité grecque et romaine, s'arrêtèrent dans le formalisme étroit des prescriptions Mosaïques.

D'autre part, le parti mystique, plus indépendant de la Loi, celui qui semblait graviter vers l'amour et la Grâce, loin d'y trouver le flot du cœur, tomba dans l'excentricité étrange d'un culte de grammaire, l'adoration de la langue et la religion de l'alphabet.

L'hébreu, essentiellement fragmentaire, elliptique, est le plus rebelle idiome. Il exclut la déduction. La plus cruelle sentence de Jéhovah sur les prophètes fut de leur infliger une langue impossible. « Je suis bègue », lui dit Moïse. Tous les prophètes le sont. Tous font de terribles efforts et désespérés pour parler. Efforts parfois sublimes. Des dards de feu jaillissent... Les éclairs, la nuit qui les suit, les pénètrent eux-mêmes d'une sainte horreur. Cette langue leur semble ou divine, ou Dieu même. Le cribe appelle Dieu *la Parole*.

Est-ce la Parole d'Ormuzd, rapportée de la Perse? On le croirait. A tort.

savants, artistes en tout art. — Et pourtant comment se faire? C'est par les anciens livres juifs, qu'on autorise partout, qu'on sanctifie l'esclavage. Aux États-Unis du Sud, les maîtres citent les textes bibliques. En Europe, la Sainte-Alliance fut jurée et se jure encore sur les livres juifs et chrétiens. — Le Juif, par toute la terre, a été le meilleur esclave, l'appui de ses tyrans même. Pourquoi? plus qu'aucun autre homme il eut la liberté secrète du sentiment religieux qui fait porter légèrement la servitude et l'outrage; — de plus, l'industriel esprit qui exploite le tyran et qui fait de l'esclavage le champ de la spéculation. — Il a de grandes destinées, sa race étant une des plus acclimatables du globe, comme l'observe M. Bertillon dans son précieux livre sur ce grand sujet de l'*Acclimatation*.

d  
d  
ai  
F  
P  
to  
Sü



Ce que la Perse nomme ainsi, c'est l'émission de la vie, la divine manifestation de la lumière et de l'être, identique à l'Arbre de vie (Hom), au fleuve universel qui part de lui, coule à ses pieds.

Cette riche vie qui avait fait le paradis de l'Asie, d'arbres, de fruits, d'eaux courantes, est étrangère au Juif. L'arbre est maudit. La Parole n'est plus vie, amour, génération. Elle est l'ordre, *le mot de Dieu*. Plus de préludes. L'être qui jusque-là venait par les voies progressives (fécondation, incubation), naît tout à coup, à sec, adulte, et comme il restera toujours. Il jaillit effrayé du néant et se précipite à genoux. Il est un coup d'État, un fait arbitraire, accidentel, de cette volonté terrible.

Quelle volonté, quel mot, quel nom? C'est là la question, la grande inquiétude de l'homme. Le mystère universel est de connaître de quelles syllabes, de quelles lettres est le nom de Dieu. Une puissance épouvantable y est, et l'on y participe dès qu'on peut prononcer ce nom. Maudits soient les profanes qui en trahirent le secret! Les *Septante* veulent qu'on lapide celui qui le révélera.

Ce nom s'étend. De trois lettres (pour exprimer, embrasser les perfections divines), il croît jusqu'à douze lettres, jusqu'à quarante-deux. L'alphabet est divin. Chaque lettre est une force de Dieu. C'est au moyen de l'alphabet qu'il a créé. L'homme même, par l'emploi de certaines lettres, pourrait créer, pourrait guérir. Les trente-deux *voies de la Sagesse* toute-puissante comprennent aussi les nombres (qui sont les lettres encore) et certaines *formes de grammaire*.



Enfance de la décrépitude!... Des pratiques pué-  
riles deviennent toute la dévotion. Les scribes  
s'appelaient *les compteurs*, parce qu'ils passaient leur  
vie à compter les mots et les lettres que contenaient  
les livres saints. (Franck, *Kabbale*, p. 69.)

Tout s'allie dans le radotage. Cette magie de l'al-  
phabet, cette bizarre superstition des lettres, se  
mélait on ne sait comment à un mysticisme uni-  
taire où l'homme croyait se perdre, en Dieu. Des  
choses analogues, du reste, se voient aux temps  
chrétiens. Les scolastiques arides, dans leurs creuses  
cervelles, s'imaginent délirer d'amour. En un cœur  
âpre, un esprit de recherche, qui veut la pointe et  
vise à l'étincelle, saint Augustin, saint Bernard, à  
l'exemple des rabbis juifs, osent croire que Dieu va  
descendre, consommer avec eux des Noces spiri-  
tuelles. Ils osent, à la grande Ame, la Mère des  
mondes, offrir ce bel hymen, un tel lit nuptial  
d'aiguilles et de silex. Ils prétendent (insolents!)  
la posséder cette éternelle amante! ils entonnent le  
chant d'amour sur leur aigre psaltérion.

Quel chant!... Ceci est le plus fort! Ce cas patho-  
logique fera l'étonnement de l'avenir. Ils sont si  
loin de la nature, si dévoyés d'esprit, que tous, juifs  
et chrétiens, pour une chose si grave et redoutable  
(à faire pâlir les anges), un mariage avec Dieu! ils  
choisissent le chant de luxure, le chant des voluptés  
morbides, abandonnées, de la Syrie.

Spectacle, en conscience, diabolique et démo-  
niaque, de voir ces rabbis, ces docteurs, ces évêques,



ces Pères, presser, tordre ces impuretés, et d'une bouche effroyablement grimaçante dire solennellement les mots de l'oreiller, les plus secrets aveux d'une fille éperdue de la furie d'amour, qui ne se contient plus.



## VI

### LE MONDE FEMME

Dans le plus populaire des livres, la Bible, la partie la plus populaire a été incontestablement le *Cantique des Cantiques*. Les mondains et les non-croyants, tout aussi bien que les croyants, l'ont admiré, lu et relu, comme la haute expression de l'amour oriental, ou, tout simplement, de l'amour.

C'est visiblement un recueil, décousu, de chants d'amour, mais placés dans un ordre qui donne à l'ensemble un certain degré d'unité.

Ce qui frappe, c'est que ce livre tellement adopté des Juifs qui (n'ayant nul chant de joie) ont pris celui-ci pour leurs Pâques, ce livre, en grande partie, n'est nullement juif. Il est d'un élan et d'un charme, d'une liberté singulière, qui détonne et contraste avec la sombre Bible des Hébreux, généralement sèche et tendue. Ici, il y a au contraire une effusion, un abandon (je ne dis pas de cœur, je ne dis pas d'amour, mais de passion et de désir) sans bornes. C'est un chant de Syrie.



La Sulamite est Syrienne. La Juive est bien plus contenue. Son amant, à coup sûr, ne l'eût pas comparée « à la cavale arabe, indomptée de Pharaon ». — Ce n'est pas d'elle qu'il eût dit, l'admirant avec tremblement, « qu'elle était plus terrible qu'une armée en bataille ». Les Juifs par les lois les plus dures ont contenu la femme, lui imputant la Chute et la craignant toujours, comme impure (*Lévit.*, XII, 5) et suspecte, à ce point de donner au père l'étrange avis : « Ne souris jamais à ta fille. » (*Eccl.*, VII, 26.)

Le *Cantique*, à coup sûr, ne fût point sorti d'une noce juive. Cérémonie sévère où la femme achetée, emmenée par celui qui lui passait l'anneau à l'oreille (ou au nez) <sup>1</sup>, subissait un jugement assez dur (trop public) sur sa virginité. La Juive, si charmante, et touchante d'humilité <sup>2</sup>, n'existe pas en droit; elle n'est pas comptée dans les dénombremens du peuple.

La Sulamite du *Cantique* est bien plutôt la fille de

1. Aujourd'hui encore la femme orientale porte souvent l'anneau au nez, comme pour dire : « Je suis obéissante, soumise, et j'irai où l'on veut. » (Voy. tous les voyageurs : Savary, I, 298; Lefebvre, I, 38, etc.) — L'épousée différait peu du captif qui recevait l'anneau au nez ou à la lèvre (Rawlinson, *Assyrie*, planche du t. I, 297). Dans la *Genèse* (ch. XXIV, v. 47), le serviteur d'Abraham passe l'anneau au nez de Rebecca, et saint Jérôme traduit ridiculement : « Je lui ai mis des boucles d'oreilles. » (Voy. Bible de Cahen. — L'anneau qui défigure la face et exclut le baiser, humilie fort la femme, la fait bien plus passive, une femelle domptée qui subit le plaisir. La mutua- lité en disparaît. Pour les circoncis (moins sensibles que les incirconcis (Voy. le chirurgien Savaresi, *Peste d'Égypte*, 57), il est lent et indéfini, solitaire dans l'union même, comme une longue rêverie mystique où l'on ne voit que sa pensée. — Lorsque l'amant du *Cantique* dit à l'amante qu'elle a « le nez fier comme la tour du Liban », cela veut dire qu'elle est vierge, n'a pas reçu l'anneau au nez, n'est pas soumise encore à l'humilité conjugale.

2. Le Juif dit au matin : « Merci, Seigneur, de ne m'avoir pas fait femme. » Et la Juive : « Merci, Seigneur, de m'avoir faite comme tu as voulu. »



Syrie, armée des sept Esprits, pour envahir, troubler, tenter, enivrer l'homme, en faire un faible enfant. Et c'est tout le sens du *Cantique*, sens qui en ressort fortement dès qu'on écarte les surcharges grossières dont on l'a obscurci.

Les Juifs, ayant eu la très bizarre idée de chanter au saint jour ce chant luxurieux, ont cru le sanctifier en supposant d'abord que c'est un chant de noces honnêtes et légitimes. Puis de noces royales, ce qui purifie tout. Puis les noces bénies du *saint roi Salomon*. De là des ornements grotesques, les cinquante hommes forts autour du lit, etc. Puis du luxe, de l'or. Saint métal! Au moment où l'amante ne dispute rien, livre tout, l'amant qui admire et adore, dit platement : « C'est beau comme les œuvres des orfèvres. » (C. VII, V. 1.)

Additions misérables, mais qu'il est aisé d'écarter. Le livre dégagé reste admirable de sa beauté locale, toute syrienne, brûlant d'amour physique, fort mal édifiant, plein d'un souffle morbide, d'une certaine fièvre, comme d'un vent d'automne, mortel et délicieux.

L'histoire n'est pas obscure, comme on a tâché de la faire. Elle est trop claire en vérité.

C'est le printemps, le moment où en Syrie (en Grèce et partout) on faisait une fête d'ouvrir et goûter les vins de la dernière vendange. C'est le moment où le sang rouge d'Adonis coulait à Byblos avec les sables du torrent, torrent d'amour lui-même, de plaisir éperdu, de pleurs. Un beau jeune homme (fils d'un émir, je pense), fort jeune, il est encore « d'ivoire » (*eburneus*), blanc, délicat, est venu aux celliers qui



sont creusés dans la montagne près de la ville, pour ouvrir et goûter le vin. Sur son passage il voit une belle fille, brune, richement dorée du soleil d'Orient, qui près de là garde sa vigne. Il l'invite à venir, à entrer, à goûter. Elle est fort ignorante. Ce mignon à la voix si douce lui semble une fille, une jeune sœur. Elle obéit, le suit, et je ne sais ce qu'il lui fait boire, mais elle sort palpitante. Elle dit : « Encore ! et baise-moi d'un baiser de ta bouche !... Te toucher <sup>1</sup>, c'est plus doux que le vin que tu m'as fait boire... Quelle suave odeur vient de toi ! je te suivrais à ton parfum. »

L'admiration de l'innocente, c'est le sein si blanc du féminin jeune homme (*ubera*), « ivoire nuancé de saphir ». (*Venter ejus eburneus, distinctus saphiris*, v, 14.) Elle se compare et rougit, s'excuse de ne pas être blanche. « Si je suis brune, le soleil en est cause. Mes frères qui me font la guerre m'ont fait garder cette vigne... Et voilà que ma vigne à moi, je n'ai su la garder... »

Je vois d'ici son triste et fin sourire. Nulle plainte. Mais je devine : son petit cœur est inquiet. Si ses frères sont ses maîtres, c'est qu'elle est orpheline. Ne sera-t-elle pas maltraitée ? J'en ai peur. Elle aussi. Elle a l'air de sentir que maintenant c'est lui qui doit la protéger. Elle se serre à lui, et elle ne veut pas le

1. Toucher ton sein, « *Ubera tua meliora sunt vino.* » Personne n'a compris cela. Il faut songer qu'on est au pays d'Adonis, où l'enfant et le jeune homme sont plus féminins que la femme. Dans les molles et chaudes contrées, la femme est le vrai mâle (ex. à Lima, etc. ; voy. Ullon). Ici, la belle et puissante fille des champs voit cette fine créature de classe supérieure comme un objet de volupté. « Je plains Bajazet, je lui peignis ses charmes. » (Racine.)



quitter. « Dis-moi, toi que j'aime tant, de quel côté sont les tentes (elle croit dans sa simplicité qu'il conduit ses troupeaux lui-même)? Dis-moi, où couches-tu au repos de midi?... » Et, comme il se tait, elle ajoute avec une gentille menace pour le rendre jaloux : « Que je n'aie pas me tromper et m'en aller égarée vers les tentes de tes compagnons. » Mais elle n'en peut rien tirer. Il la paie de flatteries, de tendresses, et lui promet de beaux colliers.

Elle est une pauvre fille. Lui riche. Manifestement il a peur qu'elle ne s'attache ainsi à lui. Est-il en âge d'épouser? N'aimerait-il pas mieux oublier? On ne peut le dire.

« Voilà une histoire bien commune. » Mais la suite ne l'est pas du tout. Une charmante et terrible puissance se révèle en cette fille. Elle est enlevée, transformée par l'amour et la passion. Les sept Esprits y sont, comme dans la Sarah de Tobie, la Madeleine qui d'un mot fit un monde. La force de celle-ci, c'est de n'en avoir pas, de suivre éperdument l'orage, de ne rien dérober, de dire : « Je meurs d'amour », de dire... ce que femme ne dit jamais. Dès lors le petit poème, comme la trombe ailée des démons, se précipite, emporte tout.

L'aimé vient, revient malgré lui... En vain, il échappe, il élude. Même un moment (l'impie!) il rit de la pauvre petite, il se vante avec ses amis <sup>1</sup>. Il a

1. Il en parle vraiment avec une outrageuse légèreté et déjà avec l'insolence de la satiété : « Mangez et buvez, mes amis! J'ai fait ma récolte complète, cueilli ma myrrhe et mes parfums, bu mon vin et bu mon lait... J'ai mangé si bien tout mon miel que j'en ai mangé le rayon. » — Ignorant! Mais tout reste encore; tout reste, le plus délicieux... Du reste, il a beau dire, faire le



beau faire. Il est conquis. La merveille, c'est que réellement en sept nuits elle a grandi de façon surnaturelle. Elle est noble et fière, elle est reine; il est étonné d'elle; il en a presque peur, tant elle est imposante et belle! Bref, c'est sa dame de maison.

On sait ce chant par cœur, la belle scène où elle est gisante, malade, oh! si malade, et s'évanouissant, soignée par ses amies, — la nuit, orageuse et terrible, où toute prête et parfumée elle l'attend, l'entend, croit le sentir, tressaille... Malheur! il est parti! Elle court la ville ténébreuse, rencontre des soldats, est battue et blessée. Il a bon cœur, il est touché, revient, apporte des bijoux, des chaussures et de beaux habits. Là, il est ébloui d'elle, il ne rit plus, il se prosterne <sup>1</sup>.

fier. Une invincible attraction est sur lui, le ramène. Il vient, revient la nuit, ne veut pas qu'on l'éveille. Il est ému, il est tremblant, quand, après de vaines caresses, elle devient tout à coup si sombre : « Ne me regarde pas ainsi! Tu es une armée en bataille. C'est déjà ce qui m'a fait fuir... Tu sembles venir du désert, des lions et des léopards!... Sœur! amie! pour blesser mon cœur, il suffirait d'un doux regard, du moindre de tes beaux cheveux. »

1. Gisante encore, languissante, ayant perdu ses vêtements dans cette nuit si cruelle, ou ne pouvant les supporter dans la lourde chaleur du soir, elle attend, elle est à lui. Il est saisi de pitié, de tendresse et d'admiration. Il énumère ses charmes, décrit en avaré son trésor. Si abandonnée, si soumise, elle n'en est pas moins digne et elle inspire tout respect. Il met à ses jolis pieds nus d'élégantes et riches chaussures. Elle marche, c'est une fille de prince (*filia principis*). « O ma belle! que tu es noble! que tu es reine dans l'amour! Tes cheveux sont la pourpre sombre qui consacre le front des rois : Ta tête est comme le Carmel! Ton nez est fier comme la tour qui, d'un promontoire du Liban, regarde et brave Damas! Ta gorge est la grappe pleine de nos riches raisins de Judée... Ta taille est celle du palmier... Oh! oui, j'irai sur mon palmier, et je cueillerai mes fruits, et ton sein sera ma vendange! » — Ce mot tombe comme une étincelle. Elle se jette à son cou, elle s'écrie : « Douce parole! C'est comme un vin délicieux qu'on savoure, qu'on passe et repasse entre les lèvres et les dents... Partons donc. » (On voit la suite dans mon texte.)



Ce moment tranche tout. « Partons, dit-elle, allons (et le dernier chapitre montre très bien qu'elle va s'établir chez lui). Vivons dans les campagnes! Quel bonheur de voir le matin la fleur de la vigne et des fruits... Ah! les miens seront tout à toi. » (*Dabo tibi ubera.*)

Le soir est venu. Ils arrivent dans la campagne solitaire. Elle dit amoureusement : « Je sens la mandragore » (qui rend les femmes fécondes). Tendre insinuation qui, ce semble, n'est pas perdue. Le lendemain matin, en la voyant tout autre, et déjà mère peut-être, comme transfigurée de je ne sais quelle grâce solennelle, il s'écrie orgueilleusement avec l'emphase d'Orient : « Oh! quelle est celle-ci, molle et voluptueuse, qui monte du désert appuyée sur son bien-aimé? »

Tout cela c'est nature, c'est le sang du midi, c'est ce climat d'amour. Seulement, je l'avoue, on ne peut pas le lire sans avoir la tête pesante. — J'aime mieux l'amour pur de Râma, de Sîtâ, la scène où la sainte montagne, vierge autant que ses neiges, versait sur eux la pluie de fleurs!... — Ici il y a trop de parfums, d'aromates âcres et forts, et de vins médicamenteux. Je ne sais si la Sulamite a, comme Esther, passé « six mois dans l'huile et six mois dans la myrrhe », mais l'huile parfumée qui nage dans la coupe d'amour fait qu'on hésite à boire. De verset en verset, la myrrhe, toujours la myrrhe, le parfum des embaumements. Il y en a au moins pour trois morts. Le nard, la noire racine indienne (de valériane, herbe aux chats), d'effet si puissant sur les nerfs. Le cinnamome et je ne sais combien d'aromates de toutes sortes, depuis l'odeur



fade du lis jusqu'à l'amer et brûlant aloès, qui lance tous les dix ans sa fleur<sup>1</sup>.

Mais l'amour n'a-t-il pas assez de son ivresse, sans recourir à ces drogues étranges, propres à brouiller le sens, pervertir la volupté même? Tous deux s'aspirent, s'odorent, ne se distinguent plus des parfums. « Je te suivrais, dit-elle, à ta suave odeur. » Et lui, languissamment, il dit tout au complet les exquis senteurs, divines émanations, qui lui viennent de l'objet aimé (*emissiones tuæ paradisus*, etc.).

Tout cela malsain, maladif. La tête se prend fort. Et voilà que cette ignorante, cette vierge d'hier, en présence du jeune endormi, a tout à coup des idées diaboliques. Est-ce sa faute? ou celle de sa race? Innocemment impure, elle a du sang de Loth et de Myrrha. « Oh! que n'es-tu mon frère! » etc. Elle a l'air de gémir de ne pas pécher davantage. Bien plus, comme *ultima ratio*, plusieurs fois, elle emploie un surprenant appel, touche hardiment aux plus saints souvenirs (C'est la chambre où ma mère... Voici l'arbre où ta mère... etc.<sup>2</sup>). Impureté suprême, et qui sent le sépulcre.

Ce mot dit au matin de la dernière nuit est le

1. En quatre pages, il y a sept fois le mot myrrhe, dix-sept fois ceux d'encens et autres parfums, plusieurs peu agréables, le purgatif aloès, etc. Bref une complète pharmacie.

2. C'est bien plus fort que Cham montrant l'ivresse de Noé. Il y a là du vieux génie des Mages et de l'impiété de Babel. Le principal passage est au matin qui suit la septième nuit, la longue nuit où il l'a eue chez lui, dans sa campagne solitaire. L'amour est bien calmé. Mais elle tourne comme une panthère : « Quis mihi det te fratrem sugentem ubora matris meæ... *Apprehendam, ducam, ... Doceris...* » — Puis : « Voici le grenadier sous lequel... *Ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genitrix tua.* » Cap. VIII, v. 1, 2, 5.



*consummatum*. Il est suivi de la formule décisive qui finira tout, et qu'on pourrait traduire : A la vie! à la mort!

« Mets-moi sur ton cœur comme un sceau. L'amour est fort comme la mort... » c'est-à-dire *irrévocable*. Il la prend, il la serre, et la voilà épouse. Il voudrait avoir tout, la mer et ses trésors, pour les donner. Du moins, il lui donne ses biens, ne veut rien avoir qu'avec elle (*omnem substantiam*)<sup>1</sup>.

Elle est tendre, mais qu'elle est fine!... Elle songe à sa famille. « Nous avons une petite sœur qui n'a pas de mamelles encore. Qu'en ferons-nous quand viendra l'âge où on pourra lui parler? » Elle se souvient très bien des deux sœurs, femmes de Jacob, de Lia et Rachel. Quand viendra la seconde femme, comme il arrive en Orient, elle aime mieux la donner elle-même, prendre l'enfant qui lui sera docile, faire le bonheur de la petite pour qui elle est mère plus que sœur. Il sourit, il comprend, et (sous forme délicate, orientale) promet ce qu'elle veut.

A quel point donc celle-ci est-elle maîtresse, épouse, et sûre de la situation! « Je me sens forte comme un mur qui défendrait une ville. Mes mamelles ont gonflé, monté, comme une tour, quand j'ai trouvé ma paix en toi! »

Cependant on entend du bruit. Ses jeunes amis l'ont découvert, ils viennent le chercher, ils l'appellent. Mais elle peut lui donner congé. Tout est fait.

1. Personne n'a compris. Mais plusieurs ont trouvé mieux que le texte. M. Dargaud dit ici, avec une charmante délicatesse que n'a pas ce texte si matériel : « L'homme donnera sa vie pour l'amour, et il croira n'avoir rien donné. »



Qu'il aille et s'amuse : « Va, mon doux faon de biche, aux monts parfumés... Fuis, gazelle! »

L'explication que je donne est prise non dans les nuages de la vague fantaisie, mais dans le texte, suivi, serré de près, ramené au vrai caractère local : *sensualité de Syrie*, et par moments *âpreté Juive*. C'est à Salomon même, à sa vaste expérience de la femme que j'ai demandé de m'interpréter le *Cantique*. J'entends ici par Salomon les livres qu'on lui attribue, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, etc. Ces livres, amers parfois pour la femme (surtout Syrienne), n'en caractérisent pas moins avec force son mystère, qui se traduit d'un mot : *Magie des Sept Démons*.

Et ce n'est pas seulement dans la femme de plaisir, la Dalila, la Madeleine, ni dans celles d'intrigue et d'audace, Hérodiade ou Jézabel, c'est aussi dans la vierge même, la jeune Sarah de Tobie.

Sept démons dans cette innocente. Tous amoureux, jaloux, dominant tour à tour. Tous, d'Astaroth à Bélial, et d'Adonis à Belphégor, tous s'agitent et se la disputent.

Les Sept dieux de Syrie (poissons-serpents-colombes, ou arbres enchantés) sont « nés du dieu Désir ». C'est lui qui doue celle-ci. Quand elle sort du cellier rougissante, et dit : « Encore! » une iris est sur elle... Est-ce l'éclair arabe de Jéricho, de la fille aux yeux sombres? Est-ce la mollesse mourante des pleureuses de Byblos? Est-ce l'énigme bizarre, voluptueuse, que porte encore la Juive orientale, qu'on voudrait deviner?



Tout cela y est, mais bien plus, ce qui sera la Tentation elle-même, l'humble aveu de la femme, qui l'abaisse, mais la rend si forte. La magicienne éperdue de Théocrite ou de Virgile qui fond comme au feu du brasier, qui par l'effort désespéré rappelle un absent trop aimé, garde plus de noblesse et aussi trouble moins que la malade du *Cantique*, défaillante parmi ses amies et qui dit sans détour : « J'en meurs. »

Elle unit les deux caractères de celle qui, entre toutes, doit opérer la Chute : elle a de l'Ange et de la Bête. Elle est reine, et elle est esclave, soumise et brûlant d'obéir. C'est par là qu'elle règne, qu'elle est irrésistible.

Elle a la force enveloppante. Salomon le dit à merveille, lui qui l'avait tant éprouvé. « Elle est comme le rêt du chasseur. Elle est le filet du pêcheur » (*Eccl.*, vii, 27). — Trois choses sont insatiables, et une quatrième encore qui ne dit jamais assez : « L'enfer, le feu et la femme, la terre qui boit altérée. » (*Prov.*, xxx, 16.)

La merveille dans le *Cantique*, c'est qu'au moment où elle semble abandonnée à la nature, où la douce femelle Syrienne paraît égarée dans le rêve, — la parfaite lucidité Juive subsiste, timidement se révèle. Si jeune, comme elle sait déjà le cours de la vie d'Orient et la brièveté de l'amour!

Cela s'accorde tout à fait avec ce que les *Proverbes* de Salomon disent ailleurs de l'esprit avisé, habile, de la dame de maison, de son aptitude aux affaires. Elle augmente la fortune, fait, fait faire des tissus, les vend. Du fruit de ses mains, elle acquiert, achète une vigne,



elle devient propriétaire, et elle s'habille de pourpre. Mais tout cela sans nuire aux intérêts de son mari, — un bonhomme, ancien de la ville, qu'elle dirige en ses jugements.

Salomon qui eut sept cents femmes, et fut, dit-on, terriblement asservi, gouverné par elles, ne leur a pas pardonné. « J'ai trouvé, dit-il, que la femme est plus amère que la mort. » Il conseille au mari ce que sans doute il fait lui-même<sup>1</sup>; c'est, quand elle est insupportable, de se réfugier dans un coin, de fuir sur la terrasse au plus haut de la maison. (*Prov.*, xxv, 24.)

De plus en plus, selon l'avis du sage roi, le Juif est sur sa terrasse, loin, très loin de sa femme, occupé ou de faire ses comptes, ou de nombrer les mots, les lettres de la Bible. Dans sa vie tremblante, inquiète, il craint la fécondité, suit le conseil de l'*Ecclésiastique* : « Je te souhaite peu d'enfants. » La *Sagesse*, pour rassurer tout à fait sa conscience, lui dit « que même l'eunuque peut être béni de Dieu ».

Ajoutez un fait général alors, l'affaiblissement. Dans

1. Il semble que pendant que le Sage étudiait la Création, du cèdre jusqu'à l'hysope, ses reines, Syriennes lascives, ou Arabes et du sang de feu (comme la reine de Saba), changeaient les dieux, faisaient des temples, bref imposaient à ce grand roi la honte du culte baalique qui met l'homme aux pieds de la femme. Ce qu'un conte du Moyen-âge nous dit d'Aristote amoureux (qu'une belle le dompte, le monte et fait de ce savant un âne), est peu en comparaison du rite singulier de Syrie qui s'est conservé chez les Druses. La femme (toute femme et de tout âge) assise royalement au temple, exige de l'homme prosterné comme un aveu de son néant, hommage obscène, humiliant, à la puissance qu'on dit faible et qui cependant participe à l'infatigabilité de la nature. — « Ce sont les femmes même de Syrie qui ont introduit ce rite. » Sacy, *Journal asiatique*, 1827, X, 341.



les malheurs incalculables, les révolutions imprévues, continuelles, qui suivent Alexandre, le cœur et la force baissèrent. Plus d'hommes. Tout peuple perd le nerf des mâles.

Vico a dit ce mot profond : « Dans le langage antique, qui dit *vaincu*, dit *femme*. » Sésostris, gravant ses victoires, donne au vaincu le sexe de l'épouse. Comme une épousée d'Orient, le captif a l'anneau à la lèvre, au nez, à l'oreille, pour être mené où l'on veut. Des peuples entiers sont traînés, des troupeaux d'enfants et de femmes. De main en main, de maître en maître, ils passent, avec leurs dieux d'Asie, leurs rites voluptueux et sombres.

Une chose, à ce moment trouble, apparaît toute nouvelle, d'infinie portée, — *le Roman*.

L'histoire, même sérieuse, des Juifs portait sur un fond romanesque, — le miracle arbitraire, où Dieu se plaît à choisir dans le moindre, dans l'indigne même, un *Sauveur*, libérateur, vengeur du peuple. Dans la Captivité, la banque ou l'intrigue de cour, les fortunes subites, lancèrent les imaginations au champ de l'imprévu. Les très beaux romans historiques de *Joseph*, *Ruth*, *Tobie*, *Esther*, *Daniel*, et bien d'autres parurent<sup>1</sup>. Toujours sur deux données : C'est *le bon exilé* qui, par l'explication des songes et l'habileté financière, devient ministre ou favori, — ou bien *la femme aimée de Dieu* arrive à un grand mariage, à

1. Les anachronismes y sont monstrueux, comme si on mettait au même temps saint Louis et Louis XIV. Voy. de Wetto, etc.



la gloire, séduit l'ennemi, et (chose étonnante, contraire aux idées Mosaiques) est le *Sauveur du peuple*. Pour Moïse, elle était impure, dangereuse, avait fait la Chute. Mais c'est justement la prise imprévue que saisit le roman<sup>1</sup>. Dieu fait de la femme un piège, se sert de sa séduction, par elle opère la Chute de celui qu'il a condamné.

L'amour est une loterie, la Grâce est une loterie. Voilà l'essence du roman. Il est le contraire de l'histoire, non seulement parce qu'il subordonne les grands intérêts collectifs à une destinée individuelle, mais parce qu'il n'aime pas les voies de cette préparation difficile qui dans l'histoire produit les choses. Il se plaît davantage à nous montrer les coups de dés que parfois le hasard amène, à nous flatter de l'idée que l'impossible souvent devient possible. Par cet espoir, le plaisir, l'intérêt, il gagne son lecteur, gâté dès le début, et qui le suit ensuite avidement, à ce point qu'il le tiendrait quitte de talent, d'adresse même. L'esprit chimérique se trouve intéressé dans l'affaire, il veut qu'elle réussisse.

Ces romans Juifs sont sensuels, même le plus admirable, *Ruth*, si finement conduit, irréprochablement lubrique<sup>2</sup>. Ils sont dévots, ils sont courbés et comme prosternés sous la crainte (crainte de Dieu, crainte du

1. Monsieur, qu'est-ce que le roman? — Madame, c'est ce qu'en ce moment vous avez dans l'esprit. Car comme vous ne vous souciez ni de patrie, ni de science, ni même de religion, vous couvrez ce que Sterne appelle un *dada* et que j'appelle : une jolie petite *poupée*. — Nous avons un fade roman. Pourquoi? Parce que nous n'avons pas une grande poésie.

2. C'est un pastiche habile des temps antiques. La langue n'indique rien de très ancien (de Wette). Cela dut être fait contre Esdras, qui chassait les femmes étrangères.



Roi), mais ils ne déguisent rien du manège par lequel la femme est habilement mise en avant, exploitée. Judith dit expressément que le grand prêtre l'envoie à la tente d'Holopherne<sup>1</sup>. Dans *Esther*, on dit comment l'adroit Mardochée se faufile près des eunuques pour faire présenter, préférer sa nièce.

Le beau roman d'*Esther* est profondément historique, d'immense instruction. Ce n'est pas seulement à Suse ou Babylone que la captivité conduit la belle et onctueuse fille. Elle entrera partout. Esther, par les mille aventures de l'esclavage, voyage aussi dans l'Occident, et les mille sœurs d'Esther. Si les Asiatiques cherchaient, volaient des Grecques, filles superbes du Péloponèse, riches de sein, de jeunes voix puissantes, belles chanteuses, qui les amusaient, — les Occidentaux, au contraire, voulaient les Syriennes, les Gréco-Phéniciennes de Chypre<sup>2</sup>, d'Ionie, des Cyclades, de ces nids de colombes, fondés jadis pour Astarté. Celles-ci n'avaient pas couru le Taygète, dansé, lutté, pris les formes accomplies que l'art fit éternelles. Elles semblaient plus femmes en récompense, molles, lascives, amoureuses en naissant. Assouplies aisément à tous les arts luxurieux, elles faisaient du plaisir une dévotion, de la honte un office, un rite. L'intelligent marchand d'esclaves, l'homme d'Éphèse ou de Cappadoce, plus tard les chevaliers romains qui faisaient ce commerce, achetaient, préféraient ces filles d'Orient, de sang volup-

1. Saint Jérôme n'est pas scrupuleux. Il supprime bravement ce verset.

2. Voir dans Lamartino, *Voyage en Orient*, le portrait merveilleux de M<sup>lle</sup> Malagamba, une Grecque de Chypre, et mêlée de Syrie. Plus loin, la femelle de Jéricho, aux yeux charmants, à pres et terribles.



tueux. Ils achetaient les Juives, modestes et contenues; au fond d'ardeur bizarre (s'il faut en croire le prophète) jusqu'à étonner la Syrie. Hantées du sombre Esprit qui dort sous la mer Morte, elles priaient pour être outragées. (*Ézéchiel*, xvi, 33.)

Ces rêveuses emportaient leurs rites d'impureté, de purifications, peurs et remords, désirs, fétiches. L'esclavage, puissant véhicule pour répandre les femmes et les dieux, menait partout ceux de Syrie. Et c'est à force d'être esclaves qu'ils devinrent les maîtres du monde.

La Syrienne, suivant sa destinée, de sérail en sérail et d'outrage en outrage (les Sept démons aidant), souvent allait très haut. Celui qui l'avait eue petite, dédaignée, revendue, la revoyait un jour siéger épouse d'un tétrarque, d'un Romain, sous le nom qui la déguisait (*Drusilla*, *Procla*, etc.). De nom Romaine, et d'âme Juive, sentant toujours *Esther*, elle agissait par un charme morbide, l'odeur voluptueuse et funéraire des *Adonies*, les parfums d'un dieu au cercueil, par la magie du deuil qui fait dire au Romain : « Oh ! que tu me plais dans les pleurs ! » (*Martial*.)

Nombre de femmes qui portent des noms grecs venaient des temples phéniciens répandus dans les îles, et pouvaient être orientales. Les *Délia*, les *Lesbia*, de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, ces filles des *Cyclades* que leurs amants nous peignent amoureuses et dévotes, n'ont-elles pas la même origine ?

Elles étaient élevées avec soin par des maîtres avares qui en tiraient profit, cultivées et lettrées,



bien plus qu'aujourd'hui ne sont nos dames du demi-monde. Elles n'étaient pas aux passants. On les louait pour quelque temps. Elles suivaient obéissantes tel grand, tel maître temporaire, parfois aux durs voyages, aux guerres chez les Barbares, comme la Lycoris de Virgile. On voit que cette belle qui inspirait à Gallus tant d'amour et de désespoir, était un esprit délicat, capable de sentir les tendres adieux de la Muse <sup>1</sup>.

« Quand je partis, Délie consulta tous les dieux. »  
(*Properce.*)

Les dieux, à coup sûr, de Chaldée, d'Égypte, de Syrie, les dieux de l'Orient. Elles étaient fort superstitieuses. L'ennui de leur situation, le dégoût d'elles-mêmes, leur faisait désirer, chercher les purifications. Elles fuyaient volontiers leur dur métier pour se faire, dans je ne sais quelle chapelle, leur liberté à elles. La plus chère, c'était de pleurer.

Sainte chapelle!... A la lueur fumeuse des vieilles huiles dont le Chaldéen, le Juif, alimente sa lampe, Délie, sous la voûte noircie, n'est pas seule à prier. La noble et fière matrone, de costume emprunté, sous la coiffure gauloise, est près de l'humble fille. La

1. *Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris!* — Combien cette dixième églogue est pure, et cent fois, s'il faut le dire, plus amoureuse que le *Cantique des Cantiques*! Lycoris n'eût pas eu besoin certes d'user de l'aiguillon impur, de l'âcre cantharide de Loth et de Myrrha. J'en dis autant de de la Délie de Properce et de Tibulle. Dans ces charmants petits poèmes de l'amour mélancolique, on oublie parfaitement qu'ils s'adressent aux infortunées qui ne disposent pas d'elles-mêmes. Des mots admirables rappellent les plus douces affections domestiques. « Quel bonheur! elle est tout! je ne suis rien chez moi! » Et encore : « La tenir tendrement! Écouter avec elle les vents déchainés dans la nuit! » — Humble vœu, si touchant, plein de tendresse et d'innocence.



beauté de louage, la grande dame, puissante (qui sait? la femme de César?), à elles deux, changeront le monde.

A Rome, les mœurs se rient des lois. La femme est pauvre par écrit; en fait, elle est très riche, elle agit et gouverne tout. Tullie, Volumnie, Cornélie, Agrippine, nous montrent assez qu'ici elles sont reines, tout comme les Marozia, les Vanozza du Moyen-âge.

Ce sont elles qui par deux fois minèrent Rome en dessous. Au moment où celle-ci frappait Carthage, repoussait l'Orient, elles lui défaisaient sa victoire, introduisaient la nuit dans la ville endormie l'orgie orientale (*Bacchus Sabasius*), y mettaient le cheval de Troie.

Maintenant, second coup. L'orgie s'est épuisée. Mais les dieux de la mort, tous les dieux de l'Égypte arrivent. La funéraire Égypte, ennemie de la mer, s'est embarquée pour Rome, menant avec Isis son dieu mêlé, nouveau, Sérapis au boisseau sacré. Cet Osiris d'en bas, ce Pluton, à lui seul engloutit, enterre trente dieux. Il guérit, tue, ensevelit. Son chacal Anubis, l'aboyant croquemort, est avec lui, — le *bambino* Horus dans les bras de sa mère, et le blême Harpocrate qui suit d'un pied boiteux. Procession bizarre, qui descend du vaisseau avec flambeaux, torches et lampes. Spectacle amusant et lugubre. Cela arriva sous Sylla, qui faillit mettre tous ces dieux de la mort sur ses Tables de mort. Ils sont plus forts que lui. La femme n'a pas peur et les défend. César les maintiendra, comme ami d'Isis-Cléopâtre, Antoine aussi. Tous deux pour leur malheur. Tibère les proscrit, mais en vain. Si Rome



adopta tous les dieux, pourquoi pas la Mort même, le dieu dont l'amour, dont le culte grandit, fleurit de plus en plus.

L'Égypte est encore trop vivante. On ira plus loin qu'elle dans le royaume sombre. On trouvera des ombres plus défuntes et plus mortes encore.

0  
I  
ξ  
I  
ti  
ol  
na  
H:  
bi  
le  
rib  
guc  
rte



## VII

### LA FEMME ET LE STOÏCIEN. — LA LOI ET LA GRACE

Le fier génie de Rome semblait prédestiné à continuer l'œuvre grecque, pour défendre le monde de l'engloutissement oriental des dieux d'Asie, qui venaient, cruels ou pleureurs, enterrer l'âme humaine. Que Moloch l'attaquât de ses cornes de fer, qu'Adonis l'inhumât dans la myrrhe des noces éternelles, l'Orient c'était le sépulcre.

Immense et énorme combat. Rien de pareil aux guerres Puniques dans toute l'histoire du monde. Ce n'est pas là cet Alexandre qui va, léger coureur, à travers un empire détruit. Ce ne sont pas les guerres obscures de César aux forêts désertes où il tue cent nations. Ici, tout s'est passé en pleine lumière. Hannibal fut bien réellement autre chose que tout cela, bien autre l'armée d'Hannibal. Grand fut le jour où le dieu *Innomé* de Carthage, avec la machine terrible de cette armée *sans nom*, avec ce fort génie de guerre (et le plus fort qui fut jamais), fondit sur l'Italie, le jour où l'Orient et l'Afrique lui tombèrent



des Alpes. On sut alors tout ce que l'Italie, la mère féconde, avait en ses entrailles. Ce que n'eût jamais pu la Grèce, elle trouva une masse rurale, profondément épaisse, deux millions de soldats. Masse honnête, docile, indomptablement résignée, infatigable pour mourir. Rome enseigne la mort, dans ces jours, à toute la terre. Et à la longue, c'est le monstre qui meurt. — Merci, grande Italie ! cela reste éternel !

« *Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus!  
Magna virum!* »

Le vieux *genius* italique a eu une grande science qui vaut bien des philosophies, celle du foyer et de la tombe. Les pénates époux, gardiens de la famille, les grands dieux *Consentes*, mariés deux à deux, qui plus heureux que nous naissent et meurent le même jour, cela est doux et vénérable. Les tombes étrusques et italiques n'accablent pas, comme les nécropoles d'Égypte. Elles relèvent, elles consolent. Elles parlent, d'homme à homme, nous enseignent le cours du temps, les grands âges du monde, le retour régulier des choses<sup>1</sup>. Sens profond de l'histoire que ce pays eut seul, qui vivifie la mort, fait fleurir les tombeaux. *In urnâ perpetuum ver.*

Le respect des limites, de la propriété, de la terre consacrée par le travail et par les tombes, préparait admirablement ce peuple à devenir, sous l'inspiration de la Grèce, le Maître universel de la Jurisprudence. Nul ne poussa plus loin l'attachement aux droits, même imaginaires, du passé. La patience infinie du plébéien qui combat tant de siècles pour la Cité si

1. Voy. mon *Histoire romaine* et surtout *Vico*.



de dure qui toujours le repousse, ne s'explique que par la douceur infinie de l'agriculteur italien. Nulle révolte que l'Aventin, la *secessio* pacifique. Le résultat fut grand. Il en sortit trois choses : le faisceau italique, où se brisa Carthage; la conquête du monde et l'organisation du plus bel empire qu'ait vu le soleil; enfin une œuvre immense (en tant de parties immuable), le colossal *Corpus juris*.

Je sais tout ce qu'on dit : « Les Romains firent la guerre, » — ainsi que tous les peuples. « Rome avait des esclaves, » — ainsi que tous les peuples. « Les proconsuls romains abusèrent du pouvoir, » — comme il se fait toujours. Verrès était-il pire qu'Hastings, absous par les Anglais? Était-il pire que les premiers gouverneurs espagnols qui ont dépeuplé l'Amérique? Ou pire que les chrétiens qui marquent cette année de la mort de trois peuples? (1864<sup>1</sup>.)

Rome fit-elle la décadence? Non, elle en hérita. C'est un monde fini qui tomba dans ses mains. On oublie trop la dépopulation, le chaos, les bacchanales militaires, que l'humanité subissait depuis Alexandre-le-Grand. L'orgie se concentra et expira dans Rome; mais pourquoi l'appeler romaine? Quand ce n'est plus qu'une ombre, même au milieu de Rome, c'est l'orgie d'Asie, d'Orient.

Rome admit tous les dieux, maintint toutes les lois des vaincus (ne réservant que l'appel). Elle rendit hommage à leur génie. Rien n'est plus honorable à ses magistrats souverains que la déférence infinie qu'ils témoignèrent au génie grec, y reconnaissant

1. Pologne, Danemark, Caucase.



hautement l'autorité de la lumière, avouant qu'ils tenaient tout de lui.

« Vous allez à Athènes, écrit Cicéron à Atticus. Respectez les dieux ! »

Jamais les Grecs eux-mêmes n'ont parlé de la Grèce comme l'a fait le romain Lucrèce dans ses vers solennels, si émus, d'accent si profond. Le grand génie sacré de l'Italie, Virgile, s'il parle de la Grèce, descend humblement du trépied, dépose les lauriers de sa tête, se fait disciple, enfant d'Hésiode, et le suit. Belle tendresse, aimable et touchante ! Il ne sait pas combien ce maître est au-dessous.

Par trois fois Rome fut aux genoux de la Grèce, pour la langue, la philosophie et l'inspiration du droit même.

Tout Romain eut un maître grec, apprit à fond la langue d'Homère et jusqu'à négliger la sienne. On ne parlait que grec à Rome, et dans les moments les plus vifs où le cœur même échappe, dans l'accès de l'amour (*Juvénal*), sous le coup de la mort. Quand César est frappé *il crie en grec* (« hellénisti », *Plut.*).

Aux Grecs on demandait la règle de la vie. La philosophie grecque, en toutes ses écoles, régnait, trônait à Rome. Et je ne parle pas des idées théoriques, de la spéculation. Je parle de l'action, des mœurs, de la conduite. Le philosophe grec, dans chaque grande maison romaine, était le conseiller, à qui on demandait force et lumière aux moments troubles de la vie. Les héros de la résistance, les Thraséas, avaient *leur philosophe* pour les assister à la mort. Les empereurs mêmes avaient leur Grec qui modérait, adoucissait, calmait. Auguste, sans le sien, n'aurait été qu'Octave.



Dans cette noble Antiquité, rien de plus noble et de plus grand que la simplicité de Rome, toute-puissante, maîtresse du monde, qui demande secours à la Grèce, à cette vieille Grèce ruinée, déjà presque déserte, à la solitude d'Athènes. Opprimée de sa grandeur même, elle s'adresse à la pauvreté, à la sobriété grecque. « Le Grec eut de la Muse le génie, la parole, l'âme au-dessus de tout désir. » (Horace.)

Mais la Grèce elle-même comment vit-elle encore ? Après l'horrible choc des armées d'Alexandre, brisée rebrisée, désolée, quand les Romains eux-mêmes ont emporté ses dieux (peut-être un million de statues), quand chaque autel est vide, quand les héros qui décoraient les places, les rues et les portiques s'en vont captifs en Italie, qu'a-t-elle la pauvre Grèce encore ?

Là on doit admirer la force des dieux helléniques. En eux resta la base sur laquelle la Grèce soutint Rome et l'humanité. La Grèce s'appuya sur Hercule.

Un portique à Athènes lui était consacré, le Cynosarge. C'est là qu'à la mort de Socrate s'établit son disciple fidèle, Antisthènes, qui seul poursuivit la vengeance du maître et punit les accusateurs. Dans cette décadence qui suivit les Trente tyrans, il fit la vaillante entreprise de poser sous les yeux du peuple le type même de la Liberté. Hercule fut éminemment libre, put avoir tout, ne voulut rien. Avec sa peau de lion, sa massue d'olivier (la force pacifique), il était plus roi qu'Eurysthée. Ce fut le modèle d'Antisthènes, de Diogène son disciple. Diogène, qui n'était nullement le fou qu'on dit, fit ce que Solon avait fait (ainsi que les prophètes hébreux). Tout un siècle durant,



il prêcha par ses actes, joua la comédie d'Hercule. Exagération calculée : « Les maîtres de chœurs, disait-il, forcent le ton pour y ramener leurs élèves. » Le ton, la tension, dans le relâchement général, c'est la philosophie d'Hercule<sup>1</sup>. Ainsi, dans la main d'Apollon, s'étaient tendus l'arc et la lyre. Un monument nous montre Hercule, jeune encore, qui, dans son amour héroïque du beau et du sublime, prend la lyre, la dispute à Apollon lui-même. Cette tension n'est qu'harmonie, douceur. Diogène en donna le solennel exemple. Esclave, et chargé par son maître d'élever un enfant, par la plus douce éducation, il en fit un homme admirable.

Le grand mythe des *Douze travaux* fit la philosophie nouvelle, *glorification du Travail*.

« Le Bien, Dieu, c'est Nature. Nature, c'est la Raison, qui *peine, et travaille* le Monde. »

« Travail, c'est le souverain Bien. »

Le travailleur, *l'esclave, est réhabilité*. Hercule est celui d'Eurysthée. Diogène, vendu par hasard, veut montrer qu'en plein esclavage on peut se garder libre. Il refuse d'être racheté. Des hommes nés esclaves (Ménippe, Monime, etc.) sont admis au Portique d'Hercule et ils en font l'honneur.

Tout cela est-ce un jeu ? On aurait pu le croire. Mais les circonstances terribles, les affreux coups du sort, la barbare orgie militaire et l'incarnation du Tyran, mirent en demeure le Sage pour prouver qu'il était le Fort. La *Passion* de Callisthènes crucifié

1. En tout ceci, je suis les textes grecs, si bien interprétés par MM. Ravaisson (*Aristote*, II), Vacherot (*Introduct. à la phil. d'Alexandrie*, I), et Denis (*Histoire des idées*, I).



par le fou cruel qui avait la terre à ses pieds, pour avoir défendu l'honneur et la raison, ce solennel événement pose l'École sur le champ de bataille devant la mort et les supplices.

De cette croix s'entend le mot du *Prométhée* : « O Justice ! ô ma mère ! » — le mot de l'*Euthyphron* qui est le dernier de Socrate : « Rien n'est saint que le Juste. » Cela constitue le Portique. Zénon, Chrysippe, enseignent que *Justice est sainteté*. « Thémis ne siège pas, comme on dit, près de Jupiter. Elle est Jupiter même, dieu des dieux et souverain Bien. »

« Le Bien fait le bonheur. Le Sage est seul heureux. Le Juste est heureux dans la mort, la douleur, la torture. » Vains mots ? Non. L'acte y répondait. La force en soi trouvait un sublime alibi. Écrasé et pilé, un stoïcien disait au tyran qui le mit dans un mortier : « Écrase ! pile et tue... Tu n'atteins pas l'âme. »

Le grand rôle de la résistance que prirent les stoïciens au début de l'Empire, les fait considérer par un aspect trop spécial. Ce qu'Horace appelle *Atrocem animum Catonis* nous obscurcit le stoïcisme, le fait croire plus étroit et cache en partie sa grandeur. On ignore généralement qu'à côté du Devoir, du *Juste*, son principe, il en admet un autre que la vraie Justice enveloppe, à savoir, celui de l'*Amour*. Notez que ce n'est pas un adoucissement tardif du temps de Cicéron ou de celui de Marc-Aurèle. Cinq cents ans avant Marc-Aurèle, au temps d'Alexandre-le-Grand, Zénon, le premier stoïcien, exposant la Cité universelle du



monde, dit déjà : « L'Amour est le dieu qui sauve la Cité<sup>1</sup>. » L'Amour, autrement dit l'amitié mutuelle et la fraternité humaine. Du premier coup apparaît nettement la trinité sacrée : *La Liberté* de l'âme, — la liberté égale (et qui s'étend même à l'esclave), — l'*Amour* (de tous pour tous), la grande unité fraternelle.

Que l'heureux *aime* et fraternise, c'est chose aisée, ce semble. Mais que le misérable, dans les durs travaux, monotones, ingrats, qui séchent l'âme, *aime* encore, fraternise, c'est beau, c'est grand. Zénon eut le bonheur de trouver ce miracle en Cléanthe, son disciple. La nuit, il travaillait (tirait de l'eau pour les jardins), le jour il méditait, philosophait. Zénon, charmé de lui, l'appela *le second Hercule*. Il avait l'âme même du héros, bonne et tendre. Et c'est lui qui posa la grande, l'immuable formule : « L'Amour commence avec la mère, le père. De la famille à la bourgade, à la cité, au peuple, il s'étend, il devient le saint amour du monde. L'homme dès lors, par cela qu'il est homme, n'est plus pour l'homme un étranger. » (300 ans avant J.-C.)

Ils ne s'en tinrent pas au principe. Ils en portèrent l'esprit dans une infinité de questions pratiques qui touchaient le terrain de la jurisprudence. De Paul-Émile à Labéon, jurisconsulte stoïcien, les Grecs, surtout ceux du Portique, préparèrent à la fois les hommes et les idées. Le droit de l'équité adoucit, modifie la barbarie antique. C'est le fait du Préteur. Mais le Pré-

1. M. Denis (*Histoire des idées*) relève avec juste raison l'erreur (volontaire?) de ceux qui tâchent de faire croire que ces grandes idées du stoïcisme primitif n'apparaissent qu'aux temps chrétiens.



teur, qu'est-il? L'élève d'un philosophe grec, le plus souvent d'un stoïcien (Voy. Meister, Ortloff, surtout Laferrière, 1860).

Qui arrêta l'œuvre du philosophe, de la sagesse grecque? qui rendit inutile la grande expérience du politique et juriste romain? qui empêcha enfin la restauration de l'Empire?

Les vices de la toute-puissance incontestablement, mais surtout la fatigue, l'incroyable fatigue du monde à cette époque. La fin de la Guerre de *Trente-Ans*, l'épuisement de l'Europe après les Waldstein, les Tilly, les longs ravages des mercenaires d'alors, donnent une faible idée de l'état des peuples anciens après les *Trois cents ans* où les successeurs d'Alexandre, les Pyrrhus, les Agathocles et les Mercenaires de Carthage mirent partout la mort, la ruine. Ajoutez par-dessus Marius et Sylla, l'atroce combat de l'Italie elle-même, divisée aux soldats. Divisée sans profit. Car la culture cessa. Même aux portes de Rome commençait le désert. « *Rarus et antiquis habitator in urbibus errat.* » (Lucan.)

Les Pères nous trompent étrangement en voulant nous faire croire que les temps de l'orgie païenne continuaient dans l'Empire. Elle était concentrée dans Rome avec l'excès des vices et l'excès des richesses. Ailleurs tout était morne et pauvre. La Grèce était déserte et l'Orient vieilli. Sauf Alexandrie, Antioche, villes nouvelles de quelque mouvement, un grand silence, un grand apaisement était partout, disons plutôt torpeur, somnolence et paralysie.

Autre sujet de lassitude, que cachent aussi les Pères. En trois ou quatre siècles, des dieux divers



avaient paru, passé, se succédant comme des ombres. Les beaux dieux grecs, Apollon, Athènè (vers 400-300), ont fait place à Bacchus, l'engloutisseur de tous, qui dévore jusqu'à Jupiter. Bacchus, orientalisé par Adonis-Sabas, perd tout son caractère, mêle et fond ses mystères aux mystères ambulants de Phrygie et d'Égypte, d'Attis, d'Isis, etc. Misérables parades. Derrière marche Mithra, le rénovateur impuissant. Donc, trois âges de dieux depuis feu Jupiter. Les Pères nous ressuscitent tous ces dieux pour faire croire que le dieu nouveau, leur vainqueur, eut en face à combattre la fureur de l'orgie antique, le vrai Bacchus aux cornes de taureau, les lions rugissants de Cybèle. Mais tout cela était dans le tombeau. Jupiter et Bacchus, dès longtemps marbres froids<sup>1</sup>, au Panthéon de Rome, étaient hors des affaires, et désintéressés purent contempler à l'aise la lutte de Mithra et Jésus.

Ce monde usé, une force le minait en dessous. Quelle? Chose singulière, c'était son progrès même d'humanité et d'équité, l'équité vaste et généreuse du Droit, qui donnaient prise aux mortels ennemis de la raison, ténébreux destructeurs du Droit et de l'Empire.

Toute nation peu à peu vient dans Rome. C'est la patrie commune. Quand l'Italie a rompu la barrière, lorsque *le bon tyran* César, *le bon tyran* Antoine, amants de Cléopâtre, ouvrent la porte à l'Orient, l'humanité entière arrive et se présente. Tous admis peu à peu. Car enfin ils sont hommes. L'indulgence du nouveau Bacchus (César), qui *marche sans ceinture*

1. Ceci est admirable dans Quinet.



(à l'imitation de son Dieu)<sup>1</sup>, s'accorde en ce point tout à fait avec son ennemi, le Stoïcien, avec la vaste humanité des doctrines du Portique. Rome regarde, admire ses nouveaux fils. Elle se voit des Romains de Libye tout noirs, et jaunes de Syrie, des Romains aux yeux verts, des marais de la Frise. Les plus incohérents mélanges se font d'hommes ébauchés, des barbares (ours ou phoques?) avec les cadavres et squelettes de l'impur Orient, résidus des empires, sépulcre de sépulcres et *caput mortuum*. Et il arrive, ainsi qu'en tout mélange, que la saine verdure est absorbée, gâtée, par la pourriture vieillie.

Hélas ! la pourriture, la mort est dans l'esclave, tous les vices du libre et les siens. Relevé par le stoïcien, le juriste et la loi romaine, replacé près du libre, peut-il défaire en lui la trace de sa longue misère ? Notez que ce n'est pas l'innocent travailleur, le nègre d'Amérique. L'esclave antique est l'égal de son maître en culture, en malice, en perversité. Presque toujours c'est l'humble, le gracieux fils de l'Orient, qui vient, comme enfant-femme, qui par l'amour, l'intrigue, en tout palais de Rome, fait circuler ses dieux d'Asie.

Le suave Tyron est bien plus qu'un esclave pour Cicéron. C'est un ami, le plus soumis, partant le plus puissant, et maître de son maître. Croit-on aussi que Lycoris, la poétique, la virgilienne, pût vraiment être esclave ? Ces belles, dès que l'âge venait, se rachetaient et restaient riches. De retour en Asie, en Grèce, honorables matrones, libres d'aimer alors, elles

1. Daphnis et Armenias curru subjungere tigres, etc.

(Virgile.)

Les glossateurs anciens entendent ceci de Jules César.



aimaient les rêves, les fables, les dieux d'Orient.

Autre n'est guère l'esprit de la vraie dame, de la libre Romaine, épouse indépendante d'une ombre de mari, ou veuve, et mère régnante, absolue, d'un enfant. Si elle n'est tutrice, elle a le vrai de la tutelle, *la garde* de son fils, administre ses biens. On le voit dans Horace. On le voit dans Sénèque. Mais bien plus. Les excès précoces, mortels aux mâles plus qu'à la femme, à Rome, comme en Grèce, concentrèrent les biens dans la main féminine. Tout y aide, et la Loi, généreuse et humaine, et la Nature, de plus en plus puissante. Le cœur parle, et toujours au profit de la fille. La charmante formule des lois du Nord (*Marculfe*), si elle n'est encore *écrite* en droit romain, n'y est pas moins partout vivante : « Ma douce fille, un droit sévère te privait de mes biens. Moi, chère enfant, je t'égale à tes frères », etc.

C'est justement l'élan du cœur que sentit notre France de la Révolution, quand d'un coup, sans préparation, humanisant le droit civil, elle fit de la Française la femme la plus riche du monde. Et le résultat fut le même. Lui donnant la fortune sans lui donner l'éducation, la faisant riche sans la faire éclairée, sans la mettre au niveau de la lumière du temps, la Loi lui mit en main des armes pour détruire la Loi. Jamais le retour obstiné des fautes et des malheurs n'a été plus frappant. Aujourd'hui comme alors, alors comme aujourd'hui, la Révolution réussit à s'étouffer elle-même. Paula et Métella, par dot ou héritage, armées de fortunes immenses, bâtirent à Sérapis, à Mithra, à Jésus, ces chapelles et ces temples, dont nos villes aujourd'hui se sont de nouveau cou-



ronnées, les forts et citadelles de la contre-révolution.

Bizarre spectacle. A qui la Loi remet-elle ces forces énormes ? A la faible personne, à la main malade, au cœur chimérique et troublé, que l'on prendra si aisément. Qui les sauvera d'elles-mêmes ? Cette Paula, dans son vaste palais, a peur. Les riches affranchies, les Chloé, Phœbé de Saint-Paul, celle de Magdala, devenue si fameuse, tremblent, hantées d'Esprits inconnus. Au lendemain de l'orgie antique, quand tout a pâli, défailli, elles courent au sombre Chaldéen (astrologue, *mathematicus*), qui hérita des mages, qui calcule le ciel, les étoiles et les destinées. Il n'était jusqu'au Juif, maigre et sale, couchant en plein air au Champ de Mars dans un panier, qui ne fût consulté par la femme inquiète. De grands changements allaient venir, elle en était sûre, le sentait ; elle les avait en elle qui se débattaient dans son sein. Quels ? Des choses terribles qu'on disait et ne disait pas, que l'on faisait entendre... La fin du monde d'abord, la mort universelle, suprême catastrophe qui emporterait à la fois nos vies et nos souillures, cette immense nausée, nous délivrerait de nous-mêmes.

Elle a pâli pourtant... Elle veut et ne veut pas mourir. Elle est près de demander grâce... Il la tient. Il lui fait espérer (acheter ?) un grand secret. « Le monde, en mourant, ne meurt pas. Un *âge* passe, un *âge* vient. L'Égypte, l'Étrurie, n'eurent pas d'autre système au fond de leurs tombeaux. Le *circulus* des choses, le cœur des *heures du monde*, dans sa ronde éternelle, de mille ans en mille ans, ramènent le couchant et l'aurore. Une vivante aurore va venir,



recommencer tout. L'aube blanchit déjà, le mystère s'accomplit, et le berceau est prêt... Attendons le divin enfant... »

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem!

L'Italie expirante se soulevait encore en son Virgile pour faire ce vœu, et tâchait d'espérer. Son poète, aux longs cheveux de femme, infortunée sibylle dont on étouffait les soupirs, put cette fois parler, prophétiser. Ses maîtres, les cruels politiques, espéraient que sa voix sacrée allait unir le monde sur le berceau d'un fils d'Auguste.

Le *circulus* des âges, l'attente universelle, devaient ramener un enfant, un petit dieu sauveur. La *perdita* ou Proserpine, le *bambino* Bacchus exposé sur la mer, le doux Adonai, blessé, ressuscité, — ces trois enfants avaient charmé le monde. Attis l'avait ravi, dans l'émouvant spectacle où, d'un arbre, plein de soupirs, jaillissait l'enfant retrouvé. Tout cela ingénieux, charmant, mais bien usé. On ne savait pas trop dans le palais des empereurs si l'on devait refaire ou proscrire les Messies. La mère d'Auguste y avait échoué, et chacun rit de son serpent, imitation servile de l'incarnation d'Alexandre. Mécènes était d'avis de ne plus essayer ni souffrir ces machines, de proscrire les Sauveurs, dangereux pour l'Empire. Homme de tant d'esprit, il ignorait pourtant que toute royauté est un Messianisme. L'individu dont l'âme immense contient, dépasse l'âme d'un peuple, est nécessairement un miracle, une incarnation.

La dernière forme populaire avait été Attis, image vraie de l'épuisement du monde. Après l'orgie féconde



et priapique, la fureur d'impuissance éclata dans ce mutilé, fille-garçon, et nul en ces deux sexes. Plus de mâles. Attis (dans Catulle), en se plourant, pleure l'humanité même. La nature semble atteinte de la stérilité de l'homme. Le soleil blême n'échauffe plus. L'arbre sèche, et l'herbe a jauni.

Mais si l'on ne crée plus, on peut se souvenir, on peut parler, répéter les paroles. Ce qui reste de vie, c'est surtout la voix, c'est l'écho. Le dieu-parole survit à tous les dieux. Plus de  *cité* . Mais subsiste l'école. Le nouveau Sauveur est  *le maître* . Un doux maître à voix basse qui mette la sourdine aux notes élevées du passé, qui n'apporte nul changement, n'oblige à nul effort pour savoir du nouveau. Les anciens maîtres Apollon et Orphée ont chanté. Pythagore a enseigné par le silence. Le silence en dit trop. Plus douce est la douceur de ces vagues paroles murmurées vers le soir à la femme, à l'enfant, qui veut, ne peut dormir. La voix qui vient alors, on ne saurait trop dire si c'est du dehors, du dedans. Est-ce un moi hors de moi, l'âme aimée, ou soi-même? Mais le charme est trop grand pour vouloir l'éclaircir. On y tient, paresseusement on craint de s'éveiller et d'être trop lucide, de reprendre la vie d'effort et de raison. « Surtout point de raison! Dorme la conscience! Passivité complète! Que l'âme ne soit qu'un instrument. » C'est ce que recommande Philon, le contemporain de Jésus et, comme on l'a nommé, son frère pour la doctrine. Il exprime très bien la molle somnolence de cet âge passif où se coucha le monde sous la fatalité de l'Empire éternel.

Quant au pédantesque débat qu'y joignaient les



rabbis sur le prochain Messie qui allait tout finir ; quant à leur barbouillage du Logos, de la Sophia, du « Fils de l'homme qui vient sur les nuées » (*Daniel*), cela n'avait guère prise. La foule tenait bien autrement à la tradition de Syrie, l'incarnation de la Colombe, à la tradition Juive, l'Esprit saint descendant chez une mère stérile pour faire un grand Nazaréen.

Ces miracles bibliques, lus et relus aux fêtes, rendaient la femme bien rêveuse, quand elle en revenait le soir. De l'Orient, l'étoile d'or la voyait, la suivait, lançait son scintillant regard. Les Sauveurs de l'Asie sont les *Fils de l'étoile*. Qui ne l'a vu descendre parfois, laisser ici sa traînée lumineuse, comme un flux de la vie du ciel?... La chaleur en vient à la face... Et moins encore suffit, la plus légère *aura*, l'Esprit dont parle Élie : « D'abord c'était tempête, et ce n'était pas lui. Puis un vent fort passa ; ce n'était pas lui encore. Mais enfin un vent tiède, un vent doux... C'était lui ! »



## VIII

### TRIOMPHE DE LA FEMME

C'est très logiquement que le christianisme, conçu, né de la Vierge, a fini par l'Immaculée. Marie le contient et l'embrasse, et la mère de Marie, leurs mères en remontant. Une longue incubation de femme en femme, un enfantement continué, amena cette création, qui ne doit rien à l'homme, comme on le dit en toute vérité, sortant uniquement de la Femme et de son Esprit.

Jusqu'en 369, dans l'Église grecque, orientale, qui est l'Église mère, la *Femme a été prêtre*. Et il n'y eut jamais sacerdoce plus légitime. Elle est le vrai prêtre chrétien. Qui mieux qu'elle peut expliquer, faire sentir, adorer ce qu'elle a fait elle-même? C'est dans ces premiers siècles, et par cet enchantement, que fut vaincue l'idole antique. Aucune divinité de marbre ne put tenir debout quand la Grâce vivante officiait elle-même à l'autel,

Marie fut ajournée, mais pour revenir plus puis-



sante. Elle règne à la fin. On lui fait cet aveu, qu'elle est tout le christianisme. Saint Dominique déclare qu'en son sein il avait vu le ciel, plus que le ciel. Il y voit les trois mondes, purgatoire, enfer, paradis.

Les scolastiques sont ridicules, lorsque, voulant délirer sagement, ils gâtent la *Folie de la croix*, l'élément féminin, la Grâce, par un alliage impossible de Raison mâle et de Justice.

Comment n'ont-ils pas vu qu'à chaque pas qu'ils font hors de la Grâce pour masculiniser Jésus, ils sortent de sa religion, sont des raisonneurs, des juristes? Saint Thomas, qui usa sa vie dans cette impossible entreprise (un triangle sans angle), se repentit mourant, se remit à la Grâce, et ne se fit lire à ses derniers moments que le *Cantique des Cantiques*.

La femme solitaire a de son chaste sein vu surgir son génie, son ange et sa jeune âme, âme parlante qui en naissant enseigne, qui apprend à sa mère tout ce qu'elle savait elle-même. Il est son doux reflet qui n'est distingué d'elle que pour être aimé davantage. A douze ans, embelli, il est tout à fait elle, et cependant son maître, sa leçon, son petit docteur. Elle le pose devant elle, afin de se mettre à ses pieds.

Eh! que le voilà grand, beau, un noble adolescent, avec de longs cheveux qu'on dirait de sa mère, avec un regard triste et grave. Est-ce son fils? Le sait-elle encore? Elle aimera bien mieux qu'il soit tout autre chose, un maître charmant et sévère, un peu craint, mais si doux! Quelle volupté d'être enseignée, d'obéir,



d'avoir non pas peur, d'être timide seulement. C'est plus ou c'est moins que l'amour. L'amante du *Cantique* a l'air de le savoir, quand elle dit ce mot pénétrant et fin : « *Docebis.* »

Effet de blonde lune, où se mêle un reflet affaibli du Couchant. Plusieurs, dès ce temps-là, y voyaient un mirage, comme si ce n'eût été que l'âme de Marie, se mirant elle-même, se parlant, s'enseignant, s'aimant et se créant hors de soi pour pouvoir s'aimer. Cela avait pour les cœurs tendres l'avantage de leur laisser croire qu'il n'avait pas souffert et que la Passion fut un mirage aussi. Les Docètes le crurent, pensant que Dieu compatissant n'avait pu torturer son Fils, qu'il n'avait pu livrer qu'une ombre aux férocités de la Mort. Question curieuse, que rien n'éclaircira, qui sera débattue, incertaine éternellement.

Si l'on insiste, si l'on veut, comme mon ami M. Renan, qu'il ait vécu, souffert, le point essentiel pour l'établir dans le réel, pour solidifier ce qu'a vaporisé Strauss, c'est de le replacer en sa mère, de lui redonner le sang chaud, le lait tiède, de le suspendre au sein de la rêveuse de Judée. On s'étonne de voir que l'ingénieux galvaniseur, de fine et caressante main, en refaisant l'enfant, lui refuse sa mère. Mais, sans Marie<sup>1</sup>, point de Jésus.

1. Renan lui doit beaucoup. Et ce livre charmant qui donnera peut-être à ce qui meurt le répit que demandait Ézéchias, il a beau discuter, ce livre, il croit, fait croire. Il a beau dire qu'il doute; on s'attendrit. Quel est cet enchantement?... Le talent? La puissance des souvenirs d'enfance et de famille?... Et quelque chose encore. Il n'a pas que ses livres en ce voyage ému. On le voit (et toujours l'avenir le verra) entre la vie, la mort, entre l'ange et la sainte... Le désert refleurit des fleurs qu'il n'eut jamais, le figuier reverdit, l'eau murmure, et gazouillent les oiseaux de la parabole.



Les premiers Pères, Origène, Épiphane, Grégoire de Nysse n'ont nullement rejeté l'*Évangile de Marie*, écrit par Jacques, fils de Joseph (*Protevangelium Jacobi*)<sup>1</sup>. Ils l'appellent *le premier de tous*, et il en est en effet l'introduction naturelle. Pourquoi l'Église d'Occident, robuste de foi certes et qui admet tant de miracles, rejette-t-elle ce petit livre parmi les Apocryphes ? Ses aînées, les Églises antiques d'Orient, l'acceptent sans difficulté et l'ont traduit en syriaque, arabe, etc. Nos savants du seizième siècle ont dit nettement que c'était la base de tout, « la vraie préface de saint Marc ». Il est innocent, amusant. Il n'est pas monstrueusement doctrinal et gnostique, comme l'Évangile de Jean.

Postel dit que c'est une perle. Et il est sûr que c'en est une pour qui veut un Jésus vivant. Sans cette base maternelle, il semble une ombre transparente.

Les romans juifs ont une grande portée. Le roman d'Esther (calculé, très significatif) donne la clé de l'histoire des mœurs. Du fond de l'Orient, du sérail, il éclaire tout. Le roman de Marie (si l'on veut l'appeler ainsi avec l'Église latine) n'est pas moins instructif. On y sent l'éternelle Marie qui était dans l'âme juive.

Nous l'avons dit plus haut, la singularité de ce peuple, c'est que derrière les formes si mâles de *la Loi* et ses tables de pierre, l'aspect rébarbatif des *ché-rubim* affreux à face de taureau, — il a en lui les féminins soupirs, les vœux du *Salut gratuit*, et l'attente de la délivrance par la Grâce imprévue d'en haut.

Les peuples ne se classent nullement, — pas plus

1. Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti*. Lipsiæ, 1832.



que les cristaux, — par leur forme extérieure, mais bien par leur noyau. Ici sous l'enveloppe hérissée, sous les angles, les pointes, vous trouverez au fond la Grâce, l'élément féminin. C'est Marie simulant la barbe d'Aaron.

L'Orient était très usé. Les Juifs faisaient illusion. Mais eux-mêmes, on le voit, par leur Néhémias, se dévoraient d'usure dans Jérusalem en ruine. La razzia que Ptolémée en fit pour son Égypte, l'immonde barbarie d'Épiphané qui souilla tout, aplatirent nombre d'âmes, et moralement les Macchabées ne les relevèrent pas. Le règne des Iduméens, confirmés, appuyés de Rome, de la Rome éternelle, les scellait à jamais sous la pierre du sépulcre. Dans les esprits malades, le démon *Légion* s'agitait, sévissait. Partout des possédés. Cela même attirait. Nombre de Juifs d'Égypte et d'Orient, et de non-Juifs aussi, affluaient à Jérusalem. L'orgueil et la hauteur du Temple repoussaient. Les Pharisiens, le parti de la Loi, de la patrie, de la liberté juive, parti sincère, mais violent, n'offrait que dureté, sécheresse à ceux qu'ils voulaient convertir. On aimait mieux entendre dans les petites synagogues les rabbis, faciles, indulgents, doublement populaires par les dispenses de la Loi, et leurs satires des hauts docteurs. Tel était le rabbi Hillel, un prédécesseur de Jésus. Tel son cousin saint Jean-Baptiste. Les leçons de ces maîtres n'étaient nullement nouvelles. Ils disaient ce que les prophètes (*Isaïe*) avaient dit à merveille : Le cœur fait tout. « Eh ! que me font vos sacrifices ? », etc. (Identique au *Râmâyana*, ch. LXI.)

Le précepte « d'aimer son prochain comme soi-même » (précepte de Confucius, des Stoïciens) est



très spécialement donné chez les Juifs par le Lévitique; et pour l'étranger même, dont les idées, les rites, répugnaient tant aux Juifs, « le Juif l'aimera comme lui-même. » (Lév., XIX, 34.) Le précepte « de rendre le bien pour le mal » est partout, surtout dans *Manou*, VI, 92.

Le maître populaire paraît guider, il suit. Il est bon gré mal gré l'écho de la pensée du peuple. Celui-ci trouvait lourd le joug des Pharisiens, qui faisaient des vertus mosaïques la condition du salut, qui imposaient *les œuvres* (œuvres dans les deux sens, les œuvres de la Loi, et les œuvres de charité). Le rabbi n'imposait, n'exigeait rien, disait : « Aimez, croyez... Tous vos péchés vous seront remis. »

Mais qu'aimer? mais que croire? » « Ici, nulle formule précise. Aimer le maître, et croire le maître<sup>1</sup>. Pour symbole et credo prendre la personne elle-même, credo vivant. C'est le sens très exact de tout ce qu'a écrit saint Paul, qu'on a traduit par un mot à merveille : « Jésus n'enseigna que lui-même<sup>2</sup>. »

1. Aurait-il pu autrement enseigner les foules auxquelles il s'adressait? Difficilement. Le roide esprit de la Judée, la Galilée grossière, auraient été fermés et sourds aux fines déductions morales. C'est une moquerie de confondre leur courte *sophia* qui ne va que par aphorismes, ne peut analyser, déduire, — avec le *logos* grec, onduleux, déductif et d'infinie circulation. Les distinctions même les plus élémentaires sont impossibles en hébreu. Nos modernes hébraïsants, plus nets que les rabbins, et qui ont percé à jour cette langue, la disent obscure, confuse, au point que *crime* ou *injustice* y sont indiscernables de *malheur*, *châtiment*, *souffrance*. C'est pour le traducteur un obstacle à chaque pas, une difficulté énorme de se refaire assez barbare pour garder à ces mots leur immorale obscurité. — Les Juifs n'acceptèrent que très tard le dogme qui, chez tant de peuples, fut la sanction de la morale, la croyance à l'immortalité. Voy. l'excellente brochure de M. Isidore Cahen sur ce sujet, et ce qu'il en a dit en tête de *Job*, dans la Bible de son père.

2. Le mot est de Renan. — M. Havet, dans un article admirable et selon



Le rabbi s'enseignait. Vous auriez demandé à ces troupeaux de femmes, de simples : « Que crois-tu ? » ils auraient répondu : « Je crois le maître Hillel. Je crois Paul, ou je crois Jésus. »

La personnalité est un mystère étrange. Le génie, la beauté, souvent y font bien moins que certaines effluves inexplicables. Rien ne donne une plus vive impulsion aux grands courants de fanatisme. Le Messie polonais, vrai saint, qui de nos jours entraîna les plus grands esprits, avait cela. Un Messie russe de notre temps l'eut aussi, — du reste homme nul ; il n'eut pas moins cet effrayant succès de se voir malgré lui suivi de dix millions de serfs.

Dans la brillante polémique de 1863, où le livre de M. Renan donna un si grand mouvement, je regrette deux choses :

1° Qu'on se soit tenu tellement dans l'histoire, en parlant peu de la doctrine<sup>1</sup>. Mais la doctrine est tout. Tant vaut-elle, tant vaut le docteur.

2° Je regrette qu'en se tenant dans la biographie, on en ait écarté les petits Évangiles populaires qui, tout grossiers qu'ils sont, donnent plus que les officiels le réel état des esprits. Je n'y suppléerai pas, ce n'est pas

mon cœur, a jugé ce chef-d'œuvre littéraire de Renan avec une candeur jeune, éloquente et sympathique, qui n'exclut nullement la très ferme critique.

1. M. Patrice Larroque, savant digne et austère, y a suppléé fortement, avec une franchise et une gravité courageuses qu'on ne peut assez admirer. M. Peyrat a épuisé la question biographique, et l'a tirée à clair, avec une ferme et impartiale logique, dans un livre définitif qui devrait clore ce grand procès.



mon affaire. Je remarque seulement combien le *Primitif Évangile* (Protevangelium), en y joignant tels mots de la *Nativité* et de la *Vie du charpentier*, caractérise fortement ce monde de femmes.

Trois femmes commencent tout : Anne, mère de la Vierge ; — Élisabeth, sa cousine, mère de saint Jean, — et une autre Anne, prophétesse et femme du grand prêtre.

L'avant-scène se passe évidemment autour du Temple, et sous sa direction. Les familles dont il s'agit lui sont soumises. Les femmes croyaient les temps venus, croyaient qu'une grande merveille viendrait d'elles, étaient malades de leur rêve, en étaient comme enceintes, et brûlaient d'enfanter. Le Temple, dans sa politique, voyant les choses mûres, espérait, désirait que rien ne se fit sans lui.

La condition messianique (d'être âgée, jusque-là stérile) précisément se trouve dans les cousines Anne et Élisabeth. Stérilité voulue ? et calculée ? selon la petite prudence que conseille l'*Ecclésiastique*. Les gens du Temple en font honte à Zacharie et à sa femme Anne, qui devient mère de Marie.

La petite Marie, riche héritière, donnée au Temple, y reste de trois ans à douze. Ne pouvant alors la garder parmi les fils des prêtres, près du fils du grand prêtre à qui on la destine, ils forcent un homme à eux, Joseph, un charpentier du Temple, de la recevoir. Il a des fils, mais des filles aussi. Sa femme meurt, ses enfants se marient, sauf un grand fils Juda et un petit Jacques que la bonne petite Marie console, adopte, élève.

Marie, qu'on ne perd pas de vue, travaille pour le



Temple. Elle a une besogne de confiance, de tisser la pourpre (matière fort chère) pour le grand voile du Saint des saints. Là un gentil tableau de sa vie d'ouvrière. Elle prie le matin, aux heures pures ; elle prie le soir, aux heures mystérieuses. Elle travaille dans la chaleur (de neuf à trois), mange à peine le soir. On croit lire la vie d'une petite béguine de Flandre. Ces pieuses ouvrières, dans la nuit de leurs caves, versaient leur cœur trop plein en petits chants d'enfance (appelés les chants de *lolo*). La pauvre fille de Judée, chantant moins, gardant tout, par moments « éclatait comme neige, de blanche lumière, qu'à peine soutenait le regard ».

On peut deviner ses pensées. Sa vieille cousine Élisabeth, qui n'eut jamais d'enfants, depuis six mois, était enceinte. D'un prophète ? d'un Précurseur ? on pouvait bien le supposer. On ne parlait que de miracle, de Messie et d'incarnation. L'air en était chargé et lourd.

A l'heure ardente où cessait le travail, aux longues heures de l'après-midi, ces heures malades (où languissent les moines, dit Cassien), que rêvait cette enfant (déjà seize ans étaient venus), que voyait-elle ? La céleste colombe ? L'éclair divin ? Ou le soir l'ange qui lui portait la nourriture ? Tout cela est pur et touchant dans les petits Évangiles. En certains points, ils ont le signe du peuple plus que les officiels, plus de nature et de cœur.

Ils ont bien soin de dire que Joseph et Marie ne sont pas mariés. Ils écartent l'idée d'adultère. Très sage prévoyance qui aurait rendu la légende moins dangereuse, prévenant les risées indécentes, les Noël



bouffons qui pendant tout le Moyen-âge avilissent le mariage.

Autre eût été le sort, la féconde portée de cette religion de la femme, si, au lieu de sevrer sèchement et brusquement Jésus, comme ils font tous, ils lui avaient donné le lait de la nature. Il eût été plus homme. Que de belles et utiles fables on aurait pu faire là-dessus ! Il eût fallu du cœur, *de la bonté*, de la tendresse. Et c'est là ce qui manque. Il y a *de l'amour*, ce qui est autre chose. *Amour* n'est pas *bonté*. C'est souvent ardeur sèche, parfois violente et colérique.

Rien de plus vraisemblable que le voyage d'Égypte, dit très bien M. Munk. L'Égypte est à deux pas ; par mer on y allait sans cesse. Philon<sup>1</sup>, le Juif Égyptien, avait sous forme plus savante la doctrine de Jésus, de Paul. Moïse, on le disait expressément, s'était formé en Égypte. De là la précocité de Jésus qui à douze ans enseigne et fait taire les docteurs (comme Daniel enfant fait taire les juges). Sa mère, après

1. Né peu avant Jésus, mort un peu après lui sous Claude, Philon représente fort bien le chaos de sottes sciences qui, dans les cervelles juives, brouillaient Platon, Moïse, avec les Apocalypses d'Ézéchiel, Daniel. — La très obscure époque des précédents messianiques (entre Daniel, Jésus fils de Sirach, Philon, etc.) a été éclaircie autant qu'elle peut l'être par un des plus fermes critiques de ce temps, M. Michel Nicolas : esprit robuste, hardi dans une admirable mesure, qui méprise l'éclat, touche au fond et atteint le tuf. Dans son article sur L. Ménard se trouve posé à merveille le grand principe : « Le cœur a fait la foi. La Grèce a fait ses dieux avant qu'ils ne la fissent eux-mêmes. » — La grande question du génie sacerdotal, où le pauvre Benjamin Constant soutint la vérité contre d'Eckstein avec si peu d'encouragement, est aujourd'hui tranchée, par Michel Nicolas, de la grande épée de la science (*Essais*, p. 76). Si les Grecs n'avaient échappé (dit-il) à la théocratie, Hérodote eût été un *Vincent de Beauvais*, Platon *Duns Scot*, Homère aurait fait *Fier-à-bras*. Le *Prométhée* d'Eschyle eût été de la force des *Mystères de la Passion*. (Michel Nicolas, *Essais*, p. 76.)



l'avoir sans doute animé et lancé, s'effraye alors, voudrait l'arrêter. Pauvre mère!... Et pourquoi lui dire des mots durs?

Sa mère, sa sœur, désormais c'est la foule. Il est suivi par la sœur de sa mère (Marie, femme de Cléophas). Il est suivi avec enthousiasme par des dames qu'il charme et console. Elles sont fort intéressantes, les unes femmes de magistrats, associées, hélas! bon gré mal gré, à mille choses injustes et cruelles. Elles se jettent et se donnent à ce jeune rabbi, à la douce doctrine qui lave, efface tout cela. Elles le suivent, ne peuvent le quitter, le nourrissent. Plus ardemment encore il est suivi de dames misérables, malades de leur vie impure, de leurs péchés, agitées, *possédées*, en qui la vie désorganisée semble démoniaque. Telle fut l'infortunée Marie de Magdala, qu'on appelait la courtisane, et qui, comme il arrive alors (et comme celles que je vais nommer), doit être une affranchie rachetée, retirée de ce cruel métier. Sa vive effusion de cœur et de reconnaissance, ses parfums dont vivant elle l'embaume d'avance et qu'elle essuye de ses cheveux, c'est une très belle histoire, — passionnée, et qui fait contraste avec la froideur dont la Vierge est l'objet dans les Évangiles.

Suite logique, du reste, de toute la tradition juive, où les préférences sont moins pour le juste et l'irréprochable que pour celui qui, ayant péché beaucoup, a beaucoup à se faire pardonner et fait mieux éclater la Grâce.

Selon saint Jean, la Madeleine fut l'unique témoin de la résurrection. Elle vit seule, des yeux de son cœur. Le monde a cru sur sa parole.



Les douteurs violents passent vite à la crédulité. Les hommes soi-disant *positifs*, par un revirement très fréquent, sont volontiers visionnaires. Paul, juif de Tarse, et fabricant de toile, homme fier et violent, dans ses voyages de commerce, montrait un grand zèle pharisien. Il eut le malheur d'avoir part à la lapidation de saint Étienne. La figure du jeune martyr dans toute sa navrante douceur resta sans doute empreinte en lui et ne le quitta plus. Un orage, une chute, une lueur (accidents si communs), le bouleversent. Autant il était furieux zélateur de la Loi, autant il est ardent, colère, impérieux dans la Grâce.

Un tel homme appartient aux femmes. Et en effet les *Actes* et les *Épîtres* le montrent toujours avec elles. Elles semblent le garder à vue. Thécla le suit comme une sœur, et remplit près de lui l'humble devoir de Marthe, sinon ceux de Marie.

Dans toute cette histoire la personnalité de cet homme fougueux est curieuse par ses variations. Son unique combat est contre l'esprit grec, et comme il le dit bravement, contre la Raison. Dans ses manifestes aux Grecs (I et II *Corinth.*), il fait précisément comme David dansant devant l'arche, se vantant de folie et se disant fou pour Jésus (ch. iv, v. 10) « car la folie de Dieu est plus sage que l'homme » (ch. i, v. 25). Tout cela emporté, éloquent, fort naïf, montrant tout l'intérieur, les difficultés très réelles d'un homme honnête et pur dans une société de femmes ardentes et passionnées.

En Macédoine, où il écrit, il est entre deux femmes, Lydda, chez qui il loge, et la *Pâle* (Chloé), chez qui s'assemblait la petite Église. Ce sobriquet la *Pâle*



semble d'une affranchie retirée, et sans doute riche (comme fut Marie de Magdala). Au début, il se vante, en conseillant la continence (I *ad Cor.*, c. VII, v. 7, 8), d'être au-dessus de tout cela. A tort. Il confesse plus tard qu'il a dans la « chair une épine. Que l'ange de Satan, pour qu'il ne soit pas fier, le soufflette parfois. » Aveu touchant, et qu'on n'attendrait pas. On regrette de ne pas savoir ce que furent ces personnes charmantes et dangereuses au point de faire obstacle à un si grand élan. On ne sait rien de cette Lydda. Elle paraît être de Syrie, de la terre des séductions. Elle était commerçante, et sans doute avisée, comme celle qui, dans Salomon, mène si bien, enrichit sa maison, fait et vend des tissus, etc. Celle-ci vendait de la pourpre, fine et chère marchandise, qu'achetaient les Romains, surtout les magistrats, préteurs, procureurs. Une telle marchande était dame, et peut-être de haute volée.

La suite est singulière. Il dit qu'en ces tentations trois fois il pria le Seigneur de se retirer de lui. « Mais le Seigneur m'a dit : *Ma grâce te suffit. Ma vertu manifeste sa force dans l'infirmité.* » Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la vertu de Christ habite en moi. » (II *ad Cor.*, ch. XII, v. 7.) Parole de portée dangereuse qu'on ne mesurait pas sans doute en cette pureté primitive. Les mystiques l'ont traduite : « Par le péché on monte. En péchant on glorifie Dieu. » Propre expression de Molinos.

Paul, je crois, cependant lui-même s'indignait de ses fluctuations. On croit le sentir aux paroles violentes qu'il adresse à la femme pour l'humilier, lui



recommandant durement le silence, la soumission, lui rappelant qu'en l'homme est l'image de Dieu, et qu'elle n'est créée que pour lui, qu'elle ne doit prier que voilée, que ses longs cheveux ne lui ont été donnés que pour cela, etc., etc. (II *ad Cor.*)

Cette violente sortie ferait croire que la femme sera tenue loin de l'autel. Mais le contraire arrive. *Elle est prêtre*, officie, consacre. Cela pendant quatre cents ans.

Paul lui-même se dément. Arrivé à Corinthe, il voit bien que la femme grecque, avec la beauté noble, la bouche d'or, éloquente et subtile, sera son grand auxiliaire. La *Brillante*, Phœbé (autre nom d'affranchie), est déjà le *ministre* actif, le factotum de l'Église de Corinthe. Elle est *diacre* pour commencer. Les premiers compagnons de Paul, Barnabas, Thécla, ne sont plus avec lui. C'est Phœbé qui est tout. Elle le loge. Elle écrit pour lui<sup>1</sup>, sous sa dictée. On n'en sait pas la cause. Est-il malade ? Et qu'écrit-elle ? Le plus violent écrit de saint Paul.

Ici on dit expressément ce que nous aurions deviné : que cette fouguese éloquence, vive, mais décousue, qui va par sauts, par bonds, tellement outrageuse pour la logique et la raison, n'est pas écrite. Un Juif d'Asie Mineure, du lieu où se mêlaient les langues, voyageur de commerce, marchand de Cilicie (la Babel

1. Supprimé dans le latin. Supprimé dans le grec de l'édition Didot (1842), dédiée à M. Affre. — Le grec dit : Ἐγράφη διὰ Φοίβης. L'ancien traducteur français de l'Église réformée traduit honnêtement et littéralement que Phébé a écrit sous la dictée de saint Paul. Si le mot grec voulait dire seulement qu'il l'envoie par Phébé (comme veut Jowett, *Oxford*), ce serait un double emploi. Paul a déjà parlé de l'envoi de Phœbé, l'a recommandée, etc.



des pirates qu'écrasa Pompée), devait parler un grec fort mêlé d'hébraïsmes, de patois gréco-syriens. Mais l'ardeur et l'audace, le violent esprit qui l'emportait, ne s'arrêtait guère à cela. Il parlait, tonnait, foudroyait. Ses Grecs, de main rapide, ses dames, si zélées, recueillaient, écrivaient au vol. Le plus souvent on dut traduire, et on le faisait sans scrupule (tous ils vivaient de la même âme), mais non pas sans péril; car des choses pensées en hébreu, lancées en mauvais grec, au hasard de l'inspiration, n'arrivaient guère à un grec tolérable qu'à travers de graves changements, des mutilations, des coupures qu'on ne sent que trop bien aux chocs, aux soubresauts, comme d'une course bride abattue sur un terrain très raboteux.

Œuvre complexe et collective. Cette *Épître aux Romains*, la Marseillaise de la Grâce, la risée de la Loi, a bien l'air d'être faite par toute l'Église de Corinthe. Saint Paul y mit l'éclair, Phœbé la plume ingénieuse. Un tiers put influencer, l'important personnage dont saint Paul envoie le salut à la maison de l'Empereur, Éraste, trésorier du fisc au port qui concentrait alors tout le commerce de la Grèce.

Une révolution profonde avait lieu dans l'Empire. Au préteur, l'homme de l'État, l'Empereur presque partout substituait son *procurateur*, son agent, l'homme de sa maison, de ses intérêts propres, — qu'il fût Romain ou non, n'importe, — souvent un de ses affranchis. Tel put être, avec son nom grec, cet Éraste, ami de saint Paul. Créé d'hier par Claude ou par Néron, ce représentant du gouvernement personnel, de la faveur et de la Grâce, était fatalement,



comme saint Paul, *l'ennemi de la Loi* et l'adversaire né du juriste.

Toute l'Épître est en ce mot : La Loi seule faisait le péché. La Loi morte, le péché est mort (ch. VII, v. 7)<sup>1</sup>.

Parole à plusieurs sens. Ce mot Loi chez les Juifs veut dire *loi mosaïque*, dans l'Empire *loi romaine*, et selon l'esprit grec *la loi de conscience* et la naturelle équité.

Mais est-il donc certain que, les tables de pierre et les tables d'airain brisées, l'interdiction du Mal étant biffée, le Mal ait disparu du monde, qu'on ait aussi biffé la Justice éternelle ?

Reine dans Eschyle et Socrate, dans Zénon, Labéon, la Justice redevient servante. Que dis-je ? Elle a péri dans l'amour et la foi, dans la divine ivresse et l'orgie de la Grâce.

On voit avec quelle force la révolution administrative et la révolution religieuse concordent ; à quel point l'agent du bon plaisir, l'intendant de César, devait s'entendre avec Phœbé, avec l'apôtre d'Orient. Leur manifeste à Rome, à la cité du Droit, a ce sens précis : « Mort au Droit ! »

Phœbé ne se fie à personne pour porter cette lettre *au palais de Néron*, aux amis de Narcisse. Cela est dit expressément.

Je dis Néron, et non pas Claude. Car Claude avait chassé les Juifs. On n'eût guère pu sous lui envoyer cette ambassade d'une secte qu'on croyait alors toute juive.

1. Même sophisme dans l'Épître aux Corinthiens, c. XV, v. 54.



Phœbé n'allait pas désarmée. Elle emportait deux clés qui bien facilement devaient ouvrir la maison de l'Empereur.

Les vrais maîtres de la maison, les Narcisse, les Pallas, ce peuple d'affranchis, fort souillés, n'en étaient que plus livrés aux idées d'Orient. Tous les dieux étaient là, et les petits cultes cachés, mystères de toute sorte, expiations et purifications, une épaisse vapeur de vices et de remords, de paniques et de mauvais songes. Les flagellants d'Attis y étaient certainement, et déjà peut-être l'immonde Taurobole (lavage de sang). Quelle force pour Phœbé d'arriver avec le mot simple qui renvoie tout cela et le rend inutile : « Bonne nouvelle !... Le péché est mort ! »

Autre clé pour ouvrir. Jésus, le maître, a dit : « Rends à César, etc. » (*Matthieu*, xxii, 21). Paul le disciple a dit : « Sois soumis aux puissances. Qui résiste, résiste à Dieu. » — « Acquittez le tribut aux princes, les ministres de Dieu, qui s'appliquent toujours aux fonctions de leur ministère » (*Rom.*, xiii). — Et Pierre dit franchement : « Obéis même aux mauvais maîtres. » (*Pierre*, I, ii, 18-20.)

Il ne s'agit pas d'obéir de fait et d'action, mais aussi de pensée. Il ne s'agit pas d'obéir en faisant la réserve juive : « Les princes se multiplient par les péchés du peuple, » sont des fléaux de Dieu (*Prov.*, xxviii, 2). Nulle réserve. Il faut se dompter et obéir en conscience, servir de cœur, aimer, — aimer Tibère, aimer Néron. Esclavage nouveau, creusé sous l'esclavage, grand et ingénieux approfondissement de toutes les servitudes antiques, qui, au Moyen-âge et depuis, a fait de tous les princes de très zélés chrétiens.



Le grand fait du moment, le règne personnel du César, dégagé de l'idée de magistrature, du César maître de la Loi, *devenu la Loi même* en son procureur, recevait du dogme nouveau une consécration merveilleuse. Ne devait-il pas accueillir cette voix d'Orient, ce Messie qui voulait qu'on obéît du fond de l'âme ? Néron, à son avènement, quoique docile encore à ses maîtres romains, était déjà entouré en dessous des affranchis qui régnaient jusque-là, d'un monde fort mêlé qui amusait sa fantaisie d'artiste, les uns poètes et déclamateurs, les autres charlatans, ministres de tout dieu. Néron était pour eux une proie naturelle par sa vaste imagination désordonnée. Sa tête était pleine et crevait. Il roulait des choses énormes et dans mille sens divers. Serait-il le César de Rome et des jurisconsultes, — ou l'artiste suprême, l'empereur de la poésie, — ou le restaurateur du génie d'Orient, un Mithra, un Messie ? Il ne le savait pas encore.

Il voulait être aimé. Élevé par Sénèque (généreux stoïcien qui dînait avec ses esclaves), il avait pris en main la cause des affranchis. Il méditait une immense utopie, l'abolition d'impôt. L'idéal stoïcien se fût réalisé ; aux termes de Zénon : « L'amour salut de la Cité. »

Mais qu'il est vague, obscur, ce mot d'Amour ! L'Amour sans la Justice, l'amour de caprice et faveur peut devenir l'enfer, *nullement le salut*, mais le fléau de la Cité.

L'un des plus grands débats qui aient eu lieu au



monde, c'est celui qu'on devine, qui sans nul doute eut lieu, *de la Femme et du Stoïcien*, à ce moment suprême, au palais de Néron, et, qui sait ? devant lui peut-être.

Nous l'avons dit, la Femme, aux quatre premiers siècles (jusqu'à l'an 369), *est prêtre*, le vrai prêtre chrétien. A elle de défendre la foi qui sortit de la Femme.

Mais combien différent est le rôle des deux adversaires ! Le Stoïcien remonte la pente universelle du monde. Et elle à plaisir la descend. Le Stoïcien (chose odieuse qui doit le faire haïr) à ce monde épuisé, fatigué, commande l'effort, ordonne le *travail*... Oh ! qu'aisément Phœbé répondra méprisante : « Le lys ne travaille ni ne file. Il est mieux vêtu que César. »

Juristes ou Stoïciens, magistrats, philosophes, ils demandent une chose énorme, insupportable, à un monde malade qui s'arrange si bien pour dormir, de vouloir veiller, vivre encore ! Qu'il aime mieux cette voix de nourrice invitant au sommeil, voix suave de femme et non sans volupté, qui dit : « Quelle douceur de mourir ! »

Mourir, être affranchi des liens de ce corps ! heureuse perspective (*Quis me liberabit vinculis corporis hujus*). Ce corps, c'est le travail, le souci de l'impôt, c'est le poids de la Loi. Ce corps, c'est la milice, la guerre chez les barbares, l'exil au Rhin glacé, c'est la défense des frontières.

Là, le Juriste est fort. Il croit arrêter la Chrétienne, il croit l'embarrasser. Mais elle, souriante : « Quoi ! repousser nos frères du Nord qui viennent au-devant du Salut ? Il faudrait bien plutôt les prier de venir,



ouvrir les portes, abattre, renverser les murs de nos villes... »

Mais l'Empire, mais nos lois, nos arts. — Pourquoi des arts? — Mais la Patrie sacrée, la Cité, cette vaste harmonie de sagesse et de paix? — Point de paix ici-bas. Nulle Cité que celle d'en haut.

A bas, vaine Sagesse! baissez les yeux, Raison! Faites amende honorable par-devant la Folie de Dieu... Toi, Justice et jurisprudence, c'est toi qui es l'ennemie. Je te reconnais orgueilleuse, mère hautaine des vertus humaines, descends de ton prétoire... Plus haut que ton faux juste désormais siège le pécheur. Son péché est le champ où triomphe la Grâce.

Quelle risée, quel mépris Phœbé fera de la loi Julia, de cette glorification officielle du mariage<sup>1</sup>! Quoi! se lier encore, engendrer pour un monde qui va mourir demain, perpétuer cette chose basse, le corps, que Dieu veut abolir!... Grâce à lui le désert se fait, s'étend. Dans nombre de provinces, déjà l'Empire est épuré. Encore quelques fléaux, tous seront délivrés... Époux, fuyez l'épouse... Qu'on s'éloigne et s'isole. « D'autant plus promptement va le Siècle à son terme, et s'emplit la Cité de Dieu. » (*Augustin.*)

La mort est l'argument suprême et sans réplique. Phœbé prêche sa cause sur la tombe de cent nations. Leurs dieux, au Panthéon, déjà froids, les yeux vides, dans l'apparent combat, sont des lutteurs commodes

1. Contre le mariage, on citait un mot terrible de Jésus. « Salomé disait au Seigneur : « Jusqu'à quand mourra-t-on ? » — « Jusqu'à quand accoucherez-vous ? » — « Ah ! dit-elle, j'ai donc bien fait de ne pas avoir d'enfants ! » — « Salomé, Salomé ! mange de tout, dit-il, mais ne mange pas de l'herbe amère. » Clem. Alex., *Strom.*, III, 345.



pour cette prêtresse de la mort. S'ils avaient pu répondre, ils auraient dit peut-être que la nouvelle foi, triomphant par la Femme, suivait (malgré Paul même) le chemin de l'Antiquité. Paul l'a voulue voilée, muette et dépendante. Je la vois à l'autel qui prêche et sibyllise, enseigne l'homme, lui dit, lui fait son dieu. Moyen puissant, charmant (tout naturel au fond), dont les cultes antiques n'avaient pas abusé. La sombre Iphigénie, la sibylle écumante, eurent moins d'attrait que de terreur. Obéissante, silencieuse, la vestale fut une statue. Celle-ci est vivante, elle parle, officie sur la tête du peuple, le bénit, prie pour lui ; elle est sa voie près de Jésus.

Tant que les déesses de l'art, filles du ciseau grec, ne furent point abattues, pendant quatre longs siècles, à leur morte beauté l'on opposa la vie, la Sophia visible, le pontificat de la Femme<sup>1</sup>. La muette Cérès ne put lutter beaucoup quand la Cérès nouvelle charmait l'agape antique, donnait le pain sacré. Pallas, la vierge austère, dut finir tout à fait lorsque

1. Comme tout autre prêtre, la femme était sacrée solennellement, recevait le Saint-Esprit par l'imposition des mains (concile de Chalcédoine, 4<sup>e</sup> œcuménique). Le concile de Laodicée, de 366 ou 369, lui interdit le sacerdoce (cap. XII, *Collection de Denys le Petit*, Mayence, 1525. Labbe et Mansi ont omis ce concile). — Le concile de Carthage, en 391, lui défend de catéchiser, de baptiser, d'étudier même, sinon avec son mari. Jusque-là, elle présidait, prêchait, donnait les ordres, officiait. Atton remarque qu'alors elle en était très digne « par l'instruction qu'elle avait reçue dans les temps païens. » On comprend aisément quelle devait être la puissance de la femme (de trente ans? belle encore, éloquente et subtile, comme elles étaient en Grèce, en Orient), dans ces hautes fonctions qui presque la divinisaient. Intronisée à l'autel même, admirée, et l'amour de tous, elle avait un véritable règne et certainement le plus complet. Le sombre Tertullien s'en indigna. Le farouche Athanase, exalté de monachisme égyptien, craint l'effet trop sensible du moment où elle consacrait, faisait l'hymen du ciel et de la terre, où tous com-



la Madeleine dramatisait l'autel, le baignait de ses pleurs.

Que dit-elle à ce monde mourant?... « Mourons ensemble ! » Tendre et doux mot de sœur, trop sûr d'être écouté!... Que serait-ce pourtant si l'on restait toujours suspendu sur ce mot, ne pouvant plus ni vivre encore, ni mourir tout à fait?

muniaient avec elle, et d'elle, de sa douce main. Si elle consacre, il veut que ce soit à huis clos et pour elle seule. Mais souvent elle n'avait pas la force de se clore ainsi tout à fait. La porte ne fermait pas bien fort : les zélés, restés en dehors, la surprenaient au moment décisif, dans un trouble touchant de pudeur et de sainteté. Là, nouvelle fureur d'Athanase qui lui défend de se laisser surprendre. Il voudrait bien la rendre repoussante, lui interdit de se laver. — Par un scrupule plus fin, plus élevé, la secte des Callydiciens craignait que l'amour de Jésus ne troublât trop la femme, qu'elle ne s'égarât dans les rêves de la Noce spirituelle. Chez eux, elle était prêtre, *mais seulement de Marie*. — Dans l'Occident, les femmes, beaucoup plus ignorantes, n'eurent jamais la prêtrise, mais seulement le diaconat, les soins matériels de l'Église. Au cinquième siècle, trois conciles d'Occident, deux papes, éloignent décidément la femme des choses saintes.



## IX

### DÉFAILLANCE DU MONDE. — L'ÉCRASEMENT DU MOYEN-ÂGE

Supposons qu'un matin nos papes, l'Observatoire, l'Académie des Sciences nous apprennent qu'à tel mois, tel jour, la terre va traverser une comète d'aérolithes ignés, une pluie de fer et de feu. Grande stupeur. On veut douter d'abord. Mais la chose est certaine, calculée et prouvée. Toute activité cesse, tout plaisir, tout travail. On se croise les bras. Cela tarde pourtant; on s'est trompé d'année. N'importe. Nul travail ne reprend. La langueur est la même. Tout le monde s'était arrangé pour cela.

La mort! rien de plus doux pour qui n'a plus d'activité. Aux premiers temps chrétiens, cette attente simplifia tout. Un silence, une paix étrange se fit des passions humaines. Plus de procès. Le tien, le mien, devinrent indifférents. On ne disputait guère sur ce qui périrait demain<sup>1</sup>. Tout commun entre frères et

1. On se débarrassait volontiers des esclaves quand on croyait que le Jugement était si près et allait tout finir. — Le christianisme n'avait nullement aboli l'esclavage. Le texte de saint Paul (Gal., III, 28), que Wallon et tant



sœurs. Le sexe est oublié. L'épouse même n'est qu'une sœur. Le foyer est froid et éteint.

La mort est espérée. Oh ! puisse-t-elle venir tout à l'heure ! Egnace écrit : « J'en ai faim, j'en ai soif. »

Nature, c'est la malédiction. Nature, c'est la damnation. Au second mot de la Genèse, le Créateur « se repentit ».

*Sortir bientôt de la nature*, « s'en aller au plus vite, » comme dit Tertullien, c'est le véritable but de l'homme. (*Adv. gent.*, 5, 2.) Saint Cyprien fait des vœux pour la peste et pour la famine. (*Ad Dem.*) Celui qui a des enfants doit prier Dieu (*Tertullien*) « pour qu'ils sortent de ce siècle impie. » C'est ce que fit saint Hilaire pour sa fille, et il l'obtint. Puis il pria pour sa femme, et il eut encore cette grâce (*Fortunat*):

Mais la vie, ses devoirs, ses activités nécessaires au moins pour qu'elle dure un jour, comment les continuer ? Comment obtenir quelques actes indispensables de ce grand peuple inerte ?... Et si l'on n'y parvient pourtant, le monde infailliblement cesse. Du moins si l'on pouvait trouver à ces malades une passion, un vice même ? Ils seraient sauvés. Mais que faire ! que tirer de la perfection désolante de ces blêmes amants de la mort, qui, frappés, sourient, remercient ?

d'autres ont cité, n'y a aucun rapport. Despois l'a solidement prouvé dans ses articles (*Avenir*, 2-16-23 décembre 1835), d'inébranlable force, et qui sont restés sans réponse. Bossuet ici soutient Despois : « Condamner l'esclavage, c'est condamner le Saint-Esprit » (*Avertiss. aux prot.*). Despois a encore pour lui l'enseignement actuel des séminaires, lequel « condamne le nègre qui s'enfuit ». (Bouvier, év. du Mans, 6<sup>e</sup> édit., vi, 22-25.) Le Coran, au contraire, déclare libre l'esclave qui embrasse l'Islamisme. Il dit : « Qui affranchit un homme, lui-même s'affranchit des peines de cette vie et des peines éternelles. »



Nous voyons aujourd'hui dans l'Inde les plus faibles des hommes, qu'on bat impunément; nous voyons des femmes timides, des vieilles femmes qui n'ont que le souffle, se jeter sous les roues du char de Jagernath qui sur eux passe lentement. Cette horrible torture n'en tire pas un soupir. Pour la moindre action, ils en sont incapables. Rien de plus ordinaire, surtout à la naissance des grandes épidémies religieuses, que cette faim de la mort, cette facilité du martyre, cette joie d'affranchissement. Là le plus méprisé, le plus humble, a pourtant ce bonheur d'orgueil de briser, de fouler aux pieds l'ordre et la Loi, d'être sa Loi à lui.

L'exemple était contagieux. Quelques chrétiens périrent<sup>1</sup>. Mais des masses immenses qui n'imitaient pas leur martyre, n'imitèrent que trop bien leur refus de porter les fardeaux de la vie civile, la milice surtout<sup>2</sup>. Si dure par elle-même, elle l'était bien plus par les voyages immenses des légions (de la Seine à l'Euphrate), bien plus par leurs travaux de maçons, d'ouvriers, bien plus par la misère d'une solde très faible dans l'enchérissement de toute chose. Tacite a peint cela avec génie. Que faisait le soldat? La guerre à l'Empire même, il créait un César, qui augmentait la solde, bientôt insuffisante. Enfin, découragé, il laissait là le Rhin et le Danube se garder, s'ils pouvaient, il jetait son épée, disait : « Je suis chrétien. »

Donc le barbare passait. Troupeaux désordonnés,

1. Dodwell, *De Paucitate martyrum*. Ruinart même avoue qu'on a exagéré.

2. Le texte était précis : « Qui se sert de l'épée, doit périr par l'épée. » (*Matth.*, xxvi, 52.) Tertullien ordonne expressément de désertier. Lactance défend, même la marine et le commerce.



dont Marius, Tibère, firent de si grands carnages, masses confuses de femmes, enfants, de bœufs, de chariots, rien n'était plus facile que de les arrêter. Rien de plus sage aussi. Quoi qu'ait pu dire Tacite dans son roman de la *Germania*, quoi qu'aient pu ajouter nos extravagants Teutomanes, ils n'apportaient guère à l'Empire que désordre et ruine. En accepter l'élite pour la disséminer et la romaniser, c'est ce qu'on pouvait faire. Mais fraterniser follement, leur ouvrir les barrières, les admettre en tribus, c'était accepter le chaos. Les grands enfants blondasses étaient à cent lieues de pouvoir comprendre une telle société. Ils cassaient tout, faisaient rage un moment. Puis ces hommes très mous sous leur forte apparence fondaient à la chaleur du Sud, aux vices et aux excès. De cette neige restait de la boue, où l'Empire s'em-bourbait, tombait plus bas encore, bien loin de se régénérer.

Le peu qui restait d'Italiens, de Grecs, la Celtique et l'Espagne, les races dures, indestructibles, de Ligurie, de Dalmatie, conservaient à l'Empire, même dans sa dépopulation, des ressources bien plus réelles. Le génie manquait-il au monde qui produisait encore Tacite et Juvénal, qui produisait un Marc-Aurèle, les maîtres de la jurisprudence, les Gaius, les Ulpian, le grand Papinien son oracle ? On pouvait soutenir que si le monde antique baissait par un côté depuis Aristote, Hippocrate, il s'élevait par l'autre, par *le Droit et l'intelligence du juste*.

Cette croyance banale « que l'Empire mourait sans remède », vient de ce qu'on assimile légèrement la vie des nations à la vie de l'individu. Rien de plus



différent. Elles ont dans leur sein des renouvellements qu'il n'a pas. Mais pour revivre, il faut croire à la vie; pour vaincre, croire à la victoire. Que faire avec des gens qui sont atteints... à l'âme? « Que vous reste-t-il? *Moi,* » disait Médée. S'il reste *moi*, c'est tout. Mais s'il ne reste pas? s'il est ébranlé et malade? Croire qu'on meurt, et le dire, c'est déjà mourir en effet.

Les grandes colonies de Trajan, si fortes et si durables (une existe de six millions d'hommes, Roumanie et Transylvanie), semblaient consolider l'Empire. Mais ni le grand chef militaire, ni l'empereur des jurisconsultes ne suffisaient dans l'état des esprits. L'énergie orientale gagnait toujours, et ses dieux féminins, la maladie fiévreuse de Syrie, de Phrygie. Les Césars furent forcés d'imiter leurs rivaux, les rois des Parthes qui étaient *rois-soleils*, comme les anciens Phra de l'Égypte, les Nabi de Babel et les Mithras d'Iran. Les Grecs de Bactriañe avaient porté ce titre, et l'immortel Mithra du royaume de Pont, l'indomptable roi Mithridate.

La chose parut folle d'abord. Mais Néron y songeait, et c'est ce qui sans doute le fit cruel pour les chrétiens, leur Anté-Christ<sup>1</sup>. L'enfant Héliogabal, le petit pontife de Syrie, l'essaya, se perdit. Tous deux, immondes femmelettes, grotesques Adonis, furent prodigieusement ridicules. Cependant leur folie fut plus tard imitée par le sage et brave Aurélien dans les nécessités suprêmes. Il gagna vingt batailles et se fit *Soleil incarné*.

• 1. Voy. Réville sur l'*Apocalypse*.



Tout dieu mourant se déclarait *soleil*, Sérapis, Attis, Adonis, Bacchus, tout finissait par là. L'Empire, ce vieux malade, regardait vers l'astre du jour pour avoir un peu de chaleur. De Mithra, du *Sol invictus*, on crut un moment faire le dieu des armées, le culte des légions<sup>1</sup>.

Mithra avait tiré un grand renom du dernier ennemi de Rome, Mithridate, et de l'empire mystérieux que Pompée écrasa, l'association des pirates qui un moment furent maîtres de toute la Méditerranée. Association mithriaque, dont on n'eut pas tout le secret. Ce que l'on voit fort bien c'est que, chez ces désespérés, Mithra fut *l'énergie*, énergie solaire et humaine. Leur initiation à la milice de Mithra se faisait dans les antres. Des antres ténébreux, le dieu naissait et éclatait, jeune et fort, terrassant, égorgeant un taureau. Très ingénieusement les pirates, pour représentation ordinaire de Mithra, prirent une belle sculpture grecque d'une vierge (c'est la Victoire) qui tue l'énorme bête. Seulement ils la coiffent du bonnet phrygien, en font un jeune Attis, mais non mutilé, celui-ci, au contraire d'un bras sûr, qui d'un coup abat le taureau.

*Soldats, Lions, Coureurs du soleil* (pour courir la terre le fer à la main), c'étaient les degrés de l'initiation. On offrait au novice l'épée et la couronne, et il ne prenait que l'épée, disant : « Mithra est ma couronne », je serai un roi d'énergie.

Cela eut un succès très grand dans les légions. On croyait que le sang du taureau, cette rouge, fumante

1. Voy. tous les textes réunis dans Preller, *Römische Mythologie*, 1858.



cataracte, tombant sur l'énergé, lui versait sa force et même sa vaillance amoureuse. Mithra fut quelque temps la vraie religion de l'Empire. Lui-même, Constantin, hésitait d'y toucher.

L'effet n'en dura pas. Mithra atteint lui-même, loin de guérir les autres, languit et défàillit. Comme tant d'autres dieux, lui Soleil, lui Victoire, il devint un dieu pénitent.

Pour bien savoir le néant de l'époque, en mesurer la chute, il suffit de connaître la pâle littérature d'alors. Un souffle de mourant, un dernier radotage de faibles et vagues paroles. Profonde pauvreté, et définitive impuissance. Tout est flasque, mou, vieux, — et, qui pis est, enflé à vide, gonflé d'air et de vent, bizarrement exagérateur.

Rien, en aucune langue, de comparable à ces lettres étranges où saint Jérôme, conseillant le célibat religieux à une vierge chrétienne, conte ses tentations, la furie de ses vieux désirs. En revanche, rien de froid, de pâle, comme les récits des martyres, si faibles en ce brûlant sujet. Mais la perle est le manuel universel et populaire que tous citent et admirent pendant deux ou trois siècles, Irénée, Clément, Athanase, Jérôme, Eusèbe, etc., l'insipide *Pasteur d'Herma*s, libretto des petits mystères où l'on admettait les novices. Il resta à la mode tant que les femmes furent prêtres, probablement parce qu'il présente beaucoup de rôles de femmes, pour les vieilles et les jeunes, où toutes pouvaient à plaisir montrer leurs grâces apostoliques.



Triste production trop semblable aux œufs pâles que le mâle n'a pas fécondés. Et cependant qui le croirait? ce n'est pas vraiment de la femme. Sa mollesse et sa grâce, ses charmants défauts sont absents. Voilà ce que c'est que de croire qu'on peut se passer de l'amour, de l'enfant, de la maternité, cette puissante initiation. L'enfant ne paraît guère dans les monuments juifs (sauf l'orgueil de succession), et il ne paraît point du tout aux monuments chrétiens. Jésus semble un enfant et ne l'est pas. Il prêche. La mère n'ose y toucher. Pour elle il est stérile, ni allaité, ni élevé. Qu'arrive-t-il? La femme est triste et sèche, d'aspect ingrat et pauvre. L'impuissance de l'homme sans doute est lamentable. Mais la femme impuissante, atrophiée, *fruit sec!* C'est (pis que mort) *désolation!*

Voyez aussi l'air sot, la figure idiote des gens du Nord qui vont à cette école. Ostrogoths, Visigoths, un nom proverbial pour la décrépète ineptie. Les voilà sur les bancs de la vieille d'Hermas, disant : « *musa*, la muse ». Derrière un autre arrive, un cruel magister (et son fouet de fer), Attila.

Notez que les rois goths ont encore figure d'hommes auprès des fils de Dagobert qui vont venir. De même leurs Chroniques auprès de Frédégaire. Et celui-ci vaut mieux que les moines carlovingiens, bêtes muettes qui peuvent à grand'peine bégayer, bêler quelques mots.

Dans le terrible voyage de Kane aux mers polaires, rien ne fait plus impression que de voir des chiens de Terre-Neuve ou Esquimaux, « très sages » et de tête excellente, qui par l'atroce rigueur du froid



sont devenus fous. J'ai même tristesse et même effroi, s'il se peut dire, à voir dans les légendes le lion, le chien, les oiseaux, ces êtres jadis sages, de les voir imbéciles. Les bêtes sont devenues des sottés. Tel animal qui dans l'Inde fut l'ami de Râma, tel qui eut dans la Perse son férouer ailé, son génie<sup>1</sup>, chez saint Antoine et saint Macaire; etc., est un pénitent ridicule. Le lion devient frère lai de l'ermite, porte son bagage. L'hyène écoute ses sermons et promet de ne plus voler.

Légendes illusoires. Dans la pensée chrétienne, l'animal est suspect, la bête semble un masque. Les *velus*, nom sinistre que les Juifs donnent aux animaux, sont des diables muets. Et toute la nature devient démoniaque. L'arbre en ses feuilles sombres est plein de terreurs et de pièges. N'est-il pas le coupable où le serpent s'enroule pour capter, tromper Ève, et pour perdre le genre humain? Si ce n'est le serpent, c'est l'oiseau, c'est le rossignol (démon de mélodie), qui de là chante encore pour troubler, égarer les cœurs. Par ces arbres enchantés, la magie du désert s'opérait, la nue y venait, les eaux; de là les fleurs, les fruits et toutes les tentations de l'homme... A bas! arbres funestes! Que la plaine s'étende, âpre, nue, désolée. La Terre fit trop l'amour; qu'elle fasse aujourd'hui pénitence<sup>2</sup>.

1. Beau sujet, la *Cité des bêtes, leur grandeur et leur décadence*. Il appartient au très charmant esprit qui a trouvé ce titre et seul le remplira, Eugène Noël. — Il contient une part énorme des affaires humaines. On voit, par l'*Avesta*, que nous n'avons vécu que par l'alliance du chien contre le lion. La terreur du lion réunit. Où il manque, on s'isole. Le lion fit les sociétés.

2. Les trois peuples du Livre, le Juif et ses deux fils, le Chrétien et le



Ainsi commença ici-bas ce phénomène étrange, la haine de la création, et la persécution, l'exil de Dieu le Père. Le Verbe seul régna. Jusqu'à l'an 1200, pas un autel, pas une église au Père, pas même de symbole qui le rappelle au moins. Il ne tint pas à l'homme (chose énorme !) que Dieu ne fût mis *hors la nature*, hors de la grande église dont il est la vie, l'âme, qui naît incessamment de lui !

Le Père ! mot cher, sacré, l'amour de l'ancien monde. La famille y avait son ferme appui, son *genius* auguste, le foyer sa solidité. Tout flotte au Moyen-âge. L'époux est-il l'époux ? le père est-il le père ? Je ne sais. La famille, idéale et mystique, calquée sur la légende, a son autorité ailleurs. Nul chef de la famille. *Nul père* au sens ancien. Ce nom qui voulait dire créateur et générateur, un tiers l'a maintenant. Le père lui dit : « Mon père ! » Qu'est-il dans sa propre maison ?

Écartons l'idée qui pourtant revient partout au Moyen-âge, écartons l'adultère. Supposons la famille respectée, pure et sainte. La chose est toujours triste. C'est le mépris de l'homme, c'est l'époux ravalé. Pour lui l'épouse est vierge. Car elle a l'âme ailleurs, et,

Musulman, cultivant la Parole et négligeant la vie, riches en mots, pauvres d'œuvres, ont oublié la Terre. *Terra-mater*. Impies !... Voyez la nudité du vieux monde gréco-byzantin. Voyez les maussades déserts, âpres, salés de la Castille. Voyez tous les canaux de l'Inde abandonnés par les Anglais. La Perse, ce paradis de Dieu, qu'est-elle ? Un cimetière musulman. De la Judée à Tunis, au Maroc, et d'autre part d'Athènes à Gènes, toutes ces cimes chauves qui regardent d'en haut la Méditerranée, ont perdu leur couronne de culture, de forêts. Et reviendra-t-elle ? Jamais. Si les antiques dieux, les races actives et fortes, sous qui fleurissaient ces rivages, sortaient aujourd'hui du tombeau, ils diraient : « Tristes *peuples du Livre*, de grammaire et de mots, de subtilités vaines, qu'avez-vous fait de la Nature ? »



donnant tout, ne donne rien. Autre est son idéal. Si vous la voyez mère, c'est qu'elle a conçu de l'Esprit. Le fils est à elle. A lui ? non. Voilà la maison à l'image de la société extérieure. La mère et le fils sont un peuple, l'homme un peuple inférieur. Il est le serf, la bête. L'écrasement du monde se reproduit ici justement au refuge où l'infortuné eût voulu refaire son pauvre cœur.

Quel est cet enfant qui grandit, fleurit d'une grâce précoce sous l'œil complaisant de la mère ? L'homme en est fier lui-même ; il le préfère aux autres. Et pourtant comme il en diffère ! On le sent trop bien par moments. Fluctuation amère ! incurable tristesse ! L'homme ne saura pas s'il doit ou ne doit pas l'aimer. Il l'aime, en attendant. Mais nulle sécurité. Nulle joie vraie et complète. Il a perdu le rire, et ne l'aura plus ici-bas.

Dans le *Primitif Évangile* (Protevangelium), livre cité des premiers Pères, la touchante figure de Joseph est déjà posée, sa compatissante bonté, mais son chagrin profond, ses larmes.

Beaucoup plus explicite est l'*Évangile du charpentier* (Fabri lignarii). Livre fort et naïf, qu'on semble avoir détruit tant qu'on a pu. On ne l'a retrouvé que dans une version arabe. Mais il n'est point arabe, il n'en a pas les sottes fleurs. Il est grec ou hébreu. Avec une force prophétique, ce pauvre petit livre a peint en Joseph, en Jésus, toute la situation des mille ans qui suivirent, la cruelle plaie de la famille.

Joseph dès l'origine a été admirable pour la pauvre orpheline, fort durement rejetée du Temple, qui la



donne, compromise et pauvre. Peu engagé, et simple fiancé, il lui ouvre les bras, la sauve. Il n'en est pas moins triste, et reste tel toute sa vie. A sa mort c'est bien pis. Son âme, affaiblie de chagrin, se trouble, désespère. Il pleure sa destinée, il maudit sa naissance, croit que sa mère l'a fait dans un jour de mauvais désir (selon le mot du psaume), dit enfin : « Malheur à mon corps ! et malheur à mon âme ! Je la sens déjà loin de Dieu ! » Cri amer. Il n'a eu ni la terre, ni le ciel. Il a vécu près d'elle, avec elle et sans elle ! Et, au bout de cette vie sombre, il voit « les lions d'enfer ». Il craint Jésus lui-même pour les pensées mauvaises que lui Joseph eut de Marie. Il a tort. Jésus a un cœur. Il pleure lui-même abondamment, le calme, le rassure, lui ôte les terreurs de la mort. « Rien ne mourra de toi, n'aie peur ! Ton corps même restera, ne se dissoudra pas, demeurera intact, jusqu'au grand Banquet de mille ans. »

Ainsi, de si bonne heure, on peignit à merveille ce qui allait venir, se répéter partout. Ce qu'on ne prévit pas, c'est que, dans cet enfer, les damnés du mariage aigrieraient leurs douleurs en se moquant les uns des autres. La cruelle poésie des Noëls les suit dans tout le Moyen-âge. Il faut en rire, il faut les chanter, être gai. Il n'est pas permis d'être triste. Et c'est le plus triste qui chante, pour n'être un objet de risée. Cela le suit partout. Quelque part qu'il se tourne, aux chants de veillée, aux Mystères qu'on joue aux portes des églises, aux Mystères figurés de pierre, même légende partout et



toujours. Aux Noëls le Roman succède, douceâtre délayage qui mondanisa la légende. Une littérature tout entière étend et remue le poison, le versant dans la plaie, ne donnant rien au cœur que la blessure aiguë du doute, au plus sensible point... l'amour!

L'amour au moins subsiste de l'enfant à la mère. « Dans ce culte, l'objet aimé semble l'enfant? » On le croirait. A tort.

Dès les Juifs, la famille est dure. « N'épargne la verge à ton fils. » « Bats-le assidûment. » (*Prov.*, XIII, 24; XXIII, 13; XXIX, 15. *Eccl.*, xxx, 1, 9, 10.) « Ne souris jamais à ta fille, et garde son corps pur. » (*Eccl.*, VII, 26.) Choquant précepte! étrange! D'autant mieux il ira aux casuistes. Ils s'en emparent, en font de honteux commentaires; tel défend à la mère de regarder son fils!

Qu'est-il donc, cet enfant? La Chair, le péché incarné. Plus elle est belle et riche, cette Chair, et de lys et de roses, plus elle représente l'amour, le moment de l'amour où Nature la damnée parla. Hélas! sur ses genoux, dans ses bras, sur son sein, que tient-elle sinon le Péché?... Aussi qu'elle est triste et craintive! Osera-t-elle aimer! Oui et non... Si elle aimait trop?... Quelle limite?... Oh! cruelles doctrines, qui, brisant le foyer, rendant l'amour amer, glacent jusqu'à l'amour maternel.

« Donc, nul amour qu'en Dieu. Dieu aima tout le monde... Il peut exiger tout, quand il a donné tout, son Fils? » — Énorme sacrifice dont la Bonne Nouvelle semblait l'infini du Pardon, montrait le



péché mort, la justice impossible, l'enfer vaincu, éteint. Mais comment donc subsiste encore la vieille idée barbare, la *Prédestination*, qui fait des réprouvés de naissance, créés pour l'enfer? Idée désespérante qui plane obscure sur l'Ancien-Testament, — qui, dans les Évangiles, durement se détache d'un fond doux en éclairs sanglants<sup>1</sup>, — qui, forte dans saint Paul, se fait homme, un cruel docteur, — et dans Augustin, un bourreau.

Que l'Amour est terrible! La porte des enfers chez Dante porte ce mot : « C'est l'Amour qui me fit. » L'Amour fait la fureur, la férocité d'Augustin. Ame africaine, en son ardeur pour Dieu, il blâme, il damne les Pères grecs qui avaient quelques doutes sur l'enfer éternel, osaient croire que le bienheureux, regardant le damné, pourrait avoir compassion<sup>2</sup>.

1. « A vous il fut donné de savoir les mystères du royaume des cieux. A eux, cela n'est pas donné. » (*Matth.*, xxii. Voir aussi *Jean*, xii, 40.) — Pourquoi parler en paraboles? « Pour qu'ils voient sans voir, entendent sans entendre. » (*Marc*, iv, 11; *Luc*, viii, 10.) Et Marc ajoute : « De peur qu'ils ne se convertissent, et que leurs péchés ne leur soient remis. » (*Marc*, iv, 12.) — Ce qui est plus étrange, c'est que, conformément à l'ancien esprit juif, « Dieu tente l'homme ». (Ne nous induis pas en tentation...) Je voudrais me tromper. J'ai mal compris peut-être?... Quoi de plus cruel pour le cœur?

2. La terrible stérilité du Moyen-âge a jugé ces doctrines. Il semble que le feu ait passé. Que de siècles en vain! Une érudition patiente retrouve bien ceci et cela. Mais vraiment, comment n'en rougir? Quoi! si peu pour mille ans!... Mille ans! mille ans! vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de royaumes!... Comme on traîne jusqu'en 1200!... Et, depuis 1200, état plus lamentable, on ne peut vivre ni mourir. En six cents ans, avec tant de ressources, on ne peut créer rien qui ne soit de la haine, qui ne tourne en police. — Vers 1200, les ordres Mendicants, leur charité brûlante, le culte de Marie. Et tout cela police, celle (grand Dieu!) de l'Inquisition. — Vers 1500, la croisade d'Ignace, chevalerie, et pourtant police, un réseau d'intrigue infinie. — Aujourd'hui, saint Vincent de Paul, philanthropie dévote. Le public et l'État n'y ont vu que police encore.



Et qui le damné? Tout le monde. On voit par Augustin qu'en cette doctrine de l'Amour l'aimé est introuvable, l'élu est rare, presque impossible... Grand Dieu! quoi de plus dur aurait eu donc la Loi! Rendez-moi la Justice. Près d'elle, j'aurais eu du moins des circonstances atténuantes. Mais nulle avec la Grâce. Mon sort est fait d'avance... Oh! délivrez-moi de l'Amour!

. . . . .

« Si vous avez voyagé quelquefois dans les montagnes, vous aurez peut-être vu ce qu'une fois je rencontrai.

« Parmi un entassement confus de roches amoncelées, au milieu d'un monde varié d'arbres et de verdure, se dressait un pic immense. Ce solitaire, noir et chauve, était trop visiblement le fils des profondes entrailles du globe. Nulle verdure ne l'égayait, nulle saison ne le changeait; l'oiseau s'y posait à peine, comme si, en touchant la masse échappée du feu central, il eût craint de brûler ses ailes. Ce sombre témoin des tortures du monde intérieur semblait y rêver encore, sans faire la moindre attention à ce qui l'entourait, sans se laisser jamais distraire de sa mélancolie sauvage...

« Quelles furent donc les révolutions souterraines de la terre, quelles incalculables forces se combattirent dans son sein, pour que cette masse soulevant les monts, perçant les rocs, fendant les bancs de marbre, jaillît jusqu'à la surface!... Quelles convulsions, quelles tortures



arrachèrent du fond du globe ce prodigieux soupir?

« Je m'assis, et, de mes yeux obscurcis, des larmes, lentes, pénibles, commencèrent à s'exprimer une à une... La nature m'avait trop rappelé l'histoire. Ce chaos de monts entassés m'opprimait du même poids qui, pendant tout le Moyen-âge, pesa sur le cœur de l'homme, et dans ce pic désolé, que du fond de ses entrailles la terre lançait contre le ciel, je retrouvais le désespoir et le cri du genre humain.

« Que la Justice ait porté mille ans sur le cœur cette montagne du Dogme, qu'elle ait, dans cet écrasement, compté les heures, les jours, les années, les longues années... C'est là, pour celui qui sait, une source d'éternelles larmes.

« Ce qui m'a percé le cœur, c'est la longue résignation, la douceur, la patience, c'est l'effort que l'humanité fit pour aimer ce monde de haine et de malédiction sous lequel on l'accablait.

« Quand l'homme qui s'était démis de la liberté, défait de la Justice, comme d'un meuble inutile, pour se confier aveuglément aux mains de la Grâce, la vit se concentrer sur un point imperceptible, les privilégiés, les élus, et tout le reste perdu sur la terre et sous la terre, perdu pour l'éternité, vous croiriez qu'il s'éleva de partout un hurlement de blasphème. — Non, il n'y eut qu'un gémissement...

« Et ces touchantes paroles : « S'il vous plaît  
« que je sois damné, que votre volonté soit faite, ô  
« Seigneur! »

« Et ils s'enveloppèrent, paisibles, soumis, résignés, du linceul de damnation.

.....



« Et pourtant quelle tentation constante de désespoir et de doute!... Que le servage ici-bas, avec toutes ses misères, fut le commencement, l'avant-goût de la damnation éternelle! D'abord, une vie de douleur, puis, pour consolation, l'enfer!... Damnés d'avance!... Pourquoi alors ces comédies du Jugement qu'on joue aux parvis des églises? N'y a-t-il pas barbarie à tenir dans l'incertitude, toujours suspendu sur l'abîme, celui qui, avant de naître, est adjugé à l'abîme, lui est dû, lui appartient?

« Avant de naître!... L'enfant, l'innocent, créé exprès pour l'enfer!... Mais, que dis-je, l'innocent? c'est là l'horreur du système : il n'y a plus d'innocence.

« Je ne sais point, mais j'affirme, hardiment, sans hésiter : Là fut l'insoluble nœud où s'arrêta l'âme humaine, où branla la patience...

« L'enfant damné! Plaie profonde, effroyable, du cœur maternel... Celui qui la sonderait, y trouverait beaucoup plus que les affres de la mort.

« C'est de là, croyez-le bien, que partit le premier soupir... De protestation? nullement... Et pourtant, à l'insu même du timide cœur de femme qui le laissa échapper, il y avait un *Mais* terrible dans cet humble, dans ce bas, dans ce douloureux soupir.

« Si bas, mais si déchirant!... L'homme, qui l'entendit la nuit, ne dormit plus cette nuit... ni bien d'autres... Et le matin, avant jour, il allait sur son sillon; et alors, il trouvait là beaucoup de choses changées. Il trouvait la vallée et la plaine de labour plus basses, beaucoup plus basses, profondes, comme un sépulcre; et plus hautes, plus sombres,



plus lourdes, les deux tours à l'horizon, sombre le clocher de l'église, sombre le donjon féodal... Et il commençait aussi à comprendre la voix des deux cloches. L'église sonnait : *Toujours*. Le donjon sonnait : *Jamais*... Mais en même temps, une voix forte parla plus haut dans son cœur... Cette voix disait : *Un jour!*... Et c'était la voix de Dieu!

« *Un jour* reviendra la Justice! Laisse là ces vaines cloches; qu'elles jasant avec le vent... Ne t'alarme pas de ton doute. *Ce doute c'est déjà la foi*. Crois, espère; le Droit ajourné aura son avènement, il viendra siéger, juger, dans le dogme et dans le monde... Et *ce jour* du Jugement s'appellera la Révolution<sup>1</sup>. »

1. Michelet, *Histoire de la Révolution*, t. I, Introduction, p. xli (31 janvier 1847).



## CONCLUSION

---

J'aurais voulu que ce livre sacré qui véritablement n'a rien de moi, qui est l'âme du genre humain, — n'offrit pas un mot de critique, que tout y fût bénédiction.

Et voilà qu'aux derniers chapitres la critique nous ressaisissait. Ce n'est pas notre faute. Comment parler de la pensée moderne, de son heureux accord avec la haute Antiquité, sans expliquer les longs retards, la halte de stérilité, que nous subimes au Moyen-âge?

On la subit encore. Pour dire vrai, le retard, l'arrêt trop souvent recommence. Par moments nous traînons. Avec des puissances immenses, de pas en pas nous semblons essoufflés. Pourquoi? rien n'est plus clair, nous traînons une chose morte, et d'autant plus pesante. Si c'était notre peau, nous viendrions à bout d'en sortir, comme fait le serpent. Plusieurs se secouent fort. Mais le mal est au fond.

Il est en nos amis autant que dans nos ennemis. Par un million de fils (souvenirs, habitudes, édu-



cation, affections), chacun est lié au dedans. Les grands esprits comme les autres. Elle-même, la Fantaisie qui se croit libre et reine, voltigeant du Droit à la Grâce, a ses servitudes intérieures. La très vive sensibilité des artistes, si concentrée, sent d'autant moins les maux des hommes. Dante paraît n'avoir rien su de la grande Terreur Albigeoise, de l'éclipse d'un monde, du fait épouvantable qui ouvre en 1300 le culte de Satan. Il plante son drapeau non dans l'Évangile éternel (la haute conception de ce temps), mais en arrière, dans saint Thomas. Shakespeare, le roi des magiciens, va cherchant du ciel aux enfers. Mais la terre? mais son temps? Sous la tapisserie il ne sent que Polonius, et non la taupe noire qui prépare la Guerre de Trente-Ans et la mort de dix millions d'hommes. Rousseau, à l'étourdie, par un mot de l'*Émile*, lance un siècle de réaction.

Tels génies de nos jours (qui, je pense, ne rougiront pas de se trouver en si haute compagnie) croient pouvoir encore concilier l'inconciliable. Par pitié, par bon cœur, ou par vieille habitude, ils gardent un lambeau du passé. La tendre souvenance des mères, les pensées du berceau, et, que sais-je? l'image flottante de quelque bon vieux précepteur, — ces choses restent devant leurs yeux et leur cachent le monde, l'immensité des maux prolongés indéfiniment, les Spielberg et les Sibéries, — les Sibéries morales, je veux dire, la stérilité, le refroidissement progressif, qui s'opère en ce moment même.

Il faut faire volte-face, et vivement, franchement,



tourner le dos au Moyen-âge, à ce passé morbide, qui, même quand il n'agit pas, influe terriblement par la contagion de la mort. Il ne faut ni combattre, ni critiquer, mais oublier.

Oublions et marchons!

Marchons aux sciences de la vie, aux musées, aux écoles, au collège de France.

Marchons aux sciences de l'histoire et de l'humanité, aux langues d'Orient. Interrogeons le *genius* antique dans son accord avec tant de récents voyages. Là nous prendrons le *sens humain*.

Soyons, je vous prie, *hommes*, et agrandissons-nous des nouvelles grandeurs, inouïes, de l'humanité.

Trente sciences attardées viennent de faire éruption, avec une optique nouvelle, une puissance de méthode, qui sans nul doute les doublera demain.

Trente siècles de plus ajoutés à l'Antiquité, je ne sais combien de monuments, de langues, de religions, plusieurs mondes oubliés qui reviennent juger celui-ci.

Une énorme lumière, et de rayons croisés, terriblement puissante (plus que la lumière électrique), foudroyant le passé en toutes ses sciences de sottise, a montré à la place l'accord victorieux des deux sœurs, Science et Conscience. Toute ombre a disparu. Identique en ses âges, sur sa base solide de nature et d'histoire, rayonne la Justice éternelle.

C'est le sujet du présent livre. Grand sujet et facile. Tout était si bien préparé que la plus faible main a suffi pour l'écrire, mais l'auteur, c'est le genre humain.

Le vœu qu'un grand prophète faisait au seizième



siècle est la chose accomplie. *Ici, la Foi profonde.* Qui pourrait l'ébranler, et d'où viendrait l'attaque? Science, Conscience, se sont embrassées.

Tel cherche, ou fait semblant. Il tâtonne en plein jour. Faux aveugle qui veut un bâton, lorsque la voie est plane, si merveilleusement éclairée.

Voici le genre humain tout entier qui se met d'accord. Que voulez-vous de plus? Quel intérêt avez-vous à douter?

De l'Inde jusqu'à 89 descend un torrent de lumière, le fleuve de Droit et de Raison. La haute Antiquité, c'est toi. Et ta race est 89. Le Moyen-âge est l'étranger.

La Justice n'est pas l'enfant trouvé d'hier, c'est la maîtresse et l'héritière qui veut rentrer chez elle, c'est la vraie dame de maison. Qui était avant elle? Elle peut dire : « J'ai germé dans l'aurore, aux lueurs des Védas. Au matin de la Perse, j'étais l'énergie pure dans l'héroïsme du travail. Je fus le génie grec et l'émancipation par la force d'un mot : « Thémis est Jupiter, » *Dieu est la Justice même.* De là Rome procède, et la Loi que tu suis encore. »

« Je voudrais... Je vois bien... » — Mais il faut vouloir tout à fait.

Pour terminer, trois mots, mais pratiques, et du père au fils : Épuration, Concentration, Grandeur.

Soyons nets, purs des vieux mélanges. Ne pas boiter d'un monde à l'autre.

Se garder en deux sens, — fort contre le chaos



du monde et des opinions, — fort au foyer par l'unité du cœur.

Le foyer est la pierre qui porte la Cité. S'il n'est un, tout périt. Aux vains systèmes qui le diviseraient, la réponse est terrible : L'enfant ne vivra pas. L'homme en sera réduit, et le citoyen impossible.

Ils crient : Fraternité! Mais ils ne savent guère ce que c'est. Elle veut une sûreté et de mœurs et de caractère, une austérité pure, dont ce temps a peu l'idée.

Si le foyer doit être étendu, c'est d'abord en y faisant asseoir toute l'humanité héroïque, la grande Église de Justice, qui, entre tant de peuples et d'âges, s'est perpétuée jusqu'à nous.

Il redevient alors ce qu'il était, *l'autel*. — Un reflet l'illumine de l'Ame universelle des mondes, qui n'est que Justesse et Justice, l'impartial et l'immuable Amour.

C'est le ferme foyer que ce livre voudrait vous faire, ou du moins commencer. Il croit vous y donner ce qu'à moi-même il donnait si souvent en ce très long labeur qui me tenait le jour et m'éveillait la nuit : Un grand apaisement de toute épreuve humaine, une joie grave et sainte, la profonde paix de la lumière.

FIN DE LA BIBLE DE L'HUMANITÉ.



UNE ANNÉE -

DU

COLLÈGE DE FRANCE



## AVANT-PROPOS

---

Le cours de 1847-1848, que nous réimprimons pour la première fois, à trente ans d'intervalle, sous ce titre *l'Étudiant* qui eu résume l'esprit et l'objet, est le seul livre, dans l'œuvre de l'auteur, qui, à l'origine, ait été publié par fragments, sous la forme de fascicules paraissant chaque semaine. L'avertissement qui suit explique pourquoi Michelet, en commençant son cours à la fin de 1847, croyait devoir, contre son habitude, imprimer, cette fois, ses leçons au fur et à mesure qu'elles seraient professées.

L'événement donna bientôt raison à sa prévoyance.

A la troisième leçon, le cours est suspendu par décision du gouvernement; mais le professeur peut alors le continuer par le livre, et adresser ainsi à d'innombrables lecteurs ce qu'il lui est défendu de dire à ses auditeurs du Collège de France. La dixième leçon est à peine publiée, que la révolution de Février éclate. Michelet rentre triomphant dans sa chaire pour saluer la République au milieu des Écoles; et, peu de jours



après, publiée, avec la dernière livraison de son Cours, la conclusion qui en rattache la pensée à la pensée même de la révolution qui vient de s'accomplir.

On voit que ce cours de 1847-1848 tient du journal autant que du livre; l'action s'y mêle sans cesse à l'idée. La révolution de Février, et les semaines qui l'ont précédée et suivie, y revivent avec tout le mouvement des esprits et toute l'émotion des cœurs. Il est intéressant et important de remarquer attentivement les dates placées en tête de chaque Leçon publiée, et de suivre ainsi pas à pas la révolution qui approche. Ces pages militantes, souvent prophétiques, ne sont plus seulement le récit de l'histoire, elles sont l'histoire même.

*(Note de l'Édition de 1877.)*



## AVERTISSEMENT

---

Jusqu'ici, M. Michelet s'est constamment refusé à publier ses cours. Dans une seule occasion, en 1843, la nécessité de la polémique l'a décidé à imprimer quelques leçons.

Il a bien souvent dit lui-même : « La parole est la parole, laissons-la ce qu'elle est de sa nature, *la parole ailée*, comme dit Homère. Elle perd trop si vous lui coupez les ailes. »

Un cours, en effet, une série de leçons improvisées, ce n'est nullement une œuvre littéraire. Le procédé est différent, contraire sous quelques rapports. Un livre, avant tout, doit être un, fondu d'un jet, sans suture ; les chapitres n'y doivent être que des divisions apparentes, qui divisent seulement la fatigue du lecteur. Un cours, dont les leçons se succèdent avec intervalle, doit, dans chaque leçon, contenter l'esprit ; il faut que chacune présente une certaine unité, subordonnée, il est vrai, à l'unité générale. Les répétitions, qui sont généralement des défauts dans un



livre, sont dans un cours une nécessité, souvent un mérite.

Tout ceci est vrai particulièrement des cours de M. Michelet, qui (dans la forme du moins) sont des conversations avec le public. Public, il est vrai, assidu, très cultivé, très préparé, dont une partie considérable est, depuis plusieurs années, fidèle au même enseignement. Celui qui parle, ceux qui écoutent, se connaissent parfaitement et s'entendent beaucoup plus vite que ne feraient des personnes réunies pour la première fois. Si le professeur répète et développe parfois pour un auditeur qu'il voit suivre avec peine ses déductions, le plus souvent il abrège, supprime même, par respect pour un tel auditoire; beaucoup de choses, et importantes, sont dites du geste et des yeux.

Ce caractère particulier de l'enseignement de M. Michelet le rend peu propre à sortir de l'enceinte où il est donné.

Il n'a pas fallu moins que le très grave état moral de l'année 1847, l'état flottant et maladif où l'on voit beaucoup d'esprits, pour décider le professeur à s'écarter de la règle qu'il s'était faite, et à publier ces leçons.

Consacrées aux espérances de l'avenir auquel nous nous rattachons, elles relèveront peut-être quelques âmes. Elles associeront, dans ces temps de défaillance, le professeur et le public d'une manière plus fixe, plus intime, plus fortifiante, que ne pourrait le faire une parole trop vite oubliée. Peut-être enfin (la moindre flamme peut communiquer l'étincelle), peut-être éveilleront-elles du sein profond de ce peuple,



dans quelque province éloignée, dans quelque retraite inconnue, le cœur puissant, la force solitaire qui enlèvera un matin le vieux monde d'un souffle de Dieu.

18 décembre 1847.



## PREMIÈRE LEÇON

— 16 décembre 1847. —

### NÉCESSITÉ D'UNE RÉNOVATION SOCIALE

Profonde division sociale entre les lettrés et les illettrés. — La littérature de ce temps est-elle populaire? — Qui doit commencer le mouvement d'union? — Nous nous exagérons l'unité nationale. — Dans quelles limites agit la Presse. — Dans quelles limites agit le théâtre. — L'influence du théâtre a-t-elle été nationale? — Contraste du théâtre antique. — De la rénovation sociale. — Quel en sera le premier agent, le médiateur?

MESSIEURS,

Quoique je sois indisposé, j'ai voulu commencer mon cours. Je savais, je sentais qu'après l'étrange année qui vient de s'écouler, de graves et tristes problèmes s'agitaient dans votre esprit. Après ces scandales, ce Waterloo moral (qui toutefois est celui de quelques-uns), j'assistais à vos pensées, j'entendais vos discussions muettes. J'ai voulu y prendre part. Je sentais que, si j'étais malade, dans ce temps peut-être je n'étais pas un des plus malades, et que je devais parler.

Cette santé variable, loin de m'éloigner de cette



chaire, m'avertissait au contraire, me sommait d'y remonter. Combien de temps enseignerai-je encore? je ne puis le dire. Une santé chancelante, qu'est-ce, sinon un avertissement, une voix de la nature? J'oublierais peut-être, sans elle, dans cette production rapide, qu'en vingt années, de 1827 à 1847, j'ai donné vingt volumes, et vingt cours, différents de ces volumes. J'ai produit beaucoup, beaucoup trop.

Donc, je dois songer, Messieurs. — Donc, tout en achevant mes livres, je dois, dans ce cours, vous associer plus intimement à ma vie intérieure, vous communiquer de plus en plus mes moyens, mes procédés, mes méthodes, si j'en avais qui me fussent propres. Ce n'est pas ici un artiste qui cache ses moyens et montre ses résultats. Loin de nous ces vaniteuses faiblesses. Ici, c'est un homme qui donne ce qu'il a d'humain à des hommes qui le continueront en le rectifiant, en l'agrandissant; un homme qui, naïvement, marque sa limite, enseigne sa propre critique, dit ce qui lui manque aujourd'hui, — ce que vous ferez demain, Messieurs, vous, mieux préparés, plus libres d'esprit, instruits par nos fautes mêmes, affranchis des fatalités intérieures, extérieures, qui ont pesé sur les hommes de notre âge.

La principale de ces fatalités intellectuelles et morales, je la sentais confusément. Une personne inconnue me l'a formulée. Une dame qui ne suit pas mes cours, que je ne connais pas, et que je n'ai pas revue, me fit l'honneur, l'été dernier, de venir me voir. Cette dame, d'un nom très révolutionnaire, d'une souche très énergique, me fit tout à la fois l'éloge et la critique de mes livres; elle me dit : « Vos livres,



écrits évidemment dans les intérêts populaires, sont-ils pourtant des livres populaires ? Et pour dire simplement la chose, faites-vous assez pour le peuple ?... » A une question aussi grave, Messieurs, je donnai la réponse, non pas la meilleure, mais la plus facile ; je dis que je n'avais pas plusieurs langues, que je me servais de l'unique langue que je possédasse ; que cette langue était peut-être malheureusement trop abstraite, mais qu'il n'était pas facile d'en changer ; que les livres populaires sont une chose infiniment rare ; que la Révolution française, si puissante, si féconde, n'avait pu cependant produire un seul livre populaire ; que nous, nous avons rencontré des circonstances fâcheuses, difficiles ; que nous avons supporté, — je parle des gens qui sont nés à peu près avec le siècle, comme moi, — supporté les quinze années muettes de l'Empire, les quinze années bâtardes de la Restauration, et enfin, pour nous achever, les quinze années de *l'art pour l'art* (*Bravos*) ; que moi j'avais eu, grâce à Dieu, un excellent point de départ, il est vrai ; que j'étais parti de ce mot profond de Vico : *L'humanité fait l'humanité, le peuple fait le peuple* : que vingt ans d'études après cette première étude m'avaient amené, en effet, à une idée plus nette, plus forte, plus pénétrante peut-être, dans mon petit livre du *Peuple* ; que cependant je sentais bien que ce n'était pas là un livre populaire, que je n'en avais pas fait de tel, que vraisemblablement ce serait la tâche, la grandeur, la gloire de la génération qui nous succède.

L'objection de la dame n'était pas nouvelle pour moi. Sous une forme moins précise, je me l'étais



souvent adressée... Et vous-mêmes, Messieurs, cette pensée ne vous est-elle jamais venue? ne vous a-t-elle jamais troublés? ne vous êtes-vous jamais dit : « Faisons-nous assez pour le peuple? »

Médiocrement satisfait de la réponse que j'avais faite, j'allai, tout rêveur, voir un homme de génie que je consulte comme ma conscience, parce qu'il a au plus haut degré le sens populaire. — Je lui dis : « Est-ce que vous n'êtes pas frappé d'un si profond divorce social? est-ce que vous ne voyez pas ce mur, ces barrières, ces obstacles qui s'élèvent partout entre nous? est-ce que, du riche au pauvre, la porte est ouverte? La porte du pauvre est peut-être plus fermée, s'il est possible, que celle du riche! Est-ce que nous pouvons rester dans ce divorce, dans cet isolement? est-ce une vie?... Est-ce que vous, qui avez du génie, vous ne nous direz pas comment on renversera ces barrières, on rouvrira ces portes, on rétablira le lien brisé entre les hommes? » — Je lui représentai l'objection contre moi-même avec une tout autre force que la dame ne l'avait fait; et cet homme, d'un sens à la fois profond et élevé, me dit : « Laissez-les faire; pourquoi vous arrosez-vous le privilège aristocratique de vouloir éclairer le peuple? Laissez-les faire, ils trouveront leur lumière et ils arriveront, ils verront plus clair à la leur qu'ils ne pourraient voir à la vôtre. »

A quoi, Messieurs, je ne me rendis pas, quelque graves que soient pour moi les conseils d'un ami tellement supérieur. »

Voici ce que je me disais, et voici ce que je vous présenté : Les circonstances sont-elles les mêmes



entre nous, privilégiés du loisir, du savoir, et les hommes de travail? ont-ils le temps d'étudier, de chercher? quand ils l'auraient, la fatigue n'est-elle pas un obstacle? a-t-on toute la liberté de ses facultés inventives, la vive et féconde alacrité de l'esprit, quand on revient las le soir, qu'on trouve le foyer froid, et, autour d'une table nue, des enfants souffreteux, malades?... La raison n'indique-t-elle pas que ceux qui ne sont point ainsi liés par la fatalité, dont les pieds ne sont point engagés dans des entraves, doivent marcher les premiers à la rencontre des autres?... Qui pourrait nier l'immense fatalité qui pèse encore sur la majorité des hommes? Il faudrait ne pas entendre cette voix douloureuse qui part de tous les points du globe, et qui n'est pas tant encore la voix de la souffrance physique que celle de la pensée muette qui se cherche, qui veut, qui ne peut s'exprimer.

Je sais bien, et je le sais par expérience, ce que peut l'aiguillon de la pauvreté, je sais l'efficacité et, si j'ose dire, le bienfait du malheur pour fortifier les hommes. Mais encore faut-il qu'il y ait certaines circonstances de loisir. Il y aura toujours sur terre, quelles que soient nos espérances d'amélioration, il y aura toujours une fatalité du temps et du travail. C'est là la chose la plus dure à dire, la plus triste pour le cœur; on voudrait être réfuté. Mais enfin, raisonnons dans cette hypothèse, et parlons de l'idée que le devoir de l'invention est plus obligatoire pour l'homme de loisir que pour l'homme de travail.

Voyez, hommes cultivés, dans quelle situation vous êtes. Orientés dans le passé par l'histoire, et pouvant



en tirer pour l'avenir des inductions pratiques, vous êtes comme au centre des temps. Et vous l'êtes aussi pour les lieux, connaissant votre place sur le globe. D'autre part, vous avez des rapports plus faciles avec les classes diverses, ceux de la sympathie du moins, de la bienveillance. Vous êtes au centre de tout, au rayonnement des choses. Vous avez, on peut le dire en plusieurs sens, le dépôt de l'unité, et, avec ce dépôt, le devoir de la fortifier, de l'étendre, de la fonder, cette unité du monde si peu avancée encore.

Messieurs, ne nous y trompons pas, ce qui nous empêche surtout d'avoir l'unité, c'est que nous croyons l'avoir. Nous avons spécialement, nous autres Français, là-dessus, une très grave illusion. Ce qui nous la donne, c'est cette unité mécanique administrative, ce cadre artificiel qu'on appelle la centralisation. Quel est l'écrivain de ce temps, je dois m'accuser moi-même, qui n'ait fait des hymnes, des odes, sur cette unité de la France? Dans ce que j'écrivais en 1833 sur les rapports de nos provinces, j'y croyais entendre une lyre, j'en écoutais la grande harmonie. Mais tout cela n'est encore qu'un commencement; nous sommes à l'aurore des choses, ne perdez jamais cela de vue.

Qui n'a cru, dans ce grand système de la centralisation administrative, politique, judiciaire, reconnaître quelque chose comme un gigantesque système nerveux dont toutes les fibres retentissent les unes aux autres, et viennent finalement retentir au centre. Sur toutes nos routes, dans les environs de Paris, vous les voyez ces fils électriques qui transmettent la



pensée des Pyrénées jusqu'à Paris, et qui la renvoient à Brest, à Strasbourg, à Lille.

Est-ce tout, Messieurs?... Voyagez à cent lieues de Paris, vers Strasbourg, à cent lieues vers Rennes, à cent lieues vers Limoges, vous trouvez trois langues, chose grave, dans lesquelles langues on n'entend point vos lois, vos actes, vos arrêtés; toute cette unité administrative, dont vous êtes si charmés, on la ressent par la contrainte de la loi, on la subit plus qu'on ne la comprend. D'autre part, pour l'unité de droit dont nous sommes si fiers, que nous montrons aux peuples étrangers, il n'y a personne qui ne sache combien, dans la pratique, la coutume, toujours vivace et tenace, trouve moyen d'éluder notre code civil; combien, en cela, comme en tout, la provincialité est indestructible jusqu'ici.

Ne nous targuons pas trop de cette unité de langue et de droit; elle est peut-être plus apparente que réelle. N'oublions pas une chose : l'unité n'est pas l'union. Il pourrait y avoir une unité dans ce pays bien plus parfaite encore, qu'elle ne supposerait pas l'union morale. Ce sont des acheminements, si vous voulez; mais notez bien que ces acheminements ne sont pas toujours certains. Quelquefois, au contraire, ce sont des empêchements. Ainsi, pour la Corse, si pure de vols, si souillée de meurtres, un code comme le nôtre, fait pour des mœurs si différentes, loin de la rattacher au pays, est une cause qui l'en éloigne. La Corse est l'exemple le plus excentrique. Mais, pour d'autres provinces même, plusieurs des institutions qui vous semblent des moyens d'unité sont des causes de répulsion.



Quel sera donc, Messieurs, le moyen de réaliser l'union morale? vous y avez tous répondu, c'est la communication de la pensée, c'est la Presse.

La Presse n'est-elle pas en effet l'intermédiaire universel? Quel spectacle, lorsque, de la poste, vous voyez partir, par milliers, ces journaux, ces représentants des opinions diverses, qui vont porter jusqu'aux plus lointaines frontières la tradition des partis, les voix de la polémique, harmonisées toutefois dans une certaine unité de langage et d'idées! Ce spectacle est grand le matin, à l'heure où les presses s'arrêtent, où les cheminées à vapeur cessent de fumer, où le papier sort rapide, où les feuilles vont s'éparpillant par toute la France. Qui ne croirait que c'est l'âme nationale qui va circuler ainsi par toutes les veines de ce grand corps?

Messieurs, de quelque manière que vous vouliez établir la statistique assez difficile de la Presse, il est impossible d'étendre, et c'est une supposition excessive en faveur de la presse quotidienne, d'étendre à plus de quinze cent mille le nombre de ceux qui lisent les journaux; j'admets les facilités de communication, les abonnements communs. Eh bien! nous sommes trente-quatre millions d'hommes, et davantage! Voyez quelle partie minime de la population participe au bienfait de la presse! Et ne croyez pas que ce soit la portion la moins énergique qui soit exclue de ce mouvement; il y a des masses nombreuses, et relativement distinguées, dans l'armée, dans la marine, etc., qui n'ont aucune relation avec la presse quotidienne, qui n'en ont jamais entendu la voix.



Maintenant, est-ce le colportage qui agit sur les populations? Vous savez, Messieurs, que le colportage répand deux sortes de choses, les unes nuisibles, profondément nuisibles, les publications obscènes ou superstitieuses; les autres inutiles, d'une littérature extrêmement subtile, je dirai presque quintessenciée, répandues à vil prix chez les paysans. Chateaubriand, pour citer le plus illustre exemple, se vend dans les campagnes; l'écrivain le plus travaillé, le plus tourmenté, le plus subtilement ingénieux, se trouve ainsi dans les mains des hommes les plus parfaitement incapables de le comprendre.

Messieurs, d'où vient le *statu quo* où la presse est restée depuis longtemps? La presse n'atteint pas le peuple.

Est-ce la faute de ceux qui remplissent les fonctions si difficiles du journalisme quotidien? Non, Messieurs, on ne peut les accuser. La presse poursuit une mission extrêmement utile, extrêmement grave et pénible, celle d'une censure continue sur les actes du pouvoir, et d'une discussion instructive sur les théories; mais ces deux choses sont en général trop abstraites, trop subtiles, trop difficiles à suivre pour que les masses peu cultivées y prennent part. La presse quotidienne remplit une mission sacrée; mais le caractère essentiel de cette mission, c'est une discussion abstraite et subtile, qui lui ferme invinciblement le peuple.

Les journaux que l'on a entrepris pour les ouvriers de nos villes ont-ils étendu la sphère de la presse? D'abord, Messieurs, vous le savez, ces ouvriers sont une aristocratie; beaucoup d'entre eux sont des



hommes très cultivés, et ceux qui ne le sont pas ont une rapidité d'esprit surprenante. Rien n'est plus éloigné du peuple, du moins de la majorité du peuple. Les journaux d'ouvriers, tirés à petit nombre, n'ont pas considérablement étendu l'action de la presse.

Les feuilletons, les romans en feuilletons ont eu une influence réelle, bonne ou mauvaise, je ne l'examine pas ici. Il y avait une classe très nombreuse de personnes qui ne lisaient point, les femmes, et qui ont lu. Regardez, cependant, Messieurs, le chiffre des abonnements a-t-il beaucoup augmenté ?

Voilà une barrière bien forte qu'on croirait invincible ! Quoi ! la Presse, la puissance qui, plus qu'aucune autre, crée entre nous des rapports, des liens d'esprit, a donc de telles limites, qu'en descendant à une certaine profondeur dans l'océan du peuple, elle n'ait plus d'action !

Certainement, des publications importantes qui se font en haut, il transpire en bas quelque chose. Il est évident, par exemple, que quand Voltaire a eu l'immense succès que vous savez, son esprit a fini par pénétrer quelque peu dans les classes inférieures. Il faut en dire autant de Rousseau. Un souffle, une influence est parvenue de ces grands hommes à ceux mêmes qui ne savaient le nom ni de l'un ni de l'autre. Mais, Messieurs, voici une chose grave, fâcheuse, désolante, que personne n'a dite : c'est que les intermédiaires sont, en général, des agents tellement médiocres, que ce qu'ils transmettent du haut au bas ce sont presque toujours les choses qui ne devraient pas être transmises, la partie la plus facile à transmettre,



la dispute, la polémique, enfin la négation. Voilà ce qui se transmet au peuple, et ce dont cette masse saine et grave, qui demandait un aliment sain, solide, n'avait pas besoin. Ainsi, d'où vient l'opinion, si universellement répandue, que Voltaire est un écrivain négatif? Lorsqu'on ouvre ses livres, on le voit positif à chaque instant; sans cesse il propose des réformes dans les lois, dans les mœurs, dans l'économie politique, dans tout; si on faisait dans Voltaire le compte de ce qui est positif, on serait étonné. Eh bien! il n'a été généralement connu des masses que par son côté négatif.

Le roman ne s'est pas répandu seulement comme roman et en feuilleton, mais aussi il s'est mis en drame. A-t-il par là action sur le peuple? D'abord, si vous comptiez, en France, le nombre de personnes qui fréquentent le théâtre, vous trouveriez un chiffre minime, et ce chiffre porte uniquement sur ceux qui ont d'autres moyens de culture, et de meilleure culture, sur les riches, sur les bourgeois, sur les ouvriers cultivés, dont je parlais tout à l'heure.

Quelles mœurs y représente-t-on? D'abord les mœurs de cour d'assises, qui, par une fausse énergie, saisissent l'attention des hommes, tandis que les héros en sont ordinairement aussi vulgaires que dépravés. On y présente aussi les mœurs de la corruption bourgeoise, ou bien encore des imitations très infidèles du passé, auxquelles on met les dates du seizième ou du dix-septième siècle. Ce n'est pas que les hommes qui ont fait ces pièces ne soient souvent des gens d'un rare talent; mais ce sont des improvisateurs rapides, entièrement étrangers, indif-



férents à l'influence morale de leurs œuvres. Au reste, toutes les fois qu'ils n'estropieront, ne mutileront que le seizième siècle, je leur serai reconnaissant. Tout ce que je leur demande, Messieurs, tout ce que nous leur demandons, car là-dessus, sans vous consulter, je sens que nous sommes du même avis, ce serait d'éviter les sujets de la Révolution. (*Applaudissements prolongés.*)

Messieurs, nous connaissons tous le caractère de ces artistes; tel qu'on regarde, avec raison, comme le plus grand dramaturge de l'époque, n'a certainement pas eu l'intention d'avilir la Révolution. La pensée qu'on pourrait lui supposer peut-être, ce serait d'en montrer les faces les plus tristes, les excès, les violences, afin d'en prévenir le retour. Eh bien! si vous y regardez, vous verrez qu'on fait en ceci justement le contraire de ce que l'on veut faire; si on voulait fortifier le divorce social, si on voulait aigrir dans le cœur des hommes le sentiment de haine et de mépris aveugle que des classes pourraient avoir les unes pour les autres, ce serait précisément ainsi qu'il faudrait procéder.

Notez que tout ceci n'est pas contre un homme qui ne représente que trop le temps, — mais contre le temps, et nous nous accusons tous un peu, car nous sommes le temps.

Imaginez ce que c'est que d'amener en scène douze misérables, ivres, hurlant, etc., et de dire : Voilà le peuple! voilà la Révolution! (*Applaudissements.*)

On montre, on apporte un petit baquet d'eau sale, et l'on dit : Voilà l'Océan!



Comment, c'est là l'Océan! comment, cet être puissant dont la respiration régulière, la voix solennelle, trouble si profondément les âmes, dont la lame phosphorescente roule une vitalité inconnue, l'Océan, ce creuset où la vie se compose et se décompose, cet élément rénovateur, réparateur, quoi! c'est ceci? dans ce verre? dans cette tasse?... Voilà ce qu'on pourrait dire. Et tout ce qu'on dit ici de l'Océan est tout aussi vrai du peuple.

Faible comparaison, encore, quand il s'agit d'un élément moral, du peuple de la Révolution, de cet océan d'héroïsme!

Quand même vous pourriez, ce que vous ne pouvez nullement, reproduire les effets physiques de ces grandes scènes, comment renouveler sur vos planches l'éclair divin qui brilla dans tout ce peuple?

Je ne puis m'empêcher de faire un triste retour de ce grand empire de France sur un petit peuple, le peuple d'Athènes. Où est ici la gravité, la sainteté du théâtre antique? Savez-vous bien qui occupait la scène, qui portait le drame au théâtre? le plus vaillant soldat, Eschyle; le vainqueur, après la victoire, venait la raconter lui-même. Et savez-vous qui jouait, quels étaient les acteurs? c'étaient souvent les premiers magistrats; quand il s'agissait de reproduire les héros ou les dieux, ils n'hésitaient pas à paraître sur la scène, regardant comme une fonction publique d'élever, d'agrandir l'âme du peuple. Et dans la circonstance la plus grave du monde, après Marathon, cette merveilleuse victoire de la civilisation sur la barbarie, lorsqu'Athènes voulut remercier les dieux de la patrie d'avoir sauvé la ville, les magistrats ne



furent pas assez, personne ne parut assez digne ; on chercha dans tout le peuple, on trouva une créature virginale marquée du sceau des dieux, rayonnante de jeunesse, de beauté, de génie : ce fut le jeune Sophocle qui fut chargé de paraître seul devant les dieux pour la ville d'Athènes. Il avait quinze ans alors, et, de quinze ans à quatre-vingts, par une production non interrompue, dont rien dans nos écrivains modernes ne peut donner l'idée, il fit représenter cent drames, et fut pendant tout un siècle l'interprète du génie d'Athènes et le médiateur entre les dieux et le peuple.

Voilà le théâtre, Messieurs.

Nul doute que le théâtre ne soit aussi dans l'avenir le plus puissant moyen de l'éducation, du rapprochement des hommes ; c'est le meilleur espoir peut-être de rénovation nationale. Je parle d'un théâtre immensément populaire, d'un théâtre répondant à la pensée du peuple, qui circulerait dans les moindres villages.

Pour fonder ce théâtre, la première chose à faire c'est celle à laquelle les Grecs ne manquaient jamais. Dans le fond de la scène, présents sur leurs autels, étaient les dieux de la patrie. Voilà ce qui manque sur la nôtre, et ce qu'il y faut replacer. Ces dieux sont absents, cachés, voilés, défigurés. Supposons que leur autel se relève, et que tous nous venions l'entourer, qui est-ce qui se souviendra des misérables différences de classes, de riche, de pauvre, de lettré, d'illettré, d'ouvrier, de bourgeois, de paysan ?... Nous sommes tous en France des gens de connaissance, nous nous sommes vus tous à la Fédération, au Camp



de Boulogne devant l'Angleterre, au champ d'Austerlitz...

Messieurs, je ne doute pas que les temps de la rénovation ne soient proches. Je vous en avertis, cette année, vous avez atteint le fond, vous ne descendrez pas. (*Applaudissements.*)

Vous ne pouvez que remonter... Une littérature tout entière doit venir, dont aucune de nos productions ne vous donne une idée, littérature tout autrement forte, jeune et féconde. Je voudrais, Messieurs, dans ce cours, en pressentir quelques caractères. C'est à cela surtout que j'ai pensé.

Non seulement dans la littérature, mais dans la vie, dans l'action, il y a un mouvement immense de tous vers tous, une croisade des hommes à la rencontre des hommes. Voilà ce que j'espère ; j'ai la foi, l'attente d'un grand mouvement social ; je crois que le temps n'en est pas éloigné.

Dans notre prochaine réunion, je chercherai avec vous quel en sera le principal agent, à qui appartient l'initiative et le devoir de faire les premiers pas. Je ne crains pas, au reste, dès cette heure, de vous faire pressentir là-dessus mon opinion. A qui Athènes remit-elle le rôle de médiateur entre les dieux et le peuple ? elle prit *le jeune homme*. De même que l'enfant est le médiateur de la famille, de même *le jeune homme* doit être le médiateur de la cité. (*Applaudissements.*) De même que dans les querelles domestiques, quand le père est d'un côté de la table et la mère de l'autre, c'est l'enfant qui prend la main de l'un et la met dans la main de l'autre... Ainsi, dans la



cité. Voilà ce que vous ferez, car c'est de vous qu'il s'agit.

Tel est l'objet de notre prochaine réunion; j'essaierai de caractériser le rôle du *jeune homme* comme médiateur dans la cité et comme principal agent de la rénovation sociale que nous verrons bientôt.



## DEUXIÈME LEÇON

— 23 décembre 1847. —

### LE JEUNE HOMME ET LE PEUPLE

Le divorce social dans la littérature et dans la langue, commencé dès le Moyen-âge. — La Révolution crée une légende d'unité. — Le cœur doit être accusé du divorce social. (Cette éducation, toutefois, moins mauvaise dans le fond que dans la forme.) — Position triste et isolée de l'étudiant. — Comment le jeune légiste doit interpréter le droit par la vie. — Avantages du jeune médecin, pour étudier la vie morale; souvenir de Savart. — La Salpêtrière et Bicêtre. — Combien le jeune homme peut puiser de vie dans le peuple; souvenir de Mickiewicz (1812). — La grande famille du jeune homme, c'est l'homme de génie et le peuple. — Sens général de cette leçon.

MESSIEURS,

Je vous l'ai dit, le mal du monde est là : il y a un abîme entre vous et le peuple.

Le peuple! est-ce que nous ne sommes pas tous peuple?... J'entends ici par ce mot les trente millions d'hommes, je devrais dire trente-deux, qui n'ont aucune connaissance ni de vos livres, ni de vos journaux, ni de vos théâtres, ni même des lois auxquelles ils obéissent.



Veillez, je vous prie, laisser de côté vos statistiques trompeuses, qui augmentent à volonté le nombre de ceux qui vont aux écoles (que m'importe, s'ils n'apprennent rien?), le nombre de ceux qui, au moment de la conscription, parviennent à simuler une signature!... Messieurs, il y a plus de trente millions d'hommes qui n'ont presque aucun rapport d'esprit avec vous; c'est de là qu'il faut partir. Vous êtes une nation de deux à trois millions d'hommes environ; tâchons qu'il n'en soit pas ainsi.

Si la Presse, les journaux, le théâtre, ces puissants moyens collectifs, ne suffisent pas à réunir les deux peuples divisés, ne faudra-t-il pas y joindre l'action directe, personnelle, les communications orales, la parole chaleureuse et féconde, qui, sans intermédiaire de papier, va tout droit de l'homme à l'homme, du cœur au cœur? Notre confiance excessive dans la grande mécanique moderne nous a fait dédaigner, comme trop simple, trop faible, impuissante, l'action de la parole. Pourtant, nous le voyons, la Presse est impuissante elle-même : le divorce augmente, la brèche s'élargit.

Le lien le plus fort qui soit entre les hommes, *la communauté de la pensée*, n'existe pas dans cette société.

Nulle culture, nulle littérature commune, et nulle volonté d'en avoir. Les lettrés écrivent pour les lettrés; les ouvriers littéraires, dont plusieurs sont très distingués, écrivent dans les formes des lettrés, nullement pour le peuple.

Voyez les Juifs! ils avaient la Bible; ce fut leur unité. Les Grecs! ils avaient Homère; ils s'entendaient



en lui. On dit que les Spartiates et les Athéniens étaient une aristocratie, cela est vrai; mais leurs sujets, la majorité même de leurs esclaves, avaient Homère en commun avec eux, de sorte qu'ils étaient, sous ce rapport, au niveau de leurs maîtres; ils avaient ce que vous n'avez pas, l'unité de pensée. Les Allemands, même aujourd'hui, que vous croyez si divisés, ont une sorte d'unité, vague en apparence, mais profonde, dans leurs légendes populaires, dans Schiller et Weber; ils ont l'unité musicale. Le génie des grands musiciens pénètre dans tous les rangs de la population. Et lorsqu'un prince souverain passe dans un village, et qu'il entend sortir d'une chaumière la voix de Beethoven, il la reconnaît, en suit le rythme, et se met au pas; et, sous ce vrai roi de l'Allemagne, il marche un moment dans l'égalité.

Qu'avez-vous de semblable?

Le divorce social ici date de loin. Dès le douzième siècle, trois langues ont commencé, j'allais dire trois peuples. D'abord, comme partout, l'*Église*, qui s'obstine à parler latin, langue que dès lors on n'entend plus. Puis l'*aristocratie* avec ses longs poèmes, ses romans, sa littérature tout à part. Et cette classe si peu nombreuse, elle appelle sa langue la langue française.

Est-ce bien là la France? c'est, tout au plus, la tête de la France; la France n'en sait rien. Elle est divisée en cent patois... Le patois, mot d'ignorance insolente!... De nos jours, on a su que c'étaient généralement les dialectes d'une langue délicate et savante, où parlèrent les plus subtils des hommes,



les troubadours et les trouvères, ces théologiens de l'amour.

Ainsi, vous avez toujours été vous divisant. L'esprit de spécification qui augmente dans les sciences n'y a pas peu contribué. Et vous allez ainsi jusqu'à la Révolution! Elle vous donne ce qu'aucun peuple du monde n'a encore, une légende d'unité nationale. Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, ni l'Italie, nul peuple n'a une telle légende. Voilà que vous en avez une, c'est un coup du ciel, un miracle. Vous avez une légende, la plus sublime comme idée, qui est la Révolution; la plus héroïque comme fait, qui est l'Empire. Il semble, après cela, que vous allez avoir l'unité; et vous ne l'avez point!

Qui faut-il accuser? Est-ce la faute du cœur? Sommes-nous donc tous ici tellement égoïstes, endurcis, livrés aux jouissances matérielles, à la brutalité de l'intérêt, que, chacun suivant à l'aveugle son sentier de banque, de bourse, de commerce, la patrie nous soit devenue indifférente, que nous ayons perdu tous les sens du cœur!

Messieurs, j'en connais parmi vous, et je crois la même chose de ceux que je ne connais pas, qui emploient leur argent, leur temps, leur vie, à des choses élevées, utiles, charitables. Je ne puis donc accuser en masse indistinctement les classes lettrées, aisées... — Je puis parler de tout cela fort indifféremment, car j'ai traversé plusieurs classes; j'ai quelque sujet de croire que je les ai étudiées toutes. — D'autre part, je vois aussi des gens qui dépensent beaucoup d'argent pour leurs plaisirs (je ne sais si vous en connaissez); ce sont, je le suppose, des gens qui



attendent, qui croient que demain une idée va surgir à l'horizon, et qui, en attendant, se désennuient; en cherchant à se désennuyer, ils s'ennuient encore plus.

Si beaucoup d'hommes se sont isolés, endurcis, telle n'est pas la nature humaine; il faut chercher aux vices du cœur des causes dans l'esprit. L'esprit est en un sens le fond de notre nature; ses jugements mènent le cœur : l'esprit est l'arrière-scène où se meuvent et se tirent les fils qui nous conduisent. Il ne faut donc pas toujours s'en prendre au cœur; les vices du cœur viennent surtout des vices de l'esprit. Et, l'esprit lui-même, qui le fausse surtout, dès son point de départ? La culture tout abstraite que l'on nous donne, cette quantité de formules qui encombrant, énervent la pensée, enfin l'éducation de l'École.

Ce n'est pas volontairement que l'esprit se resserre : des causes très artificielles, spécialement cette culture scolastique, l'ont amené, malgré lui, à prendre ces formes arides, subtiles, qui l'isolent de la vie, l'éloignent de plus en plus du peuple.

Non, ce n'est pas volontairement que nous sommes divisés.

Qui souffre le plus de cet état d'abstraction, de sécheresse, d'isolement? Qui, entre tous, éprouve le besoin de revenir vers les sources de la vie? Je vais vous le dire... mais vous le savez tous : le jeune homme.

Que veut dire *jeune*? Cela veut dire actif, vivant, concret, le contraire de l'abstrait; cela veut dire chaleureux et sanguin, encore entier, spontané de nature, enfin (comme on nous a aussi appelés, nous autres sortir du peuple) *barbare*; ce mot m'a toujours plu. (*Applaudissements.*)



Le pis pour le jeune homme, c'est que, dès le premier âge, il est environné de secours : je parle des jeunes gens des classes auxquelles vous appartenez ; il est environné de secours, de secours accablants. Du moment qu'il a les yeux ouverts, on lui donne des grammaires et des catéchismes, c'est-à-dire des livres de logique et de métaphysique, philosophie des mots, abstraction d'abstractions ; ajoutez-y des abrégés, une Arabie déserte de tables de matières propres à stériliser l'esprit.

Une chose étrange (et que vous savez, du reste, nous en avons tous souffert), une chose triste à dire, c'est que la société pèse en proportion de la faiblesse. Elle pèse de tout son poids sur la femme et sur l'enfant. Et ce qui est bizarre, c'est que l'enfant souffre davantage peut-être dans les classes qu'on appelle heureuses. L'enfant pauvre, prenez-le dans sa pire condition, celui des manufactures, est condamné au mouvement ; l'enfant riche à l'immobilité. Je pourrais citer tel collège où deux heures d'étude sont suivies de deux heures de classe, en tout quatre heures d'immobilité sans interruption. Je dis que, si on considère la mobilité de cet âge, le besoin de mouvement que lui impose la nature, cela est fort au delà des tourments qu'impose à l'enfant pauvre le mouvement perpétuel des manufactures... *Sedet, æternumque sedebit...* C'est le plus terrible supplice que Virgile ait trouvé pour son enfer.

De plus, faites la différence de la manière dont ils sont occupés. L'enfant des manufactures agit et marche, personne ne lui demande compte de sa pensée ; il est libre dans son rêve. L'enfant de nos écoles



n'est nullement libre en ce sens; c'est sa pensée qui est fatiguée, surmenée, supplice intime qu'on ne peut comparer au supplice des jambes. Il est fixé et de corps et d'esprit; fixé dans la grammaire ou le catéchisme, dans l'abstraction, j'allais dire dans l'impossible et l'inaccessible.

Platon, Aristote, arrivaient à peine à trente ans aux choses que nos enfants sont tenus de savoir à douze.

Cette terrible éducation, organisée jadis par les Jésuites, trop docilement suivie par nos collègues, est tout à fait la même chez les prêtres et chez les laïques, qui sont néanmoins plus instruits. Au collège, elle s'adoucit quelque peu vers quatorze ou quinze ans. L'enfant parvenu enfin en seconde, en rhétorique, voit finir ses ennuis; la grammaire s'arrête, la littérature commence; il respire, le voilà sur les genoux de Virgile; il prend une âme : c'est un homme.

Et au moment où il ouvre cette âme, les écoles spéciales le ressaisissent (l'École Polytechnique, l'École de Droit ou toute autre), et le replongent à peine réchauffé, ravivé, dans le Styx de l'abstraction.

En tout ce que j'ai dit plus haut, je n'ai entendu nullement attaquer notre éducation classique. J'en suis le partisan le plus déclaré. Je crois que si nous autres affranchis, réchappés du Moyen-âge, courbés naguère sous son dogme écrasant, serfs hier, hier à quatre pattes, nous n'avions pris dans ces littératures l'attitude des souverains de la pensée, qui sont les Grecs, des souverains de l'action, qui sont les Romains, nous ramperions peut-être encore dans la servilité du Moyen-âge. Voilà à quoi nous sert cette éducation par



l'Antiquité, cette société des grands peuples, qui, chacun dans trois siècles (leur période féconde ne dure guère davantage), ont donné plus d'hommes que tout le monde du Moyen-âge n'a pu en produire en mille ans. Il faut croire qu'il est bon d'étudier ces hommes, ces peuples, je ne dis pas de leur ressembler ; il ne faut point ressembler, mais il faut regarder. Donc, je suis partisan des littératures grecque et romaine, des histoires de la Grèce et de Rome ; cette éducation, à mon avis, est la plus noble éducation.

Je la défends pour le fonds, la substance ; je la blâme quant à la méthode. Il ne faut pas arriver trop tôt à la grammaire ; il ne faut pas arriver à l'histoire résumée, quand on ne sait pas l'histoire du détail. Il faut commencer par le matériel, par le détail circonstancié ; quand on l'a, ce détail, quand on commence à en être embarrassé, quand l'enfant dit : Mais si on me résumait tout cela, si l'on abrégait, si l'on simplifiait?... Alors qu'il vienne un homme qui ait pitié de lui, qui lui donne en présent, pour faveur singulière, une grammaire, un abrégé. Une telle éducation voudrait ainsi des ménagements, des acheminements, des préparations lentes, douces, habiles. J'y reviendrai ailleurs.

Les formules dont on nous surcharge dans tous les genres d'études devraient toujours venir comme aide, comme secours demandé, et tard. Et il ne faut pas s'exagérer leur secours. Elles aident souvent, et souvent font obstacle.

J'ai eu longtemps pour voisins deux jeunes Bretons,



qui s'occupaient de mécanique, et s'étaient fait une machine à marcher. Assis entre deux roues, sur un axe mobile, une légère impulsion leur suffisait pour avancer rapidement. En plaine, rien n'était plus comode; on faisait des lieues comme en songe. Qu'une hauteur se présentât, la machine, loin d'aider, devenait un obstacle, un embarras; au lieu qu'elle portât, il fallait la porter.

Voilà, Messieurs, l'image des formules, celle des hommes qui s'en serviraient toujours, qui n'agiraient qu'au moyen de ces instruments artificiels, sans jamais recourir à l'action naturelle, vivante. Elles servent en plaine, je veux dire dans les cas ordinaires; mais dans une rencontre imprévue, qui demande une activité spontanée, une énergie, un homme, ces instruments, cette habitude d'y recourir toujours, entravent, embarrassent, on en porte le poids.

Revenons. Voilà le jeune homme quitte enfin du collège, appelé aux études spéciales. Le voilà sur le pavé de Paris, installé dans une grande maison, un hôtel, comme on dit, tout seul; il n'a pas de relations, il en formera peut-être, et de mauvaises. Mais pour l'instant il est seul, comme un Robinson dans son île. Il y a eu un moment de repos entre le collège et les écoles, il s'est un peu réchauffé au foyer; il arrive là... Rien que glace et que vide. Cette ville, elle est pleine de vie, de chaleur, de puissance, mais il n'en sait rien; il appelle cela un désert; les hommes y fourmillent, les hommes bienveillants; il l'ignore. Il a une vie seule, abstraite en quelque sorte, et, en face de lui, un livre tout abstrait, ce petit livre, par exemple, que vous connaissez tous, en petits carac-



tères, à la tranche de cinq couleurs. Ici les précédents lui manquent pour comprendre. Rien avant, rien après. Il cherche les commentaires; mais que font ces commentaires? la plupart augmentent les difficultés; ils lui expliquent que, indépendamment de toutes les obscurités qui lui viennent dans l'esprit, il y a une infinité de cas minimes, obscurs, peu connus, qu'il ne rencontrera peut-être jamais dans sa vie; n'importe, les voilà. (*Applaudissements.*)

Messieurs, vous comprenez bien que tout ceci n'est pas contre l'enseignement actuel du droit. Je crois que la méthode abstraite, que la méthode d'analyse, qu'on suit en général, est bonne en elle-même, et il est bien loin de ma pensée de parler contre des hommes spéciaux, profonds dans leur science, sous lesquels je voudrais pouvoir l'étudier. Je veux dire seulement qu'entre l'enseignement élevé qu'ils nous donnent et l'enseignement des collèges dont nous sortons pour arriver à eux, il faudrait un intermédiaire. Il est évident qu'il y a là une lacune, et que le jeune homme qui sort des études littéraires ne peut arriver droit au Code civil.

Il faudrait savoir ce qui est avant, après ce Code; quelle est la société antérieure, et celle que le Code a faite: l'ancienne société, de ses besoins, de ses nécessités, a engendré ce Code. Il faudrait que l'étudiant retrouvât le droit et le réinventât dans les circonstances sociales dont il est le produit. Prenons un exemple dans les lois de la succession.

Quelle était la famille, avant la Révolution? Cette famille, Messieurs, nous en avons une révélation éloquente, profonde, qui aide bien à comprendre nos



lois. Lisez les *Mémoires* de Mirabeau, lisez ses *Lettres* écrites au donjon de Vincennes à son père, souvent plus éloquentes que ses discours de la Révolution. Là, vous verrez la Révolution dans la famille, chose bien plus terrible que la Révolution dans la cité; vous y verrez, quinze ans d'avance, des 92 et des 93, du père contre le fils, du fils contre le père; et vous comprendrez que la première nécessité de la Révolution, c'était le Code civil. C'est du donjon de Vincennes et dans les *Lettres* de Mirabeau que vous verrez de loin venir nos lois de succession; c'est là que vous comprendrez la dureté de la famille antique, fondée comme l'État d'alors, sur le privilège et sur l'injustice.

Notez que les considérants du Code civil vous apprendront peu là-dessus. Ils ont été rédigés d'une plume simple et nette, élégante, mais, aussi, sèche et froide. Les discussions du Code civil sont elles-mêmes insuffisantes; elles ont été rédigées par des hommes éminemment capables, mais des hommes qui sortaient de la Terreur, qui venaient de tirer leur cou de dessous le couteau, et qui étaient restés, malgré leurs grandes facultés, pâles et affaiblis. Ces discussions, toutes belles, admirables qu'elles sont, ne sont pas toujours dignes de la grandeur des choses. Je ne sais pas si c'est la faute de Locré.

Il faut prendre le droit dans ses sources, dans la société, dans la famille d'avant la Révolution; et quand vous avez fait cela, il faut le prendre après, c'est-à-dire dans les résultats qu'il a produits. Ces résultats, Messieurs, où faut-il les chercher pour la succession? Ce n'est pas seulement dans les livres.



Quand vous passez dans la rue, vous voyez souvent étalés à la porte d'une maison, hier fermée, aujourd'hui ouverte, vous voyez là, par terre, des tasses, des assiettes, des meubles, des gravures, etc. C'est une vente après décès. Mais pourquoi cette vente?... Vous regardez, vous remarquez des objets tristement ridicules; et la conclusion ordinaire, c'est que le défunt était un pauvre homme qui n'avait pas beaucoup de sens; c'est la pensée de ceux qui passent, qu'ils achètent ou qu'ils n'achètent pas. Ces meubles qui, dans leur arrangement mutuel, avaient un sens, une harmonie, un ensemble, ils perdent tout, dès que vous les divisez et que vous les mettez là, par terre, dans une confusion baroque, qu'on croirait parfois satirique, si l'on ne savait que le tout est hasard, insouciance du brocanteur.

Quand vous avez regardé cela, vous trouvez la loi bien dure. Comment! voilà par exemple un livre de prières dans lequel cet homme a lu pendant trente ans de suite, voilà telle image qui tous les matins a réveillé sa piété, voilà enfin tel meuble, vieux serviteur qui ne l'a pas quitté. Comment! tout cela traîne dans la boue! L'ennemi est-il là?... Nullement; c'est la loi, dans sa précaution maternelle et compatissante. Il y a un enfant. Eh bien! Messieurs, la loi est si terriblement intéressée pour cet enfant, d'après notre Code, qu'elle va mettre la maison à sac. Voyez-vous! ces meubles-là, à leur place, valaient, que sais-je? Quinze cents francs; ici ils valent quinze francs. La loi met dans la rue le *Saint des Saints* de la famille, elle prostitue la mémoire du défunt au ridicule... Elle s'est dit : « Cet enfant-là a des parents



très proches, il a des frères, des sœurs, des oncles, etc.; tous ces gens-là pourraient bien le voler; mais je suis sa mère... » Et alors elle le ruine.

Ce seul spectacle en dit plus qu'aucun commentaire du Code. Nul livre n'a la force instructive de l'observation et de la vie. Le jeune homme trouvera là la critique du droit actuel qui brise le foyer, et pourquoi tant d'autres pays, voulant à tout prix assurer l'accumulation, l'arrangement, l'unité du foyer, immolent à l'aîné la famille même et la justice. Il aura d'un même coup compris les deux systèmes, et, sans retourner à la barbarie du passé, il cherchera les moyens de remédier à la barbarie présente.

Combien le jeune médecin est mieux placé encore que le jeune légiste pour entrer profondément dans les réalités!

Imaginez l'avantage immense de l'*interne* seul dans un hôpital. Le médecin en chef passe, repasse, il impose, obtient moins de confiance, il a peu de temps pour chaque malade, il n'en connaît aucun : numéro 1, numéro 2, numéro 3, etc. Mais l'*interne*, qui est là, qui a le temps, qui ne sait que faire même quelquefois, l'*interne* peut, s'il a de l'esprit, et surtout s'il a l'air *bon enfant*, confesser ces gens-là, seul vrai moyen de les guérir. Et nous avons tout de suite le rétablissement de la belle unité du Moyen-âge; le médecin devient un confesseur, avec la différence que, au Moyen-âge, ce double personnage était un ignorant.

Nulle position meilleure, à mon sens, pour qui veut pénétrer la vie, que d'être ainsi placé *interne* dans un hôpital.



A ce sujet, une histoire m'a été contée par un de mes plus illustres collègues, M. Savart. L'éminent physicien était d'abord ingénieur de l'école de Mézières, de l'illustre école de Monge, de Clouet (celui qui a trouvé la trempe de l'acier). Moins fortement trempé était l'acier que ces hommes. Entre autres singularités, Clouet se piquait de ne rien porter qui ne fût de lui, c'est à-dire qu'il faisait ses souliers, ses habits, etc. Savart dans la science était de même, il n'employait d'instruments que les siens. Son enseignement au Collège de France était tout d'invention, dans le fonds et dans les moyens. Il construisait exprès des machines ingénieuses qui faisaient voir, toucher : il donnait tous les intermédiaires par où l'invention avait passé, et, par un art profond, replaçait les choses dans leurs précédents, dans leur génération qui fait leur vraie lumière.

Solitaire, abstinent, concentré, il trouvait dans cette concentration une grande force. Nous l'avons vu le dimanche acheter du pain et du fromage, s'enfermer pour ses expériences et ne sortir que le dimanche suivant. Nul homme n'a jamais été plus dur, mais pour lui.

Vers 1812, lorsque tout le monde partait, Savart se fit chirurgien et fut employé comme tel dans un hôpital, au moment de cette terrible débâcle où les blessés de toutes les nations affluaient dans les hôpitaux, les blessés, le typhus, toutes les maladies. Il était là élève sous un médecin voué aux doctrines de ce temps. Un blessé arrive dans le nombre, un Cosaque, grand, fort, de taille herculéenne ; mais il avait une terrible blessure. Le médecin dès le pre-



mier jour espère peu, en tient peu de compte, ordonne la tisane. Le lendemain, le surlendemain, il repasse, le Cosaque baissait visiblement; le médecin disait : « Le numéro 2 va mal. De la tisane! » Le Cosaque allait toujours baissant. Savart se promenait pendant ce temps dans ce vaste hôpital avec un calme d'esprit qui n'étonnera pas ceux qui l'ont connu. Il s'occupait alors d'une traduction de Celse et d'un commentaire de Rabelais. Il allait de long en large et de temps à autre observait le Cosaque qui baissait toujours. Le médecin disait : « Cet homme-là n'en reviendra pas; n'importe, de la tisane! » Savart, qui n'avait rien à faire, se met à regarder le Cosaque. Il voit que c'était un homme admirablement construit, d'une solidité extraordinaire, et il dit : « Ma foi, ce pauvre diable est fort loin du pays des Cosaques; qu'est-ce qu'on pourrait faire pour lui? Il est bien malade, il n'en reviendra pas. Dans son pays, il a toujours bu de l'eau-de-vie, je vais lui en donner, cela lui fera plaisir. » Savart va chercher de mauvaise eau-de-vie, semblable à celle dont boivent les Cosaques. Il lui en donne un peu. Voilà un homme singulièrement remonté; une seule goutte! ce ne pouvait pas être l'eau-de-vie, mais c'était l'eau-de-vie qu'il avait coutume de boire, et apparemment le souvenir du pays. Le médecin vient le lendemain et il dit : « Savart, voyez l'heureux effet des antiphlogistiques; cet homme commence à mieux aller. » Savart, sournoisement, lui donna le lendemain une dose plus forte; à la longue, notre homme guérit.

Je ne conseillerais pas à tout le monde de soigner les blessés avec de l'eau-de-vie. Mais il y avait une



circonstance particulière : d'abord le souvenir de la patrie avait été réveillé puissamment, ensuite le blessé s'était aperçu qu'il n'était pas tout à fait dans un pays ennemi. D'une goutte imperceptible d'eau-de-vie, Savart lui avait rendu à la fois la patrie et l'humanité.

Messieurs, sans avoir jamais été étudiant en médecine, j'ai bien souvent traversé Bicêtre et la Salpêtrière. J'y allais voir un interne, un ami que j'ai perdu. Là, je me suis aperçu combien le jeune médecin pouvait apprendre, en toutes choses morales, s'il en prenait le temps. J'ai vu à la Salpêtrière ce que personne n'a jamais pu sonder : la plaie de la France, le deuil immense, effroyable de nos guerres. C'est de la bouche même des mères qu'il fallait apprendre ces choses. — A tout la même réponse : « J'avais un fils; je ne serais pas là s'il n'était pas mort... » — Aujourd'hui, toujours même histoire. Pourquoi ce fils est-il mort, et comment? Parce qu'il n'y avait pas d'hôpitaux, parce que le régiment n'était pas acclimaté, qu'il allait de Lille à Marseille et de Marseille en Afrique, etc., etc. C'est là qu'on apprend la vie et la mort, mille choses qui ne sont ni dans les livres, ni dans les journaux, nulle part... Notons un mot familier aux anciens, et qui manque chez nous autres modernes : *Orbitas*, qui ne se traduit point.

C'est encore à Bicêtre, par exemple, que vous verriez des choses instructives et touchantes, les vraies ruines de la patrie. Il y a deux ans, ces hommes de Bicêtre, les plus misérables des hommes, ont fait



une souscription pour la Pologne. Une souscription par des mendiants! prise sur leur nourriture!

Quelle profonde révélation on peut tirer souvent de ces hommes au long souvenir, hommes tout à la fois d'instinct, d'expérience, hommes d'action, de travail, de combat!

Notre illustre collègue et ami, Miçkiewicz, m'a conté l'impression singulière qu'il avait eue enfant, lorsqu'en 1812 sont arrivés dans la Lithuanie, où il étudiait, ces masses d'hommes qui revenaient de Moscou, et les rapports que lui, Miçkiewicz, avait eus avec eux. C'était au moment où les grands froids commençaient; les Polonais étaient dans la plus grande inquiétude, dans une attente, une anxiété extraordinaires. On allait chaque matin voir le thermomètre et on s'effrayait de le voir baisser, baisser, baisser. Et puis, voilà que peu à peu on voit arriver des hommes affamés par toutes les routes, déjà couvertes de neige; voilà des hommes, et encore des hommes; tout en est plein : les maisons, les édifices publics, le collège où était alors Miçkiewicz, tout se remplit à la fois. Le froid devenait très vif; on leur fait des feux partout. Dans les salles, dans les corridors, partout, des soldats, des Français. Miçkiewicz, qui avait alors quatorze ans, allait de temps en temps regarder ces fantômes guerriers; on peut dire fantômes, plusieurs d'entre eux avaient marché bien au delà de leurs forces, par une vigueur intérieure que leur aspect n'expliquait pas. Le grand poète vit tout de suite une chose que personne n'a dite : ces vieux soldats ne se couchaient point; la nuit, autour du feu, on les trouvait toujours, la tête sur le coude, à



rêver; ils avaient perdu le sommeil, étant tellement habitués au mal, à la fatigue, tellement désaccoutumés du repos. Ils roulaient en eux cette grande histoire. C'était trop, vous le sentez, pour les mêmes hommes d'avoir commencé en 92, et de se trouver là en 1812; chose excessive, au delà des puissances humaines. Donc, cette histoire leur revenait toujours; ils restaient là, rêveurs, autour du feu.

Le grand poète des *Morts* (c'est le titre du poème de Miçkiewicz), les ayant longtemps contemplés avec une gravité au-dessus de son âge, se hasarda à adresser une question à ces vieillards : « Vous êtes bien âgés; comment donc, à votre âge, êtes-vous sortis de votre pays, encore cette fois, pour venir si loin? » Et alors, ces vieux grenadiers, relevant leurs grandes moustaches blanches, répondaient avec simplicité : « Nous ne pouvions pas le quitter, le laisser aller tout seul. »

Voix profonde de la Grande Armée, sa réponse pour les expéditions excentriques d'Espagne, de Russie : « Nous ne pouvions le laisser aller! » Et le dernier mot est sublime : « Le laisser aller seul! » Ainsi ces vieux soldats ne comptaient pour rien les générations nouvelles, ni les cinquante peuples que Napoléon traînait après lui. Sans eux, Napoléon eût été seul.

Grande réponse, voix profonde du cœur de la France. Plus d'idées, plus de souvenirs du temps du départ, de la Révolution. Mais le cœur survivait, et le sacrifice. C'est le plus précieux trésor de la déroute, qui fut recueilli ainsi, sauvé par un enfant polonais. Et il a gardé ce trésor. C'est là ce qui le soutient à travers tant d'épreuves. Miçkiewicz est resté, par



cette force du souvenir, lorsque la France a tant oublié, il est resté, si j'osais le dire ici, presque plus Français que la France. (*Applaudissements.*)

Vous me direz que ce sont là de rares occasions, qu'il faut des circonstances bien extraordinaires pour qu'il sorte du cœur des hommes des révélations si profondes. Non, Messieurs, je ne le crois pas; les occasions ne sont pas rares; c'est nous qui manquons aux occasions. Tous les jours, pendant que vous êtes là, dans votre chambre, à lire je ne sais quels livres, les histoires de la Révolution, peut-être la mienne, eh bien! je crois que, dans ces moments, vous entendez quelquefois, sans vous en douter, la Révolution, l'Empire qui passent. Je parle de cet homme de soixante ans, davantage peut-être, qui, d'une voix enrouée, crie telle marchandise; qui se lève pour vous avant le jour, pour vous vendre je ne sais quoi... Je vous le dis, c'est la Révolution, l'Empire qui passent, qui continuent, Messieurs, leur marche infatigable. De sorte que, si vous mettez la tête à la croisée, vous trouverez que c'est la chose même que vous croyez lire dans vos livres, et dont les livres vous donnent des images infidèles, c'est la réalité qui subsiste. Ces hommes sont indestructibles; vous les voyez encore, à soixante ou soixante-dix ans, qui courent toutes les rues de Paris et qui font toute espèce de petits commerces. Eh bien! Messieurs, causez un moment avec eux, vous serez étonnés de tout ce qu'il y a d'histoire non écrite : les choses écrites, c'est la moindre partie, et c'est peut-être la moins digne; mais il y a un monde vivant de choses non écrites. Et ce monde vit encore, et il ne vivra



pas demain, car ils s'en vont tous les jours. Ainsi, cet homme, si vous causiez avec lui, et que vous oubliassiez un moment que vous êtes docteur (ou bachelier, n'importe), cet homme vous apprendrait quelque chose qui ne se trouve ni dans l'histoire de l'Empire, ni dans l'histoire de la Révolution. Ils ont tous un trésor de faits, et très riche ; cet homme vous conterait et la grande déroute de l'Empire, et la sienne. Vous apprendriez à connaître les dévouements singuliers qui se rencontrent dans ces hommes de courage et de patience ; vous trouveriez tel grand-père de soixante-dix ans qui soutient ses petits-fils, qui est fort, indestructible ; tous les autres ont passé, ses fils, ses filles, tout cela est mort : il ne reste que le vieillard qui mène la petite voiture, qui conduit l'éventaire, qui crie dans la rue. Et, l'autre jour, quelqu'un entendant crier un de ces hommes, disait : « Mais voyez donc, ce misérable se donne plus de mouvement que s'il s'agissait de gagner la bataille d'Austerlitz ! » C'est qu'il la continue !... Il la continue, je veux dire, par son énergie contre le malheur, par sa puissante et indestructible volonté. (J'ajoute ceci pour une personne qui paraît étonnée, et peut-être n'avait pas compris le sens de cette parole.)

Messieurs, si le jeune homme, loin de sa famille, perdu dans ce vaste Paris, me demande de quels hommes, entre tant d'hommes inconnus, il doit se rapprocher, je réponds sans hésitation : *Des forts, de ceux qui fortifient.* Une culture toute d'abstractions, une éducation subtile et scolastique, ne trempe nullement le caractère, et le monde opposé où elle vous jette ensuite brusquement, ce monde matériel, sen-



suel et vulgaire, va vous achever, si vous n'y prenez garde. Allez chercher la force ! Où ? Près de ceux qui l'ont. Or, elle est en haut et en bas, dans l'homme de génie, dans le peuple. Là, vous trouverez ce qui manque dans la société moyenne, ce dont vous avez surtout besoin, l'énergie morale, la grande volonté, la force pour faire ou pour souffrir. Les *puissants* du génie, ceux qui dominant et créent le temps, les *souffrants*, ceux qui le traversent d'une action courageuse, patiente, ce sont les seuls qui sachent le mystère de la vie. Le monde intermédiaire n'en saura jamais rien, parlant toujours de positif et suivant des chimères, aveuglé chaque jour par le plaisir ou l'intérêt. La réalité sérieuse, la force, sachez-le, n'est pas là.

« Mais ne faut-il pas voir le monde, les salons, former des relations ? Je suis seul à Paris, loin des miens... » Quelle erreur ! Je vous vois ici des pères et des frères. L'homme supérieur est partout le père du jeune homme ; et son frère ? c'est le peuple.

Il faut, Messieurs, que vous rentriez en rapport avec cette grande famille, votre famille naturelle, dont vous ne vous êtes pas fait reconnaître encore. Ne craignez rien : des uns, des autres, vous serez bien reçus. L'homme de génie (je l'ai éprouvé dans ceux que j'ai connus), c'est le plus accessible de tous, le plus communicatif ; il est, je l'ai dit ailleurs, plus peuple que le peuple, plus simple que le simple. Le travailleur, d'autre part, l'homme d'action laborieuse, de rude expérience, quoiqu'il se tienne d'abord réservé, parfois défiant, quand il a quelque peu observé, regardé, il sait bien reconnaître le jeune



homme honnête, simple, de bon cœur, de bonne volonté, et il lui tend la main. Les vieux soldats qui ont vu tant de choses, les vieilles femmes surtout qui sont si pénétrantes, ne s'y trompent jamais.

Quels seraient, Messieurs, les rapports du jeune homme et du peuple? comment leur rapprochement préparerait-il la rénovation sociale à laquelle aspirent tous les cœurs? comment le jeune homme pourrait-il être le *médiateur*, le pacificateur de la Cité? C'était le sujet naturel de cette leçon. L'heure m'oblige de la finir. Et je ne l'ai pas commencée.

On s'étonnera peut-être d'une marche si lente. Entraîné par telle question accessoire, par l'intérêt de tel souvenir, ai-je donc oublié mon sujet? Nullement. Je devais, avant tout, vous montrer le besoin de ce rapprochement dans votre intérêt propre, dans votre situation morale, en vous, jeunes gens qui m'écoutez; je devais prouver qu'élevés ainsi, vous avez besoin du peuple, autant et plus qu'il n'a besoin de vous.

Une éducation tellement artificielle, qui subtilise en nous l'esprit aux dépens des facultés actives, fait de chacun une moitié d'homme, moitié spéculative, qui, pour faire l'homme complet, attend l'autre moitié, la moitié d'instinct et d'action. Le divorce social qui fait deux nations d'une seule, et les rend toutes deux stériles, il apparaît non moins frappant dans l'incomplet, dans l'impuissance de toute âme et de tout esprit.

in  
pa  
pa  
Pe  
per  
for  
cul  
livr  
tous



## TROISIÈME LEÇON

— 30 décembre 1847. —

### L'AVENIR EST DANS LES FAIBLES

L'esprit est commun, le *caractère* est rare. — Se faire peuple. — Du pauvre volontaire : sobriété de Grégoire, de La Tour d'Auvergne. — Personne ne veut l'égalité. — L'inégalité dans la famille même. — Il ne faut pas dire : Ce n'est qu'une femme, un enfant, une classe ignorante, une minorité, etc. — Exemples du monde romain, du monde chrétien, de Napoléon ; son divorce. — De la sagesse des femmes et des enfants. — Les sciences morales prévoient peu l'avenir. — Il faut en écouter la voix, confuse encore, dans les soupirs de ceux qui souffrent et qui montent.

MESSIEURS,

« Il ne faut qu'un *grand caractère*. » C'est ce que m'écrivait, il y a quelques jours, du fond d'une campagne, un jeune homme, un ami, qui s'entretient parfois avec moi par écrit de notre situation morale. Personne n'a le coup d'œil plus juste, parce que personne n'a une âme plus saine. Il vit là gai et fort, tout seul, dans une profonde culture de l'âme, culture originale, populaire et savante, entre les livres et les paysans, paysan lui-même, parlant à tous la langue et les idées de tous, apprenant avec



tous, courant la campagne en sabots, Molière en poche ou Rabelais.

Oui, c'est de *caractère* qu'il s'agit ; l'esprit est secondaire. Il pleut des gens d'esprit ; on ne sait qu'en faire ; comment les occuper, comment s'en délivrer ? Graine féconde qu'on sema pour la fleur ; mais elle a filé, *tracé* partout, rempli tout ; la terre ne donne plus rien de nourrissant, d'utile.

L'esprit abonde et surabonde ; le caractère est rare. Qu'il paraisse véritablement *un caractère, un homme* ; mille choses sont là qui l'attendent, qui sont mûres, en réserve, qui se gardent pour lui. Mille forces dispersées dans la vie, dans la science, se grouperont, dès qu'il viendra un homme, seront siennes, deviendront sa force.

Ici, la pensée de la France n'est pas bien nette encore. Le souvenir de tant de grandes choses, hasardées, réussies, emportées par l'audace, a laissé cette tradition que le *caractère* est tout dans l'énergie ; que l'homme hardi, au jour venu, n'a qu'à se dire le mot fameux : « De l'audace, et encore de l'audace » ; que l'audace vaudra la force.

On se remet ainsi de toute chose à l'inspiration fortuite du courage, au hasard, au miracle. On se dispense de préparer, d'accumuler la force, d'assurer la fortune, de la lier d'avance. Elle ne se laisse pourtant subjuguier et garder qu'à celui qui unit deux choses, la prévoyance et le caractère ; elle est parfois ravie par les audacieux, mais elle n'est fidèle qu'aux forts, aux prévoyants, aux persévérants, à l'homme équilibré de science et d'expérience, d'instinct et de réflexion, de spéculation et d'action.



Celui-là est un homme, il est sage, il est peuple; ces deux choses n'en font qu'une en lui. A lui d'agir et de produire. L'action, la production, sont des manifestations naturelles de cette force équilibrée. Elle est la condition préalable; sans elle rien de puissant dans l'art ni dans la vie.

Or, cette condition, notre éducation ne la donne pas, chacun doit se la faire à soi-même.

Notre éducation n'est qu'une moitié d'éducation; elle s'occupe uniquement de nous transmettre les formules de tout genre où s'est résumée la science; chose utile à coup sûr, mais incomplète; il faudrait voir encore la science sous forme vivante, comme réalité organique et comme vie.

Donc, le jeune homme doit faire ce qu'on ne fait pas pour lui; il doit se faire une *contre*-éducation. *Contre* ici ne veut pas dire *contraire*, mais symétrique, harmoniquement opposée, et qui, dans cette apparente opposition, soit l'interprétation et la lumière de l'autre.

Cette *contre*-éducation, qui seule vivifie l'éducation des livres, des formules, le jeune homme la trouvera surtout (c'est le sens de la dernière leçon) dans l'observation de la vie, sous sa forme la plus instructive, le travail, la douleur. Qu'il porte dans ce vaste monde du travail qui est là près de lui, et dont il se doute si peu, qu'il y porte une étude sympathique, un cœur bienveillant, il en sera payé; il en tirera bien plus qu'il ne peut y porter jamais, la leçon du courage et la patience, les miracles de l'héroïsme obscur, l'infini de la volonté dans l'infini des maux. En présence de pareils spectacles, d'instinct et sans réflexion, il jettera là l'homme du temps, la vie basse et vulgaire, sentira



en lui un autre homme, se vêtira d'une force virile et de l'âme du peuple.

S'il en était ainsi, il arriverait une grande chose : l'unité morale se rétablirait. Unité morale, unité sociale, deux choses toutes voisines et presque identiques. La réconciliation des deux esprits, c'est celle des deux classes de la société.

Jeune homme, soyez peuple de cœur, et le peuple est à vous.

Riche de cœur, de dévouement, abstinent et large à la fois, soyez le pauvre volontaire.

Voulez-vous savoir pourquoi rien ne put faire obstacle aux hommes de la Révolution ? Leur invincible épée fut-elle l'énergie, le courage ? bien d'autres ont été énergiques. Des millions d'esclaves, des Turcs, des Russes, que sais-je ? ont, tout comme les nôtres, accepté et cherché la mort.

Non, s'ils n'ont rien trouvé qui tint devant eux, c'est qu'allant à la rencontre des peuples de la terre, ils portaient un trésor devant qui toute la terre a baissé les yeux, une richesse morale extraordinaire, qui leur fit ignorer ce qu'on croyait les biens du monde.

Un fait ou deux seulement.

Quand le représentant Grégoire, ayant eu la mission d'organiser la Savoie (un royaume), en revint à Paris, il jeta devant sa gouvernante le sac d'argent qu'il avait reçu pour ses dépenses au départ, et le faisant sonner : « Madame Dubois, je rapporte de l'argent à la République. — Mais, comment avez-vous fait ? — Oh ! j'ai mangé du pain. » Madame Dubois était une dame âgée et riche, qui le logeait, le nourrissait ; car Grégoire n'avait rien au monde.



Qui ne sait que La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de la République, l'homme énergique entre tous, qui partit encore à cinquante-sept ans; volontaire pour la troisième fois, vivait de deux sols de lait par jour? — Le duc de Bouillon, son parent, voulait lui donner une terre; mais qu'en aurait-il fait?

Ceci, c'est la légende (légende vraie, historique) des saints de la patrie. — Nous n'en voulons pas tant. C'est moins l'abstinence excessive qui sert au monde que la simplicité de vie et d'habitudes. Celui qui aurait cette simplicité, celui qui, par un sentiment profond de l'égalité, se rapprocherait de la vie pauvre, qui mettrait ainsi d'accord sa foi politique et sa vie, en tirerait, j'ose le dire, une force immense. Niveleur sur lui-même, plein de la joie virile de se placer ainsi dans le réel de la fraternité, il se sentirait riche et plein.

Ici, je ne dois pas dissimuler une chose, un obstacle, et il n'est point autant qu'on croit dans la mollesse de nos cœurs, dans notre éloignement pour l'abstinence et le sacrifice. Non, l'obstacle est plus grave, il est profond; je vais le dire moi-même, sans ménagement ni respect humain.

Qui veut l'égalité? Personne.

J'ai rencontré beaucoup d'amis de la liberté, je n'en ai pas encore rencontré un seul réel, qu'on pût mettre à l'épreuve. Personne ne veut, ne sent l'égalité; pas plus le peuple que les classes riches. Le lettré dit de l'homme du peuple: C'est un ignorant, je le conduirai. Et le peuple dit du lettré: C'est un homme faible, inactif, un *propre à rien*.

Ainsi des deux côtés personne n'a le sentiment de



l'égalité. L'homme du peuple ne sait pas que souvent le lettré, par la culture, concentre en lui l'expérience de bien des hommes du peuple; et, réciproquement, le lettré ne sait pas non plus que cet homme du peuple concentre peut-être en lui l'énergie de bien des lettrés.

Maintenant, Messieurs, dans la famille, examinez vous-mêmes.

N'avez-vous pas vu ce qui arrive lorsque le jeune docteur revient chez lui, et combien tous, le grand-père, la mère, même les frères et sœurs, combien tous ils deviennent peuple en présence de cet aristocrate qui se croit démocrate? (*Applaudissements prolongés.*)

Il est dans la famille l'aristocratie, la monarchie bientôt, le gouvernement; on s'en remet à lui de tout; on le consulte, on le croit; il est savant; il a été à Paris, etc.

Parle-t-il? on se tait; le grand-père, qui a fait les guerres de la Révolution, qui a vu toute la terre, ne souffle mot (*Approbaton.*); le père, homme d'affaires et de travail, ne dit rien non plus; c'est ce jeune homme capable qui conduit la barque, qui trop souvent spéculé et noie tout avec lui. Les autres n'entendaient rien à la spéculation, ils l'ont suivi, les yeux fermés. Voilà les fruits de cette aristocratie dans la famille.

Dès lors, comment voulez-vous, je vous prie, que dans la société nous ne conservions pas des instincts d'aristocratie? Celui qui mène et dédaigne ses frères selon la nature regardera-t-il comme frères cet étranger, ce travailleur, ce pauvre? Sa fraternité spéculative



s'arrête, se déconcerte au premier pas : Un homme ainsi vêtu ! un homme non ganté, etc., etc.

Mais enfin, tout cela, est-ce extérieur. Le cœur n'est-il pas aussi aristocrate ?

On dira bien des lèvres : liberté, égalité, fraternité ; c'est un symbole, un catéchisme ; tout le monde peut le répéter. Les ennemis de l'égalité en disent, tant qu'on veut, les paroles. Ce vieux renard de la diplomatie, Talleyrand, disait lui-même : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire et que Bonaparte, c'est tout le monde. » Tous, ils reconnaissent la supériorité de la raison générale ; tous avouent que l'humanité a plus d'esprit qu'un homme ; mais ce n'est rien de dire cette formule, il faut l'appliquer en particulier ; et là tout disparaît. Ainsi, ce jeune homme dans sa famille dit, en parlant de son jeune frère : Ce n'est qu'un enfant ; de sa sœur : Ce n'est qu'une femme ; ou bien, en montant : Ce n'est qu'un homme ; ou bien : C'est une classe ignorante ; ou bien : Ce n'est qu'une minorité ; et puis, quand on calcule avec lui, il dit : Ce n'est qu'une majorité. Continuons toujours en montant, tel empereur de vingt nations dit : Ce n'est qu'un peuple.

Voilà la contradiction universelle entre la théorie et la pratique.

Le grand intérêt de ce temps, c'est que ce respect spéculatif pour la raison générale passe de la formule à la pratique, du mot à la réalité. Cette généralité que vous acceptez, de quoi se compose-t-elle ? Des individus que vous excluez un à un.

Nous parlions d'un empereur. Eh bien ! élevons-nous plus haut qu'aucun empire, à la hauteur d'un



monde ; voyons comment un monde s'est trouvé de ce mépris des faibles. Le monde romain ferme sur son prétoire, sur ses cent légions, entend quelque chose un matin : « Quel est ce petit bruit?... Ah ! ce sont ces vaincus, ces esclaves, un Virgile, un Térence, un Épictète. Ce sont les chrétiens... Ce ne sont que les esclaves. » Petit bruit, mais l'effet est grand. Ce monde invincible est miné en dessous, rongé comme un vaisseau de ligne qui défiait les tempêtes ; et, un matin, rien n'y tient plus, il va sombrer, mangé qu'il est d'un ver imperceptible... Dites maintenant : Ce ne sont que les esclaves.

Ces esclaves, ces chrétiens, ils triomphent. Maîtres du monde, et du monde de l'esprit, ils tiennent l'intérieur ; d'où viendrait la ruine?... Il y a cependant encore quelques raisonneurs qui, au lieu de recevoir une foi toute faite, veulent s'en *choisir* une. C'est le sens du mot *hérétique*. On brûle, on tue, et les cendres au vent ! Qu'importe ? ce ne sont que quelques hérétiques, une minorité, tuons-la !... Et elle multiplie ; enfin, il faut bien le voir, c'est la majorité, c'est la totalité, car c'est l'esprit humain... Il veut *choisir* sa foi.

Il faut donc bien faire attention, vous le voyez, quand on commence à dire : Ce n'est qu'un homme, ce n'est qu'une classe, ce n'est qu'une femme, ce n'est qu'un enfant.

Messieurs, le plus grand homme du monde était un homme. Or, il eut une femme, et un jour il voulut en changer. Grande douleur, larmes, cris. Il dit : « Ce n'est qu'une femme. » Vous n'avez pas vécu du temps de l'Empire, Messieurs ; mais moi, j'y ai vécu : j'étais



enfant alors. Je vous dirai que c'était un temps où personne ne parlait. L'empereur avait fait toutes choses, vous savez; il changeait l'Europe, supprimait des nations; il jetait la République par la fenêtre. Personne ne parlait; silence profond. Un matin il voulut renvoyer sa femme; tout le monde parla. Voilà dans chaque ménage une discussion qui commence. J'ai entendu cette polémique entre le mari et la femme. L'homme disait : « Elle ne lui donne pas d'enfants. Elle a eu quelques torts. Il eût pu divorcer en revenant d'Égypte. — Mais il ne l'a pas fait, disait la femme. — Pourquoi pas maintenant? L'empereur est tout seul. Ne faut-il pas qu'il se rallie des familles puissantes? son isolement est celui de la France. » — A quoi la femme, sans discuter, répliquait simplement : « N'importe, cela ne lui portera pas bonheur. — Et pourquoi? — Cela ne lui portera pas bonheur. »

L'empereur passa outre. Il dit à Joséphine : « La politique n'a qu'une tête, elle n'a rien au cœur. » Elle insinua pourtant avec timidité que cette tête... pouvait se tromper.

Si Joséphine, si les femmes avaient pu librement parler, elles auraient dit à l'empereur : « Pourquoi allez-vous chercher si loin chez les barbares, en Russie et en Autriche? Gardez votre foyer. Vous avez fait tant de chemin que, pour le mesurer, il ne vous reste plus qu'une seule chose du point de départ. Vous avez biffé les lois, chassé la représentation nationale, brisé la Presse, fait des valets de vos camarades. Què reste-t-il en ce palais? Une femme qui rappelle Bonaparte à Napoléon... Lorsque vous



partez pour la guerre, lorsque, sans la prévenir, vous descendez la nuit, vous la trouvez déjà assise dans votre voiture. Qui sait si dans cette pâle image de la France d'alors, vous n'emmenez pas la victoire?... Vous allez échanger des anneaux d'or avec une fille d'empereur, que ferez-vous de cette bague de fer que Joséphine vous donna au mariage, qui portait écrit : Au destin? »

A ces paroles des femmes, les politiques auraient pu ajouter : Vous vous moquez des idéologues ; rappelez-vous que les idéologues, il y a soixante ans, les deux amis de Voltaire, MM. d'Argenson, sous Louis XV, prirent pour base de leur politique que la France ne devait jamais s'allier, selon la tradition du cardinal Dubois, à l'Angleterre, jamais s'allier, suivant la politique adoptée ensuite par Choiseul, à l'Autriche, que la France était une idée, qu'elle ne devait s'appuyer en Europe que sur une idée créatrice, sur ce qu'elle fonderait elle-même : la République de Pologne, la République d'Italie.

L'empereur n'écouta ni les femmes, ni les politiques. Vous savez les résultats. Il épousa l'Autriche, laissa la Pologne impuissante, et, s'appuyant sur une base si peu sûre, il s'enfonça dans l'inconnu.

Je reviens encore à mon texte. Il ne faut pas dire : Ce n'est qu'une minorité, ce n'est qu'une classe ignorante, ce n'est qu'un homme, une femme, un enfant.

Un enfant ! c'est beaucoup, c'est l'inconnu, l'indéfini, le rêve ; et, par éclairs, c'est la sagesse. Lisez la belle histoire, certainement vraie, de Daniel enfant, réformant les vieillards, les mages de Babylone. Lisez l'histoire de la Pucelle d'Orléans, presque enfant



quand elle apparut; on disait d'abord qu'il fallait la renvoyer à son père, cette petite fille « largement soufflée ». Et elle seule vit le nœud de la situation, qu'il fallait, à travers tout le royaume en armes, mener sacrer le Roi à Reims, et elle l'y mena elle-même.

C'est donc quelque chose qu'un enfant. Qui n'a vu, dans les classes laborieuses, combien l'enfant est souvent au-dessus de l'homme? Il n'est pas encore déformé, abaissé par l'excès du travail. Il est au moins égal au fils du riche. Nous sommes tous égaux à la naissance et à la mort. L'esprit de prudence, de finesse, parfois de ruse, est remarquable dans nos vieux paysans; sauf quelques mots qui paraissent naïfs et souvent aident mieux à tromper, ce sont des diplomates en sabots. Vous savez le proverbe qui établissait cette égalité : « Vieux paysan, vieux courtisan. »

Messieurs, examinons bien l'état de la France aujourd'hui, et voyons, je vous prie, une différence bien saillante entre le ménage riche et le ménage pauvre. Dans le ménage pauvre, malgré quelques brutalités, la femme dirige et gouverne; dans le ménage riche, elle est exclue des affaires. Exceptez de ceci les dames de commerce, classe intermédiaire, extrêmement intelligente, qui manque à toutes les nations, qui ne se trouve qu'en France.

Dans les classes pauvres, la femme gouverne le ménage. Le samedi soir (rien n'est plus curieux et plus intéressant à observer), au moment où la paye arrive, au moment où l'homme fatigué, épuisé, ennuyé, n'aspire qu'à l'oubli, c'est-à-dire à boire, à



ce moment la femme n'oublie pas : elle le suit comme une lionne (il s'agit du pain des sept jours, du pain des enfants) ; quelles que soient ses brutalités, elle ne lâche pas prise ; et, par force ou par caresse, de manière ou d'autre, elle lui prend ce qu'il a, et quand elle le lui a pris, elle lui fait sa part, la lui donne. On peut dire, en général, que la femme pauvre, c'est la providence de la famille. La raison pour laquelle ces classes ont vaincu les malheurs, survécu à travers tant de siècles, c'est l'énergie singulière de la femme pauvre et sa domination dans un ménage rude, orageux, mais où le mari, en général, est soumis par l'intelligence et la volonté. (*Applaudissements.*)

Au contraire, dans les classes riches, la femme est exclue des affaires. Ce n'est pas précisément que le mari le veuille ; mais la complication, l'obscurité des affaires, l'abstraction des lois, les chiffres, le pénible débrouillement des intérêts financiers effraient la femme. Au premier coup d'œil, elle dit : Je ne connais pas cela ; je n'en veux pas ; je ne peux pas, etc. En général, elle a tort ; car derrière ces chiffres, qui sont là comme une haie d'épines devant une porte, une haie qui menace et montre des pointes, derrière ces chiffres, il y a des questions de bon sens, très simples, que les femmes résolvent souvent mieux que les hommes. Pourquoi ? Le voici : C'est que les hommes ont d'avance des systèmes, des partis pris, des orgueils engagés, même des réminiscences d'énergie militaire, bien ridicules dans des affaires de chiffres ; ils veulent livrer une bataille, hasarder quelque chose ; ils hasardent sans hasarder, car ils ne hasardent rien d'eux-



mêmes; ils ne hasardent que le pain de leurs enfants.  
(*Bravos.*)

Je crois que si, dans de tels cas, les femmes surmontaient leur horreur des affaires, si elles regardaient, elles verraient tout de suite, et si elles voyaient, elles exigeraient (quand elles veulent, elles ont plus de volonté que les hommes), elles exigeraient plus de prudence. Je parle avec l'impression profonde et triste de l'année 1847, et des débâcles immenses qui ont eu lieu par l'absence d'une chose qui existait autrefois, qui n'existe plus aujourd'hui : le conseil de famille. Autrefois beaucoup de choses se discutaient en commun, autour de la table du soir; le père, le grand-père, la mère, la femme, tous donnaient leur avis, et il en résultait un ensemble. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Ce n'est pas la faute de l'homme, c'est la faute de la spécialité qui est devenue très étroite, qui, dans les affaires et dans les lois, devient abstraite et difficile. Le résultat, c'est que la femme abdique, c'est que même les grands-parents qui pourtant ont souvent une expérience immense, qui ont vu plus de choses que ceux-ci n'en ont vu et peut-être n'en verront jamais, les grands-parents abdiquent aussi; tout repose alors sur une seule tête, sur un seul homme, jeune, un peu hasardeux, et qui se croit d'ailleurs une forte tête, qui hasarde, et qui perd.

Et dans les affaires politiques, où, pour ne rien dire de plus, nous avons ce triste spectacle de voir les plus sages trainer dans des questions secondaires, s'acharner à telle bagatelle, oublier, négliger ce qui fait la base de tout, croyez-vous que les mères de



famille, si on les eût un moment consultées, n'auraient pas vu tout d'abord une question de cœur et de bon sens, la question préalable à toute politique? Quelle? L'enfant. La providence nationale sur l'enfant, par la crèche, l'asile et l'école. Voilà ce qui précède tout. La nation des hommes se reformera-t-elle? Je ne sais. Mais je crois que les femmes auraient vu mieux que nous que le premier intérêt c'est la nation qu'on peut former encore, le peuple des enfants, que nous négligeons aujourd'hui, et qui demain seront la France.

Il y a soixante ans qu'on l'a dit, Turgot l'a dit : « Avant l'État, la municipalité; et avant la municipalité, il faut organiser l'école; l'enfant, c'est le commencement de toute chose. »

Messieurs, ceux qui ne tiennent pas compte de l'enfant, de la femme, des classes qu'on appelle ignorantes, que j'appelle instinctives, et qui, outre l'instinct, l'inspiration, ont pour elles la dure expérience, ceux-là, dis-je, ne sauront rien de l'avenir.

L'avenir! l'avenir! ce que nous voudrions connaître, ce que nous rêvons, croyons entrevoir parfois dans un jour sombre, et qui nous fuit, nous trompe, rentre encore dans la nuit... A qui donc le demanderai-je?

Le mathématicien me dira froidement : « Quoi de plus simple? construis bien ta formule, qu'elle soit d'abord toute d'éléments identiques, puis, exacte comme calcul : te voilà, pour tous les cas semblables, armé de prescience... »



A quoi le physicien ajoute : « Douter, chercher, pourquoi? La nature procède toujours semblable à elle-même. Le soleil se lève aujourd'hui, il y a des millions à gager qu'il pourra se lever demain. A son défaut, d'autres soleils, un autre système planétaire. »

Mais à l'un, mais à l'autre, le monde moral est forcé de dire : Non.

Non, la formule historique n'est point d'éléments identiques, comme celles d'arithmétique et d'algèbre, elle est mixte, de quantités, qualités, puissances différentes.

Non, le soleil moral, le jour du monde civil, ne luira pas semblable... J'espère bien, je crois bien, et c'est ma ferme foi qu'il nous viendra meilleur.

Le monde physique est le même; il peut **changer** de forme, mais la science qui le poursuit, qui ne lâche pas prise, le rejoint, le retrouve en quantité et en substance, comme l'a dit si bien Lavoisier. Mais le monde moral! oh! Messieurs, quelle grande différence! il est son créateur, et sans cesse il tire des abîmes féconds de sa profonde volonté, de sa puissance infinie d'action, de passion; ce monde, il crée des mondes!

Il ne s'agit donc pas, comme dit le physicien, d'une nature créée<sup>1</sup>, qui procède toujours semblable à soi-même, mais bien d'une nature qui se crée tous les jours, qui se fait tous les jours, d'une puissance mystérieuse, insondable, divine, terrible, qu'on appelle la volonté. Est-ce que vous ne voyez pas que le fleuve du genre humain s'en va s'élargissant, que de siècle



en siècle il reçoit des affluents inconnus? C'est comme dans l'Amérique du Sud, dans ces grandes rivières des Amazones ou de la Plata, qui ont je ne sais combien de lieues de large, on voit de distance en distance arriver des rivières dont personne n'a connu la source. Voilà l'histoire. Calculez maintenant un problème pareil, qui va toujours se compliquant d' $x$  et d'éléments imprévus.

Au moment où je vous parle, il éclôt peut-être, ici même, une volonté; une volonté, si elle est forte, durable, c'est une création.

Voilà ce qui fait la grandeur et le terrible du spectacle : une création incessante.

Spectacle toujours nouveau! A mesure qu'il se fait, l'histoire et la philosophie regardent, enregistrent... Mais quelle serait donc leur audace, si elles affirmaient qu'elles voient déjà ce qui monte à la vie?

On peut dire, dans la petite mesure des probabilités que nous donne notre petite expérience d'hier : Nous serions tentés de croire que la grande expérience de demain ressemblera un peu à celle de la veille. Voilà dans quels termes il faudrait parler.

L'empereur, Messieurs, n'a rien prévu de l'avenir; des hommes antérieurs, et aussi grands au moins, les

1. Ce qu'on dit ici du monde physique est relatif, bien entendu. La création successive est commune aux deux mondes. La nature *inorganique* opère la sienne généralement avec une infinie lenteur. Quant au mouvement créateur de la vie *physiologique*, incessant, comme celui du monde *moral*, il n'en a pas la profonde spontanéité — La spontanéité *morale*, de tous les faits le plus certain pour nous (puisque c'est nous), le plus simple à l'observation, se marque d'ailleurs à deux signes, malheureusement incontestables, qui sont de l'homme, et non de Dieu : Le caprice et le mal.



César, les Alexandre, n'avaient pas prévu davantage. La seconde vue des poètes porte plus loin, mais elle est si confuse ! Voyez Shakespeare, qui a si puissamment vivifié les légendes du Nord, il a eu des lueurs que nous serions tentés d'appeler prophétiques ; nous disons : Oui, cela nous ressemble... Ce n'est pas là pourtant la prophétie.

L'empereur a eu dans certains moments des pressentiments, des inquiétudes vagues ; il sentait sous ses pieds des choses qui s'agitaient, qui n'étaient pas de lui, et il en éprouvait de l'indignation et de la colère ; il lui arriva un jour de dire à quelqu'un : « Que parlez-vous de peuple, de nation ? Un peuple ? un peuple ? je vois un gouvernement, je vois des autorités, je vois une armée... Le reste, grains de sable ! »

Grains de sable ! Sans doute, des atomes ; il est clair que si ces atomes étaient déjà organisés, ce ne serait pas l'avenir, ce serait le présent ; alors, il n'y aurait pas besoin de prévoir, il suffirait de voir. Quand on dit prévoir, il est clair qu'il s'agit d'un monde qui n'est pas organisé encore. Il faut voir dans le monde non organisé ; c'est là la question. Mais si l'on ne voit pas, on peut du moins entendre ; et si l'empereur eût écouté, sur cette mer de sable, pour parler comme lui, il aurait tout au moins entendu ce que nous entendions tous, nous enfants, un soupir !

Je ne fais pas ici le procès aux hommes d'action. Je sais trop bien que, dans ce fracas d'affaires, de batailles, parmi tant de choses qui viennent heurter chaque jour à la porte, on ne peut pas entendre tout. Mais enfin, Messieurs, ce soupir, cette voix indis-



tincte du battement du cœur, c'est du cœur qu'on l'entend. Et quels sont ceux qui entendent? Ce sont ceux qui inclinent l'oreille et le cœur, ceux qui recueillent cette voix basse, qui la consultent, qui s'inquiètent des faibles et des petits; ou plutôt ce sont ceux, pour parler un langage d'homme, qui ne connaissent pas de petits, ni petits ni grands; ceux qui, dans un sentiment profond et vrai de l'égalité, voient comme identiques la raison des uns, l'inspiration des autres; c'est la même chose sous forme différente.

Messieurs, quand nous cherchons ensemble l'avenir, cet avenir qu'aucune science humaine ne donnera, nous savons du moins où il faut prêter l'oreille, et de quel côté. Qui grandit? L'enfant. Qui soupire? La femme. Qui aspire et montera? Le peuple.

C'est là qu'il faut chercher l'avenir.

e  
l  
f  
d  
e  
é  
la  
su  
pr



## SUSPENSION DU COURS

— 2 janvier 1848. —

Le jour même où j'ouvris mon cours, jeudi 16 décembre 1847, je dis, en entrant dans la salle, plus agitée qu'à l'ordinaire : « J'aperçois dans cet auditoire plusieurs personnes intéressées à compromettre le cours. »

Je n'ai pas cru devoir imprimer ce mot dans ma première leçon ; mais huit cents personnes l'ont entendu et peuvent en témoigner.

Je ne doutais nullement que je n'eusse peu de temps encore à enseigner. En mesurant nos progrès dans la réaction, je m'étonnais plutôt que les promesses faites depuis longtemps au parti-prêtre, spécialement depuis 1843, ne fussent point encore accomplies. Dans cette attente, je crus devoir imprimer mon cours, en étendre la publicité, pour ce peu de temps qui restait ; je voulais ensuite qu'il fût bien établi que la suspension, si elle était prononcée, n'aurait aucun prétexte raisonnable.

Il était curieux de savoir comment on s'y prendrait.



Les prétextes, trouvés pour Miçkiewicz et Quinet, ne pouvaient plus servir ici.

On sait que Miçkiewicz, professeur en titre à Lausanne, appelé par la promesse d'un titre définitif à Paris, n'en eut qu'un *provisoire*, sous le prétexte qu'il était étranger. Mais M. Rossi, et bien d'autres, l'étaient au moment de leur nomination. Appel inhospitalier; on invitait l'Homère du Nord au foyer de la France, et, à peine arrivé, on lui disait : « Vous n'êtes point d'ici. » On lui faisait quitter un abri sûr, un asile d'adoption, pour une hôtellerie; on le faisait asseoir sur un siège brisé d'avance.

Quant à Quinet, le procédé fut autre. Pour la première fois depuis trois cents ans, le ministre biffa le programme d'un cours du Collège de France, le programme qui dit en un mot le sens du cours, la tendance et l'esprit. — Or, c'est l'esprit qui faisait peur. L'esprit biffé, on dit au professeur : « Allez maintenant, professez des paroles... »

Le mot d'*institutions* avait fait fermer le cours de Quinet. Le mot d'*union sociale* sonne plus mal encore à certaines oreilles; il devait faire fermer le mien.

Le dimanche 2 janvier 1848, à dix heures du soir, j'appris ma suspension par une lette de M. Letronne, administrateur du Collège de France. L'acte ministériel était remarquable en ceci surtout, que le ministre en déclinait en quelque sorte la responsabilité, disant n'agir qu'*en vertu d'une décision du gouvernement*.

Le lundi soir, j'écrivis à M. l'Administrateur la lettre suivante, que les journaux ont reproduite :



Monsieur l'Administrateur,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez « que M. le ministre de l'instruction publique, en vertu d'une décision du gouvernement, a suspendu mon cours, et qu'en exécution de cet arrêté vous devez fermer la salle ».

Nulle explication du ministre qui motive la décision du gouvernement.

J'en suis réduit aux conjectures sur ce mystère d'en haut. Mes leçons n'ont jamais été plus paisibles. Nul désordre, moi présent, n'a troublé mon cours. Il est sténographié, publié; on peut juger de ses tendances.

Serais-je frappé pour tel acte qui m'est étranger, qui se serait passé avant ou après l'une de mes leçons?

S'il en était ainsi, tout professeur serait placé dans une condition bien misérable et bien précaire, pouvant être accusé, suspendu, au plaisir de ses ennemis.

Par exemple, au moment de l'année où des chaires de mensonge tonnent librement contre la philosophie, le premier émissaire des Jésuites pourrait compromettre et briser la seule chaire retentissante que la philosophie garde encore.

Ou bien, sous les yeux mêmes d'une police nombreuse et très reconnaissable, un jeune homme inconnu ferait impunément telle manifestation que cette police n'eût tolérée nulle part.

Pourquoi chercher ou créer des prétextes? Pourquoi vouloir donner la couleur d'un événement fortuit à ce qui est le dernier terme d'une progression régulière et prévue? De Miçkiewicz à Quinet, et de Quinet à moi, c'est un coup d'État en trois coups.

Miçkiewicz avait allumé un flambeau sur l'Europe, fondé le mariage des peuples civilisés, barbares, de la France et des Slaves. Quinet avait donné la profonde unité des questions littéraires, politiques et religieuses, identiques au foyer de l'âme. Moi, j'avais, dans la chaire de morale et d'histoire, commencé une œuvre morale entre toutes, j'ose le dire, *humaine*, abordé le sujet du temps : *l'unité morale et sociale*, pacifiant, autant qu'il était en moi, la guerre de classes qui nous travaille sourdement, écartant les barrières, plus apparentes que



réelles, qui séparent et rendent hostiles ces classes, dont les intérêts au fond ne sont pas opposés.

Là, j'ai été frappé, je devais l'être. Ce qu'on appelle *Le Système* (à tort, ce n'est qu'une force) n'a vécu, profité que de nos divisions, de la peur insensée que nous avons les uns des autres. Que doit-il craindre? Le rapprochement, la pacification des classes, l'unité. Notre guerre est sa paix, notre paix est sa guerre.

Maintenant, qu'elle soit fermée cette salle, tandis qu'on ouvre des tribunes ou des chaires aux ennemis de la pensée; elle n'en a pas moins enseigné, répandu, par le génie de mes amis, par ma grande et sincère volonté (je me rendrai ce témoignage), un esprit d'unité nouvelle qui ne périra pas demain.

Agréez, etc.

J. MICHELET.

3 janvier 1848.

Profond silence des journaux ministériels. La suspension n'est encore connue du public que par ma réponse à l'Administrateur.

Le haut enseignement ne pouvait être ainsi étranglé silencieusement par ces muets.

Les Écoles firent une protestation modérée, énergique.

Le 6 janvier, quinze cents personnes, étudiants, auditeurs du Collège de France et autres, me firent l'honneur imprévu de venir m'exprimer leurs regrets. Absent ce jour, comme tous les jours (j'étais aux Archives du royaume), je ne pus les recevoir. Je leur adresse la réponse qui suit :



A MES AUDITEURS  
AUX ÉLÈVES DES ÉCOLES

MESSIEURS,

La triple chaire de l'Unité moderne devait être condamnée au silence par les ennemis de l'Unité. La chaire de morale et d'histoire devait spécialement alarmer le jésuitisme politique et religieux.

Quoi de plus contraire à ce que nous voyons que l'enseignement de la morale, de plus séditieux? Et l'histoire?... Ah! l'histoire, rien de plus terrible, Messieurs. Elle montre au miroir du passé des lueurs d'avenir. Et l'on craint l'avenir, on ne veut point d'avenir; on en écarte, tant qu'on peut, ses yeux et sa pensée, « comme si l'on pouvait l'anéantir en n'y pensant pas ».

Nous entrons, Messieurs, dans une époque difficile, époque d'étouffement, de violence, de silence. La parole étouffée, nous nous réfugions dans la Presse; là, nous tiendrons tant qu'il y aura une



Presse. Ce que nous pouvons du moins promettre, c'est que vous y retrouverez le même homme, la même fermeté d'opinion, la même constance.

Vous avez protesté pour l'histoire et pour la morale, Messieurs, je vous en remercie.

Votre manifestation solennelle, l'insigne honneur que vous m'avez fait de venir chez moi, s'adresse à l'homme, je le sais, moins qu'à la question. Les puissants, les anciens du peuple, redoutent la morale historique, et la jeunesse déclare noblement qu'elle la veut, forte, austère, élevée; elle reconnaît qu'un tel enseignement fut selon son cœur.

Eh bien! Messieurs, en mettant la main sur le mien, je le dirai, hardiment, oui, j'en étais digne. Je méritais cet aveu de votre part, sinon par le mérite de mon enseignement, au moins pour deux choses, bien certaines, que je sens en moi : J'aimais la vérité, et je vous aimais.

J'aimais ce grand et noble auditoire, unique au monde pour l'intelligence rapide, qui comprenait toujours au premier mot, souvent d'avance, où la parole semblait à peine nécessaire, où ma pensée, indiquée seulement, me revenait plus vive dans l'éclair du regard.

Que de fois sur cette assemblée j'ai vu passer le souffle de l'esprit, et poindre l'avenir, l'aube du temps qui vient, une France meilleure!...

Que vous rendrai-je, Messieurs, pour ces moments d'espoir, pour les puissances fortifiantes dont vous avez, à votre insu, augmenté ma pensée?... Je vous donnerai ce que j'ai : ma pensée elle-même.

La constante pensée de mon cours pendant dix



ans (1838-1848), je ne l'ai confiée encore à personne, nulle part formulée.

J'ai fondé ce cours d'abord en quatre ans par une forte étude des faits créant, du quatorzième au seizième siècle, la liberté moderne, dont j'allais me servir, la libre vie morale, brisant la vieille autorité, la lourde chape de plomb où elle étouffait l'homme.

Le tout concentré, en esprit, dans un cours philosophique (1842), sur l'idée générale de la vie historique.

Reprenant (1843-45) cette œuvre de guerre et de paix, cette destruction fondatrice, j'ai montré que le Moyen-âge lui-même, quel qu'il fût, n'était nullement le père du mouvement jésuitique, qui s'en dit le fils légitime. — Ayant ainsi deux fois détruit le Faux, détruit en lui, détruit dans sa tradition, j'ai mis la main au Vrai, expliqué l'œuvre de la nouvelle Église religieuse et politique, montré comment elle amenait au dix-huitième siècle son premier essai, la Révolution.

Cette année donc, j'arrivais pour la seconde fois aux conclusions philosophiques. En 1842, Philosophie de l'histoire; en 1848, Philosophie sociale. La première regardant le passé, le couchant; la seconde tournée vers l'aurore.

Tout le cours de cette année roule sur un seul point, le point essentiel : le divorce moral, social, les moyens de réunion.

Divorce bien plus grand qu'on ne croit. Trente millions d'hommes, sur trente-quatre, restent étrangers au mouvement de la pensée commune; les



lettrés font pour les lettrés des livres, des journaux, des drames; c'est comme un cercle enchanté où la petite nation travaille à l'insu de la grande. Il faut franchir le cercle.

Et comment le franchir? par un élan du cœur. — Qui le fera? Celui qui a encore un cœur, le jeune homme surtout, qui, n'étant pas encore le serf de la fortune, met la sienne dans la fortune de la France, dans l'unité de la patrie. — Quels moyens? La parole fraternelle, qui sans intermédiaire, va, chaude et vive, au cœur; et la même parole écrite, un nouveau mouvement littéraire, un large esprit, ni lettré, ni peuple, mais France; des livres écrits pour tous, un théâtre pour tous.

Tel est l'esprit général du cours. La première leçon dit le divorce; — la seconde, que pour y remédier il vous faut, jeunes gens, vous rapprocher du peuple, que vous-mêmes en avez besoin; — la troisième, qu'il faut mettre bas l'orgueil, tenir compte des faibles, ne pas dire : « Ce n'est qu'un enfant, une femme, une classe ignorante, etc. ; » — la quatrième (qui répond à une objection) enseigne que l'extérieur, que la rudesse ou la vulgarité ne doit point arrêter; elle dit ce que c'est que la vulgarité et la vraie distinction, etc.

Voilà jusqu'ici mon enseignement.

Et je continuerai, Messieurs. Toujours, jusqu'à la mort, j'irai versant mon cœur. Je ne vous manquerai jamais. Hors vous, qu'ai-je donc en ce monde? Je n'ai, je ne veux rien de plus.

Je ne vous manquerai point; mais vous me manquerez.



L'inspiration que, chaque semaine, je reprenais en vous, je la perds. Ces rapides, et pourtant si fécondes communications, il faut y renoncer.

Tel pourtant m'anima; tel m'arrêta, m'éclaira, sans s'en apercevoir. Bien des choses, hasardées dans mes livres, se sont rectifiées dans mes cours, mises à leur vraie mesure. Cette critique me manque, celle du sens si droit, si ferme et si fin de la France. Et dans quelle bienveillance je la trouvais en vous...!

Que l'inspiration désormais me manque, ou la critique, vous me lirez encore, Messieurs, et par un indulgent ressouvenir des heures passées ensemble, et par l'étroite communauté d'esprit où nous nous retrouverons toujours dans les voies de la liberté.

J. MICHELET.

7 janvier 1848.



## QUATRIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 6 janvier 1848. —

### IL FAUT VOULOIR L'ÉGALITÉ

Mission du jeune homme comme pacificateur social. De son intervention entre le riche et le pauvre. — La haute distinction morale est de niveau avec toutes les classes. — L'homme supérieur rassure. — De la vulgarité. — De la distinction. — De la distinction anglaise. — De la distinction française. — Du peuple de Paris. — Vulgarité, distinction du peuple de Paris. — Ce peuple, qui vit si peu, conserve une chose fixe : le sentiment national.

MESSIEURS,

Rome confiait volontiers au jeune homme une noble tâche sociale, celle de l'accusation, — la haute accusation politique, la poursuite des grands coupables, qu'on osait à peine attaquer, des préteurs, des proconsuls, des tyrans des provinces. C'était lui supposer non seulement un grand courage, une incorruptible énergie, mais aussi cette inaltérable pureté de caractère qui donne force à l'accusation.

Et moi, Messieurs, je voudrais confier encore au



jeune homme une mission plus haute, celle de la pacification sociale.

C'est qu'apparemment je lui suppose non seulement un ardent amour de justice que nul intérêt n'altère encore, mais aussi, mais surtout, une magnanimité naturelle à décider contre lui-même, une noble balance, inégale, injuste à son propre intérêt.

Qu'on ne vienne pas me dire que nous aurons demain ou après-demain des lois si justes que, tous les droits étant parfaitement égalisés, ajustés, alignés, on n'aura plus que faire de sympathie, de magnanimité; que les hommes seront dispensés d'avoir du cœur, la loi seule en aura pour tous.

Je dirais à cela que notre grand'mère, dont nous devons toujours repasser en nous les exemples, la France de la Révolution, en même temps qu'elle améliorerait les lois (au point que les procès diminuèrent, dit-on, des deux tiers), elle mit cependant à côté des lois, et pour empêcher même qu'on n'eût besoin des lois, un tout petit tribunal d'équité, un simple et bon arbitre, qui tranchât tout d'abord le nœud de la dispute, l'empêchât de faire un procès. Et cet arbitre d'équité, elle le baptisa d'un nom nouveau, d'un nom fait de deux noms, que le Moyen-âge n'aurait jamais compris, jamais associés : *Juge de paix*; la justice, en ces temps, était une guerre.

Eh bien, Messieurs, c'est un juge de paix qu'il nous faut ici, non *civil*, mais *social*, un arbitre volontaire qui se propose aux deux partis, un bienveillant prud'homme, mobile, sans tribunal ni siège, allant des uns aux autres, les faisant s'expliquer, s'entendre, empêchant les malentendus, qui sont tout au moins



la moitié des disputes humaines; la moitié? peut-être le tout.

Mais quoi! si cet arbitre empressé n'était accepté de personne? repoussé du riche, du puissant, endurci dans son égoïsme; repoussé du pauvre, trop fier pour rien vouloir que par justice, et s'obstinant à attendre les lois?

Non, j'ai meilleur espoir. Et d'abord, du côté des riches, des gens aisés, ne remarquions-nous pas, dans notre dernière réunion, l'ascendant, trop grand quelquefois, que le jeune homme prend dans sa famille, au retour surtout des écoles et de la grande ville où il a étudié? comme il est admiré, consulté, cru sans difficulté et sur parole! quelle ferme foi sa mère a en lui! Son père même, qui a vu, fait bien des choses, dans nos temps agités, il ne laisse pas d'avouer que ceux-ci en savent davantage, qu'ils ont une culture bien autrement variée; la moindre teinture des sciences naturelles et physiques, si complètement ignorées de la génération précédente, leurs rapports pratiques avec l'industrie, la vie commune et toutes choses, elle donne au jeune homme un avantage que le père lui-même se p'aît à reconnaître, elle l'habitue à croire, à consulter son fils. Même en toute autre matière, pour peu que le jeune homme ne soit pas trop léger, il deviendra sans peine une autorité dans la famille. — Qu'il l'emploie donc cette autorité et qu'il en fasse un noble usage. Qu'il devienne au foyer, à la table du riche, comme un magistrat pour le pauvre, la voix de la justice dans une bouche irréprochable encore. Qu'il veille la limite, empêche le champ paternel, le champ du fort,



de marcher vers le champ du faible. Qu'il regarde au salaire et le fasse établir, non aux rabais de la concurrence, mais aux besoins de l'homme. Qu'il soigne l'honneur de son père et ne le laisse pas plaider contre le pauvre au tribunal des riches; le prud'homme naturel ici, et le plus juste, parce qu'il est le plus généreux, doit être le fils de la maison.

« Mais l'autre partie, dira-t-on, acceptera-t-elle aisément cet arbitre? » — Je réponds : Oui, s'il le mérite.

Et ce oui, je le prononce résolument et sans hésitation, ayant pour moi les faits. J'ai plusieurs fois observé combien l'alliance est facile entre le jeune homme et le peuple, le jeune homme et le pauvre. Pourquoi? Pour deux raisons, dont le pauvre tient compte, sans se les trop bien expliquer.

Le fils du riche n'est pas un riche, n'est pas propriétaire encore; il est pauvre, relativement; il dépend, il attend; il reçoit, lui aussi, l'étudiant comme un salaire de ses études, plus ou moins, comme il gagne : bien des questions de salaire s'élèvent aussi entre lui et la caisse paternelle.

Autre raison. Sa jeune énergie, la cordialité de son âge, sa facile ouverture de langage et de relations le rapprochent aisément du peuple. Tout à l'heure, il sera concentré, limité par le métier spécial : ce sera un médecin, un avocat, un homme d'affaires; aujourd'hui, c'est un homme. Il s'intéresse encore aux hommes.

Là, pourtant, se présente, il faut le dire, un grave obstacle. La spécialité nous saisit dès l'enfance; nous sommes, de bonne heure, par une éducation subtile,



resserrés dans un langage que nous croyons plus noble, mais qui est, à coup sûr, plus sec et plus abstrait. De là l'embarras du jeune homme, dès qu'il s'adresse aux hommes qui n'ont point ce langage, dès qu'il faut qu'il en parle un autre; il est d'abord gauche, guindé; nulle communication possible. Comme il est fier, dit-on, *c'est un monsieur!* On se défie, on s'éloigne, ou du moins on se ferme; l'homme ainsi en défiance ne laisse plus rien voir qu'une surface insignifiante, volontairement terne et vulgaire. Tout à l'heure vif, original, il met devant lui comme un voile, une barrière opposée au riche, la morne et commune apparence, le langage commun; c'est la classe seulement qu'il montre, ce qui est commun à cette classe, mais vous n'atteindrez jamais l'homme.

Quel remède à cela?

Le plus grand, le meilleur, et pour cela et pour bien d'autres choses, je l'ai dit la dernière fois; ce remède agira pour l'extérieur aussi bien que pour l'âme, pour les communications autant que pour les sentiments. Le voici, ce remède :

Aimez vraiment l'égalité.

En parole, en théorie? Non. En pratique. Ayez-en, dans les moindres choses, minimales en apparence, un culte délicat et profond.

Je sais un homme qui, traversant l'hiver les quartiers indigents, met ses gants dans sa poche.

Voilà justement le remède; mettez vos gants en poche, puis, allez simplement, agissez simplement et parlez en homme à des hommes.

Vos gants, c'est-à-dire le beau langage, l'élégance, la mode, tout le mobilier de la vanité.



« Quoi ! c'est donc la vulgarité que vous nous conseillez ? Vous allez nous dire tout à l'heure qu'il faut, pour l'amour de l'égalité, acheter des habits au Temple et mettre des sabots ? »

Cette objection n'est pas faite, à coup sûr, par ceux qui depuis longtemps s'entendent avec nous dans un même esprit ; ceux-là savent si nous prêchons la barbarie ou la vulgarité, si nous attachons importance aux signes extérieurs, à ces ridicules ostentations de pauvreté.

Ce sont ceux du dehors qui font l'objection. Et à ceux-là, je dis : Vous ne savez donc pas que la très haute distinction est étrangère à toute idée de classes. Le caractère, à un certain degré d'élévation, donne à l'homme ce privilège singulier d'être au niveau de tous, des petits et des grands, au-dessus des plus grands, dans la région où finissent les classes. Nos généraux de la Révolution montèrent là tout à coup ; le peuple, les suivant aux batailles, ne les trouva jamais changés, et pourtant la plus haute aristocratie de l'Europe envia leur noblesse. Dans la fière chevalerie polonaise, la plus orgueilleuse du monde, le premier chevalier, l'héroïque, l'innocent Kosciusko, faisait d'une parole vibrer le dernier paysan. Et, chez nous, la sainte Pucelle, sortant de son village, étonna les princes et les rois de sa noblesse naturelle ; elle parlait, et tous, rois et peuples, écoutaient, entendaient ; c'était la langue de Dieu.

Le langage des grands cœurs dérive d'une divine plénitude où tous peuvent puiser ensemble. Il descend de si haut, que naturellement, doucement, sans effort, sans qu'on s'en aperçoive, il monte comme une eau



qui, cherchant son niveau, se retrouve à la hauteur des monts voisins du ciel. Et, comme tous les cœurs se laissent élever dans ce flot, ils montent, eux aussi, sans deviner qu'ils montent; les voilà tous sublimes, à leur insu, mais simples et dans la paix.

Ne jugez pas pourtant ceci comme un effet de la nature. Non, c'est le miracle de l'homme, l'excellence de la volonté. — La volonté haute, pure et droite, qui est en de tels hommes, ennoblit tout ce qui les approche; il n'y a plus rien devant eux de rude, de vulgaire. Tous, loin d'être déconcertés, se relèvent, se rassurent. L'enfant, le peuple va à eux, les entoure, n'est jamais assez près; il se réchauffe à leur chaleur morale, il sent bien qu'il y a là une chose à lui, au peuple, au genre humain, le foyer de la grâce de Dieu.

Sans parler des purs et saints héros que je nommais tout à l'heure, le génie seul rassure; les hommes de génie ont cela qu'ils donnent confiance. — On sait cet invalide qui se troubla devant Louis XIV; les soldats de la Grande Armée n'étaient nullement troublés devant Napoléon.

Le dirai-je? il m'est difficile de juger favorablement l'homme devant lequel les hommes sont moins hommes, se troublent, sont embarrassés, éprouvent crainte et défiance. A celui qui produit une telle impression, il manque certainement une force morale; les forts sont ceux qui fortifient. La punition de celui qui impose, déconcerte, inspire défiance, c'est de ne rien voir dans les hommes, de les trouver vulgaires, stériles. Il se détourne avec dégoût, se confirme dans son aristocratie, dans sa noble impuissance.



Un jeune homme, distingué pourtant, un étranger, on le voit à sa lettre qui témoigne d'une forte culture allemande, m'écrit qu'il a causé avec des hommes du peuple, qu'il n'en a rien tiré, que pour découvrir l'originalité populaire, le génie qui leur était propre, il lui eût fallu du génie. « Il m'a paru, dit-il, qu'ils parlent une langue toute faite, une langue commune, comme ils s'habillent chez les revendeurs, sans trop regarder si ces vieux habits iront à leur taille. Comment pourraient-ils se créer un langage? c'est la chose la plus difficile. L'Antiquité, pour une telle création, ne veut pas moins qu'un Dieu. »

Il y en a un ici, seulement il faut savoir l'observer, le saisir dans ses créations soudaines. Ce Dieu, c'est la Nécessité, la souffrance, qui, dans les natures énergiques, ne se résout pas en molles plaintes, en larmes, mais éclate en voix vives et parfois vraiment inspirées. Ces clous, ces coins de fer, dont les Anciens arment la Nécessité, ils ont cette vertu de faire jaillir des pensées, des paroles originales et neuves de la tête et du cœur des hommes.

Cette rude inspiration varie tout à fait d'homme à homme, autant que la souffrance; sous formes analogues, il y a ici, pour qui sait regarder, des différences infinies. Ce que nous y trouvons de bas ne vient nullement, comme le croit l'auteur de la lettre, d'imitation servile; au contraire, d'un effort continu d'individualité, d'une recherche d'énergie, dont l'expression n'est pas toujours heureuse. Leur langue, en pleine paix, est celle d'un combat; pourquoi s'en étonner? Ils ont bien plus présent que nous le sentiment de nos grandes guerres, et leur vie de



souffrances et d'efforts, leur vie précaire et toujours en péril, est une guerre contre la fortune.

Pour savoir ce que c'est que la *vulgarité*, il faudrait rien s'entendre sur l'idée opposée, la *distinction*, la haute et noble règle d'après laquelle on prononce l'anathème : *vulgaire, trivial, commun*. Mot terrible, funeste en ce pays; meurtrier, car une chose commune, une classe commune, une personne commune, n'inspire plus aucun intérêt.

Le mot *distinction* d'abord est tout moderne, étranger aux anciennes, aux véritables aristocraties. Il s'applique aux signes variables, sur lesquels une société nouvelle et fort mêlée prétend reconnaître les siens.

Si nous voulons pourtant appliquer ce mot à l'ancienne France, qui ne le connut pas, nous dirons que la *distinction* française était légère, causeuse, parfois impertinente. — La *distinction* anglaise, que la France imite gauchement de nos jours, est taciturne, raide, insolente.

Imitation peu sensée, pour le dire en passant, dans une situation tout autre. La taciturnité anglaise, ce singulier serrement de mâchoires, est une maladie assez moderne, inconnue aux Anglais de Shakespeare. Elle commence au puritanisme, se fortifie sous la pesante influence d'un monde de plomb (voyez l'insupportable famille de Clarisse Harlowe); enfin, elle va à merveille au nouveau gentleman, le fils de l'enrichi, le petit-fils du nabab, du marchand, qui, se lançant dans le haut monde, a trouvé dignité, sûreté, à ne rien dire; ses anciens, d'un degré, ne daignent lui rien dire non plus.



Pour revenir, nos grands seigneurs de France ne craignaient nullement de se compromettre en causant avec tout le monde. Ils n'étaient pas si loin qu'on croit du paysan. Le plus haut langage de cour au dix-septième siècle, ne différait pas essentiellement de celui des campagnes, en certaines provinces, par exemple en Touraine. Le Tourangeau parlait Rabelais ou Marguerite de Valois ; le seigneur parlait Sévigné. Au total, c'étaient deux Français, et n'eût été l'intendant, l'homme d'affaires qui se mettait entre eux, ils auraient pu s'entendre.

Ici, dans notre France améliorée, libérale, constitutionnelle, ce n'est plus cela : ce sont deux nations. Le seigneur actuel, émigré, ou fils d'émigré (membre du Jockey-Club), banquier, fils de banquier, qui a maison à Londres, — tranchons le mot, un Anglais, dans son habit anglais, sa politique anglaise, veut, par philanthropie ou curiosité, veut savoir un matin *ce que c'est que le peuple*. Ce peuple, c'est un Français, que l'honorable philanthrope, avec son habit étranger, son langage bâtard, ne rassure pas beaucoup. Il s'en défie, l'observe. La conversation n'est pas longue : le Français dit en lui-même : « C'est du 1815. » Et l'autre dit : « *Vulgaire !* »

Le *manteau lord Byron* est une mode passée depuis longtemps, et pourtant il en reste. Il est des jeunes gens arriérés qui, sur ce grand modèle, mettraient volontiers la haute distinction dans l'insociabilité anglaise, sans savoir que celle de Byron fut sa parfaite incompatibilité avec l'Angleterre même.

La France, le pays de la grâce, la France, qui, dans plusieurs de ses races du Midi, est l'élégance même,



qui d'ailleurs offre au moins, par-dessus tous les peuples, la vigueur, la prestesse, l'attitude guerrière, la vraie grâce de l'homme, — accepte, tête basse, le reproche de *vulgarité*, et s'en va chercher l'élégance au pays des marchands et dans la raideur méthodiste.

La *vulgarité*! ce texte ordinaire où l'étranger triomphe, se répand avec complaisance, lui est suggéré presque toujours par ses observations superficielles dans les rues de Paris. — Il juge Paris comme une ville, une population identique. Mais Paris, c'est l'Europe, c'est le monde, c'est une initiation, où tout passe, où tout vient se transformer. Indépendamment des quarante, cinquante mille voyageurs, qui y font un séjour temporaire, il y a cent et tant de mille étrangers établis et domiciliés; quatre-vingt mille Allemands entre autres, je ne sais combien de mille Savoyards, Piémontais. Puis les réfugiés. — L'Anglais, l'Allemand observateur, les fait tous Parisiens; il trouve que le type est varié ici, mais vulgaire au total; voyez celui qui passe... c'est un tailleur anglais, un bottier allemand.

Il faut songer que parmi les Français venus de nos provinces, par une émigration durable ou périodique, Auvergnats, Limousins, etc., beaucoup perdent l'originalité provinciale, sans prendre encore l'esprit du centre; ils restent, au milieu, flottants, bâtards, sans caractère. — Les Méridionaux, dès qu'une fois ils ont *dé-gasconné*, s'assimilent très vite au centre, trop vite quelquefois, perdant, par un changement immédiat, beaucoup de gentillesse, d'originalité.

Les fils des provinciaux établis à Paris (ces fils font



peut-être un tiers de la population) n'ont plus l'accent de la province, mais en gardent le type. Pour être nés à Paris, on ne peut dire que ce soient là de vrais, de purs Parisiens. — Ceux-ci font-ils la moitié de la population totale? C'est beaucoup. J'ai bien de la peine à le croire. Il faut beaucoup d'observation, une très complète connaissance des provincialités françaises, pour en faire la distinction.

Et entre les vrais Parisiens, combien de différences! Notons les deux extrêmes: une bourgeoisie assez fixe, ancienne (qui connaît le père de son grand-père); et un peuple indigent, le plus éphémère, dans sa durée moyenne, qui soit peut-être au monde. Il faut vivre dans les quartiers pauvres pour savoir avec quelle rapidité ce peuple est renouvelé. La naissance, la mort sont là, incessantes et rapides; chimie terrible, où la vie ne compose que pour décomposer. On a à peine le courage de leur reprocher rien, dans ce moment imperceptible qu'ils vivent entre le matin et le soir. Pauvre rivière qui va si vite! j'accuse un flot... il est disparu.

Ce fleuve vivant, dirai-je cette population? va fuyant, s'écoulant sous une triple action de mort: variabilité du travail, chômage et jeûne, — corruption (souvent involontaire, résultat fatal de l'abandon), — enfin et surtout la falsification meurtrière des denrées, l'empoisonnement quotidien.

Ce qui étonne, c'est que, dans ce passage rapide, l'homme (si tant est qu'il arrive là) a pourtant un caractère. Il ne faut pas le flatter, comme on a fait, en faire un poème, une idylle. Celui qui arrive à vingt ans dans tel quartier, à coup sûr, est un homme



laid; il a passé par de terribles épreuves; s'il vit, c'est qu'il vit de l'esprit. De là, l'éclair des yeux dans ces tristes visages, la parole amusante et vive, l'audace, une sobriété merveilleuse. Nullement alourdis par la mauvaise nourriture, comme sont l'Auvergnat, le Limousin, qui valent mieux sous d'autres rapports.

Ils ne jugent pas toujours très bien des choses, mais des hommes à merveille. Ils les pénètrent de part en part, au premier coup d'œil, les classent, les jugent, sans appel, et très bien. Avec cette intelligence, ils ont en général plus de douceur qu'on n'attendrait de leur misère, de leur vie immorale et abandonnée. Dans les grandes effusions de sang, les massacres historiques qui ont eu lieu ici, Paris a eu très peu de part; ces fureurs en général furent celles d'autres hommes, venus d'ailleurs, plus rudes, plus violents, tels ou tels du Midi. Ceux-ci, les montagnards surtout, sont souvent des barbares; ils ne volent jamais le prochain, mais parfois ils le tuent; les batteries à mort qu'ils ont entre eux font souvent horreur aux Parisiens.

Ce qui m'étonne surtout et m'intéresse dans cette population infortunée, mobile, fugitive, sous le souffle de la mort, c'est qu'une chose y est fixe, Messieurs. — Et laquelle? L'industrie? non, ils vivent en bohèmes. Mais au moins le deuil des frères, des fils qu'ils perdent tous les jours? bien moins qu'on ne croirait: les misères de chaque jour rendent peut-être moins sensible, et le deuil qui succède si vite au deuil en émousse l'effet.

Non, une seule chose est fixe en cette onde vivante, en ce creuset mobile, où passe et repasse la mort.



Messieurs, c'est justement ce qui flotte et varie dans nos classes supérieures : le sentiment de la France. Il est là, à l'état de nature et d'instinct, inné, aveugle, indestructible. Vous obtiendriez plutôt du loup et du renard d'oublier l'instinct de la proie.

Je sais cela, Messieurs, et voilà pourquoi ces quartiers, tristes pour d'autres et repoussants, n'ont rien de tel pour moi. D'autres évitent, se détournent, prennent un plus long chemin. Et moi, je les traverse. Telle laideur, morale ou physique, me choque moins. Je pense en moi, je sais que, en cette rivière trouble, la France, la Patrie, pourtant coule à pleins bords.

L'autre jour (j'allais aux Archives), plongeant du Panthéon dans les rues basses, humides et sombres, sur lesquelles surplombe l'École Polytechnique, dans cette vallée d'enfer qui descend à la rue Saint-Victor, je roulais en moi tout cela. Il y a là des rues auprès desquelles la rue Mouffetard est aristocratie. Le soleil est aristocrate; il n'y descend jamais.

Eh bien, Messieurs, passant, j'entends un petit dialogue; pauvre chose, direz-vous, indigne de vous arrêter; mais moi je m'arrêtai, du moins je ralentis le pas. Les interlocuteurs étaient une vieille femme qui venait d'acheter du charbon, des légumes; d'autre part, un homme, dirai-je jeune? ou vieux? hélas! un homme, il avait vingt ou vingt-cinq ans (en ces quartiers c'est tard). Voyant ce que portait la vieille, ces apprêts d'un festin inusité et disproportionné à leur régime ordinaire, il dit avec admiration spirituelle : « Quoi donc? mère (une telle), *la Patrie est en danger?* »



Ainsi, dans ce quartier oublié, ignoré de Paris, la grande chose par quoi la France est la France, le départ de 92, est un proverbe encore !

Ce proverbe, où vit-il ailleurs ? Allez demander à la Bourse, à la Chaussée-d'Antin, disons mieux, à la ville entière.

Grand jour ! sublime jour, de mémoire éternelle, où, le drapeau déployé sur nos places, le canon tirant de moment en moment, ces paroles solennelles furent dites et promulguées : « *La Patrie en danger* appelle ses enfants !... » Et quand elles furent dites, six cent mille hommes étaient inscrits !

Pour la guerre ? Non, c'est là la gloire unique de la France. Inscrits pour la délivrance, la paix universelle, inscrits pour le salut du monde.

Et qu'est-ce donc que nous avons eu de grand depuis lors ?... L'Empire ? Certes, l'Empire fut grand, mais l'Empire, de Madrid à Moscou, est secondaire auprès.

Que le paysan s'en souvienne, que la légende nationale lui soit enfoncée dans le cœur, je le crois bien, je le savais, je n'en suis nullement étonné. Ici, grand Dieu ! c'est autre chose. Ce sont ceux qui ne vivent pas, qui ne durent pas, qui meurent, ce sont eux qui se souviennent. Et nous, heureux, paisibles, à qui tous les moyens de souvenir abondent, c'est nous qui oublions.

Je rentrai humilié et le cœur plein de larmes.

Ah ! pauvres quartiers de Paris, qui osera jamais vous dire *vulgaires*, quand vous avez, dans votre effroyable et meurtrière mobilité, conservé et tenu ferme l'immuable trésor de la France ? — Et nous,



*distingués, non vulgaires*, nous allons imitant, copiant, mendiant par l'Europe, dans notre indigence de cœur. Européens! cosmopolites! humanitaires! etc. Nous pouvons nous vanter ainsi!... Tant il est vrai que nous n'avons rien de propre, d'original en nous, et que nous sommes un néant...



## CINQUIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 13 janvier 1848. —

### DANGERS DE LA DISPERSION D'ESPRIT

Où est l'obstacle du jeune homme? Dans la famille? Dans la société? En lui-même? Il est principalement dans le découragement et la dissipation. — Géricault vers 1823. Il avait résisté à la réaction de l'époque. Son découragement, son isolement, sa mort, 1824. Il eût dû se raviver aux sources sociales, descendre dans le peuple. — La création nouvelle demande que l'on concilie la solitude et la société.

« Ces conseils de mêler l'observation à l'étude, les hommes aux livres, de voir de près les réalités, sont vraiment excellents — pour moi, non, mais pour mon voisin. Ils vont tout à fait à un tel, mon camarade; ils semblent écrits à son adresse; c'est un jeune homme riche, qui a du temps, du loisir, il ne sait qu'en faire. Moi, je suis pauvre, Monsieur, et très pressé. Vous ignorez peut-être que la plupart d'entre nous sont vraiment malaisés. Nos familles sont d'une économie! On nous presse, on nous dit (mon père encore m'écrivait ce matin) : « Hâte-toi donc, avance,



brusque ton examen... Fais parler à l'examineur. Tu épuises ta famille, tu t'amuses, et nous, nous jeûnons. Qu'as-tu à faire de tel cours qui ne sert point à ta carrière? Ce n'est pas de science aujourd'hui qu'il s'agit; tu n'es pas étudiant pour cela, mais pour prendre tes grades; tu reviendras toujours bien à la science... Vite des grades! une place! la concurrence est grande; il faut, dès maintenant, aviser, combiner, plaire à Monsieur un tel... Pourquoi ne vas-tu pas voir notre député? »

Ce n'est pas tout, la mère écrit : « Mon fils, mon fils, tes dépenses à Paris sont cause que nous ne marions pas ta sœur; les cinquante mille francs dont tu manges la rente sont justement l'appoint nécessaire à sa dot; on n'en veut pas à moins. Hâte-toi et prends le chemin le plus court. Vois le député, si tu veux, mais plutôt, mais surtout va voir M. l'évêque qui est à Paris, M. l'abbé... Voilà un homme, celui-là, pour les jeunes gens. Il est si bon!... Il a placé un tel, marié un tel, ton ancien camarade; mais aussi c'est un bon sujet. Que te demande-t-on? rien que de remplir tes devoirs, sauver ton âme en faisant ta fortune. Forme de bonnes relations; entre dans telle conférence si parfaitement composée. » — Dans la lettre suivante, la conférence ne suffit pas, il faut la confrérie.

Eh bien! moi, je dis aux familles : « Respectez vos enfants!... Ruinez-les, si vous voulez, mais ne ruinez pas leur caractère et leur honneur. Femme pieuse, croyez-vous donc sauver une âme en étouffant la conscience?... Étouffement paisible, il est vrai, sans scandale, avec transition, ménagement, sans brusque



apostasie... N'importe ! Cette douce méthode n'en portera pas moins ses fruits. L'intérêt une fois bien établi comme dieu dans son cœur, vous verrez comme vos leçons retomberont sur vous. « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Or, son « dieu », c'est l'argent, il lui obéira, vous-même l'avez voulu ainsi. Jusqu'ici, c'était un fils ; grâce à vous, c'est un héritier, un homme qui attend ; *il a des espérances*, disent les mères, et c'est parce qu'il *espère* dans la mort qu'elles le souhaitent pour leurs filles.

Mais les parents insistent : « Nous ne sommes pas riches, nous sommes pressés. » Réfléchissez donc alors dès le commencement ; sachez bien ce que vous voulez. Si vous êtes pressés, il ne faut pas prendre le long chemin, la longue éducation classique ; il faut, à quatorze ans, mettre votre fils dans la vie, dans la pratique et les affaires, dans un comptoir, sur un vaisseau, n'importe ; il verra, il saura. Les deux éducations sont bonnes. Les affaires, les voyages, l'observation personnelle, valent la haute culture et la font désirer. Bonaparte part des livres, de l'école de Brienne et va à l'action. Hoche part de l'action et, par le progrès naturel d'un bon esprit, cherche les livres : il lisait Condillac à l'armée de Vendée.

Cela dit aux familles, je dis aux jeunes gens : Il y a une autorité supérieure à toutes, c'est celle de l'honneur. Sachez mourir de faim. C'est le premier des arts, puisqu'il donne la liberté de l'âme. Vous dépendez de vos familles, à la bonne heure ; mais dites-moi franchement, est-ce bien uniquement par obéissance naturelle et respect filial ? Les embarras d'argent n'y sont-ils pas pour quelque chose ? Les



conseils maternels ne sont-ils pas dorés de quelque supplément secret de pension? Ces choses-là ne sont point inouïes.

Si la famille voit le jeune homme sérieux, studieux, économe, elle ne lui écrit pas de choses honteuses. Si vraiment elle espère un homme, elle recule devant sa destinée, elle la réserve, la respecte, hésite à l'entamer; elle s'arracherait plutôt le dernier morceau de pain. J'ai vu, dans les pères les moins dignes, cette religion paternelle; ils ménageaient leurs fils, comme leur expiation, leur réhabilitation future.

« Où donc, dit le jeune homme, prendrai-je de l'argent? » Où? dans une caisse secrète qu'a tout homme, même le plus pauvre. Une caisse, une ressource, celle qui manque le moins. Et quelle ressource? La voici : Tout homme a *un vice* (tel les femmes, tel le jeu, tel l'orgueil, tous aujourd'hui la vanité de la toilette, etc., etc.); ce vice est un rude créancier qui se plaint toujours, qui exige, rançonne... Eh bien, faites-le taire, dites-lui qu'il attende, rançonnez-le à votre tour.

Mais quoi! dira quelqu'un, si tout homme a un vice, qui a droit de parler morale? — Tous, Monsieur! ceux mêmes qui pèchent. Ceux-là, c'est tout le monde. Continuons donc de prêcher entre nous. Si nous attendions pour cela qu'il nous vînt sur terre un homme impeccable, il faudrait bien longtemps attendre, attendre un autre ciel, un autre globe. Et ce globe serait-il meilleur?

Revenons. Nous accusons toujours l'extérieur, ce qui n'est pas nous, tel la famille, tel la société. Avec raison en général. Ce n'est pas tout pourtant. Si nous



nous accusions nous-mêmes, ne serions-nous pas souvent encore plus près du vrai?

Le jeune homme se lève, déjeune, lit les journaux : procès affreux, honteux ; corruption privée et publique ; il s'étonne, s'indigne... Et lui, que fera-t-il le soir ?

Il a trois choses en vue, il faut choisir : la bibliothèque ouverte le soir, — tel bal plus ou moins bien famé, — enfin ce salon politique influent où on l'envoie flatter, renier sa pensée.

La corruption l'indignait le matin ; le soir l'indignait-elle ?

Le journal lui dit tous les jours : « *La France est bien malade, la société bien mal organisée, etc., etc.* » Rien de plus évident ; seulement il faut qu'il ajoute : « Et chaque membre de cette société représente trop fidèlement en lui cette mauvaise organisation générale ; elle est mauvaise en tous, elle est mauvaise en moi. — *La société en haut est corruptrice... Et corrompible en bas. Cette pluie de hontes tombe en un terrain fort peu rebelle, et très bien préparé. — Plus d'équilibre des pouvoirs... Et c'est comme chez moi ; mes puissances, mes facultés morales, mes passions se battent entre elles ou se subordonnent à tel vice ; mon émeute intérieure tourne à la tyrannie, qui ramène l'émeute ; violente alternative qui ne promet rien que la mort. »*

La mort, qu'est-ce que c'est ?

Point d'étudiant de première année qui, aux premières dissections, ne débâte en lui cette thèse, tout bas, tout haut... Ses anciens se moquent de lui.

Moi, je ne me moque point, et je lui dis : Quoi que



puisse être la mort en soi, je puis vous dire quel est le vrai sentiment de la mort.

Vous y avez goûté, quand le lendemain du bal, las et la bourse vide, l'âme fanée, la tête affaiblie, vous ne vous sentez aimer rien, ni repos, ni travail, ni passé, ni avenir. Cela est de la mort, et peut-être encore pis.

Un homme mort, sur la table de votre amphithéâtre (à consulter les yeux seulement et le phénomène physique), c'est un homme qui va aux éléments, laisse disperser ses molécules, qui, dans une impuissance définitive d'attraction, d'agrégation, perd l'unité du corps.

Il est des morts vivants : tel homme, telle société ; morts, c'est-à-dire, divisés, dispersés, en qui l'attraction mutuelle des parties à péri.

Seulement, quand la société est telle, c'est que tels sont ses membres. Ne dites pas seulement : « La France est divisée. » — Dites aussi : « Je suis divisé et dispersé en moi ; je laisse aller aux quatre vents du monde mes puissances et mon unité ; je ne me reste pas, je ne garde nulle force attractive qui me rattache aux autres. » Oh ! s'il y avait un homme entier de toutes ses puissances, fort de toutes ses attractions, la masse des atomes flottants irait tourbillonnant autour de lui et, s'agrégeant les uns aux autres, ce tourbillon ferait un monde !

Qu'est-ce qui augmente en France ? est-ce l'union ou la division ! est-ce la vie ? est-ce la mort ?

Formidable question, qui contient toute la destinée.

Le statisticien me répond, satisfait, que la production



augmente... Celle des choses, non celle des hommes, des âmes, des caractères; le *capital moral* n'augmente nullement.

Tout ce que la France a de génies est vieux ou vieillissant, — et personne derrière. — Vous pouvez vous dire ceci, en partant pour le bal : « La France baisse, elle vieillit; la vie diminue et la mort augmente... Et moi aussi, j'augmenterai la mort... »

Tout ceci n'est pas tant fictif que vous croyez, mais pris sur la nature. Un triste dialogue, en ce sens, eut lieu, vers 1823, à la porte du bal de l'Opéra, entre un de mes amis, homme du monde, artiste infiniment spirituel, et un jeune homme, un grand homme, frappé au cœur, qui semblait chercher dans le plaisir l'accélération de la mort. Je parle du premier peintre de ce siècle, de l'infortuné Géricault.

Mon ami le rencontra fort triste parmi cette foule joyeuse, les femmes parées, les voitures, les lumières; grande toilette, gants jaunes, mais déjà bien changé. La douceur infinie de son puissant regard avait fait place à l'expression âpre du terrible masque que vous avez tous admiré. C'était toujours le génie, mais non plus l'expression de la force, celle plutôt d'une mortelle ardeur pour saisir ce monde fugitif, et, dans une orbite profondément creusée, l'œil sauvage du faucon.

Mon ami qui l'aimait, qui voyait en lui la France et l'art dans leur plus haute expression, essaya de l'arrêter là, pria et supplia... En vain. Triste, sombre, il alla s'engouffrer au brillant tourbillon.

Il est mort, vous le savez, cette année 1824, aunée même où mourut Byron, à deux mois de distance.



Deux grands poètes de la mort ! Byron dit celle de l'Angleterre, qui se croyait victorieuse ; Géricault peignit le naufrage de la France, ce radeau sans espoir, où elle flottait, faisant signe aux vagues, au vide, ne voyant nul secours... Et Géricault aussi n'a vu rien venir, et il s'est laissé glisser du radeau.

Ce génie, extraordinairement ferme et sévère, du premier coup peignit l'Empire et le jugea ; du moins, l'Empire en 1812 : *La guerre*, et nulle idée. C'est l'officier des guides, le terrible cavalier que tout le monde a vu, le brillant capitaine, séché, tanné, bronzé.

Mais la chute, mais la déroute, mais le soldat, le peuple touchèrent bien autrement son cœur. Il fit comme l'épithaphe du soldat de 1814. C'est le cavalier démonté, *le cuirassier*, ce bon géant, si pâle, géant de taille, et pourtant si homme, et si touchant ! Un soldat, mais un homme encore ; la guerre, on le sent bien, ne l'a point endurci. Il se raidit en vain pour retenir son coursier colossal sur la descente rapide, glissante... Il n'échappera pas... Derrière plane un noir tourbillon d'hiver et de Russie, l'ombre du soir et de la mort ; il n'y aura pas de matin... Et pourtant, tout le reste semble un paysage de France, la terre de la patrie. Il revient, après le tour du globe, il rentre... pour mourir.

On sait l'étrange réaction de 1816, et comme la France sembla se renier elle-même. Eh bien ! de plus en plus, Géricault l'adopta. Il protesta pour elle, par l'originalité toute française de son génie, et par le choix exclusif des types nationaux. Poussin a peint des Italiens, David des Romains et des Grecs. Géri-



cault, au milieu des mélanges bâtards de la Restauration, conserva ferme et pure la pensée nationale. Il ne subit pas l'invasion, ne donna rien à la réaction.

Faisons, Messieurs, une différence grave entre ceux qui ont suivi le temps, et ceux qui ont devancé, maîtrisé le temps.

Un grand, un puissant écrivain, en 1800, quand on rouvre les églises, publie le *Génie du Christianisme*. Il suit la réaction.

En 1822, Géricault peint son radeau et le naufrage de la France. Il est seul, il navigue seul, pousse vers l'avenir... sans s'informer, ni s'aider de la réaction. Cela est héroïque.

C'est la France elle-même, c'est notre société tout entière qu'il embarqua sur le radeau de la *Méduse*... Image si cruellement vraie que l'original refusa de se reconnaître. On recula devant cette peinture terrible; on passa vite devant; on tâcha de ne pas voir et de ne pas comprendre. « Ce tableau est trop triste, il y a trop de morts; ne pouvait-il pas faire un naufrage plus gai<sup>1</sup>? »

Le tableau retourna, parmi les dérisions des cri-

1. Personne ne voulut acheter ce tableau, sauf un ami de Géricault, qui y avait lui-même travaillé, M. De Dreux Dorcy; il l'acheta 6,000 francs à la mort du peintre, refusa les offres énormes de l'étranger, et, pour le même prix, le donna au musée du Louvre.

Bel exemple! De telles œuvres, en effet, n'appartiennent à personne, à aucun particulier. Qui pourrait, sans crime, garder chez soi, pour soi, une œuvre inédite de Descartes, de Rousseau, de Montesquieu? Ne serait-ce pas un devoir de la livrer à la publicité? La fatalité des arts du dessin est plus cruelle encore; l'objet est unique, ne peut se reproduire (la gravure est un art à part, et créateur, plutôt qu'une reproduction). Donc, il est important que les œuvres capitales restent placées dans les lieux accessibles à tous, et, autant que possible, dans les musées nationaux. On ne sait pas assez com-



tiques, du Louvre chez le peintre. En punition d'avoir senti la France, il resta seul en face de ce portrait du désespoir. Il essaya d'y échapper, visita l'Italie, l'Angleterre; mais son cœur était trop enraciné dans la patrie. Il revint, il trouva le triomphe universel du faux. Dans la politique, les écoles bâtardes, le dogmatisme absurde de nos Anglo-Français. Au théâtre et dans la peinture, la vogue des improvisations agréables, de la vulgarité rapide. Cerné, comme étouffé de tous ces gens aimables, malade du faux sourire de la Restauration, seul, morne et triste, il voulut, lui aussi, oublier. Il chercha les sensations violentes, les seuls périls qu'on peut se faire en pleine paix, monta des chevaux fougueux, effrénés, impossibles. Il se plongea au tourbillon des bals, au vertige des foules, aux plaisirs anonymes, obscurs, et fut plus triste encore.

Il savait bien pourtant que les grands producteurs, les Titien et les Michel-Ange, les Rubens, les Rembrandt, ont sagement, habilement aménagé la vie, économisé le temps et la force, qu'ils furent grands maîtres en l'art de vivre... Lui il voulait mourir.

bien le simple rapprochement de ces grandes œuvres les rend plus fécondes. Hélas! pauvres artistes, qui n'aurait pitié de vous, en songeant que le plus haut attribut du génie, l'unité, vous est cruellement arrachée; vos membres dispersés courent l'Europe. Des barbares vous tiennent ainsi démembrés, enferment parfois, enfouissent telle pensée qui aurait fécondé un monde!... Comment ne sent-on pas qu'il est impie de retenir chez soi des parties vivantes d'un homme? — D'un homme? Non, ici, c'est beaucoup plus, c'est l'artiste national d'une époque, celui qui, seul, eut alors la vraie tradition; je l'ai dit, et le redis : A ce moment, Géricault fut la France. — C'est le devoir de ceux qui ont ses tableaux, ses dessins, de les donner ou de les vendre au Musée. On les réunirait dans une salle, qui s'appellerait le Musée Géricault.



Non qu'il eût ressenti l'influence des tristes, des stériles écoles qui, de nos jours, ont systématiquement enseigné l'ennui, le désespoir. Le génie *solitaire* d'*Obermann* et du *Dernier homme* n'est point celui de Géricault. Le génie *satanique* de l'auteur de *Manfred* ne se rapproche du sien que par des traits tout extérieurs. Celui de Géricault fut éminemment sociable. L'Anglais vécut de haïr l'Angleterre. Et le Français mourut de croire à la mort de la France.

C'est le reproche grave qu'on doit lui faire. Il n'a pas eu la foi dans l'éternité de la Patrie.

Comment n'y crut-il pas? Il venait de lui créer ses puissants et immortels symboles, sa première peinture populaire. La France était en lui.

Il l'ignora, il ne voulut plus vivre. Il demanda secours à la nature, puisque la patrie l'oubliait, s'oubliait elle-même.

La nature l'entendit, et la mort, la mort lente et cruelle, lui donnant le temps de savourer toute l'amertume d'un grand destin inachevé. — Chose dure! c'est dans l'impuissance du malade, lorsqu'il ne peignit plus, qu'il sentit l'immensité de ce qu'il aurait fait et ne pouvait plus faire. — Il allait dans un grand tableau (la *Course des chevaux à Rome*) montrer combien de secours l'étude des animaux donne à celle de l'homme, et comme le cheval, en certaines parties, reproduit dans une proportion grandiose, explique, interprète la forme humaine. Il avait, pour le reste, des rivaux dans les grands maîtres du passé; mais dans ceci Géricault était le premier et le seul. — Or, c'était juste à ce moment de déployer son originalité souveraine, que la mort le prenait.



L'amertume infinie de sentir tout cela paraît dans la lettre mélancolique qu'il écrit à M. Collin, aux dernières lignes surtout : « ... Je t'envie tellement la faculté de travailler, de peindre, que je puis, sans crainte d'être taxé de pédanterie, t'engager à ne pas perdre un seul des instants que ta bonne santé te permet d'y bien employer. *Ta jeunesse aussi se passera, mon jeune ami.* »

Il mourait et sentait qu'il était à sa première époque, encore dans son âge héroïque, de volonté, d'effort. La grâce lui était inaccessible encore ; le charme féminin, le mouvement, le sourire de l'enfant, de la femme, tout cela le fuyait. Il le cherchait en vain : « Je commence une femme, disait-il, et cela devient un lion. »

Mort trop jeune, il ne fut qu'un héros dans l'art ; il n'a pu atteindre la grâce, la bienheureuse époque où se sont reposés les maîtres.

Et la grâce pourtant, qui rayonnait dans toute sa personne, dans ses grands yeux orientaux, elle était dans son cœur ; et comme peintre, il l'aurait atteinte. Il devait s'obstiner à vivre, espérer, croire, aimer.

Il devait, au lieu de mourir, augmenter, étendre la vie, ne pas rester à la surface terne et froide qu'il rencontrait au haut de la société, descendre dans les foules. La France d'alors, encore toute frémissante de ses batailles, plus sensible après ses malheurs, trempée de larmes héroïques, eût réchauffé son grand artiste.

La France n'était pas dans quelques amis légers, peu sûrs, dans quelques peintres envieux. Il fallait à un tel homme autre chose que de telles amitiés, que



d'éphémères amours; il lui fallait le grand amour, où il eût pu toujours avancer, aimer davantage, s'étendre, s'approfondir au sentiment de la patrie.

Il devait avancer plus haut, plus bas, plus loin.

Il aurait atteint et fixé les trois choses fuyantes et presque insaisissables à l'art : la femme, la foule et la lumière.

Le Corrège des souffrances, celui qui dira sur la toile les frémissements nerveux de la douleur, le grand maître de la Pitié, qui, d'un invincible génie, brisera l'égoïsme, fondra le cœur de l'homme, est-il venu encore?

La foule, tous les mystères des grandes masses humaines, la fantasmagorie des sombres ateliers, les remuements formidables des armées, le bruit visible de l'émeute, qui peindra tout cela?

Une grande carrière l'attendait. — Il avait, entre tous, le génie pathétique. — Les premières esquisses du *Naufrage*, bien plus touchantes que le *Radeau*, disent assez la force de cœur qui était en lui. Le sien, si héroïque, n'en était que plus tendre; il aimait tous les jeunes artistes, ne haïssait personne, pas même ses envieux. — Chose rare et singulière qui faisait sourire ses amis, dans les relations vulgaires, nullement respectables, où le jeta parfois sa vie isolée, sans famille, il conservait des égards respectueux et tendres, soit par délicatesse naturelle, soit par ressouvenir de sa mère qu'il avait perdue.

Il vécut seul, mais rien n'était plus loin de lui que l'école solitaire, égoïste, drapée d'un orgueil insensé. Il était né pour être l'interprète, l'organe d'une société libre, et, pour risquer ce mot, le peintre magistrat,



dont chaque tableau eût été un héroïque enseignement. Il eût fallu lui donner pour ses fresques tous les murs d'une grande cité, d'un glorieux Paris, où la France et le monde seraient venus apprendre la liberté, l'amour du genre humain; il eût suffi de regarder les murs pour y lire tout cela, et les plus nobles cœurs auraient grandi encore en y contemplant Géricault.

Une telle France n'était pas. Une France pourtant existait, vivante et forte, mais cachée dans la terre, enfouie sous l'invasion. Il n'y descendit pas, il ne put pas la voir.

Que ce grand homme nous serve par sa vie, par sa mort; ne cédon pas, comme lui au découragement. Il nous faut descendre, Messieurs, plus qu'il ne fit, au monde souterrain, pénétrer, parcourir l'immensité des profondeurs sociales, au lieu de nous tenir à la surface et de nous asseoir pour mourir. Si cette première couche où nous marchons semble froide et stérile, que n'expérimentons-nous la chaleur de l'abîme inconnu? La terre est sèche et froide, dites-vous; mais si, en la rouvrant, en y plongeant, nous descendions de l'hiver dans l'été?

Considérez une chose, la belle et sévère nécessité où ce monde vous place. Aujourd'hui, tout autant qu'à l'époque où défailloit Géricault, vous trouverez partout, quoi que vous vouliez faire ou aimer, à quelque objet que votre âme se prenne, vous trouverez l'obstacle du vieux monde, ses résistances d'autant plus inflexibles, qu'il participe à la sécheresse, à l'immutabilité de la mort. Et ceci durera. Les idées ne changeront point par un simple changement poli-



tique. Les morts durent longtemps ; pourquoi ? On ne peut les tuer. Allez voir au Musée des statues : vous trouverez là que, des siècles après la mort du monde égyptien, on fabriquait toujours des Anubis. — Tant la mort est vivace !

Donc, il ne faut pas attendre que la dernière poussière de la dernière momie ait disparu du globe ; il ne faut ni se décourager parce qu'elle dure encore, ni dire, pour excuser notre inaction, que nous nous mettrons à l'ouvrage tout aussitôt qu'elle aura disparu ; il faut, dès aujourd'hui, faire appel à nos forces inventives, éprouver ce que nous avons en nous de positif, de vivant, de générateur. — Si nous vivons, créons. Contre un monde de haines, faisons-nous un monde sympathique qui soit nôtre et fils de notre âme.

Le difficile, je le sais bien, c'est que, pour enfanter ainsi, il faut une double condition, être à la fois solitaire et sociable ; solitaire, pour concentrer la sève, couvrir les germes ; sociable pour les rendre féconds. Ces choses ne s'excluent nullement. Les forts entre les forts, Molière, Shakespeare, Rembrandt, ont eu ces deux puissances ; leur solitude fut sociable, et, dans une société serrée, même écrasante, leur force les maintint solitaires. Ils créèrent dans la foule, avec elle, malgré elle, se servant de l'obstacle même.

Le glorieux jeune homme dont je vous ai entretenus ne sut point unir ces deux choses. Génie austère, mais tendre, sensible à la société, il n'en supporta pas l'indifférence. Il s'attrista des sécheresses d'un monde qui passait, et il ne sentit plus qu'en lui il en portait un autre qui n'eût jamais passé.



Profitons de ses fautes dans le nouvel art qui commence. Les symboles muets des anciens arts, tout pleins d'un souffle prophétique, comme ceux qu'a laissés ce grand peintre, ne parlent pas assez encore, Il ne nous suffit plus des Prométhées qui travaillent sur la toile et l'argile, soyons des Prométhées d'œuvres vivantes. Une autre humanité, une nouvelle création nous attend, nous appelle, elle réclame la vie. Créons-la, douons-la d'une grande âme, d'un meilleur génie qui console le monde.



## SIXIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 20 janvier 1848. —

### LA FOI RÉVOLUTIONNAIRE

*Où est l'obstacle du peuple? — Est-ce la réaction religieuse qui l'empêche de se rapprocher des classes lettrées? — Nullité de l'ancien esprit. — Le clergé n'est fort que par le monopole de la charité, de l'éducation religieuse, de l'association, que lui donne l'État. Tendances religieuses. Agonie des anciennes formes. Le paysan croit-il? — Affaiblissement momentané de l'esprit nouveau. Que la foi révolutionnaire eut les deux conditions d'une religion. Contradiction, doute, tentation de l'homme du peuple, spécialement du paysan. — Nous devons le raffermir, nous raffermir dans cette foi, qui est celle de l'avenir.*

J'ai dit les deux obstacles qui nous empêchent de nous rapprocher du peuple.

Le premier, c'est la bataille de la concurrence qui, fixant nos pensées sur un point, le succès, l'intérêt, ce qu'on appelle avancement, nous rend indifférents aux autres; c'est comme une course au Champ de Mars, les coureurs ne regardent personne, ne se soucient de personne.

L'autre obstacle, qui semble contraire et ne l'est



point du tout, c'est que cet homme à qui vous croiriez que l'égoïsme au moins va donner l'unité de l'âme, est en même temps, dans tout le reste, dissipé, divisé d'esprit, sans fermeté ni consistance; dissipation morale, énervante par la variété des plaisirs; dissipation intellectuelle, étourdissante par la diversité infinie d'objets que les journaux jettent aux yeux chaque matin, puis le monde et les livres. L'esprit en reste faible, le cœur fade, indifférent à tout. Dans un tourbillon si rapide, les plus petits objets égalent les plus grands, et ceux-ci n'excitent pas plus d'intérêt. Vertige physique aussi bien que moral, dégoût, sorte de mal de mer; ils verraient le voisin tomber à l'eau, ils ne bougeraient pas. Que dis-je, le voisin? eux-mêmes. Ils ont su, cette année, sans vouloir le savoir, que l'Angleterre bâtissait sur nos bancs mêmes, à deux pas de Cherbourg.

État étrange d'insensibilité! on lui fait trop d'honneur d'y chercher un système d'égoïsme profond, de machiavélisme, un doute réfléchi sur toutes choses, d'appeler cela scepticisme. Vertige, faiblesse, oubli, voilà ce qui domine.

Je reviendrai sur ce vaste sujet. Aujourd'hui, je passe des riches aux pauvres, je m'établis dans la foule, je m'enquiers des principaux obstacles qui séparent le peuple des classes cultivées, qui en tiennent une portion notable hors du courant général des idées.

Et d'abord examinons si, comme on le dit trop souvent, cet éloignement, cet isolement tient à l'influence de l'ancien *esprit* à une puissante réac-



tion *religieuse*, à une résurrection populaire des croyances *chrétiennes*. En face de cette mobilité des classes riches, y a-t-il là pour le peuple une base fixe, une forte prise, qui l'éloigne de l'esprit nouveau?

Je réponds *Non*, sans hésiter. Dans un moment peut-être vous serez de mon avis.

Ces mots : *esprit religieux, chrétien*, dont je me suis servi avec tout le monde, ne sont-ils pas d'abord éminemment impropres, si on les applique à la réaction dont nous sommes les témoins?... Et s'agit-il ici des choses de l'Esprit?... Au lieu de disputer là-dessus, je vais conter un fait.

J'entre, pour une affaire, chez un ouvrier établi, un petit fabricant, fort chargé de famille. Tous à table, et de plus, un ami. On parlait des Jésuites, on contait je ne sais quel tour de gibecière dont ils amusaient le public; on admirait leurs ruses, on s'alarmait de leur extension, de la faveur secrète qu'ils trouvaient en haut lieu. L'homme, ancien soldat d'Austerlitz, nourri de Béranger, ne tarissait pas là-dessus. La femme ne disait rien, elle restait rêveuse; enfin tout à coup : « Mon ami, dit-elle au mari, s'ils sont si fins et si habiles, il faut être avec eux. » L'homme haussa les épaules; on parla d'autre chose. — Trois mois après, la même affaire me ramène dans cette maison. L'homme parlait encore des Jésuites, des prêtres en général; il en parlait, mais sans rire comme la première fois, avec tristesse, avec humeur : « Ces gens-là méritent bien tout le mal qu'on dit d'eux. Ils ont des préférences, des favoris, et ils ne donnent qu'à ceux-là.



Croiriez-vous bien, Monsieur, que mon voisin qui n'a pas d'enfants reçoit autant que moi qui en ai six?... Dites-moi, est-ce là de la justice? »

Voilà un petit épisode de la réaction, surpris au foyer même; un père de famille amendé, converti, devenu bon sujet. Je ne suis pourtant pas bien sûr que la religion ait rien à voir là-dedans. Les courtiers du clergé, au moyen d'une femme, attaquent un pauvre homme; ils trouvent un soldat et font un mendiant. Rien de plus. Adieu le noble orgueil, les glorieux souvenirs, adieu la Grande Armée. La sacristie y gagne-t-elle? j'en doute; ici, les deux esprits sont morts.

La matière a vaincu, la nature a vaincu. Nature? ici ce n'est pas Ève, c'est moins la femme que la mère, et le pain des enfants. — La mère, sur cet article, n'a nul orgueil, nul ménagement pour l'honneur du mari, elle ne voit rien, n'entend rien, elle est inexorable; l'homme, fût-il de bronze, cédera, s'usera sous cette action incessante; il n'y a plus là ni fort, ni vaillant; elle agit, elle pèse toujours, c'est comme un élément; le jour, la nuit, toujours tombe la goutte d'eau, le roc en est percé.

Ceci, encore une fois, c'est nature. Rien de religieux.

Le commis voyageur entre dans une maison, essaye de tenter le mari : Voici un Béranger, voici un Lamartine illustré, telle publication pittoresque... L'homme regarde, sans quitter son ouvrage, et je vois bien qu'il voudrait acheter. — Mais la femme s'oppose, elle renvoie en hâte le dangereux commis.



« Adieu, Monsieur, bonjour, Monsieur! Mon mari, voyez-vous, a bien besoin de travailler, nous avons des enfants, les temps sont durs, le pain est si cher! » — Voilà juste les propres paroles; prévoyance inquiète, économie forcée; c'est tout. Elle craint les livres, comme elle craint le cabaret. Cet homme-ci est un bon homme, mais facile; il rencontrerait là le camarade, qui lui rappellerait bien des choses, bien des vieilles histoires; il se remettrait à chanter ou *La Colonne* ou bien *Te souvient-il de l'empire du monde?*... Après cela il revient tout étrange, il n'est plus bon à rien.

S'il faut qu'il sorte le soir, que ne va-t-il plutôt à cette église où l'on rassemble les vieilles moustaches, pour chanter des cantiques à la Vierge Marie; ou bien encore à l'autre église, où j'ai lu (en 1846) : « Le soir, cours de littérature, — et la soupe pour les auditeurs. » Ceci est clair au moins; point de vaines paroles, du réel, du solide : sans compter les protections qu'on trouve là, les pratiques qu'on y peut attraper... Ah! s'il pouvait avoir celle du gros marguillier, celle de l'église même! Qu'il salue donc bien bas cette sœur de charité qui a tant d'influence... plus bas encore... encore plus de bassesse.

Il cède, il plie, il va; il se méprise, mais il va. Lui, c'est pour l'église d'en bas, aux caves, où vont les hommes. Dans l'église d'en haut, c'est sa fille, ses filles, qui, le soir, aux lumières, parmi les fleurs et les parfums (un jeune homme conduisant le chœur), chantent les chants de mai. Êtes-vous bien sûr ici que la religion agisse? ou la nature



encore, et la douce saison? Ou si vous voulez qu'il y ait réaction religieuse, ne serait-ce pas plutôt celle du paganisme, la revanche des dieux oubliés?

Cet homme ainsi perd tout, avec le caractère; il s'échappe à lui-même, sa famille n'est plus sa famille. Sa femme a maintenant un sage protecteur qui pourvoira bien mieux. Son fils est chez les Frères, à l'école soi-disant chrétienne, où l'on désapprend la patrie. Une génération se forme là, rude et basse à la fois, propre à plus d'une affaire; de là sort l'ouvrier qui se fauilera, servira d'écho ou d'espion au clergé; — ou, s'il monte, le prêtre robuste, intrigant, sans scrupule, qui s'autorisera de sa rudesse même, entrera partout hardiment, poussera à mort l'intérêt, la passion, la calomnie, ayant besoin de ruse à peine, en sûreté sous ce masque grossier, quoi qu'il fasse, restant *brave ecclésiastique, bon prêtre...* On lui passera tout.

Les voilà tous, ou presque tous placés, partis, je ne sais où. Le père, baissé de plus en plus, nul dans sa propre estime, ne parlant guère que sa femme ne hausse les épaules, ou que *sa demoiselle* ne sourie... le père faible, malade... à l'hôpital! Quel parti tirer du cadavre de cet homme fini? Une confession, une grande édification dans l'hôpital, si l'on peut arranger la scène. La religion gagnera-t-elle beaucoup à ce mensonge *in extremis*? Je ne sais... Mais enfin je vois, longtemps d'avance, malgré le médecin, malgré *l'interne*, qui crie et jure, les sœurs envelopper cet homme, lui dire sa mort, le faire mourir d'avance... C'est là qu'éclate



la sécheresse, l'aigre domination d'une fille où la nature déshéritée se venge de ses privations... Simples instruments sous la main ecclésiastique, elles sont d'autant plus impérieuses et dures que leur sort est plus dur aussi. Cette armée de six mille femmes tremble aux pieds du clergé<sup>1</sup>.

La charité publique, la charité privée, sont ainsi dans la main des prêtres, et tournées à ses intérêts. Un gouvernement qui craint le peuple, une femme qui craint l'enfer ou la révolution, voilà qui appartient au clergé.

Ils vont de l'un à l'autre, de ceux qui tremblent à ceux qui tremblent. Des puissants de ce monde, ils vont aux vieilles femmes, aux simples personnes, aux imaginations frappées, et ils les troublent encore plus. De leurs poches (comme on tire un diable, pour faire peur au marmot), ils tirent 93. Ils devraient le bénir, car c'est lui qui leur vaut le meilleur de leur revenu. Partout où il y a une tête faible et une forte caisse, on tire l'épouvantail : « Hélas ! madame, sans nous, tout cela reviendrait. C'est nous qui contenons le peuple. Nos écoles peu à peu le transforment. Ceux-là du moins, n'ayez pas peur, seront de bons sujets... etc., etc. »

1. L'armée des sœurs de charité, et autres religieuses, est la vraie force du clergé. On ne peut dire dans quelle dépendance elles sont tenues. Une sœur, chaque année, peut être renvoyée; qu'elle sorte (la loi l'y autorise en vain), ou bien qu'on la fasse sortir, elle n'en est pas moins diffamée. « Qu'est devenue, dira à l'aumônier quelque bonne dame, cette jeune sœur si intéressante?... Je ne la vois plus. — Ah ! madame, elle a dû quitter la maison... Cela a été pour ses sœurs une grande tribulation... — Comment ? Pourquoi ? — Oh ! madame, ne me demandez pas l'histoire de cette malheureuse, la charité chrétienne ne nous permet pas de la dire. »



Ils se tournent alors hardiment vers le philosophe, et lui demandent pourquoi il ne fait rien. L'Église n'écrit pas, elle agit, elle montre des œuvres vivantes, elle continue la multiplication des pains, elle nourrit le peuple : « Allez, dit-on aux pauvres, allez trouver ces raisonneurs... Que vous donnent-ils?... Comparez! ces gens-là sont creux, vides, rien que vaines paroles. »

Le raisonneur peut dire que *c'est le sien* qu'il donne et non l'argent des autres; que ce peu, c'est du moins le fruit de son travail; que, voué à fortifier, affranchir l'âme, il ne veut rien extorquer par la peur; qu'il n'emploiera jamais la fantasmagorie, l'enfer, 93, et autres formules magiques pour évoquer l'argent. — Ce que donne le libre penseur, il le donne vraiment; le prêtre donne-t-il? ou n'est-ce pas plutôt un échange usuraire, de dire au malheureux : « Prends ce pain, mais donne ton âme, livre ta conscience, abandonne ta liberté d'esprit, tue la raison en toi... Tu hésites? Va, et meurs! » Et la porte se ferme à grand bruit.

Le clergé a le monopole de la *charité*, l'immense et mystérieux budget des aumônes et quêtes, dont il ne rend compte à personne. Il a le monopole de l'*éducation religieuse*, nos enfants dans ses mains, nos femmes à ses pieds dans le confessionnal. Il a le monopole de l'*association*. L'État, sorti de la Révolution, et qui n'a d'autorité qu'elle, interdit toute assemblée, sauf aux mortels ennemis de la Révolution. — Eh bien! avec tout cela, le clergé se juge lui-même si mort, si vide de l'esprit de vie, qu'à la moindre apparition d'une pensée religieuse indé-



pendante, que dis-je? d'un petit changement dans la forme ou la discipline, il tremble, il crie, il court, il invoque l'épée (l'épée de la police).

On l'a vu éperdu, quand un audacieux novateur ouvrit une chapelle... pour chanter la messe en français. Grand et terrible changement! Quelle loi s'y opposait? aucune; la force fut la loi; une armée de police fut mise sur pied, pour sauver l'Église en péril.

Bel accord; le néant, qui se sent tel de plus en plus, invoque le néant. Le *rien* religieux se serre et s'appuie au *rien* politique. « Sauve-moi, sauve-toi; prête-moi ta police; moi, je ferai la police intérieure des familles, je tiendrai les enfants, les femmes : par une éducation appropriée, j'abaisserai les caractères, j'avilirai les cœurs... Quelle discipline, plus que la mienne, servirait le politique? J'enseigne la sainteté de la délation. »

Et ce sont ces gens-là qui vont convertir l'Angleterre? Voilà bientôt dix ans qu'ils l'annoncent tous les huit jours. Et à quoi, je vous prie, se convertirait-elle! Ceci existe-t-il? — On a vu leur néant en Suisse; les catholiques ne se sont nullement obstinés à combattre pour ce qui n'est plus. — Le masque libéral n'a pas mieux réussi. Les hymnes que tant d'innocents chantaient au pape! où sont-elles aujourd'hui? Rome ne peut que trois choses, elle est bornée à cela, ne fera rien de plus : Aider l'Autriche en Italie, la Russie en Pologne, l'Angleterre en Irlande. Elle a amusé vingt ans celle-ci par ce grand bateleur qui servit si bien les Anglais, spécialement en confirmant l'éloignement, le fatal



oubli, où l'Irlande reste de la France, du seul peuple qui pourrait lui servir un jour.

Le catholicisme a une consolation, c'est que les autres religions ne se portent pas mieux. — Quand je dis *religions*, j'entends *formes* religieuses. La Religion, grâce à Dieu, est sauvée en tout ceci, éternelle en ce monde, comme je la sens éternelle en mon cœur.

Voyez le pauvre Abd-el-Kader. Il a cru, comme nous, que le fanatisme musulman avait encore des chances, que les grandes populations du Maroc ouvraient un vaste champ... L'islamisme se couche à côté du catholicisme, Abd-el-Kader auprès du Sonderbund.

Voilà ce qui les trompe tous. Ils voient bien que l'humanité, trahie par ses dieux d'ici-bas, voudrait bien regarder vers Dieu. Il y a de grandes tristesses dans les foules, des soupirs, des rêves d'un monde meilleur... Et de cela que concluent-ils? Qu'on peut exploiter cet état de l'âme au profit de telle vieille forme religieuse, vide de religion, simple machine politique. A l'homme altéré, languissant, ils tendent la coupe qu'il repoussa déjà : « Bois, c'est le vin du ciel. » Il y sent la lie de la terre.

Prenons en France la population qu'ils aiment à citer, le bon et fidèle paysan de Bretagne, l'homme de loyauté. L'ancien esprit domine là sans doute. Les habitudes n'ont pas beaucoup changé; la langue française gagne, mais lentement. Le paysan, s'il lit, lit son même vieux livre, la légende bretonne qu'on lui imprime et réimprime; cette langue, ce



livre, cette tradition est un lien entre lui et les siens ; sa mère lut dans cette légende, ses enfants y liront. Ceci est bien, mais pénétrez plus loin. *Cet homme croit-il*, comme il croyait ? Si vous le demandiez, il dirait : *Oui, je crois*, il s'envelopperait, se défendrait, comme ses pères ont fait contre la langue et l'esprit de la France. Ne demandez donc rien. Observez, vous verrez si cette lecture est vraiment sérieuse ; vous apercevrez qu'il *croit sans croire*, comme l'enfant croit à sa poupée, se fâche si l'on dit que c'est une poupée ; mais il sait bien ce qui en est, il caresse son rêve, tout en sentant que c'est un rêve ; il la berce, sa poupée, mais sourit en berçant.

Je parlais des légendes. — Quant aux paroles de l'Église, aux prières officielles, le Breton les subit patiemment. — Plus d'un fait, cependant, témoigne du mortel dégoût qu'il éprouve à entendre ces psalmodies uniformes, ce latin. Dans un conte breton où il s'agit d'endormir un géant, un argus qui ne dort jamais, un paysan caché chante vêpres, et le géant s'endort.

La légende en Bretagne, et partout, est bien autrement chère au paysan que l'enseignement de l'Église. Elle est généralement fille du sol, et souvent plus ancienne que le christianisme. Les légendes vivaces, celles qui durent, s'adressent puissamment à l'imagination, plus qu'à la sensibilité. — Elles enseignent, c'est là leur puissance, qu'à telle lointaine époque, en tel lointain pays, il y eut des hommes, si forts de cœur, et si chéris de Dieu que, pour eux, *vouloir fut pouvoir* ; ils disaient et la chose était faite ; leu



moindre mot était un acte. — Las! en est-il ainsi? Dieu aime-t-il encore? La bonne et forte volonté est-elle vue d'en haut?... Cela fut vrai *alors*. Et, même alors?... — Il n'est pas difficile de deviner comment ceci s'achève dans la pensée du paysan.

Il y eut pourtant une époque, ici-bas, peu éloignée de nous, où *vouloir fut pouvoir*. — La légende de l'Empire, rivale des anciennes, et qui les domine dans la généralité de la France, rappelle que, en ces temps, la volonté héroïque eut son effet certain. Et comment en douter? tel paysan voisin n'a-t-il pas été général?... La certitude de monter en vertu de ses actes, l'égalité des braves, la chance ouverte à tous, ce fut la puissance de l'Empire. — Par là, bien plus encore que par la valeur des résultats, il fut la légende du peuple.

Ce qui étonne davantage, c'est que cette légende ait pu obscurcir celle qui précède, celle de la Révolution. — La France seule pouvait ainsi s'oublier, s'effacer elle-même. Elle multiplia les miracles, les actes héroïques; nulle mémoire n'y suffit. Mais la gloire alla s'accumulant, et cachant la source féconde d'où elle a jailli d'abord. Par-dessus la Révolution monta l'Empire, il l'enfouit sous ses drapeaux, ses victoires, ses couronnes.

Déblayons, retrouvons la source pure! nous y verrons ceci :

La religion nouvelle, comme elle éclata d'abord, avant qu'elle ne fût voilée par la tempête, se posa nettement en deux choses que toute religion promet,



montre de loin; celle-ci, un moment, les fit toucher de près.

1° *Volonté et puissance sont une et même chose*; qui veut fortement, et toujours, qui veut quand même, celui-là, il peut tout. — C'est le sens de l'élément miraculeux, légendaire de toute religion. Elle le dit des dieux, puis des héros, enfin de tous, si tout le peuple est un héros.

2° Tout n'est pas dans l'effort héroïque de la volonté; il faut que l'effort même disparaisse, fasse place à une vie plus haute encore de l'âme, que, de soi-même et sans effort, *l'homme aime l'homme*, tous étant le même homme, tous identiques en Dieu. — Identiques, pourtant différents; l'amour suppose l'existence distincte; il unit et ne confond pas. Là est la liberté; et la fraternité ne la supprime point.

Cette double lumière éclata dans la Révolution d'un tel jet de flamme, qu'on a peine à comprendre comment, malgré l'orage et le bouleversement, elle a pu disparaître, par quelle secrète permission de Dieu a pu s'accomplir ce miracle du diable, d'enterrer la lumière divine!

Saint foyer de la loi nouvelle, à quelle profondeur, maintenant, êtes-vous donc caché?... Vous êtes, vous vivez, comment en douterais-je? Plus d'un volcan qui gronde vous révèle en Europe. Ici même, où nous semblons veiller la nuit sur vos cendres éteintes, ces courants de chaleur que je sens à ma face, ces frémissements électriques à ma main, à ma plume, te manifestent à moi, puissant génie de l'avenir!



Un demi-siècle à peine est écoulé. Beaucoup vivent encore de ceux qui, de leurs mains, ont bâti sur nos places l'autel de la Fraternité, où vinrent s'unir nos Frances, divisées jusque-là... Et tous les peuples y vinrent, de cœur et de pensée, dans un même embrassement.

Beaucoup vivent encore de ceux qui, tressaillant au *Danger de la patrie*, signèrent sous le drapeau la délivrance du monde, la guerre sainte, ou plutôt la paix.

La France, à ces moments, eut en elle une telle concentration d'esprit, une telle accumulation de force vive dans le cœur, que, si on lui eût dit : « On va peser sur vous du poids des mondes entassés, et vous en accabler... » elle aurait dit sans peur : « Mettez, j'emporterai les mondes ! »

Et cela était vrai. Il fallait seulement qu'elle s'obstinât à rester elle-même.

Mais d'abord, dans le terrible effort de résistance où elle fut poussée par la conjuration universelle des esprits de haine et de meurtre, la France haït aussi. Elle imita ceux qu'elle haïssait. Elle perdit de vue l'une des faces, et la plus haute, de sa religion, l'amour et la fraternité.

L'autre, l'axiome héroïque : *Qui veut, peut tout*, il resta à la France, prodigua la victoire. L'impossible fut rayé de la langue. Le miracle devint vulgaire. Tous furent héros; plus de héros. Dans l'immensité des masses et des événements, l'individualité disparut, fut, pour ainsi dire, engloutie et perdue. Tous également braves, disait-on; et, sous ce prétexte, l'égalité cessa. Tel monta comme



riche, sorti de telle école; tel monta comme noble. Les vaillants commencèrent à dire : « Non, la Révolution n'a pas dit vrai; *non vouloir, ce n'est pas pouvoir!* »

Elle avait dit encore au peuple, de sa grande voix si douce et si sévère : « Travaille, tu n'auras rien pour rien; travaille, tu gagneras la terre. Je ne te la donne pas, mais tu l'auras sans peine; ta faible épargne suffira, tu deviendras propriétaire. » — Et, pour accomplir cette parole, en tous les cas douteux où le maître, le seigneur de la terre et du fief, fut en litige avec le travailleur, où les deux propriétés furent en lutte, propriété du sol, propriété des bras et du travail, elle décida pour le travail. Là aussi, *vouloir fut pouvoir*. Qui voulut, put; qui travailla, acquit. Le miracle de la volonté forte fut manifeste à tous. — Qui dira la lamentable histoire des lois de réaction, qui, dès le Directoire, sous l'Empire, sous la Restauration, agirent pour le seigneur; et le milliard donné, et les biens rendus par l'État, rendus par jugements?... Enfin, sans loi ni jugement, la sourde action de l'usure... Et, l'audace croissant par l'audace, les imprudents procès où l'on dispute au paysan ses antiques communaux.

Quelles pensées doivent venir à cet homme sur ses deux religions!

La nouvelle lui avait dit : Travaille, tu auras de la terre. Et il est dépouillé chaque jour de ce peu qu'il acquit.

La religion du Moyen-âge lui dit : Prie, tu auras



du pain. Mais, si elle le donne à qui mendie, c'est en brisant sa conscience.

Transportons-nous, Messieurs, au foyer de cet homme infortuné. — Je parle spécialement du paysan, en qui subsistent, avec bien plus de force que dans l'homme des villes, les deux traditions. — Écoutons sa pensée muette :

*Le Moyen-âge n'a pas tenu parole.*

*Et la Révolution n'a pas tenu parole.*

Or, sa femme, comme celle de Job, ne manque pas de lui dire : « Qu'est-ce que tu as gagné de ta Révolution?... Des blessures, rien de plus. — Laisse donc là toutes tes vieilles idées. — Travaille, gagne, si tu peux, laboure, remue ton champ... »

A quoi ce pauvre homme ne réplique rien du tout. Il ne se répand pas, comme Job, en longs discours. — Seulement, de sa grande et forte main, qui a fait tant de choses, il pioche le foyer, et, deux coups ou trois coups donnés, il rentre dans son rêve.

Il n'a pas assez de langue pour répondre à la femme.

Il ne lui dira pas que sa légende, à elle, est morte, que son prêtre est fini, que sa branche aînée est finie, son Église finie...

Non, il ne chicane pas sur les morts, mais il pense aux vivants. — Il pense à la pauvre Révolution, qui d'un coup avait biffé la honte du servage, l'orgueil des fiefs, donné la terre à celui qui faisait la terre (oui, celui qui la *faisait!* les agriculteurs m'entendront; est-ce que les landes de



Bretagne ou des Ardennes eussent été de la terre sans lui!).

Quel est donc notre rôle, en tout ceci, Messieurs? c'est de soutenir Job, de confirmer sa foi.

Et c'est notre devoir, une juste réparation à laquelle nous sommes tenus. — Qui plus que nous a contribué à l'ébranler, à le rendre incertain? Nos admirations insensées de l'étranger, nos serviles et coupables imitations de l'Angleterre, l'ont étonné, attristé, fait douter de lui-même... Chose étrange! Celui qui fit ces grandes choses se fie à peine à sa mémoire, ne sait plus qu'en penser, il se demande si cette histoire de géants n'est pas un rêve. Il se touche, il se tâte, il se dit : « Est-ce moi?... Le monde a jugé autrement. Les savants disent *non*... Les miens même, ma femme... Tous contre moi, et je suis seul... Apparemment, j'ai tort. » Triste fruit de nos étranges variations! Elles ont profondément troublé le paysan, affligé en lui, confondu l'âme même de la France!

Il est grand temps de revenir, de réparer nos fautes, de lui dire franchement : « Tu ne t'es pas trompé. »

Oui, quoi que ta femme ou le monde te dise, oui, ton cœur a raison.

Oui, quoi que ton prêtre, tes prétendus amis te disent, ta mémoire a raison.

Héros des temps de gloire, persiste, et sois toi-même.

Ce que nous disons là, nous ne le disons pas pour toi seulement, vieillard qui vas mourir, ô relique vivante! — Nous le disons pour ton fils



qui laboure, pour ton petit-fils qui part pour l'Algérie. — Nous le disons surtout pour nous, et pour confirmer notre cœur.

Oui, la France eut raison.

Et l'univers eut tort.

Et quand l'univers tuerait la France, la France vaudrait mieux; car enfin, quoi qu'il fasse, l'univers le fait sans savoir.

Où fut la conscience du monde? En toi, vieux paysan de France! Il te fallut combattre les nations, pour le salut des nations.

Dieu nous donne un seul jour de tes actes héroïques pour tous nos millions de paroles!... Qu'il nous donne pour couronne et pour tombe ce qui fut ton berceau!



## SEPTIÈME LEÇON

(NON PROFESSEE)

— 27 janvier 1848. —

### LA LÉGENDE DE LA RÉVOLUTION

La Révolution a donné à la France une *légende* commune, moyen de rapprochement pour les classes diverses. — La France n'avait rien de tel, en 89. Elle avait peu conservé sa tradition. — Divorce des *langues*, depuis le douzième siècle. Deux courants de langue et de littérature : 1° de Rabelais à Voltaire ; 2° de Calvin à Rousseau. — La langue de Rousseau n'arrive pas au peuple. Le peuple n'aime point la langue raisonneuse et romanesque, mais l'histoire et la poésie. — Napoléon et Byron partageaient en ceci le sentiment du peuple. — La légende locale périt au profit d'une poésie plus haute. — Ne pas mêler le roman, ni le mélodrame, à la légende : exemple tiré d'une ébauche de Gros. — L'originalité spécifique fait la force du récit populaire. — Le dernier mot du soldat à l'Empereur dans la retraite de Moscou.

Amis, ennemis de la Révolution, tous, qu'ils le veuillent ou non, doivent reconnaître qu'elle seule a constitué à la France ce qui fait une nation, autant que l'unité des lois : *une légende commune à tous*, commune à toute province, à toute classe sociale ; une légende plus propre à chaque localité que sa légende locale ; que dis-je ! propre à chaque famille, enracinée



au foyer-de chaque maison par la gloire ou par le deuil.

Oui, la Révolution a mis là, autant et plus que dans les lois, l'unité de la patrie. Les lois ne sont pas sues de tous; tous savent les événements, les grands faits nationaux, qui sont aussi les grands faits pour toute existence privée, par la trace profonde et terrible qu'a marquée dans chaque cœur d'homme la Fortune de la France.

Puissant historien, vraiment, qui n'a pas gravé ses annales sur le marbre ou dans le bronze, que le temps use après tout, — mais sur des tables vivantes qui vont se renouvelant dans le cœur et le souvenir.

« Mon grand-père mourut en Égypte », dit tel jeune ouvrier des villes, qui, faisant son tour de France, est entré chez un paysan. « Et moi dit le vieil homme de campagne, mon fils est resté à Moscou... La place où vous buvez ici, c'est la sienne; elle est restée vide depuis trente et tant d'années. »

Nulle famille, ni riche, ni pauvre, où ne se trouve une telle place, et c'est la place d'honneur. Toutes les classes, qu'elles soient ou non divisées dans le présent de pensées ou d'intérêt, elles ont une alliance dans cet immortel passé.

Une légende nationale, qui est ainsi pour chacun son meilleur titre de famille, peut pâlir dans les moments où la France pâlit elle-même; mais elle est indestructible. Elle se ravive toujours, et elle ne peut le faire sans rappeler cette communauté glorieuse où tous se trouvèrent alors. Elle est ainsi, pour l'avenir, un monument d'alliance, un gage



immuable de rapprochement et de pacification, une source éternelle de rénovation pour notre unité. En la fondant, cette unité, dans les institutions malheureusement variables et trop facilement éludées, la Révolution a mis à côté cette force curative et réparatrice, l'impérissable légende. Ainsi, le système céleste n'a pas seulement ses lois de mouvement, ses forces actives, auxquelles obéissent les astres; il a, à côté, ses forces réparatives qui en assurent la durée; il porte son salut en lui.

Cher patrimoine de la France, trésor intérieur de paix, qu'elle garde dans ses entrailles, vous serez dans l'avenir le remède à bien des maux!... Vous vous révélez, dans votre puissance morale, parmi nos querelles civiles, dans les grands ébranlements où l'Europe espère nous voir abîmés... Quand les déchirements viendront, quand le sol béant montrera l'abîme, nous y verrons la base profonde où la Révolution a assis la France, l'immuable pierre d'alliance et l'indestructible amitié.

Il ne faut pas dire la Révolution, il faut dire la Fondation. Quoi de plus flottant, de plus mal assis que ce peuple en 89? Une cohésion grossière unissait à peine les parties du corps social, foncièrement divisées. Je ne parle pas de l'isolement mutuel des provinces, mais surtout, mais bien plus de la séparation des classes, de l'absence d'un commun esprit, d'une tradition commune.

Pauvre nation alors, profondément pauvre, en esprit, en souvenirs. Le déficit, la banqueroute, la ruine des caisses publiques, étaient une trop faible image d'un autre appauvrissement : l'extinction de



toute mémoire nationale; les années poussant les années, les malheurs suivant les malheurs, sans laisser nulle expérience, nul moyen de réparation, nulle communauté de douleurs, nulle fraternité de misère; non, un perpétuel oubli, de soi et des autres, une insouciance ignorance de sa propre identité. Un tel état est-ce la vie, ou une mort successive?

Parcourez en esprit cette France d'avant 89; informez-vous, demandez-lui ce qu'elle savait d'elle-même... Vous serez épouvanté d'une telle profondeur d'oubli. Sur chaque point, vous trouverez bien quelque petit conte local, le souvenir de tel malheur particulier, dont fut frappée la contrée, telle superstition déjà affaiblie, que sais-je? mais ce petit patrimoine de tradition personnelle que gardait chaque pays, loin de le lier à l'ensemble, l'en isolait au contraire, opposait même souvent les localités entre elles, ville à ville, village à village. Nul souvenir, nul souci de la fortune commune. Faut-il l'avouer? trois ou quatre chansons composaient, pour le peuple, toute l'histoire nationale.

Nulle conversation possible alors sur le passé. Après les plaintes ordinaires, malheureusement éternelles, sur la misère, la disette, la pesanteur de l'impôt, telle aggravation de taxe, vous auriez essayé de remonter dans leur mémoire, à peine auriez-vous atteint Fontenoy, — bien effacé par Rosbach. Dans le Midi seulement vous auriez retrouvé les traces de la guerre des Cévennes. Dans l'Ouest et un peu partout, la Révocation de l'Édit de Nantes, cette épouvantable Terreur de Louis XIV, l'émigration de tout un peuple, avait laissé généralement un très



pâle souvenir. Le Système, la banqueroute des trois milliards avait passé par-dessus.

Des vieilles guerres des Anglais, rien; tout au plus (et non partout) le nom seul de la Pucelle. Des guerres espagnoles du seizième siècle, rien qu'un nom propre, Henri IV; et encore, en bonne partie, grâce à la restauration que la haute société lui fit au dix-huitième siècle.

Les guerres de Louis XIV, si destructives, si récentes, la terrible année 1709, celle peut-être où la France approcha le plus près de la mort, qu'en restait-il? rien, peu ou rien dans la mémoire. Ces armées de cinq cent mille hommes, plusieurs fois exterminées, plusieurs fois renouvelées, s'étaient humblement éteintes, sans même que les familles puisassent dans tant de morts un peu d'orgueil. Non, silence, profond silence; personne ne réclamait la gloire. Une voix muette de ces guerres, voix monumentale et de pierre, subsiste pour rappeler ces peuples anéantis, le noble bâtiment des Invalides, construit dans les années les plus meurtrières de Louis XIV; asile étroit, insuffisant pour tant d'hommes mutilés, c'est plutôt le cénotaphe de ces millions de morts, le monument mélancolique des guerres royales, sans idée, sans but populaire, qui n'ont pas eu, comme les nôtres, les consolations de la foi.

Le profond malheur de la France, c'était d'oublier ses malheurs, de vivre et de souffrir en vain. Chacun, enterré sous ses maux, ne s'informait guère du passé, — du voisin à peine, parfois pour en rire. Les haines locales s'aigrissaient dans les misères. Tel village riait des maux de tel autre village.





Repoussé de Dieu, le bonhomme ne le sera pas du diable. Tout en marmottant ses prières dans ce terrible latin, s'il n'entend, il voit, regarde. Il voit très bien que le prêtre parle une langue tout haut à l'autel, une autre au confessionnal tout bas, surtout à la femme. Il en fait de joyeux noëls, de spirituels fabliaux; il a de l'esprit ce muet, cet idiot; le diable est en lui. Il est moqueur, il est conteur : ces deux choses se touchent fort, dans un monde tout absurde, qu'on ne peut raconter sans rire. Ces récits des patois du Nord envahissent la noble langue, la noble littérature, la modifient profondément. Le tout, noëls et fabliaux, contes, histoires, satires diverses, toute langue et tout patois, enfin tout le grand courant de l'esprit national, va s'étendant à plaisir dans cet océan de folle sagesse qu'on appelle *Gargantua*. D'où le fleuve ressort, rétréci, par un courant fort et terrible; c'est Molière, pour noyer Tartufe. Alors il s'étend de nouveau, il veut embrasser le monde, il prend son dernier degré de fluidité dans Voltaire, qui, par mille formes et mille canaux, sait porter partout cet esprit. Les deux caractères primitifs de notre vieux génie gaulois, la grâce narrative, la sensibilité moqueuse, se retrouvent éminemment dans cet homme, moderne entre tous. Joignez-y un glorieux signe, propre au dix-huitième siècle, une ardeur d'humanité inconnue à nos aïeux.

Voilà, je le répète, le grand courant national. Est-ce tout? Non, un autre fut nécessaire; le premier était celui du bon sens spirituel, il y manquait la langue raisonneuse, fortement logique, le second courant, qui, de Calvin, court à Port-Royal, aux Nicole



et aux Arnauld. Ce n'est pas du protestantisme immédiatement que Rousseau dérive, mais plutôt, mais bien plus encore de la profonde étude qu'il dit lui-même avoir faite des écrivains de Port-Royal. Il eut leur force, leur vigueur de raisonnement, — et cela, chose merveilleuse, dans un cœur de femme, une âme charmante, une touchante mélodie; — ravissant contraste auquel le monde n'a pas résisté : le charme et l'austérité; la mélodie et la logique; Pergolèse dans Calvin.

Le succès fut immédiat, immense. La bourgeoisie tout entière fut réchauffée, élevée, ennoblie, de cette langue nouvelle qu'elle prit avec passion. Les artistes, les ouvriers qui lisaient, lurent Rousseau, et l'adoptèrent. Tous ceux, de l'une ou l'autre classe, qui allaient agir tout à l'heure, donnèrent leur cœur à Rousseau, lui prirent ses idées et sa langue. La charmante fille d'un graveur, qui fut M<sup>me</sup> Roland, rêveuse à sa croisée du quai de l'Horloge, fut l'élève de Rousseau, une Julie politique. Et le même Rousseau, dans les sombres cours du collège Louis-le-Grand, nourrit du *Contrat social* l'orphelin qui fut Robespierre.

Toute la Révolution, Constituante, Gironde et Montagne (deux hommes exceptés peut-être, Danton et Desmoulins), suivit la langue de Rousseau. Elle fut imposée à la France, écrite en lois, en journaux.

Tous les résultats logiques de plusieurs siècles, toute la philosophie politique, formulée dans cette langue abstraite, arrivent un matin dans chaque village. Nulle explication préalable : « Écoutez, comprenez, croyez, nulle réplique. *Au nom de la loi!...* »



Cette langue, admirable comme instrument de combat, avait précisément les qualités qui devaient la rendre antipathique à la grande masse du peuple, spécialement des campagnes. Elle agit puissamment sur le bourgeois et l'ouvrier, mais n'eut point d'action au delà. Elle monta jusqu'aux mansardes, ne descendit point aux chaumières.

Les origines historiques de la langue de Rousseau expliquent tout à fait ceci. S'il y a faute, ce n'est à lui, mais bien à ses précédents. Le protestantisme, populaire et nobiliaire un moment, devient très vite bourgeois, et l'est aujourd'hui. Le jansénisme, Port-Royal (moins un seul homme, Pascal), est une secte bourgeoise, de mœurs et de langue. Rousseau y ajouta un élément tout nouveau, qui fit une bonne partie de son immense succès, un élément romanesque, qui ravit la bourgeoisie. Mais justement *le roman*, ce qu'on ne sait pas assez, *est indifférent au peuple* (moins certains ouvriers des villes).

Le roman, le récit d'une passion, d'une destinée individuelle, touche médiocrement le peuple; il s'y reconnaît rarement. Il veut des choses grandes et vraies. « *Est-ce bien vrai?* » dit-il toujours, quand vous lui contez une histoire. — Plus endurci que nous au mal, il ne se doute pas non plus qu'un individu, une personne, une famille, puisse occuper le monde de soi, comme il arrive dans les romans. — Le roman est trop spécial pour le peuple, trop égoïste en un sens. Et le sermon, presque toujours, l'éloquence et la rhétorique, sont pour lui trop générales; il n'y fait pas attention. Il méprise le



roman comme trop individuel, s'ennuie du sermon, humanitaire ou chrétien, comme d'une généralité vague. Il lui faut l'*histoire*; il faut au peuple l'histoire d'un peuple; — ou bien encore l'histoire symbolisée en naïve légende, en sublime *poésie*; nous appelons cela fiction, mais une telle poésie renferme des mondes d'histoires, des trésors de vérités. Le petit chant (en grec moderne) où disputent l'Olympe et je ne sais quelle autre montagne, contient plus d'histoire nationale qu'une chronique, plus d'histoire de mœurs qu'un roman.

La langue du roman et la langue du raisonnement, même passionnées, éloquentes, comme elles l'ont été dans Rousseau, sont des langues moyennes, qui se tiennent dans une région intermédiaire où les masses ne vont pas. Celle de Rousseau accomplissait alors une œuvre limitée, mais éminemment nécessaire : réchauffer la bourgeoisie, la tirer de son égoïsme, lui ouvrir le monde du cœur, l'âme individuelle, intéresser l'individu à lui-même; c'était la force du roman; et en même temps, par la force du raisonnement abstrait, il fondait le droit individuel.

L'abstraction et le romanesque, deux barrières infranchissables entre Rousseau et le peuple.

Le peuple veut ou rire ou pleurer. Rousseau n'a sur lui ni l'une ni l'autre action.

La langue de Voltaire, à la fois très ancienne et très moderne, très amusante et très française, comme celle des anciens fabliaux, aurait été mieux au peuple. Il eût compris, à coup sûr, l'*Homme aux quarante écus* mieux que la *Nouvelle Héloïse*. Mais il y eut un autre obstacle. Voltaire, qui, de si bonne heure, sous



Louis XIV même, commence sa longue et dangereuse lutte contre le clergé, fut bien obligé de chercher une force, un point d'appui dans la noblesse, dans les rois; si sa langue fut plus populaire, sa vie fut plus aristocratique, celle d'un quasi grand seigneur. Rousseau, qui vint plus tard, trouva bien avancée l'œuvre de l'affranchissement, il trouva un peuple réveillé, il en fut l'organe politique; il resta peuple lui-même; si sa langue fut moins populaire, sa personne et sa doctrine le furent davantage.

Napoléon et Byron estimaient peu, trop peu la langue et les écrits de Rousseau. Ils ne reconnaissaient point tout ce qu'il y eut de grand dans la mission de cet immortel apôtre du droit. Ils ne sentaient pas assez l'émotion sincère, la vibration puissante de ce style toujours palpitant. Ce n'était pas l'homme en particulier qu'ils rejetaient, mais le genre même : le raisonnement passionné, la rhétorique et l'éloquence. Ils s'ennuyaient dans cette sphère moyenne, voulant ou le haut ou le bas, ou la simplicité la plus simple ou bien le sublime.

Sans doute Napoléon avait droit de l'exiger : il sentait à merveille le sublime des masses héroïques, instrument de son génie. Byron rêva toujours la sublimité solitaire, l'atteignit parfois; il eut l'ambition d'un Titan : il assure qu'il n'eut jamais d'autre inspiration que celle du *Prométhée* d'Eschyle.

Quoi qu'il en soit, le jugement de ces deux sévères critiques est justement celui du peuple.

J'excepte, bien entendu, la portion du peuple qui vit près des bourgeois, partage leurs lectures, leurs idées, les jalouse et les imite.



Le peuple ne suit pas volontiers la dialectique, les longues démonstrations logiques. Il raisonne, avec beaucoup de force et de finesse, mais sans mettre en dehors l'artifice du raisonnement. Ses formes de prédilection sont concentrées, elliptiques, rapides, pleines de sous-entendus. Il emploie moins le syllogisme que l'induction sommaire, l'exemple ou la parabole. Il donne volontiers aux idées des formes narratives, historiques. Aux formules il substitue des faits. Sa devise est celle de Hoche : « Des choses, et non des mots. »

Or, les choses, les faits, c'est *l'histoire*. — Ou bien l'histoire résumée, concentrée en images simples et sublimes, dans la *poésie* populaire.

Mais quoi! dira-t-on, celle-ci ne disparaît-elle pas? Ne voyez-vous pas que partout la légende va s'effaçant, les chants populaires s'oublient, la poésie périt tout à l'heure... Oui, au profit d'une poésie plus haute. La légende réelle et certaine qu'a créée la Révolution écrase la vieille légende. Celle-ci, tant vieille soit-elle, n'intéresse guère plus le paysan que le roman moderne qui peut lui tomber dans les mains; elle est de même individuelle, elle lui semble le roman d'un saint. Elle est *vieille*; mais l'histoire de la Révolution et de l'Empire est bien mieux, elle est *antique*. Napoléon, pour le peuple, est plus *antique* que Dagobert, et tout autant que César.

Ces grandes choses doivent être un jour reprises religieusement par l'histoire, par le drame national, au profond trésor où elles dorment, dans l'imagination du peuple, flottante, à l'état de vagues



complaintes, de noëls héroïques, non exprimés, non formulés encore. L'écueil que doivent craindre ceux qui voudront toucher à cette grande poésie, c'est d'y mêler le roman.

Rien du roman, je vous prie, ni de forme ni de fond, ni dans les faits ni dans le style.

Je voudrais donner des exemples de ce qu'il faut éviter, et je ne veux les tirer d'aucun écrivain du temps. Les arts s'interprètent l'un l'autre. Je tirerai mon exemple d'un autre art, et il ne sera pas moins clair. Si l'on veut savoir combien le romanesque est mortel à la poésie, qu'on aille au Louvre, au Musée des dessins, et qu'à la quatrième ou cinquième salle on regarde un dessin de Gros, qui représente l'empereur sortant de Moscou en flammes.

L'artiste s'est préoccupé d'une circonstance touchante, l'a fait dominer, mais si maladroitement, que le pathétique en a disparu, ce n'est plus que sensiblerie. Il s'agit des mères qui, dans l'incendie, ont perdu ou retrouvent leurs enfants; les Français, qu'on accuse à tort, ont sauvé ces nourrissons et les rendent à leurs mères. La donnée est intéressante; l'effet n'en est pas moins celui d'un mélodrame ridicule<sup>1</sup>.

« C'est une ébauche, » dira-t-on... N'importe, elle aurait été poétique, populaire, si elle eût été traitée avec force, avec originalité. Tout y est mol, vague et

<sup>1</sup> Ce mauvais dessin ne peut diminuer en rien la tendre admiration que nous avons vouée à ce grand peintre, à ce grand cœur, qui, dans *l'Hôpital de Jaffa* et le *Champ de bataille d'Eylau*, a consacré pour l'avenir l'humanité du plus guerrier des peuples, la charité de la France. Le cœur où il puisa ces choses sublimes était à la fois courageux et tendre, tendre, dit-on, jusqu'à la faiblesse. De là les défauts de sa peinture, molle parfois, mais peut-être aussi son génie. — On m'a conté de lui une touchante anecdote.



faible, comme dans tel roman historique. Rien n'est caractérisé d'un trait spécifique. Le Kremlin n'est pas un Kremlin; on le cherche, on voudrait revoir, en ce jour de fatalité, la sublimité fantasque et terrible de ses minarets barbares, de ses kiosques de pierre, cette Asie pétrifiée, qui nous a fait frissonner tous au panorama de Moscou. L'empereur n'est pas l'empereur; c'est un maigre Bonaparte, et non l'homme déjà fatigué, gras, blanc, d'une pâleur mate, qu'il était en 1812, etc., etc.

Ce qui manque ici, en tout, je le répète, c'est la spécification, tel trait précis, vif et fort, où l'objet sort du tableau, va prendre le spectateur, s'en empare, saisit son imagination et sa mémoire pour toujours.

C'est là ce qui est essentiellement populaire. Examinez tout récit de ce genre qui sort de la bouche des hommes du peuple; c'est un tel trait original et spécifique qui a rendu en eux le souvenir ineffaçable. Ils n'ont pas toujours la connaissance générale du fait, mais il est entré, ce fait, dans leur esprit, dans leur mémoire et dans leur cœur, par un trait de vie qui a pénétré comme une flèche de feu.

Ces détails vivants, méprisés souvent d'un public trop gâté par le roman pour en sentir la poésie, sont en revanche conservés précieusement dans les

Un de ses élèves arrive un jour à l'atelier avec un beau papillon, vivant encore, qu'il venait de piquer à son chapeau. Gros entra dans une véritable fureur : « Quoi ! malheureux ! dit-il, vous trouvez un être charmant, et tout ce que vous savez faire, c'est de le torturer, de le détruire !... Sortez, et ne rentrez jamais ! vous êtes indigne d'être artiste ! » Il était bien digne lui-même de ce nom, celui qui étendait sur toute la création la sympathie, le respect de la vie, l'admiration de la beauté.



masses; ils font la vie poétique des populations que vous jugez les plus prosaïques du monde. Vous croyez le Breton ou l'homme des Pyrénées plus poète que celui du centre; et souvent vous vous trompez.

Voyez sur la grande route, ennuyeuse, triste, blafarde, de Champagne, ce maréchal ferrant, qui le dimanche, fume, rêve, les bras croisés, pendant que sa femme est à vèpres. « Voilà, ce semble, un homme bien prosaïque... Que ne voyagé-je en Bretagne, aux Pyrénées, en Italie?... » Vous ne diriez pas ceci, si vous saviez qu'en ce moment il roule dans sa tête un Noël héroïque, une épopée populaire. Toutes vos légendes de campagne et tous vos romans de ville seraient bien pauvres à côté.

Je vais vous en dire un mot (mot d'un témoin oculaire, qui, je pense, d'ailleurs, n'est encore imprimé nulle part).

« Lorsque l'empereur faisait cette terrible retraite, à travers les glaces entassées, à travers la France expirante qu'il laissait sur les chemins de la Russie, il allait, rapide et blême, enveloppé de fourrures; à droite, à gauche, sur la neige, des hommes presque ensevelis, d'autres à demi couverts déjà, mourant de froid et de faim. Ces héroïques soldats, résignés dès longtemps à la mort, ne murmuraient aucunement; ils jetaient un dernier regard sur l'empereur qui passait. Quelques-uns des vieux grenadiers, se levant un peu sur le coude, lui adressèrent encore un mot, souriant avec douceur, usant cette fois encore de la familiarité militaire que Napoléon permettait, et ce mot, ils le dirent en russe : « Papa, *kleba!* »



(Papa, *du pain!*) L'empereur, à ce touchant appel, répondait : « *Niet kleba* » (Il n'y a pas de pain). Et il passait, sur la neige, plus sombre et plus rapide encore. De moment en moment, il faisait un retour amer sur lui-même, sur sa gloire, répétant sans cesse ce mot : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. »

« Chose non moins remarquable que l'appel filial de la Grande Armée expirante, les Russes, de leur côté, par un sentiment non moins filial, se refusèrent toujours à croire que leur empereur, leur père, eût eu le cœur de brûler Moscou. Les témoignages les plus forts, l'évidence, ne put les convaincre. Ils perdaient, à cette découverte, bien plus que Moscou elle-même, leur chère superstition, la croyance que le souverain était ici-bas une providence bienveillante, un père ou un dieu. »

Voilà les grands souvenirs qui remplissent en ce moment l'imagination du forgeron champenois que nous avons observé, telle est sa poésie intérieure sous ce prosaïque aspect. Comment voulez-vous maintenant qu'il retourne aux légendes de sa femme, ou qu'il s'amuse au roman qu'apporte le colporteur? Non, il songe. Il se fait sa philosophie à part. Il songe qu'après Napoléon le monde aura peine à se faire des dieux. Il songe que, trompé tant de fois par ses tuteurs, le monde pourra bien un jour, enfin, se gouverner lui-même... Mais, le songe est interrompu. Car voici un voyageur qui vient réclamer le secours de sa forge et de son marteau. A l'œuvre donc; le feu se rallume, du fer partent des torrents d'étincelles, et notre homme, mêlant au travail de l'ouvrier les



souvenirs du soldat, bat héroïquement l'enclume, du bras de la Grande Armée<sup>1</sup>.

1. NOTE ESSENTIELLE : *Qu'il soit bien entendu que j'ai parlé contre les mélanges romanesques qu'on fait subir à la légende nationale, contre la langue et l'esprit romanesques, plutôt que contre le roman. J'en ai moins que jamais la pensée, au moment où j'en lis deux, admirables : La Mare au Diable et Le Champi.*



## HUITIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 3 février 1848. —

### LA LOI DOIT ÉMANER DE TOUS

Le dix-huitième siècle a commencé la fondation d'un *Droit humain*, sans lequel nulle alliance possible entre les classes diverses. — Vico, Voltaire, Rousseau. — Sagesse instinctive du peuple. La Cité est une initiation, une éducation mutuelle de tous par tous. — Qu'est-ce que la Loi? — La Loi doit formuler la pensée des masses, leur traduire leurs propres instincts. — Des malentendus sociaux. — La Vendée ignore que la Révolution était une religion. — La Révolution méconnut les instincts républicains de la Vendée. — Il eût fallu révéler la Vendée à elle-même.

Notre légende nationale est le champ commun, le rendez-vous naturel, où les esprits divers, les classes qu'on croit opposées, se rapprochent aisément; véritable Champ de Mars où tous doivent tôt ou tard renouveler leur Fédération. — Qu'il revienne donc ce grand jour, et qu'il ne finisse plus!

Mais pour cela, il nous faut, avant tout, relever, et mieux construire, non pas cette fois en bois et en planches, l'autel immuable du droit.

« Nulle fraternité hors du droit, nul amour dans



l'iniquité, nulle alliance hors du cercle que doit tracer la justice. » C'est la grandeur de nos pères, celle du dix-huitième siècle, d'avoir répondu ceci à la piété impie du Moyen-âge, qui dispensait de justice Dieu et les rois, ses images; qui, pour la dernière fois, par la voix hautaine de Bossuet, enseignait que l'autorité est sa raison à elle-même, et, du prêtre au roi, du roi à la terre, faisait tomber la loi d'aplomb sur la tête du peuple.

« Non, répond héroïquement ce grand dix-huitième siècle, la loi monte du peuple même, elle fleurit du cœur de l'homme, et n'en est que plus divine! »

Belle parole, douce parole, voix chérie du genre humain, nous t'entendons enfin, après tant de siècles! Plus douce à notre oreille que la langue maternelle ne fut à Philoctète abandonné dans Lemnos!

Un admirable chœur commence alors de la France et de l'Italie.

*L'humanité, dit Vico, est son œuvre à elle-même.* — La sagesse *instinctive* des nations va se créant, se faisant des lois, des chants et des dieux, s'humanisant elle-même, dans les voies de la Providence, devenant civilisation et sagesse *réfléchie*.

*L'humanité, dit Voltaire, est son but à elle-même.* Laissez là vos vaines querelles, souffrez-vous les uns les autres, pauvres insensés! Tolérance et bienfaisance, c'est la voix du genre humain.

*L'humanité, dit Rousseau, est son droit à elle-même.* Le peuple a droit et devoir d'assurer le salut du peuple. La raison de tous, c'est identiquement la Raison.



Voilà le grand cœur : le fait dans Vico, le sentiment dans Voltaire, dans Rousseau le droit.

Ici se tait le dix-huitième siècle, et il attend le dix-neuvième. — A nous de continuer.

Rousseau a dit le droit du peuple, il l'a proclamé, ne l'a pas fondé. (Voy. mon *Hist. de la Révol.*, II.)

Donnant pour base à ce droit l'intérêt, le salut public, il laisse la porte ouverte à l'antique objection : « Si le salut est la base du droit, le but de la cité, la science et la sagesse assureront mieux le salut qu'une multitude ignorante; laissez gouverner les sages. » C'est le principe du prétendu droit des minorités, celui par lequel l'autorité a cru se légitimer, quand elle daignait raisonner avec ceux qu'elle écrasait.

A quoi nous répondons par un témoignage supérieur à toute logique, par celui que nous trouvons en nous, par le sentiment et le cri du cœur : « Le droit est le droit, rien de plus; il est sa base à lui-même; il est son but. L'intérêt, le salut, ne sont qu'un but secondaire, que l'on atteint d'autant mieux que l'on a visé plus haut. »

Et si l'on veut absolument que le but soit le salut, nous prétendons que la science, la sagesse philosophique, ne l'assurera jamais seule; il y faut le bon sens du peuple.

- La science n'a pas, croyez-le bien, le monopole de la sagesse. Il y a la sagesse instinctive, la rectitude de l'instinct naturel, dont il faut aussi tenir compte; il y a l'inspiration populaire, il y a l'expérience pratique de ceux qui font et qui souffrent, qui portent le plus lourd poids de la vie.



Consultez l'histoire. Elle vous montre des sociétés qui existent pendant des milliers d'années, où la spéculation est inconnue encore. — L'humanité eût péri cent fois, s'il lui eût fallu attendre que les théories fussent nées, pour créer l'ordre social qui assurait son salut. Religions, institutions, poésies, tout cela a fleuri spontanément du génie populaire. Puis quelques-uns ont écrit, rédigé, résumé, imposé de haut aux autres ce qui fut l'œuvre de tous.

La matrice du genre humain, c'est *la sagesse instinctive*, celle des masses populaires. C'est elle qui commence tout, qui commence surtout sa rivale, *la sagesse philosophique*; elle la suit modestement, mais, finalement encore, c'est elle qui contrôle tout.

En elle est le droit du peuple.

La *nature* que Rousseau atteste, est un mot trop vague, employé dans des sens trop différents, pour en faire la base du droit. Lui-même, dans ses premiers *Discours*, il semble y voir l'excellence de l'état sauvage, la condamnation des sciences et des arts. Dans *l'Émile*, il y voit l'instinct naturel, bon, mais qu'il faut diriger. Dans le *Contrat social*, il ne parle plus d'instinct, il semble ne plus connaître que la pensée réfléchie, organiser une cité de sages et de philosophes. Mais la sagesse réfléchie, philosophique, est celle du petit nombre; comment en tirer le droit du gouvernement de tous?

Rousseau ne fonde point le droit du peuple; la Révolution non plus, elle ajoute peu à ses théories. Aussi, après eux, revient plus insolent que jamais le gouvernement des minorités. La question, laissée obscure, s'embrouille de plus en plus, avec les écoles



bâtardes, éclectiques de la Restauration. Les doctrinaires arrivent, lesquels, au nom de la philosophie qu'ils n'ont pas, nient l'aptitude des masses : « Arrière le peuple ! Un jour peut-être, éclairé, formé par nous, il deviendra digne. Aujourd'hui gouvernons seuls. Nous seuls avons la sagesse. Pour le salut du peuple, le peuple ne doit pas se mêler de ses affaires. »

Voilà comment naïvement les sages de la Restauration ont restauré le droit des petites minorités, le droit que l'on suit encore.

A ces vaines théories, trois voix à la fois répondent :

La voix du présent, qui nous montre l'impuissance, la stérilité actuelle des classes cultivées, qui croyaient pouvoir se passer du concours moral du peuple.

La voix du passé ; elle montre que le peuple des temps barbares et poétiques a pu, sans culture, dans la rectitude de son instinct naturel, se créer un ordre civil ; la philosophie est née des milliers d'années après.

Enfin la voix éternelle de l'âme humaine nous montre, dans l'individu, que rien de puissant, de fécond, ne se fait en lui que par le concours des deux forces, inspiration, réflexion. L'inspiration, ou l'instinct, va s'éclairant, se changeant en lumière réfléchie, et, devenue telle, elle revient se revivifier à sa source, l'inspiration.

Tel est le roulement de l'âme humaine. Et tel doit être celui de la Cité ; son idéal est une âme. Dans la Cité, les hommes instinctifs et inspirés doivent incessamment se transformer en hommes cultivés, et,



devenus tels, ayant gagné en lumière, revenir prendre la chaleur au sein des classes instinctives.

La Cité n'est nullement une loi fixe et morte de bronze, *c'est une initiation*, — c'est l'éducation mutuelle de l'ignorant par le savant, et du savant par l'ignorant. Ce que vous appelez ignorance dans les masses, c'est l'instinct, la force instinctive, par moments l'inspiration, toujours la chaleur et la vie.

Voilà ce que j'ai dit, trop faiblement, il est vrai, dans mon livre du *Peuple*, reprenant le fil où Rousseau l'avait laissé, et fondant le *droit du peuple* sur la *sagesse instinctive*.

Ce dernier mot, ce mot profond, Vico l'avait posé, historiquement, comme un fait, sans en tirer aucun usage politique. Il l'avait fondé dans l'histoire, plus ou moins certaine, de l'obscur Antiquité, dans la Fable même. Je lui cherchai une base solide dans une histoire plus sérieuse, — mais surtout, je la fondai hors du temps, hors de la critique, la retrouvant, cette formule, dans l'âme individuelle, telle que chacun la porte en soi. — *De la sagesse instinctive à la sagesse réfléchie*, l'incessante *initiation de l'âme* me parut la profonde *image du mouvement de la Cité*, dont la vie doit être l'initiation mutuelle des classes instinctives et cultivées.

Les âmes candides et fécondes, celles des hommes de génie, qui rendent visibles leurs mouvements intérieurs par des œuvres immortelles, nous donnent en pleine lumière la démonstration de ceci. Nous voyons en chacun d'eux une Cité très complète, où les éléments obscurs, encore instinctifs, passent



incessamment dans la réflexion lumineuse; mais celle-ci ne produirait pas, si elle ne revenait prendre la vie, la chaleur, aux sources naïves de l'inspiration.

Ceci est le premier mot d'une politique nouvelle. Mais pour en trouver les développements, les applications, pour la pratiquer, il faut une chose difficile, il faut prendre un autre cœur. Le génie le plus inventif ne servirait de rien ici, sans cette transformation morale. Il faut que les uns et les autres, les lettrés, les illettrés, se regardent d'un œil sympathique, et sentent bien qu'isolés ils sont également impuissants. Que peut le savant sans le peuple, ou le peuple sans le savant? Rien. Il faut que tous deux coopèrent à l'action sociale; bien plus, il faut qu'ils alternent et qu'ils échangent leurs rôles, que le peuple monte à la science, que l'homme de science se fasse peuple, se refasse et se ranime aux sources de l'instinct et de la vie. La double circulation du sang, sang des veines et sang des artères, leur métamorphose alternative est l'image fidèle d'une Cité véritable, de celle qu'on pourra dire humaine et civilisée. La politique jusqu'ici est encore à l'état barbare.

Pour qu'elle en sorte, encore un coup, la première chose, c'est que le cœur change, que les classes opposées comprennent mieux le lien qui les unit. Voyons ce qu'elles doivent dire et penser en présence l'une de l'autre.

Que doit dire l'homme du peuple en présence du savant? « Voici un homme qui, par une éducation spéciale, par la concentration des connaissances que donnent la lecture et l'étude, représente cinquante



vies d'hommes; une partie considérable de l'expérience humaine se trouve accumulée en lui. Un mot de lui peut m'apprendre que telle recherche, où j'userais mon activité solitaire, est faite depuis longtemps peut-être... Cet homme m'est nécessaire. »

Et que doit dire le savant en présence de l'homme du peuple, de l'homme d'action et de travail? « Élevé dans l'abstraction, dans une culture spéciale, dans un monde de papier, j'ai trop oublié le monde; je n'aurais plus été qu'un livre... Heureusement voici un homme. Soldat? marin? voyageur? L'expérience a dû développer en lui ce que les savants ont le moins, le bon sens, le sens pratique... Paysan? il est resté au milieu de la nature, il a gardé, quoi qu'il fasse, quelque chose des instincts naturels... Ouvrier? supposons-le même de cette classe d'ouvriers où le métier n'est qu'obstacle pour l'esprit... Eh bien! c'est encore un homme. Il a vécu et souffert; le sentiment journalier d'une réalité pénible l'oblige à regarder les choses autrement qu'on ne les voit à travers les livres; cet homme est bien autrement intéressé, engagé en ce monde; moi j'y suis pour mes systèmes, lui pour la vie ou la mort de sa femme et de ses enfants... Rapprochons-nous. Le spectacle seul de sa vie plus positive m'aidera à sortir de l'artificiel, de l'abstrait, de la scolastique... Cet homme m'est nécessaire. »

Voilà le point de départ de toute politique sérieuse : que les deux classes comprennent le besoin qu'elles ont l'une de l'autre, qu'elles sachent que chacune d'elles a dans l'autre son éducation, qu'à ce titre elles se rapprochent, s'estiment, se respectent, qu'aucune



des deux n'imagine qu'elle seule a la sagesse et doit l'imposer à l'autre. Non, la science, la haute culture des premiers n'est pas la sagesse, et n'a pas droit de régner. Non, l'instinct, l'énergie des autres, lors même qu'on y reconnaît l'heureuse inspiration naturelle, n'est pas non plus la sagesse, et n'a pas droit de régner. La sagesse résulte de l'union des deux forces; alors qu'elle soit la reine, alors qu'elle soit la Loi.

La Loi résulte de l'union, du mariage de la Cité. Elle impose aux uns et aux autres ce qu'ils ont voulu ensemble. C'est la voix de l'alliance. Chacun y reconnaît ce qu'il est, dans l'instinct, dans la pensée.

Il ne s'agit plus ici du vieil et barbare idéal d'une loi, étrangère aux hommes, qui du ciel apporte des tables de pierre et les en écrase. — Il ne s'agit plus d'un législateur oracle qui proclame ses énigmes, et, comme le sphynx, dévore celui qui n'a pas compris.

Non, la Loi est la fille spontanée de l'âme humaine. — Son secret est tout analogue à celui de l'Éducation. Celle-ci enseigne à l'homme ce qu'il a en lui, elle lui traduit, lui éclaire, lui montre en pleine lumière ce qu'il eut en germes obscurs. — Eh bien! de même, la Loi commande à l'homme ce qui fut en lui, ce qu'il a voulu, d'accord avec tous, dans ses moments vraiment humains, au jour où il fut vraiment lui. — Il l'a voulu peut-être d'une volonté faible et passagère, qu'eût changée la passion. Il s'interdit ce changement; et sa volonté meilleure, il la pose en Loi, et lui dit : « Préserve-moi de moi-même, fais que je me sois fidèle, sois ma règle, ô mon meilleur jour! »



Cette noble initiative est le patrimoine de tous, l'apanage légitime de l'humanité. La Loi doit sortir ainsi d'un noble mouvement de tous, du sacrifice de tous; tous, en se posant la Loi, immolent en esprit la passion, l'intérêt, renoncent solennellement d'avance à ce qu'ils pourraient leur dicter.

Qui a droit d'interdire au moindre des hommes la participation à ce sacrifice sublime? Tous doivent y contribuer selon leur mesure, leur état d'esprit et de volonté; les instinctifs de leurs instincts, les réfléchis, les abstraits de leur réflexion abstraite. La Loi doit les exprimer tous, leur ordonner généralement ce que déjà ils faisaient, ce qui était dans leurs mœurs, mais aussi ce qui était dans leurs tendances, ce qu'ils voulaient faire, parfois ce qu'ils *voulaient vouloir*. — Tout en formulant la pensée certaine, elle doit pressentir la pensée obscure, consulter l'instinct même qui ne sait pas s'exprimer, y puiser l'inspiration du progrès.

Là se place le droit des faibles, des muets, de ceux qui, même consultés, ne peuvent répondre encore, le droit des majorités inertes qui souvent ignorent leur droit, le droit des minorités qui parfois s'ignorent et se trompent sur les causes de leur opposition au mouvement général. Celles-ci, il ne s'agit pas de les briser cruellement, mais par les moyens de l'éducation, de la civilisation, d'une habile propagande, orale ou écrite, de les assimiler au tout, de les fondre, de leur faire comprendre comment (souvent à leur insu) elles rentrent dans la majorité dont elles méconnaissaient l'esprit.

Non, la Loi n'est pas un maître, un tyran, un bour-



reau. Elle est l'interprète des peuples; l'intelligent et bienveillant organe de tous; elle traduit leur pensée. Son action indirecte, plus importante encore que son commandement direct, conduit les hommes à laisser les diversités de fortunes par lesquelles ils se croyaient opposés les uns aux autres, leur révèle leur union dont ils n'avaient pas conscience, les oblige d'avouer que, sous des mots différents, ils voulaient les mêmes choses.

Pour bien entendre ceci, prenons un exemple, bien près de nous, en nous-mêmes (il saigne encore dans nos entrailles), le plus terrible exemple, je crois, dont l'histoire offre le souvenir : le cruel malentendu qui mit aux prises la République et la Vendée.

La Vendée ne vit point que l'impiété révolutionnaire était une religion, la religion nouvelle, qu'elle avait sa foi, ses martyrs. La Révolution ignora les instincts profondément républicains du paysan de Vendée.

L'homme de l'Ouest, en général, se caractérise par un vif amour de l'indépendance. Le seul accent des Vendéens révélerait ce caractère, qui en eux est le fonds du fonds. Il faut ici laisser les romans qu'on nous a donnés pour histoires. En Vendée, comme partout, l'ancien patronage des seigneurs ne subsistait plus; les nobles endettés livraient leurs fermiers aux hommes d'affaires auxquels ils engageaient leurs biens. Il y parut en 89, où les gens de Maulevrier prirent les armes contre ces corbeaux qui venaient les dévorer. La rancune du paysan contre le procureur remontait aux seigneurs, aux nobles, en général; des quatre bœufs qu'il attelait à la charrue, le plus mau-



vais, celui sur qui il frappait le plus, il l'appelait *nobliet*, autrement dit, fainéant.

Il tenait bien plus au prêtre, pour une double raison. Le prêtre d'abord, c'était le paysan même, son fils, son frère, son cousin; le bas clergé tout entier sortait des campagnes. Ce prêtre ensuite avait influence par la chose même qui faisait la passion du paysan, il le tenait *par la terre*, je veux dire par la puissance que le prêtre et le sorcier ont de bénir ou maudire, de jeter un bon ou un mauvais sort sur la terre et les bestiaux.

La Vendée et le Finistère présentèrent un spectacle absolument différent.

Au Finistère, la loi nouvelle trancha en faveur du paysan une question litigieuse, celle de savoir si le fermier qui, pour un maître ou seigneur, cultivait la terre de temps immémorial, comme congéable, n'était pas cependant en réalité le légitime propriétaire. Le paysan du Finistère, attaché ainsi à la Révolution, ôta aux résistances bretonnes l'unité formidable qu'elles auraient pu avoir. Les Bretons du Morbihan ne purent agir sans avoir des Bretons à dos.

En Vendée, tout au contraire, le paysan, éleveur de bestiaux, et réalisant ses ventes en argent, qu'il confiait souvent aux nobles, voyait son argent partir, émigrer avec les nobles. — Et on lui ôtait, avec son prêtre, la bénédiction de la terre. — Son épargne disparaissait, et sa terre n'allait plus produire; plus d'argent, plus de moissons.

Pour comble, la Réquisition vint le prendre à son foyer. La milice en aucun temps n'avait bien pu se lever chez ce peuple peu docile; l'épais Bocage ven-



déen, sous nos rois, cachait force réfractaires. Cette fois, le peuple entier le fut. — Dans la Vendée, le général en chef fut un colporteur, le commandant de la cavalerie fut un cordonnier. Dans la Mayenne, le chef fut un sabotier, Jean Chouan.

Une république vendéenne se fit contre la République.

Quelque peine que les écrivains royalistes se soient donnée pour défigurer cette histoire, ils n'ont pas caché pourtant que partout le mouvement fut celui des paysans et artisans de village. Ils allèrent trouver les nobles, les prièrent, les pressèrent, leur mirent l'épée à la main.

Nous décrivons un jour ce grand mouvement populaire, en marquant bien toutefois ce qui s'y mêla d'artificiel, ce qui fut de l'instinct spontané du peuple, et ce qui fut des ruses, de l'intrigue du clergé. Pendant que la Révolution adressait à ce pays des lois qu'il n'entendait point, dont personne ne lui faisait sentir la portée salutaire dans l'avenir, le clergé, bien plus adroit, agissait par des moyens tout appropriés à ce peuple simple, des sermons pleins de menaces et de calomnies, des apparitions, des vierges miraculeuses, de fanatiques pèlerinages. Parmi les dévots colporteurs qui agissaient pour le clergé, répandaient les brochures, sermons et fausses légendes, se trouvait un homme fort, simple d'extérieur, plein de courage et de sens, le célèbre Cathelineau. Maçon d'abord, mais fort chargé de famille, il avait été obligé de prendre un métier plus lucratif, où l'on devait gagner gros au service du clergé, le métier de colporteur. — Ce fut lui qui, plus que personne, prépara le soulè-



vement, par un petit conseil très simple, qui montre pourtant le vrai génie populaire qui était en lui : il conseilla aux paroisses qui avaient des prêtres assermentés de voiler aux processions le crucifix d'un crêpe noir, de montrer le Christ en deuil. Rien ne frappa davantage les imaginations, n'éveilla mieux le fanatisme, jusque-là très endormi.

L'explosion fut, comme on sait, décidée par la Réquisition. Cathelineau qui, dans ce moment décisif, faisait tranquillement son pain, et avait les bras dans la pâte, apprenant qu'enfin l'affaire éclatait, essuya simplement ses bras, et prit son fusil.

Après le premier succès, les Poitevins, où dominaient les gentilshommes, ouvrant un avis contraire à celui de Cathelineau, le colporteur parla avec une gravité forte, qu'on n'eût attendue nullement : « Messieurs, dit-il, en vous associant à nos travaux, nous n'avons pas entendu nous donner des maîtres. Nous Angevins, nous faisons la guerre comme le comportent le temps et les lieux ; si cela ne vous va pas, séparons-nous, et chacun se battra à sa manière. » Le résultat fut de créer, pour assurer l'union, un conseil supérieur, sous l'influence du clergé.

A Saumur, on se battait depuis plusieurs heures ; Cathelineau, d'un lieu élevé, embrasse la mêlée d'un coup d'œil, voit le mal et le remède, le fait voir aux gentilshommes, et la bataille est gagnée. — Le lendemain, M. de Lescure, le général poitevin, proposa de nommer général en chef le colporteur de l'Anjou. — Ceci, le 12 juin. — Le 29, les Vendéens, devenus une grande armée, entreprirent d'emporter Nantes. Cathelineau, ayant eu déjà plusieurs chevaux tués



sous lui, entra à pied, à la tête de trois cents hommes, ses parents ou amis, hommes de son même village, pénétra au fond de la ville, et reçut le coup mortel.

Voilà l'homme de la Vendée. Il a été un peu amoindri et mis dans l'ombre par les chroniqueurs royalistes, plus occupés des gentilshommes. Nous essaierons bientôt de remettre les choses dans leur vraie lumière. Nous rétablirons l'élément populaire des guerres vendéennes. Nous mettrons en face la légende trop effacée des républicains, qui les combattirent à travers les plus mortels obstacles, affamés quand le Vendéen avait les vivres en abondance, entravés par les directions contradictoires des représentants plus ardents qu'instruits des choses de la guerre, calomniés enfin, menacés par les lettres de ceux qui chaque jour demandaient à Paris qu'on guillotinat Kléber<sup>1</sup> et Marceau.

Pour revenir, ces paysans de l'Ouest ne furent ni bien compris, ni gagnés habilement par une propagande appropriée à leur génie. Ils n'avaient pas été aussi insensibles qu'on le croit au premier, au sublime éclair de la Révolution; ceux de la Mayenne qui furent les Chouans, avaient été en 90, aux portes du Mans, baisers, pleins de piété, l'autel de la Fédération.

Il était bien facile de prévoir que, si l'on se laissait gagner de vitesse par l'intrigue du clergé, il y aurait

1. Un mot ici pour Kléber, sans à propos; mais mon cœur m'oblige à dire ce mot. Une seule personne reste de la famille de Kléber, sa nièce, à Strasbourg, dans l'état le plus indigent. La France s'est-elle donc tellement oubliée elle-même qu'elle ne sente point la honte d'une telle ingratitude?



dans les campagnes de violentes résistances. Ces populations avaient toujours résisté, plus ou moins, au gouvernement du centre, pour la milice surtout. Au seizième siècle, la Vendée fit une guerre terrible au roi pour repousser la gabelle. Il fallait agir sur le Vendéen comme on agit sur le Breton du Finistère. Il avait engagé ses épargnes dans les mains des nobles; on devait le rassurer sur la solidité de ses créances, lui faciliter les moyens de prendre hypothèque; spécialement sur les biens de ceux qui partaient pour faire la guerre à leur pays. Il fallait, en accélérant la vente des biens du clergé, vendre d'abord ceux que pouvait acheter le paysan, non les édifices, mais les terres, en menues parcelles. Il fallait bien lui montrer que les familles rurales ne perdaient nullement les ressources que l'Ancien Régime leur offrait pour placer leurs enfants; qu'outre le bas clergé, la Révolution préparait pour les jeunes paysans toute une armée civile à recruter, trente mille maîtres d'école payés par l'État, non par les communes, ou mariés, ou mariables, et, dans ce dernier cas, prenant aisément racine dans le pays même, épousant des filles du lieu, et faisant ainsi l'alliance de l'esprit local et de l'esprit central, dont ils seraient les propagateurs.

Nous ne reprochons rien à la Révolution. Le temps manquait, les embarras étaient immenses, l'accablement, le vertige inexprimables. Ceci n'est point une critique que nous adressons à nos pères. Nous nous parlons à nous-mêmes, et pour notre instruction.

Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'à côté de la propagande du clergé, il en fallait une, non pour les



viles seulement, la plupart converties d'avance, mais pour convertir les campagnes.

Ces Vendéens valaient bien qu'on y travaillât; ils méritaient d'être, non vaincus, mais persuadés. En combattant contre la France, ils étaient Français de cœur, puisqu'ils aimaient mieux périr que d'appeler l'étranger. Un d'eux, d'Elbée, qui était allé à Coblenz, en revint bien vite, ne pouvant tolérer les hommes de l'émigration.

On perdit les précieux moments où l'on eût pu se faire comprendre. On donna le temps au clergé d'intervertir les rôles, de se faire de la Vendée une sorte de république, tandis que la République, poussée par la nécessité vers la dictature, devenait une monarchie.

Il y eut alors ce choquant contraste : la Révolution, n'employant que les moyens négatifs, hostiles, semblait n'en vouloir qu'au corps, ne demander que deux choses à la Vendée : de l'argent et des soldats. Le clergé, employant les sermons et tous les moyens mystiques, semblait s'adresser à l'âme. Dans ce renversement étrange, les ennemis de l'esprit faisaient appel à l'esprit; les ennemis de la liberté organisaient la résistance contre la liberté même.

L'erreur de la Révolution, telle qu'elle apparaît déjà dans les systèmes absolus et les esprits absolus qui mènent le dix-huitième siècle, fut de se reposer entièrement sur le pouvoir de la Raison, de lui croire une si invincible clarté, un attrait si irrésistible, qu'elle n'aurait qu'à paraître, le monde tomberait à genoux; ils ne s'enquirent nullement des voies et moyens Une fois en possession de Voltaire et de



Rousseau, appuyés sur cet Évangile, dans les vingt années qui suivirent, ils y ajoutèrent peu, ou rien. Sieyès formula quelques généralités, un judicieux plan d'attaque contre le pouvoir central. Quant aux résistances populaires qui pourraient se faire à la cause même du peuple, personne ne les prévint.

Personne ne s'enquit des campagnes. La ville les méprisa. La philosophie dédaigna l'instinct, cette vaste et féconde moitié de la nature humaine. On s'arrêta à la forme; et toutes les résistances étant également méconnues, enveloppées sous la vague dénomination de fanatisme, royalisme, etc., on ne s'avisait pas d'apprécier tout ce qu'il y avait d'instinct républicain dans ces paysans qui se croyaient royalistes. Pourquoi ceux-là résistaient-ils? parce qu'ils étaient de tout temps portés à la résistance, indépendants de caractère et d'habitudes. Il eût fallu leur trouver le rapport de ce républicanisme local à la République, leur montrer qu'elle seule pouvait répondre enfin à leurs instincts de liberté, comprimés pendant tant de siècles, mais nourris dans la solitude, sans compagnons que leurs bœufs, sans expressions que les voix sauvages qu'ils leur adressent en poussant la charrue sous l'ombre du Bocage vendéen.



## NEUVIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 10 février 1848. —

### LA FONDATION DU DROIT

Suite de la leçon précédente. — Nos législateurs devaient fonder la loi dans l'opinion, dans l'éducation. Personne n'a pris au sérieux la souveraineté du peuple. La France non consultée pendant soixante ans. La loi toujours neutralisée. Tiraillement du corps social. Mélanges monstrueux. Mort commencée. Le poème du *Dernier Homme*. Il suffit qu'il reste *un homme*, une étincelle morale. — Devoir du jeune homme. Qu'il puise la force morale en lui. Ce n'est pas un miracle du génie qu'il faut, mais un miracle du cœur. Les grandes révolutions morales n'eurent de nouveau que l'appel au sacrifice. Exemples de la Révolution indienne, de la chrétienne, de la nôtre. La nôtre ne fonda pas la loi dans la volonté, par une éducation appropriée. Il ne faut ni démêler, ni couper le fil trop mêlé. Il faut, d'un grand cœur, entraîner le monde dans une sphère supérieure. Il faut que la fraternité marche devant la loi, lui fraye un chemin. Comment on peut commencer l'œuvre dès aujourd'hui, hors du monde des disputes. Conseil à un jeune homme.

Unité d'âme et d'esprit, si profondément troublée à cette heure, sainte fraternité de nos pères, presque oubliée aujourd'hui, voilà ce que nous cherchions dans les deux leçons précédentes, sur la Légende et le Droit.

Notre pensée en tout ceci est celle d'un homme



qui, sentant en lui une division profonde, sentant son cœur qui s'en va, tirailé en sens inverse, met sa main sur sa poitrine, se cherche, se dit : « Et pourtant, au fond, je suis un, je suis moi encore. »

Cette unité, nous la demandions d'abord à la communauté de légende nationale, ensuite à celle du droit... — Légende, hélas ! affaiblie. Droit incertain, impuissant.

Le dix-huitième siècle aima l'humanité, voulut un droit humain, le promulgua. — Mais il ne sut le fonder.

Fonder ! ce mot a deux sens.

Une chose fondée est assise sur un principe solide et certain. — Or, le dix-huitième siècle ne sut pas la base du droit, qui est le droit même ; il s'en alla chercher au dehors un principe de droit étranger au droit, l'intérêt, le salut public.

Une chose fondée est entourée de ses conditions d'existence, de ses garanties, des moyens qui en assurent la durée. — Or, le dix-huitième siècle ne sut pas assez que ce n'est rien d'écrire des lois, si l'on ne prend les moyens de les faire accepter, de les assurer dans l'avenir. Le premier de ces moyens, c'est l'éducation, celle des enfants, celle des hommes. Nos législateurs regardèrent l'éducation comme un complément des lois, ajournèrent à la fin de la Révolution cette fondation dernière ; c'était justement la première par où il fallait commencer. — Le symbole politique, la *Déclaration des droits*, étant une fois posé, il fallait, pour base aux lois, mettre dessous des hommes vivants, faire des hommes, fonder, constituer le nouvel esprit par tous les moyens différents, assem-



blés populaires, journaux, écoles, spectacles, fêtes, augmenter la Révolution dans leur cœur, créer ainsi dans tout le peuple le sujet vivant de la loi, en sorte que la loi ne devançât pas la pensée populaire, qu'elle n'arrivât point, comme une étrangère, inconnue et incomprise, qu'elle trouvât la maison prête, le foyer tout allumé, l'impatient hospitalité des cœurs prêts à la recevoir.

La loi, n'étant nullement préparée, nullement acceptée d'avance, sembla, cette fois encore, comme les anciennes lois qu'elle remplaçait, tomber durement d'en haut. Cette loi, tout humaine qu'elle fût, se présenta comme un joug, une nécessité, aux populations surprises. Elle voulut entrer de force dans un terrain où elle n'avait pas préalablement ouvert le sillon; elle resta à la surface.

L'Assemblée Constituante avait pourtant une occasion magnifique, irréparable; elle trouva la situation tout entière; il eût fallu la bien prendre. Elle eut un moment unique, l'année 1790, où le cœur de la France, ignorant et non préparé, s'élança au-devant des lois. Il fallait, au lieu de se perdre dans un détail de lois secondaires, s'en tenir d'abord à deux choses : 1° Prendre la force, l'épée, l'épée de justice, l'armée et les tribunaux; 2° Fonder et fortifier la foi de la Révolution par une propagande immense, une puissante éducation des hommes, qui leur fit comprendre l'œuvre qu'ils faisaient, leur révélât leurs propres pensées, tout ce qu'ils avaient dans le cœur, *les fit vouloir ce qu'ils voulaient...* chose rare; presque toujours nous voulons la volonté des autres, ce que suggèrent la ruse, l'intrigue, l'intérêt.



Pour avoir cette noble ambition d'agir sur les âmes, pour se faire scrupule d'imposer aux hommes des lois incomprises, il eût fallu que la Constituante eût un respect délicat et profond de la souveraineté du peuple, que personne n'a eu jamais. Elle la proclamait en principe, y croyait peut-être, mais comme d'autres y ont cru depuis, comme à une chose d'avenir qu'on peut toujours ajourner. Chaque parti qui arrive reconnaît volontiers la souveraineté du peuple, à condition toutefois que celui-ci diffère son avènement. « Tu régneras par la suite, lui dit-on, obéis pour aujourd'hui ». Ainsi vont régner toujours les minorités, avec un langage plus ou moins poli pour le pauvre souverain.

Depuis ce jour de 89, où on lui permit de voter, et encore seulement pour élire les électeurs, depuis qu'il donna son suffrage (celui des six millions d'hommes faits qui étaient alors en France), il est redevenu muet. Personne ne s'est plus informé de ce qu'il pensait et voulait. Chacun hardiment a parlé pour lui. « Je suis le peuple, dit 93, partant je suis absolu ; je ne consulte point le peuple. » — « Je suis le peuple, dit Napoléon, partant je suis absolu... » — « Je suis le peuple, dit Juillet, et sorti des barricades, etc., etc. »

La loi de la Révolution, émanée du droit du peuple, mais sans rapport fixe avec lui, n'étant fondée en lui par nulle éducation, nulle action civilisatrice de la puissance publique, cette loi, dis-je, s'en est allée, orpheline et sans défense, à la grâce de Dieu, pendant ces cinquante années. Hélas ! si elle vit encore, ce n'est pas faute d'avoir été cruellement mutilée, tor-



turée et démembrée. D'abord, des gouvernements de ruse ou de violence lui ont arraché des membres, qu'ils remplaçaient par d'autres, d'une tendance opposée; elle s'en va, contrefaite, bizarrement faussée de lois de réaction. Puis, dans les membres qu'on lui laisse, on pratique tous les jours la perfide opération d'injecter un autre esprit. Ce demi-siècle pourrait se définir : un complot persévérant de la jurisprudence pour exterminer la loi en dessous, sans y toucher en dessus.

La politique fait deux choses. Elle dit au peuple : « Née de la Révolution, je dérive tellement du peuple que jamais le peuple n'a besoin de parler lui-même. — Qui parlera? Mes juges; pour condamner la Révolution, je les prendrai au fond même de la contre-révolution. — Qui parlera? Le prêtre, contre qui la Révolution s'est faite; je lui donne, outre ses confessionnaires, ses écoles, ses sœurs d'hôpitaux, je lui donne quarante mille tribunes, d'où il puisse écraser la Révolution. »

Ainsi va le corps social, tiré en deux sens; un vigoureux attelage tire à l'occident, et un autre à l'orient.

Voilà le supplice extérieur que tout le monde peut voir; et il y en a un autre au dedans, qu'on remarque moins. Le patient, dans ce tiraillement douloureux, ne garde pas l'unité intime, qui réagirait, qui rassemblerait incessamment sa personnalité divisée. Cette âme n'est pas seulement divisée, elle est mêlée d'éléments ennemis. Le pis, ce sont les mélanges.

Mélanges bâtards, hétérogènes, mortels à qui les reçoit, ils ne s'arrangent entre eux qu'en annulant la



vie propre du pauvre être qui s'en trouve le théâtre. Des générations parasites qui se font ainsi dans un corps vivant ! horreur, dégoût, profond dégoût... J'ai entendu un homme, jeune, robuste, vigoureux, qui, plusieurs années durant, avait eu le ver solitaire ; il se souvenait avec effroi de l'abominable sensation qu'il y a à se trouver doublé d'un monstre qui a sa vie, ses caprices, ses mouvements personnels au fond de votre personne.

Des vies paradoxales, monstrueuses et contradictoires, vivent dans la vie de la France. Monstrueuses. Le ver solitaire au moins est selon la nature. Mais qui tolérera l'Angleterre en pleine France, nos fameux amis du peuple, plus anglais que les Anglais, courtisant nos ennemis, pour être maîtres chez nous ? Qui tolérera le prêtre, brisant la chaire de liberté, et chantant la liberté dans une chaire de mensonge ?

Ce peuple est triste, dit-on, je ne m'en étonne pas !

Avez-vous bien examiné ce que c'est que la tristesse ? Elle résulte généralement d'une discorde intérieure d'esprit ; elle nous vient quand nous sentons le tourment de l'*homo duplex*. La vie, c'est surtout l'unité. La mort, c'est la division. Percevoir la division en soi, c'est un avant-goût de la mort. — Maintenant, demanderez-vous pourquoi ce peuple est si triste ?

Les êtres aisément divisibles, les polypes, etc., où la vie a peu d'unité, sont moins vivants par cela même. L'être, fortement un, profondément solidaire en toutes ses parties, comme est l'homme, a beaucoup de vie ; il est haut placé dans l'échelle des êtres.



— La France, de moins en moins une, sentant son unité vitale, sa personnalité qui s'en va, descend aux êtres inférieurs; elle l'a bien raison d'être triste.

*Triste à mort*, comme dit la Bible. Triste d'une mort commencée.

Il est temps que l'individu, que chacun de nous, messieurs, se touche et se tâte le pouls, apprécie la quantité de vie qui reste, les ressources que cette France défaillante peut trouver en lui.

« Mais que peut un individu?... réduit à lui, que fera-t-il?... Que ferai-je, moi? sur qui m'appuierai-je? La loi, née du privilège, fille des minorités, craint toute association. Mon ami, mon camarade, mon associé naturel, est tout entier à l'intérêt, au plaisir, au bruit, que sais-je? Divisé en lui, dissipé comme il est, il est l'image de la division profonde d'un monde qui se dissipe en poudre. Comment songerait-il au mal, au remède? Ce mal est en lui, est lui. »

Il ne faut pas s'informer du voisin, mais s'informer de soi-même.

Qu'il reste *un homme* en France, la France n'est pas perdue.

Dans le douloureux poème de Grainville, intitulé *Le Dernier homme*, le globe de la Terre, après d'innombrables calamités, desséché, usé, éteint, tend à une mort prochaine; le Génie même du globe, lassé, découragé de vivre, aspire à ce dernier repos; il ambitionne la mort. Elle ferme l'oreille à ses prières. Pour qu'il obtienne la fin désirée, il y a une condition, c'est que le dernier homme meure. Alors la Terre et son Génie, délivrés de la charge pesante de vivre, entreront au grand sommeil. Mais, tant qu'il



reste un seul homme, la vie reste tout entière, il n'y a pas moyen de mourir ; tout peut ressusciter par lui.

Oui, messieurs, tant qu'il y aura *un homme* en France, *un homme* digne d'un tel nom, la France ne mourra pas, la chose est impossible. Par lui, tout peut recommencer.

Il faut une âme. Il faut que la vitalité commune reprenne l'étincelle au foyer de l'individu. Il suffit d'une étincelle morale.

Ne regardez donc pas tout autour pour voir si le monde s'ébranle. Ne vous figurez pas que, pour remettre un monde dans le chemin de la vie, il faille l'effort d'un monde.

Les basses et grossières idées de la mécanique, où le mouvement se mesure à la force de l'impulsion, ne peuvent servir ici. Cherchez plutôt des analogues dans les phénomènes électriques, où l'imperceptible étincelle peut tantôt lancer la foudre, tantôt, par un plus grand miracle, susciter une herbe, une fleur.

Et l'étincelle morale, de qui devons-nous l'attendre ? de vous, hommes de loisir ? ou bien de l'homme de travail ?

Ah ! votre foyer est bien froid, je vous vois bien alanguis d'ennuis, ou de jouissances... Je me ferais bien plus à l'ardent foyer du peuple.

Mais quoi ! si j'entre en son triste logis, aux heures de repos, que verrai-je qui me donne espoir ? Je vois un homme qui dort accablé du travail du jour, je vois une femme qui veille. C'est le pain, ce sont les enfants, c'est la rareté du travail, c'est le loyer qui va venir. Le *terme*, fatalité du pauvre, qui lui mesure le



temps et lui fait haïr les jours ; le *terme*, mot terrible ! que vous ne savez pas, jeune homme, et qui fait que la mère de famille, des nuits tout entières, veille et pleure sur l'oreiller.

Comment donc pourraient-ils élaner leur pensée vers l'avenir ? ils sont écrasés du présent. Comment déploieraient-ils les ailes de l'âme sous cette montagne de maux !

A vous, jeune homme ! La responsabilité de l'avenir vous revient, le monde a besoin de vous.

Vous avez la vie légère, vous avez la santé, le temps, la liberté de l'esprit. Si vous avez des obstacles, presque toujours ils sont vôtres, et de votre volonté. Vous n'avez pas le matin à vous lever en sursaut, craignant que l'heure ne soit passée, aux derniers tintements d'une cloche de manufacture. Vous ne craignez pas que le boulanger refuse le pain, ferme sa porte. Vous ne craignez pas en sortant de trouver la longue et chagrine figure du marchand qui se lasse enfin, du portier, du propriétaire.

Libre d'esprit ! grande parole, pour qui saura la comprendre. Libre de temps, de pensées, de rêveries, de travail, de fécond repos. Libre de s'orienter, de s'enquérir, de chercher dans les livres, et dans les hommes.

Ah ! crois-moi, surtout, cherche en toi. — Demande à ton cœur, à la force que te donneront les sacrifices personnels, les privations volontaires. — Puise en ta vaste sympathie pour ces masses inconnues, qui meurent d'une mort muette, puise en tes larmes solitaires...



Qu'est-ce que la solitude? Est-ce de broyer son cœur sur son cœur, pour tel chagrin de jeunesse? Est-ce de rêver, de laisser vaguement couler la vie, comme cette religieuse de la légende qui s'oublia trois cents ans à écouter le rossignol?... La solitude, c'est la concentration d'un cœur puissant qui se prépare et se réserve, qui amasse la force morale. La solitude, c'est le premier sacrifice d'un homme dévoué aux hommes, qui ne s'éloigne d'eux que pour les servir. Solitaire, pour être sociable; fuyant les heureux, les brillants, ceux à qui la vie est un jeu, pour s'approcher d'autant mieux de la vie réelle.

« Mais à quoi me servira l'éloignement de la société, la concentration de pensées? — Suis-je sûr d'en obtenir le prix?... Suis-je bien l'homme nécessaire? Ne faut-il pas aujourd'hui une force tout exceptionnelle, qui donne un élan, une idée? Le monde semble attendre quelque chose de grand, d'inouï... Un miracle viendra à son secours, un coup de génie; le génie le sauvera... »

Le miracle qu'il nous faut, c'est un miracle du cœur, la grandeur, force et persévérance de la bonne volonté. Avec cela, ne craignez rien, les paroles viendront toujours. Les mots n'ont jamais manqué, depuis le commencement du monde. Toutes les fois que le cœur est plein de pensées généreuses et de hauts désirs, quand il est comble et déborde, les paroles roulent en torrents.

Ne vous figurez pas que les grandes révolutions morales aient été des inventions inouïes, de merveilleuses découvertes de l'intelligence. Elles furent



la forte et simple révélation de ce qui tout naturellement couvait dans le cœur de l'homme.

Le beau du monde moral, c'est de créer sans créer, de faire ce qui était déjà. L'éducation crée dans l'enfant ce qu'il avait dans l'esprit. La loi crée dans la société ce qui était déjà dans la volonté de l'homme. Les nouvelles religions de même; elles disent à l'homme le nom du dieu qu'il sentait, sans le nommer.

La belle révolution indienne qui brisa la fatalité des castes, qui ouvrit une morale nouvelle à quatre ou cinq cent millions d'hommes, elle fut moins un coup de génie qu'un miracle de la volonté.

Leur légende le dit admirablement, dans une forme simple et sublime. Un guerrier veut monter à la caste supérieure, à celle des brames. Repoussé et méprisé, *il veut*, et devient plus que brame. Il s'enfonce dans une forêt, se plonge dans une austérité de vie incroyable, concentre ses facultés, se ramasse en lui, *retient son haleine* pendant un temps infini. Dans cette concentration, il acquiert une énorme puissance dont la nature commence à être fort inquiète. Les brames viennent, les génies viennent, les dieux viennent, alarmés, tremblants; ils prient le terrible ermite de suspendre un peu ses austérités, de reprendre haleine, de ménager l'univers; les trois mondes auraient disparu au froncement de son sourcil.

Voici la caste brisée; le guerrier se trouve au-dessus des brames. Les dieux voient qu'il peut détruire... — Attendez, il peut créer. Voilà ce que ni les dieux, ni les hommes ne prévoient. Bouddha,



de la même caste, moins terrible et plus puissant, vient doucement annoncer que toute caste est égale, que tout est ouvert en ce monde aux hommes de bonne volonté. — Les brames, jusque-là, se targuaient d'une absurde comparaison, assimilant le brame au fruit, le guerrier aux branches de l'arbre, le vil paria au pied. Bouddha répond simplement en montrant un arbre de l'Inde qui produit également au pied et aux branches, et donne des fruits par la racine.

Le christianisme est, de même, admirable de simplicité. Il emprunte des dogmes à l'Asie, des subtilités à la Grèce; mais sa force est celle du cœur<sup>1</sup>; par elle, il étonne, il enlève tout le monde antique. Les peuples entraient sans espoir sous la loi de l'Empire éternel, ils y trouvaient l'égalité d'esclavage, la fraternité du malheur. Ils l'acceptaient, sans le vouloir. Le christianisme la leur fit vouloir, embrasser; la mort commune des nations, dès qu'elle fut voulue, ne fut plus la mort; la vie fut au fond du sépulcre.

Notre Révolution non plus n'annonça rien d'inouï. Les idées qu'elle apporta n'étaient pas tombées du ciel. Elle fut un miracle, sans doute, mais celui de la volonté.

Le 4 août, vers minuit, le 14 juillet, à midi, la

1. Force contenue tout entière dans son incomparable légende. Les mystères d'Éleusis, et bien d'autres, enseignaient la mort d'un jeune Dieu, sa résurrection. Mais ici, c'est un Dieu qui aime et *veut* mourir. Cette toute-puissante légende a, par la force du cœur, soutenu plus de mille ans, comme dans les airs, une théologie ruineuse et sans base, qui porte sur le privilège et la préférence d'amour, sur l'injustice de Dieu.



France monta bien haut vers Dieu. L'élan du cœur fut admirable. L'intérêt, l'orgueil, toutes les causes des divisions humaines semblaient périr pour toujours.

Le soleil des Fédérations eut le surprenant spectacle d'un même cœur de vingt millions d'hommes. Et le prodige, c'est que cet état sublime ne fut pas d'une heure, comme on l'avait dit ; il dura des mois entiers.

J'ai dit ailleurs la terrible conjuration intérieure et extérieure qui tira la France du ciel à la terre, la força de prendre l'épée, de combattre, lui changea le cœur.

Néanmoins une cause, non moins grave, de ce fatal revirement, est celle-ci : La loi fut dite, elle ne fut pas voulue.

Pour la faire vouloir d'abord, il fallait la faire comprendre ; il fallait, dès 89, organiser avant tout la grande éducation politique, qui eût été la ferme base, le fondement de la loi, sa garantie dans l'avenir. Je parle, bien entendu, de l'éducation, non de l'enfant seulement, mais surtout de l'homme. Si la loi eût été comprise, si chacun avait bien vu l'intérêt qu'il avait à la défendre, elle eût duré à coup sûr.

Rien ne vit, rien n'agit, ne dure, qui ne soit fondé dans la conviction, fondé dans la volonté.

Il ne suffit pas que la loi présente le timbre d'une assemblée, il faut qu'on y reconnaisse le cachet du peuple, le timbre de Dieu. Une loi métaphysicienne, abstraite, dit en vain : Je suis la Raison. Elle parle une langue étrangère. Apprenez-moi donc au moins.



à comprendre cette langue. Si j'ai droit de faire la loi (et ce droit est celui de tous), n'ai-je pas celui de l'entendre?

Soixante ans se sont écoulés. De cruels malentendus ont mis notre pauvre France à deux pas de sa ruine. Tous ont travaillé, ce semble, à obscurcir la situation. Pas un d'eux n'a pu fonder; ni le prêtre, ni l'Anglais, ni le droit divin, ni le soi-disant équilibre constitutionnel, ni l'industrialisme; les voilà tous convaincus d'impuissance; pas un n'a réussi pour lui, tous ont seulement réussi à embrouiller les affaires et les idées, à enchevêtrer le fil. La presse se consume à dévider le terrible écheveau, et elle n'en vient pas à bout; elle mêle ses erreurs aux erreurs, ses passions aux passions. Que d'écrivains distingués, d'hommes ardents et courageux j'ai vus là mourir à la peine!

Messieurs, il ne faut pas dévider le fil, et il ne faut pas le couper.

Plusieurs, plus impatients qu'habiles, disent à toute chose : *Coupons*. Ils n'en savent pas davantage. La seule médecine à leur usage, c'est un certain empirisme chirurgical. On coupera. Mais si le mal repousse à côté? « Eh bien! nous couperons encore. » Mais si le mal est répandu dans tout l'organisme?... Dans les choses de l'âme surtout, couper, c'est aggraver le mal.

Pour l'âme, il n'y a qu'une chose qui serve, c'est l'âme et la volonté.

Ce qu'il faut ici, c'est une âme assez haute, une volonté assez forte pour dominer la situation, une volonté noble, pure, héroïque, si prête à se sacrifier,



qu'elle puisse enseigner à tous le sacrifice volontaire, et qu'elle soit écoutée.

Il faut une âme qui ne connaisse ni chicane ni violence, qui, naturellement au-dessus, n'ait dispute avec personne, mais qu'en elle on voie une telle lumière, que tous y regardent en haut, et qu'ils n'aperçoivent plus les misères d'intérêt, de vanité, de querelle, qui sont restées à leurs pieds.

« Dévouez-vous. » Avec ce seul mot, l'Inde, on l'a vu, brise les castes, le Christianisme unit le monde antique, la Révolution commence une fédération du genre humain.

Qui dira : « Dévouez-vous » ? Le plus dévoué sans doute. — Il faut un miracle du cœur.

Quelques rares et solennelles que soient ces apparitions de l'élément divin qui est en l'homme, mes pressentiments me disent que les temps n'en sont pas éloignés. La France périt certainement, si cette chose n'arrive. — Et la France, tout préjugé national à part, me semble si nécessaire au monde, le salut universel est tellement lié au sien, que je ne doute point ici. Oui, cela sera.

Un homme, des hommes viendront qui auront tellement la fraternité en eux, qu'à les voir et les entendre on y participera. Ils iront hors des disputes, par le grand chemin du cœur, et le monde courra après eux. Et partout où ils auront passé ainsi, aplani la route, la Loi viendra par derrière, consacrant les pensées des hommes, les volontés héroïques d'un peuple renouvelé.

Je sais bien l'objection : « La fraternité sentimentale, libre, livrée à elle-même, n'est pas efficace. — La



fraternité, écrite dans les lois, impérative, coactive, sanctionnée par des peines, est une fraternité non fraternelle. » — Cette objection embarrassera tant qu'on s'en tiendra au vieil idéal de la loi, qui, d'en haut, vient à l'improviste s'imposer aux populations tremblantes. Mais personne n'objectera rien, quand la fraternité, animant, soulevant les cœurs, marchera devant la loi, pour lui frayer le chemin. — Que sera la loi? L'alliance, le fraternel sacrifice des intérêts opposés, la justice du riche, la modération du pauvre, la voix de cette patrie que nos aïeux nommaient si bien *l'Amitié*.

Mais il faut d'abord que marchent devant des héros de fraternité, qui frayent à tous la voie large, et qui entraînent les cœurs, et qui mêlent toute chose dans un sentiment héroïque, de sorte que les peuples entiers, s'animant d'une obéissance passionnée à la loi, ne la distinguent plus de leur volonté personnelle, la trouvent identique à la liberté.

Voilà le haut, le lointain idéal. — Que sa hauteur toutefois ne nous décourage point.

Est-ce que nous ne sommes pas des hommes? est-ce qu'il n'y a plus de jeunesse en France, ni de cœurs ardents?... On reproche souvent au jeune homme la passion, qu'on croit son obstacle. Et moi, je lui voudrais une plus grande passion, une passion non faible et mobile, mais forte, persévérante et haute, dressée aux choses grandes et sublimes, à celles qui ne passent point.

Oui, c'est une grande passion qu'il me faut ici. Voilà pourquoi je m'adresse au jeune homme. Elle vient bien, dans la tempête; mais, dans une situa-



tion calme en apparence, malade, mortelle en dessous, pour prendre un grand et noble élan, il faut l'ardeur de cet âge, la flamme d'un jeune cœur.

Kléber disait, la veille d'une mémorable bataille : Je prépare mes facultés. — Préparez les vôtres, dès aujourd'hui, à cette croisade morale.

Il faut, c'est la première chose, faire effort pour échapper aux habitudes, aux entourages qui rapetissent l'esprit. Il faut vouloir étendre son horizon et ne pas croire, le matin, quand on a lu son journal, qu'on a embrassé le monde. Il faut aller voir soi-même, s'enquérir, de porte en porte, demander à la France ce qu'elle pense de soi... Hélas! depuis cinquante ans, personne ne daigne s'en informer.

« Mais je suis retenu ici... je ne puis faire une telle enquête, voyager ainsi au loin... » Les plus profitables voyages sont ceux qu'on fait sur place même, souvent dans sa propre maison, aux ateliers, aux greniers, les voyages de bas en haut.

« Pour voir le pauvre, il faut l'aider, il faut de l'argent, être riche... » De l'argent! la fraternité est tellement effacée qu'on ne suppose plus les rapprochements possibles sans cet intermédiaire! mais l'argent est bien souvent ce qui fausse les rapprochements, ce qui rend les relations impossibles ou serviles. De l'argent! si vous commencez ainsi, tout sera fermé. — Quand vous aurez eu entrée, obtenu confiance et mérité amitié, alors, si vous avez de l'argent, si le travail exige quelque avance, on vous fera cet honneur de s'adresser plutôt à vous. — C'est ainsi, jeune homme, c'est avec ces réserves, que vous pouvez



mériter de devenir l'appui des pauvres, et commencer de la manière la plus simple, la plus efficace, l'œuvre de la fraternité.

Vous aurez, à ce premier pas, un intermédiaire naturel qui aplanira bien des choses entre vous et les familles. C'est l'enfant, qui, si vous semblez *bon enfant*, viendra à vous. Il n'a pas la défiance, il ignore les vaines distinctions de classes, toutes les idées étranges, contraires à la nature de l'homme, qui nous traversent l'esprit. Grâce à l'enfant, vous voilà introduit et accepté. Il est entre vous et les siens, avec une familiarité noble et tendre. Dès lors, la femme parlera, vous contera bien des choses, et le mari, au départ, vous tendra la main.

Ah ! si nous autres, les doctes, les éclairés, les subtils, nous mettions dans nos rapports avec les autres hommes la noble simplicité de l'enfance, son ignorance des disputes, la fraternité serait bientôt ici-bas.

Celui qui aura action sur le peuple ne sera pas nécessairement un homme de génie. Il sera un homme héroïque et simple, plus qu'homme par la volonté, mais d'un cœur enfant.

Voilà ce que le jeune homme ne doit pas perdre de vue. Qu'il agisse, parle, écrive, je lui souhaite une âme forte et simple, tout étrangère aux disputes, comme furent plusieurs hommes de la Révolution, un La Tour d'Auvergne, un Desaix. Cette haute sérénité, au-dessus de tout parti, sera le caractère moral où le monde se rattachera.

Naguère, me promenant à Fontainebleau avec un jeune homme qui m'est cher (et qui le sera plus



tard à la France), il m'entretenait d'un livre commencé, me demandait ce qu'il fallait y mettre de la polémique du temps : « Rien, lui dis-je. Laissez les disputes à nous autres plus âgés, écrivains déjà engagés dans la bataille, dans le mouvement de la Presse. Laissez-nous cette besogne. Elle est utile, mais ce n'est pas la vôtre. Vous, vous devez tendre plus haut. Conservez, pour nous relever, cette haute virginité de l'esprit. Rien de trouble, rien d'amer. Que nous ayons, nous autres, génération laborieuse, une sphère supérieure en vous, où nous reposons nos yeux fatigués sur une pure lumière de vie. Gardez-la bien, cette vie, cette pureté, cette lumière ; le monde peut-être y puisera tout à l'heure. Vous ignorez les disputes ; eh bien ! vous ressemblez en cela à l'ignorance de la France ; l'immense majorité n'en sait rien non plus. De leur instinct, courageux, ferme et résigné, au vôtre, jeune et sympathique, il y aura correspondance et des rapports inconnus. Toute la sphère intermédiaire du monde lettré et disputeur vous méconnaîtra. Mais qu'importe ? Vous monterez si haut, jeune homme, que vous serez entendu du peuple. Le jour où le poète et le peuple se seront reconnus, compris, une ère nouvelle commencera, une ère heureuse, fraternelle. »



## DIXIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 17 février 1848. —

### L'ÉDUCATION NATIONALE

« Des choses, et non des mots. » — Alliance du jeune lettré et du peuple dans l'œuvre commune du monde nouveau. — Le jeune homme ne peut rester dans l'égoïsme; il est atteint, même en ses plus chers attachements. Il faut qu'il se crée un monde à aimer. — Anéantissement de l'Église et de l'État; nullité de l'éducation, qui étouffe l'avenir; absence de toute nourriture morale. L'individu doit suppléer à ce que ne fait point l'autorité. — Contraste de la vie sombre, abandonnée, du peuple d'aujourd'hui, et de la vie brillante, tout *éducative*, du peuple d'Athènes. Unité des facultés humaines : Eschyle. Unité d'opinion, formée par le théâtre. — Le théâtre est la forme la plus efficace de l'*Éducation nationale*. [Cette éducation sera l'objet d'un cours; aujourd'hui un mot de ce que peut faire le théâtre.] Comment la légende populaire doit renouveler le théâtre. Lui conserver le caractère populaire. Paroles de la Pucelle. Napoléon chantant à Austerlitz. La légende de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France. Comment un théâtre vraiment populaire peut recommencer la fraternité.

« Des choses, et non des mots. »

Ce que je demande aux hommes de ce temps, dans nos grandes circonstances, ce sont des œuvres efficaces, moins de parlage, moins de disputes. Ne pas se dépenser en vaines discussions, concentrer



son énergie. — L'esprit de légèreté parle et jase, l'esprit de contention s'agite et querelle; ils s'usent et s'épuisent d'avance. L'esprit de sacrifice est moins bruyant, il couve, il prépare, il produit, parle moins, fait davantage.

La génération qui va passer fut une génération de *parleurs*. Que celle-ci en soit une de *producteurs* véritables, d'hommes d'*action*, de travail social. D'action, en plusieurs sens; la littérature, sortie des ombres de la fantaisie, prendra corps et réalité, sera une *forme de l'action*; elle ne sera plus un amusement d'individus et d'oisifs, mais la voix du peuple au peuple.

Quel but des actes et des paroles? Le même, et très simple, ne le perdons point de vue; que le tumulte des disputes ne le laisse jamais s'obscurcir devant nos yeux : *Fonder la fraternité*, sur un ordre de choses plus humain et plus juste. La révolution politique, qui doit écarter les obstacles, se subordonnera d'avance à ce but suprême, elle se souviendra qu'elle n'est qu'un moyen d'y atteindre.

Ainsi, dès son premier travail, la fraternité doit être préparée d'une manière fraternelle; je veux dire que toute réforme ou révolution politique doit s'appuyer sur l'alliance des classes lettrées et populaires, cultivées et non cultivées, sur les sacrifices mutuels d'intérêts ou de passions que ces deux moitiés de la France doivent se faire, si elles veulent créer cette fois une œuvre moins passagère que ne fut leur premier essai. Pour créer un monde nouveau, il faut l'accord des sentiments, l'unité d'actes et d'efforts. La génération est de tous les actes celui



qui suppose le plus l'accord de deux volontés. L'enfant conçu dans la dispute naîtra-t-il? vivra-t-il? jamais.

Sachons bien (c'est toute la pensée de ce cours) que nous ne ferons rien de bon sans le peuple. Nos petites réformes bourgeoises ne servent point le bourgeois même. — Et que le peuple sache bien aussi que, sans le concours des hommes cultivés, de ceux qui ont eu le temps et l'étude, qui ont concentré dans la science l'expérience des temps passés, le peuple ne peut rien de durable.

Je ne vois pas au reste qu'en général, et dans l'état ordinaire, ces deux forces, le savant, le peuple, soient portées à se méconnaître. Nos jeunes gens lettrés, éclairés, dont j'ai vu ma chaire entourée, me semblaient pleins d'âme, de cœur pour les classes souffrantes et laborieuses. Celles-ci, de leur côté, ont une remarquable déférence pour la science bien constatée. Voyez de quels sentiments est entouré le bon et charitable médecin. Bonaparte savait si bien l'ascendant de la science sur le peuple, et sa disposition naturelle à lui rendre hommage, que, même après ses éblouissantes victoires d'Italie, il crut ajouter à sa popularité en prenant place à l'Institut dans la section de mécanique.

Oui, pour bâtir solidement, il faut la ferme alliance du savant et du peuple, — de l'étude et de l'inspiration, — de la pensée réfléchie et de l'instinct énergique.

Des nuages se sont élevés, je le sais bien, des divisions, des oppositions d'intérêts et de pensées. Il ne manque point de gens pour les aigrir, les



augmenter, en les systématisant. D'autre part, les plus intéressés à la conciliation se pressent, se précipitent à la violence, à la ruine. Ils ont hâte de périr... Le temps vole. Il se resserre, l'intervalle où nous pouvions travailler à combattre les défiances, décider les sacrifices, au nom de la nécessité, de l'intérêt même, neutraliser d'avance les plus dangereux effets du divorce social. N'importe, je me fie encore à la magnanime ardeur qu'une jeunesse désintéressée et vraiment française peut mettre à l'œuvre sainte de la réconciliation. Entre le jeune homme et le peuple, je ne crois pas qu'il faille tant de paroles, tant de discussions pour recommencer la fraternité. Elle est l'état naturel; c'est la situation présente qui est monstrueuse et contre nature.

Pour peu que le jeune homme y songe, il n'hésitera pas un moment à aller au-devant du peuple. Il n'est pas libre de s'enfermer dans un paisible égoïsme. Ni dans la fortune, ni dans la famille, il n'aurait sécurité. La fortune? elle disparaît pompée par la Bourse, par l'alliance intime des banques et des rois. La famille? partagée entre deux croyances opposées, elle offre justement l'image de discorde qu'on voit dans l'État; un seul mot que j'ai dit ailleurs : « Épouser celle dont un autre a l'âme, jeune homme, souviens-t'en, c'est épouser le divorce. »

Ainsi, jusque dans l'amour, où tout cœur se réfugierait, là tu es atteint. Telle est la société où tu vis, telles sont les influences ennemies qui travaillent le cœur qui t'est cher, que tu n'auras jamais en ce



monde, si tu ne modifies ce monde, que des ombres de l'amour...

Il faut que tu te crées un monde meilleur, plus conforme à ta pensée. Il faut que ton cœur s'élargisse, et, pour que l'amour même individuel ne soit point frustré ici-bas, il faut, jeune homme, que tu t'élèves aux formes plus générales, plus hautes de l'amour, que tu crées par l'énergie, par le génie, nouveau Prométhée, un sublime objet à aimer, une Pandore sociale... Aime cette création d'avenir, que tu feras chaque jour et qui sera tienne, aime la Cité nouvelle que tu bâtis, aime et fais ta foi... La femme aujourd'hui se détourne et recule aux vieilles pensées, pourquoi? c'est qu'en toi elle ne sent pas assez le souffle vivant de l'esprit nouveau; elle te suivra du cœur, dès qu'elle te verra héroïque et reconnaîtra Dieu en toi.

La femme a besoin de Dieu. Mais quelle image de Dieu voit-elle en l'homme d'aujourd'hui?... Est-ce l'étroite préoccupation de l'intérêt, de l'argent, qu'ont tant de jeunes vieillards, cette peur de l'avenir, cet effroi de la concurrence qui accuse qu'on est le moins digne?... — Est-ce la froideur mortelle, la sèche et triste indifférence, qui, n'ayant que faire du cœur, va cherchant des plaisirs vulgaires, et revient plus indifférente, plus que jamais morte à l'amour?

Je sais bien que, chez plusieurs, la froideur n'est qu'apparente, que le feu sacré est couvert plutôt qu'éteint. « Si nous sommes douteurs, disent-ils, c'est que rien de grand à croire, à aimer, n'apparaît à l'horizon. Ce n'est pas la foi qui nous manque,



mais plutôt l'objet de la foi. Qu'est-ce que vous nous enseignez qui puisse faire de nous des croyants?... Nous nous traînons, il est vrai. Qu'on nous montre quelque but sublime, nous aurons des ailes encore! »

Nul homme, nulle voix humaine ne pourra vous montrer jamais un but plus haut que celui où la nécessité vous appelle, le salut public et le vôtre. Ce n'est pas un homme qui parle, c'est le temps qui crie...

Jamais un champ plus vaste ne s'est ouvert à l'héroïsme de l'individu. — Dans cette société veuve, où la religion et la politique finissent en même temps, où l'État n'est plus, où le prêtre n'est plus, reste à l'homme d'être fort et grand, de remplir de son activité féconde les deux places immenses qui se trouvent vides, de sorte que tous ceux qui cherchent, qui craignent, parmi ces grandes ténèbres, qui ne voient plus la patrie, ni Dieu, les retrouvent à leur sanctuaire, au foyer de l'âme humaine.

Non, le prêtre n'existe plus, et sa place est vide. L'esprit a passé ailleurs, la force morale ailleurs. Le triste mystère d'une vie contre nature se révèle trop chaque jour... et jusque dans nos cours d'assises. — Qui veut la place du prêtre?

Et l'État existe-t-il, quand les premiers hommes publics, accusés de choses honteuses, ne répondent qu'en montrant la force à ceux qui attestent la loi, et, pour toute justification, leur lancent ce défi : « Soyez forts! »

De tant de choses coupables, la plus coupable, à mon sens, ce n'est pas encore d'avoir tellement foulé le présent, mais surtout d'avoir, autant qu'on



pouvait, étouffé l'avenir, d'avoir, par l'abandon des générations nouvelles qu'on délaisse dans la barbarie, abaissé, compromis d'avance les révolutions prochaines. Ce serait, grâce à l'infidélité de nos tuteurs politiques, ce serait des révolutions barbares qu'il faudrait encore attendre, si l'on ne comptait sur le progrès général des mœurs, sur l'heureux instinct de ce peuple, qui, quoi qu'on fasse, avance dans les voies de la raison.

Lorsque, en 1833, une enquête immense, faite, non par des inspecteurs ordinaires, mais par quatre cents personnes, professeurs, magistrats, hommes graves de toute classe, lorsque, dis-je, cette enquête eut révélé la profonde plaie de la France, la nullité de ses écoles, que fit-on pour la guérir? On devait s'attendre que l'État, si bien averti, ne se remettrait plus de son plus sacré devoir à l'insouciance, à l'avarice des communes, qu'il prendrait lui-même en main l'éducation nationale. Il fallait trente millions, somme minime sur un budget qui, pour tant de dépenses vaines, augmentait de cinq cents millions.

Tout est resté abandonné. — Les communes ont fait peu de chose, on pouvait bien le prévoir. — Les écoles normales, créées pour former des maîtres d'école, languissent, périssent, n'ayant à promettre aux jeunes maîtres que la famine. — Les bibliothèques populaires, ce fastueux projet de doter chaque village d'une bibliothèque commune, qu'est-ce que tout cela est devenu?... On n'a voulu, on n'a osé rien faire, soit pour laisser le champ libre à l'activité du clergé, soit qu'une haute politique



s'effrayât d'éclairer les hommes. Et pourtant, combien devrait-on, à la veille des révolutions, désirer plutôt un progrès dans la civilisation, et l'adoucissement des mœurs, qui en est le résultat !

Ni l'État, ni le clergé, ne donnent aux populations le moindre aliment moral. Ils ne le veulent, ils ne le peuvent... Qu'a-t-il à donner aux autres, celui qui n'a rien en lui ?

Écoutez leurs orateurs, religieux ou politiques, ils remâchent leurs vieilles formules, ou bien jouent agréablement sur la circonstance du jour. — De principes ? rien. D'idées ? rien. — Toute leur adresse, en chaire, c'est d'éluder Dieu ; s'ils le nomment, cela sonne faux ; ils s'excusent, semblent dire : « Assez, parlons d'autre chose. »

Pas un d'eux, aujourd'hui, ne sortira des paroles qu'on peut toujours désavouer. Aucun n'oserait, par un livre, fixer sa pensée flottante, qu'il ne pourrait plus démentir demain.

Arrière, faux Anciens du peuple!... Descendez. — Laissez, qu'il monte au siège de justice, le passant, jeune ou vieux, n'importe, qui vient au nom de la foi.

Tout homme qui a un grand cœur doit le sentir plus grand encore, dans la nécessité suprême de suppléer ces maîtres de la moralité publique, dont il ne nous vient plus d'enseignement, que leurs exemples et leurs procès. — Ils enseignent maintenant pour la mort et non pour la vie.

Donc, je prends un homme quelconque, dans la foule, je lui mets la main sur le cœur, j'écoute comment il bat, et je dis : « A toi!... Tu es homme ; parle



aux hommes. — Dis-nous des paroles humaines. Dis-moi quelque chose de Dieu, quelque chose de ma France, quelque chose de mes pères, des actes immortels qu'ils ont faits pour moi.... Ouvre le cœur de ton cœur, et que ton sang coule, et que tes paroles roulent avec tes larmes.... Tu es prêtre, je le reconnais!... Homme, il faut que dans ce naufrage où l'Église et l'État périssent, tu sois seul l'État et l'Église...

« Prends avec toi douze hommes forts, douze hommes jeunes et de grande volonté. Et tous ensemble, soulevés d'une puissante alacrité d'âme, mettez-vous simplement à marcher devant le peuple. Donnez-lui des livres et des fêtes, en attendant qu'il ait des lois! Donnez-lui l'enseignement souverain qui fut toute l'éducation des glorieuses cités antiques: un théâtre vraiment du peuple. Et sur ce théâtre montrez-lui sa propre légende, ses actes, ce qu'il a fait. Nourrissez le peuple du peuple. Qu'il s'alimente de lui-même, reprenne force et courage à cette bonne nourriture de vie, pauvre malade épuisé.... Que l'âme lui revienne aujourd'hui; la Loi reviendra demain. »

On ne fait point de livres populaires, je le sais parfaitement. De tels livres se font eux-mêmes. Que ce peuple se ranime, il chantera lui-même pour lui; et nous, nous écouterons. Mais aujourd'hui, c'est nous d'abord qui devons parler, écrire. L'obstacle de son côté est vraiment trop grand, son cœur est serré, le souffle lui manque, il a à peine une voix. Muet depuis si longtemps, la parole ne peut lui venir, sa langue, desséchée est immobile en sa bouche.

Le cœur saigne quand on songe dans quel complet



dénuement de toute assistance morale passent les jours sombres, infortunés du peuple. Rien qui le nourrisse, le ranime; rien qui dilate la poitrine, relève l'homme courbé sous la pesanteur des maux. La seule chose qui soit permise, que vous entendiez crier pour lui dans les rues, c'est le cri des exécutions, l'annonce de la peine de mort. L'ouvrier aisé des villes a le mélodrame sanglant, la *Gazette des Tribunaux*, l'enseignement mutuel du crime. Le paysan? rien.

Vie sombre et sans consolation! vie sauvage où la société n'intervient que pour punir!.... J'ai gardé de ma dure et nécessiteuse enfance cette impression singulière, qui pourtant exprime trop bien les ténèbres où vivent tant de millions d'hommes: Que, pendant dix ou douze ans, jamais n'avait lui le soleil.

J'éprouvais parfois le besoin de société ou de fêtes. J'allais de moi-même là où je voyais des hommes, aux églises; j'assistais, derrière un pilier, à ces pompes d'un autre âge, à ces mystères qu'on nous met entre l'homme et le Dieu de l'homme. Toujours je m'éloignais plus triste; il m'eût fallu d'autres fêtes plus divines (étant plus humaines).

Quel contraste, quand on se rappelle la vie toute lumineuse, la vie brillante, héroïque des cités de l'Antiquité, la vie toute *éducative*, permettez ce mot, du peuple d'Athènes, à la fois amusante et sérieuse, toute en actes publics, en fêtes. — « Vie aristocratique », dit-on; c'est l'objection que ne manquent pas de faire les grands amis du Moyen-âge. Mais qui de vous n'accepterait une telle aristocratie? L'Athénien, le libre et souverain citoyen d'Athènes, non seu-



lement votait, jugeait, combattait, mais naviguait, tirait la rame; il paraissait sur le théâtre; c'était un privilège du peuple de jouer, au moins dans les chœurs. Les habitants non citoyens assistaient à ces spectacles, prenaient part aux fêtes religieuses et civiles qui, elles-mêmes, étaient des spectacles. Le moindre esclave, après tout, vivait au milieu de ces fêtes, y aspirait le souffle d'Athènes. Il lisait Homère aussi bien que son maître. Plus d'un homme libre faisait des travaux d'esclave, comme Cléanthe, qui puisait l'eau toute la nuit pour philosopher tout le jour. Platon fut esclave un moment. Le plus héroïque héritage qui passa des Grecs aux Romains fut un tel esclave, Épictète.

Ce qui fait la beauté d'Athènes, c'est que chez ce peuple actif, énergique, s'il en fut jamais, tout Athénien était prêtre avec les prêtres, acteur avec les acteurs. Le culte et le théâtre n'étaient pas le monopole de quelques-uns, mais la fonction de tous.

Il en résulta une chose sublime, c'est que l'homme s'éleva là à une telle unité de facultés qu'on n'en a pas vu de pareille au monde. Imaginez ce grand Eschyle, le soldat de Salamine, qui, revenant de la bataille, jette son épée, et, devant le peuple, joue lui-même la victoire. Un moderne n'eût pas manqué de courir au décorateur; il lui eût demandé une mer, une flotte; il eût mis le drame dans tout ce qui n'est pas l'âme. Eschyle ne s'en soucie guère. Il joue seul, ou presque seul. Voilà le palais de Xercès, le plus secret fond du palais, et tout Athènes regarde. La reine attend, elle craint, elle pleure.... Un messager, la tête chargée de cendres, vient lui raconter



la défaite. Xercès lui-même arrive, en lambeaux, un arc sans corde à la main.... L'arc de l'Asie est brisé.... Triomphe à jamais, invincible Athènes!

Chose plus hardie encore. Le même homme s'attaque au vainqueur, au dieu de Delphes dont l'oracle prétend avoir sauvé la ville. A ce jeune dieu de la cité, il oppose les vieilles divinités de la nature. Ce dieu a ordonné le crime d'Oreste; mais les saintes Euménides, vengeresses du sang versé, condamnent le parricide; elles lancent à Apollon lui-même cette parole audacieuse : « Voyez-vous ce trône de Delphes? comme il dégoutte de sang! »

Ce fut un spectacle incroyable, et qui ne s'est vu qu'une fois, de voir Eschyle représentant lui-même sur la scène son terrible Prométhée, cloué et crucifié sous les yeux du peuple par la Force et la Violence, qui, à grands coups de marteau, enfonçaient les clous d'airain. Et lui proclamait du haut de son roc la mort future de Jupiter, l'avènement d'une meilleure race de dieux.

Vrai héros! sublime unité! le même homme défend sa patrie, l'enseigne, l'illumine, lui agrandit les cieux. Il affermit le foyer d'Athènes, assure ses dieux contre les Barbares; — mais ces dieux mêmes, il les trouve barbares, et leur prédit leurs successeurs.

Quelle merveilleuse éducation que ce théâtre d'Athènes! plus féconde à l'âme du peuple que le subtil enseignement des Socrate et des Platon. Tout ce que ceux-ci donnaient en logique aux disciples choisis des jardins d'Académus, le peuple l'avait reçu en fortes et puissantes images, disons mieux, en actes



héroïques, de ses sublimes acteurs, les Sophocle et les Eschyle.

La souveraineté du peuple apparaissait au théâtre plus que sur la place publique. Athènes méritait le nom que les sophistes lui donnaient, sans en sentir la portée : une théâtro-cratie. Le peuple, acteur tout entier, jouait le peuple antique (revivait sa vie d'autrefois), ou raillait le peuple moderne, c'est-à-dire lui-même. Quand on voit dans Aristophane le vieux bonhomme *Peuple* moqué, volé par ses esclaves, on sent bien qu'une telle scène eût été bien dangereuse à l'auteur et à l'acteur si le peuple n'eût joué lui-même. Lui-même en effet remplissait les chœurs.

Le peuple souverain au théâtre, tour à tour acteur et critique, y retrouvait incessamment l'unité compromise dans les disputes de la place publique ; il se créait cette communauté de pensées, de sentiments, cette âme identique, qui fut le génie d'Athènes et qui reste encore dans l'histoire le lumineux flambeau du monde. Là, il se formait ses idées, qui faisaient ses mœurs, et des mœurs sortaient les lois. Parmi les fonctions mêmes et les intérêts opposés, les lois n'étaient pas discordantes, parce qu'elles rappelaient le foyer commun, le terrain neutre et désintéressé, où s'élaboraient l'opinion, la moralité, pour tout dire, l'âme du peuple.

Un théâtre vraiment populaire où le peuple joue pour le peuple, comme il en fut à Athènes, comme il en fut dans nos Mystères du Moyen-âge, où jouaient des foules, où parfois la moitié d'une ville s'amusait à amuser l'autre ; un tel théâtre, dis-je, c'est la forme la plus efficace de l'éducation nationale. Efficace pour



rapprocher les hommes, commencer la fraternité; efficace pour cultiver les travailleurs fatigués qui ne lisent point et qu'un enseignement direct ne manque guère d'endormir, efficace pour développer, aiguïser l'esprit, soit l'esprit réfléchi du Nord qui juge et critique la vérité de la représentation, soit l'esprit spontané, improvisateur des Méridionaux; à ceux-ci ce serait dommage de donner des pièces faites, un texte suffit, ils sauront bien eux-mêmes le développer.

Je consacrerai un cours à l'*Éducation nationale*, étudiée dans toutes ses parties : enseignement indirect, et par les livres, et par le culte, et par les fêtes et le théâtre. Je ne prétends pas mettre ici un cours dans une leçon. J'ai dit en ces dix leçons la première chose qui me semblait essentielle à dire au public.

Un mot seulement. Dans ce moment où l'État et l'Église sont indifférents ou hostiles au développement national, le génie individuel y aidera puissamment, si, mieux inspiré, il se fait entendre du peuple par la légende commune, la légende simple, forte et vraie, ou dans les livres, ou dans le drame. La plupart de nos grandes légendes nationales sont hors des disputes du temps, et telles qu'aucun pouvoir n'oserait les interdire sans se dénoncer lui-même.

Ce moyen d'éducation, le plus puissant de tous, qui fit le génie de l'Antiquité, nous est plus nécessaire peut-être encore. Le besoin urgent de la France est de se retrouver elle-même, de se redire qui elle est, ce qu'elle fut, ce qu'elle fit. La légende, non gâtée par le romanesque et le fantastique, mais retrouvée selon le cœur et selon la vérité, répondra seule à ce besoin. Ceux qui ne l'ont pas au cœur, qui n'en



sentent point la portée morale, l'annulent en croyant l'orner. Le génie même peut s'y tromper. Les pièces historiques de Shakespeare, si vagues (une seule exceptée), si faibles devant l'histoire, montrent assez que le plus grand génie du monde ne doit point se jouer sur ce terrain sacré de la légende nationale, s'il n'a la patrie dans le cœur.

Celui qui se serait tellement incorporé la légende qu'elle serait dans son sang, dans sa fibre et dans ses os, celui-là aurait un don : c'est que la fibre de tous remuerait à sa parole et que tous la comprendraient, tous, paysans, ouvriers, les plus incultes travailleurs, et que tous le respecteraient, et que personne ne rirait, et qu'il n'y aurait pas de critique. Tous, devant cette lumière, qu'ils le voulussent ou non, baisseraient les yeux. Tous les cœurs groupés autour formeraient au grand harmoniste comme un immense clavier dont il remuerait les cordes à son gré; il jouerait de toute la France et il en tirerait une symphonie merveilleuse de bonne entente et de concorde.

Je ne sais pas bien si le génie littéraire est la première condition pour opérer ce miracle. L'immensité, la profondeur, la fantaisie de Shakespeare, la force du fort des forts, de celui qui fit *Tartufe*, n'y réussiraient pas peut-être. — Il faut bien plus et bien moins. Il faudrait cette chose à laquelle nul cœur ne résiste, un charme d'enfance et de sainteté, comme il est dans les paroles de la Pucelle d'Orléans, — et en même temps une verte vigueur d'héroïsme populaire, comme dans ses vives répliques aux ruses des pharisiens.



A cette hauteur plus haute que toute littérature, la critique expire, les prétendues convenances finissent. Rien de noble et rien de bas. Tout est permis à cette sublime enfance, elle peut dire tout ce qu'elle veut. Notre rôle est d'adorer.

Dans ces réponses de Jeanne d'Arc, au milieu des plus grandes choses, qui semblent venir du ciel, vous en trouverez d'autres, populaires, vertes et vives, qui sont du village, de cette gaillarde race des paysans de la frontière. Il ne faut pas, comme on a fait, y mettre tant de différence. Tout est de la même source, tout du peuple et tout de Dieu.

Entre autres questions captieuses, pour trouver quelque prétexte de magie, et parvenir à la brûler, on lui adresse celle-ci : « Jehanne, ne disiez-vous pas aux gens d'armes de se faire des étendards à la ressemblance du vôtre, que cela leur porterait bonheur ? — Non, je disais seulement : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrerais moi-même. » — Puis, s'impatientant de toutes ces subtilités : « Je viens de par Dieu, je n'ai que faire ici ; renvoyez-moi à Dieu, dont je suis venue ! — Jehanne, vous êtes donc bien sûre que vous êtes en état de grâce ? (question perfide ; qu'elle répondit oui ou non, elle tombait dans un piège). — Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ! Si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir ! » — Les pharisiens restèrent stupéfaits.

Un peu plus loin, parlant d'un secret d'en haut qu'elle voudrait bien dire au roi pour le salut de la France, elle dit naïvement : « Ah ! s'il le savait, il en serait plus aise à dîner... Je voudrais qu'il le sût, et ne pas boire de vin jusqu'à Pâques. » Voilà le trait



du paysan, si sobre, mais il faut un peu de vin. Pour elle, à la guerre, elle ne mangeait presque rien ; un doigt de pain dans du vin lui suffisait pour tout un grand jour de bataille.

Nos auteurs ne manquent pas de supprimer de tels traits. Et c'est justement la vie populaire. Qui d'eux oserait raconter qu'au solennel moment où ce calculateur terrible, Napoléon, vit l'armée russe, à Austerlitz, se placer juste à la place qu'il avait dès longtemps choisie, il ne retint pas sa joie, et se mit à demi voix à chanter un air du temps (*Ah! comme il y viendra!...*) L'ennemi était venu de lui-même à ces étangs glacés qui allaient l'ensevelir.

Austerlitz fournirait un sublime proverbe héroïque, comme bien d'autres faits de l'Empire, époque toujours saisissante pour le peuple, par la grandeur des événements, l'étrangeté des guerres lointaines, par les cruels revirements, les tragédies du destin. Ces légendes, toutefois, ont l'inconvénient d'augmenter, de fortifier un sentiment trop naturel, l'adoration de la force et de la victoire, à part toute idée morale. L'idée, la moralité, domine au contraire dans nos belles légendes de la République, les seules qui puissent vraiment comparaître auprès de celle de la Pucelle d'Orléans.

Respectez-les, vous qui vous hasarderez à toucher ces saintes légendes, conservez-nous-les bien entières. Au nom de la France, n'en écartez rien de ce qui en fait la vie, quand même tel ou tel détail vous semblerait faire tort au héros. Ah! laissez-le donc être homme... Combien le peuple vous en saura gré!



Si, par exemple, vous donniez la pure, l'adorable légende du premier grenadier de la République, ne retranchez rien, je vous prie. Montrez-nous-le bien tout entier. Qu'on voie dans La Tour d'Auvergne, outre le soldat, un simple et un saint, un bonhomme d'antiquaire, plus sobre que les anachorètes, obstinément pauvre, n'ayant rien et toujours trop, un pauvre donnant aux pauvres. — Dites que ce terrible soldat était un homme d'une bonté, d'une patience extraordinaires, d'une imagination douce, romanesque, un peu chimérique, comme parfois on en rencontre dans la légende des saints bretons.

Il faisait avec simplicité des choses si hardies, que tous les auraient crues absurdes, et telles qu'on n'en lit guère que dans Cervantès, comme lorsque, se mettant dans une barque avec un petit canon, il prit un fort à lui seul. Son faible n'était pas les romans de chevalerie, mais les antiquités celtiques. Ses livres ne le quittaient guère plus que son épée; les balles durent parfois s'aplatir sur la dure *Grammaire bretonne*, ou sur le *Précis historique de la ville de Carhaix*. Il faisait la rude et obscure petite guerre des Pyrénées, toujours à pied, laissant son cheval aux pauvres recrues qui n'étaient pas encore bien endurcies à marcher. Ces recrues, fort peu aguerries, et dont telles pourtant firent plus tard l'honneur de l'armée d'Italie, durent infiniment à la bonté patiente de La Tour d'Auvergne. Il avait une méthode pour les enhardir; c'était d'aller seul en avant, son manteau sur le bras; il recevait la décharge, son manteau était criblé, lui jamais blessé; il se retournait en riant avec douceur, tous ces jeunes gens s'élançaient...



Il n'était pas jeune, au moment de la Révolution. L'appel de 92 le trouva collé sur ses livres, où il prouve invinciblement la suprématie des Celtes, seule origine du monde. Il partit gaiement, et mettant son système en action, prouva merveilleusement la bravoure celtique. Rendu plusieurs fois à ses livres par l'âge ou par les circonstances, toujours son cœur le ramenait à l'armée, tantôt le danger de la France, tantôt l'amitié ; il fut trois fois volontaire (la dernière à cinquante-sept ans), une fois comme remplaçant, pour rendre à son ami, à son maître en antiquités, un jeune fils, appui de sa vieillesse. Il était à peine arrivé que, dans un combat d'avant-poste, un malheureux hulan lui perça le cœur. Toute l'armée en pleura. Chaque soldat voulut contribuer pour lui, donna quelques sols, la solde d'un jour. De ces sols, on acheta une urne où l'on mit son cœur, et que le quarante-sixième portait toujours avec lui sous le drapeau. Son nom restait au contrôle, et on ne manquait jamais de l'appeler à son rang ; le plus ancien grenadier répondait : « Mort au champ d'honneur. »

Ce qui fait bien sentir la distance entre la légende républicaine et la légende impériale, c'est la lettre touchante par laquelle cet homme héroïque exprime sa douleur d'avoir été nommé par Bonaparte : *Premier grenadier de France*. Il refuse, il proteste que, dans son corps, « il n'y eut jamais premier ni dernier ». Il est, dit-il, vivement affecté, il est trop jaloux de l'estime et de l'amitié des grenadiers, pour s'aliéner leur cœur. « Mes voies ont toujours été droites et faciles. J'attendais de mes services, si l'on y attachait un jour quelque prix, un salaire plus digne d'un



homme de guerre : ou l'oubli, ou que l'on ne s'en rappelât qu'à ma mort. »

Grande, superbe leçon de la République à l'Empire ! Dernière et grave parole de ce temps antique où personne ne s'imaginait, en donnant tout à la patrie, avoir assez fait pour elle.

Ces légendes-là sont si fortes de fonds, quelle que soit la forme, que si, par essai, vous les donniez à représenter à nos paysans de telle partie du Midi, vous n'auriez que faire de leur composer une pièce ; il suffirait d'un texte, d'un *libretto* bien entendu ; le reste irait de lui-même. L'improvisation est naturelle chez eux, non molle et vague, comme en Italie, mais étonnamment énergique. Regardez-les autour d'un charlatan, d'un théâtre en plein vent ; leurs yeux s'allument ; visiblement, ils prendraient volontiers le rôle de l'acteur et parleraient à sa place.

Même dans des pays moins animés du feu du ciel, pour des choses nationales, il n'y a pas besoin d'acteurs ; tout le monde serait acteur. Ainsi que Camille Desmoulins l'a dit : « Ce sont des Athéniens. » Naguère encore, dans l'Ouest, je ne sais si cet usage subsiste, dans plusieurs départements, on jouait *la pastourelle* ; c'étaient des jeunes gens, vifs, intelligents, qui s'en tiraient à merveille. Les sujets n'y prêtaient guère. Combien mieux la chose eût été, s'il se fût agi de sujets nationaux, qui déjà sont dans le cœur de tous !

Seulement, si l'on mettait en scène un personnage à respecter, comme celui de La Tour d'Auvergne, il serait à désirer qu'on ne le confiât qu'à un homme qui pourrait le rendre digne. J'espère bien que nous laisserons là notre absurde préjugé sur le prétendu



déshonneur qu'il y a à dire tout haut ce qu'on trouve beau et honorable de lire et dire tout bas. Bonnes gens, est-ce que par hasard vous vous croiriez supérieurs à Shakespeare ou à Molière? est-ce que vous seriez plus nobles que le héros de Salamine, qui joua la bataille quand il l'eut gagnée?

Moi qui vous vois sous vos masques, ô pauvres acteurs du monde, je jure bien que si jamais vous vous associez au peuple pour jouer ensemble la comédie nationale, ce sera la première fois que vous aurez été vrais.

Ah! que je voie donc, avant de mourir, la fraternité nationale recommencer au théâtre!... un théâtre simple et fort, que l'on joue dans les villages, où l'énergie du talent, la puissance créatrice du cœur, la jeune imagination des populations toutes neuves, nous dispensent de tant de moyens matériels, décorations prestigieuses, somptueux costumes, sans lesquels les faibles dramaturges de ce temps usé ne peuvent plus faire un pas.

Vous verriez là des Eschyles, qui, mettant la pièce en poche, y substituant la leur, leur énergie héroïque, joueraient, comme celui d'Athènes, sans réserve, sans ménagement, à la mort ou à la vie; qui, comme lui, cloués sur le roc de Prométhée, livreraient leurs mains aux clous, leurs bras au marteau.

Qu'est-ce que le théâtre? L'abdication de la personne actuelle, égoïste, intéressée, pour prendre un rôle meilleur! Ah! que nous en avons besoin!... Venez, je vous prie, venez reprendre votre âme au théâtre populaire, votre âme au milieu du peuple!

Qu'est-ce que le théâtre? l'oubli momentané de nos



misérables querelles. Mettez deux hommes ensemble, partout ailleurs ils disputent. Envoyez-les au théâtre, comme acteurs ou spectateurs, à reproduire ou à regarder les hommes qui valurent mieux : ils oublient, ils critiquent ou applaudissent ensemble. — Oublier ensemble, déjà c'est de la fraternité.

Un homme venant proposer une mnémonique au grand Thémistocle : « Donne-moi donc plutôt, dit-il, un art d'oublier. » — Or, cet art, c'est le théâtre. L'art d'oublier le mal, le bas, le vulgaire et la vie ; au contraire, de se souvenir de la vie haute, noble, pure, que l'on eut dans un autre âge.

Des fêtes ! donnez-moi des fêtes ! et des drames, des choses fictives, plus nobles que ce que je vois ! Que je me repose, me récréé, me relève, aux paroles des anciens héros !

N'allez pas me dire (c'est là leur objection ordinaire) : « Non, tu es si malheureux que tu n'as pas besoin de fêtes. Tu es trop triste, ennuyé, soucieux ; tu as trop baissé déjà sous la pesanteur des maux. La vie chez toi est lourde et lente ; ton sang appauvri coule à peine. A quoi te serviraient les fêtes et les drames, le spectacle des douleurs antiques ?... Tu as bien assez des tiennes. »

Eh bien ! je vous dirai, mes maîtres, que c'est justement pour cela que les fêtes me sont nécessaires. L'Inquisition en donnait bien, le terrorisme en donna. Et, si je remonte au peuple le plus heureux, parce qu'il fut le plus actif, Périclès disait déjà à ce jeune héroïque peuple : « Nous avons de belles fêtes pour adoucir et charmer la mélancolie de la vie. »

Si les Athéniens, peuple souverain d'un empire qui



couvrait la mer Égée et l'Asie-Mineure, qui aspirait à l'Italie, si les Athéniens, régalez de fêtes, de spectacles, la nuit et le jour, étaient pourtant mélancoliques, comment ne serais-je pas triste, moi, à qui vous contestez, ô maîtres sévères, la jouissance de siéger à quelque banquet politique, et d'entendre parler des droits d'électeurs ou d'éligibles, qui, il est vrai, ne sont pas miens?

Je voudrais au moins, en quelque village, après la vendange, après la moisson, jouer, voir jouer quelque-une de ces belles légendes, pour me figurer un moment que je suis venu à une époque héroïque de braves gens désintéressés, comme était La Tour d'Auvergne. Il est temps que cela me vienne. J'ai vu la fin de l'Empire (un temps où le soleil ne s'est pas levé une fois, autant que je me rappelle); j'ai vu l'imbécillité de la Restauration, et la trahison depuis. Il faut bien, pour me faire quelque illusion, que je la place au théâtre. Il y a longtemps, très longtemps que je n'ai ri. Et même, ai-je bien ri jamais?... Voilà ce qui manque à mon cœur, ce qui manque sans doute à la France. Elle ne rit guère, ou bien des lèvres. Si elle riait une bonne fois, et des puissants, et d'elle-même, de sa longue patience, qui sait si, de tous les trônes du monde, un seul resterait debout?

En attendant, la vie se passe; nous n'avons tous, comme disent les bonnes gens, que notre pauvre vie en ce monde... Rions... Mais, pour cela, il faut que notre cœur se relève; que l'on se rapproche, et ville et campagne; que le paysan nous accueille un peu, nous, ses bons acteurs; plus tard il saura bien être son acteur lui-même. Qu'un jour, au moins, la table



soit commune entre la joyeuse troupe, la bénisse, cette table, par la délivrance de quelques prisonniers pour dettes, comme faisaient les Anciens, ou mieux, par l'adoption de quelque enfant abandonné de l'amour qu'on adoptait sur l'autel, aux fêtes de la Fédération. Nous pourrions alors gaiement jouer ensemble *La Tour d'Auvergne*, ou tout autre drame, comédie nationale, proverbe héroïque, n'importe, rire, pleurer, et dire : « Je suis homme et j'ai vécu. »



## RENTRÉE AU COLLÈGE DE FRANCE

— 6 mars 1848. —

### ALLOCUTION AUX ÉCOLES

Le 6 mars, nous eûmes le bonheur, Quinet et moi, de rentrer dans nos chaires par la République et la Révolution, par la victoire du peuple, des Écoles, de la France. Pour cette fête de famille (la famille était nombreuse), nous fûmes obligés d'emprunter à la Sorbonne sa grande salle, la plus vaste de Paris. Nous avons dans la chaire fait placer trois sièges, dont l'un était destiné à Miçkiewicz, absent malheureusement. Il est allé voir des révolutions en Italie, ne se doutant pas que pour en voir une belle, il n'avait qu'à rester chez lui; chez lui, je veux dire en France.

Suspendu depuis deux mois seulement, ayant à peine quitté mes auditeurs, je me contentai de quelques paroles. Et Quinet fit l'admirable discours qu'on a lu dans les journaux, la plus belle chose, à coup sûr, qu'ait inspirée la Révolution de Février.



Voici mon allocution :

Ce n'est pas une leçon, c'est un salut fraternel, c'est une fédération. Nous venons serrer la main aux Écoles, et tous ensemble saluer la République. Ce gouvernement de l'avenir, comme nous disions naguère, le voici donc, nous le tenons... Ah! nous ne le lâcherons pas!

La République, le gouvernement de la raison par la raison, le règne de l'esprit, la victoire de l'âme. C'est l'âme qui a vaincu!

Et qui a été vaincu? la matière, la force brutale.

Rappelez-vous cette chose si récente et déjà ancienne, rappelez-vous ce règne de la matière, de l'argent, de la force qu'on eût cru indestructible.

Pouvoir énorme, appuyé sur un milliard cinq cents millions annuels, sur une admirable armée de trois cent mille hommes, les plus aguerris du monde, serrant Paris d'une monstrueuse Babel, d'un cercle de fer et de feu. Qu'est-ce auprès de ces murailles que les fabuleuses enceintes de Babylone et de Ninive?...

Mais le centre, le cœur de ce grand pouvoir, où était-il?... Et y avait-il un cœur?... Rien que vide et corruption. Et cette corruption crevant par abcès, révélée au jour, convaincue... Pour toute justification, ils riaient, bravaient le ciel!...

Nuls de cœur, ils se croyaient forts de la division des nôtres. Ils disaient : Il y a trois choses, le peuple, l'armée, la garde nationale... Eh! non, il n'y en avait qu'une, on l'a vu le jour du combat : l'union contre la royauté, la fraternité de la France.

Jamais je n'en avais douté. Je l'avais proclamé



toujours. Toujours j'avais dit que le principal organe de cette fraternité serait les Écoles. Des Écoles est partie la première étincelle. Le premier signe de cette victoire de l'âme, c'est votre manifestation pour le Collège de France, votre réclamation pour les libertés de l'esprit.

Vous avez apparu entre la garde nationale (où sont vos pères et vos frères), le peuple et l'armée. Ce rôle de médiateurs et d'interprètes doit vous appartenir encore dans l'acte solennel où la France, cinquante ans muette, va parler pour la première fois. Quel moment, et combien peu préparé!... Que d'obscurités, d'incertitudes, de malentendus!... Combien vous êtes nécessaires, vous, jeunes, expansifs, non suspects, hors des intérêts personnels, purs et généreux missionnaires de la liberté!

Voulez-vous que tous vous croient, que tous écoutent vos paroles?... Autorisez-les par vos actes, donnez un exemple nouveau, celui du désintéressement, élevez les mœurs nationales à la hauteur de la République, cherchez les fonctions gratuites, fuyez les emplois lucratifs; pour ceux-ci, tranquillisez-vous, il se trouvera toujours assez d'hommes pour s'y dévouer.

Nous entrons dans la voie sublime, la voie de l'honneur, celle du sacrifice. Que chacun tout d'abord fasse en soi le sacrifice total, et dès lors il ira léger, le cœur gai, sans inquiétude.

Le but est grand.

La France est chargée de donner la paix au monde, la seule paix qui soit durable, celle de la liberté. A quel prix? il n'importe point. Nous devons tout à une telle chose, tout, y compris notre sang.



Redoutable en ce moment à toute la terre, qu'elle siège entre les nations, comme médiateur armé, qui n'impose pas un silence de terreur au monde, au contraire, qui rende la voix à toutes les nations muettes.

La France ne peut pas s'abstenir. Elle ne voit rien au monde qu'elle puisse appeler étranger. Elle se retrouve et se reconnaît, comme pensée et tradition, chez les nations lointaines... Et elles, elles la regardent, et s'y reconnaissent toutes. Entre elles, une seule différence : les unes parlent, et crient : A nous ! les autres pleurent, et ce sont celles qui ne peuvent parler encore dont l'appel est le plus ardent... Non, il faut l'unité du monde, il n'y a pas à s'en dédire, unité libre, unité sainte, unité d'âme et de cœur.

Quel signe de cette unité, que ce fauteuil resté vide !... C'est celui de la Pologne, celui de notre cher et grand Miçkiewicz, le poète national de cinquante millions d'hommes, celui dont la parole semblait une alliance du monde, une fédération de l'Orient et de l'Occident, qui, du Collège de France, s'entendait jusqu'à l'Asie.

Ce fauteuil est celui la Pologne.

Mais la Pologne, qu'est-ce que c'est ?

Le représentant le plus général des souffrances universelles. En elle, je vois le peuple souffrant.

C'est l'Irlande, et la famine. C'est l'Allemagne et la censure, la tyrannie de la pensée sur le peuple penseur entre tous. C'est l'Italie, Messieurs, en ce moment suspendue entre la vie et la mort, comme cette âme du *Jugement dernier* de Michel-Ange... La mort et la barbarie la tirent en bas. Mais la France la



tire en haut... Elle est sauvée dès ce jour... et que personne n'y touche!

Oui, Messieurs, tous les drapeaux de l'Europe, je les vois flotter sur ce siège. J'y vois dix nations en pleurs, qui sortent de leurs tombeaux.

Leur âme, leur souffle, sont ici... Leurs drapeaux sont invisibles. Ils apparaîtront bientôt. Il faut, à cela, une autre enceinte, bien autrement haute et vaste, le champ de la Fédération, et toute la voûte du ciel. Pussions-nous, aux jours solennels où la France appellera ses enfants à fraterniser, pussions-nous y voir aussi toutes ces nations amies, mêlant si bien leurs rangs aux nôtres, que tous semblent concitoyens, qu'on ne puisse, cherchant dans la foule, distinguer un seul étranger, et qu'un moment du moins l'humanité ravie se dise : « Je savais bien que j'étais une, et qu'il n'y a qu'un peuple au monde! »



## CONCLUSION

— 1<sup>er</sup> avril 1848. —

### LE LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION

Un siècle a passé en un mois, tout a changé autour de nous. Nous voilà tout à coup dans d'autres conditions d'existence. — Celles de la pensée sont les mêmes. L'idée de ce Cours, sa nécessité subsiste. Démontrée par l'événement, elle revient, mieux autorisée, parler au monde nouveau.

Mais, avant tout, rendons grâce à Dieu qui a donné infiniment à ceux qui demandaient peu, qui nous a épargné je ne sais combien d'intermédiaires dont chacun eût coûté une révolution. Ce que nous avons le plus à craindre, c'était de voir la France flotter, nager péniblement entre les systèmes divers, faible, douteuse, hésitante. La voici assise en sa force.

Et toutefois, malgré ce beau et merveilleux événement, nous reproduisons identique la pensée qui nous inspire depuis si longtemps :

Il ne faut pas que la Révolution soit extérieure, à



la surface, il faut qu'elle entre et pénètre. Il la faut plus profonde que ne fut la première Révolution, trop exclusivement *politique*; — plus profonde que ne veulent les socialistes, préoccupés presque uniquement d'améliorations *matérielles*. Il faut qu'elle aille au fond de l'homme, qu'elle agisse sur l'âme, qu'elle atteigne les volontés, qu'elle soit une révolution voulue, une révolution du cœur, une transformation *morale et religieuse*<sup>1</sup>.

Jusque-là, nous n'avons rien.

Et si cela nous manquait, nous resterions incapables des sacrifices infinis que cette révolution doit nous demander.

C'est cette pensée reproduite sous formes diverses, dans nos livres et dans nos cours, que nous avons cette année spécialement adressée au jeune homme, et qui a trouvé dans nos Écoles (nous les en remercierons à jamais) le plus noble écho.

Nous leur disions dans ce Cours que, par eux, la Révolution devait être une alliance entre les classes diverses, *qu'ils étaient les médiateurs, les pacificateurs*

1. Le clergé, dont l'alliance n'a pas peu contribué à perdre le dernier gouvernement, exploite déjà la révolution. Il s'est mêlé d'abord timidement au mouvement, ne sachant trop comment il y serait reçu. On se rappelle la première scène, les drapeaux d'un bataillon subroptiquement bénits par l'archevêque, qui, *par hasard*, les rencontre à sa porte, *demande ce qu'on veut*, etc. Plus tard, le clergé s'enhardit; il se fait appeler à bénir les arbres de Liberté. La Liberté est elle-même une bénédiction de Dieu, qui n'en réclame nulle autre. Elle demande seulement qu'on ne travaille pas contre elle aux élections... Singulier état de ce corps! les uns bénissent le jour, les autres maudissent le soir. Sont-ils pour nous, ou contre nous? On le verra bientôt aux résultats. — Un principe nouveau surgira. Ne vous engagez pas avec l'ancien qui a toujours perdu ses alliés, et Napoléon, et Charles X, et Louis-Philippe. Si vous eussiez consulté nos morts de Février, est-il bien sûr qu'ils eussent voulu être menés à la Madeleine?



*naturels de la Cité*, que les malentendus, les vaines discordes pouvaient se dissiper à leur voix, se neutraliser. Nous avons offert à la générosité de leur jeune cœur ce glorieux sacerdoce d'un monde nouveau<sup>1</sup>.

- Voilà ce que nous disions avant. Et nous le disons après, lorsque cette même parole est bien plus utile encore. Puisse, par leur salutaire influence, se continuer, pour le salut de la France, pour l'honneur de la nature humaine et l'instruction du monde, cette sublime fraternité qui parut aux barricades, où le combat fut souvent à qui mourrait l'un pour l'autre!

Le samedi 4 mars, perdu dans la foule immense qui menait nos morts à la Madeleine, au milieu des cinq cent mille hommes qui faisaient si bien l'ordre entre eux, je tombai dans un profond attendrissement sur ce peuple le plus pacifique à la fois et le plus vaillant du monde. Des femmes, leurs nourrissons sur les bras, erraient au milieu de ces forêts de baïonnettes, et, quand les chants s'interrompaient, il y avait des silences admirables, où vous n'auriez entendu que la voix de quelque enfant.

Je me trouvais là justement comme au fond de

1. Un jour, dans nos cours ou dans nos livres, nous nous expliquerons sur les caractères du nouveau sacerdoce. Un de ces caractères s'est révélé le jour où les quêtes, qui ne se faisaient que dans les églises, ont commencé au Collège de France, non plus au profit de la tyrannie religieuse, mais dans une pensée humaine de libre fraternité. Une commission fut créée ici dans ce but par nos élèves des Écoles, pendant qu'il s'en formait de semblables à Tours et dans d'autres villes.



mon cabinet, absorbé dans mes pensées. Et la pensée qui du cœur me monta aux lèvres, et que j'exprimais tout haut, c'était : « Dure à jamais ce jour!... Puissions-nous, en récompense du sentiment vraiment fraternel qui nous anime aujourd'hui, le conserver et l'étendre, le fortifier dans nos cœurs, le garder si bien, ce trésor de l'âme, que nous puissions sans hésiter lui sacrifier les autres. Qu'est-ce que tous les biens de la terre en présence des joies d'un tel jour?... Ce jour des funérailles triomphantes, c'est la fête du dévouement, la fête du sacrifice. Ceux-ci ont tout donné, leur vie. Et nous, nous sommes appelés dans une voie de sacrifices plus longue et non moins difficile; nous n'aurons pas toujours des ailes pour voler par-dessus le monde; nous marcherons, et sur la route bien des pierres blesseront nos pieds. Tenons haut, bien haut, notre cœur, foulons hardiment l'obstacle d'en bas... Nos intérêts, nos habitudes, il faut qu'en nous tout cède, tout obéisse, dans cette victoire de nos idées. S'il nous en coûte, prenons en dédommagement la résurrection de tant d'hommes, hier dans le désespoir, aujourd'hui sauvés, heureux d'espérance. Grandissons, étendons nos cœurs, et, d'une ouverture immense, embrassons joyeusement le monde qui vient à nous. Nous ne pouvons rien perdre ici, que nous ne profitions davantage. Qui gagne, perd, et qui meurt, vit... Salut, monde aimable, immense, de fraternité, de justice! Quoi que tu m'apportes, c'est bien. Je ne compte point avec toi. Quoi que je donne, c'est peu. Je te donne un homme mortel, qui demain allait s'éteindre; tu m'offres, pour tout



l'avenir, la participation fraternelle au bonheur du genre humain, tu me donnes d'anticiper du regard des cieux inconnus, d'entrer, de foi et d'amour, au règne d'un nouveau Dieu!

En revenant sur la série de mes livres et de mes cours, dans les cinq dernières années où leur tendance fut pratique, politique et religieuse, où par des voies diverses ils préparaient la révolution, je ne vois rien à regretter, ni dans la méthode générale, ni dans les moyens spéciaux par lesquels j'initiai le public à des idées souvent fort éloignées de lui. J'ai marché très droit.

Je n'ai point, comme beaucoup d'autres, tirillé, escarmouché tout autour. J'ai été au cœur.

Le jésuitisme religieux, le jésuitisme politique, ce n'étaient pas des alliés rapprochés par un hasard fortuit, c'était une même méthode, une même théorie de mensonge. Nulle attaque n'était sérieuse contre eux, s'ils n'étaient pris au point de leur jonction, saisis, serrés dans les ténèbres de l'âme, où tous deux sont la même chose, le génie du faux.

Le faux fut posé d'abord en deux livres polémiques et négatifs, les *Jésuites*, le *Prêtre*. — Puis, le vrai fut mis en face, par deux livres positifs, qui ne combattent plus, mais enseignent, le *Peuple* et la *Révolution*. Ajoutez-y ce *Cours* de 1848, où j'enseignai le caractère de la révolution nouvelle que je voyais arriver : l'alliance des Écoles et du peuple, de l'étudiant et du travailleur.

Nos *Jésuites*, tirés d'abord par un journal à 48,000,



reproduits par les journaux de province, puis répandus en petits volumes, et par les contrefaçons, ont été traduits ensuite dans toutes les langues du monde; ils ont surtout pénétré l'Italie. — On peut en dire autant du *Prêtre*, qui fut traduit même en arabe. Dans ce dernier livre, l'ennemi était pris au foyer même, chaque famille avertie, et directement intéressée dans la Révolution. Nous osons dire qu'après le terrible procès de Toulouse, rien n'a plus efficacement remué les esprits, plus profondément miné la puissance ecclésiastique, et le gouvernement, son complice, qui croyait follement que cette ruine pouvait lui servir d'appui.

Dans ces livres de combat, je ne fus pas tellement absorbé par le combat qu'en brisant l'autel des faux dieux, je ne marquasse déjà la place d'un autre autel.

Il fallait, à travers la mêlée de la polémique, entre tant de négations opposées aux négations, donner une affirmation, un objet réel, positif, vrai, vivant, une personne, écarter l'abstraction, pour toute théorie montrer l'homme... J'oubliai toute dispute, je dépouillai l'écrivain, je me plaçai à l'écart, et seul en face de moi... Et puis j'ouvris ma poitrine, j'y lus le livre du *Peuple*.

C'était moi, et c'étaient tous. Plus je lisais au dedans, mieux j'y voyais le dehors concentré et réfléchi. Le mot de fraternité est très faible pour exprimer le sentiment qui domine ce livre; union, unité, vaudraient mieux, l'unité d'un monde en une âme.

Cette unité en action, c'est le caractère divin des



grands jours de la Révolution, tels que je les ai racontés, celui de la Prise de la Bastille, et de nos Fédérations, et du Départ de 92, de tant d'autres moments sublimes. Voilà ce qu'il fallait dégager et mettre en lumière, si l'on voulait donner vraiment le fond, la substance de la Révolution<sup>1</sup>. Il fallait subordonner, dans ces grands actes du peuple, les influences individuelles que les prétendues histoires mettaient en première ligne. Il fallait montrer que les moyens de Terreur (employés de très bonne heure et dès la Constituante) allèrent créant, augmentant toujours une nécessité de Terreur, qui, pour sauver la Révolution, l'a perdue pour cinquante ans; — perdue au dehors, lui rendant toute propagande impossible, — perdue au dedans, brisant les cœurs, dégradant les caractères, couchant une litière d'hommes sous le triomphe de César. (Voy. *Éclaircissements*, IV.)

La magnanimité dans la force, la douceur dans la victoire, comme la France, laissée à elle-même, l'a toujours fait éclater, dans les actes et dans les paroles! Le premier mot de la nouvelle révolution fut celui de la clémence, un engagement d'humanité pour le présent et l'avenir. Elle a tout d'abord proclamé *l'inviolabilité de la vie humaine*.

<sup>1</sup> Et pour la question qu'on croit de forme, et qui est de fond aussi, *l'impossibilité de la royauté, la nécessité de la république*, je l'ai prise dans sa racine, et bien plus loin que n'avaient pu faire les hommes de la Révolution, qui connaissaient peu les précédents historiques et ne savaient pas l'affinité de cette question avec la question religieuse. Voy. mon *Histoire*, t. I, p. LXXXIII, et 254, II; t. I, p. 485, et surtout au tome III.



Comment s'étonner si, dans ce moment, tous les cœurs de tous les peuples battent pour la France! — Ah! qui donc, pour peu qu'il soit homme, pourrait ne pas t'adorer?... Tu t'es interdit les conquêtes. Mais en même temps, dans ta sublime initiative, tu as parlé comme reine et législatrice du monde, et tu seras obéie.

Tout est miracle en cette chose. Elle reste à l'état de miracle, sublime, obscure à force de lumière. On est revenu à peine du premier éblouissement.

La grande gloire, voici qui est sûr, est au peuple, aux travailleurs, qui n'ont compté ni calculé, qui ont cru, agi; seul, le peuple a eu la foi.

Seul, sans armes, sans autre force qu'un profond sentiment du droit, n'ayant rien que sa poitrine à mettre devant les balles, il ne songe pas qu'il peut être si aisément foudroyé aujourd'hui, affamé demain... Il étonne, il émeut l'armée, il combat, il négocie... J'ai moi-même admiré sur nos places cette noble et habile cordialité des braves faisant appel aux braves. J'ai vu des hommes misérables, et presque sans pain, qui donnaient du pain à manger aux chevaux des cuirassiers. Ces chevaux, dès ce moment, devenaient incapables de charger.

Et pourtant, qui pouvait dire, au commencement, ce que l'armée allait faire? C'est l'immortel honneur du peuple de Paris d'avoir eu foi en elle, d'avoir cru qu'elle ne ferait rien. Soigneusement isolée du peuple, entourée, épiée d'une vaste police militaire, tenue loin de la France dans les guerres barbares d'Afrique, un cœur vulgaire aurait cru qu'elle nous serait ennemie. — Eh bien! elle voit des Français,



et se trouve toute française, elle met sous ses pieds la vanité militaire; de ses armes, elle arme le peuple, et mérite l'insigne éloge que les imprimeurs sur étoffe lui donnent dans leur adresse : « Si nous sommes encore de ce monde, nous le devons aux soldats. »

Voici qui ne surprend pas moins. La bourgeoisie, investie du monopole électoral, agit, six mois durant, dans les banquets politiques, pour perdre ce monopole. Elle s'arme au nom de la Réforme, c'est-à-dire pour abdiquer, pour communiquer son privilège d'électeur. Elle se rallie au peuple (comme dit si bien George Sand dans sa lettre), elle couvre le peuple encore désarmé, reçoit la cavalerie qui le charge au bout de ses baïonnettes. Qu'on se souvienne à jamais de l'héroïque humanité du vaillant garde national (Lesserré), qui alla, à travers les balles, prier le poste du Palais-Royal de se laisser sauver, qui, après une décharge à bout portant, n'étant pas blessé encore, persévéra sans bouger, et ne cessa de leur offrir la vie que lorsqu'une balle le jeta par terre.

Il faudrait parler ici du rôle admirable des Écoles. Mais j'en parlais au long tout à l'heure (p. 592).

Répetons-le, tout fut miracle. Et la surprise est moindre encore de voir le coup de théâtre, le changement à vue qui plonge au néant la plus grande puissance du monde, que de voir au fond des cœurs ces abîmes d'héroïsme et de magnanimité qu'on n'eût soupçonnés jamais. Grande est la disparition. Mais plus grande l'apparition. Un élément nouveau se révèle, un monde, une âme nouvelle.



Ame héroïque, sublime; qu'elle nous reste, grand Dieu! qu'elle ne se dissipe pas!

Combien nous en avons besoin, à l'entrée d'une carrière imprévue, inexplorée, pour la première fois maîtres de nous, majeurs, responsables de nos actes, et, comme tels, appelés aux sacrifices, à l'énergie, mis en demeure de rester des héros, — ou de n'être rien.

Rien de médiocre sous la République. La grandeur est sa nature. Au-dessous, elle n'est point.

Il ne faut plus dire : « Je ferai ce que la situation commande, je ferai *assez* »... Non : « Je ferai *davantage*. »

*Assez* est plein de tristesse, d'ennui, de difficulté. *Davantage* et *trop* sont gais et faciles. Pourquoi? Celui qui fait *trop* est récompensé par le cœur, porté par la passion. Le premier marche, se traîne, sent tous les obstacles. L'autre va sur de grandes ailes, se pose de montagne en montagne, regarde en face le soleil...

Soleil de Dieu, donnez-nous donc une grande, une nouvelle lumière; donnez-nous, pour une situation si nouvelle, une flamme inouïe de fraternité... Que je voie chacun (ce sera votre signe) inquiet des autres, et moins de soi, défenseur ardent du voisin et de l'intérêt contraire.

Que je voie, par exemple, dans nos touchants essais de réforme sociale, l'ouvrier plaider pour le paysan, celui-ci pour l'ouvrier... Que je les voie l'un et l'autre, les deux hommes courageux et forts, réclamer pour la faible femme, qui ne peut pas menacer et n'agit que par les larmes.



Et vous, jeunes gens, pour tous! — Vous, les miens, que j'appelai, cette année même, à la plus grande mission qu'on ait offerte à des hommes, au sacerdoce nouveau de la pacification; vous, aimés, acceptés de tous, agrandissez-vous le cœur, tant que tous y soient contenus... Je le disais, et cela s'est vérifié, tous, riches et pauvres, bourgeoisie et peuple, tous, en vous, ont vu leurs enfants. Et tous vous écouteront, et il n'y aura pas de dispute parce que vous serez entre eux... Et la France restera grande comme elle est, n'étant pas divisée, une et grande comme le monde, et la tête dans le ciel!

---



# ÉCLAIRCISSEMENTS

---

## I. — L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION.

Dans la situation si grave où est la France, au milieu d'une révolution peu prévue et mal préparée, elle me semble risquer fort de naviguer vers les écueils, si elle n'est immédiatement éclairée sur sa première Révolution, qu'elle croit connaître et qu'elle ignore. Mon *Histoire*, heureusement fort avancée (le troisième volume paraîtra bientôt), est pour moi une fonction sacrée, qu'aucune autre ne me fera quitter. J'ai refusé même, par la lettre suivante, de participer aux travaux de la commission chargée d'examiner les modifications que subirait l'enseignement :

MONSIEUR LE MINISTRE,

Un travail d'urgence, qui m'absorbe tout entier, ne me permet point d'accepter les honorables fonctions auxquelles vous voulez bien m'appeler.

Ce travail, c'est celui que depuis longtemps j'avais commencé, mais qui, dans nos circonstances nouvelles, se trouve être, j'ose le dire, le premier besoin moral du temps, le plus impérieux.

La France, enfin majeure, est appelée à l'action et elle ne se connaît pas elle-même. Elle va agir, et elle ne peut consulter, avec certitude, son expérience antérieure. Elle entre dans l'inconnu d'une révolution nouvelle, sans avoir encore une



histoire de sa première Révolution, une histoire positive, fondée sur les actes authentiques.

Plusieurs parties de cette histoire ont été traitées, il est vrai, par d'éminents écrivains, plusieurs époques reproduites dans leurs formes pittoresques ou dramatiques. Moi-même j'ai déjà raconté l'histoire de l'admirable année qui, de juillet 89 à juillet 90, vit le grand mouvement des Fédérations, l'inauguration prophétique de la Fraternité à venir. Plus d'un s'en est souvenu hier, si j'en crois mes jeunes amis, au moment sublime où vainquit la Fraternité, où le combat commencé devint une Fédération, où trois frères qu'on voulait mettre aux mains (peuple, armée, garde nationale) se sont embrassés.

Ainsi, plusieurs parties de la Révolution sont connues, et l'ensemble est inconnu. La génération des événements reste encore obscure. Les actes qui la révéleraient dorment au fond de nos dépôts publics. Tout le monde parle de la Révolution; et des faits immenses, qui en donneraient le caractère intime, sont parfaitement ignorés. Qu'on en juge par celui dont je viens de parler. Ce fait capital, et par l'importance et par la durée, cet acte primitif de la Fraternité nationale, où était-il, avant que nous l'exhumassions? Dans la poudre des archives, dans la bouche et le cœur du peuple.

Mais il ne suffit pas que de telles choses soient dans la tradition; elles n'ont pas leur influence, tant qu'elles ne sont pas formulées. Elles flottent dans le souvenir et le sentiment populaires; elles agissent peu, faiblement; elles ne fournissent point de règles, de principes de conduite.

La foi politique de la France qui doit déterminer ses actes et ses paroles, sa politique et son enseignement, ne doit pas rester à l'état de sentiment, ou de vague spéculation; il faut lui donner la base de l'histoire et de l'expérience.

Voici la France réveillée, debout; qu'est-ce qu'elle va enseigner à ses enfants, à son peuple héroïque, au monde qui fait cercle autour d'elle?... Est-ce la rhétorique? est-ce l'arithmétique?... est-ce le mécanisme gouvernemental, la politique abstraite, à la Sieyès?... Non, elle doit, avant tout, fixer et promulguer les principes qui constitueront notre moralité civique, le dogme de la République, le *Credo* de la patrie. Elle doit enseigner deux choses qui n'en font qu'une, et qui sont le cœur de la France : *La foi de la Révolution*, et la même foi en pratique, *l'histoire de la Révolution*.

Pour l'enseigner, il faut la faire.



Ne laissons pas la foi nouvelle dans les abstractions, dont la logique tire tout ce qu'elle veut, *oui* aujourd'hui et *non* demain. Il faut, au nom des faits, en vertu des réalités, fonder la République dans les esprits, et qu'enfin ce soit sans retour. Que tous, sur cette autorité, s'affermissent dans l'idée que le gouvernement républicain (qui n'est autre que celui de la raison publique) est le seul gouvernement d'hommes. L'histoire et l'expérience, élevant une infranchissable barrière, fermeront derrière eux le passé, les empêcheront de retomber aux doctrines enfantines et grossières qui personnifiaient le droit dans un individu, aux vaines croyances d'incarnations royales ou divines qui ont signalé si longtemps l'infirmité de l'esprit humain.

La République va couvrir toute la terre, mais ce n'est pas assez. Il faut qu'elle soit enracinée dans la terre. Il faut lui creuser de profonds, de solides fondements... Puis, laissons souffler les tempêtes.

Je creuserai. Je serai, dans la mesure de ma faiblesse, l'ouvrier de cette œuvre. Je la crois essentielle entre toutes, immédiatement nécessaire, et je n'en vois aucune qui doive précéder. Plût au ciel qu'elle fût plus avancée, dans un tel besoin de la France obligée d'agir tout à coup, demandant des lumières, des conseils au passé, que personne ne sait bien encore !

La mission que je prends pour moi n'est point celle du solitaire ni de l'égoïste. Elle me met au fort des disputes. Nulle autre peut-être n'exigerait une raison plus ferme, plus indépendante, plus au-dessus des craintes et des intérêts. Les partis, les minorités, vont à l'envi tirer l'histoire à eux, se l'arracher sans pitié, comme dans un combat on se dispute un cadavre. Pour nous, elle est vivante; telle nous voulons la maintenir, la sauver, pour que, vive et vraie, elle vivifie la France et le monde.

Et alors, le symbole de la foi nouvelle, émané de l'histoire, ne serait pas la création artificielle d'une aride abstraction, de la fantaisie des faiseurs de systèmes, ni du hasard des partis; il sortirait de la bouche irréprochable du passé, il ne serait autre chose que la voix même des faits, le témoignage austère et pur que donnerait la France à la France de l'idée qu'elle poursuit à travers tant d'événements.

Qu'il nous soit permis, monsieur le Ministre, de rester là où nous place le devoir, au foyer de la Patrie, entre son histoire accomplie que nous lui restituons, et son histoire à venir, que



la première éclairera. Cette place n'est pas la moins dangereuse. Elle est désintéressée, et exclut toutes les autres. En ce dernier point, tout au moins, nous en serons dignes. Puisse-t-elle, en récompense, nous grandir le cœur, et nous donner de remplir les trois conditions qu'impose un tel sacerdoce : Ne rien désirer, ne rien craindre, et ne point haïr.

Veillez, monsieur le Ministre, recevoir mon hommage fraternel.

J. MICHELET.

## II. — LES CONDAMNÉS ET LES RÉFUGIÉS.

Des deux lettres qui suivent, l'une a été écrite pour des condamnés politiques qui ne l'avaient point demandée, mais dont je voyais avec douleur l'honorable misère. L'autre avait pour but l'abolition des règlements vexatoires auxquels étaient soumis les réfugiés. Cette dernière lettre nous fut demandée par notre illustre ami, Miçkiewicz, alors à Rome.

*A Messieurs les Membres du Gouvernement provisoire.*

MESSIEURS,

Personne n'a plus de confiance que celui qui écrit ceci dans les hommes éminents qui ont pris la charge immense de veiller sur la France au moment où elle se recueille pour parler enfin, et se gouverner elle-même.

Cependant l'accablement des affaires, le vertige des nécessités du jour qui se pressent l'une sur l'autre, peut dérober quelque chose à leur haute prévoyance. Pourquoi un Français, un citoyen quelconque, n'élèverait-il pas la voix pour attirer leur attention sur un objet sacré?

Je m'inquiète, messieurs, du sort actuel des deux mille condamnés politiques.

Ils se reposent sur la France. Ils souffrent, languissent; beaucoup mourraient sans se plaindre. Nous devons nous plaindre pour eux.

Je ne connais point ces hommes héroïques, autrement que par la notoriété de leurs souffrances, autrement que par leurs



actes, qui sont consacrés dans l'histoire. Mais, il faudrait désespérer de la justice et de la reconnaissance en ce monde, si nous pouvions oublier ceux qui, nous devançant dans la foi, espérant contre l'espérance, ont tiré l'épée pour la République, si longtemps avant le jour où nous l'avons obtenue.

Nul doute qu'ils ne soient bientôt placés selon leur mérite. En attendant, ne pourrait-on donner à ces vétérans de la République une solde d'honneur qui leur permit de faire face aux besoins de leur famille, et les assurât que la France ne peut jamais les oublier ?

J. MICHELET.

12 mars 1848.

*A Messieurs les Membres du Gouvernement provisoire.*

Notre France délivrée porte encore plus d'une souillure des temps de la captivité. La plus honteuse est celle des lois barbares, inhospitalières, contre les réfugiés, lois absurdes et contradictoires qui invitaient pour repousser, recevaient pour outrager, qui soumettaient tant d'hommes héroïques aux caprices, aux haines, aux peurs d'un homme de police.

Que dira la France à ces exilés, pour se laver des affronts qu'on leur affligea en son nom ? Une seule chose : c'est qu'alors elle était, tout autant qu'eux, opprimée, absente et comme exilée d'elle-même.

Elle rentre aujourd'hui chez elle, elle retrouve son foyer, et ce n'est pas pour elle seule. Asseyez-vous, amis, c'est le foyer de la France, et par conséquent le vôtre, vous pouvez vous y fier. Polonais, Italiens, Allemands, Espagnols ; les uns, ses frères d'armes au temps des victoires ; les autres, ses glorieux complices dans les luttes de la liberté ; elle vous le dit : « Asseyez-vous, vous êtes ici chez vous, ici, c'est votre maison ! »

« Et comment, dit-elle encore, distinguerais-je entre vous et les Français ?... Je ne distinguerais pas plus que je ne le pouvais au jour des batailles, quand vous marchiez mêlés aux miens. Et sur ces champs de mort où nos ossements confondus ont blanchi ensemble, comment dirais-je : Ceci est de la Pologne, et ceci de la France ?... Non, parmi les vivants, ni parmi les morts, il n'y aura pas distinction jusqu'au jour du Jugement... »



Et là même, au grand appel, quand on appellera la France, la Pologne se lèvera. »

Allons donc tous confondus dans cette victoire de la liberté. Tous ensemble, s'il le faut encore, par une guerre suprême, nous fonderons la paix du monde.

Maudites soient ces lois de haine qu'on avait mises entre nous! L'Assemblée nationale va les effacer bientôt. Nul doute que, en attendant, le Gouvernement provisoire n'en suspende l'action, et ne donne satisfaction à l'honneur national qu'elles ont trop longtemps outragé.

MICHELET. — QUINET.

26 mars 1848.

### III. — A M. LE DIRECTEUR DE LA *Réforme*,

A propos de l'*Association européenne en faveur des Polonais, sous la présidence d'un Français et d'un Allemand* :

Je m'unis de cœur aux sentiments exprimés dans votre journal par M. Martin (de Strasbourg).

Oui, ce sont les peuples, c'est nous, qui devons donner l'élan de la croisade. Les gouvernements suivront.

Toute autre question est secondaire en présence de celle-ci. *Les autres doivent être résolues par rapport à la question suprême. Il faut fermer l'Europe aux barbares*<sup>1</sup>.

Beau et solennel moment! La France et l'Allemagne vont pour jamais se donner la main! C'est une belle et noble idée que celle d'une association pour la Pologne, *sous la présidence d'un Français et d'un Allemand*.

Je vous serre la main cordialement. — Recevez ma souscription.

J. MICHELET.

3 avril 1848.

1. Je n'applique pas ce nom indistinctement aux nations dont se compose l'empire russe. Loin de là, j'ai l'espoir que plusieurs de ces nations fraterniseront avec nous et entreront dans la grande famille européenne.



## IV. — LETTRE A LA DIÈTE HELVÉTIQUE

(Voir p. 601).

Nous étions, l'an dernier, dans ces pensées, Quinet et moi, lorsque la révolution de la Suisse s'accomplit; heureuse révolution, sage, clémente. Néanmoins, à la première apparition de ce grand événement, inquiets sur ce cher trésor de la liberté reconquise par nos frères de l'Helvétie, nous nous hasardâmes de mêler à nos félicitations une observation personnelle.

*A Messieurs les Membres de la Diète helvétique.*

Daignez agréer les félicitations et les vœux de deux hommes qui ont, les premiers, combattu dans leur pays l'ennemi que vous venez de chasser du vôtre.

Personne n'est plus que nous heureux de cette victoire, glorieux de cette modération.

Vous avez consolé la France.

Pères, ancêtres et maîtres de la liberté républicaine, du gouvernement de l'avenir, continuez d'en donner au monde la véritable tradition.

Tandis que la Calabre, la Pologne, toute la terre fume du sang de nos martyrs, des martyrs de la Liberté, — là où elle règne et triomphe, point de sang, point de violence; la paix dans la force. — Que tous voient, reconnaissent à ce spectacle où est la cause de Dieu!

Que nos ennemis, dans la conscience de leur faiblesse réelle, de leur imminente ruine, soient furieux, barbares, cela se comprend; mais nous, le monde, l'avenir, est notre héritage certain. La dispute, la guerre même, vous l'avez montré, ne trouble point notre cœur.

Puissiez-vous persévérer! rester au-dessus du combat, au-dessus de la victoire! fonder, par ce grand exemple, un nouveau droit pour l'Europe! dater, du triomphe de vous sur vous-mêmes, une ère magnanime!

Vous avez des ressentiments légitimes, et vous les étoufferez.



Ceux d'entre vous qui ont le plus souffert prendront un glorieux privilège, l'initiative de l'oubli.

S'il nous était permis, à nous, vos admirateurs, à nous qui combattions de cœur avec vous, de vous dire un mot de nous-mêmes, nous dirions qu'occupés tous deux d'écrire les Révolutions de la France et de l'Italie, nous avons tiré de cette étude une instruction commune : la Terreur nous apparaît comme un escalier rapide où l'on ne descend pas une première marche qu'on ne les descende toutes, et la dernière est l'abîme. Au nom de la Fraternité, ne descendez pas la première.

Si quelque réaction particulière éclatait, le Conseil souverain, si sage dans l'emploi de la force, montrerait la même prudence à en limiter l'abus. L'unité nationale que vous cherchez et voulez serait compromise, autant que l'humanité, par toute violence partielle. Constituez, hommes de la Suisse, votre unité par la clémence.

MICHELET. — QUINET.

11 décembre 1847.

Cette lettre était bien inutile. La Suisse, tant calomniée par nos aristocrates, se montra aussi humaine qu'elle avait été grande et forte. Noble caractère de ce temps !

#### V. — LETTRE AU ROI DE PRUSSE

Un hasard singulier voulut que, dans la même semaine, nous défendissions également nos amis et nos ennemis, nos ennemis du parti rétrograde auprès de la Diète helvétique, nos amis les Polonais auprès du roi de Prusse. Le 6 décembre 1847, les journaux nous apprirent la condamnation à mort de Mierowski et autres chefs de l'insurrection. Le même jour, surmontant la répugnance naturelle que nous éprouvions à nous adresser à un souverain étranger, nous écrivîmes au roi de Prusse la lettre suivante. Quelque désir que nous eussions de réussir, nous ne croyons pas avoir tenu un langage indigne de la France :



SIRE,

Si la France pouvait parler, elle réclamerait comme Français les Polonais que les tribunaux de la Prusse viennent de condamner. Élevés chez nous, par nous, ils lui appartiennent.

Ils ont voulu se défendre dans leur langue naturelle, dans la langue française.

De quelque point de vue que Votre Majesté juge leurs principes, elle ne peut se dissimuler deux choses : 1° ils n'ont point conspiré contre la Prusse ; 2° les droits de la défense ont été gênés, violés. Ces deux circonstances entachent le gouvernement de la manière la plus grave.

Votre Majesté, placée à l'avant-garde de l'Occident, menacée par l'invasion barbare, ne peut être indifférente au profond et cruel effet qu'un tel acte aurait sur l'Europe.

La France et l'Allemagne, étouffées entre deux géants, dont l'un tient la mer, l'autre la terre, n'ont nulle meilleure garantie dans l'avenir que leur union. Ce serait pour le monde une calamité qu'il y eût du sang entre l'Allemagne et la France.

MICHELET. — QUINET.

6 décembre 1847.

FIN D'UNE ANNÉE DU COLLÈGE DE FRANCE.



# TABLE DES MATIÈRES

## BIBLE DE L'HUMANITÉ

	Pages
PRÉFACE. . . . .	3

### PREMIÈRE PARTIE. — LES PEUPLES DE LA LUMIÈRE

#### L'INDE

I. — LE RAMAYANA. . . . .	11
La Bible de la bonté. Mystère caché du génie indien. . . . .	<i>ibid.</i>
II. — COMME ON RETROUVA L'INDE ANTIQUE. . . . .	17
Anquetil et les indianistes. Apparition des <i>Védas</i> . . . . .	19
III. — L'ART INDIEN (Exposition de 1851). . . . .	21
Le cachemire. Domestication de l'éléphant. . . . .	23
IV. — PRIMITIVE FAMILLE. — PREMIER CULTE. . . . .	29
Chant de l'aurore. Monogamic. La <i>dame</i> . . . . .	30
Elle coopère au sacrifice, à l'hymne. . . . .	33
L'homme de plain-pied avec les dieux . . . . .	45
V. — DES PROFONDES LIBERTÉS DE L'INDE. . . . .	48
Le Ramayana est une émancipation.. . . .	53
VI. — RÉDEMPTION DE LA NATURE. . . . .	57
L'animal réhabilité, humanisé. . . . .	59
Le pardon infini. . . . .	68



## LA PERSE

	Pages
I. — LA TERRE. — L'ARBRE DE VIE. . . . .	69
Agriculture héroïque. Vie de Lumière dans la Justice. . . . .	70
Faire justice au Feu, à la Terre, à l'animal. . . . .	71
Évoquer l'eau et féconder la terre. . . . .	<i>ibid.</i>
L'arbre de vie. Hôma, arbre-lumière-parole. . . . .	74
L'homme, par la Parole, soutient et engendre le monde. . . . .	75
II. — COMBAT DU BIEN ET DU MAL. — PARDON DÉFINITIF. . . . .	76
Iran contre Touran. Le Dragon d'Assyrie. . . . .	78
Travail, ordre, justice. Juste distribution des eaux. . . . .	80
Combat universel d'Ormuzd contre Ahrimane. . . . .	81
Tous les bons aident Ormuzd à vaincre et réconcilier Ahrimane. . . . .	82
III. — L'ÂME AILÉE. — Honorer son âme. . . . .	86
Inquiétude pour l'âme qui passe à l'autre vie. . . . .	87
Le soleil absorbe le corps, l'oiseau vient cueillir l'âme. . . . .	89
Elle est accueillie par un ange (sa vie transfigurée). . . . .	91
IV. — L'AIGLE ET LE SERPENT. . . . .	94
Le règne du dragon. Le forgeron libérateur. . . . .	96
L'aigle envahit Babylone. Il reste l'âme de l'Asie. . . . .	98
V. — LE SHAH-NAMEH. — LA FEMME FORTE. . . . .	100
Culte des sources. Firdousi, l'Homère de la Perse. . . . .	101
Traditions de famille. Mères. Amour conjugal. . . . .	103
Vie et malheur de Firdousi. . . . .	105

## LA GRÈCE

I. — SON RAPPORT INTIME AVEC L'INDE ET LA PERSE. . . . .	110
Elle sauve le monde à Salamine, le relève à la Renaissance. . . . .	111
Son génie de transformation, d'éducation . . . . .	112
II. — TERRA-MATER. — DÉ-MÈTER (Cérès). . . . .	114
Le saint mystère pélasgique, <i>l'âme de la terre</i> . . . . .	117
Douceur indienne, horreur du sang. . . . .	<i>ibid.</i>
La <i>Passion</i> maternelle. . . . .	119
Pureté de la légende de Cérès. . . . .	121
Fête des fleurs. Fête des lois. . . . .	126
Cérès crée la Cité, enseigne l'Immortalité. . . . .	128
III. — LÉGÈRETÉ DES DIEUX IONIQUES. — FORCE DE LA FAMILLE HUMAINE. . . . .	129
La Grèce est anti-sacerdotale. . . . .	130
Gamme des dieux (Feu, Terre, Eau, Ciel). . . . .	133



TABLE DES MATIÈRES

619

	Pages
Éducation des dieux, de mythe en mythe. . . . .	134
Vie haute, légère et pure de la Grèce. . . . .	138
La famille originaire y diffère peu de celle des <i>Védas</i> . . . . .	140
La femme égale de l'homme, arbitre des disputes. . . . .	141
<b>IV. — L'INVENTION DE LA CITÉ. . . . .</b>	<b>142</b>
Sérénité de la Grèce, son sourire héroïque. . . . .	143
La guerre pure gymnastique; nul esclave. . . . .	145
La Grèce est assombrie par les guerres Doriques, les dures servitudes des Hélotés, Clérotés, etc. . . . .	147
Le Destin, Moira, Némésis. . . . .	149
Le Prométhée sauveur fut la Cité. . . . .	150
<b>V. — L'ÉDUCATION. — L'ENFANT. — HERMÈS . . . . .</b>	<b>153</b>
Athènes forme à la fois le citoyen, le héros, l'homme . . . . .	155
Éducation de liberté, d'énergie, de bonheur. . . . .	157
Hermès donne à l'enfant l'aile et le rythme. . . . .	158
Le miracle de la langue grecque. . . . .	162
<b>VI. — SUITE DE L'ÉDUCATION. — APOLLON. LUMIÈRE. HARMONIE. . . . .</b>	<b>163</b>
Delphes. Son élysée de statues. . . . .	164
Comment Apollon fut humanisé, divinisé. . . . .	167
Guerre de la lyre contre la flûte barbare. . . . .	169
Jeux pacificateurs de Delphes. Amphictyons. . . . .	171
Haute harmonie de la Grèce en Apollon. . . . .	172
<b>VII. — SUITE. — HERCULE . . . . .</b>	<b>173</b>
Hercule est pour la lyre contre la flûte et Bacchus. . . . .	174
Les Travaux et le Travailleur. Hercule dompte, façonne la terre. . . . .	176
Combien ce mythe est au-dessus des poèmes homériques. . . . .	178
Bâtard, cadet, esclave; victime et bienfaiteur du monde. . . . .	<i>ibid.</i>
Il met la paix en Grèce, dompte les brigands et les fleuves. . . . .	181
Il fonde par toute la terre le droit de l'hospitalité. . . . .	182
Jalousie des dieux. Bacchus arme les centaures. . . . .	184
On l'oblige d'aller aux enfers. Il ramène Alceste. . . . .	185
Crimes involontaires. Esclavage. Mort. . . . .	189
Il laisse le type de la <i>Passion</i> active et héroïque. . . . .	190
<b>VIII. — LE PROMÉTHÉE. . . . .</b>	<b>192</b>
Eschyle soldat, censeur, prophète. . . . .	<i>ibid.</i>
Dans la haute gloire d'Athènes, il ost plein de pressentiments. . . . .	194
L'art nouveau. Règne de Bacchus. . . . .	200
Eschyle contre les <i>jeunes</i> dieux et la tyrannie imminente. . . . .	205
Eschyle évoque l'anti-tyran, Prométhée, fils de la Justice, contre le tyran Jupiter-Bacchus. . . . .	206
Prométhée prépare le Stoïcien et le Jurisconsulte. . . . .	212



	Pages
La Grèce ne périt ni par la guerre, ni par l'esclavage, ni par les mauvaises mœurs. . . . .	215
mais par l'affaiblissement de la famille, l'isolement de la femme (exemple Sapho). . . . .	217
et par l'invasion énervante des dieux d'Orient. . . . .	220

SECONDE PARTIE. — PEUPLES DU CRÉPUSCULE, DE LA NUIT  
ET DU CLAIR-OBSCUR

I. — L'ÉGYPTE. — LA MORT. . . . .	223
Immense monument mortuaire. Fleuve de vie. . . . .	224
Harmonie grandiose. Tous l'ont copiée. . . . .	226
Bonté d'Isis. La famille sur l'autel. . . . .	227
Mort d'Osiris, deuil d'Isis (histoire réelle, éternelle). . . . .	231
L'amour plus fort que la mort. Osiris revient pour elle. . . . .	232
Amour exclusif et tout individuel, qui s'attache aux restes de l'objet aimé. . . . .	233
Isis adopte et allaite Anubis, fils du meurtrier. . . . .	234
Anubis crée les arts, guide, rassure les morts. . . . .	235
Dure condition de l'Égyptien. Sa vie prodiguée. . . . .	237
Sa terreur des mauvais Esprits. . . . .	239
L'arbre s'attendrit pour lui, reçoit en dépôt son cœur. . . . .	241
Histoire de Satou (roman des temps de Moïse). . . . .	243
II. — SYRIE. — PHRYGIE. — ÉNERVATION. . . . .	245
Idéal luxurieux. La femme-poisson-colombe. . . . .	246
Astarté et Moloch ; prostitution, mutilations. . . . .	248
La légende d'inceste : Sémiramis, Loth et Myrrha. . . . .	249
Sémiramis ; Mages de Babel, la mère-épouse. . . . .	<i>ibid.</i>
Furie orgiastique des enterrements. Naissance d'Adonis, incestueuse et funéraire. . . . .	251
Mort d'Adonis ; deuil et résurrection. Influence immense des <i>Adonies</i> ; évanouissement de la force mâle. . . . .	253
Hospitalité de Babylone. Les reines mages. . . . .	254
L'idole <i>Mère</i> et l'impure unité de Dieu. . . . .	255
Le clergé de Cybèle ; ses papes ; ses Mendiants, capucins de l'Antiquité. . . . .	258
III. — BACCHUS-SABAS. — SON INCARNATION. — LE TYRAN. . . . .	259
Invasion des dieux d'Orient. . . . .	<i>ibid.</i>
Belphégor, l'âme bachique et priapique. . . . .	260
Bacchus-Zagreus, et sa <i>Passion</i> . . . . .	262
Il s'empare d'Éleusis, devient <i>Médiateur</i> . . . . .	263



TABLE DES MATIÈRES

	621
	Pages
Le médiateur d'amour (Banquet) . . . . .	264
Bacchus conquérant, dieu des tyrans et des esclaves. . . . .	267
Orgies féminines et bacchanaïes. . . . .	268
<b>IV. — SUITE. INCARNATION DE SABAS (ALEXANDRE). — ORGIE MILITAIRE.</b>	<b>270</b>
Olympias prétend avoir conçu du serpent Sabas Alexandre-le-Grand.	272
Alexandre eut l'extérieur et le caractère barbares. . . . .	273
Son expédition était dès longtemps préparée. . . . .	275
Il joue Achille, il joue Cyrus, etc. . . . .	278
Insolence et ingratitude; il se fait adorer. . . . .	279
Résistance de Callisthène ( <i>philosophie de l'énergie</i> ). . . . .	281
Le retour; l'orgie du nouveau Bacchus. . . . .	<i>ibid.</i>
Son histoire donne l'essor aux idées Messianiques. . . . .	282
Les Mages organisent le cérémonial monarchique, imité depuis. . .	284
<b>V. LE JUIF. — L'ESCLAVE.</b> . . . . .	<b>286</b>
La parenté du Juif, Syrie, Phénicie, Carthage. . . . .	287
La Judée attira à tout prix des habitants. . . . .	289
Preuve qu'elle fut un <i>asile</i> ouvert à l'étranger et à l'esclave. . . .	<i>ibid.</i>
Caractère du Juif, pacifique et spéculateur. . . . .	290
Il a la gloire d'avoir éternisé le soupir de l'esclave. . . . .	291
Les chants de nuit. . . . .	292
L'Esprit du désert, le vengeur Jéhovah. . . . .	293
Les deux religions de la Bible, Elohim et Jéhovah. . . . .	294
Efforts des prophètes pour épurer ces deux cultes. . . . .	295
Le Juif se croit un <i>élu</i> ; Dieu lui pardonnera tout. . . . .	296
Dieu aime l'indigne et le pécheur. . . . .	297
Le mâle aspect de la Loi couvre le dogme féminin de la Grâce. . . .	298
Jérémie, Ézéchiël réclament pour la Justice contre <i>l'hérédité du</i> <i>crime</i> . . . . .	299
La Captivité. Maximes de la petite prudence. . . . .	<i>ibid.</i>
La Bible témoigne d'une grande expérience. . . . .	302
Beaux récits. Massacres imaginaires. La flamme sèche. . . . .	303
Sécheresse des Pharisiens. Sécheresse de la Cabale. . . . .	304
(Note. Mérites divers du Juif. Il est <i>le meilleur esclave</i> , se relevant par le sentiment de la liberté intérieure). . . . .	<i>ibid.</i>
Adoration de l'alphabet, étrangeté mêlée de mysticisme. . . . .	305
<b>VI. — LE MONDE FEMME.</b> . . . . .	<b>308</b>
Le Cantique des Cantiques. . . . .	<i>ibid.</i>
Son caractère de luxure syrienne. . . . .	310
Son caractère de finesse et d'âpreté juives. . . . .	316
Toute-puissance de la fille aux Sept démons. . . . .	317
La Syrienne propre aux affaires autant qu'aux plaisirs. . . . .	318
Prudence timide de l'homme. Énervation générale. . . . .	319
L'avènement du roman. Les romans juifs. . . . .	320
<i>Esther</i> donne l'histoire générale des Syriennes, Juives, Gréco-Phé- niciennes, répandues alors partout. . . . .	322



	Pages
On les vend et on les loue. . . . .	323
Leur attachement aux dieux d'Orient. . . . .	324
Qu'égalent les matrones romaines. . . . .	325
Les dieux de la mort (Égyptiens, etc.) envahissent Rome. . . . .	<i>ibid.</i>
VII. — LE COMBAT DE LA FEMME ET DU STOÏCIEN, DE LA LOI ET DE LA GRACE. . . . .	327
Le génie italique. Il repousse d'abord l'Orient, détruit Carthage. . . . .	328
Le stoïcisme. Essor de la jurisprudence. . . . .	<i>ibid.</i>
Elle trouva un monde usé et affaîsé. . . . .	335
Elle travailla pour ses ennemis, pour la Femme, mère et agent du Messianisme. . . . .	339
VIII. — TRIOMPHE DE LA FEMME. . . . .	343
Le christianisme est né de Marie. . . . .	<i>ibid.</i>
Jusqu'à l'an 369, la femme fut prêtre. . . . .	<i>ibid.</i>
Comment de Marie naît Jésus. . . . .	344
Le Protevangelium, <i>Évangile primitif</i> (de Marie). . . . .	346
Lutte du Temple et de la Synagogue. Les rabbis. . . . .	348
Jésus n'enseigna que lui-même. . . . .	349
Trois femmes commencent la légende. . . . .	350
Vie de Marie d'après le Protevangelium. . . . .	351
Les femmes qui entourent Jésus. La Madeleine. . . . .	353
Les femmes qui entourent Paul, Thécia, Lyda, Phœbé. . . . .	354
<i>L'Épître aux Romains</i> , manifeste de la Grâce contre la Loi. . . . .	357
Phœbé la porte à Rome, au palais de Néron. . . . .	359
Doctrines d'obéissance illimitée. . . . .	<i>ibid.</i>
Double caractère de Néron. . . . .	360
Lutte que Phœbé dut soutenir contre les Stoïciens et les Juristes. . . . .	361
Puissance de la femme-prêtre pendant quatre siècles. . . . .	362
IX. — DÉFAILLANCE DU MONDE. — L'ÉCRASEMENT DU MOYEN-ÂGE. . . . .	364
Attente de la mort. Inertie. . . . .	<i>ibid.</i>
L'Empire ouvert aux Barbares. . . . .	367
L'Empire oppose Mithra à Jésus. . . . .	370
Énervation littéraire. <i>Hermas</i> . . . . .	371
Haine de la Nature, mépris du Père. Dououreux évangile de Joseph (Faber <i>lignarius</i> ). . . . .	375
Prédestination et prédamnation. . . . .	378
Écrasement du Moyen-âge. . . . .	379

## CONCLUSION

Ne plus critiquer, mais (pour le moment) oublier le Moyen-âge. . . . .	383
Marcher vers l'avenir, prendre le sens vraiment <i>humain</i> . . . . .	385



TABLE DES MATIÈRES

623  
Pages

*La Foi profonde* est fondée, car la Science et la Conscience se sont entendues. . . . . 386  
Comment s'affermir dans la voie nouvelle. . . . . 387

UNE ANNÉE DU COLLÈGE DE FRANCE

AVANT-PROPOS (1877). . . . . 391  
AVERTISSEMENT (1847). . . . . 393

PREMIÈRE LEÇON

— 16 décembre 1847. —

NÉCESSITÉ D'UNE RÉNOVATION SOCIALE. . . . . 397

Profonde division sociale entre les lettrés et les illettrés. — La littérature de ce temps est-elle populaire? — Qui doit commencer le mouvement d'union? Nous nous exagérons l'unité nationale. — Dans quelles limites agit la Presse? — Dans quelles limites agit le théâtre? — L'influence du théâtre a-t-elle été nationale? — Contraste du théâtre antique. — De la rénovation sociale. — Quel en sera le premier agent, le médiateur?

DEUXIÈME LEÇON

— 23 décembre 1847. —

LE JEUNE HOMME ET LE PEUPLE. . . . . 413

Le divorce social dans la littérature et dans la langue commencé dès le Moyen-âge. — La Révolution crée une légende d'unité. — Le cœur doit être accusé du divorce social, mais l'esprit avant le cœur. — Notre éducation, tout abstraite, prépare le divorce social. — Cette éducation, toutefois, moins mauvaise dans le fond que dans la forme. — Position triste et isolée de l'étudiant. — Comment le jeune légiste doit interpréter le droit par la vie. —



Avantages du jeune médecin pour étudier la vie morale. — Souvenir de Savart. — La Salpêtrière et Bicêtre. — Combien le jeune homme peut puiser de vie dans le peuple. — Souvenir de Miçkiewicz (1812). — La grande famille du jeune homme, c'est l'homme de génie et le peuple. — Sens général de cette leçon.

### TROISIÈME LEÇON

— 30 décembre 1847. —

L'AVENIR EST DANS LES FAIBLES. . . . . 435

L'esprit est commun, le *caractère* est rare. — Se faire peuple. — Du pauvre volontaire : sobriété de Grégoire, de La Tour d'Auvergne. — Personne ne veut l'égalité. L'inégalité dans la famille même. — Il ne faut pas dire : Ce n'est qu'une femme, un enfant, une classe ignorante, une minorité, etc. — Exemple du monde romain, du monde chrétien. — Exemple de Napoléon ; son divorce. — Sagesse des femmes et des enfants. — Les sciences morales prévoient peu l'avenir. — Il faut en écouter la voix, confuse encore, dans les soupirs de ceux qui souffrent et qui montent.

### SUSPENSION DU COURS

*Histoire de la Suspension* (2 janvier 1848). . . . . 453  
*Adieux aux Écoles* (7 janvier). . . . . 457

### QUATRIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 6 janvier 1848. —

IL FAUT VOULOIR L'ÉGALITÉ. . . . . 462

Mission du jeune homme comme pacificateur social. — De son intervention entre le riche et le pauvre. — Il faut qu'il aime et pratique sincèrement l'égalité. — La haute distinction morale est de niveau avec toutes les classes. — L'homme supérieur rassure. — De la vulgarité. — De la distinction. — De la distinction anglaise. — De la distinction française. — Du peuple de Paris. — Vulgarité, distinction du peuple de Paris. — Ce peuple qui vit si peu, conserve une chose fixe : le sentiment national.



## CINQUIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 13 janvier 1848. —

Pages

DANGERS DE LA DISPERSION D'ESPRIT. . . . . 478

Où est l'obstacle du jeune homme? — Dans la famille. Dans la société. — En lui-même. — Il est principalement dans la dispersion d'esprit. — Découragement et dissipation. — Géricault vers 1823. — Il avait résisté à la réaction de l'époque. — Son découragement, son isolement, sa mort, 1824. — Il eût dû se raviver aux sources sociales, descendre dans le peuple. — La création nouvelle demande que l'on concilie la solitude et la société.

## SIXIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 20 janvier 1848. —

LA FOI RÉVOLUTIONNAIRE. . . . . 494

Où est l'obstacle du peuple? — Est-ce la réaction religieuse qui l'empêche de se rapprocher des classes lettrées? — Nullité de l'ancien esprit. — Le clergé n'est fort que par le monopole de la charité, de l'éducation religieuse, de l'association, que lui donne l'État. — Tendances religieuses. Agonie des anciennes formes. — Le paysan croit-il? — Affaiblissement momentané de l'esprit nouveau. Que la foi révolutionnaire eut les deux conditions d'une religion. — Comment cette foi a faibli. — Contradictions, doutes, tentations de l'homme du peuple, spécialement du paysan. — Nous devons le raffermir, nous raffermir dans cette foi, qui est celle de l'avenir.

## SEPTIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 27 janvier 1848. —

LA LÉGENDE DE LA RÉVOLUTION. . . . . 512

La Révolution a donné à la France une *légende* commune, moyen de rapprochement pour les classes diverses. — La France n'avait rien de tel en 89. — Elle avait peu conservé sa tradition.



— Divorce des *langues*, depuis le douzième siècle. — Deux courants de langue et de littératures : 1° De Rabelais à Voltaire; 2° de Calvin à Rousseau. — La langue de Rousseau n'arrive pas au peuple. — Le peuple n'aime point la langue raisonneuse et romanesque, mais l'histoire et la poésie. — Napoléon et Byron partageaient en ceci le sentiment du peuple. — La légende locale périclité au profit d'une poésie plus haute. — Ne pas mêler le roman, ni le mélodrame, à la légende. — Exemple tiré d'une esquisse de Gros. — L'originalité spécifique fait la force du récit populaire. — Le dernier mot du soldat à l'empereur dans la retraite de Moscou.

## HUITIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 3 février 1848. —

LA LOI DOIT ÉMANER DE TOUS. . . . . 529

Le dix-huitième siècle a commencé la fondation d'un *Droit humain*, sans lequel nulle alliance possible entre les classes diverses. — Vico, Voltaire, Rousseau. — Sagesse instinctive du peuple. — Nous y avons montré la base du droit du peuple. — La Cité est une initiation, une éducation mutuelle de tous par tous. — Qu'est-ce que la Loi? — La loi doit formuler la pensée des masses, leur traduire leurs propres instincts. — Des malentendus sociaux. — La Vendée ignore que la Révolution était une religion. — La Révolution méconnaît les instincts républicains de la Vendée. — Il eût fallu révéler la Vendée à elle-même.

## NEUVIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 10 février 1848. —

LA FONDATION DU DROIT. . . . . 547

Suite de la leçon précédente. — Nos législateurs devaient fonder la loi dans l'opinion, dans l'éducation. Personne n'a pris au sérieux la souveraineté du peuple. — La France non consultée pendant soixante ans. — La loi toujours neutralisée. — Tiraillement du corps social. — Mélanges monstrueux. — Mort commencée. — Le poème du *Dernier Homme*. — Il suffit qu'il reste un homme, une étincelle morale. — Devoir du jeune homme. — Qu'il puise la force morale en lui. — Ce n'est pas un miracle du génie qu'il faut, mais un miracle du cœur. — Les grandes révolutions morales n'eurent



de nouveau que l'appel au sacrifice. — Exemples de la révolution indienne, de la chrétienne, de la nôtre. — La nôtre ne fonda pas la loi dans la volonté, par une éducation appropriée. — Il ne faut ni démêler, ni couper le fil trop mêlé. — Il faut, d'un grand cœur, entraîner le monde dans une sphère supérieure. — Il faut que la fraternité marche devant la loi, lui fraye un chemin. — Comment on peut commencer l'œuvre dès aujourd'hui, hors du monde des disputes. — Conseil à un jeune homme.

## DIXIÈME LEÇON

(NON PROFESSÉE)

— 17 février 1848 —

L'ÉDUCATION NATIONALE. . . . . 566

« Des choses, et non des mots. » — Alliance du jeune lettré et du peuple dans l'œuvre commune du monde nouveau. — Le jeune homme ne peut rester dans l'égoïsme. — Il est atteint, même en ses plus chers attachements. — Il faut qu'il se crée un monde à aimer. — Anéantissement de l'Église et de l'État. — Nullité de l'éducation qui étouffe l'avenir. — Absence de toute nourriture morale. — L'individu doit suppléer à ce que ne fait point l'autorité. — Contraste de la vie sombre, abandonnée, du peuple d'aujourd'hui et de la vie brillante, tout *éducative* du peuple d'Athènes. — Unité des facultés humaines : Eschyle. — Unité d'opinion formée par le théâtre. — ÉDUCATION NATIONALE. Le théâtre en est la forme la plus efficace. (*Cette éducation sera l'objet d'un cours; aujourd'hui un mot de ce que peut faire le théâtre.*) — Comment la légende populaire doit renouveler le théâtre. — Lui conserver le caractère populaire. — Paroles de la Pucelle. — Napoléon chantant à Austerlitz. — La légende de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France. — Comment un théâtre vraiment populaire peut recommencer la fraternité.

## RENTREE AU COLLÈGE DE FRANCE

— 6 mars 1848 —

ALLOCATION AUX ÉCOLES. . . . . 590

Rôle des Écoles en France, comme médiation et lien de fraternité. — Rôle de la France en Europe. — Vœu d'une fédération des peuples.



## CONCLUSION

— 1<sup>er</sup> avril 1848 —

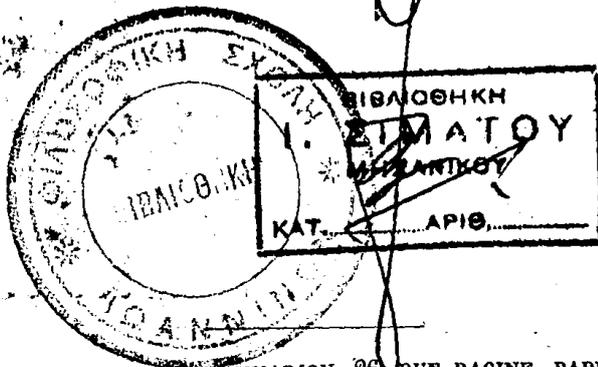
	Pages
LE LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION. . . . .	595

La révolution doit être non seulement politique et sociale, mais religieuse. — Impression de la fête du 4 mars. — Nous entrons dans la voie du sacrifice. — Route que l'auteur a suivie : d'abord les *Jésuites* et le *Prêtre*; puis le livre du *Peuple* et l'*Histoire de la Révolution*. — Révolution du 24 février. — Victoire de la fraternité. — Apparition d'une âme nouvelle. — Comment garderons-nous cette âme héroïque?

## ÉCLAIRCISSEMENTS

I. — L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION : <i>Lettre au ministre de l'instruction publique</i> . — L'auteur restera historien. — La connaissance de la première Révolution est un besoin moral de celle-ci. . . . .	607
II. — LES CONDAMNÉS ET LES RÉFUGIÉS : <i>Lettres aux membres du Gouvernement provisoire</i> . . . . .	610
III. — A M. le Directeur de la <i>Réforme</i> . — A propos de l' <i>Association européenne en faveur des Polonais</i> . . . . .	612
IV. — LETTRE A LA DIÈTE HELVÉTIQUE. . . . .	613
V. — LETTRE AU ROI DE PRUSSE. . . . .	614

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



IMPRIMERIE E. PLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.

